

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ÉTUDE
SUR
LA PENSÉE DE WELLS

THÈSE DE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

GEORGES CONNES

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Dijon

1925.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉTUDE

ÉTUDE SUR LA PENSÉE DE WELLS

THÈSE DE SCIENCES

PAR M. J. G. G.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

ÉTUDE
SUR
LA PENSÉE DE WELLS

THÈSE DE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

GEORGES CONNES

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Dijon

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright par Librairie Hachette, 1926.

A MONSIEUR LOUIS CAZAMIAN
QUI A EU SOUVENT CONFIANCE EN MOI
QUAND JE N'AVAIS PAS CONFIANCE EN MOI-MÊME



AVANT-PROPOS

Ce livre a des intentions à la fois fort modestes et fort ambitieuses, comme son titre l'indique ; fort modestes : ce n'est qu'une « étude » ; fort ambitieuses : « sur la pensée de Wells », et nous voulons dire par là toute la pensée. Nous avons vraiment voulu faire effort pour dresser un premier bilan de cette pensée — dresser un bilan n'est pas porter un jugement — ce qui ne signifie pas que nous ayons abdiqué toute personnalité dans ce travail. Ce bilan n'avait encore été présenté par personne : des études comme celles de Van Wyck Brooks et de Slosson pénètrent profondément dans certaines parties de l'œuvre, le livre de M. Guyot en présente certaines avec une docilité et une exactitude exemplaires — ce qu'il se propose : personne n'avait encore essayé de faire le tour complet de la pensée de Wells : c'est ce tour que nous tentons.

Nous croyons que la tentative valait la peine qu'elle nous a donnée. Wells a un tempérament si puissant qu'il attire fatalement l'opposition violente : « *Etude sur la pensée de Wells, étude sur rien* », nous a dit un de nos amis. Nous ne sommes point de cet avis — sans quoi nous n'écririons évidemment pas ce livre : la pensée de Wells existe, on s'en rendra compte si on lit ces pages. Sans doute, il en est de plus originales, de plus hautes et de plus profondes : mais il serait déraisonnable de lui refuser toute valeur et même toute réalité parce qu'elle n'est pas supérieure : tous les penseurs ne peuvent être du premier ordre. Il faut bien reconnaître, du reste, que Wells est en partie responsable

II

des injustices commises à son égard ; le journaliste, chez lui, a fait grand tort à l'écrivain, et trop de gens parlent de lui, en bien ou en mal, sans le connaître vraiment. Nous espérons que ce livre montrera que Wells vaut plus et mieux que ne le pensent certains.

Nous ne ferons pas mystère des difficultés que nous avons quelque temps éprouvées, avant de trouver en face de Wells la sérénité qui convient à une étude scientifique : la véhémence de sa personnalité, la nature brûlante des problèmes qu'il agite, leur intérêt direct pour tous et chacun, ne peuvent que provoquer de vives réactions personnelles chez quiconque vient à son contact en ces temps difficiles, dont on peut soutenir qu'il est, par opposition, une émanation caractéristique : nous croyons être arrivé à supprimer suffisamment les nôtres pour donner le pas sur elles aux facultés d'intelligence pure et désintéressée : et nous croyons ainsi n'avoir pas trop souffert de l'inconvénient trop évident d'étudier un écrivain de son vivant.

Nous penserons également n'avoir pas perdu notre peine si nous sommes arrivé à faire voir que Wells n'est pas le feu follet que veulent quelques-uns : la légende pourrait s'établir, du fait de son indiscutable « peterpanthéisme » (1) — et certains critiques la nourrissent — d'un Wells insaisissable et inexplicable, échappant instantanément à toutes les définitions qu'on tente de donner de lui, comme une vapeur qu'on essaierait d'emprisonner dans une toile ; certains s'avouent perplexes en présence de ce lutin, disant ne plus savoir ce qu'il fera ensuite ; on ne pourrait rien affirmer de lui : qui sait s'il ne mourra pas, par exemple, dans la peau d'un farouche catholique romain ? Loin de nous la prétention ridicule de vouloir enfermer un grand écrivain dans une formule : mais nous sommes d'un avis tout opposé : pour avoir démonté jusqu'à ses moindres

1. V. p. 77.

rouages le mécanisme de la pensée de Wells, nous pensons qu'elle a pour organes essentiels un petit nombre de pièces, toujours les mêmes, et ne pourra guère jamais fonctionner qu'à l'aide de ces pièces ; en présence de tout écrit de Wells, passé, présent ou à venir, nous croyons qu'on trouve toujours réponse à cette question : qui parle ici ? l'homme de laboratoire et de cabinet, l'observateur de la réalité, ou l'apôtre ? Nous avons fait l'épreuve de notre thèse, déjà formée, sur les 53 articles hebdomadaires de la *Westminster Gazette*, parus du 22 septembre 1923 au 20 septembre 1924, au fur et à mesure de leur publication : nous n'y avons rien, absolument rien trouvé, qui ne rentrât sous l'une de nos têtes de chapitres : il nous semble que Wells a parcouru son cycle, et qu'on imagine difficilement qu'il puisse beaucoup se renouveler : et si on ne peut dire ce qu'il deviendra, on peut dire au moins avec certitude ce qu'il ne deviendra pas...

Le moment nous paraît particulièrement propice à ce premier bilan de la pensée wellsienne : Wells vient de marquer, sinon un point final — le point final ne viendra pour lui qu'avec le dernier souffle — au moins un point d'arrêt incontestable. Le dernier des articles de la *Westminster* : *After a year of journalism — an Outbreak of auto-obituary*, coïncidant avec la publication du premier volume de la première édition uniforme de ses œuvres, *The Atlantic Edition*, en octobre, indique fortement la fin d'une période : « Si je ne suis pas encore bordé dans mon lit de mort littéraire, je suis dessus : je sortirai peut-être encore un peu avant de me coucher pour tout de bon, d'envoyer chercher prêtre et héritiers, et de me mettre à bénir et à pardonner de sur mon oreiller, mais le plus gros est fait ». C'est à la préparation et à la correction de ces vingt-huit volumes que Wells s'occupe actuellement.

Qu'on ne nous oppose point qu'il est impossible de faire entrer tout entière dans un seul livre une pensée aussi étendue : Wells a bien fait entrer dans un seul livre l'histoire du monde,

IV

comme d'autres celle de la science et de la littérature : et on verra que la pensée de Wells est moins étendue qu'il ne semble : ses parties rentrent souvent les unes dans les autres : or, on a fait ici un effort qu'on a voulu vigoureux, et que d'aucuns pourront trouver trop sévère, pour saisir la pensée dans l'océan des mots, la retourner, l'examiner, la considérer sous tous ses aspects, en elle-même, et dans son ascendance et sa parenté : on a fait long là où elle était drue, quelque courts que fussent les textes ; on a fait court là où elle était mince, quelle que fût leur longueur : on a rassemblé et ramassé tous ceux qui ne sont que des reprises d'un même thème, sans considération pour leur nombre ni leur volume. On a, en somme, voulu aller ici moins en extension qu'en profondeur : comprendre, faire comprendre, faire comprendre ce que Wells pourra écrire encore, c'est tout ce que nous nous sommes proposé.

Il fallait marquer un point d'arrêt : nous avons choisi le 1^{er} octobre 1924, date à laquelle s'est terminé notre dernier séjour à Londres : c'est dire qu'on n'a pas tenu compte des introductions spécialement écrites pour l'édition uniforme actuellement en cours de publication.

Indiquons qu'un cours public de deux années sur la pensée de Wells, à Marseille, en 1922-23 et 1923-24, nous a été l'occasion d'une première mise au point de notre construction ; et que la préparation, parallèlement et simultanément avec ce livre, de notre *Dictionary of the characters and scenes in the novels, romances and short stories of H. G. Wells*, nous a permis d'acquérir une familiarité parfaite avec les personnages et les incidents de tout ce qui est roman dans l'œuvre de Wells.

Ce livre ne vise qu'à être un premier manuel d'études wellsiennes ; nous espérons que d'autres suivront, compléteront et rectifieront celui-ci : la biographie quand l'heure sera venue — sujet délicat — la valeur littéraire et artistique,

les attaches avec la réalité historique et sociale, resteront à traiter, en particulier.

Nous sommes très obligé à M. Ed. Guyot de nous avoir permis de nous servir de son nom pour obtenir, en septembre 1921, une entrevue de Wells : nous n'aurions pas voulu écrire sur un écrivain vivant que nous n'aurions pas vu au moins une fois : nous avons pensé garantir mieux notre indépendance en nous en tenant à cette unique et fort agréable rencontre. Nous avons de grandes obligations, également, à l'Institut de France, dont la Maison à Londres nous a par trois fois donné une hospitalité sans laquelle la préparation de ce livre aurait été moins facile et moins rapide.

Nous avons un moment songé à attendre la fin de la publication de l'*Atlantic Edition* pour pouvoir y renvoyer : nous y avons vite renoncé : cette fin est encore assez lointaine (1) ; l'édition n'est pas complète, les œuvres sont rangées dans un ordre arbitraire ; publiée en 600 exemplaires par souscription, elle est sans valeur scientifique, et réservée à la bibliothèque des riches amateurs. Si ce livre devait être réédité, et s'il existait alors une édition complète vraiment bonne et accessible, on y rapporterait les renvois. A défaut, on a utilisé et cité partout l'édition Tauchnitz, la plus praticable en France : les exceptions — partout où les œuvres manquent dans cette édition — sont : *Bealby, The Research Magnificent, Mr. Britling sees it through, Joan and Peter, The Soul of a Bishop, The Undying Fire, The Secret Places of the Heart* (Standard Collection of British and American Authors : Conard, puis Collins Sons Ltd) ; *Select Conversations with an uncle* (John Lane) ; *The Wonderful Visit* (Dent and Sons) ; *Certain Personal Matters* (Fisher Unwin) ;

(1) 6 volumes seulement, sur 28, ont paru, d'octobre 1924 à mars 1925 : si la publication continue dans les mêmes conditions, il faudra encore environ deux ans avant qu'elle soit achevée.

VI

The Discovery of the Future (Jonathan Cape); *The Food of the Gods* (Macmillan 1920); *First and Last Things* (Cassell); *Tono-Bungay* (Macmillan 1922); *The Wife of Sir Isaac Harman* (Collins); *The Peace of the World* (Daily Chronicle); *In the Fourth Year* (Chatto and Windus); *War and the Future, The Salvaging of Civilization, Men like Gods* (Cassell); *Washington and the hope of Peace* (Collins Sons); *Russia in the Shadows* (Hodder and Stoughton); *The Dream* (Jonathan Cape); *Sanderson of Oundle* (Chatto and Windus).

Dijon, le 9 mars 1925.

ÉTUDE

SUR LA PENSÉE DE WELLS

Wells, né en 1866, l'un des quatre écrivains les plus célèbres de l'Angleterre contemporaine, avec Kipling, Shaw et Galsworthy, le plus connu des quatre, avec Kipling, au dehors de l'Angleterre, a écrit la valeur de soixante-dix à quatre-vingts volumes de format courant. Nous pensons que toute son œuvre relève de trois attitudes d'esprit, et de trois seulement. Dans la première, que nous désignons par l'étiquette Laboratoire et Cabinet, il spéculé librement, en homme désintéressé et sans responsabilité; dans la seconde, que nous étudions sous la rubrique de Réalité, il est aux prises avec les choses telles qu'elles sont; dans la troisième, que le mot Apostolat nous paraît caractériser, il propose des remèdes au mal du monde. Wells n'a rien écrit qui ne nous paraisse pouvoir rentrer dans une de ces trois catégories. Ces trois attitudes de l'esprit de Wells ne nous semblent pas avoir de correspondances chronologiques strictes: dans chacun de ses écrits, l'une est dominante, et souvent exclusive, mais souvent aussi modifiée par des réactions qui relèvent de l'une des deux autres, ou des deux autres; cependant, il est clair que, si on considère la carrière de Wells comme commençant en 1893, avec la publication de ses livres scientifiques, de cette carrière de trente années environ, les dix premières sont plus particulièrement sous le signe de Laboratoire et Cabinet, les dix suivantes sous celui de Réalité, les dix dernières sous celui d'Apostolat: en particulier, l'effort apostolique occupe le champ entier

de l'activité intellectuelle de Wells depuis sa crise mystique et son accession à la certitude, à la fin de 1916 et au début de 1917.

Nous ne nous dissimulons point qu'on peut prétendre que ces trois domaines d'action épuisent toutes les possibilités de l'esprit humain : Wells ne serait pas intimidé par cette constatation.

PREMIÈRE PARTIE

LABORATOIRE ET CABINET

« I take myself to be very nearly an average man, abnormal only by reason of a certain mental rapidity ». (War and the Future p. 297).

CHAPITRE PREMIER

LA BASE SCIENTIFIQUE ET PHILOSOPHIQUE

On ne comprend pas vraiment la pensée de Wells, et la façon dont elle s'est développée, si on n'a pas scruté son fondement scientifique et philosophique, ou au moins pris connaissance des études et des préoccupations de cet ordre qui sont à son origine. Après plus de trente ans, quelle que soit la distance qui sépare le préparateur de sciences naturelles, incrédule à tout ce qu'il ne peut voir dans le champ de son microscope et reproduire avec son crayon, du mystique de 1917 et des années d'après-guerre, c'est leur atmosphère qui le baigne toujours, et on ne peut le suivre ni le pénétrer vraiment si on n'en tient pas compte. Nous croyons que l'auteur des histoires fantastiques et de l'*Esquisse de l'Histoire* — avec sa foi dans l'évolution et l'avenir — ne s'explique vraiment qu'à la lumière de son traité de biologie et de ses dissections à la Faculté des Sciences de Londres; et, d'autre part, que ses positions, du point de vue religieux, moral, politique et social, ne sont pas entièrement intelligibles sans un examen des deux ou trois brefs écrits dogmatiques qui contiennent l'exposé de sa philosophie, dans le sens restreint et professionnel du mot.

La formation scientifique a été, chez Wells, antérieure à la formation philosophique. On sait qu'après des débuts

pénibles dans la vie, comportant des périodes d'apprentissage chez un drapier et chez un pharmacien, il fut élève de la Faculté des Sciences de Londres, d'abord par correspondance, puis sur place, à la façon du George Ponderevo de *Tono-Bungay* (1). Dans sa dissertation, *Scepticisme de l'Instrument* (2), sur laquelle nous aurons présentement à revenir en détail, il a expliqué clairement les circonstances de l'une et de l'autre. Après les difficultés de sa jeunesse, dit-il, et les éléments scientifiques glanés dans *Cassell's Popular Educator* et les manuels à bon marché, « je fis trois ans (3) de bonnes études scientifiques : une révélation : le fait essentiel de ces trois ans fut le cours d'anatomie comparée de Huxley à l'école d'Exhibition Road : ce fut le noyau autour duquel des connaissances multiples vinrent s'organiser... Et toutes ces connaissances positives furent acquises avant le moindre rudiment de recherche philosophique ou métaphysique; avant que je me fusse aucunement demandé pourquoi je croyais, comment je croyais, ce que je croyais, et ce qu'était l'essence des choses. Tout de suite après ce premier contact avec la science... il me fallut obtenir un diplôme pour enseigner... et cette entreprise m'amena à une étude, superficielle mais suggestive, de la pédagogie pratique et théorique, de la logique, de la psychologie, et enfin, lorsque j'en eus fini avec la petite affaire du diplôme, à la philosophie » (4).

La préparation scientifique est donc nettement antérieure, et plus importante, les études de pédagogie, de logique et de psychologie, pour le moins, n'ayant été, nous dit-on,

1. Pour avoir des détails sur la jeunesse de Wells, voir R. T. Hopkins : *H. G. Wells : Personality, Character, Topography*; Londres, 1922.

2. Lue à l'Oxford Philosophical Society le 8 novembre 1903; imprimée dans *Mind*, n° 51, juillet 1904, volume XIII, pages 379 à 393; à nouveau, avec des modifications, en appendice à *Une Utopie Moderne* (1905)

3. De 1884 à 1887 : R. T. Hopkins, op. cit., chap. I.

4. *Une Utopie Moderne*, pp. 376/7.

que « superficielles ». L'ordre s'impose donc dans lequel il faut aborder les deux questions.

LA BASE SCIENTIFIQUE

Nous sommes renseignés de la façon la plus certaine sur les études scientifiques de Wells par les ouvrages scientifiques que lui-même, devenu, quelques années plus tard, préparateur et maître de conférences dans la même Faculté des Sciences où il avait fait ses études, a publiés à l'usage des étudiants qui passaient par où il avait passé ; il est assez piquant que, enseignant à nouveau, dans le même lieu, ce qu'il y avait appris, il ait été un moment un peu semblable à ces universitaires d'Oxford et de Cambridge, « nés dans la ménagerie », dont il se moque si souvent. (1)

Les ouvrages scientifiques de Wells sont au nombre de deux, publiés tous les deux en 1893 : l'un est entièrement son œuvre personnelle ; dans l'autre, il a eu un collaborateur, l'astronome R. A. Gregory, ou plutôt, pour représenter plus exactement la réalité, il a été le collaborateur de Gregory, comme il apparaîtra tout à l'heure. Le premier, intitulé, *Manuel de biologie* (2), est en deux parties : la première, *Les Vertébrés*, publiée en février avec une introduction de M. G. B. Howes, l'assistant et le successeur de Huxley à la Faculté des Sciences de Londres — Wells touche donc à Huxley non seulement directement mais par l'intermédiaire de Howes ; la seconde, *Les Invertébrés et les Plantes*, fut publiée en octobre (3). Le deuxième des livres scientifiques

(1) Voir en particulier, dans le *Nouveau Machiavel*, le portrait de Codger. (v. notre *H. G. Wells Dictionary*).

(2) *Text-Book of Biology*, by H. G. Wells, B. Sc. Lond, FCP, Lecturer in Biology at University Tutorial College. (The University Tutorial Series).

(3) Une seconde édition a été publiée en 1894 : elle est complètement identique à la première, même typographiquement ; seuls, trois paragraphes ont été ajoutés à la préface par Wells : l'un se félicite du bon accueil fait au livre, le second informe le lecteur qu'on s'est borné à corriger quelques erreurs ; le

de Wells est intitulé *Honours Physiography* (1), c'est-à-dire Physiographie (2) à l'usage des étudiants les plus distingués, désireux d'obtenir une licence de première classe (honours) ; nous verrons plus loin quelle est la part respective des deux auteurs (3).

C'est le cours d'anatomie comparée de Huxley, nous dit Wells, qui a été l'élément essentiel de ses études scientifiques. Qu'y a-t-il appris et quel était le maître ?

Ce qu'il a appris chez Huxley, Wells nous le fait connaître dans une autre partie du passage déjà cité tout à l'heure de son *Scepticisme de l'instrument* : « A la fin de cette période, j'avais acquis ce que je considère encore comme une vue

troisième est ainsi conçu : « Je dois des remerciement particuliers à mon amie Miss Robbins, qui a eu l'obligeance de redessiner les planches parfois un peu confuses (blottesque) de la première édition ». De fait, bien que les dessins de la première édition ne soient nullement « blottesque », ceux de la seconde sont certainement plus fermes. Il est intéressant de remarquer que Miss Robbins devait devenir Madame Wells.

Une troisième édition, publiée en 1899, est complètement semblable à la seconde avec cette exception que toutes les planches sont renvoyées à la fin, au lieu d'être réparties dans le cours du volume.

1. *Honours Physiography*, by R. A. Gregory, Oxford University Extension Lecturer; Honours Medallist in Physiography; formerly Computer to Solar Physics Committee, the Royal College of Science, South Kensington; Fellow of the Royal Astronomical Society; Foreign correspondent of the Revue générale des Sciences; and H. G. Wells, B. Sc. London, Lecturer in Geology at the University Tutorial College; Third in Honours in Geology and Physical Geography at B. Sc.; Fellow of the zoological Society; Fellow (in Honours) and Doreck Scholar of the College of Preceptors (Hughes, London). Ce livre n'a jamais été réédité.

2. Ce terme sera expliqué plus loin.

3. Un troisième manuel scientifique a paru sous le nom de Wells : mais nous pouvons sans inconvénient le négliger. C'est : *A Text-Book of zoology*, by H. G. Wells and A. M. Davies (*The University Tutorial Series*, avril 1898) : ce n'est qu'une forme nouvelle, refondue, du *Text-Book of Biology*, dans la préface de laquelle on trouve la phrase suivante : « Un seul chapitre, le chapitre XIV (crânes de la grenouille et du chien) est essentiellement le même que dans la première édition; ce qui fait qu'en dehors du plan général de l'ouvrage, qui est sien, M. Wells n'est en rien responsable d'aucune partie de ce livre. » En 1898, Wells avait déjà mieux à faire.

Sous cette forme nouvelle le livre a connu un vif succès : il y en a eu cinq réimpressions, en 1903, 1906, 1908, 1909 et 1913. Il a été traduit en chinois, nous apprend le *Reference Catalogue of Current Literature*.

d'ensemble suffisamment claire, complète, et ordonnée, de l'univers apparemment (ostensiblement) réel. Permettez-moi de vous indiquer mes principales acquisitions. Je voyais définitivement l'homme à sa place dans le grand ensemble de l'espace et du temps. Je le connaissais de façon irrévocable pour ce qu'il était, fini et non final, être de compromis et d'adaptations. J'avais suivi ses poumons, par exemple, depuis la vessie natatoire, pas à pas, par le scalpel et l'investigation, à travers une douzaine de types, et davantage; j'avais vu le cæcum ancestral se ratatiner jusqu'à n'être plus que ce nid à maladies, l'appendice d'aujourd'hui; j'avais observé l'adaptation lente de la fente de l'ouïe aux besoins d'une oreille, et l'utilisation de l'articulation de la mâchoire reptilienne pour répondre aux nécessités d'un organe sensoriel sorti de son eau natale et naturelle. J'avais compris le développement de ces instruments extraordinairement mal satisfaisants et indignes de confiance, les dents de l'homme, depuis les excroissances épidermiques du requin jusqu'à leur rôle actuel de base à des aurifications, et suivi la lente formation du procédé de gestation complexe et pénible par lequel l'homme vient au monde. J'avais suivi tout ceci, et bien d'autres phénomènes semblables, par la dissection et l'étude de l'embryologie. J'avais eu un autre aspect de toute la théorie du développement par un an de paléontologie, et j'avais mesuré les dimensions du processus entier à l'échelle des étoiles en suivant un cours d'astronomie physique » (1).

Wells, comme scientifique, est donc surtout un naturaliste, ou plutôt même un biologiste; l'anatomie comparée comme sujet principal, et la paléontologie comme sujet complémentaire, ont été l'essentiel de ses études: et l'astronomie lui a donné, accessoirement, la mesure des phénomènes qui en ont été l'objet. Nous dirions qu'il est licencié es-

(1) *Mind*, loc. cit., p. 382.

sciences, avec les certificats de zoologie (1), de géologie, et de géographie physique (2). Il n'a jamais été particulièrement mathématicien, ni physicien, ni chimiste.

Il est nécessaire, maintenant, de dire comment Huxley, l'homme à qui Wells a dû son initiation scientifique, a agi sur lui. Il ne saurait être question ici, bien entendu, de se perdre en considérations sur le rôle de Huxley en général, ni d'étudier sa carrière : c'est seulement dans la mesure où il a influencé Wells qu'il nous intéresse (3). Il importe d'abord de remarquer que, dans les années de 1884 à 1887, pendant lesquelles Wells a étudié à la Faculté des Sciences sous la haute direction de Huxley, le maître était déjà sur le déclin, non point de son activité scientifique et philosophique, mais de sa carrière comme professeur ; il fut frappé en 1885, à l'âge de 60 ans, d'une maladie grave (4) ; à partir de 1890, il ne devait même plus habiter Londres, mais Eastbourne. S'il conservait naturellement la direction générale de son enseignement et le gouvernement de ses laboratoires, c'est par l'intermédiaire de ses assistants, Ray Lankester, M. Foster et Rutherford, et plus tard G. B. Howes, tous pénétrés de la pensée du maître, que son action s'exerça sur les étudiants. Enfin, nous savons, par une déclaration de Wells lui-même, qu'il n'a jamais parlé à Huxley (5).

1. *Who is Who* : H. G. Wells, B. Sc., First-class honours in zoology.

2. Voir page 8, note 1 : « Third in honours in Geology and Physical Geography ».

3. Tout l'essentiel, en ce qui concerne la personnalité de Huxley se trouve dans : « *Life and Letters of T. H. Huxley*, by his son, Leonard Huxley », 2 volumes, 1900, et dans l'étude de P. Chalmers Mitchell, M. A. Oxford, 1900 : « *T. H. Huxley, a Sketch of his life and work* ». Pour avoir une idée générale suffisante de la pensée de Huxley, voir M^{me} Cazamian, « *La philosophie de l'évolution chez Huxley* », *Revue Anglo-Américaine*, avril 1924.

4. « En 1885, il perdit complètement la santé » (Encyclopédie britannique).

5. « Pendant mes trois ans d'études, en dehors d'un rare « Good morning », je n'ai jamais parlé à mes professeurs à South Kensington, les professeurs Huxley, Guthrie et Judd, excepté en ce qui concerne ce dernier. Et la plupart de mes conversations avec le professeur Judd furent relatives à des questions de discipline » (*Saturday Review*, du 14 décembre 1895, page 804, volume 80).

L'homme qui a fourni à Wells la doctrine ou plutôt l'idée d'évolution, noyau central de sa pensée, ne l'avait point, lui, reçue toute faite d'un maître. L'essentiel de la doctrine de l'évolution, c'est-à-dire l'affirmation que tous les êtres vivants ont une origine commune — quels que puissent être les processus qui ont amené leur différenciation, et sur lesquels on n'est naturellement et ne sera peut-être jamais d'accord — n'est plus guère sérieusement mis en doute par aucun homme de science ; personne ne pourrait plus s'échauffer à vouloir le démontrer sans être regardé avec un peu d'ironie ; on peut considérer que la thèse de la Création est sortie du domaine scientifique, où il fallut longtemps compter avec elle, pour se retirer sur le terrain religieux. Voici, en Wells, un écrivain qui a édifié toute sa pensée autour de l'idée d'évolution ; il serait extrêmement remarquable, s'il était plus philosophe qu'il ne l'est vraiment, que, fait frappant et incontestable, on n'en trouve chez lui, nulle part, aucune critique ; la cause est, pour lui, entendue ; aucun doute ne l'effleure ; chaque fois qu'il a l'occasion de parler de la révolution accomplie dans l'histoire des idées par les conceptions évolutionnistes (1), son attitude est clairement la suivante : anciennement, on croyait que le monde avait commencé, tel qu'il est, à une époque récente ; maintenant, on sait que toute vie vient d'une origine commune, à travers le cours d'un très grand nombre de siècles. Il n'a jamais cru devoir perdre son temps à réexaminer les controverses de l'âge de Darwin et de Huxley : les choses n'ont pas besoin de lui être prouvées ; le scalpel à la main, ou l'œil au microscope, il les voit ; on trouve, aujourd'hui, peu d'hommes qui, placés dans les mêmes conditions, ne les

(de la collection). Le passage se trouve dans une lettre au secrétaire général, du 10 décembre, dans laquelle Wells prend la défense des étudiants non-résidents et de l'enseignement universitaire par correspondance, menacés par une proposition de réforme de l'Université.

(1) P. ex. *La Découverte de l'avenir*, page 26, sq.

voient pas, ou qui ne sachent pas que, placés dans les mêmes conditions, ils les verraient. Mais Huxley, lui, plongeait par ses racines jusque dans les commencements de la bataille de l'évolution : champion attiré de l'évolutionnisme, depuis la publication de *l'Origine des espèces*, en 1859, jusqu'à sa mort, en 1895, il était pourtant parti du doute, et il conserva jusqu'au bout des doutes — du point de vue de la rigueur logique, non de la valeur pratique certaine de l'hypothèse.

Il avait commencé à travailler dans l'ombre de Cuvier, et reçu de lui, avec tous les naturalistes de son temps, les quatre embranchements, Vertebrata, Mollusca, Articulata, Radiata, organisés chacun selon un archétype correspondant à une idée du Créateur. Il se fit un nom — jeune homme de vingt-cinq ans à peine — en déterminant un embranchement ou archétype nouveau, celui des Hydrozoa : mais au lieu de le définir par un caractère extérieur, ou au moins superficiel, comme Cuvier — colonne vertébrale, corps mou, anneaux articulés, disposition circulaire autour d'un centre — c'est du microscope qu'il avait tiré la révélation d'un caractère structural commun à un nombre immense d'espèces jusque là arbitrairement réparties, à savoir la constitution essentielle, de l'embryon à l'adulte, par deux membranes, une formant la paroi d'un estomac, et la seconde l'enveloppe extérieure (1). Mais en acceptant les archétypes de Cuvier et en en déterminant un nouveau, Huxley, s'il n'en faisait pas des idées du Créateur, ne les considérait que comme des généralisations des points essentiels de la structure commune aux individus de chaque classe : il admettait une évolution de chaque archétype, mais à l'intérieur des groupes : il n'apercevait point d'échelle qui permit de passer de l'un

(1) On sait qu'on donne aujourd'hui le nom de cœlenterata à ce groupe caractérisé par les deux membranes originelles, les cœlomata, chez qui en apparaît une troisième, s'étendant jusqu'aux animaux supérieurs.

à l'autre : les lignes de démarcation lui apparaissaient comme nettement tracées.

Lorsque Darwin publia son livre fameux, Huxley devint instantanément évolutionniste et le resta jusqu'au bout : comme beaucoup de biologistes du temps, il était mûr pour l'idée de l'évolution des espèces, et n'attendait que l'hypothèse plausible qui permît d'en comprendre le fonctionnement. Or, c'est cette hypothèse que Darwin apportait avec sa sélection naturelle, qui parut à Huxley chose aussi évidente que l'œuf de Christophe Colomb : au point qu'il se reprochait de ne pas y avoir pensé lui-même. Il ne vit pourtant, toute sa vie durant, dans l'évolution, qu'une hypothèse commode et infiniment vraisemblable pour expliquer l'analogie de structure indiscutable entre tous les êtres vivants que lui révélait l'anatomie comparée : elle lui permettait seulement de s'expliquer les résultats — disons moins, même, sans préjuger — les choses qu'il voyait. Toujours, il fit remarquer que la seule preuve absolue de l'évolution n'a pas été faite : la production, par sélection, en partant d'une espèce donnée, d'une espèce nouvelle, stérile avec la première. Cette réserve logique faite, il fut le premier à aller bravement jusqu'au bout de la voie nouvelle, et à reconnaître (1) que l'homme n'est pas excepté de l'évolution. On sait combien violemment il fut attaqué : Carlyle, entre autres, ne lui pardonna pas cette « monkeydamnification of man » — le mot est célèbre : et pourtant Carlyle était pour quelque chose dans la formation de Huxley, et avait contribué à le mener où il se trouvait : « Rendre les choses claires, jeter par dessus bord insincérité et formalismes de toutes sortes : telle fut la leçon que j'appris, enfant, dans les livres de Carlyle, et je ne l'ai oubliée de ma vie » (2). A travers Huxley — qui s'en douterait ? — cette empreinte

(1) *La place de l'Homme dans la nature* (1863).

(2) *Life and Letters of Huxley*, p. 228.

de Carlyle descend sur Wells : il n'est pas d'expression plus wellsienne que « rendre les choses claires, jeter par dessus bord insincérité et formalismes de toutes sortes » : c'est que Carlyle n'a jamais admis qu'à tirer les choses au clair et à se débarrasser de toute parade et de toute hypocrisie, on pût arriver à d'autres résultats que Carlyle.

D'avoir été l'élève de Huxley, il reste, en Wells, un bellicisme : l'évolution n'a plus besoin, pour lui, d'être prouvée et il garde le ton des hommes qui, pour elle, bataillèrent contre l'orthodoxie : il s'efforce encore à persuader à des hommes qu'un dieu n'a pas créé le monde en six jours.

Comment Huxley enseignait-il la biologie ? D'une façon devenue aujourd'hui classique et universelle : par la méthode de l'étude des types. Huxley, surtout anatomiste et morphologiste, non point zoologiste, nomenclateur et descripteur d'espèces, comme Darwin à l'origine, avait fait ses découvertes sous le microscope, en disséquant et examinant un nombre immense d'êtres de toute espèce, au cours d'une campagne de cinq années dans les mers australes : ce qu'il avait vu et découvert par lui-même, il voulut que ses étudiants le vissent et le découvrirent de la même façon : il considéra que seuls ont de la valeur les faits atteints et constatés par l'étude personnelle et la vision directe, et que toute science qui n'est qu'affaire de mémoire est nulle. Toute étude de la biologie ne pouvait donc reposer que sur la familiarité absolue avec un nombre restreint de types d'êtres vivants, dans tous les détails de leur organisme. Il n'était point l'inventeur absolu de la méthode des types : Rolleston l'avait déjà préconisée dans ses « *Formes de la vie animale* » (1); Linacre, professeur à Oxford, avait déjà fondé son enseignement sur la présentation aux étudiants d'un certain nombre de types, mais il ne se servait que de dissections faites une fois pour toutes par lui-même ou ses

(1) Il est cité dans *Une Utopie moderne*, à propos du livre des Samouraïs.

préparateurs, et qu'il leur montrait, au lieu de les faire refaire chaque fois par eux-mêmes. Voici, exposés par Huxley lui-même, l'organisation et les principes de son enseignement :

« Il y a certainement plus de 100.000 espèces d'insectes, et pourtant quiconque connaît un insecte, s'il est bien choisi, aura une bonne idée de la structure de l'ensemble » (1).

« Je fais un cours tous les jours à mes étudiants pendant environ quatre mois et demi, et, bien entendu, ils ont leurs manuels : mais la partie essentielle de l'enseignement, celle que je regarde comme la plus importante, c'est un laboratoire de travaux pratiques, qui n'est qu'une salle avec tout ce qu'il faut pour les dissections ordinaires. Nous avons des tables avec ce qui convient comme éclairage, microscopes et scalpels, et nous étudions la structure d'un certain nombre de plantes et d'animaux. Par exemple, parmi les plantes, nous prenons la levure, un protocoque, une moisissure ordinaire, une charagne, une fougère, et quelque plante phanérogame; parmi les animaux, nous examinons, par exemple, une amibe, une vorticelle et un polype d'eau douce. Nous disséquons une étoile de mer, un ver de terre, un escargot, un calmar et une moule d'eau douce. Nous examinons un homard, une écrevisse et une blatte. Nous passons à une raie commune, une morue, une grenouille, une tortue, un pigeon et un lapin, et ceci nous prend à peu près tout notre temps. Il ne s'agit point de former des prosecteurs habiles, mais de donner à chaque étudiant une idée claire et définie, au moyen d'images sensorielles, de la structure caractéristique de chacune des formes essentielles du règne animal; et c'est parfaitement possible en s'en tenant à la liste des formes que je viens d'énumérer » (2).

On ne pourra avoir aucune surprise, lorsque, après avoir lu les lignes ci-dessus, on ouvrira le *Manuel de biologie* de

1. P. C. Mitchell, op. cit., p. 173.

2. P. C. Mitchell, op. cit., p. 176.

Wells : il apparaîtra instantanément que la conception en correspond entièrement à la pensée du maître, telle que nous venons de la reconnaître. Ce livre n'est pas un manuel de biologie dans le sens habituel du terme : il ne s'ouvre point par une étude générale des phénomènes de la vie, en partant de la cellule, pour s'élever, par l'échelle des tissus, des organismes simples, des phénomènes de nutrition, de circulation, de respiration, d'excrétion, à une exposition plus ou moins générale des deux règnes vivants. Il ne contient, non plus, aucune description systématique des espèces animales ou végétales. C'est, à vrai dire, plutôt qu'un manuel de biologie, un guide de travaux pratiques, accompagné de questions et d'exercices, écrit pour correspondre au programme d'un examen — le certificat de biologie de l'« Intermediate Examination in science » de l'Université de Londres — et pour servir à des étudiants travaillant chez eux, loin de tout maître et de tout laboratoire. Wells avait ici prêché d'exemple, et ce n'est point un profane et un amateur qui, par la suite, insistera avec tant de force (1) sur l'importance des livres de science bien faits, et la nécessité d'apporter le savoir, salut du monde, jusqu'à l'étudiant solitaire dans le village le plus lointain et la plus misérable chambrette (2). Il faut lire Wells donnant, en appendice, les instructions pratiques nécessaires pour la dissection du lapin ou de la grenouille, l'acquisition du matériel indispensable, la façon de faire mourir l'animal, de le fixer sur la planche à dissection, la mise au point du microscope, la manière de préparer des sections avec le rasoir ou le microtome, il faut l'entendre donnant un programme de dissections jadis préparées « pour son usage personnel », si l'on veut se rendre un compte exact de la précision de son esprit, de son souci du détail,

1. P. ex, dans *The Salvaging of Civilization*.

2. Parmi les héros de Wells qui étudient par correspondance avec l'Université de Londres, citons Lewisham, George Ponderevo Harry Mortimer Smith.

SHEET IX

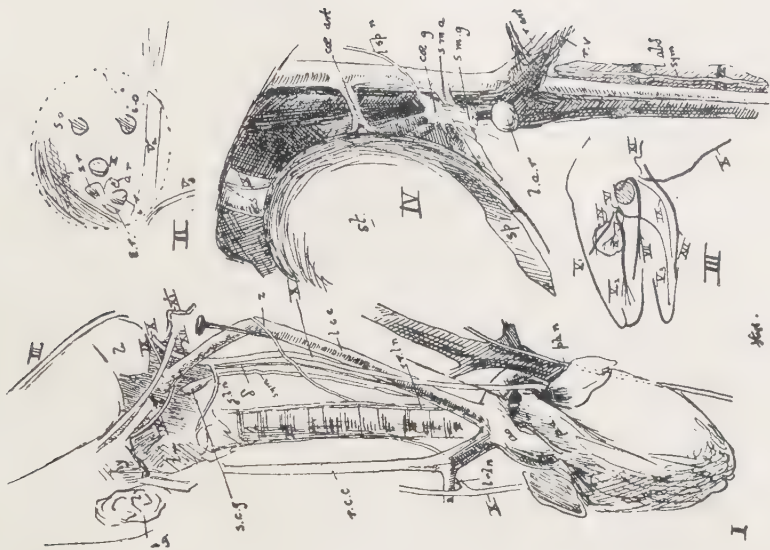
THE NERVES OF THE RABBIT

1 Rough sketch of dissection of the neck from the left ventral aspect.—The bands of muscle between hyoid, mandible, and sternum, and the thyms gland carefully cleared. *hy.* is the hyoid with its posterior cornua; *s. m. a.*, the right sub-maxillary gland (the left has been removed); *tr* is the larynx, and *b.* the bulla. The nerves are numbered. *s. c. g.* is the superior cervical ganglion of the sympathetic (*symp.*); *s. l. n.* is the left superior laryngeal, and *l.* the left depressor branch of *x.* *r. r. l. n.* is the right recurrent laryngeal looping under the solid connection between the pulmonary artery (*p. a.*) and the aortic arch (*ao.*), which was an open tube in the embryo, the *ductus arteriosus*; *l. r. l. n.* is the right recurrent looping under the sub-clavian. In early development the heart lay just beneath the pharynx in the position of the larynx (cp. Dogfish and Frog); as the neck elongated, the heart shifted back with its vessels, and so the long loop of the recurrent laryngeal comes to be drawn out in this singular way. *ph. n.* is the *phrenic nerve*. *z.* is the *ramus descendens n. xi.* of the twelfth nerve.

II. Diagram of orbit to show v_1 , orbito-nasal, v_2 the maxillary, and v_3 the mandibular branch of v . In order to show these in dissection, the malar must be cut away, and the eye and glands of the orbit removed. s , e , r , i , r , and a , r , cut ends of the superior, external (or posterior), inferior, and anterior (or internal) recti muscles; s , o , and i , o , the superior and inferior obliques.

III. General diagram of the Rabbit's cranial nerves.

IV. Rough sketch of dissection of the nerves and blood-vessels dorsal to stomach.—The stomach turned over to the animal's right, the Spigelian liver lobe cleared from the oesophagus, the mesentery supporting spleen and hiding solar plexus picked off, and the mesentery hiding sympathetic cleared. *x*, the vagus on *oes.*, the oesophagus; *st.*, the stomach, and *sp.* the spleen. *coe. a.*, coeliac artery, and *s. m. a.*, superior mesenteric artery. *l. sp. n.*, left splanchnic nerve; *coe. g.*, coeliac, and *s. m. g.*, superior mesenteric ganglion. The two together form the solar plexus. *l. a. n.*, left adrenal. *r. a. n.*, renal artery. *r. v.*, renal vein. *l. abd. sym.*, left abdominal sympathetic (in the actual dissection the right would also be visible).



—
—
—
—
—

et de son noble désir de venir en aide aux hommes pauvres et bien intentionnés, avides de savoir (1).

Le programme de cette sorte d'introduction à l'anatomie comparée correspond assez aux programmes de physiologie et de botanique de la classe de philosophie dans les lycées français, et du P C N, année préparatoire à l'étude de la médecine, mais il ne comprend aucun exposé systématique. Les quatre types étudiés et disséqués dans la première partie sont le lapin, la grenouille, le chien de mer et l'amphioxus. « Les quatre types étudiés sont très commodes pour développer les méthodes de l'anatomie comparée et de l'embryologie morphologique... Ils peuvent servir à s'expliquer et à se faire comprendre l'un l'autre ». (2) L'idée fondamentale est donc entièrement dans la tradition de Huxley (3). En regard du texte, et correspondant aux différents chapitres, sont placées 24 planches de dessins

1. *Syllabus of practical work*, 1^{re} et 2^e partie. Voici un passage caractéristique, à titre de spécimen et de curiosité : « Pour apprendre à préparer des sections, prendre un petit morceau de carotte (par exemple, de 1/2 pouce × 1/4 pouce × 1/4 pouce) et le tenir solidement entre le pouce et l'index de la main gauche. Prenez votre rasoir; tenez-le, la lame vers vous, avec le pouce sur le cran de la base de la lame, les doigts placés sur le dos du rasoir. Carotte et rasoir doivent être baignés d'eau. Coupant obliquement et vers vous, enlevez une mince lamelle de la carotte. N'essayez pas de l'enlever sur la surface entière : essayer simplement d'avoir un mince copeau d'une partie. Faites passer, en le faisant glisser ou en l'enlevant avec une brosse, le copeau de la lame sur une lamelle de verre : ne le laissez pas sécher, ou il est perdu. Examinez-le... » etc. (2^e partie, pp. 144/5).

2. *Préface* à la première partie.

3. Voici la table des matières du volume :
Introduction, par G. B. Howes, FLS, FZS.
Préface.

Le Lapin :

- I. Forme extérieure et considération générales.
- II. L'appareil digestif du lapin.
- III. La circulation.
- IV. L'amibe, les cellules, le tissu.
- V. Le squelette.
- VI. Muscle et nerf.
- VII. Le système nerveux.

faites en cours de dissection de la main de Wells (1). Il a paru intéressant de reproduire l'une d'elles dans cette étude.

VIII. Reins et organes de la reproduction.

IX. Caractères de classification.

X. Questions et exercices.

La Grenouille :

I. Anatomie générale.

II. Le crâne de la grenouille (et le crâne du vertébré en général).

III. Questions sur la grenouille.

Le chien de mer :

I. Anatomie générale.

II. Questions sur le chien de mer.

L'amphioxus :

I. Anatomie.

II. Le développement de l'amphioxus.

III. Questions sur l'amphioxus.

Embryologie :

Le développement de la grenouille.

Le développement du volatile.

Le développement du lapin.

La théorie de l'évolution.

Questions sur l'embryologie.

Questions diverses.

Note sur la façon de faire des comparaisons.

Programme de travaux pratiques.

1. La signature est parfois H. G. Wells, parfois H G W, parfois H W; parfois il n'y a pas de signature. Toute signature a naturellement disparu de la seconde édition, dans laquelle les dessins ont été refaits par Miss Robbins, non point d'après nature évidemment, mais simplement pour les rendre plus nets : les différences ne sont pas très sensibles. Voici la liste des 24 planches :

I. Faits essentiels de l'anatomie du lapin — Le foie.

II. La circulation du lapin.

III. Figures histologiques (structure des tissus).

IV. Diagrammes histologiques (suite).

V. Diagramme des os du lapin.

VI. Crâne du chien.

VII. Structures de tissus : muscle, peau, rein, œil.

VIII. Cerveau du lapin et moelle épinière.

IX. Nerfs du lapin.

X. Organes de la reproduction chez le lapin.

XI. Dissection de la grenouille.

XII. Détails de la dissection de la grenouille.

XIII. Organes génito-urinaires de la grenouille.

XIV. Structure du crâne et développement de la grenouille.

Le livre est donc sans prétention aucune à la découverte : il ne prétend être qu'un manuel pratique et utile (1). Mais il en est cependant une partie qui mérite d'être examinée de près, tant elle est déjà wellsiennne par certains passages : c'est le chapitre final intitulé : *La théorie de l'évolution*. La teneur en est la suivante : une fois les types étudiés, et pour leur structure, et embryogéniquement, la communauté de la structure devient évidente, et aussi le fait que les types supérieurs passent, en cours de développement, par des phases correspondant à la constitution adulte des types moins parfaits : nous avons cessé de croire qu'il y ait là une adhérence à des types formés à la création, mais attribuons le fait à la communauté d'origine ; la constitution particulière des individus est soumise à deux lois, l'hérédité et la variation ; toute variation individuelle, favorable ou défavorable, tend à favoriser l'adaptation générale constante de la race, les individus porteurs de la variation favorable tendant à survivre, les individus porteurs de la variation

XV. Dissection d'un chien de mer (dans les 2^e et 3^e éditions, c'est une planche entièrement différente qui remplace celle-ci, l'animal disséqué étant la femelle, et non plus le mâle).

XVI. Circulation du chien de mer.

XVII. Organes génito-urinaires du chien de mer.

VIII. Détails de la dissection du chien de mer.

XXIX. L'amphioxus : dissection générale.

XX. Sections diverses de l'amphioxus.

XXI. Phases du développement de l'amphioxus.

XXII. Le développement de la grenouille.

XXIII. Le développement du volatile.

XXIV. — idem. —

1. La bibliographie donnée par Wells est la suivante : Wiedersheim and Parker, *Vertebrates*; Huxley, *Anatomy of the Vertebrata*; Flower, *Osteology of the Mammalia*; Wallace, *Distribution*; Nicholson and Liddeker, *Paleontology* (vol. II); Rolleston, *Forms of Animal Life*; Balfour, *Embryology*. Les volumes de Huxley et de Rolleston sont d'importance particulière, pour les raisons indiquées dans le texte. Il est à remarquer que le livre de Huxley, qui date de 1871, est un exposé systématique des vertébrés, par classes, et non un livre de travail comme celui de Wells. Huxley n'est passé à la méthode des types que dans son « *Course of practical instruction in elementary biology* » (1875), dont l'importance sera signalée plus loin, et que, chose curieuse, Wells ne cite pas ici.

défavorable à disparaître ; est prise comme exemple la variation du daim de l'Inde lorsque l'ennemi devient le loup au lieu du tigre, les individus qui échappent ayant besoin de qualités différentes ; par des considérations du même genre, on peut concevoir comment le bétail s'est différencié du daim, les omnivores des herbivores, les carnivores des omnivores, et on arrive à relier le daim et le tigre lui-même. La conclusion est que l'unité de la vie peut être doublement prouvée, par les considérations de sélection aussi bien que par l'anatomie comparée. Et ici se fait entendre pour la première fois la vraie note wellsiennne, la première certitude de l'unité du monde vivant : « Dans le livre de la nature sont écrits les triomphes de la survie, la tragédie de la mort et de l'extinction, la tragi-comédie de la dégradation et de l'héritage, la répugnante leçon du parasitisme, et la satire politique des organismes coloniaux. La zoologie est, en vérité, une philosophie et une littérature pour ceux qui savent lire ses symboles... à la fin, au lieu de la multiplicité d'une foire ou d'un magasin, l'étudiant en biologie perçoit la variété infinie d'un Etre logique et compréhensif, découverte à laquelle aucune autre étude ne peut mener de notre temps » (1). Il ne s'agit ici, bien entendu, dans cet Etre, que de l'unité des êtres vivants, sans aucune considération théïstique ou panthéïstique.

Le second volume de l'ouvrage — *Les Invertébrés et les Plantes* — est assez différent du premier par le plan, l'objet de l'auteur, et la composition, bien que non pas par la méthode. La difficulté vient de ce que, pour répondre au programme de l'examen, il a dû réunir dans un même volume les invertébrés et les plantes, ce qui le gêne dans son besoin de construire et de systématiser ; il reconnaît donc qu'ici les types sont trop différents — comme on va le voir — pour qu'on puisse montrer leur unité ; et il s'efforcera donc

surtout de montrer l'adaptation des structures aux milieux et aux fins : « Sous la rubrique des phanérogames, en particulier, nous faisons remarquer l'ajustement de la structure aux conditions de la vie ; mais partout cette relation de l'organisme avec son milieu est toujours au premier plan... Ici, au lieu d'une unité de plan adaptée à des fins diverses, nous avons une diversité dans le plan qui aboutit quelquefois à des fins très semblables » (1). Il est apparent au premier coup d'œil (2) que Wells s'est vu obligé de renoncer au sys-

1. Préface, page VI.

2. Voici la table des matières du volume : (avec quelques précisions données par nous entre parenthèses)

Organes végétatifs de la plante phanérogame.

I. Nutrition.

II. Structure de la feuille.

III. Tige.

IV. Racine.

Note sur les trichomes (poils végétaux).

Conditions qui influencent la croissance.

Questions sur la physiologie de la plante phanérogame.

Reproduction de la plante phanérogame.

I. Structure de la fleur.

II. Inflorescence.

III. Pollination et formation du fruit.

IV. Le grain de pollen et l'ovule.

Le sapin d'Ecosse.

La fougère.

Questions sur la plante phanérogame, le pin (*sic*) et la fougère.

Types d'algues :

Fucus (le varech);

Spirogyra (l'écume verte commune des marais);

Vaucheria (la Vauchérie : sorte de moisissure verdâtre qui se forme sur les pots de fleurs dans les terres, et dans l'eau des fossés ou l'eau saumâtre).

Questions sur les algues.

Penicillium, levure et bactéries (le *penicillium* est la moisissure bleue commune, la levure, le champignon de la fermentation alcoolique; sur les bactéries, ordinairement regardées comme des végétaux, Wells ne donne que de simples généralités).

Questions sur les champignons.

Protozoaires (le premier degré de l'organisation animale).

Plante et Animal.

Amibe (animal unicellulaire).

Vorticelle (unicellulaire, comme l'amibe, mais à régions spécialisées; s'accroche par une queue aux herbes dans l'eau).

tème des types, lorsqu'il s'est agi de donner sur la plante les généralités indispensables. Mais il y revient dès le chapitre III, avec l'examen du sapin d'Ecosse. Il est aussi à remarquer que l'ordre des matières ne correspond ni à celui du titre — *Invertébrés et plantes* — ni à l'ordre logique, qui

Questions sur les protozoaires.

Hydre (le plus simple des organismes multicellulaires).

Questions sur l'hydre.

La moule d'eau douce. Questions.

Le ver de terre. Questions.

L'écrevisse. Questions.

Bibliographie (sont indiqués : Lankester, zoological articles; Rolleston, Forms of animal life; Lang, Text-Book; Quarterly Journal of Microscopic Science).

Classification sommaire (conforme à la formule habituelle : règne végétal et règne animal, avec les subdivisions usuelles).

Programme des travaux pratiques :

I. Histologie : matériel.

II. Botanique descriptive : description des plantes en les étudiant dans l'ordre : Racines — Tige — Feuille — Fleur — Calice — Corolle — Etamine — Ovaire — Fruit — et emploi de la formule florale dans laquelle K = calice, c = corolle, A = androcée, G = gynécée : exemple : bouton d'or = $K_5 C_5 A_\infty G_\infty$;

III. Dissection : l'écrevisse,
le ver de terre,
la moule d'eau douce.

Voici, d'autre part, la liste de 23 planches dessinées de la main de Wells :

I. Cellules diverses.

II. Cellules diverses et Karyokinèse.

III. Généralités sur la physiologie de la plante.

IV. Formes de feuilles.

V. Sections au microtome.

VI. Sections diverses.

VII. Organes reproducteurs des plantes.

VIII. Organes reproducteurs des plantes.

IX. Organes reproducteurs des plantes et inflorescences diverses.

X. Inflorescences diverses.

XI. Divers, le pollen.

XII. Cônes de pin.

XIII. Divers, fougère.

XIV. *Vaucheria sessilis*.

XV. *Penicillium*.

XVI. *Spirogyra*.

XVII. *Hydre*.

XVIII. Moule d'eau douce.

XIX. Moule d'eau douce.

voudrait que les invertébrés fussent examinés tout de suite après les vertébrés et avant les plantes. C'est ici, lorsqu'il étudie les confins incertains du règne animal et du règne végétal, que Wells trouvera une nouvelle raison d'affirmer l'unité de toute vie : « Cette impossibilité de tirer une ligne entre les deux règnes est évidemment en harmonie complète avec la thèse de l'évolution. Quelque part, dans la région des organismes unicellulaires, les arbres généalogiques de la plante supérieure et de l'animal supérieur doivent converger » (1).

On se tromperait en attribuant à Wells un mérite d'originalité quelconque dans la confection de ces deux volumes : parmi les types qu'il étudie, plusieurs se trouvent déjà dans le passage de Huxley que nous avons cité plus haut (2); et pour ceux-là, donc, du moins, Wells pouvait peut-être se servir encore de notes personnelles prises, comme étudiant, au cours de Huxley et de ses assistants. Mais d'autre part, un coup d'œil jeté sur la dizaine de manuels de biologie publiés entre 1880 et 1893 permet de s'apercevoir qu'ils sont tous fondés sur la méthode des types, et que tous étudient les mêmes (3). En dernière analyse, toute cette lignée de

XX. Ver de terre.

XXI. Ver de terre.

XXII. Ecrevisse.

XXIII. Ecrevisse.

1. *Plante et Animal*, pages 96-7.

2. Amibe — vorticelle — ver de terre — moule d'eau douce — écrevisse — grenouille — lapin. Huxley a aussi écrit un volume spécial sur l'écrevisse.

3. Dans la seule année 1893, l'année des livres de Wells, au moins trois autres manuels de biologie ont paru à Londres :

J. Bidgood : *A course of practical elementary biology*. Types étudiés : levures, bactéries, penicillium, fougère mâle, amibe, vorticelle, hydre, moule d'eau douce, écrevisse, grenouille (entre autres).

J. R. A. Davis : *An elementary text-book of biology*. Types étudiés : bactéries, vauchérie, penicillium, spirogyra, fucus, amibe, vorticelle, hydre, ver de terre, écrevisse, moule d'eau douce, chien de mer, grenouille, lapin (entre autres).

T. J. Parker : *Lessons in elementary biology* (1^{re} édition en 1891). Types étudiés : amibe, bactéries, vorticelle, vauchérie, penicillium, spirogyra, hydre, écrevisse, moule d'eau douce, chien de mer, fougères (entre autres).

livres remonte à un ancêtre commun, le *Cours d'instruction pratique de biologie élémentaire* écrit par Huxley lui-même en 1875, le maître ayant été l'innovateur véritable (1). Il n'y a donc de véritablement original dans les livres de Wells que ses dessins, vision et transcription directe de la réalité.

Huxley n'a pas été seulement biologiste; il a encore été, à l'occasion, physiographe. Le mot de physiographie n'est guère usité en France, et on le chercherait en vain sur l'affiche d'une Faculté des sciences, sauf lorsque quelque professeur américain visite la Sorbonne (2). Huxley n'a pas inventé le terme, depuis longtemps employé en anglais (3) : mais lorsque, à partir de 1880, il se mit à la tête d'une entreprise destinée à publier une série de livres scientifiques élémentaires pour les écoles, ce fut lui qui, après une longue perplexité, le choisit comme équivalent au mot allemand de *Erdkunde* (4). Il désira que la science fût partie de l'instruction élémentaire : « Que chaque enfant soit renseigné sur ces vues générales des phénomènes naturels pour lesquelles nous n'avons pas en anglais de mot exact. Le plus proche, pour ce que je veux dire, est « géographie physique », mais les Allemands en ont un meilleur, *Erdkunde*, connaissance de la terre, ou géologie, dans le sens étymologique, c'est-à-dire connaissance générale de la terre et de ce qui

1. Après avoir rappelé l'ouvrage de « mon ami Rolleston » (voir plus haut), Huxley dit qu'en publiant ce « guide de laboratoire » il a appliqué ses « idées propres sur la question » (op. cit., préface, page VII). Types décrits : levure, amibe, bactéries, penicillium, fougère, vorticelle, hydre, moule d'eau douce, écrevisse, grenouille (entre autres). Dans une seconde édition, en 1888, il a renversé l'ordre des études, du simple au compliqué, pour adopter l'ordre du connu à l'inconnu, et il commence par la grenouille ; ce sera l'ordre de tous ses successeurs, et de Wells ; il a aussi ajouté, entre autres types, le ver de terre et la spirogyra.

2. « Terme didactique — description des productions de la nature » (Littré).
« Description des produits de la nature — peu usité » (Larousse).

3. « A description of Nature, of natural objects » (Webster, éd. 1828-32).

4. Dans le sens qui nous intéresse ici, Murray dit : « A description of Nature or of natural phenomena or productions generally » ; et il donne comme exemple un livre de E. Hull : « *Physiography, an introduction to the study of nature* » (1891).

est dessus, dedans, et autour » (1). Il écrivit lui-même une *Physiographie* qui est le premier livre publié sous ce titre en anglais (2). La physiographie est donc un mélange d'astronomie, ou plutôt, le terme étant peut-être un peu élevé pour ce qu'on y rencontre d'astronomie véritable, de cosmographie, de physique, de météorologie, de géographie physique, de géologie, et un peu aussi des autres sciences naturelles : l'étude de la physiographie donne d'abord un peu l'impression du pot-pourri : à la réflexion, on voit vite que cette tentative de synthèse des sciences relatives à la nature s'impose dès l'âge scolaire, et qu'elle n'est peut-être pas assez tentée chez nous.

Le manuel de physiographie de Gregory et Wells est conçu de telle façon qu'on détermine très facilement la part respective des deux auteurs ; leurs personnalités respectives, d'abord, donnent une première indication (3) : il est clair que les trois premiers chapitres, qui ne traitent que d'astro-

1. P. C. Mitchell, op. cit., page 167.

2. « *Physiography, an introduction to the study of nature* » (1877) : c'est le fruit de 12 conférences publiques données par lui en 1869 : partant de la Tamise, familière à tous ses auditeurs, il s'élève jusqu'au soleil par la route suivante : sources — pluie et rosées — neige et glace — évaporation — atmosphère — eau pure — eaux naturelles — action des pluies — de la glace — de la mer — tremblements de terre et volcans — mouvements lents du sol — action de la matière vivante sur la terre — coraux — foraminifères — structure géologique du bassin de la Tamise — distribution des terres et des eaux — forme de la terre — cartes — mouvement de la terre. Ce livre a été réédité et mis à jour en 1904 par R.A. Gregory, le collaborateur de Wells.

3. C'est le troisième livre d'une série dont les premiers sont : *Elementary Physiography*, by R. A. Gregory, et *Advanced Physiography*, by R. A. Gregory and J. C. Christie : la supputation est donc légitime que M. Gregory, dont le nom apparaît sur les trois volumes, est l'inspirateur et l'élément essentiel du troisième, comme des deux autres ; M. Gregory (voir plus haut, page 8, note 1) est essentiellement un astronome, M. Christie, à qui il fit appel pour le 2^e volume, un géologue ; il est donc légitime de penser que tout ce qui est astronomie est l'œuvre de M. Gregory, et que Wells, « lecturer in geology at the University Tutorial College », est l'auteur principal de tout le reste du volume. Le livre correspond à un programme d'examen, inspiré, nous apprend-on dans la préface, par les protesseurs Judd et Lockyer, l'un géologue, l'autre astronome. On y renvoie constamment aux 2 volumes précédents de la série.

nomie et de cosmographie, sont l'œuvre exclusive de Gregory, qui avait traité ces questions dans deux volumes précédents de la même série (I); mais bien que la division soit nette, et que la partie astronomique ne soit pas vraiment son œuvre, il serait déraisonnable de penser que Wells ne s'y soit pas intéressé, et qu'il n'ait point possédé parfaitement, ou du moins assimilé, les sujets traités par son collaborateur; ils correspondent justement à ce « cours d'astronomie phy-

1. En voici la table des matières (avec quelques précisions données par nous entre parenthèses) :

Chapitre I : *Instruments et méthodes astronomiques* : Construction et emploi des verniers (instrument qui sert à apprécier les fractions d'une unité de longueur tracée sur une règle divisée). Problèmes sur les verniers. Ajustement d'un instrument de transit (servant à déterminer la position absolue des corps célestes). Relation entre le temps moyen et le temps sidéral. Conversion du temps moyen en temps sidéral et inversement. Correction du temps selon la longitude. Détermination de l'heure de Greenwich et de l'erreur des horloges. Détermination de l'ascension droite (point de l'équateur qui se lève en même temps que l'astre dans la sphère droite). Ajustement d'un équatorial : 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e procédés. Micromètre à fil (servant à mesurer les diamètres des orbites). Détermination de l'orbite d'une étoile double. Disposition d'un équatorial sur un objet donné. Détermination de la vitesse de la lumière. Rapport des spectres avec la température.

Chapitre II : *Photographie et chimie stellaires* : Principales applications de la photographie en astronomie. Photographies à long temps de pose des corps célestes. Détermination de la parallaxe stellaire par la photographie. Classification des spectres stellaires. Groupes de corps célestes, d'après Lockyer. Photographies de spectres stellaires par Lockyer. Mouvement des étoiles et des nébuleuses. Étoiles doubles et spectroscopie. Le système d'Algol. Mouvement de Spica. Spectres stellaires composites. Étoiles nouvelles et leur origine. Interprétations du spectre de Nova Aurigae par Lockyer et Huggins. Théorie chromosphérique de Sidgreaves. Modification de la théorie des météores : objections et confirmations. Nouveautés sur les comètes et les nébuleuses.

Chapitre III : *Sur quelques membres du système solaire* : Les photographies du soleil de Janssen. Photographies de protubérances solaires. Changements observés dans les périodes de taches abondantes. Distribution des taches et des protubérances solaires. Observations de spectres de taches solaires par Lockyer. Périodes de rotation de Mercure et de Vénus. La planète Vénus. Mars en 1892. Les comètes et leurs variations. Evolution des marées. Réconciliation de l'hypothèse nébulaire et de l'hypothèse météorique. Les atmosphères des planètes. Détermination de la masse de la lune par la précession luni-solaire.

On peut considérer que, pour le moins, les connaissances astronomiques, du reste élémentaires, exposées dans ces 3 chapitres, ont été, à l'époque, familières à Wells ; il n'y a rien là qu'un homme possédant des éléments scientifiques suffisants ne puisse comprendre.

sique» dont il parlait tout à l'heure, qui lui a donné la mesure vraie du processus de l'évolution.

Wells s'annonce de la façon suivante au début du chapitre IV : « Nous pouvons maintenant passer du point de vue de l'astronomie à celui de la géographie physique... », considérer la terre, non point, maintenant, du point de vue astronomique, mais « en elle-même, comme le seul champ de toute action humaine possible (1), et, pour autant que nous le savons avec certitude, le seul théâtre de la vaste série de phénomènes que nous appelons du nom de vie... Beaucoup de ce que nous avons à examiner n'est qu'objet de controverse, et, dans la mesure du possible, nous le présenterons sous sa forme la plus naturelle, la plus intéressante et la plus suggestive, sous forme de discussion. Nous nous efforcerons de présenter les diverses thèses sur les questions examinées non seulement avec une impartialité entière, mais encore *sans aucun commentaire original de notre part*, puisque une tentative pour dire ici notre mot dans des questions controversées serait non seulement déplacée, mais encore pourrait être très gênante pour l'étudiant » (2). On ne saurait dire d'une façon plus claire qu'on n'a rien mis de soi dans son livre, et qu'on se contente d'y exposer la pensée des autres. Conçue dans cet esprit, et écrite sur un ton entièrement scientifique, la partie du volume écrite par Wells comporte trois séries principales de considérations : l'atmosphère, les eaux, les terres émergées, plus 2 chapitres complémentaires, l'un sur la croûte terrestre, et l'autre sur les conditions générales de la vie (3). C'est naturellement

1. Wells n'en est pas encore à parler de l'homme « étendant la main pour saisir les étoiles » (*The Discovery of the Future*, page 60 et dernière).

2. Page 75.

3. Voici les matières étudiées et exposées par Wells : (avec quelques éclaircissements) :

Chapitre IV : *L'atmosphère et le climat* : Composition de l'atmosphère — nuages, brouillards et pluie — hygrométrie — distribution de la vapeur d'eau — précipitation d'eau : rapport avec les taches du soleil — formation des nuages, de la rosée,

ce dernier qui a donné à Wells sa meilleure et même sa seule occasion de s'élever au-dessus de son sujet, jusqu'à une vue d'ensemble, comme on pouvait s'y attendre de sa part, même à cette époque, avec un tel sujet : concluant par des généralités sur la distribution de la vie dans le temps et l'espace, il s'exprime ainsi : « Nous pouvons conclure ce livre par une revue rapide des relations des phénomènes de la vie avec l'univers extérieur, dans la mesure, voulons-nous dire, où la physique s'occupe

des différents brouillards — nombre d'heures de soleil — température de la haute atmosphère — ballons-sondes — température de l'espace interplanétaire — liquéfaction des gaz : oxygène — températures critiques — liquéfaction de l'air — effet des basses températures sur les bactéries — principales variations de la pression atmosphérique avec les lieux et les époques — mouvements principaux de l'atmosphère : principaux courants; calmes des pôles, des tropiques et de l'équateur — supputations sur la direction et l'altitude des courants — les alisés — causes des cyclones, rapports avec la température : (sont-ils causes, sont-ils effets, naissent-ils très haut ou à ras du sol, sont-ils simplement partie des courants généraux ?). Tension électrique de l'atmosphère — rapport avec les autres phénomènes atmosphériques. Photographies d'éclairs : différentes sortes d'éclairs. Variations de la composition de l'atmosphère dans le passé. Le climat dans le passé, aux diverses périodes géologiques : série de supputations.

Chapitre V : *Les eaux* : Composition des eaux océaniques — salinité selon les mers — sels divers — Caspienne, Grand Lac Salé, Mer Morte — Circulation océanique : du fait de la température, et des vents — Dépôts au fond de la mer : origines diverses, organiques et minérales, terrestres et extra-terrestres — Conditions générales des océans dans le passé — ralentissement du mouvement de la terre ? — permanence des grandes ères océaniques — discussion des diverses thèses — proportion des terres et des mers — Mouvements séculaires de la mer : les terres se soulèvent-elles ? les mers les évacuent-elles ? — Variations de la latitude d'un lieu déterminé par rapport à l'axe terrestre : est-elle due au déplacement des eaux ? ou la terre est-elle élastique ? — Variations secondaires des caractères géographiques : cas des îles pour la faune.

Chapitre VI : *Vues générales sur la construction de la terre* : Etat de l'intérieur de la terre : discussions entre mathématiciens et géologues — thèses diverses : est-elle pleine ? creuse ? rigide ? molle ? — Ancienne chimie de la terre — Détermination de sa densité : 4 méthodes : la montagne, la balance de torsion, la balance chimique, le pendule — Origine des chaînes de montagnes — Origine des schistes cristallins — Age de la terre : supputations diverses.

Chapitre VII : *La croûte terrestre* : Erosion souterraine — érosion glaciaire — modifications internes subséquentes des roches — roches artificielles fabriquées à haute température — expériences diverses — Classification des roches : sédimentaires — ignées — métamorphiques — Examen des roches au microscope ou pétrographie (la manie du père d'Anne Véronique !) — 9 caractères divers permettant d'identifier les roches — Inclusions cristallines dans les roches — Action hypogène — différents types de sismographes : enregistreurs, électriques, à pendule — divers tremblements

de la vie. Il est d'abord difficile de se rendre compte combien la carrière entière de la vie est une chose localisée et temporelle, par comparaison avec le jeu des forces non vivantes. Dans l'espace infini, pour autant que nous le savons, la vie est limitée à la surface de notre petite planète; et son extension dans le temps sur la terre ne peut couvrir qu'une faible partie de l'histoire de cette planète, puisque le domaine de sa résistance aux extrêmes de température ne va pas même du point d'ébullition à quelques degrés au-dessous de zéro... Les phases gazeuse et liquide, et les périodes chaudes de la phase solide de ce monde furent sans vie, et ainsi seront aussi ses phases dernières! Du point de vue de l'astronome et du chimiste la vie est une chose entièrement locale, un remous dans un petit coin de l'immense schème de l'Etre. L'origine de la vie est inconnue. L'hypothèse de Lord Kelvin, que la première vie fut extra-terrestre et arriva sur un météore, rencontre cette sérieuse objection, qu'alors cette vie n'aurait guère pu survivre à cette ruée enflammée à travers l'air... Il est tolérablement certain que la carrière de la vie commença dans les parties peu profondes de la mer, et, selon le professeur E. Ray Lankester, ses premières formes peuvent avoir été de simples animaux sans structure, de simples flaques de matière vivante, comme ce que l'on appelle aujourd'hui du nom de *plasmodia*. Ceci, dans un petit coin d'un livre scolaire, avec des expressions comme «tolérablement certain» et «peuvent avoir été», se

de terre célèbres. Fissures. Magnétisme terrestre : les éléments magnétiques : déclinaison, inclinaison — instruments divers: déclinomètres enregistreurs. Rapport des orages magnétiques et des taches du soleil — Distribution du magnétisme terrestre : cartes des lignes isogones (lieux ayant même déclinaison) et isoclines (lieux ayant même inclinaison).

Chapitre VIII : *Généralités sur la distribution de la vie dans le temps et l'espace* : A) organismes à protoplasme entouré de parois cellulaires faites de cellulose, ou Plantes. B) organismes sans cellulose, ou animaux. Esquisse de l'évolution, à partir des protozoaires, par un tableau semblable à la classification donnée dans le Manuel de biologie. Ce chapitre « termine la revue générale de l'univers matériel et le résumé » (dernière page).

Wells renvoie fréquemment aux 2 volumes précédents de M. Gregory, et aux articles de l'*Encyclopédie britannique*.

présente avec un air de modestie et d'hypothèse qui contraste fortement avec l'assurance des déclarations ultérieures de Wells sur le même sujet, par exemple dans *l'Esquisse de l'Histoire*. (1)

Telle est l'œuvre scientifique de Wells : on voit que, si l'on veut, Wells n'est pas un savant, si l'on entend par savant un pionnier de la science, qu'il n'a pas fait avancer : il n'a rien découvert : à notre connaissance, il n'existe nulle part une note de lui dans une publication scientifique : il n'a fait qu'exposer les faits connus, la pensée des maîtres, et les résultats obtenus par eux : il n'a point d'illusion, du reste, sur les mérites scientifiques des rédacteurs de manuels (2). Mais il reste que c'est un scientifique ; il s'est penché sur l'épaule des étudiants occupés à préparer des sections au microtome, à disséquer, à faire des observations au microscope, à dessiner ce qu'ils voient : il a contrôlé l'exactitude des observations et des dessins. Si on peut soutenir à bon droit que le goût de l'exactitude l'a quitté, il lui est resté le goût de la science, l'aptitude à se tenir au courant des choses scientifiques — car d'autres champs que ceux de la biologie et de la physiographie ne lui sont pas restés fermés, s'il ne les a pas explorés professionnellement — surtout, la certitude de l'unité fondamentale des êtres vivants. L'étude des écrits scientifiques de Wells est le prélude indispensable à l'intelligence de celles de ses œuvres qui se passent dans des milieux scientifiques (3), de sa foi dans l'éducation

1. Voir chapitre XI, *L'Éducateur*, page 427.

2. Il y a dans le *Nouveau Machiavel*, à propos du père de Remington, professeur qui prépare des candidats à des bourses et rédige des manuels, une critique de ce genre de publication qui vient d'un homme renseigné :

II, § 2 : « Les libraires se mirent à produire des manuels destinés à fournir exactement la quantité et la qualité de savoir nécessaire à chaque période de l'étude des vingt-cinq « sujets » en lesquels était divisée la science désirable, et, pour l'art, des copies, des modèles, des instructions, qui donnassent exactement la méthode et les gestes qui passaient pour la compétence. Chaque section de chaque livre était écrite dans l'idiome qu'on avait découvert plaire le plus aux examinateurs, et à chaque chapitre étaient ajoutées des questions extraites des compositions données aux examens des années précédentes... » (pp. 31-2).

3. P. ex. : *In the Avu Observatory, A slip under the microscope, Love and Mr. Lewis-ham*.

du monde par la biologie et l'histoire de la vie (1), de cette soif de connaissances biologiques dont il manque rarement de doter les plus « allant » de ses héros et de ses héroïnes (2) : peut-être ne paraîtra-t-elle pas, ici, inutile.

LA BASE PHILOSOPHIQUE

Nous avons vu que la formation philosophique a été, chez Wells, postérieure à la formation scientifique, et plus superficielle.

Les textes dans lesquels Wells a exposé ses principes philosophiques sont au nombre de cinq ; mais on verra que, les troisième et cinquième étant des formes nouvelles du deuxième et du quatrième, qui eux-mêmes contiennent entre autres matières la substance du premier, et le quatrième contenant entre autres matières la substance du deuxième, toute la matière se trouve finalement contenue dans le cinquième, dont l'étude peut suffire si l'on néglige le développement de la pensée et se contente de sa forme définitive — ce qui n'est pas notre cas. Les cinq textes sont :

A, *La Redécouverte de l'Unique* (3).

B, *Le Scepticisme de l'Instrument* (4).

C, le même, sous une forme modifiée, en appendice à *Une Utopie moderne* (5).

1. *Mankind in the Making, Outline of History.*

2. Anne Véronique, Lewisham, George Ponderevo, H. M. Smith, Eléonore Scrope, Dolly Stubland, Pierre Stubland, pour les citer au hasard ; Trafford qui fait des rapsodies sur les beautés de la cristallographie et de la pétrographie, Hardy, qui pense « in terms of geology and astronomical physics ». Anne Véronique dit à Capes, page 305 : « We met dissecting dogfish ».

3. *Fortnightly Review*, juillet 1891, pages 106-11.

4. Voir page 6, note 2. Ce n'est pas un signe négligeable que *Mind*, la première des revues psychologiques anglaises, ait ouvert ses colonnes à Wells.

5. La différence principale est la suppression d'environ 2 pages préliminaires, dans lesquelles Wells définit sa position devant cette assemblée de philosophes professionnels qui lui a adressé une invitation ; tenté, d'abord, de s'excuser en se présentant comme philosophe amateur, il jette par dessus bord cette affectation :

D, le premier livre, « *Métaphysique* », de *Choses premières et dernières* (1).

E, le même, sous une forme modifiée, dans une édition revue et augmentée en 1917 (2).

De l'étude de ces cinq textes, il est ressorti pour nous que les principes philosophiques essentiels de la pensée de Wells sont au nombre de trois : 1° il est nominaliste ; 2° il ne peut concevoir les objets qui ne sont définis que négativement ; 3° il peut concevoir que des concepts contradictoires peuvent être également vrais (3). Il est une quatrième formule essen-

est philosophe quiconque cherche de bonne foi à se rendre compte du fonctionnement de son esprit ; c'est son cas (*Mind*, loc. cit., page 380). Une demi-page environ est supprimée à la fin : elle ne contient que des considérations secondaires sur un livre d'un membre de la Société, et l'intéressante déclaration que Wells n'est pas à même de saisir rapidement le sens des citations latines et grecques : « Le gibier, votre pensée, me fuyait sous des citations en latin ou en grec, langues que j'ignore, et était plus dur à suivre que jamais lorsqu'il ressortait de l'autre côté » (page 392). Mais aucune modification importante n'est apportée à la partie centrale, essentielle, de page 381, ligne 33, à page 392, ligne 35 ; les paragraphes trop longs sont coupés (31 dans la forme modifiée, au lieu de 19), 3 formules importantes sont mises en italiques, une autre est introduite : toutes quatre seront signalées par la suite.

1. *First and Last Things, a Confession of Faith and Rule of Life* (1908).

La table des matières de ce livre est la suivante :

§ 1. Nécessité de la métaphysique. § 2 La reprise de la recherche métaphysique. § 3 Le monde des faits. § 4 Scepticisme de l'instrument. § 5 La convention de la classification. § 6 Termes vides. § 7 Termes négatifs. § 8 La logique est statique, et la vie kinétique. § 9 Plans et dialectes de pensée. § 10 Conclusions pratiques de ces considérations. § 11 Les croyances. § 12 Sommaire. Des parties importantes des §§ 3, 6, 7 et 9 sont des reprises textuelles des textes B et C.

2. La table des matières est exactement la même jusqu'au § 11, seuls, le titre et le contenu du § 2 étant modifiés ; au lieu de « La reprise de la recherche métaphysique » (elle est toute moderne), c'est « Absurdité de l'enseignement habituel de la métaphysique » (absurde parce qu'uniquement historique). Mais à la place du § 12 apparaissent 4 paragraphes entièrement nouveaux, dont l'importance capitale sera signalée tout à l'heure : § 12 Objet et méthode de la science. § 13 Nominalisme et réalisme. § 14 Qu'est-ce qu'un être ? § 15 Le général et l'individuel.

3. Nous avions terminé, pour notre propre compte, l'élucidation des bases philosophiques de la pensée de Wells lorsque nous avons rencontré l'article de M. René Seguy, « *H. G. Wells et la pensée moderne* », *Mercure de France*, 16 février 1912. M. Seguy avait dé mêlé comme nous les trois éléments principaux, et nous a apporté d'utiles précisions sur les coïncidences de Wells avec W. James et Bergson : il ne s'est pas préoccupé de retracer l'ascendance plus ancienne de ces éléments, comme nous le faisons.

tiellement wellsienne, à savoir que « la logique est statique et la vie kinétique » (1), et que nous examinerons un instant par la suite : mais c'est moins un principe philosophique qu'une observation de bon sens, et, en tout cas, il découle des trois autres. Notre premier devoir est de suivre ces trois éléments principaux au cours des cinq textes, pour essayer de déterminer leur évolution, s'il y a lieu, ou au moins les formes successives sous lesquelles ils se présentent, et d'autre part leur origine en dehors de Wells.

I. — LE NOMINALISME DE WELLS (2)

Il fait l'objet exclusif de sa première publication philosophique — qui fut aussi sa première publication (3) — le texte A. Wells reconnaîtra plus tard qu'elle avait été faite par un homme mal informé, et qu'elle n'attira aucune attention (4) : le mérite n'est que plus considérable, peut-être, de cette redécouverte solitaire, bien que Wells, comme nous l'indiquerons plus loin, se trouve donner simplement la formule même du nominalisme, ancien et moderne ; on pourrait dire qu'il enfonce une porte ouverte s'il présentait cette redécouverte comme sienne, ce qu'il ne fait point ; il constate seulement qu'elle a été faite par les hommes de son temps.

Wells avait d'abord songé à intituler l'article : *Le leurre du nom commun* (5). La redécouverte de l'unique a une valeur pratique : elle justifie les exigences des esprits qui donnent

1. Voir page 32, note 1.

2. Remington, le Nouveau Machiavel, insiste constamment sur son nominalisme. L'épigraphie du livre est : « A closer examination ... shows that Abelard was a nominalist under a new name ». Les Baileys, au contraire, sont des réalistes.

3. Dans un périodique sérieux : il avait beaucoup écrit dans la revue des étudiants de la Faculté des Sciences, à South Kensington.

4. « Elle négligeait complètement le fait qu'il existait déjà toute une littérature sur l'antagonisme de l'individu et du nombre — et c'est pourquoi personne ne s'y intéressa » (texte B, page 383 ; texte C, page 379).

5. Op. cit., page 106.

plus d'importance au subjectif qu'à l'objectif, et elle détruit en chimie, pense-t-il, la théorie atomique; elle pourrait être à la base d'une nouvelle religion dont la formule serait : « Soyons unique » (1) : essentiellement, elle tient dans ceci : « Tout être est unique » (2). Le nom commun est un leurre : « le mot chaise, par exemple, est suffisamment clair pour le lecteur, jusqu'à ce qu'il y réfléchisse : mais alors, le voilà sur les frontières du doute ! Chaises à bascule, chaises longues, sofas; qu'est-ceci ? chaise, ou ottomane ? et ceci, chaise ou tabouret ? Qu'avons-nous ici, une chaise ou un siège de jardin, ou un cheval de frise ? où cesse la chaise, où commence le bois à brûler ? » (3) Le nombre n'est pas moins un leurre que le nom commun; au début, pour l'enfant, tous les mots sont des noms propres, s'appliquant à une seule chose, même papa et maman (4) : « quand nous apprenons à compter à un enfant, nous empoisonnons presque irrévocablement son esprit » (5). L'adjectif, abstraction de nom, est un troisième leurre : tous les rouges sont différents. En réalité, « tout se mêle à tout par une gradation insensible », comme dit « un de nos géologues les plus éminents » (6). Donc la logique stricte est absurde, puisque les mots, au lieu d'être des instruments d'acier, sont « plutôt comme une scie ou une hache de glace lorsque le thermomètre oscille autour de zéro centigrade » (7); d'où destruction de la théorie atomique, qui n'est que pratiquement vraie, grâce à la loi des grands nombres; les chimistes le savent bien, qui se permettent toujours une généreuse « marge d'erreur »; d'où aussi, en morale, la fin des principes absolus, tous les hommes

1. Il y a là, déjà, dès 1891, la source de la croyance au caractère esthétique et individuel des croyances. Voir : La Foi, chapitre X.

2. Page 107.

3. Pages 107-8.

4. Voir, depuis, P. F. Pécaut, *En Marge de la Pédagogie*, chapitre I : *L'enfant et le nombre*.

5. Page 108.

6. Page 107. Dans le texte D, Wells donnera son nom : c'est Judd : voir page 25, note 3.

7. page 109.

étant différents (1). Wells attribue cette « redécouverte de l'unique » au développement de la science au 19^e siècle. « L'œuvre de Darwin et de Wallace a été la claire affirmation du caractère unique des êtres vivants » (2); on comprend bien son sens : Darwin, observateur de la sélection naturelle, a mis en lumière qu'une variation individuelle existait chez chaque spécimen d'une espèce : on le savait avant lui, certes; mais on n'avait pas donné tant d'attention à ce fait essentiel. Ainsi, toutes choses sont devenues vagues et floues; l'image goethéenne du Métier tissant la toile du monde, par delà notre connaissance, ne nous satisfait plus; nos grand-pères croyaient que « Nombre et Ordre » était la grande loi du ciel; nous savons, pour le moins, qu'il n'y a plus de Nombre; et le flambeau de la science, nouvellement allumé, qui devait éclairer les murs d'un temple qui nous entourait, croyait-on, n'éclaire que nous : c'est une torche promenée au milieu du vide (3).

Ceci restera l'essentiel du nominalisme wellsien : *Le Scepticisme de l'instrument*, sous ses deux formes, n'apporte aucune modification importante à la pensée (4). La première forme

1. Voir page 34, note 1.

2. Page 110.

3. Page 111.

4. Dans le texte B, le nominalisme est traité de page 383, ligne 40 : « My opening scepticism is essentially a doubt... » au bas de la page 386. Sous une forme différente, le sens est le même que dans A; l'exemple du concept chaise est repris, et à nouveau développé; une image nouvelle est introduite : lorsqu'on examine dans le détail une « classe » d'individus couverts par le même nom, elle se résout en spécimens tous dissemblables, comme se résout en petits rectangles distincts un agrandissement photographique obtenu par le procédé réticulaire. Une indication nouvelle importante est donnée sur l'origine scientifique, et non abstraite, du nominalisme de Wells : « Un esprit nourri d'études anatomiques est tout plein du sens du vague et de l'instabilité des espèces; une espèce est clairement un grand nombre d'individus uniques... » (p. 384).

Dans le texte C, le nominalisme est traité de page 379, ligne 15, à page 384, ligne 13 : les mots « doubt of the objective reality of classification » sont pour la première fois en italiques. Pour la première fois aussi est introduite, en italiques, une image nouvelle : « Le forceps de notre esprit est un forceps maladroit, et écrase un peu la vérité en la saisissant ».

du chapitre « *Métaphysique* », de *Choses Premières et Dernières*, non plus, ne représente aucun progrès (1). (texte D).

C'est au texte E — l'édition corrigée de 1917 — qu'il faudra arriver pour trouver le développement le plus important — le seul, à vrai dire — du nominalisme de Wells depuis l'origine en 1891; et, nous semble-t-il, sa position finale. La position, dans l'ensemble, est la même, et le paragraphe sur la convention de la classification, en particulier, est une reprise textuelle. Mais les quatre paragraphes nouveaux, consacrés entièrement au nominalisme, apportent du nouveau, de grande valeur et de grande importance; le fait capital est que Wells n'est plus strictement nominaliste, mais oscille entre le nominalisme et le réalisme, et nous croyons savoir pourquoi (2). La position nouvelle est ainsi définie: si les liaisons établies par l'esprit vulgaire entre les choses sont fragiles et arbitraires, fondées sur des ressemblances superficielles constatées par l'esprit préoccupé d'une seule considération — choses rouges, choses pour s'asseoir, bêtes à quatre pieds, bêtes qui vont dans l'eau — les classes établies par la recherche scientifique — du reste

1. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas dans le § 4, *Scepticisme de l'instrument*, qu'est traité le nominalisme: l'expression est appliquée ici plus strictement à une étude rapide des erreurs des sens, d'où on conclut à l'incertitude de l'instrument esprit. C'est dans le § 5 « La convention de la classification », qu'on trouvera une réimpression à peu près textuelle de l'exemple du concept chaise et de l'image de la photographie réticulaire. Le trait nouveau sera ici une critique du syllogisme, qui n'a pas été indiquée nettement dans A, B et C, où Wells se contente d'exprimer sa défiance de la logique: au lieu de raisonner ainsi, dit-il,

M est P

S est M

donc S est P

il s'aperçoit qu'en réalité il raisonne ainsi:

M_1 est plus ou moins P

S_2 est très semblable à M_1

donc S_2 est très probablement mais pas certainement plus ou moins P. « Partons là-dessus, et voyons si cela rend ». C'est que, pour Wells, nominaliste, il n'existe ni M, ni P, ni S, mais des formes infinies, $M_1, M_2, M_3, P_1, P_2, P_3, \dots, S_1, S_2, S_3, \dots$ que nous recouvrons arbitrairement des noms M, P, S: nous ne sachons pas que cette façon imagée et lumineuse de formuler la critique nominaliste du syllogisme soit courante, et, provisoirement, c'est Wells qui nous semble en avoir le crédit.

2. Voir plus loin: Origine et valeur du nominalisme de Wells.

à l'aide des mêmes procédés — correspondent à des réalités bien plus profondes: cristaux de quartz, mammifères, reptiles (1); si le mot rouge n'est qu'un lien artificiel entre les choses rouges, le mot homme en est un beaucoup plus solide entre les individus hommes: «l'étudiant moderne... est habitué à penser à *Homo sapiens*, ou à *Lepus cuniculus*, comme au nom d'un être d'ordre plus haut, synthétiquement parlant, qu'un esprit ou un lapin particulier, d'un être multiple, qui se maintient dans son milieu, résiste aux forces adverses, et est soutenu, modifié ou exterminé par les forces extérieures de l'univers au cours des temps». Les Réalistes n'avaient donc pas tort en affirmant qu'ils pouvaient penser à «l'Homme» en dehors de la représentation de tout individu (2). Du reste, la difficulté de distinguer entre les agrégats et les individus que nous a révélée l'étude des animaux-colonies, éponges et coraux, nous dispose à concevoir qu'une espèce peut être envisagée comme un être synthétique fait d'individus, de même qu'un soi-disant individu est souvent une collection d'individus plus élémentaires (3). Et, en définitive, William Smith est, à la fois, mais à des moments divers et selon l'aspect sous lequel nous le considérons, William Smith, et «un homme»; il est William Smith dans tout ce qui est, chez lui, différent — sa variation individuelle, pour parler le langage de la sélection naturelle —; à part cela, il est «un homme». Et ici, il nous semble que Wells se laisse entraîner par sa foi et son optimisme dans une grave erreur, qu'on a le droit de considérer comme son erreur fondamentale si l'on ne choisit point d'être optimiste comme lui. «Quand la luxure le tourmente, quand il se vante, quand sa vanité est cruellement blessée, il est William Smith *in excelsis*; quand il discute de politique ou de philosophie, ou travaille avec joie à un problème mathématique, il est à son point su-

1. § 12.

2. § 13.

3. § 14.

prême de généralisation; son esprit va de pair avec l'esprit de la race; il est l'Homme... » (1)

Mais Wells est un Rousseauiste: « l'homme est bon, sortant des mains de la nature»: ce choix est entièrement injustifiable, et il est tout ce qui sépare optimistes et pessimistes: il y a exactement autant de raisons de penser que c'est l'homme qui est luxurieux, vantard et orgueilleux, et William Smith qui est mathématicien et philosophe... (2).

ORIGINE ET VALEUR DU NOMINALISME DE WELLS

Wells ne s'est pas fait d'illusion sur l'originalité et la valeur de son nominalisme dans sa forme première, avant le pas décisif accompli en 1917 (3); il en est alors simplement au point où en furent les premiers adversaires de Platon: « Platon, de son vivant, fut combattu par les Cyniques, qui lui opposèrent le nominalisme le plus hardi qu'on ait jamais soutenu. Il n'y a de réalité, disaient-ils, que dans les objets des sens tels que les sens nous les présentent. D'où suivaient ces deux conséquences: il n'y a pas de définitions par concepts, mais seulement des noms de perception; tel homme est tel homme, et rien de plus; il ne faut donc pas parler d'humanité, ni de quelque autre idée générale; et les idées générales, qui devraient être bannies du discours, doivent l'être, à plus forte raison, de la réalité; il n'y a pas de monde transcendant » (4). Wells en était toujours là; mais il nous semble qu'en attribuant « la

1. § 15.

2. Ne serait-ce pas, au fond, peut-être, que l'homme, et donc William Smith, est à la fois et indissolublement luxurieux, vantard, orgueilleux, mathématicien et philosophe... ?

3. « Attendez-vous à entendre exposer gauchement mon ignorante redécouverte de choses déjà magnifiquement élucidées et exprimées » (texte B, page 381).

4. L. Enjalran, article *Nominalisme*, *Grande Encyclopédie*.

redécouverte de l'unique » à l'action de Darwin, et à la vive lumière jetée sur la variation individuelle par l'étude de la sélection naturelle, il néglige le fait qu'en réalité le nominalisme n'est jamais réellement mort, et qu'une longue tradition purement philosophique l'a apporté jusqu'à nous, en dehors de l'avancement de la science, depuis que le moyen-âge a retrouvé Aristote. Non seulement le nominalisme a survécu, mais il s'est lentement dirigé vers la position finale de Wells, en se mélangeant de réalisme. Abélard, nominaliste, affirmait cependant « que les idées générales n'étaient pas un pur néant, mais qu'elles existaient comme opérations légitimes de l'esprit. C'est la doctrine appelée plus tard conceptualisme » (1). « Nous ne pouvons, dit en substance Guillaume d'Ockham, rien affirmer valablement que des choses données intuitivement et individuellement par les sens ou la conscience. C'est, bien longtemps avant, la principale conclusion de la critique Kantienne » (2); pour Kant, « les déterminations de l'esprit, ou, dans le langage Kantien, les catégories, ne sont pas des réalités en soi, mais des formes qui exigent, pour être légitimement employées, une matière : le sensible. Prises à vide, ces catégories ne nous font atteindre aucun monde transcendant; d'autre part, ces déterminations ne sont pas quelque chose d'arbitraire; elles expriment les exigences de l'esprit humain » (3); et enfin, « les nominalistes du xix^e siècle, ou empiristes, tels que Stuart Mill et Spencer, ont réduit à une faculté plus simple que l'appareil compliqué des catégories Kantienne ce qui est le propre de l'esprit. L'esprit, c'est pour eux le pouvoir de percevoir la relation en général... Tout vient, au fond, de l'expérience sauf une seule exception: l'esprit a le singulier privilège de saisir ce qu'il y a d'identique dans plusieurs expériences, et d'en faire une sorte de type auquel il assimilera les expériences futures... L'esprit n'a d'autre propriété essentielle que de dis-

1. L. Enjalran, article *Nominalisme*, *Grande Encyclopédie*.

2. Id.

3. Id.

tinguer et d'identifier... Distinguer et identifier ne peuvent être conçus en soi mais supposent des objets... Les déterminations des choses par l'esprit... se rapportent toujours à quelque objet donné, et irréductible en tant que tel à n'importe quelle détermination» (1).

Telle est la forme moderne du nominalisme, à laquelle il nous semble que la spéculation philosophique seule a suffi à mener; lorsque Wells attribue à Darwin et au microscope la «redécouverte de l'unique» il indique en réalité le chemin par lequel lui-même, et, si l'on veut, les biologistes en général, ont été amenés à donner leur assentiment au nominalisme, même dans sa forme antique la plus extrême; non la route suivie par la pensée philosophique moderne : cette route a mené aux deux livres célèbres de 1907, *L'Evolution créatrice* et *Le Pragmatisme*, et, à la lumière des indications données plus haut, nous pensons qu'elle y pouvait mener quand Darwin n'aurait jamais écrit. Wells se rencontre avec la critique de Bergson, certes, qui «lui aussi affirme que la réalité concrète ne se répète jamais, et que, ce qui se répète, c'est tel ou tel aspect que notre intelligence ou nos sens y découpent. Notre intelligence est relative aux nécessités de l'action. Elle immobilise et divise, invente les états et les catégories; rien au fond n'existe qu'un éternel devenir» (2); il se rencontre avec celle de William James, qui sait que toute réalité ou vérité est un objet humain, que, des trois stades de la connaissance, le premier, le sens commun, avec sa croyance à la chose, au même, au différent, au corps, au sujet, à l'attribut, et le second, la science, sont des artifices, et que seul est valable le troisième, la philosophie, qui sait que les deux premiers sont des artifices (3); mais ce n'est pas le même chemin qui les a menés au même point (4).

1. L. Enjalran, article *Nominalisme*, *Grande Encyclopédie*.

2. René Seguy, article cité, page 32, note 3; page 679 : voir le chapitre IV de *L'Evolution créatrice : Le mécanisme cinématographique de la pensée et l'illusion mécanistique*.

3. *Le Pragmatisme*, en particulier la 5^e conférence.

4. Ce qui ne veut pas dire que Bergson, et surtout James, n'aient pas été influencés par le darwinisme.

Pourquoi, en 1917, la position de Wells, jusque-là intrinsèquement nominaliste, devient-elle un mélange de nominalisme et de réalisme ? Ce changement correspondrait-il à un pas en avant de la spéculation philosophique, fait entre 1908 et 1917 ? Très décidément, non. Nous venons de voir le nominalisme se teintant de réalisme au cours des âges ; il serait facile de trouver des antécédents plus précis à la position de Wells. « Quand l'esprit humain, au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècles, eut trouvé un mode nouveau de détermination des choses, il se produisit, pour la première fois (1) depuis Platon et Aristote, un nominalisme et un réalisme original. Cette détermination nouvelle, ce fut l'application des mathématiques au réel, à la mécanique et à la physique. De ce mouvement scientifique est issu le cartésianisme. Les nouveaux philosophes, se posant la question : quelle est la valeur en soi des déterminations que l'esprit impose aux choses ? avaient à répondre sur deux points : que signifiaient les déterminations par genres et espèces que l'école avait seules connues ? que signifiaient les déterminations nouvelles qu'on venait de découvrir ? Ils furent nominalistes dans leur réponse à la première question, et réalistes vis-à-vis de la seconde... Tandis que les scolastiques ne pouvaient définir les choses que par leurs ressemblances générales, étant ainsi obligés d'abandonner pour chacune ce qui en faisait l'individualité, les modernes avaient trouvé un point de vue duquel on pouvait saisir non plus des ressemblances mais des identités entre les choses... Naturellement, les définitions nouvelles, qui contenaient non plus seulement la différence spécifique mais la différence individuelle, firent apparaître le grand défaut des anciennes. De quel droit, dit en substance Spinoza (*Eth.* II, pr 40 sc I) aux partisans des notions universelles, dites-vous que dans cet objet tel caractère est essentiel et tel autre accidentel ? (2) Vous n'avez d'autre moyen de

1. Selon Enjalran lui-même (voir plus haut), Abélard était pourtant déjà sur la route du nomino-réalisme.

2. C'est exactement notre objection à Wells, décidant que tout ce qui est bon dans William Smith relève de l'Homme, et tout ce qui est mauvais de William Smith.

discernement sur ce point que votre imagination... » (1). C'est là très exactement la position nouvelle de Wells : l'objet de la science est de remplacer les identifications superficielles fausses par des identifications profondes vraies, et, en particulier, l'existence réelle du concept « homme », en dehors des individus, est indiscutable. Nous pensons que c'est moins une nécessité logique et philosophique interne qui a conduit Wells à cette quasi volte-face qu'une nécessité morale et pratique : les *Choses Premières et Dernières*, de 1908, contenaient en effet une grave contradiction : après avoir affirmé, métaphysiquement, que seuls les individus existent, Wells exposait en détail, pour la première fois, dans le second livre, *Des croyances*, la thèse du Grand Corps : que notre individualité est une illusion, et que nous sommes réellement partie de l'organisme collectif qu'est la race... (2) La correction apportée en 1917 nous semble avoir été introduite pour faire disparaître cette contradiction : si on veut faire croire à l'Etre du genre humain, il ne faut pas commencer par déclarer qu'il n'y a que des individus...

Wells, pourrait-on dire, a fait ici de bon pragmatisme : comme sa vérité ne le satisfaisait point, et même le gênait, il a refait sa vérité...

II. — WELLS NE PEUT CONCEVOIR LES OBJETS QUI NE SONT DÉFINIS QUE NÉGATIVEMENT

La position de Wells est essentiellement la suivante (3) : « L'instrument de notre connaissance ne peut manier les termes négatifs qu'en les traitant comme s'ils étaient positifs... » (4) Non seulement les classes logiques sont représentées par des

1. Enjalran, même article.

2. *The being of Mankind*, § 8 et suivants, pages 66 et suivantes.

3. Texte B, pages 387-9, depuis « I have now to tell you of another aspect of my doubt... » jusqu'à « But that is a theological digression ». Le texte A traite exclusivement du nominalisme.

4. Page 389.

cercles limités par une circonférence définie, alors qu'elles n'ont pas de limite de ce genre, mais encore nous avons une disposition constante à penser aux termes négatifs comme s'ils représentaient des classes positives... Nous sommes poussés, par un vice mental incurable, à charger les termes de sens. Si je prononce les mots (sans aucun sens) de Wodget ou de Crump, voici que vous essayez de vous représenter ce que peut bien être un Wodget ou un Crump... L'instrument de notre connaissance s'obstine à manier même des termes aussi ouvertement négatifs qu'Absolu et Infini comme s'ils étaient des existences réelles... (1) Quant à moi, j'ai l'idée de quelque chose qui serait — c'est ce que je puis dire de mieux — en dehors de la scène, ou de la salle : le Vide, sans phrases, le Rien, l'Obscurité extérieure... C'est là que j'expédie, pour moi, tous les termes négatifs, et qu'ils se perdent, et deviennent du rien. Par exemple, le mot Omniscient, qui implique la connaissance infinie, me donne l'impression d'avoir un faux air de solidité et de plénitude, alors qu'il est creux et vide. Je suis persuadé que connaître est la relation d'un être conscient avec quelque chose qui n'est pas lui, que la chose connue est définissable comme un système de parties et d'aspects et de rapports, que connaître c'est comprendre, et que donc les choses finies peuvent seules connaître ou être connues... (2) Quand vous me parlez d'un être infini dans l'espace et le temps, omniscient, omnipotent et parfait, vous me faites l'effet de parler de rien du tout en termes négatifs. Quand vous parlez de l'Absolu, vous me parlez, à moi, de rien. Si cependant vous parlez d'un être grand, mais cependant

1. Page 387.

2. Wells pouvait trouver dans son livre favori *Le Service de l'homme*, par Cotter Morison (voir appendice III), chapitre II, *La Décadence de la foi*, les lignes suivantes : « nous pouvons noter que l'intelligence, de la seule manière dont elle nous est concevable, suppose une existence indépendante d'elle, et objective pour elle : elle s'exerce fondamentalement sous forme de modifications résultant d'une activité qui lui est extérieure, d'impressions produites par des choses qui sont au delà de la conscience, d'idées dérivées de ces impressions. Parler d'une intelligence qui existe sans cette activité extérieure, c'est employer un mot vide de sens ». Ces lignes sont du reste une citation de Spencer, *Nineteenth Century Review*, 1885.

fini et imaginable, un être non moi, qui s'étende au delà de mon imagination dans le temps et l'espace, qui sache tout ce que je puis imaginer qui peut se savoir et puisse faire tout ce que je puis imaginer qu'on peut faire, là, vous rentrez dans la sphère de mes opérations mentales et le schème de ma philosophie ». (1)

Cette position n'a jamais été modifiée. (2)

ORIGINE ET VALEUR DU SECOND PRINCIPE PHILOSOPHIQUE DE WELLS

(les objets qui ne sont définis que négativement lui sont
inconcevables).

La découverte, ou plutôt la reconnaissance et l'aveu, que le non-être ne nous est concevable que sous forme d'être, est un des résultats les plus constants et les plus généralement acceptés de la spéculation philosophique et de l'introspection

1. Pages 388-9. Cette dernière phrase est d'une importance très grande : elle donne, dès 1903, une formule du dieu fini, qu'on considère communément comme découvert par Wells vers 1914 ou 1915 seulement.

2. Dans le texte C, aucun mot du texte B n'est changé; une précision supplémentaire est donné : « Non-bleu, non-heureux, non-fer, toutes les classes non quelque chose se rejoignent pour moi dans l'Obscurité extérieure » (page 386). La phrase : « We are disposed, as an incurable mental vice, to accumulate intention in terms » apparaît pour la première fois en italiques. Le « But that is a theological digression », qui termine le passage, après la dernière phrase significative relevée ci-dessus, est supprimé.

Dans le texte D, les § 6, *Termes vides* et 7, *Termes négatifs*, reproduisent textuellement une grande partie des textes B et C. Mais, pour rendre sa pensée plus claire, Wells a eu cette fois recours dans le § 7, à une précision supplémentaire, sous forme de symbole : « les logiciens, suivant la pente naturelle de l'esprit, représentent l'A et le non-A par un diagramme de cette sorte » :



(comme si, donc, le non-rouge était quelque chose de parfaitement défini, comme le rouge) : « alors que, évidemment le diagramme qui représente le mieux le fait de l'expérience est quelque chose de ce genre-ci »;



(tout ce qui est non-rouge n'est pas rouge, mais c'est tout ce qu'on peut en dire).

Le texte E reproduit textuellement le texte D.

psychologique modernes. Elle est formulée avec sa netteté la plus grande dans les *Premiers principes* de Spencer (1) : et c'est là, croyons-nous, qu'on pourrait en chercher l'origine chez Wells, soit par transmission directe, soit par l'intermédiaire de manuels de philosophie (2). On trouve chez Spencer ceci (3) : « l'Infini inconditionné, ou l'Absolu, ne sont pas directement intelligibles à l'esprit, mais seulement par un effort pour s'éloigner ou s'abstraire des conditions mêmes dans lesquelles la pensée se réalise » ; c'est-à-dire que nous ne pouvons nous représenter l'Infini ou l'Absolu qu'en faisant effort pour nous représenter quelque chose qui ne soit pas le fini et le conditionné, et que donc ceux-ci sont à l'origine de notre conception de l'Infini et de l'Absolu ; ce sont les termes mêmes de Wells : « nous ne pouvons manier vraiment les termes négatifs qu'en les traitant comme s'ils étaient positifs » (4). Pour la critique, par Wells, du mot et de l'idée d'Omniscient, elle n'est qu'une des attitudes fondamentales de l'empirisme — toute pensée est conditionnement, toute pensée est relation. Spencer dit encore : « un second caractère de la conscience, c'est qu'elle n'est possible que sous forme de relation : il faut qu'il y ait un sujet, ou personne consciente, et un objet, ou chose dont elle est consciente. Il ne peut y avoir de conscience sans l'union de ces deux facteurs ; et dans cette union, chacun existe seulement dans la mesure où il a des rapports avec l'autre » (5).

1. 1862 ; première partie *L'Inconnaissable*, chap. IV, *Relativité de toute connaissance*.

2. Nous venons de voir, page 43, note 2, que Cotter Morison lui avait été utile, peut-être, au moins pour un point particulier.

3. Op. cit., cap. cit., § 24, page 54 (édition 1910) : c'est une citation de Sir William Hamilton.

4. On trouve dans les pages suivantes une autre présentation de la même argumentation empruntée à Mansel, *Limits of Religious Thought* (pages 57-8).

5. Page 56 ; c'est encore une citation de Mansel ; à rapprocher de page 43, note 2. Il nous serait facile de citer de nombreux autres passages significatifs de Spencer.

Wells en est resté là; il nous semble qu'il n'ignore point (1) que Spencer, lui, a poussé la discussion beaucoup plus loin, et a fait rentrer en scène l'Absolu et l'Infini par la même porte par où ils étaient sortis, et pour les mêmes raisons pour lesquelles on les avait fait sortir. Spencer s'exprime ainsi : « Dans l'assertion même que toute connaissance, au sens propre du mot, est du Relatif, est contenue l'assertion qu'il existe un Non-relatif; la chose est sous-entendue à chaque pas de l'argumentation qui établit la doctrine. Du fait qu'on ne peut penser que relativement, il suit que le Relatif lui-même est inconcevable, s'il n'est relatif à un Non-relatif réel. A moins qu'on ne postule un Non-relatif ou un Absolu réel, le Relatif lui-même devient absolu, et l'argumentation devient contradictoire. L'examen de nos pensées nous révèle l'impossibilité d'éliminer la conscience d'une Réalité derrière les Apparences, et notre croyance indestructible, qui en résulte, en cette Réalité » (2). Ainsi, pour Spencer, reparait l'Inconnaissable, que Wells se contente d'expulser des sessions de sa pensée : « Non-bleu, non-heureux, non-fer, toutes les classes non-quelque chose se rejoignent pour moi dans l'Obscurité extérieure. Cette même Obscurité extérieure et ce néant, c'est l'espace infini et le temps infini et tout être infini; et toute cette région je la raye entièrement de ma philosophie. Je n'affirmerai ni ne nierai quoi que ce soit, si je puis, des choses non-quelque chose » (3). On pourra penser, avec Spencer, qu'en l'expulsant il ne le supprime pas, et qu'il se fait illusion sur sa faculté de l'expulser (4).

1. « Il (Spencer) pensait, me semble-t-il, à l'inconnu comme à l'au-delà indéfinissable d'un monde immédiat qui pourrait être clairement connu, et de façon définie » texte E, page 34).

2. Spencer, op. cit., page 72.

3. Texte D, page 386.

4. Il est remarquable que, sur ce point, la métaphysique de Wells, même si elle ne vient pas strictement de Spencer, doive tant à Spencer, sa bête noire, (le mot est de lui : *The New Teaching of History*, page 28), qu'il a si souvent attaqué comme sociologue, à cause surtout de son individualisme : d'un jour glacial il a dit quelque part : « A Herbert Spencer of a day » !

Il n'est pas douteux que, lorsque Wells déclare ne pouvoir concevoir l'objet purement négatif, il se rencontre de nouveau avec Bergson (1), qui appelle la nécessité où nous sommes de nous servir du vide pour penser le plein la deuxième illusion fondamentale de l'esprit humain (2), comme aussi avec la méfiance de William James vis-à-vis des abstractions désincarnées : la rencontre n'a rien de mystérieux ; l'air du temps y portait.

III.—WELLS CONÇOIT QUE DES CONCEPTS CONTRA-DICTOIRES PEUVENT ETRE ÉGALEMENT VRAIS.

Le principe est présenté au moyen de deux images et un exemple est donné :

Nous devons ici des remerciements à notre collègue et ami M. Constant Toussaint, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, qui nous a dirigé tout droit vers les textes significatifs de Spencer.

1. René Seguy, art. cit.

2. « L'autre illusion est proche parente de la première. Elle a la même origine. Elle vient, elle aussi, de ce que nous transportons à la spéculation un procédé fait pour la pratique. Toute action vise à obtenir un objet dont on se sent privé, ou à créer quelque chose qui n'existe pas encore. En ce cas très particulier, elle comble un vide, et va du vide au plein, d'une absence à une présence, de l'irréel au réel. L'irréalité dont il s'agit ici est d'ailleurs purement relative à la direction où s'est engagée notre attention, car nous sommes immergés dans des réalités et n'en pouvons sortir ; seulement, si la réalité présente n'est pas celle que nous cherchions, nous parlons de l'absence de la seconde là où nous constatons la présence de la première. Nous exprimons ainsi ce que nous avons en fonction de ce que nous voudrions obtenir. Rien de plus légitime dans le domaine de l'action. Mais, bon gré mal gré, nous conservons cette manière de parler, et aussi de penser, quand nous spéculons sur la nature des choses indépendamment de l'intérêt qu'elles ont pour nous. Ainsi naît la seconde des deux illusions que nous signalions, celle que nous allons approfondir d'abord. Elle tient, comme la première, aux habitudes statiques que notre intelligence contracte quand elle prépare notre action sur les choses. De même que nous passons par l'immobile pour aller au mouvement, ainsi nous nous servons du vide pour penser le plein » (*L'Evolution créatrice*, 1907, pp. 296-7). Suit la critique de l'idée de néant : essayant de se représenter le néant, il constate que c'est impossible, car il est toujours là pour se le représenter (Wells aussi, pour qui il n'y a pensée qu'à condition qu'il y ait un être pensant). « En un mot, qu'il s'agisse d'un vide de matière

Première image : Un ignorant parlerait sans hésitation de couper un atome avec un couteau ; mais dans le monde des atomes — conception formée par hypothèse et par analyse — il n'y a ni microscopes pour voir les atomes, ni couteaux pour les couper, ni hommes pour tenir les couteaux ; rien que des atomes : « l'univers de la physique moléculaire est sur un plan différent de l'univers de l'expérience commune » (1).

Deuxième image : Le monde de notre pensée et de notre savoir est une gelée dans laquelle nos idées sont enveloppées, pêle-mêle, et dans toutes les positions ; essayez de les projeter sur un plan, il n'y a pas de place pour toutes : « quand on raisonne sur des termes qui ne sont pas dans le même plan, il s'ensuit énormément de confusion, de perplexité et d'impasses mentales » (2).

Exemple : « La vieille impasse théologique où sont enfermés la prédestination et le libre-arbitre est un exemple admirable de ce que je veux dire. Prenez la vie sur le plan de la sensation et de l'expérience communes, et il n'y a pas de fait plus indiscutable que le libre-arbitre de l'homme, si ce n'est sa complète responsabilité morale. Mais faites la moins pénétrante des analyses, et vous percevrez un monde de conséquences inévitables, une succession rigide de causes et d'effets » (3).

La pensée était complète dès sa première expression en 1903, et n'a pas été modifiée par la suite (4).

ou d'un vide de conscience, la représentation du vide est toujours une représentation pleine, qui se résout à l'analyse en deux éléments positifs : l'idée, distincte ou confuse, d'une substitution, et le sentiment, éprouvé ou imaginé, d'un désir ou d'un regret » (pages 306-7).

1. Texte B, page 389. Nous n'avons pu trouver ailleurs cette image, et la croyons originale chez Wells. On trouve chez Huxley, *Evolution and Ethics*, page 4 (voir page 474) : « The more we learn of the nature of things, the more evident it is that what we call rest is only unperceived activity ; that seeming peace is silent but strenuous battle... ».

2. Page 390. Cette image, aussi, nous semble, chez Wells, originale.

3. Page 390. Il est notable que la même idée est déjà exprimée 2 ans plus tôt : *Anticipations*, page 256.

4. Le texte C reproduit le texte B. Les mots : « The universe, at that plane to which the mind of the molecular physicist descends... » (page 388) apparaissent pour la première et unique fois en italique.

ORIGINE ET VALEUR DU TROISIÈME PRINCIPE PHILOSOPHIQUE DE WELLS

(des concepts contradictoires peuvent être également vrais).

Bien que le nom de Kant ne se trouve nulle part dans les cinq écrits métaphysiques de Wells, ce troisième principe, dans son essence, est simplement et élémentairement Kantien; avec cette différence que Wells parle hardiment, et peut être un peu légèrement, de « beaucoup de façons différentes et de systèmes de termes différents » (1) pour voir et exprimer le monde, alors que Kant se contente de deux plans seulement, le plan des thèses et le plan des antithèses (2). L'idée et le mot de Plans et Dialectes de Pensée (3) sont Kantien, quelque valeur qu'on leur attache. On peut du reste remarquer que pour Kant, déjà et aussi, ces antinomies sortent du fait que l'esprit ne peut penser à vide, et qu'il lui faut toujours du plein, même pour cela : il nous faut, pour penser, la matière donnée par les sens. Quant à l'exemple choisi par Wells, « la vieille impasse de la prédestination et du libre arbitre », ce n'est pas autre

Dans le texte D, § 9, le texte C est entièrement repris : il est placé sous le titre significatif de *Plans et Dialectes de Pensée*, et précédé de la phrase d'introduction suivante : « Finalement, le logicien, désireux de perfectionner la certitude de ses méthodes, plus que d'exprimer les subtilités gênantes de la vérité, a peu fait pour aider les hommes qui pensent dans cette difficulté perpétuelle : le monde peut être vu de bien des façons différentes, et exprimé à l'aide de beaucoup de systèmes de termes différents, chaque expression étant vraie dans ses limites et pourtant inajustable à l'expression fondée sur un système différent (page 26).

Le texte E reproduit exactement le texte D.

1. Voir note précédente.

2. Rappelons sommairement que, selon Kant, la raison pure démontre également que

Thèses	Antithèses
<i>Plan du monde métaphysique (noumènes)</i>	<i>Plan de l'expérience (phénomènes)</i>
Le monde a un commencement et des bornes.	Le monde n'a ni commencement ni bornes.
Tout est simple.	Rien n'est simple.
Il existe une liberté.	Rien n'est libre.
Il y a un être nécessaire.	Aucun être n'est nécessaire.
3. Voir note 1.	

chose que la troisième antinomie Kantienne, celle que l'on a appelée l'antinomie tragique : il existe une liberté — rien n'est libre ; il est seulement remarquable que Wells renverse la thèse et l'antithèse ; la liberté lui paraît indiscutable dans le monde de l'expérience, et le déterminisme dans le monde du raisonnement.

Ce n'est pas par hasard que nous avons rencontré ici Kant, après avoir rencontré Spencer : défiance à l'égard de la raison, n'est-ce pas la leçon essentielle de la métaphysique Kantienne ? *Critique de la Raison pure, Relativité de toute connaissance, Scepticisme de l'instrument*, les trois expressions, quand on les creuse tant soit peu, n'ont-elles pas un seul et même contenu : révolte contre le conceptualisme et la fausse rigueur de la logique ?

Nous avouons n'avoir pas trouvé de rapport direct entre Wells et Hegel ; mais, plus que l'influence directe de Kant, c'est celle de Hegel, son continuateur après Fichte et Schelling, qui a modelé les manuels de philosophie qui permettent même au non-philosophe de se familiariser avec les vues élémentaires étudiées ci-dessus ; pour Hegel, non seulement la contradiction est possible, mais elle est nécessaire, car il n'y a de pensée que par contradiction : ces contradictions sont en réalité des contraires, et la pensée humaine va nécessairement de l'un des contraires à l'autre, pour s'élever aux synthèses ; elle ne peut progresser qu'en posant des contraires et en les conciliant ; et le monde progresse de même, par une marche parallèle, en posant des contraires et en les conciliant : la co-existence de vérités contradictoires est l'essentiel de l'hégélianisme théorique et pratique (1).

Il serait surprenant que Wells, ici encore, ne se rencontre pas avec Bergson : et Bergson, en effet, « a démontré que le problème de la liberté était né d'un pareil malentendu » (2),

1. L. Herr, article *Hegel*, *Grande Encyclopédie*,

2. René Seguy, article cité. Le passage de *l'Evolution créatrice* n'est pas indiqué. C'est probablement le suivant : « La grande erreur des doctrines spiritualistes a été de croire qu'en isolant la vie spirituelle de tout le reste, en la suspendant dans l'espace aussi haut que possible au dessus de la terre, elles la mettaient à

d'un pareil refus de considérer des choses différentes dans les plans différents auxquels elles appartiennent.

Il est, avons-nous dit, une quatrième formule d'allure philosophique, chez Wells, mais elle ne fait que résumer et compléter son attaque contre la logique : « la logique est statique, et la vie kinétique » (1) ; nous parlons, ou prétendons parler, des choses qui sont, et voici qu'au moment même où nous en parlons, elles ne sont plus ; et c'est pourquoi l'on a pu dire que Wells était le prophète du vague (2). Certes, ici encore, il se rencontre avec Bergson, et sa première des deux illusions fondamentales de l'esprit humain, celle qui « consiste à croire qu'on pourra penser l'instable par l'intermédiaire du stable, le mouvant par l'immobile » (3). Mais il est utile de faire remarquer qu'il

l'abrite de toute atteinte : comme si elles ne l'exposaient pas simplement ainsi à être prise pour un effet de mirage ! Certes, elles ont raison d'écarter la conscience, quand la conscience affirme la liberté humaine ; — mais l'intelligence est là, qui dit que la cause détermine son effet, que le même conditionne le même, que tout se répète et que tout est donné. Elles ont raison de croire à la liberté absolue de la personne et à son indépendance vis-à-vis de la matière ; — mais la science est là, qui montre la solidarité de la vie consciente et de l'activité cérébrale. Elles ont raison d'attribuer à l'homme une place privilégiée dans la nature, de tenir pour infinie la distance de l'animal à l'homme ; — mais l'histoire de la vie est là, qui nous fait assister à la genèse des espèces par voie de transformation graduelle et qui semble ainsi réintégrer l'homme dans l'animalité. » (p. 291). Ce passage, pour le moins, relève entièrement du même esprit : co-existence de plans contradictoires l'un par rapport à l'autre bien que vrais chacun en soi.

Fait intéressant : M. Seguy, dans une note, dit tenir de Bergson lui-même que celui-ci avait ignoré les pages de Wells.

1. Texte D (où elle apparaît pour la première fois), § 8.

2. « The prophet of Progress, preaching that nothing is, was or ever can be final ». Downey. v. p. 435.

3. « Préoccupée, avant tout, des nécessités de l'action, l'intelligence, comme les sens, se borne à prendre de loin en loin, sur le devenir de la matière, des vues instantanées, et par là même, immobiles... Ainsi se détachent de la durée les moments qui nous intéressent et que nous avons cueillis le long de son parcours. Nous ne retenons qu'eux... Nous n'apercevons du devenir que des états, de la durée que des instants, et même quand nous parlons de durée et de devenir c'est à autre chose que nous pensons. Telle est la plus frappante des deux illusions que nous voulons imaginer. Elle consiste à croire qu'on pourra penser l'instable par l'intermédiaire du stable, le mouvant par l'immobile. » (*Evol. Créat.*, page 296).

pouvait trouver une expression parfaite de cette attitude chez son maître Huxley (1).

Il ressort nettement de toute cette étude que Wells fait, en philosophie, figure de pragmatiste, un pragmatiste à sa façon (2), arrivé à la doctrine à sa façon. En publiant son « modeste exposé » (3), il aurait voulu signifier son adhésion aux idées nouvelles (4). On lui a fait l'honneur (5) de dire que sa proclamation que la valeur des actes doit être jugée par leurs résultats (6), antérieure de cinq ans à la publication du *Pragmatisme*, anticipait sur William James : qu'il avait inventé « la prévision comme facteur de la moralité » (7) ; il n'y a là en réalité qu'un aspect de la morale des Jésuites (8). Ce qui est digne de remarque, c'est que William James n'a pas jugé sans valeur la présentation populaire du pragmatisme qui est l'essentiel de la base métaphysique de *Choses Premières et Dernières* : « Mon cher Wells, — lui écrit-il — *Choses Premières et Dernières* est une grande chose. Les deux premiers livres devraient être intitulés « la philosophie sans pose (humbug) » et employés comme manuels dans toutes les Universités du monde. Vous avez mis le doigt exactement sur tout l'important, et, dans l'ensemble, sur ce qui me paraît les vraies solutions (vous êtes

1. Le début de la fameuse conférence *Romanes*, de 1893, est une longue considération sur le flou des choses, Héraclite et Sénèque à la rescousse : « Nul homme ne peut, avec exactitude, affirmer de rien dans le monde sensible, que cela est.... Comme il prononce ces paroles, que dis-je, comme il les pense, le prédicat cesse d'être applicable : le présent est devenu le passé : au lieu de est il faudrait dire était.... » p. 4.

2. M. Leroux, *Le Pragmatisme américain et anglais*, 1923, se contente de citer Wells sous la rubrique bibliographique : *Ecrits d'autres pragmatistes anglais*, et avec le signe (?) qui signifie : « ne pouvant être rangé parmi les pragmatistes que sous certaines réserves » : il cite les textes A, B, C, D, mais non le texte E.

3. *Choses Premières et Dernières*.

4. R. Seguy, art. cit.

5. E. E. Slosson, *Six Major prophets*, 1917 (début de l'article Wells).

6. *La Découverte de l'Avenir* (1902) ; p. 13.

7. Slosson.

8. Et Wells le dit : *Découverte de l'Avenir*, p. 13 : « It was, I am told, the Jesuits who first deliberately thought to qualify the *moral interpretation of acts* by a consideration of their results. »

plus moniste dans votre foi que je ne serais, mais, tant que vous dites « toi », c'est votre droit absolu); et la simplicité de vos exposés devrait faire rougir les professionnels comme moi. J'ai mis 35 ans à arriver à des conclusions similaires — uniquement parce que j'ai commencé en professionnel, et qu'il m'a fallu les débrouiller (1) des traditionnelles fadaises scolaires... Ce livre vaut 100 volumes pris au hasard parmi les livres de métaphysique ordinaires, et 200 parmi les éthiques » (2). Un tel éloge, venant d'une telle bouche, fixe pour jamais le mérite propre de l'expression wellsienne du pragmatisme.

Il est intéressant de savoir que les attaques de Wells contre la logique ne sont pas restées sans réponse : un mathématicien de Cambridge, M. Philippe E. B. Jourdain, a pris contre lui — et du reste aussi contre Bergson — sa défense (3). Il s'est saisi

1. En français dans le texte.

2. *Letters of W. James*, vol. II, p. 316 : 28 novembre 1908. Sur les deux autres livres de l'ouvrage, James s'exprime ainsi : « Ils révèlent en vous le Tolstoï du monde anglais, un Tolstoï ensoleillé et sain, comme lui est un Wells pessimiste et morbide ». Deux autres lettres à Wells sont moins intéressantes : l'une (p. 230, 6 juin 1906) le remercie de la joie donnée par *Une Utopie moderne*, *Mankind in the Making*, et *Anticipations*, et conclut : « vous avez un cœur « tri-dimensionnel » et, pour user de votre propre métaphore, vous ne voyez pas des niveaux divers projetés sur un seul plan »; l'autre, p. 259, 11 septembre 1906, l'assure de son approbation complète à la dénonciation de la maladie américaine de la religion du succès dans *L'Avenir en Amérique*. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que Wells ait répondu à l'admiration de W. James par une admiration égale : il ne parle jamais de lui qu'en termes superlatifs : il blâme l'Amérique (*Boon*, p. 136) dans les termes suivants : « She firmly believes that old quack Bergson is a bigger man than her own unapproachable William James. » Ailleurs, il est vrai (*Marriage*), il reproche à Quiller (F. C. Schiller) le fait que « he ignores Bergson and fulminates a preposterous insular pragmatism. » Les rapports — et donc les mérites respectifs — de James et de Bergson ont été éclairés d'une vive lumière par M. Delattre : *W. James bergsonien* — *Revue Anglo-Américaine*, n°s 1 et 2, oct.-déc. 1923.

Nous devons ici des remerciements à notre ami M. R. Galland, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, qui nous a signalé ces lettres.

3. *Hibbert Journal*, juillet 1912, vol. X, p. 835 : *Logic*, M. Bergson and Mr. H. G. Wells. Son argumentation est essentiellement mathématique : quand Wells, se défiant de la fausseté du langage, dit que S est plus ou moins P. (v. p. 36, note 1) il veut dire qu'il y a des S qui sont P, et d'autres qui ne le sont point; si fluide que soit le monde, il n'en reste pas moins que $2+2=4$; comment se fait-il que A ne soit pas non-A ? comment se fait-il qu'on puisse donner de certaines choses, une classe infinie par exemple, à la fois une définition positive et une négative ?

d'une des formules pragmatistes de Wells : « De toutes choses, nous sommes obligés de dire : ceci est vrai, mais pas tout à fait vrai » (1), pour entamer une réduction par l'absurde : « Le principe de la réduction par l'absurde, c'est que tout ce qui implique sa propre fausseté est faux. Ainsi, le principe qu'aucune vérité n'est complètement vraie, prétendant, comme il le fait, que lui-même est complètement vrai, implique sa propre fausseté, et est donc faux » (2). C'est là une excellente plaisanterie, bonne peut-être au temps d'Epiménide (3), et M. Jourdain n'avait pas besoin, pour la justifier, de faire appel à M. Bertrand Russell (4); on serait bien étonné que les Grecs n'aient pas déjà inventé cela : de fait, revient en mémoire l'histoire d'un certain Crétois, qui disait que tous les Crétois sont menteurs, et qui, puisqu'il était Crétois, ne disait pas la vérité, si bien qu'il est faux que tous les Crétois soient menteurs; divertissements tellement classiques qu'on ne sait même plus qui les a inventés, petits sophismes amusants, dont les Grecs faisaient leurs délices, et qui continuent, enfance de l'esprit, à amuser les enfants (5). Wells n'a pas poussé plus loin la controverse, et on ne peut que l'en féliciter.

Que faut-il retenir de la base philosophique de la pensée de Wells ? D'abord que son caractère pragmatiste est d'origine exclusivement scientifique; la redécouverte de l'unique est le fait essentiel, elle date de 1891, lorsque Wells avait 25 ans, et elle a été faite sous le microscope; ensuite que Wells est un

1. Texte E, p. 43.

2. Jourdain, art. cit.

3. L'expression est de E. E. Slosson, *Six Major Prophets*, à qui nous croyons pouvoir l'emprunter ici : c'est lui qui nous a révélé l'article de M. Jourdain.

4. *American Journal of Mathematics*, vol. XXVIII, 1906, p. 168 : « Tout ce qui implique sa propre fausseté est faux. Ce principe est fort utile en philosophie, où beaucoup de positions communes l'offensent. Ainsi, le principe « aucune vérité n'est entièrement vraie » se donne lui-même pour entièrement vrai, et implique donc qu'il y a au moins une vérité entièrement vraie. Il implique donc sa propre fausseté, et est donc faux. C'est le principe de la réduction par l'absurde ». M. Russell renvoie lui-même au mathématicien italien Vailati.

5. Nous remercions ici M. Koyré, professeur à l'École des Hautes Études, qui nous a rappelé l'histoire du Crétois, que nous cherchions sans la retrouver.

homme pour qui la querelle du nominalisme et du réalisme reste une réalité, alors que, dit Bergson, « c'est un fait remarquable que l'éclipse du problème des genres dans la philosophie moderne. Notre théorie de la connaissance roule à peu près exclusivement sur la question des lois : les genres devront trouver moyen de s'arranger avec les lois, peu importe comment » (1). Ces remarques faites, nous ne pouvons que donner, pour l'instant, seulement des indications générales sur l'influence ultérieure, chez lui, de ces rudiments philosophiques : sous peine d'anticiper : les développements complets viendront à leur heure. D'abord, Wells conservera l'attitude nominaliste vis-à-vis des problèmes sociaux; il témoignera toute sa sollicitude à l'individu; son nominalisme sera la raison de sa rupture avec le socialisme d'école — quelle que soit l'école — parce qu'il l'accusera de traiter l'homme comme un type abstrait, irréal, au lieu de voir en lui d'abord l'individu (2); lorsqu'il voudra tirer ses croyances au clair, il commencera par insister sur leur caractère individuel et purement esthétique (3), sans prendre garde qu'une religion qui n'est qu'individuelle n'est plus une religion, puisqu'une religion est par nature quelque chose qui lie. Paradoxe : ce pragmatiste, défiant de l'intelligence, il fera de l'intelligence « son héros dans le drame humain » (4), et quand il fondera une religion ce sera la religion de l'intelligence, créatrice et faiseuse d'ordre; il faut bien reconnaître que le pragmatisme, par son antirationalisme, sa répudiation des prétentions de l'intelligence, est extrêmement favorable aux défenseurs de la foi, des vieilles religions, et aux créateurs des

1. *Evolution créatrice*, p. 249.

2. Telle sa critique de la notion de « prolétaire » : un contremaître, assis dans un train, qui va voir où en est la maison que construit pour lui une société coopérative de construction, est-ce un prolétaire ou un capitaliste ? V. aussi *Anticipations*, p. 72 : le garçon de café, le chef travailliste, l'évêque, sont aussi plus ou moins des capitalistes.

3. voir chap. La Foi.

4. *L'Avenir en Amérique* : « You see, my hero in the confused drama of human life is intelligence : intelligence inspired by constructive passion ». (p. 223).

nouvelles, même des religions de l'intelligence. Son pragmatisme lui servira surtout à justifier son mysticisme : son nominalisme, il s'en souviendra pour aller le corriger, lorsqu'il s'apercevra qu'il contredit sa religion de l'Humanité. La phrase de *Pragmatisme* mise en seconde épigraphe au *Nouveau Machiavel* (1), est-ce tout ce que Wells a fait entrer de pragmatisme dans sa pensée ?

On le voit, nous n'avons trouvé chez Wells que la monnaie courante de l'antirationalisme et du pragmatisme; il est porté par le courant tout entier de la pensée philosophique du xix^e siècle et du début du xx^e siècle; il n'est aucun de ses principes dans lequel il n'ait été soutenu, ou au moins précédé, par quelqu'un de ceux qui vont de Kant à Bergson; et sa fidélité à ces principes sera loin d'être absolue. Reconnaissons-le, il ne nous a pas toujours été possible de repérer les passages exacts où il a puisé; il a plutôt respiré une atmosphère générale, dont il a pris ce qui convenait à son tempérament et à ses besoins; ses mérites sont moins des mérites de pensée que de mise au point, d'expression immédiatement saisissable de l'abstraction, d'imagination pittoresque et claire. L'ouvrage récent de M. Leroux l'a mis à sa place véritable, sous la rubrique : *Autres pragmatistes anglais* (2).

1. « It suffices for our immediate purpose that tender-minded and tough-minded people.... do both exist » William James, *Pragmatism*.

2. v. p. 52, note 2.

CHAPITRE II

LE CONTEUR, ET LES ŒUVRES D'EXUBÉRANCE

Wells, au sortir de ses études scientifiques et philosophiques, a débuté dans les lettres comme journaliste et comme conteur (1) : c'est le conteur qui nous intéresse ici (2).

On peut déjà parler presque historiquement des contes de Wells, plus facilement et avec plus d'aise, peut-être, que d'aucune autre manifestation de son activité littéraire. En effet, dans une introduction capitale à une sélection publiée en 1911 sous le titre : *Le Pays des Aveugles* (3), Wells, peut-on dire, s'est enterré lui-même comme conteur, a donné les renseignements les plus précis sur la genèse de sa production dans cet ordre, sur les procédés qu'il a conscience d'employer dans cette production, et sur la valeur qu'il lui attribue.

Pour le point final qu'il a mis à ses contes, on va voir que l'expression d'enterrement n'est pas exagérée : « Ce travail de sélection et de revision me fait sentir, avec un peu de la vivacité d'une découverte, que je fus à une époque un actif conteur et que je ne suis plus rien de semblable. Je n'en ai écrit aucun depuis longtemps, et pas plus d'un par an en moyenne dans les cinq ou six dernières années (4)... Cette édition est plus définitive que je ne supposais lorsque je l'ai décidée. En

1. Sur ces débuts, voir Hopkins, op. cit.

2. Le journaliste sera étudié au chap. VIII, l'Humour.

3. 7 pages, III à IX

4. Ces contes doivent être les 5 contes nouveaux publiés dans le volume :
v. plus loin.

présence d'un reflux et d'un arrêt aussi décisifs, c'est presque un ton d'enterrement (1) qui semble justifiable » (2). De fait, nous ne croyons pas que Wells ait publié, depuis, de nouveaux contes (3).

Pour la genèse de son activité comme conteur, il l'explique lui-même : la cause immédiate, la chiquenaude qui fut l'occasion de la mise en marche de son esprit dans cette direction, fut l'invitation de son ami, M. C. L. Hind, à fournir des contes au *Pall Mall Budget*, édition illustrée hebdomadaire de la *Pall Mall Gazette*. « Ce fut mon ami, M. C. L. Hind, qui déc'enchâ ce ressort. Il me pressa d'écrire des contes pour le *Pall Mall Budget*, et me persuada, par sa simple et entraînante conviction, que j'en étais capable » (4). Pour ceci, des millions de lecteurs doivent de la gratitude à M. Hind. Quant à la cause profonde, ce fut simplement, dit Wells, l'atmosphère des années .90, extrêmement favorable aux conteurs. « Les années .90 furent une bonne et stimulante époque pour un conteur » (5). L'avènement de Kipling, qui débuta par des contes, fut le signal d'une floraison sans égale dans ce genre : la plus généreuse hospitalité fut offerte aux conteurs par le *National Observer*, la *Fortnightly Review*, *Longman's Magazine*, le *Yellow Book*, la *New Review*. « Aucun conte ayant le moindre mérite ne demeura sans récompense, pendant une longue période... Les contes surgissaient de tous côtés » (6). Parmi les conteurs de mérite exceptionnel, Wells cite les noms de Kipling, Barrie, Stevenson, Frank Harris, Max Beerbohm, Henry James. « Comme une poignée de bijoux tirée d'un sac », il énumère ensuite ceux de George Street, Morley Roberts, George Gissing, Ella d'Arcy, Murray Gilchrist, E. Nesbit, Stephen Crane, Joseph Conrad, Edwin Pugh, Jerome K. Jerome, Kenneth Graham,

1. « an almost obituary manner ».

2. p. III.

3. Aucun, du moins, n'a paru en librairie.

4. p. IV.

5. p. IV.

6. p. IV et V.

Arthur Morrison, Marriott Watson (1), George Moore, Grant Allen, George Egerton, Henry Harland, Pett Ridge, W. W. Jacobs; et il déclare qu'il ne serait pas embarrassé pour en énumérer encore autant. S'il faut l'en croire, il n'aurait donc fait que faire comme tout le monde en écrivant des contes : ce qu'il ne peut dire, c'est qu'il ne les a pas faits comme tout le monde; seuls les noms de Kipling et de Stevenson nous semblent, dans cet ordre de production littéraire, supporter la comparaison avec le sien.

Pour les procédés, Wells a donné à trois reprises, toujours dans la même introduction, les plus claires définitions de sa conception du conte : souriant du dogmatisme qui voudrait faire du conte un genre rigide, et faire une distinction entre la formule de Maupassant, qui serait le conte par excellence, et tout le reste, qui ne serait que « l'anecdote », Wells dit que le conte est « tout juste ce que tout homme qui a du courage et de l'imagination peut écrire pour fournir environ vingt minutes de lecture » (2). « Le conte est une histoire qui peut être lue en un peu moins d'une heure, et pourvu qu'elle soit émouvante et délicieuse, il importe peu qu'elle soit aussi « terre à terre » (3) qu'une gravure japonaise représentant des insectes vus de très près entre des tiges d'herbe, ou aussi spacieuse que la plaine d'Italie vue du Monte Mottarone. Peu importe qu'elle soit humaine ou inhumaine, qu'elle vous laisse en proie à des pensées profondes, ou radieusement mais superficiellement heureux » (4). « Le conte... est... le joyeux art de faire quelque chose de brillant et d'émouvant, qui peut être horrible, ou pathétique, ou drôle, ou beau, ou profondément suggestif, à cette seule condition qu'il faille de quinze à cinquante minutes pour le lire à haute voix » (5). Etant donné cette conception

1. à qui il dédiera son premier recueil, *Le bacille volé*; v. plus loin.

2. p. VI.

3. « trivial ».

4. p. VIII.

5. p. VIII.

du conte, n'importe quoi, dit-il, peut lui servir de point de départ. « Je m'aperçus que, prenant presque n'importe quoi comme point de départ, et laissant jouer mes pensées à l'entour, il sortait bientôt de l'obscurité, de façon totalement inexplicable, quelque petit incident absurde ou frappant, plus ou moins dépendant de ce noyau initial. De petits hommes, dans des canots, sur des océans ensoleillés, arrivaient, voguant hors du néant, faisant éclore sans y prendre garde les œufs de monstres préhistoriques (1); des conflits violents éclataient parmi les plate-bandes de fleurs dans des jardins de banlieue (2); je m'apercevais que j'épiais des mondes lointains et mystérieux (3), gouvernés en vérité par un ordre logique, mais un ordre autre que celui de notre commune raison » (4). Ce sont là, certainement, les procédés de la genèse psychologique du conte de Wells; nul ne connaît mieux son esprit que lui-même. Mais nous verrons tout à l'heure qu'il y a lieu de ne pas se contenter de ces indications subjectives; il est clair que, lorsque Wells s'assoit pour écrire, la méthode de composition n'est pas cette marche au hasard vers l'inconnu; il sait parfaitement où il va — aussi clairement que Conan Doyle sait le fin mot d'un de ses mystères; la preuve est qu'il n'est aucun de ses contes, aussi compliquée qu'en soit l'apparence, dont le sujet ne puisse se ramener à une ou deux phrases, de deux à quatre lignes, comme nous le ferons dans un instant. Indiquons tout de suite que, comme Conan Doyle encore, Wells commence aussi loin que possible de son but pour y amener son lecteur par une voie détournée.

Pour la valeur, étant donné sa conception du genre, Wells n'accorde que peu d'importance et dit ne reconnaître que peu de mérite à ses contes. « Je confesse que je préférerais de beaucoup les voir imprimés luxueusement chacun séparément, et, brochés de brun, laissés au hasard dans une chambre, pour

1. Allusion probable à *L'Ile de l'Æpyornis*.

2. Allusion probable au *Trésor de M. Brisher*.

3. Allusion possible à *L'Œuf de cristal*.

4. p. VI.

répondre aux besoins d'une curiosité occasionnelle. Et j'aimerais mieux qu'on trouvât ce volume dans les chambres de convalescents, les antichambres de dentistes, et les trains de chemin de fer, que dans les cabinets de travail. J'aimerais mieux qu'il fût feuilleté de temps à autre que lu sévèrement d'un bout à l'autre (1)... Leur but sera atteint si quelques uns sont rafraîchissants et agréables à lire. Je viens de les relire tous, et je suis content de me dire que c'est moi qui les ai écrits... Je ne présente, à leur sujet, ni requête, ni excuses : on les lira tant qu'on les lira » (2).

On les lira pendant longtemps; il nous paraît que Wells n'estime pas suffisamment cette partie de son œuvre, dont la virtuosité est incomparable : c'est toujours une joie sans mélange que le retour à son artistique concision et à sa maigreur élégante, après la terrible prolixité de certaines des dernières œuvres (3) : une partie de son public pense, et une partie de la postérité pensera, que cette veine était la plus favorable à son talent, avec la peinture humoristique des vies étioilées par le désordre social, dans une de ses manières ultérieures.

Les contes de Wells, qu'il a rassemblés en volumes, sont contenus dans les cinq recueils suivants (4) :

I. *Le bacille volé, et autres incidents* (5) : 15 contes.

1. C'est, hélas ! ce que nous avons dû faire. « Hélas ! » veut dire : parce que nous avons fait ainsi ce que Wells ne voulait pas qu'on fasse : ce ne fut pas une des moindres, mais une des meilleures joies de ce livre.

2. pp. VIII et IX.

3. *Jeanne et Pierre*, p. ex. Les contes sont, du reste, de plus en plus longs à mesure qu'on avance.

4. Un conte très important, *Les Cuirassés terrestres*, publié dans le *Strand Magazine* en décembre 1903, et qui n'a été réimprimé dans aucun d'eux, sera placé plus loin à son rang chronologique. (La réimpression en est annoncée dans le volume XX de l'édition complète de 1924-25, dite *Atlantic Edition*).

5. Novembre 1895 : dès cette époque, le titre, dans les annonces de librairie, est le même que celui des éditions ultérieures : *Le bacille volé, et autres histoires*. Il est dédié à H. B. Marriott Watson (v. p. 59, note 1). Il est précédé de quelques mots préliminaires de l'auteur : « La plupart des contes de ce recueil ont d'abord paru dans le *Pall Mall Budget*, deux dans la *Pall Mall Gazette*, et un dans la *St-James's Gazette*. Je fais les remerciements habituels. Je m'aperçois que le troi-

II. *L'histoire de Plattner, et autres histoires* (1) : 17 contes.

III. *Contes de l'espace et du temps* (2) : 5 histoires.

IV. *Douze histoires et un rêve* (3) : 13 histoires.

V. *Le Pays des aveugles, et autres histoires* (4) : 33 histoires, dont 28 empruntées aux quatre recueils précédents, et 5 nouvelles (5).

Voici le contenu de ces cinq recueils, dans l'ordre chronologique, chaque conte recevant un numéro dans l'ordre de la publication en librairie, et étant ramené à une ou deux phrases, et de deux à quatre lignes (6). Ce bilan nous paraît indispensable à un inventaire véritable de la pensée de Wells.

I. — LE BACILLE VOLÉ, ET AUTRES INCIDENTS (1895)

1. *Le bacille volé* (7) : un anarchiste croit répandre le choléra en versant dans l'eau d'alimentation de Londres un bouillon de culture volé à un savant; celui-ci s'est moqué : le « bouillon » est inoffensif.

sième du recueil a été réimprimé par l'*Observatory*, et « *Le Seigneur des dynamos* » par le *Melbourne Leader*. » Nous avons pu identifier presque toutes ces histoires, et indiqué plus loin la date de première publication. L'expression « je m'aperçois » peut signifier, soit que Wells retrouve trace du fait dans ses papiers ou ses souvenirs, soit que ces réimpressions eurent lieu sans son assentiment, ce qui est peu probable.

1. Mai 1897 : dédicace : « A mon père ».

2. Novembre 1899; sans dédicace.

3. Octobre 1903; sans dédicace.

4. Août 1911 : sans dédicace. L'introduction a déjà été signalée et étudiée.

5. Voici comment Wells les annonce dans la dernière phrase de son introduction : « Cinq de ces histoires... et les plus récentes... sont réimprimées (re-printed) ici pour la première fois. » Peut-être faut-il lire imprimées : nous n'avons pu, en tout cas, retrouver les périodiques où elles auraient pu figurer antérieurement : et dans une édition ultérieure (1913), cette dernière phrase est entièrement supprimée : c'est même la seule différence, même typographique, entre les deux éditions.

6. Nous croyons qu'il sera plus facile ensuite de citer ces numéros, auxquels on pourra se reporter d'un coup d'œil.

7. *Pall Mall Budget*, 21 juin 1894.

2. *La floraison de l'étrange orchidée* (1) : un oignon d'une orchidée inconnue produit une plante dont les tentacules saisissent l'amateur, sucent son sang, et manquent de le tuer.

3. *Dans l'observatoire d'Avu* (2) : un astronome lutte avec un être inconnu, probablement une chauve-souris gigantesque, dans la coupole d'un observatoire à Bornéo.

4. *Les triomphes d'un taxidermiste* (3) : un empailleur se joue des savants, et fabrique, de pièces et de morceaux, une espèce nouvelle.

5. *Une affaire d'autruches* (4) : deux filous mettent aux enchères, sur un paquebot, des autruches dont l'une a, soi-disant, avalé un diamant.

6. *D'une fenêtre* (5) : un impotent assiste, de sa fenêtre, à une chasse à l'homme donnée à un fou; il est juste sauvé au moment où celui-ci va le tuer.

7. *La tentation de Harringay* : sous le pinceau d'un peintre, un visage s'anime, la bouche lui offre le génie en échange de son âme : il résiste, et recouvre la toile de peinture.

8. *L'homme volant* : sur les frontières de l'Inde, un jeune officier sauve sa troupe assiégée sur un rocher, en faisant d'une toile de tente un parachute.

9. *Le faiseur de diamants* (6) : un homme qui fait des diamants demeure misérable faute de pouvoir les vendre (7).

1. *Pall Mall Budget*, 2 août 1894.

2. *id.*, 9 août 1894.

3. *Pall Mall Gazette*, 3 mars 1894; *Pall Mall Budget*, 15 mars. Anonyme dans les deux cas. (Ce genre de mystification n'est pas qu'une invention de conteur : « En 1845, on exhiba un squelette à New-York, mais, à l'examen, on reconnut qu'il avait été fabriqué par un ingénieux personnage avec des ossements variés d'animaux fossiles, du type zanglodon notamment ». H. Coupin, *Les animaux excentriques*, chap. *Les serpents de mer*, p. 251).

4. *Pall Mall Gazette*, 20 décembre 1894. Anonyme.

5. *Pall Mall Budget*, 27 décembre 1894 : le titre était : *Through the window*; il deviendra : *Through a window* dans le recueil.

6. *Pall Mall Budget*, 16 août 1894. Anonyme.

7. Ses expériences dans une pauvre maison et au milieu de voisins soupçonneux le mettent dans le même cadre que l'Homme invisible un peu plus tard.

10. *L'île de l'aepyornis* (1) : dans une île de l'Océan Indien, un naufragé cohabite avec un aepyornis, gigantesque oiseau fossile sorti d'un œuf couvé par le soleil.

11. *Le cas remarquable des yeux de Davidson* : à la suite d'un choc électrique, un homme se trouve, simultanément, chez lui à Londres quand il a les yeux fermés, sur un rivage de l'Océan Indien quand ils sont ouverts.

12. *Le Seigneur des dynamos* (2) : un primitif, manœuvre dans une usine électrique, se fait de la grande dynamo un dieu, lui donne en pâture l'ingénieur, et s'offre lui-même en sacrifice.

13. *Le cambriolage de Hammerpond Park* (3) : un cambrioleur, pris pour un policier, est involontairement aidé par ses victimes.

14. *Une phalène : genus novo* (4) : à la suite d'une rivalité scientifique — telle celle d'Astier-Réhu et de Schwanthaler — un entomologiste est hanté jusqu'à la folie par une phalène imaginaire, qu'il croit être son rival mort.

15. *Le trésor dans la forêt* (5) : de petites épines empoisonnées, semées parmi les lingots d'or, tuent les aventuriers qui mettent la main sur le trésor caché par des pirates.

II. — L'HISTOIRE DE PLATTNER, ET AUTRES HISTOIRES (1897)

16. *L'histoire de Plattner* : une explosion dans un laboratoire précipite un homme dans un univers, invisible pour nous, qui occupe le même espace que le nôtre ; il revient retourné de droite à gauche et inversement (6).

1. *Pall Mall Budget*, 13 décembre 1894.

2. id., 6 décembre 1894.

3. id., 5 juillet 1894.

4. (sic). Le titre, dans l'édition de 1911, sera, simplement : *The Moth*.

5. *Pall Mall Budget*, 23 août 1894, Anonyme.

6. De temps en temps, les journaux annoncent qu'on a découvert dans les hôpitaux quelque phénomène dont les organes droits sont à gauche, et inversement.

17. *Les argonautes de l'air* : après avoir volé soutenus par un rail aérien, des aviateurs s'élancent dans les airs, volent, et viennent s'écraser au milieu de Londres (1).

18. *L'histoire de feu M. Elvesham* : un savant a trouvé moyen de changer son corps décrépît contre celui d'un vigoureux jeune homme en gardant son esprit ; mais il meurt par accident (2)

19. *Dans l'abîme* : un explorateur, descendu au fond de la mer dans une boule d'acier, y trouve une race d'êtres qui semblent entretenir une civilisation et célébrer des rites.

20. *La pomme* : la pomme de l'Arbre de Science circule entre les mains de petits bourgeois anglais, dont l'un, effrayé, la jette par dessus un mur.

21. *Sous le couteau* : un malade, sous le chloroforme, a l'impression de sortir de son corps et de voyager à travers l'espace, jusqu'au moment où il se réveille. (3).

22. *Les pirates de la mer* : une espèce de pieuvres gigantesques jette la terreur sur les deux rives de la Manche, puis disparaît.

23. *Pollock et l'homme Porroh* : un Anglais qui a, pour se défendre, fait tuer un sorcier nègre, est hanté jusqu'à la folie par la vision de sa tête coupée.

24. *La chambre rouge* : le narrateur, qui s'est vanté de passer la nuit dans une chambre « hantée », en sort les cheveux blancs : il n'y avait pourtant rien là que la Peur.

25. *Le Cone* : un mari trompé attire son rival au bord d'un haut-fourneau allumé et l'y précipite.

26. *Le pileus violet* : un mari tyrannisé par sa femme veut se tuer en mangeant des champignons inconnus ; il n'en résulte qu'une ivresse passagère, à la faveur de laquelle il rétablit son autorité.

1. Il les fait tomber près de la Faculté des Sciences, Exhibition Road.

2. Il y a quelque analogie de sujet entre ce conte et *La Maison des Hommes vivants* de Claude Farrère, d'ailleurs postérieur : il s'y agit aussi du secret de l'immortalité.

3. Ce rêve fait un peu songer à celui de Huss, sous le chloroforme et le couteau du chirurgien lui aussi (*La Flamme Immortelle*).

27. *Fane abandonnée* (1) : une bonne à tout faire est abandonnée par son prétendant, séduit par les charmes supérieurs d'une demoiselle de magasin.

28. *A la moderne* : un vague homme de lettres noue une intrigue avec une jeune fille; au moment de fuir avec elle il se dérobe par poltronnerie, et rentre dans son prosaïque ménage.

29. *Une catastrophe* : de petits boutiquiers sont acculés à la faillite; mais une cheminée d'usine écrase la maison et toute la famille d'un parent éloigné : ils héritent.

30. *L'héritage perdu* : un bohème meurt misérable, faute d'avoir ouvert le livre ennuyeux d'un vieil oncle, où était caché un testament qui le faisait riche.

31. *La triste histoire d'un critique dramatique* (2) : à force d'aller au théâtre, il finit, en toute occasion, par jouer la comédie au lieu de vivre.

32. *Une lamelle sous le microscope* : dans un concours, un étudiant triche, involontairement, et sans être par là favorisé; par excès de conscience, il s'accuse; on le chasse : sa carrière est brisée.

III. — CONTES DE L'ESPACE ET DU TEMPS (1899)

33. *L'œuf de cristal* : il est à la fois sur la terre et dans Mars; en regardant dedans, on peut voir d'une planète sur l'autre, et se voir de terrien à Martien.

34. *L'étoile* : un météore s'approche suffisamment de la terre pour y causer de grands désastres, puis s'éloigne.

35. *Une histoire de l'âge de pierre* (3).

36. *Une histoire des temps à venir* (4).

1. *Pall Mall Budget*, 12 juillet 1894. Anonyme.

2. Dans le recueil de 1911 le titre deviendra : *L'homme oblitéré*.

3. Cette histoire dépasse la formule du conte : c'est un vrai petit roman de 102 pages, qui sera examiné au chapitre l'Educateur.

4. Id.; 157 pages; voir chap. Le fatalisme wellsien.

37. *L'homme qui pouvait faire des miracles* : un homme banal découvre qu'il lui suffit de désirer une chose pour qu'elle se réalise : don périlleux ; son dernier désir sera de le perdre, et de remettre tout en place (1).

IV. — DOUZE HISTOIRES ET UN RÊVE (1903)

38. *Filmer* : c'est l'inventeur d'une machine volante, qui se donne la mort, par poltronnerie, au moment de faire son premier vol ; et pourtant la machine vole.

39. *La boutique magique* : dans une boutique de jouets, le commis fait mille tours de magie pour un garçonnet et son père ; mais ce qu'ils auront emporté sera banal, et ils ne retrouveront jamais la boutique.

40. *La vallée des araignées* : des araignées gigantesques sont maîtresses de toute une région ; elles font reculer un brutal aventurier qui poursuit une esclave fugitive (2).

41. *La vérité sur Pyecraft* : un obèse essaie une recette qui lui fera « perdre son poids » ; elle réussit si bien qu'il monte comme un ballon, et ne reste à terre que convenablement lesté.

42. *M. Skelmersdale chez les fées* : un épicier de village, qui s'endort dans la campagne, une nuit d'été, s'éveille parmi fées et lutins, et demeure trois semaines avec eux ; il en restera toujours mélancolique.

43. *Le fantôme sans expérience* : un malhabile fantôme — raté en cette vie, raté dans l'autre — s'égare un soir chez un jeune homme sceptique : celui-ci l'aide obligeamment à « re-

1. Le bon La Fontaine avait déjà dit que Dieu fait bien ce qu'il fait.

2. M. Firmin Roz (*Le roman anglais moderne* ; H G Wells, p. 268) reconnaît ici une analogie avec le conte de Kipling, *L'Étrange chevauchée de Morrobie Jukes* : mais il n'y a de commun qu'une semblable atmosphère désertique, traversée par des cavaliers : la raison de la chevauchée — donc le sujet — est autre. Il signale aussi une analogie entre *Le Rêve d'Armageddon* et *La Cité des Songes* (*Les bâtisseurs de ponts*).

partir » à l'aide de passes magnétiques; mais quand il les essaiera sur lui-même il tombera mort.

44. *Jimmy Gros-Yeux, le dieu* : un scaphandrier, qui sort de l'eau parmi des sauvages, est pris pour un dieu, et doit soutenir le rôle jusqu'à ce que la fuite soit possible.

45. *Le nouvel accélérateur* : un savant découvre un produit qui multiplie, des milliers de fois, la puissance physique et l'acuité des sensations : le monde, autour de lui, semble s'arrêter, n'être qu'un tableau.

46. *Les vacances de M. Ledbetter* : un honnête ecclésiastique, pour se prouver son courage, pénètre la nuit dans une maison; il est entraîné par des malfaiteurs dans une aventure qui l'emmène aux Antilles.

47. *Le corps volé* : un spirite se projette, par effort de volonté, hors de son corps; un esprit s'en empare, et l'endommage dans sa frénésie : le propriétaire signale sa détresse à ses amis par l'intermédiaire d'un médium, et finit par reprendre son bien.

48. *Le trésor de M. Brisher* : un commis découvre une caisse de monnaie dans le jardin de sa fiancée; les fiançailles rompues, il tente vainement de venir prendre l'argent; quelque temps après, le père de la jeune fille est arrêté; ce vertueux puritain a déterré les pièces, et elles se trouvent fausses.

49. *Le cœur de Miss Winchelsea* : une institutrice romanesque refuse un prétendant parce que son nom, Snooks, est ridicule; une amie plus adroite l'acceptera; on changera l'orthographe fâcheuse.

50. *Un rêve d'Armageddon* : un homme vit, le jour, la vie d'un honnête bourgeois, la nuit, dans une suite de rêves cohérents, celle d'un grand politicien dans une époque troublée des temps à venir.

51. *Les cuirassés terrestres* (1) : deux armées en campagne s'immobilisent l'une en face de l'autre dans des tranchées,

1. Ce conte, publié dans le *Strand Magazine* en décembre 1903, ne fait partie d'aucun des 5 recueils : il est intercalé ici à sa place dans l'ordre chronologique.

jusqu'au jour où l'une attaque soudain avec des « cuirassés terrestres », véritables tanks, minutieusement décrits par l'écrivain et représentés par l'illustrateur; elle emporte la décision en quelques heures; c'est la victoire de l'esprit sur la force brutale; ces tanks sont tout semblables à ceux de 1917-18, mais ont 30 mètres de long sur 8 de large, et des pieds mobiles, s'ajustant à la configuration du terrain, au lieu de chenilles.

V. — LE PAYS DES AVEUGLES (1911) (1)

52. *Une vision du jugement dernier* : au jour du jugement, un potentat confesse orgueilleusement ses crimes, un saint expose ses mérites; un ange les ridiculise tous deux; de honte,

L'idée d'un véhicule à pieds mobiles n'est pas une chimère absolue : laissons de côté la Maison à vapeur de Jules Verne : le périodique *La Science et la Vie*, n° 79, janvier 1924, contient la description d'une automobile allemande à patins qui est déjà un pas dans cette direction (pp. 69-71).

1. Contes nouveaux. Le choix des 28 autres, parmi 51, présente un double intérêt. D'abord, il indique ceux que Wells lui-même considère comme les meilleurs : « excepté les deux séries à tiroirs qui font le gros des *Contes de l'espace et du temps* (les deux petits romans 35 et 36), aucun de ceux de mes contes qui ont quelque mérite n'est omis du présent volume. Beaucoup dont le mérite est discutable y trouvent place ; c'est ici une hospitalité généreuse, non étroite. » (Introd.) Les expressions employées sont très claires : il y a là le meilleur, plus des choses moins bonnes que le meilleur : mais tout ce qui ne s'y trouve point est considéré par Wells comme de valeur nettement inférieure, et, en prenant son texte à la lettre, « sans aucun mérite ». Secondement, Wells a fait effort pour retrouver la date de ces contes sans y parvenir absolument : « Je puis ajouter que j'ai essayé de donner une date à la plupart d'entre eux, mais qu'ils ne sont pas placés dans l'ordre strictement chronologique » (id.). Ceci dit, voici ces 28 contes : 27, 25, 1, 2, 3, 10, 11, 12, 14, 15, 18, 21, 22, 31, 16, 24, 26, 32, 33, 34, 37, 44, 49, 50, 40, 45, 41, 39. Il est intéressant de remarquer que le plus ancien de tous est : *Jane abandonnée* : Wells le dit du reste expressément : « C'est le seul fragment tolérable qui survive du temps d'avant Lewis Hind » (id.).

Nous avons une autre indication précieuse sur la valeur qu'ont ses contes aux yeux de l'écrivain : c'est une seconde sélection, beaucoup plus restreinte puisqu'elle comprend 8 histoires seulement, d'une édition de luxe à tirage limité parue en 1915. (*The door in the wall*, mars 1915, Richards) : ce sont : 54, 34, 50, 25, 56, 9, 12, 55 : il est intéressant de remarquer que 3, sur les 8, font partie des 5 les

ils vont se cacher; après cette leçon Dieu remet tous les hommes sur une nouvelle planète (1).

53. *L'empire des fourmis*: des fourmis énormes et intelligentes conquièrent peu à peu, sur les hommes, l'Amérique du Sud; jusqu'où iront-elles ?

54. *La porte dans le mur*: un politicien éminent passe, dans les moments suprêmes de sa vie, de façon inattendue, auprès d'une porte qu'il a poussée une fois, petit garçon, et qui s'ouvre sur un jardin merveilleux où vivent des êtres divins; on le trouvera mort au fond d'un trou protégé par une palissade: un soir, il a poussé la porte.

55. *Le Pays des aveugles*: un clairvoyant, arrivant chez une peuplade d'aveugles, non seulement n'est pas roi, mais se trouve inférieur, vu le développement des autres sens chez ces hommes; il est sur le point de se laisser aveugler, par amour pour une de leurs filles, mais se ravise et s'enfuit (2).

56. *Le splendide costume* (3): un petit garçon se prend de passion pour le bel habit que lui a fait sa mère: il le met, une

plus récentes, parues pour la première fois en 1911 dans le volume V: une seule, 9 (*Le faiseur de diamants*) n'avait pas été comprise dans la sélection de 1911, ce qui est curieux, étant donné que Wells dit y avoir compris tout ce qui a le moindre mérite. Il est permis de différer d'avis avec lui sur la valeur relative de ses contes, mais le sien est naturellement de première importance.

Au moment où nous écrivons, on ne peut encore savoir quels contes seront compris dans l'édition uniforme (*Atlantic Edition*) de 1924-25: le vol. I doit contenir « *La Visite merveilleuse*, et autres histoires »: sont, d'autre part, annoncés par leurs titres: *Une lamelle sous le microscope*, *Le cœur de Miss Winchelsea* (vol. VI), *Le pays des aveugles* (vol. X), *Les cuirassés terrestres* (vol. XX).

1. « Ils (les Chrétiens) placent au même niveau la conduite la plus vertueuse et la plus scélérate, tenue tout au long d'une longue vie.... » (Cotter Morison, *Le Service de l'homme*, p. 93: au cours de sa démonstration que la vue chrétienne des choses amène à mépriser la vie pour l'éternité, et à tenir compte plus de la foi que des œuvres).

2. Rapproché par Ed. Shanks (*First Studies in literature*: chap. *The work of H. G. Wells*; 1923) d'un conte de Rémy de Gourmont: « a distant country where strange conditions obtain. » (nous n'avons pu le retrouver malgré nos recherches).

3. Titre changé en: *Une fable de clair de lune*, dans l'édition de luxe de 1915 citée à la note 1, page 69: à rapprocher du sous-titre de *La Dame de la mer*: « ou un tissu de clair de lune. »

nuit, pour sortir se promener dans le jardin, au clair de lune; on le trouvera noyé dans la pièce d'eau.

Tels sont les contes ou nouvelles que Wells a jugé bon de faire figurer dans des recueils (I); il y a lieu maintenant de se demander quels renseignements ils peuvent fournir sur sa tournure d'esprit et ses préoccupations dans les années qui vont de 1894 à 1900 environ; 1900, tournant du siècle, est l'époque où la manière Réalité, annoncée par *L'Amour et M. Lewisham* commence à prendre le pas sur la manière Laboratoire et Cabinet; le volume de contes de 1903, les quelques contes nouveaux de 1911, sont déjà, semble-t-il, des prolongements d'une manière qui tend à passer à un arrière-plan de l'activité de l'écrivain. Malgré les impressions qu'éveillent peut-être les déclarations de l'introduction de 1911 — en se faisant contour il aurait simplement cédé à la suggestion de l'époque et du milieu — il est trop clair que les contes wellsien ne peuvent pas ne pas être nettement caractéristiques de la personnalité

1. A peu de chose près, c'est toute sa production dans cet ordre, car lui-même l'évalue à 50 ou 60 : « La masse principale des cinquante ou soixante contes parmi lesquels ces trente-trois ont été choisis date du siècle dernier » (Introd. à l'éd. de 1911, p. III) : nous n'entendons pas que le choix ait été fait parmi 50 ou 60 contes qui ne seraient eux-mêmes qu'une partie de la production : ces 50 ou 60 sont le tout. Il y a cependant dans le *Pall Mall Budget*, en 1894, deux autres contes de Wells qui n'ont pas été retenus dans le vol. I, ni jamais réimprimés par la suite. Il faut reconnaître qu'ils sont assez faibles : l'un s'appelle : *L'Empreinte du pouce* (28 juin 1894) : un anarchiste, pour commettre un crime, s'improvise étudiant en chimie, le laboratoire du professeur étant un bon terrain d'approche contre la maison visée : le professeur démasque le criminel, qui s'échappe après une bataille à coups d'ingrédients chimiques; l'autre a pour titre « *La chose du n° 7* » : fuyant l'orage, un jeune homme entre par erreur dans une maison voisine de la sienne — le n° 7 — et est frappé de terreur à la vue d'un cadavre défiguré : c'est un voleur tué par la foudre. Comme certains des contes de Wells dans le *Pall Mall Budget* ont paru sans signature, il ne serait pas impossible qu'un ou deux autres anonymes soient de lui : celui qui semble le moins mal porter son empreinte est : *Sa dernière invention* (11 octobre 1894) : un amoureux déçu veut se tuer avec une bombe à retardement attachée à sa ceinture : mais c'est un mauvais inventeur, et heureusement, car il n'avait pas été réellement trompé.

Au journal des étudiants en science de South Kensington (*Science Schools Journal*), Wells avait donné 2 contes : *Walcote, a Christmas Tale* (déc. 1888 et janvier 1889), et : *The Lamias* (fév. 1889). (Voir notre *H. G. Wells Dictionary*).

de l'auteur, et ne pas relever, tous et chacun, de tendances déterminées de son esprit; chacun est de la substance d'un des torons qui forment la corde. A première vue, la richesse et le désordre de la matière sont inextricables; mais rapidement, on s'aperçoit que les sujets de 52 des 56 contes (1) peuvent se ramener à deux sources d'inspiration seulement, le familier et l'étrange. Le familier, ce sont les vies des petites gens dont Wells va, un peu plus tard, faire ses types favoris, et qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez; c'est notre courte philosophie en face de toutes ces autres choses qui remplissent la terre et le ciel : l'étrange. Nous trouvons que, dans le volume I, tous les 15 contes relèvent de l'étrange, à part les contes 4, 5 et 13; dans le volume II, 26, 27, 28, 29, 30 et 32 relèvent du familier, soit 6 histoires sur 17; dans le volume III, les 3 contes relèvent de l'étrange; dans le volume IV, 48 et 49 seuls relèvent de l'étrange, soit 2 histoires sur 13; enfin, des 4 histoires nouvelles du volume V (2), seule, la dernière, 56, est du domaine familier, malgré sa beauté et son ton exceptionnellement poétique. Au total donc, sur ces 52 contes, 40 relèvent de l'étrange et 12 du familier; on peut donc dire que l'étrange l'emporte nettement; mais, par ailleurs, on n'aperçoit ni une progression nette de l'étrange vers le familier, ni la progression inverse.

Nous croyons, de plus, pouvoir ramener les contes étranges à cinq chefs principaux, et les contes familiers à deux, qui du reste sont tels qu'on peut passer insensiblement des uns aux autres; ces subdivisions étant des groupements moins nets que les deux subdivisions essentielles, et étant surtout destinées à indiquer la filiation possible des idées et l'unité de la pensée, qui se prolonge à travers tous.

1. Il y a tout de suite lieu de mettre à part les deux petits romans 35 et 36; *Les Cuirassés terrestres*, qui est une spéculation d'inventeur, (51), et *Une vision du jugement dernier*, qui est d'intention sceptique et philosophique très claire (52).

2. (52), *Une vision du jugement dernier*, excepté.

L'ÉTRANGE

a) 8 contes : Wells, biologiste, est, ou affecte d'être — ses inquiétudes sont à échéance bien lointaine — un inquiet; il soulignera, après la guerre, l'inquiétude de l'homme quant à sa sécurité sur la planète, mais lui-même a éprouvé cette inquiétude dès la jeunesse; il imagine constamment, pour notre royauté terrestre, une menace venant d'êtres réels ou fantastiques, rivaux inattendus: l'étrange orchidée (2), la chauve-souris gigantesque (3), l'æpyornis sorti de son œuf après des siècles (4), les crabes intelligents des grandes profondeurs (19), les pieuvres énormes (22), les araignées géantes (40), les fourmis intelligentes (53) (1). Une menace d'un autre genre peut venir, aussi, de l'astre qui heurtera ou seulement frôlera notre terre (34).

b) 6 contes : Du reste, l'homme ne fût-il menacé et détrôné par aucun ennemi, il porte en lui-même une source de dangers terribles. Rien de plus instable que la personnalité humaine; elle est si mal équilibrée qu'un rien la détraque : (14), (23), (31). Mieux, elle peut s'échanger (18), ou simplement se perdre, provisoirement mais entièrement : (21), (47) (2). Ne nous croyons pas trop solidement maîtres de notre esprit et de notre corps; c'est si peu de chose d'être un homme que le docteur Moreau, tout à l'heure, fera des hommes.

c) 5 contes : il y a plus : des chocs violents, dans certaines circonstances, peuvent donner à certains sujets la révélation d'univers superposés et coexistants dans le même espace : (11), (16), (42); à moins que la révélation ait lieu par l'inter-

1. L'unité d'inspiration des 3 contes (19), (22) et (53), pour le moins : crabes, pieuvres et fourmis, qui vont de 1897 à 1903, est prouvée de façon indiscutable par un texte de *Certaines affaires personnelles* (1897) : dans le chapitre, *L'Extinction de l'homme*, Wells envisage une attaque possible venant 1° de crabes géants amphibiens, 2° de quelque *Octopus gigas*, 3° de fourmis migratrices : les araignées, (40), sont un autre cas d'ennemi terrestre, comme les fourmis.

2. Lewisham, et puis Margaret Pope, perdant les illusions de la jeunesse, s'apercevront qu'il y a en eux non pas un individu unique, comme ils l'avaient naïvement cru, mais plusieurs individus contradictoires....

médiaire d'un objet qui existe à la fois dans deux mondes (33); et ce sont même des univers séparés dans le temps qui peuvent coexister (50) : *Un rêve d'Armageddon* dépeint le cas d'un homme qui vit à la fois dans le présent et dans l'avenir, comme *La plus belle histoire du monde*, de Kipling, celui d'un homme qui vit à la fois dans le présent et le passé. Il est remarquable que dans la dernière de ses utopies, *Des Hommes comme des dieux* (1923), Wells a eu recours, de nouveau, à la fiction de deux univers différents occupant le même espace; il n'avait pas besoin, pour y atteindre, de la relativité einsteinienne : c'est pour lui un vieux procédé.

d) 11 contes : mais même dans ce monde-ci, en dépit de l'illusion des esprits bornés, l'aventure est partout; parfois stevensonienne, d'allure et d'atmosphère (15), parfois elle vient traverser de façon inattendue les vies les plus paisibles (6), (46); *Le Portrait de Dorian Gray* a son petit, tout petit, pendant, dans *La Tentation de Harringay* (7); bien qu'Edgar Allan ne soit plus, que *La Maison d'Usher* soit tombée, il est encore des chambres hantées (24); *Le Cone* (25) est une splendide transposition dans le monde moderne de *La Barrique d'Amon-tillado* de la vieille Venise; nous vivons dans un monde où les hommes se font encore des dieux : (12) (1), (44); petite aventure, donc, que l'avènement certain du vol humain, obstinément nié par les petits esprits : (8), (17), (38).

e) 9 contes : bref, en ce temps que les gens plats et prosaïques déclarent plat et prosaïque, il n'est pas d'idée paradoxale simple autour de laquelle ne puisse se concevoir et se bâtir une réalité; un microbe volé peut devenir la source d'un fléau (1); comme le possesseur du billet d'un million de livres sterling imaginé par Mark Twain, un homme chargé de diamants peut se voir refuser tout crédit (9); la pomme de l'Arbre de science est

1. Denton, de *l'Histoire des temps à venir* (v. Le fatalisme wellsien), sera l'esclave de sa presse, comme Azuma-zi l'admirateur de sa dynamo : il faudrait peu de chose, ici, pour arriver à la révolte contre la machine, dans la veine de Samuel Butler : mais c'est un pas que Wells ne saurait franchir

peut-être encore en ce monde (20); un homme peut faire des miracles (37); on peut trouver un jour la maison (39) ou la porte merveilleuse (54) qu'on ne reverra point; on peut perdre du poids jusqu'à ne plus rien peser (41); un tonique peut être trop tonique (45); et dans le royaume des aveugles peut-être sont-ce les aveugles qui sont rois (55) (1).

LE FAMILIER

a¹) 9 contes : Et tout ceci se passe dans un monde de petites gens, maris timides (26), domestiques (27), littérateurs besogneux (28), boutiquiers (29), bohèmes (30), étudiants (32), commis (48) (2), institutrices (49), petits enfants (56).

b¹) 4 contes : déjà, enfin, par au moins 4 contes, (4), (5), (13), (43), s'annonce l'exceptionnel humoriste que sera Wells : (13), *Le cambriolage d'Hammerpond Park*, indiquant qu'il aurait fort bien réussi, s'il l'avait désiré, dans l'histoire policière, et son fantôme sans expérience, (43), ayant quelques traits communs avec le fantôme de Cankerville, d'Oscar Wilde, si tourmenté par d'incrédules Américains. Nous séparons ces quatre histoires particulièrement pleines d'humour; mais l'humour n'est-il pas déjà, en réalité, partout dans le familier ?

Telle est, nous semble-t-il, la façon dont on peut faire rentrer les contes de Wells dans l'évolution générale de sa pensée (3);

1. Nous nous rendons compte que cette dernière rubrique est un peu forcée et artificielle.

2. Le thème d'un conte de M. Charles Derennes, *La Butte-aux-cailles*, est à peu près le même que celui du *Trésor de M. Brisher* : une trouvaille de fausse monnaie, que celui qui la trouve croit bonne : elle amène son arrestation.

3. Une réédition des Contes en 3 volumes par la maison Collins, en 1922, 1923 et 1924, présente une tentative superficielle de classification : 53 contes (à l'exclusion de 35, 36, et 51) ont été répartis comme suit : *Contes de l'inattendu* : 11, 14, 18, 21, 16, 33, 37, 50, 45, 54, 20, 7, 42, 43, 47 (15 contes); *Contes de la vie et de l'aventure* : 17, 28, 29, 30, 5, 6, 8, 9, 13, 27, 25, 1, 12, 15, 31, 32, 44, 49, 38, 46, 48 (21 contes); *Contes merveilleux* : 19, 23, 4, 3, 2, 10, 22, 24, 26, 34, 52, 40, 41, 39, 53, 55, 56 (17 contes) : ce dernier volume avait d'abord été annoncé, avant la publication, sous le titre de *Contes du temps et de l'espace* : on a dû se rendre compte qu'il ne convenait pas à tous les récits du volume aussi bien que le titre plus vague qu'on a adopté à la dernière heure.

car ils s'y rattachent nettement, et sont loin d'être, comme lui-même pourrait nous tenter de le croire, des productions uniquement commerciales. C'est peut-être un peu par coquetterie que Wells semble sous-estimer cette partie de son œuvre ; il est impossible qu'un homme ne soit pas fier de cette fécondité, de cette facilité, de cette ingéniosité, de cette brillante imagination ; il est bien faux qu'un conte soit seulement « tout juste ce que tout homme qui a du courage et de l'imagination peut écrire pour fournir environ vingt minutes de lecture » ; nous connaissons bien des gens incapables d'écrire la moindre histoire, et à qui il serait dur, cependant, de se reconnaître sans courage ni imagination. L'habileté et le charme de Wells comme conteur ont été, dans son genre, incomparables ; il ne serait pas impossible que cette partie de son œuvre survécût plus longtemps que beaucoup d'autres ; non seulement dans les trains, et les antichambres des cabinets de dentiste, mais dans les cabinets de travail des érudits.

Ce n'est pas pour satisfaire une vaine manie d'ordre que nous avons dressé le bilan des contes de Wells, et que nous nous sommes efforcé d'y adjoindre un essai de classification logique ; il nous semble que rien ne peut faire apparaître plus clairement dans quelle dépendance la production de Wells comme conteur se trouve envers sa préparation scientifique — mais beaucoup moins nécessairement envers sa préparation philosophique : rien, semble-t-il, ne s'opposerait à ce que ces contes fussent l'œuvre d'un réaliste, et d'un homme qui serait tout ce que Wells n'est point, comme philosophe. On semble énoncer l'évidence même à dire que les contes de Wells n'auraient pas été possibles, dans la plupart des cas, sans la base solide de ses études scientifiques ; mais il est parfois bon d'énoncer l'évident, et c'est ici le cas ; trop souvent, lorsqu'on parle de Wells, et qu'on pense à lui, on a tendance à représenter, et à se représenter, une imagination sans bornes, et surtout sans lois. Avant même que M. Holbrook Jackson (1) eût forgé la

1. *Romance and Reality* (1911) : chap. H. G. Wells, pp. 152-167.

si pittoresque expression : « le peterpanthéisme (1) de Wells », récemment reprise par M. Hopkins (2), beaucoup pouvaient imaginer, et imaginaient, un Wells folâtrant sans règle, rime ni raison, dans les champs de la fantaisie, à travers l'espace et le temps, jouant aux boules avec le soleil, la lune et les étoiles, comme a pu dire de Shelley une étude célèbre (3). Notre impression est qu'on accumule trop les épithètes laudatives, qu'on crie trop au miracle : cette conception ne résiste pas longtemps à l'examen : l'imagination de Wells conteur, pour immense qu'elle est, est généralement explicable, parce que systématique et ordonnée; et il reste, certes, suffisamment de raisons de l'admirer après qu'on en a démonté les rouages.

Certes, Wells prend « n'importe quoi » comme point de départ; mais ce « n'importe quoi » il ne peut le prendre que dans sa conscience psychologique, où il ne trouve que ce qu'il y a : ce qu'il y a, ce sont généralement des impressions et des préoccupations d'anatomiste — c'est là l'origine de l'étrange; un anatomiste qui est, en dehors de son laboratoire, un honnête professeur au début, ensuite un journaliste débutant, bientôt connu, qui, au sortir de sa salle de conférences ou de rédaction se retrouve parmi des gens moyens et non anatomistes — c'est l'origine du familier (4); ces gens moyens sont presque tous des habitants de Londres ou de sa banlieue. Le contraste des occupations et préoccupations professionnelles de Wells avec la vie familière est ce qui explique l'orientation générale de ses contes; il ne connaît point de paysans et n'écrira point d'histoires paysannes; il n'est pas marin et n'écrira pas d'histoires de marins; pas militaire, et n'écrira pas d'histoires de soldats (5). N'insistons point : il est trop clair qu'un écrivain

1. Le jeu de mots sur panthéisme et sur Peter Pan, le petit garçon qui ne voulait pas grandir, le léger héros de Barrie, n'a qu'à peine besoin d'être indiqué.

2. R. T. Hopkins : *H. G. Wells : Personality, Character, Topography* (1922).

3. Celle de Francis Thompson.

4. Qui tient une place bien moins considérable, nous l'avons fait remarquer.

5. Seule, *L'Homme volant*, (8), a une petite saveur de Kipling.

ne peut prendre en lui-même, même pour servir de point de départ à des spéculations, que ce qui s'y trouve; nous ne pensons donc point emboîter seulement le pas à M. de la Palisse en avançant cette formule provisoire : les contes de Wells sont les contes d'un professeur de biologie appartenant à la petite classe moyenne, à Londres, à la fin du xix^e siècle; ce qui ne veut pas dire que nous méconnaissions l'élément impondérable du talent : il y a eu beaucoup de biologistes, dans la classe moyenne, à Londres, à la fin du xix^e siècle : il n'y a eu qu'un Wells.

« Le fait central de ces trois années fut le cours d'anatomie comparée de Huxley... il m'apprit que l'homme n'était point final... » : et de là sortent, s'enchaînant logiquement les uns aux autres, l'inquiétude réelle ou affectée quant à notre royauté terrestre (*a*), le doute sur notre équilibre personnel (*b*), l'incertitude quant à la réalité des apparences (*c*), la tendance à caresser la possibilité de l'inattendu (*d*), l'acceptation de tout le paradoxal (*e*) : le tout très largement intellectuel, de la nature du jeu d'esprit, et n'entraînant pas la croyance; et, par contraste, l'émerveillement ironique devant la placidité et la platitude de la vie quotidienne (*a'*), la fantaisie qui se plaît à y jeter un ferment qui la trouble (*b'*). Cette filiation des idées, que nous concevons, ne nous paraît pas être sans quelque rapport avec ce qui s'est passé dans l'esprit de Wells. Il est à remarquer, et c'est une nouvelle confirmation de notre formule, que, même dans les contes qui relèvent du familier, plusieurs sujets sont encore directement inspirés par les études scientifiques de Wells : ce n'est qu'un botaniste qui peut être aussi bien renseigné sur les vertus du champignon pourpre (28), c'est un petit drame de laboratoire, d'atmosphère entièrement identique à celle de *L'amour et M. Lewisham*, et d'*Anne Véronique*, que l'histoire d'*Une lamelle sous le microscope*, (32); Miss Winchelsea et son amie, (49), sont vraisemblablement d'anciennes étudiantes; et *Les triomphes d'un taxidermiste*, (4), ne peuvent être qu'une histoire de naturaliste. D'autre part,

l'observation inverse, beaucoup plus frappante, et qui se vérifie dans un bien plus grand nombre de cas, vient encore renforcer la formule dans laquelle nous essayons — tâche difficile ! — de faire tenir l'ensemble des contes de Wells : c'est que dans une partie du domaine de l'étrange, l'étrange se présente à des héros volontairement et systématiquement dépeints comme de valeur et d'intelligence très moyennes, et même moins que moyennes : médiocres — bref, gens venus du domaine du familier. Tels sont : le prosaïque collectionneur d'orchidées Wedderburn, petit bourgeois timide, qui consulte sa tyrannique gouvernante avant de sortir pour savoir quel vêtement il convient de mettre, et se plaint que rien ne lui arrive jamais, (2); les braves gens que terrifie la venue des pieuvres géantes, (22); le brutal colon, et surtout les domestiques terrorisés, qui se fourvoyent dans la vallée des araignées, (40); le ridicule officier brésilien et le rude mécanicien anglais qui découvrent l'empire des fourmis, (53); le naturaliste Hapley, ambitieux et jaloux, que hante la phalène née de son esprit malade, (14); l'aventurier Pollock, amateur de femmes noires, (23); Egbert Craddock Cummins, le journaliste prétentieux et naïf dont la raison se trouble à force de théâtre, (31); le robuste et honnête étudiant George Eden, à qui Elvesham vole son corps, (18); le malade rêvant sous le chloroforme, (21); le naïf spirite Bessel, à qui un esprit joue le même tour qu'Elvesham à l'étudiant, (47); le consciencieux électricien Davidson, (11); le borné professeur Plattner, (16); le lourdaud épicier Skelmersdale, (42); le petit boutiquier Cave et son œuf de cristal, (33); le prosaïque avoué du *Rêve d'Armageddon*, (50); l'impotent Bailey, (6); le poltron et plastronnant vicaire Ledbetter, (46); le joyeux peintre Harringay, (7); l'entièrement, banalement normal visiteur de la *Chambre rouge*, (24); le nègre Azuma-zi et sa victime, (12); le simple et honnête marin dont un casque de scaphandrier fait un dieu malgré lui, (44); le petit bourgeois qui trouve la pomme de l'arbre de science, (20); l'ahuri faiseur de miracles, l'orateur de cabarets, Fotheringay, (37); l'autcur

et son petit garçon, achetant des jouets dans une boutique, (39); l'heureux politicien Lionel Wallace, (54); le pesant, l'épais Pyecraft, (41); le savant professeur Gibberne, l'inventeur du *Nouvel Accélérateur*: « si jamais homme trouva une guinée alors qu'il cherchait une épingle, ce fut lui » (45). Cela fait la moitié du nombre total des cas.

On pourra objecter, sans doute, qu'il est naturel et inévitable que l'étrange se présente à des personnages médiocres: l'écrivain en tire des effets de contraste. Mais le procédé n'est pas le seul possible, et, tout au contraire, dans un certain nombre de cas, les héros sont brillants, même très brillants, et jouissent certainement d'un prestige considérable aux yeux de l'auteur: les raisons de ce prestige ne sont guère qu'au nombre de deux; ou bien c'est la supériorité intellectuelle et scientifique, ou bien c'est l'amour de l'aventure — et à la faveur de ce dernier mobile, certains des médiocres cités plus haut, pourrait-on soutenir, regagnent de la dignité (1). On peut distinguer parmi ces héros; l'astronome attaqué par le monstre volant dans l'observatoire de Bornéo, (3), le voyageur et chasseur de curiosités naturelles, de *L'Ile de l'Aepyornis*, (4), l'explorateur qui se fait descendre aux grandes profondeurs dans une sphère d'acier, (19), le mathématicien qui prévoit la venue de la comète redoutable, (34), le brillant savant Elvisham, qui a trouvé moyen de devenir immortel, (18), les chercheurs de trésor dans la forêt, (15), le jeune officier de l'armée des Indes qui utilise si opportunément un parachute d'un nouveau genre, (8), le maître de forges assassin et son rival, (25), l'anarchiste qui entreprend d'empoisonner tout Londres d'un seul coup, (1), et Nunez, le guide des Andes, qui découvre le pays des aveugles, (55): voilà quelques héros qui ne sont pas dépourvus de quelque héroïsme, en face de tant d'autres qui en sont systématiquement privés.

1. P. ex., le colon de (40), Holroyd, le mécanicien anglais, qui pourrait être en Lancashire, et se trouve au Brésil (53), Pollock, d'esprit peu solide, mais aventurier, cependant, (32), et le scaphandrier pêcheur d'or, (44).

Enfin, ce n'est point sans doute une découverte qu'indiquer que, dans les contes de la série familière, si le cadre est toujours constitué par une ou des vies banales, le sujet est toujours un incident anormal survenant dans des vies banales : l'empoisonnement passager de M. Coombes, (26), la rupture des fiançailles de Jane, (27), l'intrigue émoustillante du plat Aubrey Vair et de Miss Smith, dont le nom est tout un programme de banalité, (28), l'héritage des Winslow (1), (29), celui du peu perspicace bohème, (30), le petit drame de la Faculté des Sciences, (32), les aventures de M. Brisher, (48), et de Miss Winchelsea, (49), la fin tragique de l'enfant rêveur (2), (56). Mais il ne pourrait guère en être autrement, et le conte est difficilement concevable qui se contenterait de peindre une « tranche de vie » banale sans incident exceptionnel : une certaine conception du conte est justement cela : le récit d'un incident exceptionnel dans la vie banale : c'est assez celle de Wells dans ses contes familiers.

Encore que notre sujet soit la pensée de Wells, et que les procédés de présentation, la manière, ou l'art, n'en fassent point strictement partie, notre analyse de la structure psychologique des contes aboutit naturellement à faire apparaître les artifices du conteur. C'est M. Holbrook Jackson (3) qui, jusqu'ici, a donné sur ceux-ci les meilleures indications : « Sa façon de conter une histoire est plaisante; il ne vous la jette pas à la tête, mais vous conduit graduellement vers elle par étapes faciles, ouvrant les uns après les autres les volets de sa lanterne magique, jusqu'à révélation du thème entier. A d'autres moments, il ressemble à un aimable conférencier qui, bien qu'insuffisamment certain de l'intelligence de son public, lui fait crédit d'imagination. « Il faut vous figurer que — » : l'effet de cette manière est de produire dans l'esprit une idée d'exactitude, un soin particulier du détail, une tendance à affiner ».

1. Nom significatif, lui aussi !

2. et peut-être somnambule.

3. op. cit.

Cette rapide analyse, bien qu'insuffisante, nous semble avoir touché le point essentiel : Wells possède d'avance, en commençant, la formule de son histoire, à peu près telle que nous l'avons établie; et, en conséquence, il est clair qu'il ne faut point trop prendre à la lettre ses indications sur la genèse de ses contes : prendre un point de départ quelconque, et attendre que des incidents divers viennent s'agglomérer au noyau initial : un tel procédé aboutirait sans doute à bâtir des histoires intéressantes à l'intérieur du connu, mais difficilement à découvrir des formules paradoxales. Il est sans doute téméraire de prendre le contrepied d'une indication donnée par l'écrivain lui-même; mais longtemps avant que celle-ci nous tombât sous les yeux, réfléchissant au travail de l'imagination de Wells, nous étions arrivé à concevoir celui-ci comme beaucoup plus simple; il consiste, selon nous :

1^o à aller directement à l'encontre d'un fait banal d'expérience commune; exemple : un homme, ou un objet, ne peut occuper à la fois qu'un seul endroit de l'espace — et du temps; et s'il pouvait en occuper plus d'un ? (11), (16), (42), (33), (50); on est, pour toujours, dans son corps; et si on pouvait en sortir, en changer ? (18), (21); (47);

2^o ou bien, plus simplement, à pousser à des limites logiques extrêmes des faits d'expérience commune; exemple : les plantes mangent des mouches, et tout le monde peut s'en rendre compte dans certaine serre des jardins de Kew : pourquoi pas des hommes ? (2); chauve-souris, crabes, pieuvres, araignées, fourmis, sont déjà redoutables, et peut-être intelligents; et s'ils avaient dix fois leur taille actuelle ? (3), (19), (22), (40), (53); on peut perdre du poids; et si on arrivait à ne plus rien peser du tout ? (41); les toniques activent notre vitalité; et si on en découvrait un qui la multipliât cent fois, ou mille ? (45); des hommes sont aveugles : et si tous les hommes étaient aveugles ? (55).

3^o enfin, et plus simplement encore, sans prendre pour base des faits d'expérience commune, pas plus que leur contrepied, Wells se donne des réponses à des hypothèses entièrement

gratuites : qu'arriverait-il si... un astre s'approchait de la terre ? (34) si un homme pouvait faire des miracles ? (37) si la Pomme du paradis terrestre existait ? (20).

On remarquera sans peine que dans les trois cas, qu'il prenne pour base un fait commun, son contrepied, ou une simple hypothèse, le conte de Wells répond très souvent, surtout dans le domaine de l'étrange, à la formule : Qu'arriverait-il, si... ? Bref, on a dit depuis longtemps, après Wells lui-même (1), qu'il s'intéressait moins à ce qui est qu'à ce qui sera : nous avons le droit de dire ici, en nous appuyant sur les contes, qu'il s'intéresse moins à ce qui est qu'à ce qui n'est pas. Ceci étant déterminé, son mécanisme psychologique est le suivant : par un procédé de raisonnement familier à tous les mathématiciens — supposons le problème résolu — il se place dans le cas de l'hypothèse réalisée, et il remonte, en arrière, la série des conséquences, jusqu'à ce qu'il arrive à des apparences, paradoxales tant qu'on ignore la conclusion, mais naturelles lorsqu'on la connaît : lorsqu'il mettra, ensuite, son récit sur le papier, il partira, bien entendu, de ces apparences paradoxales, donc propres à attacher le lecteur, et descendra leur chaîne jusqu'aux conclusions qui lui sont connues : et il ne donnera le mot de l'énigme qu'à la toute dernière extrémité (2). Exemples :

Qu'arriverait-il si un homme ne pesait rien ? Il est évident que, n'étant plus soumis à l'action de la pesanteur, il serait abandonné par la terre dans sa marche dans l'espace, et serait instantanément projeté contre les murs ou le plafond de son appartement ; il n'y aurait pour lui qu'un moyen de conserver les apparences d'une vie normale : se lester ; il n'est pas douteux que, atteint de cette affection, il s'enfermerait chez lui, au moins au début de la maladie : l'accueil fait à un ami qui viendrait lui rendre visite serait donc fort embarrassé. Mais comment imaginer qu'il puisse arriver à ne rien peser ? Par l'emploi de

1. « I am curiously not interested in things, and curiously interested in the consequence of things ». (*L'Avenir en Amérique*, p. 9).

2. Ce procédé est également celui de Poë et celui de Conan Doyle, entre autres.

quelque formule amaigrissante d'efficacité absolue, au lieu d'être seulement relative — et ici l'imagination du conteur peut se donner libre jeu. Mais pourquoi se déciderait-il à y avoir recours ? Nécessairement pour cause d'obésité intolérable. Et ainsi, nous apprendrons *La Vérité sur Pyecraft* (41) : un ami, appelé par dépêche, se hâte, et le trouve, dans sa chambre, comme collé au plafond, dans un coin...

Qu'arriverait-il si tous les hommes étaient aveugles ? A moins d'admettre que la race disparaisse entièrement et rapidement — nous ne pouvons l'admettre, sans quoi il devient inutile d'écrire notre conte — et du reste il existe des races d'animaux aveugles, tels les poissons des cavernes — il faudrait que leurs autres sens suppléassent à la perte de la vue par leur développement supérieur : ce phénomène, chez les aveugles, est du reste un fait d'expérience. Mais si nous voulons intéresser des clairvoyants à une telle histoire, il ne faut évidemment pas leur présenter une humanité aveugle par nature : ce serait une autre race, qui ne les intéresserait pas ; il ne faut leur présenter qu'une section de leur propre humanité, devenue aveugle. Comment ce retranchement est-il possible ? A l'aide d'un cataclysme qui séparera une portion de terrain, dans laquelle pourront se développer des caractères spéciaux (1). Quelles seront les impressions d'un clairvoyant, arrivant au milieu de cette population évoluée selon un type nouveau ? Il se croira d'abord certain de sa supériorité : mais l'infériorité de ses autres sens ne pourrait-elle en être la rançon ? C'est bien possible, sinon probable. Et ainsi, nous apprendrons que le guide Nunez, conduisant une caravane d'Anglais dans la Cordillère des Andes, est entraîné, seul, par une avalanche, dans une vallée entourée de hautes montagnes, où les premiers hommes qu'il aperçoit, de loin, lui semblent avoir une allure étrange... (55).

On peut appliquer cette méthode à la plupart des contes étranges — que l'on s'y divertisse ! — et même à plusieurs

1. C'est là un procédé constant chez les romanciers d'aventures, et c'est, par exemple, celui de Conan Doyle dans *Le Monde perdu*.

des contes familiaux : un mari est tyrannisé par sa femme (26), des boutiquiers sont acculés à la faillite (29), un bohème mange de la vache enragée (30), des bourgeois sont pauvres et rigides (48) : qu'arriverait-il si... ? comment imaginer que... ? (1) Nous pensons donc avoir montré que le travail d'imagination indiqué par Wells s'applique à l'élaboration des détails, non à la découverte du thème de l'histoire, qui leur est préexistant : l'art du conteur, comme l'a vu M. Jackson, ne consiste plus qu'à dévoiler son secret le plus lentement possible, en tenant le plus longtemps possible en haleine l'attention du lecteur. Faire un conte à la façon de Wells semble donc la chose la plus simple du monde : il suffit de se demander ce qui arriverait si... et d'exposer avec lenteur, et en faisant bien attendre et s'impatisser son lecteur, ce qu'on a découvert : nous ne doutons point que, dès que sera connue cette révélation, et celles qui précèdent, quiconque puisse instantanément écrire des contes égaux à ceux de Wells. O impondérables du talent et du génie !

Notons encore, avant de quitter les contes, qu'il n'y aurait eu aucune raison, si Wells fût venu plus tôt, pour qu'il ne les eût pas écrits : de même qu'on a souvent tendance à les considérer comme nés d'une imagination déréglée, de même, du fait qu'ils utilisent les connaissances scientifiques de la fin du xix^e et du début du xx^e siècle, on a aussi tendance à voir en eux le résultat du progrès des sciences à cette époque : c'est une erreur : dans l'impulsion qui mène Wells à se demander ce qui arriverait si..., il n'est rien qui soit nécessairement plus d'une époque que d'une autre : à une autre époque, les réponses à ces questions auraient simplement été faites d'autres éléments ; mais il aurait suffi que cet esprit fût là, curieux de saisir les conséquences des choses même lorsqu'elles sont imaginaires, et singulièrement apte à le faire.

Ce débordement de spéculation, qui est l'essence et la vie des contes, est, nous paraît-il, le même élément qu'un critique

1. Dans (29), et (48), il s'agit de véritables coups de fortune.

a appelé la pure exubérance (1); et c'est lui qui nous permet de jeter un pont entre les contes et trois œuvres difficilement classifiables par tout autre moyen : *L'Ile du docteur Moreau*, *L'Homme invisible*, et *La Nourriture des dieux*; elles nous semblent en effet, très différentes des œuvres fatalistes qui seront examinées au chapitre suivant; elles ne partent pas strictement de faits connus pour en tirer les conséquences, mathématiquement, implacablement, comme ce sera le cas pour la série fataliste : leur point de départ est, pour chacune, une hypothèse toute gratuite, autour de laquelle elles ne cessent de jouer : ce sont, à vrai dire, des contes de dimensions exceptionnelles, et la triple formule : qu'arriverait-il si... ? mais comment imaginer que... ? quelles seraient les apparences pour le témoin non prévenu... ? permet de les analyser entièrement. Qu'arriverait-il si on pouvait faire des hommes par des procédés artificiels ? si un homme était invisible ? si on grandissait, grandissait, grandissait... ?

Il y a deux façons d'envisager *L'Ile du docteur Moreau* (2) : on peut la prendre au sérieux, même au tragique; et on peut s'en amuser; nous inclinons vers la seconde. Il est certain que la presse du temps fut horrifiée, et la chose se conçoit; l'histoire est vraiment peu agréable; elle n'est pas de celles qui font le plus d'honneur à Wells, même si lui-même en est satisfait. Un compte rendu caractéristique (3) emploie le mot épouvante (4), et dit que « l'auteur, en composant son histoire, a, comme ses propres créatures, bu du sang »; et que, du reste, il semble ignorer l'anesthésie, dont Moreau ne manquerait pas de se servir. Mais plus on est allé et plus la critique a voulu voir dans ce livre l'expression d'un noir pessimisme. « *L'Ile du Docteur*

1. J. D. Beresford (*H. G. Wells, Writers of the Day*) 1915 : « sheer exuberance »

2. Avril 1896. On a aussi voulu y voir — la chose est insoutenable — une simple attaque contre la vivisection.

3. P. Chalmers Mitchell (qui allait publier, quelques années plus tard, le livre sur Huxley que nous avons signalé plus haut), (page 10, note 3): *Saturday Review*, 11 avril 1896, page 368, volume 81.

4. « Dismay ».

Moreau est une parodie sinistre de l'humanité. M. Wells nous y montre un savant qui a réussi dans l'infamale pratique de fabriquer des hommes avec des bêtes. Et c'est une occasion de présenter l'humanité sous son aspect bestial, l'informe humanité mal dégagée de ses origines inférieures, et insuffisamment affranchie des servitudes qu'elle en garde... M. Wells se complait à sa caricature, à son exhibition, à ses satires. Il n'éprouve nul scrupule de s'attarder à des jeux où il ne peut prendre que le dégoût de ses semblables et de la vie. L'auteur, dirait-on, souhaite nous voir perdre toute la foi que nous pourrions avoir dans l'intelligence et la raison du monde, et il nous décrit complaisamment à cette fin le spectacle de l'île. C'est qu'en effet, « à part la grossièreté de leurs contours, le grotesque de leurs formes », nous avons ici sous les yeux, en miniature, tout le commerce de la vie humaine, tous les rapports de l'instinct, de la raison, du destin, sous la forme la plus simple ». (1) Et encore : « C'est le matérialisme, la conception physiologique de la vie, qui est ici directement à la base de l'œuvre; et la fiction choisie est une parodie de l'idéal religieux et moral traditionnel... Wells semble là encore avoir épanché une sorte de romantisme de jeunesse; il y a exprimé avec beaucoup d'âpreté et de force une vue pessimiste de l'univers. Les allusions au dogme et à la foi étaient si nettes, le récit d'une horreur si continue et si pénible que la presse du temps se montra hostile ou scandalisée... A son retour à Londres (au héros), les hommes lui paraissent semblables aux hommes-bêtes. L'Univers lui semble chaotique et cruel; à force d'y chercher quoi que ce soit qui réponde aux aspirations de l'esprit ou du cœur, il n'y voit plus qu'une œuvre de démence; il achève ses jours dans l'isolement et la méditation, demandant aux étoiles le calme, et l'assurance que quelque chose au monde est conforme à la raison humaine » (2). Il est remarquable que les deux

1. F. Roz, *Le roman anglais contemporain* (1912), pages 229-30.

2. M^{me} Cazamian : *Le roman et les idées en Angleterre, de 1860 à 1890* : pages 287-8

auteurs de ces interprétations pessimistes se fondent largement, l'un et l'autre, sur le passage où Prendick, de retour à Londres, croit encore apercevoir dans les hommes les mêmes traits, à peine déguisés, que dans les hommes-bêtes de Moreau : tous deux le citent. Déclarons tout de suite qu'en face de cette vue sombre des intentions de l'écrivain, nous sommes avec ceux qui voient avant tout dans le livre « une éblouissante mystification d'étudiant en médecine » (1). Les critiques qui insistent sur le caractère pessimiste de l'œuvre nous paraissent faire une confusion entre le pessimisme supposé de l'auteur, et le pessimisme inévitable du héros; il serait difficile, après l'atmosphère volontairement effroyable de l'histoire, de représenter, au sortir de cet enfer, un Prendick gai et insouciant : fatalement, il doit voir les choses en noir; mais rien ne permet de supposer que pour l'écrivain le récit ait été autre chose qu'une farce de carabin, inspirée du même esprit qui pousse la jeunesse médicastra à semer à l'entour des débris anatomiques destinés à étonner le bourgeois. On n'est pas forcé de prendre pour ironiques les lignes dans lesquelles Prendick reconnaît que les hommes sont des hommes, et non des hommes-bêtes : « Je sais que c'est une illusion, que ces êtres qui semblent, autour de moi, des hommes et des femmes, sont vraiment des hommes et des femmes à jamais, des créatures parfaitement raisonnables, pleines de désirs humains et de tendre sollicitude, libérées de l'instinct, et non pas les esclaves de quelque Loi fantastique — des êtres totalement différents des Hommes-Bêtes » (2). Et puis, il nous semble aussi qu'on ne peut manquer de reconnaître combien l'atmosphère de l'histoire est peu réelle et peu convaincante, étrangement peu convaincante, dans l'œuvre habituellement si convaincante de Wells : le glissement du réel à l'imaginaire, ailleurs si habile, n'a été ici que très inférieurement réussi : on peut croire à l'homme invisible, à

1. D'Hangest, *Les langues modernes*, janvier-février 1924, page 58.

2. Page 286.

la guerre des mondes, aux premiers hommes dans la lune; on ne croit guère à l'île du docteur Moreau, parce que Wells lui-même y a moins cru qu'à d'autres de ses fantaisies; lorsque, un jour, on s'est avisé de porter l'histoire au théâtre, les spectateurs ont ri (1). Et enfin, l'œuvre n'a pas été écrite dans une période de pessimisme, mais au contraire par un Wells débordant d'exubérance, dans cette période riche de bonne humeur et de joie de vivre dont les contes sont le produit le plus distingué (2) : si l'on nous parlait de fatalisme, d'acceptation sans révolte de toutes les conséquences, si déplaisantes puissent-elles être, d'un fait donné, nous serions plus disposé à acquiescer; mais nous apercevons plutôt le livre comme un excellent spécimen de l'œuvre d'exubérance.

Qu'arriverait-il si on pouvait faire des hommes par des procédés artificiels? Il arriverait que ces créatures concevraient naturellement un respect immense pour leur créateur, dont elles se feraient un dieu : se faire des dieux n'est-il pas une des occupations favorites des hommes, comme l'attestent Azuma-zi, adorateur des dynamos, et Jimmy Gros-yeux, adoré par les Polynésiens? Et il pourrait arriver aussi qu'elles se révoltent contre leur créateur — un autre Dieu en a déjà fait l'expérience! — et que le conflit entre créateur et créatures fût l'occasion de péripéties dramatiques, donc objet de roman, comme l'est le conflit entre le Créateur de ce monde et ses créatures.

Mais comment concevoir qu'un homme puisse façonner des hommes? Vieux rêve familial à bien des théogonies — qui se gardent bien de donner des détails — et à bien des littérateurs : c'est *Frankenstein* ou le *Moderne Prométhée*, c'est *L'Eve future*, de Villiers de l'Isle Adam, mécanisme recouvert de muscles et de peau, ce sont, plus près de nous, et après Wells,

1. Nous avons signalé ailleurs (*Revue anglo-américaine*, août 1924) une tentative intéressante d'adaptation de *l'île du docteur Moreau* au théâtre.

2. M^{me} Cazanian n'a-t-elle pas été entraînée à croire au pessimisme de l'œuvre parce qu'elle la replace dans un ensemble : « Le pessimisme dans le roman » (1875-1900)?

les robots de Karel Tchapek (1), qui ne dévoile point le secret de sa fabrication. Or, la question : Comment ? ne saurait être négligée par Wells, méticuleux et scientifique : la réponse qu'il y fera sera réponse de biologiste. Comment ? par vivisection et greffe animale, procédé de salle de dissection et d'hôpital, à la fois : au lieu d'un automate à la base, comme celui de Villiers, un être vivant : l'anatomiste a appris que toutes les espèces évoluent, que leur parenté est certaine, encore que les mailles intermédiaires de la chaîne manquent : il suffit que l'on fixe son attention sur la présence, chez l'homme et chez le chien, de quatre membres, d'un système nerveux, d'un appareil digestif, d'un cerveau, pour que la parenté apparaisse. L'homme est le terme d'une longue évolution : pourquoi l'intervention d'un chirurgien suffisamment habile ne pourrait-elle hâter cette évolution, faire tenir des millions d'années en quelques semaines, faire franchir rapidement à un être inférieur les degrés qui le séparent de l'homme ? bref, faire d'animaux des hommes, en modelant non seulement leurs membres mais leurs cerveaux, puisque — Wells est, à l'époque, encore suffisamment matérialiste pour l'admettre — ce sont la nature et la forme du cerveau qui déterminent la pensée ? La hardiesse de Wells est soulignée par le fait que son livre est antérieur aux expériences retentissantes du docteur Carrel, et que, donc, les autorités scientifiques du temps contestèrent même le bien fondé de son point de départ : la critique spécialiste contemporaine, en indiquant que les faits les plus récemment connus sur le sujet étaient alors contenus dans un traité de Oscar Hertwig, s'exprimait ainsi : « Les chercheurs récents n'ont pas réussi à répéter les expériences de greffe de Hunter, et une multitude d'expériences sur la greffe de la peau et des os et sur la transfusion du sang montre qu'on ne peut, par ces moyens, produire des hybrides. On peut transfuser du sang ou greffer de la peau d'un homme à un autre ; mais les tentatives pour combiner

1. Sa pièce a été représentée à Paris en 1924.

de la matière vivante venant de créatures différentes échouent»(1). La chirurgie moderne est plus avancée : des navires voguent, apportant au docteur Voronoff des cargaisons de quadrumanes(2), qui sont sur les mêmes mers où navigua l'Ipecacuanha, portant vers l'île du docteur Moreau Edouard Prendick et sa fortune.

Quelles seraient les apparences aux yeux d'un spectateur non prévenu ? d'abord, dans quelles conditions devrait se placer le chirurgien pour opérer ? Il est très certain qu'il ne réussirait pas du premier coup ; il est certain que son œuvre comporterait une grande part de cruauté envers les sujets de ses expériences, que la réprobation publique les condamnerait donc, faute d'en comprendre la portée, et même de l'admettre si elle la comprenait. Il lui faudrait donc chercher un refuge contre la curiosité publique : il n'est tel refuge qu'une île déserte. Il faudrait évidemment que cet homme fût un expérimentateur rompu de longue date à la vivisection : et il est fort probable qu'il aurait été chassé de son pays pour l'avoir ouvertement pratiquée. Le voici donc installé dans son île avec ses créatures, les unes manquées, les autres en voie de fabrication, les autres parfaites : il ne s'agit plus que d'y amener un spectateur non prévenu, et d'imaginer ses impressions et ses aventures : il y aura, certes, avantage, à ce que des études antérieures — chez Huxley, évidemment — lui permettent de comprendre, non point du premier coup sans doute, mais à la longue, l'œuvre du faiseur d'hommes : comment l'amener dans l'île ? avec un bateau de ravitaillement ; comment le faire monter à bord de celui-ci ? à la suite d'un naufrage... Et voilà encore, prise à rebours, une autre œuvre d'exubérance.

Qu'arriverait-il si un homme était invisible (3) ? Ce n'est pas, pour la première fois dans l'histoire de l'esprit humain, un poète qui va répondre à cette question : c'est un physiolo-

1. Chalmers Mitchell, compte-rendu cité.

2. Voir la presse du 20 juillet 1924.

3. *L'Homme invisible*, septembre 1897

giste. Certes, l'homme invisible pourrait circuler librement au milieu des hommes, entrer partout, et en sortir — à condition que les portes soient ouvertes; mais là n'est pas tout le problème. Les poètes pouvaient oublier les contingences, et, par exemple, que pour invisible qu'il soit un homme aurait cependant besoin de se vêtir et se nourrir, car les intempéries et la faim ne l'épargneraient point; mais un physiologiste ne peut négliger la question: et ce serait même, si l'on n'était pas emporté par le charme de l'histoire, et si l'on prenait le temps de s'arrêter pour discuter, le point faible de l'affabulation de Wells: il est totalement invraisemblable que Griffin, son héros, « le physicien le plus doué que le monde ait jamais vu » (1), ait justement négligé ce détail capital, et ne se soit point fabriqué un stock de vêtements invisibles et une provision de nourriture invisible; rien ne lui eût été plus facile: n'a-t-il pas réussi ses premières expériences sur un chiffon et sur un chat? Sourions, et passons: le drame de l'Homme invisible, c'est justement cet oubli — que Wells a eu bien soin de justifier par la précipitation avec laquelle Griffin, harcelé par son propriétaire, menacé d'une expulsion qui serait un contretemps catastrophique au moment où il est sur le point d'aboutir, est obligé de procéder à sa transformation pour s'enfuir: il est trop certain que s'il avait pu procéder à loisir la chose se serait présentée à son esprit — elle ne s'y présente jamais cependant, même au cours de ses déboires ultérieurs. Et il est heureux qu'il en soit ainsi: supposez toutes les précautions prises — Griffin, donc, tout puissant — et le roman, toujours concevable, devenait moins intéressant: ce n'était plus que le récit du règne par la terreur d'une royauté invisible, et beaucoup moins facilement saisissable: l'élément humain par excellence, l'imperfection, disparaissait: le livre perdait en charme et en puissance. L'homme invisible, donc, vêtu, donnerait le spectacle d'un homme sans tête ni mains apparentes; non

vêtu, il promènerait par le monde des aliments non digérés — jusqu'à leur assimilation : il lui faudrait, en conséquence, dissimuler son visage et ses mains invisibles, se rendre acceptable, inventer un déguisement, une fable, vivre seul, ou bien trouver un allié qui l'héberge et le secoure, lui offre un quartier général où se retirer après ses attaques et ses razzias contre la société visible... Il ne serait toujours qu'un homme, pourtant : résisterait-il à la tentation de mystifier, au lieu de jouir sagement de son avantage sans trop provoquer l'attention par des manifestations mystérieuses ? Saurait-il ne pas passer les bornes ? Et puis — autre nouveauté apportée par Wells dans un thème éternel — l'homme invisible serait-il longtemps satisfait de son invisibilité ? nulle fable, avant lui, ne se le demande : ou bien, on imagine le héros visible ou invisible à volonté : or, être invisible peut être fort commode pour conquérir la fortune, mais non pour en jouir : richesse, puissance, gloire, beauté, plaisir, amour, que deviennent toutes ces choses, même si elles sont à sa portée, pour celui qu'on ne voit point : Psyché voulut voir l'Amour, et eut tort ; mais l'Amour eût-il aimé Psyché, si elle eût été invisible ? Allons un peu plus loin que Wells en nous demandant ce qui arriverait si... : dans l'âge scientifique, où les renseignements sont, au bout d'un temps, centralisés, classés et recoupés, l'examen scientifique, bientôt confié aux lumières du temps, ne parviendrait-il pas à déterminer la vérité ? Wells n'a pas envisagé, ou au moins exploité, cet ordre possible de spéculation.

Mais comment concevoir qu'un homme puisse devenir invisible ? Les vieilles fables naïves ne s'en inquiétaient guère : c'était ainsi, voilà tout : une divinité favorable vous faisait invisible : on coiffait le chapeau de Mercure, on enfilait la robe de Samarcande, on revêtait la Tarnkappe, ce manteau à capuche, qui, de plus, vous donnait la force de douze hommes, et mettait à votre disposition les nains et leurs trésors (1).

1. Siegfried s'en sert pour combattre Brunhild, dans les *Nibelungen*.

Il y a aussi un autre type de procédé pour acquérir l'invisibilité : c'est la formule magique. « Si tu veux devenir invisible, ayant fait profession solennelle et invoqué

Notre physiologiste-physicien ne peut se contenter de ce vague : l'étude du glissement imperceptible par lequel Wells passe et fait passer son lecteur du réel au fictif a été esquissée par M. Jackson : « il donne à son thème une base scientifique normale, puis l'étend dans le domaine de la fantaisie » (1); elle a été poussée à fond par M. Guyot (2) : il n'y a donc pas lieu de la reprendre ; qu'est-ce qu'être visible ou invisible ? c'est, n'est-ce pas, avoir un indice de réfraction différent de, ou égal à, celui du milieu ambiant : le problème se ramène donc à faire varier cet indice. Observons simplement qu'à un moment donné, au point précis — et, qu'avec son art de conteur accompli, il connaît fort bien — où il deviendrait technique, ennuyeux, et incompréhensible, Wells s'échappe par une pirouette ; il sait bien qu'il ne faut pas pousser trop loin sa démonstration, et donner des explications qui risqueraient de ruiner son effet. Aussi se garde-t-il bien de trop s'expliquer sur les opérations qui vont permettre cette égalisation entre les indices de réfraction des différentes substances du corps de Griffin et celui de l'air : elles demeurent dans un vague sage et prudent : « Là étaient mes appareils, mes expériences toutes préparées : tôt ou tard, Kemp, je vous exposerai toutes ces opérations compliquées. Nous n'avons pas besoin d'en parler pour l'instant... Mais la phase essentielle consistait à placer l'objet transparent dont on voulait abaisser l'indice de réfraction entre deux centres émetteurs d'une sorte de vibration de l'éther — non, pas les rayons de Röntgen : je ne crois pas qu'on ait encore décrit les miens, et pourtant ils sont assez évidents... » (3); et pour faire disparaître les globules rouges de son sang, il aura inventé

le roy de la terre et de l'enfer, mange le cœur d'un enfant arraché du sein de sa mère ». (le grimoire du sorcier Gaspard Gruz, dans *Le Lac Noir*, Henry Bordeaux).

1. *Romance and Reality*, page 153 : M. Jackson prend pour exemple *La Machine à explorer le temps*, et montre que la différenciation des Eloïs et des Morlocks est une extension du marxisme.

2. *H. G. Wells*, 1920 : chapitre II.

3. Pages 173-4.

« les produits qui décolorent le sang » (1). Une sorte de vibration de l'éther, une drogue qui a une vertu décolorante : voilà le point précis où s'arrête la précision de Wells : il est bien obligé d'aller de l'avant...

Quelles seraient les apparences aux yeux de spectateurs non prévenus ? — si on peut parler d'apparences à propos d'un homme invisible ! Ils verraient des objets se promener inexplicablement en l'air, comme dans les phénomènes de lévitation, authentiques ou artificiels, ou comme dans ces divertissements de théâtre ou de cirque, dans lesquels des hommes vêtus de noir de la tête aux pieds, devant un écran noir, font exécuter des cabrioles à des tables, des chaises, et des pots de fleurs ; ils entendraient une voix sortir de l'air ; s'ils étaient superstitieux, ils croiraient à de la sorcellerie ; s'ils étaient d'esprit scientifique, à des phénomènes de lévitation d'une part, et à quelque nouveau système de téléphonie, sans fil et sans récepteur, d'autre part : ceci dans le cas de l'homme invisible nu. Mais dans le cas du déguisement devenu nécessaire, l'homme invisible se présenterait essentiellement comme un homme au visage masqué et aux mains gantées, contraint de ne laisser à nu aucun centimètre carré de sa personne, sous peine de laisser découvrir son secret : et c'est sous cet aspect mystérieux, et en vertu de ce principe du conteur qu'il ne faut révéler le mot de son histoire qu'à la dernière extrémité, qu'il conviendra de le faire entrer en scène...

Nous savons que nous nous exposons au reproche de ne pas comprendre — ou, ce qui est pire, de négliger systématiquement — la signification profonde d'une œuvre de Wells, pour ne nous attacher qu'aux apparences et à la fiction, en prétendant dépouiller *La Nourriture des dieux* (2) de tout son symbolisme, et n'y voir guère et surtout qu'une œuvre d'exubérance, la dernière, et peut-être la plus caractéristique. Certes, le con-

1. Page 182.

2. Septembre 1904.

sensus omnium de la critique est et sera ici contre nous : Wells lui-même est contre nous. Quel est le sens caché de la fable ? on ne s'accorde point lorsqu'il s'agit de le déterminer ; mais qu'elle ait un sens caché, c'est ce dont personne n'a jamais douté. Quelle est cette force qui distingue les grands des petits, et les oppose sans cesse en un conflit inévitable et éternel ? Comme Wells, au moment où il écrit *La Nourriture*, est en pleine ferveur socialiste, on a beaucoup voulu que ce soit le socialisme, qui s'efforce de donner au monde une physionomie nouvelle, constructeur géant et génial devant lequel se dressent, à chaque pas qu'il prétend faire dans l'accomplissement de sa besogne, les grotesques petites oppositions de la propriété individuelle et des « droits » traditionnels, abrités derrière des formules paralysantes : tels les minuscules policiers qui surgissent partout, lorsque les géants se mettent à l'œuvre pour construire une route à leur propre taille, ou une maison capable d'abriter les hommes par milliers, au lieu de leurs cabanes lamentables ; avec les écriteaux qu'ils opposent aux Titans pour les informer que le passage leur est interdit. Sur un point particulier, l'interprétation commune est plus précise encore ; le géant Caddles, le simple niais docile que la loi et l'ordre, sous les traits d'une patronne et d'un curé de village, maintiennent dans une servitude hébétée et dans le respect de ses « supérieurs », véritable esclave occupé à extraire de la chaux d'une carrière, Caddles qui, un jour, faisant éclater ses liens, prend vaguement conscience de sa force et se met en route pour Londres, c'est le prolétariat asservi par l'ordre ancien, et qui voit enfin poindre l'aurore de la liberté. Il est fâcheux pour cette thèse que Caddles tombe justement sous les balles de la police, ce qui est de bien mauvais augure pour l'avenir du prolétariat (1). M. Guyot, qui est plus proche de la vérité probable, conçoit *La Nourriture des dieux* sous un aspect moins particulier : l'Herakleophorbia,

1. On verra au chapitre suivant que Wells, suffisamment marxiste pour accepter l'idée de la guerre fatale entre les classes, ne l'a jamais été assez pour croire à la victoire certaine du prolétariat.

c'est la capacité d'initiative et d'adaptation à des conditions nouvelles qui distingue les esprits actifs des esprits passifs, les révolutionnaires des conservateurs, ceux qui, éternellement, souhaitent le mieux, de ceux qui, éternellement, se contentent de ce qui est : lutte éternelle comme la vie même, essence même de la vie (1). M. Slosson (2) se demande si c'est la science, l'organisation scientifique, ou le socialisme, et laisse « au futur biographe » de Wells le soin de décider la question. Il nous semble qu'on a tort d'oublier — ou de ne pas savoir — que Wells lui-même a donné une interprétation — qui est évidemment celle qui s'appuie sur les meilleurs documents : *La Nourriture des dieux*, c'est la découverte scientifique (3).

Sans doute, tout cela est vrai; la peinture de l'opposition entre progressistes et rétrogrades est trop accentuée, Wells est trop ouvertement, de tout son cœur, du côté des géants contre les nains, il accable de trop de dérision le conservatisme et sa « société pour la préservation des proportions normales » — lisez : conspiration des puissances et des fortunes contre la moindre atteinte à leurs privilèges, et à l'ordre établi — il est trop dur pour le politicien typique Caterham, pour qu'on puisse douter du caractère controversiel, et même politique, du livre : c'est bien un livre de progressiste et de révolutionnaire. Notez, du reste, qu'à suivre docilement la fiction well-sienne jusqu'à ses limites logiques, rien ne serait plus facile que de la faire aboutir à l'absurde, et tourner à la confusion de ses aspirations. La guerre est inévitable entre grands et petits, entre adaptables et inadaptables, entre progressistes et conservateurs ? Soit. Les géants l'emporteront ? Soit. Bombardant les positions des pygmées avec des obus pleins de la Nourriture des dieux — comprenez : portant partout la lumière de l'éducation — ils provoqueront partout des poussées

1. Page 100.

2. *Six Major prophets* : H. G. Wells.

3. Préface de 1909 à l'édition russe des œuvres, reproduite dans *T P's Magazine*, 1912, pages 339-343 : « *The Food of the Gods...* in which scientific discovery is presented as a food that stimulates gargantuan growth... »

de gigantisme, qui, faisant tache d'huile, se rejoignant, finiront par couvrir la planète entière — comprenez : la victoire des forces du progrès est certaine — ? Soit. Les petits, donc, disparaîtront, et ce sont les géants qui peupleront la terre ? Soit. Mais le jour où il n'y aura plus que des géants, ils cesseront de savoir qu'ils sont des géants, donc d'être des géants : ils ne seront plus que des hommes : et tout ayant grandi suivant la même échelle, on sera revenu aux proportions anciennes : rien ne sera plus grand ou petit, que ce qui l'était déjà avant la venue de la Nourriture. Bref, pour être grand, il faut laisser subsister, à côté, des choses petites, par comparaison : on n'est pas un géant in abstracto ; on est forcément le géant de quelqu'un : si ne subsistent point des choses petites, c'est peine perdue que grandir. Caterham, et la « société pour la préservation des proportions normales », auraient, s'ils admettaient la victoire probable des géants, ce qu'ils ne font point, un argument de premier ordre à mettre en avant : « il ne sert à rien de grandir si tout grandit en même temps ». Et puis encore, une chose n'aura pas changé dans l'hypothèse du triomphe des géants : la terre, sur laquelle ils se trouveront à l'étroit : déverseront-ils dans son sein des tonnes d'Herakleophorbia pour la faire se dilater, elle aussi, jusqu'à atteindre six ou sept fois sa taille ? À moins qu'ils n'étendent la main vers les étoiles, et n'aillent y fonder des colonies... N'y a-t-il pas là un ordre de réflexions mélancoliques, le soupçon de la vanité du progrès, et de cette lutte dans laquelle le triomphe n'aboutit, éternellement, qu'au rétablissement des conditions anciennes ? la constatation que la victoire c'est la défaite, à moins que, dès la victoire remportée, une guerre nouvelle ne commence ? la redécouverte que vivre c'est lutter, survivre c'est vaincre ? l'interdiction de l'espoir dans toute espèce d'utopie ?

Il nous semble, du reste, que ceux qui exaltent la grandeur de cette lutte, ont trop accepté comme certaine, en général, la victoire des géants. « *Place aux géants !* » dit hardiment le traducteur français. Wells lui-même est plus prudent, et nous

avons l'impression que la fin du livre ne comporte pas absolument cette certitude : c'est surtout sur des phrases de combattants, prononcées par Redwood, Cossar, et leurs fils, qu'on se fonde pour croire que l'écrivain conçoit, comme fin logique, le triomphe de la Nourriture sur la terre ; qu'on examine les deux dernières pages du livre : ces discours naturellement optimistes ne peuvent supprimer ce fait que la lutte demeure incertaine ; et on n'en peut déduire avec rigueur la confiance de l'écrivain — nous allions dire du poète — dans la victoire du progrès : si *La Nourriture des dieux* est une œuvre de pensée et non d'exubérance, elle nous semble relever plus du fatalisme wellsien que de l'utopie wellsienne.

Mais notre thèse est que c'est principalement une œuvre d'exubérance : le mot ne convient peut-être nulle part aussi bien qu'ici : exubérance, excès de richesse, trop plein de vie intérieure qui demande à s'épancher, impatience devant la petitesse et la misère des choses réelles, besoin passionné de vivre, de se dépenser, de lutter, de grandir, de faire craquer les cadres mesquins de l'habitude, de l'expérience, et de la raison, où est-il plus de mise de parler de tout cela qu'ici, où Wells déploie sa multiple, multitudineuse puissance ? la végétation prodigieuse qui envahit la terre, les roseaux qui deviennent des arbres, faisant des fourrés des forêts, les chardons géants qui défient la hache, les herbes qui emplissent les cours d'eau, les faisant déborder et les détournant de leurs lits, les plantes grimpantes qui montent et étouffent les maisons, le monde des insectes qui se hausse aux proportions du monde végétal qui l'environne — sans parler des animaux plus élevés — tout cela ne justifie-t-il pas, plus que rien autre, le mot d'exubérance (1) ?

1. Ce n'est pas ici le seul endroit où Wells a été hanté par l'imagination de végétations prodigieuses : les Martiens (voir plus loin, *La Guerre des mondes*) apportent avec eux, sur la terre, l'Herbe rouge qui, par son pouvoir de croissance instantanée et démesurée, semble un temps sur le point de conquérir notre planète : *Les Premiers hommes dans la lune* trouveront, à la surface du satellite, une végétation qui doit accomplir le cycle de sa vie dans les limites du jour lunaire de quatorze fois vingt-quatre heures : la première chose qu'ils verront, ce seront des

La Nourriture des dieux nous paraît bien une œuvre telle, et nous n'avons pu nous empêcher d'essayer, à son sujet encore, nos formules favorites.

Qu'arriverait-il s'il y avait des géants ? L'imagination humaine depuis qu'il y a des hommes, s'est divertie à se le représenter. Si Wells a eu des prédécesseurs qui ont imaginé, avant lui, l'homme invisible, quelles mythologies, quels folklores ne faudrait-il pas consulter, épuiser, pour retrouver tous les aspects qu'a pris, au cours de l'histoire de l'esprit humain, la fable du gigantisme ? Titans (1) qui luttent avec les dieux, Jarls des mythes scandinaves, Gargantua et Pantagruel — dont l'enfance n'est pas sans avoir eu quelque influence sur l'éducation des fils de Cossar et de Redwood, — géants de Brobdingnag et autres lieux... L'originalité de Wells, en présence de cette chimère chérie, banale et éternelle, ne réside pas seulement dans son réalisme aigu, le même qui lui fait imaginer si exactement les faiblesses et les besoins de l'homme invisible : avant les siens, les géants de Rabelais et de Swift, pour ne citer que ceux-là, mangent, boivent, s'habillent, et sont soumis à bien d'autres nécessités humaines encore, communes aux grands et aux petits : il est surtout original parce qu'il a été le seul à concevoir deux peuples, l'un de géants et l'autre de nains,

graines, semblables à de petits cailloux, qui, dès l'aurore lunaire, bougent, roulent, craquent, s'ouvrent et lancent une tige qui croît à vue d'œil, mouvement « plus lent que celui d'aucun animal mais plus rapide que celui d'aucune plante terrestre » : comme le mercure qui monte dans un thermomètre tenu par une main chaude : vers le milieu du jour lunaire, une épaisse forêt couvrira le sol. Invention pure ? Non. M. Costantin (« *La Nature Tropicale* ») cite des cas de croissance très rapide de la végétation sous les tropiques (Paul Lionnet, *L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains* : H. G. Wells. 1905).

1. M. Edw. Shanks, op. cit., cite les Titans tombés de Keats :

« As Heaven and Earth are fairer, fairer far
Than Chaos and blank Darkness, though once chiefs;
And as we show beyond that Heaven and Earth
In form and shape compact and beautiful,
In will, in action free, companionship,
And thousand other signs of purer life;
So on our heels a fresh perfection treads ».

se disputant la terre où il n'y a pas place pour tous; le seul parmi les modernes, pour le moins. S'il y avait, non pas un géant, ou quelques géants, mais des géants, l'entente avec les hommes leur serait impossible : les soins minutieux du bon géant de Rabelais, évitant soigneusement de fouler aux pieds le petit peuple de Paris, ne sont plus concevables, dès que les géants ne sont plus des individus rares, mais une race; la vie parmi les hommes leur serait aussi peu vivable qu'à un adulte dans une ville faite de maisons de poupées, et où il ne pourra trouver vivre et couvert : la guerre est fatale.

Mais comment concevoir que des géants soient possibles ? Personne non plus, avant Wells, ne s'en est préoccupé : les géants étaient des géants, voilà tout : nulle part l'ombre d'une tentative d'explication. C'est ici qu'éclate aux yeux, de nouveau, l'ingéniosité de l'écrivain d'esprit scientifique : par son procédé favori de glissement du réel à l'irréel, il conduit tout doucement à la conception du gigantisme possible. Les êtres vivants croissent pendant un temps et avec une certaine vitesse; si on pouvait allonger ce temps, accroître cette vitesse ? On reconnaît ici le second procédé des contes : pousser à des limites logiques extrêmes des faits d'expérience commune. Wells représentera la découverte de la Nourriture des dieux comme le fait, non pas d'un seul savant, mais de deux : l'un, Redwood, a la manie de mesurer les êtres dans la période de croissance, et de représenter leur croissance par des diagrammes; l'autre, Bensington, est essentiellement un chimiste, occupé à étudier les excitants du système nerveux. Redwood s'est aperçu que la croissance des êtres vivants ne suit pas une progression uniforme, mais qu'elle est représentée par une série de montées brusques, interrompues par des paliers; en d'autres termes, il y a des jours où on grandit, et des jours où on ne grandit pas : et il est arrivé à la conclusion que « le sang des petits chiens et des petits chats, et la sève des fleurs de soleil, et le jus des champignons, dans ce qu'il appelait « la phase de croissance » différaient seulement par la proportion de certains éléments

de leur sang ou de leur sève les jours où la croissance n'était pas particulièrement nette » (1). Et c'est ici que Wells jouera son petit tour de passe-passe habituel, et nous fera passer du réel à l'irréel : Bensington, le chimiste, en lisant le rapport de Redwood, est frappé d'une grande lumière : « parce que, voyez-vous, cette différence était probablement due à la présence de cette même substance qu'il avait récemment essayé d'isoler dans ses recherches sur les alcaloïdes les plus stimulants pour le système nerveux » (2). Voilà la ligne de démarcation précise entre la science et la fantaisie déterminée une fois encore.

Quelles seraient les apparences aux yeux d'hommes non prévenus ? sommes nous tentés de dire une fois encore. Mais ici la réponse est trop claire : ils reconnaissent un géant dès qu'ils le voient ! et la question se pose un peu différemment : c'est autour du gigantisme secondaire, pour ainsi dire, du gigantisme des choses, des plantes et des animaux, que se jouera la fantaisie rigoureusement logique de Wells : si c'est à une « nourriture » spéciale que des hommes doivent leur gigantisme, comment ne pas imaginer qu'elle doit étendre ses effets à tous les êtres vivants des deux règnes qui y participeront ? Et c'est de l'étonnement et des réactions diverses des pygmées devant ce débordement que l'écrivain se divertira. Il en sera d'abord, parmi eux, qui s'efforceront de nier le phénomène : tel le couple des Skinners, les éleveurs de volailles à qui Redwood a confié la direction de sa ferme d'expériences, qui, certains de leur supériorité professionnelle, se gaussent d'abord du savant, attribuent ensuite à l'habileté de leurs soins la croissance formidable des poussins qu'on leur a confiés, et ne se décident qu'à la toute dernière extrémité à reconnaître qu'il se passe quelque chose d'anormal ; il y en aura qui se

1. Page 13. Transportez l'idée d'un principe constant de croissance de l'être assimilateur à la chose assimilée, et vous avez la notion de vitamines, entrée depuis dans la science.

2. Page 13.

refuseront à cet aveu même en présence du phénomène dans sa période de plein développement, tels Lady Wondershoot, tyran femelle du village, dont la charité dédaigneuse et impatiente ne voudra voir dans Caddles, dont il faut secourir les parents, qu'un petit pauvre insolemment immense, et le pasteur qui entreprendra de maintenir ce petit pauvre dans l'attitude d'humilité qui convient envers les puissances véritables de ce monde, la gentry et l'église; il y aura le prisonnier libéré après vingt ans d'incarcération, mis sans avertissement en présence du monde géant nouveau, qu'il visite sous la conduite — si on peut dire — d'un frère inintelligent, qui a depuis longtemps accepté sans plus essayer de comprendre le fait inexplicable : « these 'ere giants ». Et Wells se divertira longuement à rétablir la proportion des choses les unes par rapport aux autres : pour le chou grand comme une maison, il aura tôt fait de trouver le pot grand comme une église : si les hommes sont comme des tours, les guêpes seront comme des perdrix, le, rats comme des tigres, les larves d'insectes comme des langoustes, les roseaux comme des arbres...

Nous n'espérons pas avoir démontré de façon concluante que *La Nourriture des dieux* est surtout un conte, et beaucoup continueront à lui attribuer une signification et une portée philosophique profondes; mais ce dont on ne pourra guère douter après notre exposé, pensons-nous, c'est que le livre, par son débordement de richesse, relève nettement, pour le moins, de cette première des trois manières de Wells que nous caractérisons par les mots Laboratoire et Cabinet : celle dans laquelle l'écrivain, loin du monde réel, peut se laisser aller à tous les jeux de sa fantaisie déductrice, sans souci des conséquences.

Que, dans l'exubérance, il y ait une manière de fatalisme, c'est ce qui est clair : exubérer, c'est déjà pousser les choses à leurs conséquences dernières : la seule différence est, que dans l'exubérance domine la note joyeuse, faite de jeunesse et de santé; dans le fatalisme, la note sombre.

CHAPITRE III

LE FATALISME WELLSIEN

C'est par l'effet d'un phénomène purement humain et subjectif que le mot de fatalisme éveille en nous une idée de tristesse; les lois des choses ne sont ni gaies ni tristes, ni bonnes ni mauvaises : elles sont, et c'est tout, tant qu'une âme humaine ne se présente point pour s'en réjouir ou les déplorer. Ce n'est que notre humanité qui peut nous faire considérer comme sombre le fatalisme wellsien, qui n'est que ... fataliste.

On a dit et écrit bien souvent (1), après Wells lui-même (2), qu'il s'intéressait moins aux choses elles-mêmes qu'aux conséquences des choses, au présent qu'à l'avenir : on pourrait du reste arguer qu'il est dupe, et que seul le présent nous touche. Mais ce que personne, nous semble-t-il, n'a encore analysé dans le détail et avec une insistance suffisante, c'est le fatalisme qu'entraîne une pareille recherche : se demander ce que sera l'avenir, c'est admettre déjà, dans une certaine mesure, que l'avenir sera : non pas un avenir quelconque, mais l'avenir, parfaitement déterminé : c'est se courber docilement devant les choses qui viendront, et qui ne peuvent être autres qu'elles seront, c'est renoncer, donc, à toute possibilité d'action et de prosélytisme. Il nous semble que toute l'œuvre de jeunesse de Wells, les « romances » (3), porte plus fortement que toute autre cette empreinte fataliste : c'est ce qui nous intéresse en elle, bien plus que ses procédés de glissement du réel à l'ima-

1. M. Guyot, op. cit., page 18.

2. *L'Avenir en Amérique*, page 9.

3. Œuvres de fantaisie et d'aventures.

ginaire, que le caractère imaginaire et la splendeur des intrigues, que le talent même de l'écrivain : c'est ce qui nous paraît faire son unité : nous sommes si vivement frappés par ce trait, pour nous fondamental, que ces œuvres, habituellement appelées « the romances », ou « les romans scientifiques », nous sommes disposé à les rassembler sous ce titre : « les œuvres fatalistes ». Nous ne sommes point, certes, le premier, à attirer l'attention sur ce point : M. Guyot, dans un de ses chapitres (1), a bien senti et fait sentir la résignation désolante de Wells devant les sombres perspectives qui, s'il faut l'en croire, attendent le genre humain ; il n'entrait pas dans le dessein de ce critique — ce qui fait partie du nôtre — de relever le contraste remarquable que fait cette résignation avec l'effort apostolique qui remplira, à une époque ultérieure, et surtout dans sa période finale, toute la vie et la pensée de Wells. Et M^{me} Cazamian (2) a déjà caractérisé d'une forte phrase ce caractère fataliste d'un côté de l'œuvre wellsienne : « Wells, par l'ensemble de son œuvre, inspire le courage de vivre, le goût de l'action confiante et joyeuse ; il montre la beauté de cette aventure qu'est l'essor de notre espèce à travers le monde. Et cependant ses récits d'imagination, ses romans scientifiques, contiennent mainte vision de terreur ou de désespoir. *La Machine à explorer le temps* est une application implacable du déterminisme scientifique, des fatalités cosmiques, au devenir humain et au principe de la vie ». Pourquoi ce fatalisme ?

C'est un produit de la vie de laboratoire et de cabinet : à l'homme de science, lorsqu'il a fermé la mince porte qui le sépare du monde, rien ne paraît impossible — en imagination — et c'est la floraison des œuvres d'exubérance ; mais il n'est rien, non plus, devant quoi il soit nécessaire, et devant quoi il ne soit point ridicule, de se révolter : devant les forces aveugles qui mènent le monde, la rébellion est futile. Les raisons de se

1. *L'homme de demain.*

2. Op. cit., page 286.

résigner sont, chez Wells, de deux ordres : biologiques, et marxistes. Les études biologiques ne peuvent qu'incliner, au premier abord, vers le fatalisme matérialiste : la lutte pour vivre, et survivre, ne connaît aucun frein qui se présente sous forme d'élément moral impondérable : on n'aperçoit point de forces psychologiques dans le champ du microscope. D'autre part, on a vu plus haut ce que Wells doit à Huxley, dont vint le premier aveu que l'homme n'est pas exempt de la loi commune de l'évolution : les spéculations de Wells sur « l'homme de demain » ne sont que la transposition dans le domaine littéraire de l'aveu de Huxley. Bref, on peut nier l'évolution ; mais il semble que, dès l'instant où on l'accepte, on devienne assez nécessairement fataliste ; car, quelle que soit la cause de la variation initiale d'une espèce, on n'aperçoit jamais qu'elle soit consciente : caractère particulier, qui se perpétue, par hasard, ou parce qu'il arme plus puissamment pour la lutte celui qui en est armé ; elle n'est jamais le choix d'une intelligence. L'homme, seule intelligence qui nous soit connue, pourrait-il en prendre l'initiative ? sont-ce des espèces nouvelles que les éleveurs de bétail produisent par sélection ? les Indiens Têtes-Plates avaient-ils créé une nouvelle race d'hommes ? Seront-ce des races nouvelles que créeront les Sélénites, en adaptant les formes des ouvriers à leurs tâches (1) ? Wells, biologiste informé, ne peut le croire vraiment : que ne pouvons-nous le croire ! Que n'avons-nous produit une espèce nouvelle, au lieu de simples variétés ! Rien ne s'opposerait, alors, à une évolution consciente de la race humaine, — si elle arrivait à s'entendre sur la direction à donner à cette évolution ! Provisoirement, donc, pour le philosophe évolutionniste, la transformation de l'homme est certaine, et elle suivra une route que nous ne sommes pas libres de choisir.

1. Nous donnerons plus loin notre interprétation de cette invention : c'est, pour nous, la dernière limite de l'avilissement des forces morales, l'intervention même de l'hypnotisme étant rendue inutile.

Nous savons, d'autre part, que la fonction modifie, et même crée, l'organe : ce principe bien connu du biologiste, et allié à une inspiration marxiste, mettra Wells sur la voie du second élément essentiel de son fatalisme, qui consiste à pousser jusqu'à ses dernières limites (1) la différenciation annoncée par Marx entre possédants et prolétaires, et à montrer qu'elle sera non seulement économique mais physiologique, ce que Marx n'avait point prévu : et il est une autre conséquence, ou un autre aspect du marxisme, dont Wells fera son profit : c'est le matérialisme historique auquel il entraîne, la diminution systématique de l'importance des forces morales dans la marche du monde. Il est intéressant de remarquer que la série des œuvres « fatalistes » de Wells, que nous allons examiner maintenant, a été publiée avant l'époque de sa grande ferveur socialiste (2), puisque la dernière date de 1901. Nous en reconnaissons cinq, *La Machine à explorer le temps* (1895), *La Guerre des Mondes* (1898), *Quand le dormeur s'éveillera* (mai 1899), *Une Histoire des temps à venir* (novembre 1899) (3) et *Les Premiers Hommes dans la lune* (1901). Nous considérons que toutes les cinq sont essentiellement des spéculations fatalistes sur les conséquences de la différenciation marxiste entre possédants et dépossédés ; et nous pensons qu'il y a lieu d'examiner, pour chacune d'elles, d'abord la fiction, ensuite les caractères des deux races, enfin la forme que prend le rabaissement systématique des valeurs morales. Mais il nous apparaît que l'ordre dans lequel il convient de les examiner n'est pas l'ordre chronologique de la publication : c'est celui de l'éloignement des sociétés décrites par rapport au temps présent, qu'il est possible de déterminer par les indications du romancier d'une part, et par le stade qu'a atteint la différenciation des deux races de l'autre. *Quand le dormeur s'éveillera* et l'*Histoire des temps à venir* se placent au ^{xxii}e siècle, *La Machine du temps* vers l'an 800.000, la société

1. Nous retrouvons de nouveau ici le second procédé des contes.

2. Voir chapitre VI, *Le socialiste et les idées politiques*.

3. Dans le recueil III des Contes : voir page 66.

sélénite beaucoup plus loin, la société martienne plus loin encore — car, n'en doutons point, sélénites et martiens sont des hommes.

QUAND LE DORMEUR S'ÉVEILLERA, et UNE HISTOIRE DES TEMPS A VENIR

Il est tout indiqué de grouper dans une même étude ces deux histoires, très proches par les dates de leur publication (1), et qui sont placées dans le cadre de la même période et de la même civilisation (2) : la cité future de l'*Histoire*, dans laquelle tous les hommes sont devenus des urbains, et d'où un jeune homme et une jeune femme, acculés à la misère, essaient de s'échapper pour aller vivre dans la campagne abandonnée — entreprise téméraire à laquelle ils doivent bientôt renoncer — cette cité est la même que le Londres dans lequel le Dormeur s'éveille.

Pour la fiction, elle est banale : le moyen le plus simple pour transporter un homme dans les âges futurs a toujours été de le faire s'endormir d'un long sommeil : les sept dormeurs d'Ephèse, le roi Arthur, Barberousse — du réveil de qui, comme de celui du Dormeur, le peuple attend toutes les félicités, Rip van Winkle, Julian West, le héros de Bellamy (3), qui, lui aussi atteint de catalepsie, se réveille en Utopie, celui, aussi, de William Morris (4), à qui arrive la même aventure, combien d'autres encore, à qui la même chose est advenue, à travers les âges —

1. Mai 1899 et novembre 1899.

2. Le sommeil de Graham dure 203 ans : s'il a commencé vers l'époque de la publication du livre (1899), ceci nous amène en l'an 2102. Quant à l'*Histoire*, on nous dit qu'elle se place au début du 22^e siècle, et l'année 2100 est citée (page 167).

Les différences entre *Quand le Dormeur s'éveillera*, et une édition modifiée, en 1909, sous le titre : *Le Dormeur s'éveille*, sont minimes : Wells les signale dans une préface à cette dernière édition : il a surtout corrigé tout ce qui pourrait faire croire à de l'amour entre Graham et Hélène Wotton

3. *Looking backward* (1887).

4. *News from Nowhere* (1890).

de la littérature ! Rien de plus commun, donc, que le procédé ; mais Wells, ici comme partout, traite de façon originale le thème banal : tous les dormeurs qui s'éveillent, avant lui, dans des mondes nouveaux, non seulement se trouvent en présence de civilisations qui leur sont une révélation, mais sont eux-mêmes pour ces civilisations des revenants, à qui personne ne songeait plus : ils surgissent, d'un bois — Rip — d'une cave — Bellamy — d'une maison — Morris : le premier, et le seul, Wells a montré son dormeur devenant, du fait même de son sommeil, un facteur capital dans le monde nouveau, un objet d'intérêt, de curiosité publique — manifestée par l'exhibition dans une cage de verre — de manœuvres politiques de la part d'une oligarchie financière, d'espérances de libération de la part des asservis : bref, le point central du monde dans lequel il s'éveille : au lieu d'y rentrer par une petite porte, pour venir voir, spectateur curieux, ébahi et inaperçu, il se trouve instantanément placé au centre de la scène, au cœur d'un drame dans lequel il doit jouer le principal rôle. La même symbolique que pour Caddles, géant populaire asservi, qui, un jour, se lève et fait éclater ses chaînes, n'a pas manqué de se donner libre cours à propos du Dormeur : on veut qu'il soit le prolétariat, légitime propriétaire des biens qu'engendre son labeur, et dont l'ont dépouillé les oligarchies qui exercent le pouvoir à sa place, et jouissent des privilèges qui devraient lui revenir : son réveil serait le symbole de la révolution future fatale. Il nous paraît difficile d'accepter cette manière de voir, qui est la plus commune : Graham, endormi, ne travaille point ; ce n'est pas son effort qui lui assure la conquête du monde, c'est au contraire le jeu mécanique et stupide de l'accroissement du capital par l'intérêt composé, cet engendrement du métal stérile dont parle Shakespeare : le fait que Graham, généreux socialiste, quand il se réveillera, répudiera ses privilèges, et voudra libérer les esclaves que lui a donnés le jeu irrésistible de la loi d'airain, ce fait ne saurait tromper à ce point sur le caractère véritable de la fiction : c'est un hasard que Graham

soit socialiste : il ne l'aurait pas été qu'il n'en serait pas moins devenu le maître du monde (1).

Pour la différenciation, elle découle directement de la conception marxiste du divorce entre possédants et prolétaires. Economiquement, d'abord : toute la richesse du monde s'étant concentrée entre les mains de Graham, seul propriétaire, ou presque, représenté par le Conseil des administrateurs de ses biens, tous les non-possédants — la foule vêtue de bleu — ont été réduits à un véritable esclavage. Wells, du reste, a été plus loin que Marx en ne prévoyant plus qu'un seul propriétaire : en face des serfs du travail, la classe capitaliste s'est réduite à être surtout représentée par les suppôts et les soutiens du Maître endormi, membres du Conseil, état-majors des compagnies, directeurs et contremaîtres, corporations privilégiées, aéronautes, polices diverses — il y en a quatorze ! La spéculation est relativement réduite : on a cessé de pouvoir s'enrichir en faisant passer, de mains en mains, des titres : la Bourse est réduite à un lieu de rendez-vous pour quelques maniaques sans puissance ni richesse véritable. Chose remarquable, c'est à l'*Histoire des temps à venir* qu'il faut aller pour avoir des renseignements plus précis sur le statut économique du peuple des esclaves ; chose remarquable, Wells, dans cette période fataliste, ne veut voir que les inconvénients du système de suppression de la misère dont il fera plus tard la base même de son *Utopie moderne*. Ici existent, déjà, ces bureaux, ou bourses du travail, où tout individu peut se présenter pour être assuré d'un emploi convenant à ses forces et à ses aptitudes ; qui, centralisant les renseignements sur les besoins en main-d'œuvre et en produits d'un état scientifiquement organisé, savent instantanément où envoyer le postulant pour qu'il soit utilisé au mieux de l'intérêt commun ; qui, depuis longtemps, ont réalisé ce répertoire général des citoyens dans lequel l'empreinte

1. Nettement marxiste, par contre, est la lutte engagée entre Ostrog et le peuple : il est caractéristique de Wells que l'issue en soit incertaine.

du pouce est le procédé essentiel d'identification (1), et qui lui semblera plus tard une condition essentielle d'un état idéal moderne. Ici existent, déjà, des crèches où l'on prend les enfants à crédit, un crédit « qu'ils rembourseront par leur travail lorsqu'ils grandiront » (2) : crédit initial qui a été une des grandes idées de l'utopiste Bellamy, reprise par Wells : hélas ! dette initiale, plutôt, d'où découle l'esclavage de toute la vie. Les résultats, loin d'être utopiques, sont effroyables : le système aboutit à la démoralisation complète des travailleurs, dont l'insouciance, le mépris de l'épargne, la courte vue bornée aux besoins du jour qui commence, n'ont pu être que flattés et favorisés par la certitude que chaque jour suffit à sa peine, et à son pain, et même à quelques divertissements : ce qui sera le principe même de la prospérité de l'Utopie moderne est ici, par avance, le principe de la déliquescence sociale ! Aussi, Denton et Elizabeth, quand le destin les fait choir parmi les pâles porteurs de la toile bleue, ont-ils l'impression qu'ils ont chu au milieu d'animaux inférieurs hostiles : un gouffre s'est ouvert entre les deux classes, qui ne parlent même plus la même langue : là aussi les choses sont poussées jusqu'à leurs conséquences extrêmes : le fait d'une distinction entre le langage des gens cultivés et celui des gens incultes est une vérité banale ; alors que les différences dialectales, par suite de la diffusion de la matière imprimée, disparaissent, une scission se produit à l'intérieur des grandes langues nationales, enfin unifiées, ou en voie d'unification : deux branches se développent, celle qui reste fidèle à l'écriture et se règle sur elle, et celle qui ne s'en soucie point : les choses ont naturellement été précipitées, dans le stade de civilisation qu'imagine Wells, du fait de la disparition du livre et du journal, et de leur remplacement par différents systèmes phonographiques. Il est encore à remarquer que, déjà, les riches et les chefs, du

1. Page 194 : « Ils signaient ces bons de travail de l'empreinte de leurs pouces, qui étaient photographiés et classés de façon à permettre à la Compagnie d'identifier en une heure un de ses 200 ou 300 millions de clients ».

2. Page 190.

reste demeurés beaucoup plus indépendants dans l'*Histoire*, spéculateurs et propriétaires véritables, et non simples dépendants du Maître endormi, vivent en haut, dans les superstructures de la cité : les pauvres et les esclaves, en bas : aboutissement fatal du processus qui contraint une portion de plus en plus considérable des travailleurs à vivre dessous ; les domestiques, en premier lieu (1) ; et puis, avec la venue de la civilisation industrielle, mineurs, égoutiers, personnel des chemins de fer souterrains, serviteurs des stations électriques, chauffeurs de toute espèce, y compris ceux des navires, qui peinent dans l'enfer inférieur, pendant que les riches se prélassent sur le pont... Si Marx avait prévu cela, il n'en avait rien dit.

Pour le physique, non plus, Marx n'avait rien prévu. Disons ce qui nous semble la vérité à ce sujet : l'idée que la vie du prolétaire devait amener une diminution de sa robustesse physique par rapport au favorisé ne pouvait guère naître que dans un cerveau anglais : l'Anglais, en effet, est encore le seul homme qui vive dans une civilisation assez évoluée par rapport à la civilisation agricole traditionnelle pour concevoir que le travailleur puisse devenir physiquement inférieur à l'oisif. Sur le continent européen, moins avancé dans la voie de la transformation industrielle, la croyance reste fortement enracinée, à la vigueur musculaire plus grande du manuel : l'ouvrier traditionnel des affiches révolutionnaires, c'est encore l'hercule rubicond, musclé, souvent velu, à la poigne de fer, manieuse du lourd marteau ou de la lourde pioche, qui saisit au collet le bourgeois blême, ou bien obèse, ou bien avorton ridicule, incapable d'effort physique et de résistance à la fatigue : la certitude est encore solidement plantée dans les masses ouvrières du continent que, si les « capitalistes » les ont dépossédées, c'est par des ruses d'avocat, non par une supériorité physique autant qu'intellectuelle. Il en va autrement en Angleterre, où un

1. « Life below stairs » était déjà, dans la civilisation et la littérature victoriennes, un domaine à part.

siècle déjà, ou presque, de vie urbaine, a fait perdre au peuple la moyenne de robustesse des ancêtres paysans, alors que les classes possédantes, endurcies dans la pratique des exercices physiques, s'élevaient à une vigueur toujours plus supérieure à celle du peuple ouvrier; les héros de l'Himalaya sont des «gentlemen»; et le premier à faiblir de l'expédition du capitaine Scott fut le seul qui n'était pas un «gentleman». Les choses en étaient venues à ce point, au début du ^{xx}e siècle, que les continentaux, ne voyant jamais les Anglais que sous forme d'équipes de football, de groupes d'athlètes, de voyageurs des classes riches, de fortunés hivernants de la Méditerranée, d'officiers ou de fonctionnaires des Indes en route à travers la France, en étaient arrivés à accepter sans discussion ni réflexion le dogme de la supériorité physique des «Anglais»: ce dogme est un de ceux que la guerre a tués: le spectacle de la faiblesse relative des Anglais moyens, qui ont formé la masse des armées continentales à partir de 1916, a ouvert les yeux des moins avertis: leur infériorité par rapport à la robuste masse française, dont les trois quarts, pour le moins, avaient encore dans les veines du sang pur de terrien, est apparue aux moins observateurs. Bref, nous avons appris à connaître, des Anglais, non seulement les vingt-deux qui ne font jamais autre chose que jouer au football, mais aussi les dizaines de milliers qui ne font jamais autre chose que regarder les vingt-deux (1).

Mais les Anglais étaient naturellement beaucoup mieux renseignés sur la déchéance physique de leur race: il n'est pas étonnant que Wells, poussant toujours les choses jusqu'à leurs extrêmes limites, en ait tiré les conséquences qui lui semblaient s'imposer: «après les visages heureux des salles de danse, les vigueurs délibérées du quartier des affaires, Graham put remarquer les visages émaciés, les faibles muscles et les yeux

1. Wells, grand contempteur de la paysannerie, reconnaît cependant sa supériorité physique, et la résistance obstinée qu'elle apporte et apportera à toute tentative pour la supprimer.

fatigués de beaucoup des travailleurs modernes. Ceux qu'il vit au travail étaient nettement inférieurs, physiquement, aux quelques contremaîtres et contremaîtresses gaiment vêtus qui dirigeaient leur labeur. Les puissants travailleurs de l'ère victorienne avaient suivi le cheval de trait, et tous les autres vivants producteurs de force, dans leur disparition : la place de ces muscles dispendieux était prise par quelque adroite machine. Le travailleur moderne, homme ou femme, était essentiellement un surveillant et un alimenteur de machine, un domestique, un subordonné, ou un artiste à qui on dictait l'œuvre. Les femmes, par comparaison avec celles dont Graham se souvenait, étaient, dans l'ensemble, nettement laides, la poitrine plate » (1). Tels sont les prolétaires que le dormeur trouve en s'éveillant : il est remarquable, cependant, que, pour affaiblis qu'ils sont, ils n'ont pas perdu toute énergie et toute pugnacité : ils se battent courageusement, se faisant tuer par milliers, contre la police rouge du Conseil pour Ostrog, puis pour Graham contre Ostrog, sa police orange et ses nègres. Dans *l'Histoire des temps à venir*, des caractères nouveaux apparaissent, plutôt contradictoires de ceux-ci : la supériorité des privilégiés et des intellectuels a disparu : ils ont renoncé aux exercices physiques : la rixe entre Denton et l'hypnotiste qu'il veut obliger à le réinstaller dans les bonnes grâces de sa fiancée (2) est une surprise pour l'un et l'autre : « en un instant, les deux hommes furent noués en une étreinte maladroite : car l'athlétisme, si ce n'est pour des exhibitions, et comme occasion à paris, avait disparu de la terre » (3). Dans la campagne, encore que Denton et Elizabeth se comportent bravement et se battent héroïquement contre les chiens affamés, il est trop clair qu'ils ont perdu l'habitude de se servir d'outils et d'armes, la vertu des races exploratrices et colonisatrices ; Bindon, aussi, le quadragénaire amoureux d'Elizabeth, a négligé l'entretien

1. Page 239.

2. Page 153.

3. Page 153.

de sa force physique. Par contre, c'est dans les bas-fonds que s'est maintenue la tradition de la lutte et de la force physique, même si ce sont la ruse et la déloyauté qui sont la règle, et non plus le loyal souci du « fair play »; on se donne des coups de pied, on s'étrangle, on se retourne les doigts, on se crève les yeux : ici, « le poing est roi » (1), et Denton l'apprend à ses dépens. Ainsi, il semblerait que, dans les six mois qui séparent les deux livres, Wells ait évolué, rabaissé la valeur physique des aristocrates, qu'il rapproche des Eloïs pour la faiblesse, et augmenté la force des prolétaires, qui, comme les Morlocks, leur sont déjà une source de terreur (2).

Pour le matérialisme, il est déjà très grand. Les conditions sociales dépeintes sont extrêmement défavorables à la vie de l'esprit : alors que, dans la période d'apostolat, Wells verra le salut du monde dans la diffusion toujours plus grande de l'activité intellectuelle, dans la période fataliste il l'aperçoit sans cesse diminuée, réduite à zéro. Tout conspire ici à peindre le tableau d'une époque dédaigneuse des valeurs intellectuelles et morales : la disparition des livres et leur remplacement par un enseignement phonographique, celle des journaux, que suppléent des machines parlantes, sont des traits de décadence : le théâtre lui-même est remplacé par un petit cinématographe en chambre : suite logique de la grande mort de l'esprit dont la venue du journal et du cinématographe n'ont encore été que des étapes. Aussi bien chez les aristocrates que chez le peuple, la culture est morte. L'art ? Il n'est plus représenté par rien : on ne rencontre pas un artiste. Une jeune fille, avec qui Graham s'entretient, a peine à comprendre le mot peintre : « Ah oui ! vous voulez dire ces braves gens dont vous aviez une si haute idée parce qu'ils savaient recouvrir de couleurs à l'huile de larges espaces de toile ? De grands rectangles. Et les gens mettaient ces affaires dans des cadres dorés et les

1. Page 213.

2. Voir plus loin, *La Machine à explorer le temps*, qui, ne l'oublions pas, a été conçue antérieurement, bien que l'époque décrite se place plus loin de nous.

pendaient en rangées dans leurs salons. Nous n'en avons plus. Les gens se sont fatigués de ça. » (1) La petite malicieuse avait cru d'abord comprendre qu'il parlait d'une autre sorte de peinture, et elle l'indique en portant un doigt significatif sur une joue au-dessous de tout soupçon. En fait d'artiste, elle ne peut lui citer que Wraysbury, « le capillotomiste à la mode ». Ne parlons point de poètes, ni de poèmes : Mwres, le père d'Elizabeth, ne trouve même plus le mot tout prêt au bout de sa langue lorsqu'il le cherche, tant la chose lui est devenue étrangère : sa fille, raconte-t-il à l'hypnotiste, est tombée amoureuse du pauvre et romanesque Denton : « il est tout jeune, et très excentrique; affecte le suranné — il sait lire et écrire ! Elle aussi. Et au lieu de communiquer par téléphone, comme des gens raisonnables, ils écrivent, et s'envoient — comment dit-on donc ? — Des billets ? — Non ! pas des billets... Ah ! des poèmes ! » (2). Les romanciers ? on ne lit plus et on n'écrit plus : leurs œuvres sont communiquées par le téléphone : un haut-parleur brait, vaste et désolant : « Si vous aimez la littérature truculente, branchez vous sur Bruggles, le plus grand auteur de tous les temps... » (3) La même jeune fille — c'est la fille du Grand Porcher — répond avec indignation à Graham, qui s'informe de la présence possible de grands écrivains à une fête donnée en son honneur : « Pas d'écrivains. Ce sont presque toujours des gens si bizarres — et si préoccupés d'eux-mêmes ! Et ils se disputent si terriblement ! Il y en a qui vont jusqu'à se battre pour des questions de préséance sur les escaliers... » (4) De musique il n'est plus question depuis longtemps, que de celle — américaine, sans doute : musique de jazz-band, déjà — qui fait sauter et tourner les couples dans les salles de bal : chez les aristocrates comme chez le peuple.

1. Page 167.

2. Page 143.

3. Page 193.

4. Page 167.

Il est des lieux, pourtant, où l'on pourrait soupçonner que l'art a conservé ses droits : ce sont les cités de plaisir, où les riches vont s'endormir dans des délices qui sont souvent la dernière satisfaction qu'ils s'accordent lorsque l'Euthanasie devient impérative : Capoues, ou Capris, dont l'existence mystérieuse suffit à emplir les prolétaires d'envie jalouse et de rêves indistincts : hélas ! Wells ne nous en fait voir aucune avec précision : il les laisse volontairement dans l'ombre (1).

Ne faut-il pas considérer, aussi, la disparition à peu près complète du sentiment maternel comme un autre signe de l'endurcissement matérialiste des hommes nouveaux ? Les enfants sont tous élevés en couveuse, tels des poussins, pendant que les mères vont danser. On fera remarquer à Graham — l'ironie de l'écrivain est évidente — qu'elles s'y intéressent toujours : « Ils sont encore immensément orgueilleux des enfants. Ils viennent ici pour les regarder, très souvent » (2). Un jeune couple ainsi occupé « rit d'un rire hystérique en contemplant la tête chauve de son nouveau-né », à travers le verre. Elizabeth Mwres, qui s'efforcera d'élever le sien, est une attardée : les événements le lui font bien voir.

Enfin, le ravalement systématique du sentiment et des forces morales est encore indiqué, surtout, par les développements nouveaux de la science de l'hypnotisme : certains peuvent passer pour un progrès : que ses pratiques aient, dans une très large mesure, remplacé les drogues et les anesthésiques en médecine, rien de mieux ; qu'elles permettent de débarrasser les élèves pilote-aviateurs du vertige et de leurs terreurs imaginaires, fort bien ; mais qu'elles se soient substituées aux anciennes méthodes d'éducation, que des années d'études, grâce à l'hypnotisme, soient remplacées par quelques semaines d'hyp-

1. Le héros du *Rêve d'Armageddon* (voir page 68 : conte 50), qui passe une partie de sa seconde vie dans une cité de plaisir à Capri, ne donne pas non plus de précisions.

2. Page 227.

3. Page 189.

nose, que les enfants de la classe ouvrière soient, par ce moyen, transformés en surveillants de machines admirablement ponctuels et sûrs, et ainsi délivrés des longues et dangereuses pensées de la jeunesse, voilà une série de progrès pour le moins douteux. Le mépris du sentiment s'affirme encore dans l'application de l'hypnotisme au domaine du cœur : « Si quelqu'un désirait se rappeler un nom, une série de nombres, une chanson, un discours, il le pouvait, par cette méthode; et inversement on pouvait supprimer les souvenirs, déraciner les habitudes, arracher les désirs — bref, on usait d'une sorte de chirurgie psychique. Ainsi, les hontes, les humiliations étaient oubliées, les veuves oblitéraient leurs maris défunts, les amants rancuniers se libéraient de leur esclavage » (1). Le désir de rabaisser la vie du cœur, comme la vie de l'esprit, est ici très clair : dans *l'Histoire*, un exemple précis sera donné : l'hypnotiste enlève l'amour de Denton du cœur d'Elizabeth comme un dentiste arrache une dent, et puis il le réinstalle en même lieu, lorsque Denton l'y oblige, comme une dent, encore, artificielle, à la place demeurée vide.

Combien ce fatalisme est déjà plus compliqué que le simple marxisme !

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS (2)

Ce que nous retenons surtout de ce livre, c'est la spéculation, sur une époque beaucoup plus éloignée de l'avenir, d'un esprit qui suit la même pente marxiste que nous avons déjà reconnue dans les deux récits que nous venons d'examiner.

La fiction y est partie secondaire, et même accessoire; et pourtant elle a contribué pour autant et peut-être plus que le fond même au succès universel de l'ouvrage : le moyen du voyage a peut-être séduit autant et plus que le pays visité, dont beau-

1. *Le Dormeur*, page 190.

2. Juin 1895.

coup de lecteurs se sont peu souciés, et qui les a même fait sourire : le Voyageur, cramponné à sa machine frémissante, et qui voit jours, mois, années, défiler devant lui comme l'éclair, pour ne s'arrêter que quand il lui plaît, est resté fixé, image romanesque, grande figure d'aventure, éternellement, dans la mémoire de beaucoup qui n'ont cure du marxisme intégral. Si la fiction est nouvelle, l'effort à faire pour la mettre sur pied était minime : la machine, au fond, c'est, dans le temps, l'équivalent du tapis volant des *Mille et Une Nuits* dans l'espace : aussi Wells ne s'est-il guère torturé l'esprit pour la rendre plausible : on n'avait qu'à s'asseoir sur le tapis et à souhaiter être quelque part pour qu'il vous y portât rapidement : le Voyageur se met en selle, touche une manette, et se met en route vers l'époque désirée, en avant ou en arrière : le temps est, pour lui, non pas annihilé mais accéléré. Nous avons signalé ailleurs (1) la façon dont l'idée d'une machine à voyager dans le temps s'était de très bonne heure (188) emparée de l'esprit de Wells : le progrès que marque l'œuvre définitive sur le court récit original, *Les Argonautes du temps*, n'est pas seulement un progrès d'art : c'est surtout un progrès de la pensée. Nous voulons dire que, dans la forme première, la conception même de la Machine suffisait à satisfaire et à réjouir l'écrivain : il était aussi heureux de sa monture qu'un jeune bicycliste de sa première bicyclette : il se souciait à peine des contrées traversées : la satisfaction physique de se mouvoir sans heurt dans l'élan souple de la mécanique presque vivante, sur les pneus doux et pleins qui épousent élastiquement les contours de la route, suffit au bonheur du néophyte : il roulerait avec autant de joie — bien qu'avec une sécurité moindre, probablement — les yeux fermés : tous les cyclistes débutants, Wells le premier, ont connu cela, surtout dans l'âge héroïque du cyclisme (2) : ce n'est que plus tard, aux mûrs, aux sages, que

1. *Revue Anglo-Américaine*, n° 4, avril 1924.

2. Ses histoires de cyclistes le prouvent : *Les Roues de la fortune* (1896); *Un parfait gentleman en bicyclette* (1897) (dans un recueil : *The Humours of cycling*).

la machine apparaît comme un instrument en vue de l'exploration d'un pays. Ainsi de Wells et de sa machine : dans la forme de 1895, elle est devenue un moyen pour nous permettre de contempler les temps nouveaux.

« Où Wells a-t-il trouvé l'idée que le temps est la quatrième dimension de la réalité, et que savait-il alors de l'histoire de cette idée ? » M. Slosson se pose la question sans y donner de réponse (1); mais il est naturellement mieux renseigné pour ce qui est plus proche de nous : « Wells ne pouvait, en tout cas, malgré son don prophétique, avoir prévu la part importante que cette idée jouerait dans la pensée scientifique et la spéculation métaphysique du siècle proche. Lorenz, Einstein et Minkowski l'ont incorporée dans leur nouvelle théorie de la relativité, qui menace d'abolir l'éther, et de faire de la masse une variable dépendant de la vitesse. Notre espace euclidien ordinaire, ou espace à trois dimensions, ne serait ainsi qu'une section à un moment donné... Et pour la philosophie de Bergson, elle est fondée sur la distinction qu'il établit entre la durée psychologique et le traitement physique du temps comme une sorte d'espace » (2) Il nous semble que cette dernière indication aurait pu amener le critique à aller consulter *Les données immédiates de la conscience* — que du reste il n'est nullement certain que Wells ait connu — et à y trouver, déjà, l'indication que le temps et l'activité pure se confondent. Il est, d'autre part, piquant, qu'un grave philosophe, M. W. B. Pitkin, savant américain réputé, ait pris la peine de faire la critique de *La Machine* du point de vue métaphysique. C'est au cours d'une tentative (3) pour démontrer, comme Bergson, que le temps n'est pas autre chose que l'activité pure, en se servant simplement des notions mêmes d'espace et de temps, et non, comme Bergson, de l'introspection. Ce qui distingue le temps de l'espace,

1. Op. cit., page 88.

2. op. cit. : Slosson donne à ce sujet une bibliographie.

3. *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. IX, n° 19 : pages 521-26; 10 septembre 1914.

fait remarquer M. Pitkin, c'est essentiellement l'impossibilité de s'y mouvoir; et il ne faut pas croire que ce ne soit là qu'un accident temporaire imputable à notre ignorance, comme Wells l'insinue : car se mouvoir dans le temps impliquerait une contradiction : le Voyageur du temps voit les siècles se hâter : cela revient à dire qu'il met très peu de temps pour traverser beaucoup de temps (1), ou que sa rapidité-temps est supérieure à la rapidité du temps : cela équivaut à concevoir deux systèmes, le monde et le Voyageur, qui se déplacent dans le temps avec une rapidité différente : c'est aussi absurde que de dire qu'on peut faire un mille en un pouce, ou aller à Pékin en allant à la porte de sa chambre. Et la seconde difficulté de la fiction wellsienne, ce sont les dangers de la route : le Voyageur vole à travers le temps réel; or, le temps réel, c'est l'histoire : il n'échappera donc pas aux événements matériels, puisqu'il reste dans l'espace : sa maison lui tombera dessus... où sera-t-il, lorsqu'un tas de briques occupera la portion de l'espace qu'il occupe actuellement... ? et la terre ne se dérobera-t-elle pas sous ses pieds ? En un mot, « le temps réel est si complètement intégré à l'espace physique et aux entités physiques que toute transition d'un temps T à un temps T' implique une transition d'un espace S à un espace S'. Le mouvement dans l'espace est impossible sans mouvement dans le temps; et, inversement, le mouvement dans le temps est impossible sans mouvement dans l'espace. Si un homme veut faire un mille, il lui faut faire un mille, et dans un certain temps : s'il veut traverser une année, il lui faut traverser une année, et, ce faisant, traverser des formes et des systèmes spatiaux, pour lui-même et ce qui l'entoure » (2).

1. Il convient du reste de remarquer que Wells a anticipé cette objection : l'idée, au moins, s'est présentée à son esprit : « If it is travelling through time fifty times or a hundred times faster than we are, if it gets through a minute while we get through a second... » (II, *The machine*, page 21).

2. Op. cit. Il nous semble, pour notre compte, qu'on peut concevoir quelque chose d'immobile dans l'univers spatial, et qui traverse le temps seulement, si rien d'autre ne vient occuper le même espace.

Comme tout cela est vrai ! Et que de bons arguments dépensés sans nécessité ! N'est-ce point le pavé pour écraser la mouche ? Combien d'autres arguments aussi irréfutables ne peut-on pas opposer à la Machine ! Que le Voyageur met un certain temps même à revenir en arrière — simple remarque ; que, revenu en arrière, il pourrait empêcher des événements du présent, ce que Dieu même ne peut pas — il est vrai, répond-on, que Dieu a voulu le présent tel qu'il est ; que s'il dépasse, en arrière, l'époque de sa naissance, il disparaîtra : s'il est encore là, il y sera deux fois : par lui-même, et en germe dans le cosmos : fâcheux affront au principe d'identité ; et lui serait-il donné de se contempler à l'âge de six ans, ou de six mois ? et comment se fait-il qu'il ne sera pas mort, s'il saute seulement cent ans ? Mais dire tout cela, c'est opposer au Conte des *Mille et Une Nuits* qu'on ne peut pas mettre un esprit dans une bouteille...

La différenciation, qui ne faisait que commencer au début du ^{xx}e siècle, à deux cents ans à peine de nous, est allée très loin en l'an 802.701, où s'arrête le Voyageur : on sait — c'est une des plus universellement connues des conceptions de Wells, et nous ne nous y attarderons pas longuement — que les deux classes sont devenues deux races, les Eloïs, descendants des capitalistes, ou des suppôts du Dormeur, et les Morlocks, venus des prolétaires du sous-sol (1) : les uns, êtres jolifs, mignons, couronnés de fleurs et de marjolaine, dansant dans les prairies d'un printemps éternel ; les autres, blanchâtres araignées humaines, forgerons souterrains qui, par les nuits sans lune, viennent boire le sang des Eloïs. On pourrait arguer ici, contre Wells, que la différenciation a atteint le point où disparaissent les raisons de conflit : les Eloïs n'ont besoin que de fruits, qu'ils trouvent en abondance ; les Morlocks sont, de leur côté, parfaitement adaptés à leur vie nouvelle, et satisfaits, probablement,

1. Le prolétariat a plus ou moins accepté le nom : « Nous sommes les Morlocks », dit le chef syndicaliste à l'évêque Scrope (*L'Ame d'un évêque*, page 34). Voir aussi le livre de James C. Welsh, mineur, et membre des Communes : *The Morlocks* (ce sont les mineurs).

de leurs travaux : pas de hiérarchie, pas de tyrannie, pas de souffrance donc, ni chez les uns ni chez les autres : chacun dans son rôle, adapté à son rôle, content de son rôle : voici que le marxisme, poussé assez loin, rend le marxisme inutile... n'était ce goût infortuné pour la friandise occasionnelle que représente la chair des Eloïs, goût que Wells prête gratuitement aux Morlocks : il faut bien corser son roman.

Physiquement, les Eloïs ont évolué dans la direction indiquée par *l'Histoire des temps à venir*, non par *Le Dormeur s'éveille* : ils se sont affaiblis au lieu de devenir plus forts ; mais ici aussi tout n'est-il pas bien ? que feraient-ils de muscles puissants ? les leurs le sont assez pour leur permettre de danser. Et pour les Morlocks, pourquoi pas ce blafard lémur souterrain ? Ce n'est qu'un préjugé, qui associe toute civilisation supérieure avec la forme humaine traditionnelle.

Pour le matérialisme, son triomphe est complet : les dernières traces de sentiment ont disparu, non seulement chez les Morlocks mais chez les Eloïs : ceux-ci ne sont plus capables que d'un peu d'émotion collective dans le danger : seule, la petite Weena, dont le Voyageur sauve la vie, a conservé le sens de la gratitude, et le pouvoir des larmes : comme, vingt-huit ans plus tard, dans *Des Hommes comme des Dieux*, l'Utopienne Lychnis.

Certes, *La Machine* est un livre fataliste : le Voyageur « pensait sans joie au Progrès du Genre Humain, et voyait seulement dans l'accroissement de la civilisation un fol entassement qui devait inévitablement choir sur ceux qui y travaillaient, et les détruire, en fin de compte » (1) : ainsi dit Wells dans l'Épilogue. Surtout, il est intéressant de trouver ici aussi, par avance, dans la période fataliste, une critique par lui-même d'une partie importante du futur utopisme wellsien : le désir d'abolir la guerre. La lutte est non seulement inévitable, mais encore saine et désirable : si elle disparaît, la valeur humaine disparaît avec elle. « Qu'est-ce qui, si la science biologique n'est pas

une masse d'erreur, est la cause de l'intelligence et de la vigueur humaines ? La souffrance et la liberté ; les conditions dans lesquelles les actifs, les forts et les subtils survivent, et les faibles sont supprimés ; les conditions qui font valoir l'alliance loyale des hommes capables, la maîtrise de soi, la patience et la décision » (1). Tout le chapitre intitulé « *Le Crépuscule du genre humain* » n'est qu'un commentaire de cette pensée. Wells a reconnu, par avance, que l'Utopie — une certaine conception de l'Utopie — va nécessairement à la faillite dès qu'elle est réalisée : et il n'est rien de plus fataliste, de plus tragique, de plus pessimiste — on peut employer le mot ici — que l'aveu de la faillite de l'Utopie. Mais un espoir nouveau ne naît-il point avec la mort des incapables ? Cette décadence de tout art, étendue ici à la décadence de toute industrie, alors que les hommes du XXII^e siècle restaient pour le moins de prodigieux ingénieurs, c'est la décadence des supérieurs : il reste les livides forgerons souterrains : eux sont heureux, puisqu'ils travaillent, puisqu'ils progressent. Les Eloïs disparaîtront ? Tant mieux : ils ne méritent plus de vivre. Les Eloïs sont morts, vivent les Morlocks ! le monde, et l'avenir, sont toujours à ceux qui luttent et s'efforcent, même s'ils n'ont point notre forme : les hommes finiront, mais la vie ne finira point (2).

LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE (3)

Ce n'est pas sans quelque hésitation que nous nous sommes décidé à ranger *Les Premiers Hommes dans la lune* parmi les œuvres fatalistes : ce livre, par tant de caractères, appartient si nettement aux œuvres d'exubérance, une telle richesse d'ima-

1. Page 49.

2. Nous ne connaissons qu'un écrivain, M. J. H. Rosny qui ait imaginé une forme de vie dont le principe ne soit pas la matière organique : les ferro-magnétaux, êtres métalliques, qui naissent alors que la vie organique meurt faute d'eau (*La Mort de la Terre*).

3. Novembre 1901.

gination logique s'y déploie, on y sent une joie si profonde à suivre jusqu'au bout des enchaînements d'idées, à déduire les plus lointaines conséquences de prémisses « scientifiques » une fois acceptées, qu'on éprouve quelque peine à détacher son regard de la fantaisie exhalante de la fiction pour le fixer sur le côté systématique et doctrinaire de l'œuvre, le plus et le seul important et significatif. Donnons nous, pourtant, un instant, la joie d'examiner un peu cette fiction, avant de passer au côté profond du livre.

Qu'arriverait-il si des hommes allaient dans la lune ? ou — même question sous une forme un peu différente — qu'y trouveraient-ils ? Certes, à sa surface, la mort, ou plutôt l'absence de la vie telle qu'elle nous est connue : notre science a dépassé celle de Cyrano de Bergerac, et Jules Verne lui-même n'a osé placer sur la lune, où il ne fait pas débarquer ses héros, aucun être vivant. Mais à Wells il faut des habitants à toute force, et ici son aptitude merveilleuse à tirer des inférences se donne libre carrière. Puisque les habitants ne peuvent résider à la surface, alternativement gelée et rôtie, ils vivront à l'intérieur, où ils pourront jouir d'une température égale, tels les héros de Bulwer-Lytton (1) ou de Gabriel Tarde (2). Mais il faudra bien que les visiteurs terrestres puissent communiquer avec les Sélénites : ceux-ci communiqueront donc avec la surface à l'aide de puits dans lesquels ils circuleront, soit dans des ballons, soit sur une voie en spirale taillée dans la paroi cylindrique : ils pourront venir à la surface au début et à la fin du jour lunaire, lorsque la température sera supportable, ils s'enfermeront « sous lune » (3) lorsque viendra la nuit, mortelle, puisque l'air se liquéfie, puis se solidifie. Jusque là, rien que de logique et même de banal, et Wells, n'avait été sa tendance

1. *The Coming race.*

2. *L'Homme souterrain.* Wells a écrit une préface à la traduction anglaise de ce livre : voir appendice I.

3. Les traducteurs français rendent assez comiquement « underground » par « sous terre ».

marxiste, pouvait nous donner simplement un autre peuple souplanétaire.

Mais comment imaginer que des hommes puissent aller dans la lune ? Depuis qu'il y a des hommes, et qui la regardent, le désir d'y aller voir a hanté parmi eux les esprits aventureux et les chercheurs d'inconnu : y être, cela ne veut-il pas dire, dans la bouche des prosaïques, être un esprit original ? Cyrano, on s'en souvient, avait force façons d'y monter. Jules Verne ne trouva qu'un canon, et il ne trouva point si mal, puisque, en l'an 1924, le professeur R. H. Goddard, Américain, annonce qu'il va envoyer une fusée dans la lune — pour commencer. Wells est plus ingénieux : il mènera ses hommes dans la lune par la découverte d'une substance rebelle à la pesanteur : pour dire vrai, M. de La Palisse aurait déjà dit qu'on pourrait échapper à la pesanteur à l'aide d'une substance rebelle à la pesanteur : Wells nous prie gentiment de la tenir pour vraie le jour où c'est nécessaire, après nous y avoir préparé par des exemples d'opacité diverse de certaines matières : « Le 14 octobre 1899, cette incroyable substance était faite » (1). Amusons nous à constater que, une fois formée la conception de la Cavorite, l'esprit de Wells continue à travailler dans ses glissières habituelles : Qu'arriverait-il si elle existait ? Que tout ce qui serait au-dessus d'elle, air compris, cesserait de rien peser ; que l'air environnant cette colonne d'air sans poids, pesant sur lui, le ferait s'échapper vers le haut, emportant tout sur son passage, deviendrait à son tour de poids nul : notre atmosphère tout entière risquerait de s'échapper par cette fontaine jaillissante ; certes, en quittant l'espace situé immédiatement au-dessus de la Cavorite, l'air reprendrait du poids, et nous reviendrait ; mais trop tard peut-être. Comment concevoir que la Cavorite soit possible ? L'amiante l'est bien, qui est rebelle à la chaleur ; et tant d'autres. Les apparences ? Le spectateur non prévenu croirait à une espèce d'explosion ou de cyclone...

Il est difficile de parler de spectateur non prévenu pour un voyageur qui entreprend une excursion dans la lune : les apparences ne seront pas des surprises entières pour Cavor et Bedford. Pour ce qui est du dispositif et des péripéties du voyage, Wells a beaucoup en commun avec Verne : choc au départ — moins fort — provisions, appareils à épuiser l'acide carbonique, cylindres d'oxygène permettant de régler la pression atmosphérique, fenêtres permettant de regarder vers la terre ou vers la lune, valve permettant au besoin d'expulser les objets inutiles sans perte d'air : Verne avait déjà utilisé, aussi, l'absence de poids (1), et donc la flottabilité des hommes et des choses enfermés dans son obus, mais seulement dans la période où il quittait la zone d'attraction de la terre pour entrer dans celle de la lune : ces phénomènes, vu l'emploi de la Cavorite, sont étendus par Wells au voyage tout entier (2). Wells a, aussi, en commun avec Verne, la chute dans la mer au retour de Bedford — encore qu'elle ne lui soit pas nécessaire, comme à Verne dont l'obus s'écraserait sur le sol. Quelles seront les apparences dans la lune ? Si les voyageurs arrivent la nuit, ils verront des masses blanches neigeuses, qui seront de l'air solidifié : elles se liquéfieront, puis se gazéifieront avec le soleil levant : le jour venu — qui sait ? — une végétation, peut-être, qui devra couvrir tout son cycle en quatorze fois 24 heures : ils pourront s'y perdre (3) : et, puisqu'on a admis que la surface serait accessible aux Sélénites à ce moment, certains d'entre eux paraîtront, qui pourront être des bergers menant des troupeaux, et par qui on les fera prendre. Mais comment se laisseraient-ils prendre par des êtres d'une force physique très inférieure ? L'attraction variant, la puissance musculaire d'êtres venus d'une autre planète varie : sur la lune, celle des hommes

1. Pyecraft !

2. Osera-t-on dire ici qu'on regrette un peu, pour plaisants et pittoresques que soient Cavor et Bedford, l'absence du joyeux Michel Ardan, ou de quelque sien cousin ?

3. On a vu plus haut quelle attraction exerce sur l'esprit de Wells l'idée d'une végétation luxuriante et gigantesque.

sera multipliée environ six fois (1) : la texture de toutes les substances, qui luttent contre une attraction six fois moindre, sera beaucoup plus légère, et le poing de Bedford entrera dans la poitrine des Sélénites comme le doigt d'un enfant dans un soufflé au chocolat. Il faudra donc livrer les terrestres aux Sélénites sous le coup d'une ivresse passagère, provoquée par l'absorption de champignons inconnus — que la faim les aura décidés à manger (2).

S'il n'y avait que cela dans *Les Premiers hommes dans la lune*, ce ne serait qu'une œuvre d'exubérance : la peinture de la république sélénite, différenciée à l'extrême, en fait en même temps une œuvre fataliste. Cette société est la plus originale, sans conteste, de toutes les communautés imaginées par des écrivains : elle a été toujours plus loin sur la route du marxisme. Cavor ne recueille, ou au moins ne communique, aucun renseignement sur l'histoire de l'espèce lunaire antérieurement à sa venue : lorsqu'il a les choses sous les yeux, il y a autant d'espèces de Sélénites que les Sélénites ont de fonctions diverses à remplir : mieux, l'espèce a presque disparu, et les individus sont, presque, séparément, adaptés à leur tâche et à leur manière de vivre. Mais en dépit de cette diversité infinie des types, ils peuvent se ramener essentiellement à deux, les intellectuels et les manuels ; qui douterait que la route qui part des capitalistes et des prolétaires de Marx, en passant par les privilégiés et la foule vêtue de bleu du xxii^e siècle, aboutisse ici ? Eloïs et Morlocks, nous le reconnaissons, sont en dehors de cette route, sur un embranchement qui va ailleurs, et que Wells n'a pas suivi plus loin : les capitalistes abêtis, la faculté de créer et de construire réfugiée chez les manuels : c'est son seul essai dans cette direction.

Est-il encore nécessaire de parler de différenciation économique, là où la différenciation physiologique est si parfaite qu'il ne peut plus y avoir conflit dans le partage des richesses ? Une lutte

1. Sur la terre, celle des Martiens sera diminuée environ trois fois.

2. C'est de nouveau l'aventure de M. Coombes, qui mangea le pileus violet (conte 26) : voir page 65.

est possible entre capitalistes et prolétaires tant que les uns et les autres restent des hommes capables de goûter, et donc de se disputer, les mêmes plaisirs et avantages : lorsqu'une organisation assigne aux uns et aux autres des quantités et des qualités différentes des richesses qui satisfont les appétits, ils sont économiquement différenciés ; mais qu'on assemble des Asiatiques mangeurs de riz et de poisson, et des Européens mangeurs de blé et de viande : aucun conflit — alimentaire — n'est à redouter tant que les deux ordres de produits ne manqueront point. La conception des Eloïs et des Morlocks, disions-nous, est au fond optimiste : la spécialisation supprime les heurts. Combien plus parfaite encore la république sélénite ! C'est la mise en œuvre dans sa forme extrême de la formule : la fonction fait l'organe, dans une société où les chefs ont été assez logiques pour concevoir qu'on doit aider à l'adaptation de l'organe à sa fonction. Et c'est aussi la mise en œuvre du principe aristocratique que les cerveaux commandent et les muscles exécutent (1) : par là, cette société est plus comtiste que marxiste : Marx n'a pas aperçu les capitalistes comme plus intelligents que les prolétaires, si ce n'est dans les qualités inférieures de l'habileté à l'acquisition de la richesse ; ou plutôt, le fait qu'ils ont provisoirement l'avantage ne lui apparaît pas comme le résultat de leur valeur intellectuelle propre, mais comme l'effet des privilèges toujours plus grands que donne le jeu de lois faites pour et par eux, et l'accumulation toujours plus grande de la richesse. Ce règne des cerveaux est d'inspiration comtiste : la rigueur implacable avec laquelle il s'exerce fait que l'œuvre garde un caractère nettement fataliste.

Dans la lune, les intellectuels ne sont plus que cerveau, les travailleurs plus que muscles ; mais à l'intérieur de chacun de ces deux grands groupes, les variétés sont infinies, subordonnées aux fonctions de chacun. Pour les intellectuels, « ils se divisent

1. Le caractère aristocratique d'une partie de l'œuvre de Wells a été mis en lumière par M. Guyot, op. cit., dans un chapitre intitulé : *A la recherche d'une aristocratie*.

en trois classes principales, fort diverses par l'influence et les honneurs. Il y a les administrateurs, dont était Phi-oo, Sélénites remarquables par leur esprit d'initiative et la variété de leurs aptitudes, et dont chacun est responsable d'un certain cube de la lune; les experts, comme le penseur à la tête en forme de ballon, qui sont formés à exécuter certaines opérations spéciales; et les érudits, qui sont les réceptacles de tout savoir. A cette dernière classe appartient Tsi-puff, le premier professeur sélénite de langues terrestres. Pour ces derniers, c'est un détail curieux que la croissance illimitée du cerveau sélénite a rendu superflus ces accessoires mécaniques du travail intellectuel qui sont nécessaires à l'homme : il n'y a ni livres, ni répertoires, ni bibliothèques, ni inscriptions. Tout savoir est logé dans des cerveaux distendus, comme le miel dans les ventres distendus des fourmis à miel du Texas. Les archives nationales et la Bibliothèque nationale sont des collections de cervelle vivante... » (1) On se souvient que le Grand Lunaire, souverain de la planète, n'est plus qu'un grand cerveau. Quant aux manuels, il y en a autant d'espèces différentes qu'il y a de fonctions diverses à remplir : petits bouchers trapus aux longs bras; vachers qui sont des insectes de cinq pieds de haut, munis de tentacules et d'un bras qui se projette loin du corps, coiffés d'un casque hérissé de pointes dont ils aiguillonnent le bétail lunaire, les jambes minuscules; gardes et soldats armés et vigoureux; êtres indéfinissables, tout pieds et mains; êtres phosphorescents, lanternes vivantes; êtres munis d'un immense avant-bras, d'une espèce de nez immense; porteurs de litière aux bras vigoureux; serviteurs des savants; crieurs de leur gloire, dont la figure n'est plus qu'une trompette; messagers aux jambes d'araignée, et munis de mains pour saisir les parachutes; sonneurs de cloches aux immenses oreilles, chimistes qui sont tout nez; êtres aux pieds plats faits pour la pédale; souffleurs de verre, tout poumons; nains amenuisés, destinés

aux travaux de finesse et de précision ; êtres qui ne sont plus que des mains destinées à assembler des pièces de machines ; ouvriers tourne-broche « fort communs » ; huissiers et domestiques, carrés ou élongués ; artiste dessinateur au bras actif et à l'œil saisissant ; pêcheurs bossus, aux bras forts, aux jambes arquées, aux masques ridés. Et pour les rares femelles qu'aperçoit Cavor, elles sont de la race des manuels, non de celle des cérébraux : petits assistants des érudits, « qui, à ce que je pense, doivent leur être une espèce d'épouse » (1) ; « mères du monde sélénite, reines de la ruche, pour ainsi dire... êtres d'aspect noble, fantastiquement et parfois très magnifiquement ornés, au port orgueilleux, mais dont les têtes sauf la bouche, sont presque microscopiques » (2) ; femelles célibataires, chargées des enfants ; enfin, une musculeuse police lunaire, ce qu'il y a de plus vigoureux dans la lune, chargée de maintenir l'ordre. Voilà quelques uns des types avec lesquels Cavor fait connaissance. (3)

Le matérialisme de la société lunaire se manifeste par la disparition, non pas de l'intelligence, qui est reine, mais des facteurs moraux : ni Bedford ni Cavor ne surprennent chez aucun Sélénite la moindre manifestation de sensibilité, de sentiment, ou de sentimentalité ; c'est la froide raison qui guide ces êtres, ceux, du moins, qui raisonnent encore, puisque les autres n'ont plus besoin de raisonner. Il est bien connu que Wells les fait arriver à la parfaite adaptation de la structure physique aux fonctions par intervention chirurgicale — triomphe des docteurs Moreau ! — et au besoin par compression des corps, auxquels on ne permet de se développer que dans la direction désirée : on se souvient du spectacle offert à Cavor, de jeunes Sélénites « enfermés dans des jarres où on les comprime pour en faire des surveillants de machines d'une espèce particulière »,

1. Page 258.

2. Page 263.

3. On trouvera le détail dans notre *H. G. Wells Dictionary*, surtout sous la rubrique *Sélénite*.

et de la tristesse passagère qui s'empare de lui à cette vue, malgré son adhésion totale à des procédés aussi parfaits pour supprimer les conflits du capital et du travail : il a, une seconde, le regret des possibilités perdues... Il convient de remarquer que toute vie mentale libre, indépendante de la conformation physique, n'est cependant pas interrompue, même chez les manuels : le monisme sélénite n'est pas entier : ce qui le prouve, c'est que l'éducation, qui est probablement l'hypnotisme, a encore son rôle à jouer dans la préparation professionnelle. « Dans la lune, chaque citoyen connaît sa place : il naît pour la remplir, et la discipline compliquée de l'entraînement, de l'éducation et de la chirurgie à laquelle il est soumis l'y adapte si complètement qu'il n'a ni idées ni organes pour aucun autre objet. S'il doit devenir, par exemple, mathématicien, ses maîtres et ses éducateurs se mettent tout de suite à cette tâche. » (1) Les mots : éducation, idées, maîtres, sont significatifs. Et il en est de même, dans une certaine mesure, des manuels : « Un futur vacher, dès son plus jeune âge, est formé à ne penser et vivre que par et pour le bétail, à trouver son plaisir dans la science du bétail, son divertissement dans l'élevage et la poursuite du bétail » (2) Un vacher pense donc encore. Risque-t-il de penser trop ? Est-ce pour cela qu'on plonge dans le sommeil hypnotique les travailleurs dont on n'a pas besoin, momentanément, pratique qui représente bien le superlatif du mépris pour le prolétaire : mépris pire que celui de Claude Farrère, qui, dans *Les condamnés à mort*, se contentera d'annihiler la classe ouvrière gênante, de la faire s'évanouir dans l'espace par « suppression de la matière » (3) : mesure plus économique, donc : n'indique-t-elle pas que les prolétaires lunaires sont mal satisfaits de leur sort lorsqu'ils n'exercent

1. Page 255.

2. Page 256.

3. Les « machines-mains » de Farrère, assembleuses de pièces de machines, sont identiques aux « handling-machines » des Martiens : ne pas confondre avec les « machine-hands » sélénites, ouvriers qui ne sont plus que mains.

point leur métier ? resterait-il dans ces corps torturés, qui ne sont plus que machines, des rudiments d'âme, des velléités de vie spirituelle indépendante ? Le Grand Lunaire craindrait-il une révolution ?

Trait de matérialisme, encore, et enfin, que l'avisement systématique des femelles, trop évidemment spécialisées, elles aussi, en matière sexuelle, et dépourvues de cerveau, ou à peu près : le mot de « reines de la ruche » semble appeler, comme complètement, la notion de mâles spécialisés, de bourdons : il ne saurait y avoir, dans une société aussi parfaite, de rivalité barbare et primitive entre les mâles, de vol nuptial : la chose n'est pas dite, cependant : et la présence, auprès des intellectuels, de suivants qui leur sont « une espèce d'épouse » peut justifier à penser le contraire. Quant à l'idée de quelques femelles spécialisées dans le rôle de mères, Wells pouvait la trouver dans l'utopie de W. H. Hudson, *Un Age de cristal*, publiée en 1886. (1)

LA GUERRE DES MONDES (2)

Il semble difficile d'aller plus loin, dans la voie de la différenciation marxiste : nous considérons cependant que l'état social et physiologique de la société dont la venue des Martiens nous permet de nous faire une idée représente un stade plus avancé encore de l'évolution que la société sélénite : une simple réflexion suffit à nous justifier : les Martiens, qui ne sont plus

1. Remarquons, avant de quitter *Les Premiers Hommes dans la lune*, la promptitude de Wells à se saisir des inventions nouvelles et à prévoir leurs applications et leurs développements : en 1901, on est encore très près des débuts de la télégraphie sans fils, et déjà Wells, qui représente Cavor envoyant des messages de la lune à la terre, se demande pourquoi elle ne fonctionnerait pas de planète à planète. Or on sait que, périodiquement, nos communications semblent troublées par des interventions inconnues, auxquelles certains croient pouvoir attribuer une origine extra-terrestre. A la fin d'août 1924, époque de la plus grande proximité périodique de Mars et de la terre, beaucoup d'opérateurs ont attendu — quelques-uns sérieusement — un message de Mars.

2. Janvier 1898.

qu'un cerveau et une main, le cerveau concevant la machine, et la main la faisant fonctionner, sont plus évolués que les Sélénites, qui connaissent encore le travail musculaire, et ont besoin, pour assurer le fonctionnement de leur civilisation, de divers types de travailleurs — pour parfaitement adaptés et résignés que soient ceux-ci, et bien qu'on se débarrasse d'eux par l'hypnose dès qu'on n'en a plus besoin.

Pour la fiction, il serait déraisonnable de contester qu'ici encore les caractères d'exubérance sont extrêmement saillants; c'est avec une joie profonde que Wells a ici rendu les rênes à son imagination, toujours tempérée par les procédés logiques qui règlent immuablement sa marche.

Qu'arriverait-il s'il y avait des êtres vivants dans une autre planète que la nôtre, et s'ils nous attaquaient? car tel est le sujet véritable: s'ils ne nous attaquent point, ils ne nous intéressent pas. Wells n'est pas le premier à se le demander: nous ne connaissons pas, dans le roman, d'autre exemple d'une guerre de monde à monde: et Wells a inspiré plutôt des parodies (1) que des rivalités; mais la question est de celles qui font rêver, de temps en temps, les hommes; et la dédicace du livre, « A mon frère Frank Wells, cette transcription de son idée » (2), nous indique d'où est venue la suggestion qui a mis au travail l'esprit de l'écrivain. L'expression ne donne pas à supposer que M. Frank Wells ait suggéré à son frère autre chose que cette simple idée: s'il y avait des Martiens, ou même simplement des êtres vivants dans une autre planète, et s'ils nous attaquaient? rien n'oblige à croire qu'il ait imaginé aucune partie de l'intrigue, ou aucun détail. En tout cas, Wells conserve la fiction tout au long du livre: c'est un jeune journaliste —

1. *La guerre des Vénuses: une parodie de la Guerre des Mondes*; par C. L. Graves et E. V. Lucas (Arrowsmith, Bristol, 1898). Les charmantes habitantes de Vénus envahissent la terre dans des obus en forme de crinoline, et se font une citadelle de Hyde Park: tous les hommes qu'on envoie contre elles sont instantanément mis à mal par leur œillade meurtrière (Mash-glance): finalement, les femmes marchent contre elles et les contraignent à s'échapper dans des bulles de savon.

2. « To my brother Frank Wells, this rendering of his idea ».

lui-même — jeune marié, et plein de tendresse pour sa femme (1), qui raconte ses aventures, et celles de son frère, séparé de lui par la guerre.

D'où pourrait venir, d'abord, l'ennemi ? De Mars : non seulement parce que Mars a l'air et l'eau, « tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie animée » (2), et que, de l'aveu de tous les astronomes, c'est, de toutes les planètes du système solaire, celle sur laquelle l'existence de la vie est le plus probable ; mais surtout parce que la vie y est vraisemblablement plus près de sa fin (3) : or, il y a pour Wells, qui a toujours été, est, et sera toujours hanté par la vision de notre planète qui se refroidit, et par l'obligation où nous serons un jour de nous réfugier sur une autre si nous ne voulons pas mourir, une séduction de premier ordre dans une planète qui meurt : c'est la raison pour laquelle il a choisi Mars comme le point d'où partira l'attaque menée contre nous : c'est par nécessité, non par fantaisie, que les Martiens nous envahissent ; et après l'échec de la campagne menée contre nous, ils en entament une autre contre Vénus, s'il faut en croire les lueurs caractéristiques qui ont paru entre les deux planètes, et l'interprétation qu'en donnent les astronomes. Quelle serait la nature de ces Martiens ? Pour les mêmes raisons — la maturité plus grande de leur planète, et le fait même qu'ils auraient trouvé le moyen de nous envahir — on ne peut que les imaginer très supérieurs à nous : supériorité qui consistera dans l'adaptation progressive du corps à une vie scientifique, l'élimination des facteurs d'alourdissement et de paralysie de l'intelligence — tendances sexuelles, sentimentalité qui en découle, fatigues de la digestion, fatigue causée par le travail, besoin de sommeil. Il leur faudra d'abord vaincre l'attraction de la terre, trop puissante pour leurs corps

1. La même, probablement, que l'Euphémie de *Certaines affaires personnelles* : voir chapitre VIII, L'humour.

2. Page 12. Le chapitre III de la « Physiographie » de Wells et Gregory contient un paragraphe : *Mars en 1892* : voir La base scientifique

3. Page 13.

débiles : ils n'iront donc pas « à pied » mais « en voiture », en l'occurrence dans une tourelle de métal portée sur trois pieds gigantesques, tripode géant dont la silhouette nous est familière depuis que l'agriculture a semé un peu partout des réservoirs montés sur charpente métallique (1) : comment, accablés par la pesanteur, pourront-ils assembler les pièces de ces machines compliquées ? au moyen de machines-mains, sur lesquelles il suffira d'une pression, d'un contact délicat de leur organe-main pour obtenir tous les effets désirés. Puisqu'ils viennent nous faire la guerre, il faudra les armer ; n'hésitons point : donnons leur l'arme idéale, parfaite, qui tue ou détruit à distance à seule condition d'être braquée sur l'objectif : le peuple souterrain de Bulwer-Lytton possédait cette arme dans son Vril, et au moment où nous écrivons (2), il est encore incertain que M. Grindell Matthews l'ait ou non découverte. Ainsi armés, comment ne feraient-ils pas plier toute résistance ? toutes les armes humaines et toute la bravoure du monde ne suffiront pas à la tâche : un seul moyen d'imaginer la défaite des Martiens, si l'on ne veut pas les laisser en possession de la terre, c'est que leur conquête les tue ; c'est qu'ils ne puissent pas, par nature, s'adapter à la planète conquise : les maladies microbiennes se chargeront de faire périr les conquérants non vaccinés (3).

Mais comment imaginer que les Martiens puissent passer sur la terre ? Wells ne s'est point torturé l'esprit pour trouver un mode de locomotion original, et digne de Martiens : il a tout bonnement adopté le canon et l'obus de Jules Verne. Du canon nous ne savons rien, ne pouvons rien savoir, et n'avons besoin

1. De Montmartre on en aperçoit plusieurs, dans la direction des Lilas, que nous ne pouvons voir sans songer aux Martiens.

2. Novembre 1924.

3. Cette préoccupation, chez Wells, est constante. En Utopie la science aura fait disparaître les maladies infectieuses : les Terrestres, en arrivant parmi les *Hommes comme des dieux*, devront être mis en quarantaine. Il est à remarquer que Cavor et Bedford ne sont pas attaqués par des microbes lunaires : n'y en a-t-il pas, ou Wells n'y a-t-il pas pensé ?

de rien savoir, puisqu'il est sur Mars : sa présence nous est dénoncée par la flamme du coup. L'obus ? Il est complètement ordinaire, mais de très grandes dimensions : un cylindre de métal dont le fond se dévisse. Wells ne s'est pas préoccupé d'atténuer la violence de son impact, suffisante pour assommer tout être vivant placé à l'intérieur : ses cylindres martiens, en tombant, creusent d'immenses entonnoirs dans le sol : le cinquième, près de la maison où se sont réfugiés le narrateur et le ministre de Weybridge, tombe avec « un ébranlement comme je n'en ai jamais entendu, ni avant ni depuis » (1), écrasant tout un quartier de banlieue, faisant surgir des vagues de terre, véritable remous solide qui monte à l'assaut des maisons non entièrement détruites et les recouvre en partie : du choc, le narrateur est renversé, se heurte contre la poignée de la porte du poêle, et reste longtemps évanoui : les Martiens, eux, n'ont pas le moindre mal. Et Wells ne s'est pas préoccupé davantage de l'échauffement probable de ce bolide, qui, traversant notre atmosphère à une telle vitesse, serait porté au rouge vif, calcinant les occupants avant de les écraser ; il ne refait aucune des réflexions de Jules Verne, et dédaigne même ses fusées retardantes, employées pour ralentir la chute. Combien plus maniable et délicate, comme moyen de locomotion interplanétaire, sera, quelques années plus tard, la sphère de Cavor !

Quelles seraient les apparences aux yeux d'hommes non prévenus ? Il faudra distinguer entre les gens du peuple et les savants — aussi peu prévenus que les gens du peuple tout d'abord. Les premiers, qui se rassemblent autour du météore tombé sur la prairie communale de Horsell, ne feront qu'ouvrir de grands yeux, même lorsqu'on commencera à soupçonner la nature véritable du projectile : le mot même d'extra-terrestre ne leur dit rien. Il y a là, en badauds, « un couple de cyclistes, un jardinier à l'heure, une fillette portant un bébé, Gregg le boucher et son garçonnet, deux ou trois flâneurs ou porteurs

de crosses de golf habitués à rôder autour de la gare » (1) : quatre ou cinq petits garçons, assis sur le bord du trou, les jambes pendantes, s'amusent à jeter des pierres sur l'obus, puis, lorsque le narrateur les a fait cesser, à jouer « à chat » parmi les groupes de spectateurs. L'attitude des savants est naturellement plus intelligente : Wells les représente comprenant peu à peu la réalité par une élucidation progressive du mystère des apparences. Ogilvy, l'astronome d'Ottershaw, qui a vu la veille passer une étoile filante, arrive de bon matin sur la prairie, pour chercher le bolide qui doit y être tombé : voyant la scorie grise qui le recouvre tomber de la surface du métal, il imagine d'abord que c'est le refroidissement de la masse qui explique le phénomène, jusqu'à ce qu'il remarque qu'il se produit seulement à l'extrémité : et la constatation qu'une certaine marque se déplace lui fait comprendre que cette extrémité est en train de se dévisser du corps. Sa première pensée est qu'il y a un homme à l'intérieur : longtemps, on ne va pas plus loin dans cette inférence, même lorsque d'autres savants se sont joints à lui : on attend un homme, « peut-être un peu différent de nous autres hommes terrestres, mais essentiellement un homme » (2). Aussi les savants fuient-ils comme les autres lorsque paraît le premier monstre martien ; mais pour se reprendre bientôt, et marcher vers le cylindre, petit groupe noir dont le chef agite un drapeau blanc, persuadé que ces êtres sont intelligents, comme Cavor le croit des Sélénites ; peut-être, comme lui, que, là où il y a un esprit, certaines vérités s'imposent à lui, et d'abord les vérités géométriques. Les savants infortunés seront donc parmi les premières victimes du Rayon-Ardent. Il est une troisième attitude encore ; celle du ministre de Weybridge, pour qui la venue des Martiens est le châtement infligé par Dieu aux hommes — et particulièrement à ses paroissiens — en punition de leurs péchés : et nous serons moins sévère pour lui que ne le sont Wells lui-même,

1. Page 27.

2. Page 33.

et beaucoup de critiques après lui : les apparences ne sont pas sans lui donner quelque raison (1).

Ce n'est point, de notre part, une fantaisie, que vouloir reconnaître dans l'animal martien le dernier terme de la différenciation marxiste selon Wells : nous avons un texte indiscutable : « Pour moi, il est entièrement croyable que les Martiens peuvent descendre d'êtres pas très différents de nous, par un développement graduel du cerveau et des mains, celles-ci donnant finalement naissance à leurs deux groupes de délicats tentacules » (2). Rappelons leur portrait : « C'étaient de gros corps ronds, ou plutôt de grosses têtes rondes, d'environ quatre pieds de diamètre, avec un visage sur le devant. Ce visage n'avait pas de narines — les Martiens ne semblent pas avoir eu d'odorat — mais avait deux yeux très grands, sombres et, au-dessous, une sorte de bec charnu. Derrière cette tête ou ce corps, je ne sais trop comment l'appeler, était l'unique surface tympanique, que nous savons depuis avoir été une oreille, bien qu'elle fût inutile dans notre air plus dense. En groupe autour de la bouche étaient situés seize minces tentacules, presque semblables à des fouets, arrangés en deux groupes de huit. Ceux-ci ont depuis reçu très justement de cet anatomiste distingué, le professeur Howes (3), le nom de mains... Ils n'étaient que des têtes. Ils n'avaient pas d'entrailles. Ils ne mangeaient point, et digéraient encore moins. Au lieu de cela, ils prenaient le sang frais et vivant d'autres créatures, et l'injectaient dans leurs veines » (4). « De plus, pour étonnant que cela paraisse dans un monde sexuel, les Martiens étaient complètement asexués, et donc ignorants des émotions tumultueuses que la différence sexuelle provoque parmi les hommes.

1. Pour l'héroïque artilleur, plus habile dans les conseils qu'utile dans l'action, qui songe à organiser la résistance des hommes contre les Martiens, ce n'est plus avec les apparences qu'il est aux prises, c'est avec la réalité.

2. Page 204.

3. Sans aucun doute le maître qui a signé la préface au *Manuel de biologie* de Wells en 1892. Voir : La base scientifique.

4. Pages 199-200.

Il est indiscutable qu'un jeune Martien naquit sur la terre pendant la guerre, et on le trouva attaché à son parent, partiellement séparé de lui, à la façon dont se détachent les jeunes oignons du lys, ou les jeunes chez l'hydre d'eau douce » (1). Enfin, aucun témoignage ne prouve que les Martiens aient connu le besoin du sommeil. En face de ces aristocrates-intellectuels, reste-t-il encore trace des prolétaires, de la foule vêtue de bleu, des manuels lunaires ? Oui : « la préférence indiscutable des Martiens pour les hommes comme nourriture est partiellement expliquée par la nature des restes des victimes qu'ils avaient apportées de Mars comme provisions. Ces créatures, à en juger par les restes rabougris qui sont tombés aux mains des hommes, étaient des bipèdes, aux squelettes insubstantiels de silice (presque semblables à ceux des éponges siliceuses) et à la faible musculature, ayant environ six pieds de haut, des têtes rondes qu'ils portaient droites, de grands yeux dans des orbites dures » (2). La ressemblance est inquiétante, on le reconnaîtra, de ce bétail martien, avec les hommes que nous sommes. Sur Mars, on le voit, les Morlocks, décidément devenus les possesseurs de toute l'intelligence, continuent à se nourrir des Eloïs. (3), (4).

Il est presque inutile d'ajouter que toute espèce de valeur sentimentale est complètement inconnue aux Martiens.

1. « The fresh water polyp » : un des types décrits par Wells dans son *Manuel de biologie* : pages 202-3.

2. Pages 201-2.

3. Wells s'est donné le malin plaisir (*Guerre des Mondes*, page 203) de rattacher le portrait des Martiens à une de ses fantaisies de jeunesse, *L'Homme de l'an Un Million* (*Pall Mall Budget*, novembre 1893), qui figure de nouveau sous le titre : *Of a book unwritten*, dans *Certaines Affaires personnelles* (1897) : c'est ici un professeur Holzkopf qui spéculé sur l'évolution physique probable de l'homme : les organes inutiles, cheveux, nez, dents, oreilles, menton, disparaîtront, et l'homme se réduira à n'être qu'une grosse tête portée sur des jambes rabougries et des bras qu'il appuie à terre, qui se nourrira par osmose en s'immergeant dans un liquide nutritif. Le *Pall Mall Budget* s'orne de deux illustrations où l'on voit trois ou quatre de ces horribles grenouilles humaines réunies autour de la vasque qui leur sert de salle à manger.

4. Enfin, il semble que les Martiens, devançant les Utopiens de *Des hommes comme des dieux* (1923), aient déjà « échangé leurs pensées sans médiation physique » (page 206).

Wells, sur les traces de l'explorateur du temps, s'est avancé encore plus loin dans l'avenir que l'époque du Martien : le splendide chapitre XIV de *La Machine à temps* nous mène jusqu'au seuil de la mort de la terre : il ne se contente point de croire que

Notre globe rasé, sans barbe ni cheveux,

Comme un grand potiron roulera dans les cieux.

Notre planète, toujours plus froide, et plus lente dans sa rotation, connaîtra encore la vie : crabes immenses sur une grève abominablement désolée, et, au point extrême où s'arrête le voyageur, encore, « un être rond, gros comme un ballon, peut-être, ou un peu plus gros, avec des tentacules pendants, noir par comparaison avec l'eau rouge-sang, et sautillant irrégulièrement de ci de là » (1). Mais le fait essentiel est qu'elle est attirée toujours plus près du soleil toujours plus froid, comme le prouve l'aspect de celui-ci, toujours plus grand et plus sombre, jusqu'à « obscurcir presque un dixième du ciel noirissant » (2). L'issue n'est pas douteuse : la terre finira par tomber sur le soleil comme un météore tombe sur la terre, trop petite pour que du choc jaillisse autre chose qu'un jet de flamme passager, trop faible pour nourrir longtemps l'astre qui meurt. Alors serait le moment pour l'homme, s'il y avait encore des hommes, de passer d'une enjambée sur un autre corps céleste : Wells, fataliste, n'y songe pas encore.

Fatalisme n'est pas pessimisme, disions-nous : Wells fataliste est sans révolte : il accepte les choses qui seront : et la vision de l'avenir sombre, si sombre soit-il, ne peut sérieusement affecter un homme jeune, joyeux, bien portant, et ivre de l'ivresse de la spéculation : à celui-là, la certitude de la fin de tout ne donne aucune douleur ; mais la douleur personnelle resterait douloureuse, dans un monde dont l'ensemble serait parfait et immortel, et où elle serait la seule exception : le bien et le mal du monde tiennent en chacun de nous, ils commencent et finissent en chacun de nous.

1. Page 117.

2. Page 115

CHAPITRE IV

LE PROPHÈTE

Comment Wells ne serait-il pas devenu prophète — nous entendons ici : voyant de l'avenir, non apôtre — alors que tout l'y disposait ? Lorsque, enfermé dans son laboratoire ou dans son cabinet, dédaigneux de toute contingence, il est occupé à spéculer sur les indications que lui donne la dissection des animaux et des plantes, sur les révélations que lui donne l'œil intérieur quand il le tourne vers lui-même, sur ses rapports avec le monde (1); ou bien, à galoper éperdument sur le coursier de son imagination, en lui laissant la bride sur le cou, sans jamais la lâcher (2); ou bien à suivre docilement, passivement, jusqu'au bout, les indications que semblent lui donner, sur l'évolution future de l'homme, les constatations qu'il croit faire, à la suite de Marx, sur ses tendances présentes (3); comment, un jour, ne ferait-il pas le pas qui le sépare encore de la prophétie pure et simple ? (4) « Le seul objet de la science est de prophétiser, comme Ostwald et Poincaré l'expliquent clairement », pense Wells (5) : et voici notre écrivain transformé en devin. A vrai dire, la tournure d'esprit analysée dans le chapitre précédent relève déjà du prophétisme : prétendre suivre jusqu'à leurs conséquences ultimes des tendances opérantes, n'est-ce pas, déjà, faire, purement et simplement, de la prophétie ? Comme

1. La base scientifique et philosophique.

2. Le conteur et les œuvres d'exubérance.

3. Le fatalisme wellsien.

4. Slosson, dans ses *Six major prophets*, où il entend le mot dans le sens d'esprits directeurs de la pensée humaine, est tout de suite amené à l'employer dans le sens premier, celui de la prédiction de l'avenir, dès qu'il commence à parler de Wells.

5. Slosson, op. cit.

la série fataliste s'enchevêtrait parfois étroitement à la série des œuvres d'exubérance, par d'autres côtés elle est mêlée au prophétisme wellsien; mais nous sommes justifié à considérer un Wells prophète à côté d'un Wells fataliste par l'existence d'une série d'écrits où le devin se présente à visage découvert : l'occasion qu'il a saisie pour paraître dans ce nouveau rôle fut le tournant du siècle.

Quel moment aurait pu être mieux choisi ? Avec l'année 1900 — et tandis que des hommes de loisir discutaient, quelquefois sérieusement, si c'était celle-là ou la suivante qui était la première du nouveau siècle — un flot de spéculations sur ce qu'allait être ce siècle nouveau déferla sur le monde. La manie de prophétiser a fait particulièrement rage en Angleterre à la fin du XIX^e siècle; le catalogue méthodique du British Museum contient, sous la rubrique Prophéties, l'indication de centaines d'ouvrages de cette période (1); mais ce fut plutôt dans la presse que par une recrudescence de livres prophétiques que l'année nouvelle fut signalée : le 1^{er} janvier 1901, il ne fut si mince journal dont l'article de tête ne fût une « anticipation », en même temps qu'une revue du siècle écoulé (2). L'écrivain qui était déjà à cette époque, peut-être plus qu'aujourd'hui, depuis qu'il a cessé d'être un charmeur universel pour descendre au rang d'homme de parti, le plus populaire des écrivains d'Angle-

1. Ils sont répartis en 3 subdivisions : Prophéties bibliques; Millennium et Seconde Venue du Christ; Diverses : c'est parmi ces dernières qu'on peut relever un grand nombre d'œuvres curieuses : il serait intéressant d'en faire le relevé et l'histoire. Citons, parmi les livres que nous avons parcouru : Baxter (M. P.) : *The great crisis from 1890 to 1901* (1887) — Burton (A. H.) : *Prophetic Outlines* (1897); *Russia's Destiny in the Light of Prophecy* (1897) — Cox (J.) : *Time, its dispensations and its rivers* (1898) — Fishbough (W.) : *The End of the Ages* (1899); *Gospel of the Future* (1899) — Mitchell (A.) : *To the end of time* (1899) — Switzer (B. N.) : *The Mystery of the Ages* (1899) — B. F. G. : *A brief outline of coming events* (1901) — Barnes (J. E.) : *The Signs of the Times* (1903). — Baron (D.) : *A divine forecast of Jewish history* (1903) — Burton (A. H.) : *The Future of Europe* (1905) — Clarke (T.) : *The secret of the prophetic « Times »* (1905) — Ellam (J.) : *Prophetic studies* (1905) — Garnier (J.) : *The Great Pyramid* (1905). — Guinness (H. G.) : *History unveiling prophecy* (1905).

2. Par exemple : Times, Westminster Gazette, Daily News.

terre, et même de langue anglaise, ne faisait que suivre un mouvement général en interrogeant l'avenir : sa curiosité dura plus longtemps que celle des simples journalistes, et c'est à elle que nous devons les prophéties wellsiennes. Son intention était d'être pris au sérieux : il annonce « une évaluation imparfaite et très hypothétique, mais d'intention entièrement sincère, de la tournure que les choses prendront probablement au cours du siècle nouveau » (1); il répudie la forme de la fiction, « toujours plus gênante à mesure que la spéculation et l'inférence deviennent plus sincères » (2); il déclare ne pas se soucier de l'effet que produira sur le lecteur son « bilan anticipé » (3); et il fait remarquer le très petit nombre « des supputations entièrement sérieuses des choses futures » (4) : or c'est cela qu'il veut faire de son œuvre; il annonce une résolution ferme d'être rigoureusement scientifique, et de ne se laisser nulle part entraîner hors de la prédiction rigoureuse par les préférences personnelles ou la passion politique : y réussira-t-il ? Il est, dès maintenant, quelque peu permis d'en douter. Notre dessein, dans ce chapitre, est d'établir un bilan des prophéties que Wells a cru pouvoir se risquer à mettre en circulation, à cette époque et par la suite, et d'apporter en regard les confirmations ou les démentis qu'elles ont déjà pu recevoir des faits. Mais il convient auparavant d'examiner un instant deux écrits théoriques, dans lesquels Wells a étudié la question de la possibilité d'une prophétie scientifique. Dans le premier, *La Découverte de l'avenir*,

1. *Anticipations*, page 7.

2. Page 8.

3. Page 8.

4. « Une ou deux indications de M. Herbert Spencer, *L'Evolution Sociale* de M. Kidd, quelques insinuations de M. Archdall Reid, quelques supputations politiques, la plupart allemandes (p. ex. *La Terre au 20^e siècle*, par Hartmann), quelques indications occasionnelles du professeur Langley (*Century Magazine*, décembre 1884, p. ex.), des computations isolées comme les calculs du professeur Crookes sur les récoltes de blé, et les différentes évaluations de nos ressources en charbon : voilà une bibliographie à peu près complète. Des romans, bien entendu, il y en a en abondance ... plus de cent, me dit M. Peddie, le bibliographe » (note à la page 8). Wells ne nous semble rien avoir tiré de précis d'aucun de ces ouvrages.

sur lequel l'attention a déjà fréquemment été attirée (1), il démontre à son entière satisfaction que la prophétie scientifique en matière sociale est possible; dans le second, *La Soir-disant science sociologique*, il démontre à son aussi entière satisfaction qu'elle est impossible : ce n'est pas la seule fois que Wells a également démontré des choses contradictoires, et il n'y a pas là de quoi démonter ce pragmatiste, ou même le mettre mal à son aise.

Une simple remarque chronologique suffit à faire paraître *La Découverte de l'avenir* sous son jour véritable : la dissertation a été lue par Wells le 24 janvier 1902 à la Royal Institution : *Anticipations* avait été publié en novembre 1901; la pratique de la prophétie avait donc précédé la théorie : *La Découverte* est un plaidoyer après l'action, une justification. Le titre même en est fait pour allécher, surprendre, provoquer l'opposition — il n'est rien qui fasse autant de plaisir à Wells que l'opposition; ainsi, on pourrait découvrir l'Avenir, comme l'Amérique ou les sources du Nil ? Seuls peuvent en douter, dit Wells, les esprits de ce type inférieur qu'est le type légal, par opposition au type supérieur qu'est le type constructeur. « Au premier, on peut donner le nom de type légal ou soumis, parce que les fonctions, les occupations professionnelles et la formation de l'homme de loi l'y disposent : c'est lui, entre tous les hommes, qui doit constamment s'en rapporter à la loi existante, au droit établi, au précédent, et refuser obstinément de reconnaître, condamner la chose qui cherche seulement à s'établir. Le second pourrait, par contraste, recevoir le nom de type législatif, créateur, organisateur ou magistral, parce qu'il est continuellement occupé à attaquer et modifier l'ordre établi, à manquer de respect à ce que le passé nous a légué » (2). Les

1. Par M. Guyot en particulier.

2. Cette opposition est un des traits les plus saillants de l'esprit de Wells, et sa persuasion qu'il appartient au type constructif une de ses principales certitudes sur lui-même, et un de ses principaux motifs de fierté : nous avons eu la joie piquante, pourtant, il y a quelques années, et nous le lui dîmes — d'entendre

esprits constructeurs, donc, pour qui l'avenir existe autant et plus que le passé, puisqu'on peut agir sur lui alors que le passé ne peut plus être modifié, croiront à la Découverte de l'avenir. Du passé nous connaissons trois variétés : le passé personnel, connu directement — avec la défiance qui s'impose à l'homme instruit même envers sa propre mémoire — le passé historique, connu par les documents, et le passé préhistorique, connu par inférence, depuis que la paléontologie, sur les bribes de témoignages des fossiles, a reconstitué avec certitude un passé inconnu et même insoupçonnable jusqu'au XVIII^e siècle (1) : cette reconstitution ne nous donne-t-elle pas le droit de penser que l'avenir aussi est découvrable par les mêmes procédés ? que, « en recherchant les causes opérantes au lieu des fossiles, et en les critiquant aussi obstinément et complètement qu'on a fait pour les matériaux géologiques, on peut projeter vers

Wells, pour une fois du côté de la tradition contre l'innovation, se déclarer partisan de l'orthodoxie stratfordienne contre les innovations antistratfordiennes. Il y a en germe dans cette phrase la fameuse distinction des esprits en quatre classes en Utopie : les poétiques et les kinétiques seront deux variétés du type créateur, les lents et les vils (the dull and the base), les premiers surtout, (car les vils sont personnellement ignobles) du type légal ; il y a ici aussi, en germe, toutes les attaques de Wells contre les gens de loi, classe qui lui est odieuse entre toutes : voir *What is coming*, mai 1916, chapitre VI : *Lawyer and Press* : les avocats gouvernent l'Angleterre, depuis à peine un siècle du reste : le remède, c'est non pas un gouvernement d'hommes d'affaires, mais une nouvelle classe d'hommes de loi, ayant enfin l'esprit public, qui ne soit plus tournée exclusivement vers le passé, et anticréatrice.

On sait que Wells a poursuivi le président Poincaré, jusqu'à sa chute, d'une haine vigoureuse, qui prenait presque les accents de la haine personnelle ; le plus étonnant des articles de la *Westminster Gazette* est peut-être le 3^e (6 octobre 1923) : *M. Poincaré's Ruhr Victory and After* : il revenait à dire qu'une seule chose, en somme, nous séparait de la paix universelle définitive : le fait que M. Poincaré réclamait des dommages et intérêts à l'Allemagne ; hélas ! bien d'autres choses nous en séparent. Wells, nous semble-t-il, croyait reconnaître dans le président Poincaré le type parfait de ce qu'il appelle l'esprit légal : il aurait été peu disposé à reconnaître que M. Poincaré avait autant que lui-même la préoccupation de l'avenir, mais l'apercevait différemment. Pour finir, type légal et type constructeur ne sont que des mots nouveaux pour dire des choses anciennes : l'esprit conservateur et l'esprit d'innovation.

1. Wells ne dit pas que la découverte de specimens complets a confirmé ces inférences.

l'avant, au lieu de l'arrière, une lumière d'inférence, et aboutir à une connaissance de l'avenir, aussi claire, aussi universellement convaincante, et bien plus importante pour le genre humain, que cette claire vision du passé, œuvre de la géologie au XIX^e siècle » ? (1) L'avenir connaissable correspondra, bien entendu, à ce passé d'inférence, non au passé personnel ou au passé historique. « C'est une des certitudes qui envahissent notre esprit, quand on assimile les conceptions larges de la science, que la causalité joue universellement; que, si on considère les faits absolus, et non cette petite bulle de fait relatif qui constitue la vie individuelle, l'avenir est aussi certain et déterminé, aussi fixé et inévitable, matière aussi connaissable que le passé... L'homme de science en vient à croire que les événements de l'an 4.000 après Jésus Christ sont aussi fixés, déterminés, interchangeables, que les événements de l'an 1600 : si ce n'est qu'il y a sur ceux-ci quelques documents, et sur ceux-là presque aucun » (2). Il ne s'agit que de multiplier ces documents, et c'est dans les « causes opérantes » qu'on les trouve.

Wells pourrait s'arrêter là, jugeant que le tour est joué (3); mais il sait bien qu'à sa banale proposition, « la chaîne de la causalité est infinie, et ne connaît ni passé ni avenir », on va opposer la banale objection, « sauf en ce qui concerne l'homme », dont l'action est imprévisible, à ceux qui le connaissent le mieux, et à lui-même : car en lui réside un pouvoir, non, sans doute, d'action indépendante et d'initiative, mais de choix entre les actions possibles, après comparaison consciente ou inconsciente des divers mobiles. Wells ne niera point la liberté, sous cette formule réduite et raisonnable : sa réponse sera l'argument qui est à la base de toute sociologie : Wells, nomi-

1. Pages 31-2.

2. Pages 22-3.

3. Comme lorsque, sur la route de l'imagination scientifique, il prie gentiment son lecteur, au moment voulu, de bien vouloir admettre comme réalisée la chose jusque là présentée comme possible (voir chapitre II).

naliste passionné (1), redécouvreur de l'unique, ne songerait pas à nier que les hommes sont individuels et se déroberaient à tout calcul; il répondra que, «incalculables» individuellement, ils le sont moins à mesure qu'on les considère en nombres plus considérables : « En réponse à quoi j'avancerai la suggestion qu'une augmentation du nombre des êtres humains examinés peut vraiment simplifier le cas au lieu de le compliquer; et que, à mesure que les individus sont plus nombreux, une moyenne tend à s'établir entre eux » (2) Nous avons simplement affaire ici à une vieille connaissance : la loi des grands nombres : sur tant d'hommes, tous dissemblables, dans des circonstances déterminées, on peut prévoir tant de fous, d'imbéciles, d'hommes de talent, de criminels (3)... Wells, qui n'est jamais en peine d'une image pittoresque, dira que dans un tas de sable chaque grain est différent, et que si on décharge un tombereau sur le tas, on ne peut prévoir où un grain particulier ira se loger; mais qu'on pourra prévoir, en gros, la forme du tas; et la région où se masseront en majorité les grains d'une certaine forme si on use de certains déversoirs et que la chute se fasse d'une certaine hauteur. Bref, les sociétés humaines sont matière à prévision, donc objet de science : autrement dit, une sociologie est possible.

Mais Wells ne peut pas ne pas aller plus loin encore : à la proposition banale, « la causalité joue également dans l'avenir », il a prévu l'objection banale, « sauf en ce qui concerne l'homme », à laquelle il a fait la réponse banale, « pas lorsqu'il est pris en masse »; il ne peut pas ne pas prévoir la réplique, aussi banale : « mais, c'est un fait d'observation, les masses sont influencées par les individus de génie, qui échappent à toute prévision ».

1. Ce n'est qu'en 1917 qu'il fera une concession au réalisme (voir page 41).

2. Page 38.

3. Tristan Bernard représente quelque part une jeune mathématicienne, au matin de ses noces, ramenant les émotions, la grandeur et l'importance de la journée à leurs proportions véritables, en réfléchissant que, d'après les statistiques, tant de jeunes filles sur 100.000 se marient... soit tant pour cent...

Cette objection lui apparaîtra comme particulièrement inévitable dans le pays de Carlyle et du culte des héros : le voilà obligé, pour que sa thèse ne s'écroule pas tout d'un coup, de se débarrasser des héros. A notre sens, c'est ce qu'il fait le moins bien, et c'est par là que son navire fait eau et coule : il se débarrasse des héros... en les niant. « Tout le monde ne croit pas à l'importance du conducteur d'hommes. Il y a des gens qui diront que le monde entier est différent à cause de Napoléon. Il y en a qui diront que le monde d'aujourd'hui serait très semblable à ce qu'il est si Napoléon n'était jamais venu au monde : d'autres hommes auraient surgi pour faire les conquêtes de Napoléon, réarranger les frontières surannées de l'Europe, et réaliser toutes ces transformations que nous attribuons si facilement à la volonté du seul Napoléon. Il y a des gens qui croient entièrement à l'individu, et d'autres qui croient entièrement aux forces qui poussent l'individu : et, en ce qui me concerne, je vais déclarer que je suis un spécimen extrêmement net de cette seconde espèce. Je crois, je dois l'avouer, que si, par suite de quelque jonglerie dans le temps et l'espace, Jules César, Napoléon, Edouard IV, Guillaume le Conquérant, Lord Rosebery et Robert Burns avaient tous été échangés au berceau, il ne s'en serait suivi aucune transformation importante du cours de la destinée. Je crois que nos grands hommes ne sont pas autre chose que des images, des symboles, des instruments, pris, pour ainsi dire, au hasard, par les forces incessantes et logiques qui les poussent : ce sont les plumes dont le Destin se sert pour écrire, les diamants de la perforeuse qui perce le roc... (1) Le grand homme, si grand qu'il soit, ne peut faire reculer la marche des choses... si nous jetons assez loin le filet de nos généralisations, si seulement nous tressons assez forte la corde de notre induction, le résultat ultime du grand homme, les conséquences dernières qui survivent après lui, sont couvertes par notre filet... (2) » Il y a là, déjà, tout le fatalisme futur

1. Page 42.

2. Pages 39-40.

de l'*Esquisse de l'Histoire* (1), toute sa certitude contestable que l'histoire a un sens, toute son injustice envers les grandes figures : ce n'est pas, certes, Wells, qui dirait que le nez de Cléopâtre, s'il avait été différent, la face du monde en était changée : selon lui, le nez de Cléopâtre, s'il avait été différent, la face du monde restait la même. Nous sommes ici en présence d'un acte de foi et d'un paradoxe : « Je crois », dit Wells : examinée à la lumière du sens commun, cette croyance est difficilement tenable dans la forme extrême où elle s'exprime : c'est pousser un peu loin la réaction contre Carlyle ; l'ordre de spéculation qui consiste à se demander ce qui serait arrivé si ce qui est arrivé n'était pas arrivé est particulièrement réjouissant pour l'ironiste ; mais la formule wellsienne, que, si ce qui est arrivé n'était pas arrivé ce serait arrivé quand même, n'est pas moins savoureuse. Reconnaissons par avance que Wells, logique, ne cessera de répéter, dans sa troisième manière, que les choses vont leur chemin, fatalement, sans lui, et que le résultat serait le même quand Wells ne serait jamais né ou n'aurait jamais ouvert la bouche ; mais quel contraste étonnant ce fatalisme n'offre-t-il point avec la veine aristocratique si persistante de Wells ! une aristocratie ? pourquoi faire ? puisque tout acte personnel n'est pas un fait personnel, mais une manifestation de la force collective, aveugle en apparence, en réalité sûre de ses fins ! Wells a besoin, pour pouvoir prédire, qu'une sociologie soit possible : et il faut donc que pour lui le nez de Cléopâtre soit comme s'il n'avait pas été.

Quatre ans, un mois et deux jours se sont passés, et, dans la Salle de la Société de Sociologie (2), le 26 février 1906, le même homme, qui avait si fort besoin qu'une sociologie fût possible, se lève pour le contester, avec la même énergie, et, croyons-nous, plus de sérieux, cette fois (3). Le texte est assez ardu :

1. Voir chapitre XI : l'Educateur.
2. A l'École de Sociologie et d'Economie politique de l'Université de Londres, Clare Market, W. C., sous la présidence du professeur Geddes.
3. Cette dissertation n'est pas fantaisie passagère : Wells y tient : il en insérera la partie la plus importante, un tiers environ, avec seulement d'insignifiantes

il ne prétend point à l'originalité (1), et sa teneur est essentiellement la suivante. « Le penchant de ma pensée m'amène à nier que la sociologie soit une science, ou à reconnaître que c'est une science seulement dans le même sens incertain où nous disons que l'histoire, conçue à la façon moderne, est une science; et à mettre en doute la valeur d'une sociologie qui suivrait trop exactement ce qu'on appelle la méthode scientifique » (2). En conséquence, Wells nie que Spencer et Comte soient « les fondateurs d'un nouveau et fructueux système d'enquête sur les problèmes humains » (3), il souhaite les faire descendre de leur niche, et y réinstaller les philosophes grecs, bien plus capables de nous fournir « la vraie méthode pour penser sociologiquement » (4). Après avoir rappelé la conception comtiste de la hiérarchie des sciences — que peut lui fournir tout manuel élémentaire — et l'introduction par Spencer, dans les méthodes déjà dites « sociologiques » de la classification à outrance, il indique la confusion qui règne encore sur le terrain de la sociologie et l'absence d'une méthode commune vraiment scientifique, malgré les efforts de Durkheim (5) et de Karl Pearson. Le fond de son argumentation (6) pour expliquer cet échec est sa

modifications de détail, dans la partie *Métaphysique* de *Choses Premières et Dernières*, en 1908 : c'est celle où l'attaque contre la sociologie, ou plutôt les prétentions scientifiques de la sociologie, est à son maximum de véhémence : elle n'est pas modifiée dans l'édition rectifiée de 1917 : c'est le § 10, *Practical conclusions from these considerations*. D'autre part, elle est insérée textuellement dans le recueil d'articles très divers de 1914, *Un Anglais regarde le monde*, où le fil le plus ténu relie 26 études, préfaces ou dissertations écrites à des époques très différentes, sur des sujets aussi variés que les premiers succès de l'aviation et le roman moderne, l'*Utopie* de More et la question du divorce.

1. « Ce que j'ai à dire, et dis depuis quelque temps, se trouve aussi plus ou moins, avec quelques différences, dans la pensée de Bosanquet, *l'Usage des mots dans le raisonnement*, de Sidgwick, la *Logique* de Sigwart, la spéculation métaphysique contemporaine en Amérique » (page 190). Nous citons d'après la réimpression dans *Un Anglais regarde le monde*.

2. Page 190.

3. Page 190.

4. Page 191.

5. En 1906, Durkheim n'avait pas encore produit toute son œuvre.

6. « The gist of my case against this scientific pretension » : page 193.

façon de considérer la classification des sciences sous un angle qui, s'il ne lui est pas strictement personnel, est encore peu habituel : c'est qu'il y a, pour lui, une gradation dans l'importance de l'exemple individuel (1) le long du chemin qui mène de la mécanique à la sociologie par le chemin de la biologie; rappelant la redécouverte de l'unique, il fait observer que contrairement à l'opinion commune, qui attribue aux sciences dites exactes plus de vérité, et qui était encore celle de Comte et de Spencer, « il y a un nombre croissant de gens qui commencent à soutenir la thèse inverse — que le calcul, la classification, la mesure, toute la texture des mathématiques, sont subjectifs et trompeurs » (2), et qu'il n'est de vérité que dans l'individu : « la réalité objective, ce sont les individus, qui sont uniques » (3); or, « ce qu'on appelle la méthode scientifique est la méthode qui consiste à négliger les différences individuelles » (4); et c'est pourquoi Wells nie qu'elle soit applicable au genre humain. Darwin lui-même, dont les études ont pris pour point de départ exclusif les variations individuelles, ne faisait donc pas de « science » proprement dite, mais plutôt de l'histoire; alors que Comte et Spencer « croyaient indisputablement que la certitude absolue (cocksure) pouvait être étendue à toute chose finie concevable » (5). Il nous faut reconnaître que « les méthodes rigides et positives sont de moins en moins sûres à mesure que nos «ologies» ont à faire à des individus plus grands et moins nombreux » (6); et lorsque nous aurons fait cela, « nous nous rendrons compte que tout ce verbiage sur l'organisation de la sociologie, comme si le sociologue devait présentement se mettre à par-

1. « There is a gradation in the importance of the instance... » : id. Le mot était peu clair : aussi, dans *Choses premières et dernières* Wells a-t-il précisé : « of the individual instance » (édition 1917, page 32.)

2. Page 195 : c'est là une excellente formule pragmatiste.

3. — id. —

4. — id. —

5. Page 196 : « indisputably believed » a été adouci dans *Choses premières et dernières*, en « seem to me to have believed » (page 36, 1917).

6. Page 197.

courir le monde avec l'autorité d'un hygiéniste, est et restera sottise » (1). Quelle capitulation que cette phrase, sous la plume du découvreur de l'avenir ! En 1902, Wells démontrait, ou plutôt croyait, qu'en dépit des différences individuelles le genre humain est objet de mesure, donc de prédiction : nous sommes arrivés ici à des conclusions diamétralement opposées : quand dit-il, non pas vrai, ni sa pensée véritable — ce sont deux formes de sa pensée — mais la chose la plus croyable ? Dans le second cas, pour sûr : *La Découverte de l'avenir* est une œuvre d'exubérance ; *La Soi-disant Science Sociologique*, une méditation de biologiste. Wells ne croit point que prévoir l'avenir soit possible. Naturellement. On s'en doutait bien quelque peu.

Arrivé à sa négation de la sociologie, Wells a dit l'essentiel : le reste n'est que complément. Pour lui, comme pour les Positivistes, la science sociale sera la plus éloignée des sciences moléculaires : « dans celles-ci il y a une infinité d'individus ; dans celle-là, comme Comte l'a aperçu, un seul » (2). Fidèle à sa foi (3) : pas de réalité en dehors de l'individu et de la race, donc négation des groupes, il signale comme des erreurs les tentatives de Spencer et de List pour concevoir des groupes à l'intérieur de la race : « nous ne pouvons mettre l'humanité dans un musée, et la sécher pour l'examiner : notre seul et unique et éternellement vivant spécimen, c'est toute l'histoire, toute l'anthropologie, tout le monde fluide des hommes » (4) ; la sociologie ne sera donc que « la tentative faite pour mettre cet Etre vague, complexe, unique, qui est son objet, en relations claires et vraies avec l'intelligence individuelle. Or, comme les intelligences individuelles sont individuelles, et que chacune est placée un peu différemment par rapport au sujet examiné, comme la personnalité dans l'angle de vision se manifeste

1. Page 197.

2. Page 197 : mais ce n'est pas cette considération — de l'infinité des individus à l'individu unique — qui détermine la classification de Comte.

3. voir chapitre X.

4. Page 198

beaucoup plus largement lorsqu'il s'agit de l'humanité que de l'horizon circumambiant de la matière» (1), il ne saurait y avoir de « science » sociologique véritable (2). « La sociologie ne doit être ni simplement un art, ni une science dans l'étroit sens du mot, mais du savoir exprimé imaginativement et avec un élément de personnalité; bref, dans le plus haut sens du terme, de la littérature » (3). Cette littérature sera de deux sortes : la première sera un type de recherche historique qui ne se contente pas de la description pure et simple du passé, ou même de l'établissement de la vérité historique, mais « qui s'efforce d'élucider par des interprétations générales les complexes d'événements et d'institutions, d'établir de larges généralisations historiques, d'éliminer la masse des incidents secondaires, de présenter quelque grande période de l'histoire, ou toute l'histoire, dans la lumière d'une cohésion dramatique, ou comme un seul processus » (4). C'est la formule même de *l'Esquisse de l'Histoire*, donnée 16 ou 17 ans avant la réalisation de l'œuvre, et la découvrir ici suffirait à payer de sa peine celui qui vient poursuivre ici la pensée de Wells. Mais la seconde espèce de littérature sociologique sera simplement l'utopie : « Il est impossible, en sociologie, de contempler froidement ce qui est, sans considérer ce qu'on désire qui soit. En sociologie, sans aucun doute possible, les idées sont des faits... (5) Je crois, en fait, que la création d'utopies, — et leur critique approfondie — est la méthode propre et distincte de la sociologie » (6).

1. Page 198. Depuis Einstein, la connaissance du monde brut, aussi, nous apparaît comme pouvant être relative.

2. Wells appelle ici à la rescousse, parmi les écrivains qui comme lui ont émis des doutes sur la valeur scientifique de la sociologie, le professeur Stein, Osman Newland et Alfred Fouillée, qu'il cite.

3. Page 199.

4. Page 200 : Wells cite comme exemples de ce genre de travaux historiques ceux de Beattie Crozier, Buckle, Lecky, Atkinson, Andrew Lang, Gibbon, Carlyle. Et *Anticipations* ne peut-il passer pour quelque chose comme une enquête historique de cette espèce, avec vue d'ensemble, mais dirigée vers l'avenir au lieu du passé ?

5. Les idées-forces !

6. Page 201.

Tel est cet écrit (1), fortement pensé, chargé de sens, et même capital; et ici un nouveau rapprochement de dates fait jaillir la lumière : *Une Utopie moderne* avait paru en avril 1905, et c'est le 26 février 1906 que Wells disserte, et finit par déclarer qu'il n'est de sociologie véritable que dans la construction d'utopies; c'est de nouveau la théorie après la pratique, la justification après l'action.

Rien ne nous empêche maintenant de passer à l'examen des réalisations de Wells dans le genre prophétique : nous allons passer en revue : *Anticipations* (1901), les prophéties relatives à l'aviation, *L'Avenir en Amérique* (1906), les prophéties sur la guerre, celles sur l'avenir de la Russie (1920), celles qui sont contenues dans le *Strand Magazine* de janvier 1924 et dans le recueil « *These eventful years* » de 1924.

ANTICIPATIONS

(novembre 1901). (2)

Pendant sept des neuf chapitres (3) d'*Anticipations*, Wells est resté fidèle au programme de prophétie rigoureuse qu'il

1. Une discussion en suivit la lecture, dont le compte-rendu suit la dissertation de Wells dans le volume III des publications de la Société (Macmillan, 1907) et à laquelle prirent part MM. Swinny, Kidd, Gibbon, G. B. Shaw, Dickinson, Trotter, Geddes. Wells, leur répondant, insista fortement sur son incrédulité envers la sociologie : « You cannot make any hard and fast laws ... I do not think you are ever going to foretell in sociological science... I do think that in relation to human affairs the future is not only indefinite through our want of knowledge of facts, but it is permanently indifferent. It is indefinite until it happens... ».

2. Il est à remarquer que les *Anticipations* ont été anticipées par les 2 récits de 1899, *Quand le Dormeur s'éveillera*, et *l'Histoire des temps à venir* : 5 pages du *Dormeur* (154-159) semblent tirées d'*Anticipations* : on y trouve la fin des chemins de fer, les routes spéciales pour automobiles, la disparition de la « ville de marché » qu'avait créée la distance commodément franchissable en un jour par un cheval, l'installation des ouvriers agricoles dans la cité, la survivance de quatre langues seulement, l'anglais, l'allemand, le russe, le français. Les nombres de 30 millions (page 148), puis 33 (page 184) sont cités dans *l'Histoire* comme chiffres de la population de Londres.

3. I. La locomotion au 20^e siècle.

II. La diffusion probable des grandes cités.

s'était tracé; au huitième, il n'y a plus tenu : il a versé pour la première fois ouvertement dans l'apostolat.

Il convient de ne pas oublier que le titre complet du livre est : *Anticipations des réactions du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée des hommes* — titre dès lequel une certaine école spiritualiste s'inscrirait en faux, en disant que l'essentiel de l'âme est indépendant de toute cause matérielle. Il ne faut donc pas s'étonner que le problème de la locomotion soit le premier examiné : Wells prédit la mort des chemins de fer et le triomphe de l'automobile, que porteront des routes spéciales (1) : il y en aura des milliers de milles à l'étranger dès 1910 (2). En 1901, l'automobile était encore fort près de sa naissance : cette prophétie n'était qu'un menu sujet de conversation, et elle a été fausse : la vérité est que le chemin de fer a la vie dure, très dure : pour parcourir de longues distances, il reste supérieur non seulement à l'automobile, qui brise, où on ne peut bouger, et à peine étendre ses jambes, qui fait cent détours, mais à l'avion — dont Wells ne prévoit pas l'emploi comme moyen de locomotion habituel, en 1901. Wells a dit souvent sa joie à voler (3) : nous ne nous permettrions pas de suspecter sa sincérité; mais l'homme n'est pas fait pour voler : de même qu'une grande majorité des hommes continue et continuera à avoir plus de sympathie pour la terre ferme que pour

III. Nouveaux éléments sociaux.

IV. Certaines réactions sociales.

V. Histoire de la démocratie.

VI. La guerre au 20^e siècle.

VII. Le conflit des langues.

VIII. La synthèse supérieure.

IX. Foi, morale et politique de la Nouvelle République.

1. Il y a de ces routes spéciales, à surface d'Eadhamite, dans les deux récits de 1899 : *Trafford*, de *Mariage*, travaillera plus tard lui aussi à faire de l'Eadhamite pour revêtir les routes (page 383).

2. page 22.

3. Mon premier vol, 2^e article de *Un Anglais regarde le monde* : c'est M. Grahame-White, presque le premier aviateur anglais, qui a fait faire à Wells son premier vol, à Eastbourne, le 5 août 1912. *La beauté du vol*, 2^e article de la *Westminster Gazette*, 29 septembre 1923.

la mer, même avec les paquebots de 50.000 tonnes, où l'on a la nausée, et que les icebergs éventrent, de même ils continueront à se défier de l'air traître, des dirigeables qui flambent ou ne reviennent plus, des avions qui s'abattent pour des causes inexplicables : voyez, dans la cabine de la limousine aérienne qui tangué, et roule, et choit dans des trous d'air, un jour de bourrasque sur la Manche, les nez pointus, les lèvres pincées, les visages verts, les yeux fixés par la pensée sur la cuvette placée sous les sièges, les mains crispées sur les deux barres du fauteuil, sentez l'attente, chez tous, du moment délicieux où l'on sentira sous les roues le contact rassurant de la terre ferme; songez aux pilotes de guerre, qui, volant tous les jours durant des années tant que le service de la patrie l'a voulu, ont juré de ne plus remonter en avion de leur vie : non, l'homme n'est pas fait pour voler; la joie de l'essor ne sera jamais comparable à la joie de la couche d'herbe fraîche à l'ombre du figuier. Vive le train qui va droit, arrive au matin alors que l'avion part; vive le compartiment de troisième classe, qui vaut mieux que la limousine, routière ou volante; vive, à plus forte raison, le train à couloir, le Pullmann, le compartiment lit-salon, le wagon-restaurant : l'idéal est de voyager en étant aussi à son aise que si on ne voyageait pas : le train est donc roi : Wells le sait bien, et a fait amende honorable au train dans *Une Utopie moderne*; ce n'est ni une automobile ni un avion qui amène les deux visiteurs d'Utopie de Suisse à Londres; c'est un train, qu'ils ont pris pour une salle d'attente, dont ils ne se sont pas aperçus qu'il était parti, et qui va pourtant à 300 kilomètres à l'heure (1) !

1. Wells a reconnu (introduction à l'édition de 1914 d'*Anticipations*, voir plus loin) son erreur en croyant qu'il y aurait dès 1910 beaucoup de routes spéciales pour automobiles : c'est seulement en 1924 qu'on est en train de construire en Italie la première Autostrada.

Pour les trottoirs roulants, qui figurent déjà dans les deux récits de 1899, on sait qu'il y en eut à l'Exposition universelle de 1900 à Paris, qu'on construisait dès l'année précédente.

La disparition des chevaux est déjà un trait de l'utopie de Howells, *A Traveller in Althuria* (1894), entre autres. Le chapitre : *La croissance invincible*, de *L'Avenir*

Wells annonçait ensuite que les grandes villes s'étaleraient toujours davantage sur le sol, à mesure que les moyens de communication plus rapides permettraient aux hommes d'habiter plus loin du lieu de leurs occupations : il révoquait en doute sa propre conception d'une cité surconcentrée des deux récits de 1899 (1) : au contraire, il déclarait que Londres, qui couvre déjà une superficie égale à celle du quart de la Belgique, s'étendrait, en l'an 2000, sur toute l'Angleterre et le pays de Galles, avec une densité moindre qu'aujourd'hui, certes, des régions rurales subsistant dans cette immense région urbaine : Londres, Pétersbourg, Berlin, auraient 20 millions d'habitants, New-York, Philadelphie, Chicago, Hankow en Chine, 40 millions ; en dehors de Londres, la Grande-Bretagne n'aurait plus que deux aires urbaines, celle du Lancashire-Yorkshire et celle de l'Ecosse. Or rien ne prouve que la population doive continuer à augmenter pendant tout le cours du ^{xx}e siècle : elle semble vouloir devenir stationnaire, ou même diminuer : la France, sur ce terrain, donne déjà le signal de la sagesse, non le signe de l'épuisement. Au fond, ceci était la prophétie d'un Anglais, et même d'un Londonien, pour qui Londres est l'image et la mesure du monde.

Les trois chapitres centraux (2) d'*Anticipations* forment un ensemble ; c'est une esquisse de l'histoire politique et sociale du ^{xx}e siècle — histoire probable — terminée par une prophétie nettement caractérisée : tout ce tableau est orienté en vue d'annoncer ce qu'on peut appeler la prise du pouvoir par les techniciens (3). Il y a, pour l'instant, quatre classes sociales — et l'on s'étonne un peu de voir notre nominaliste ne pas faire

en Amérique, division V, *The Pennsylvania Limited*, contient aussi un autre bel éloge du train.

1. Page 42. La croissance de New-York en hauteur montrait pourtant que cette conception était une des probabilités possibles.

2. III. Nouveaux éléments sociaux.

IV. Certaines réactions sociales.

V. Histoire de la démocratie.

3. Denton l'annonce déjà 2 ans plus tôt, à la fin de l'*Histoire des temps à venir*.

plus de réserves sur leur réalité : les actionnaires, propriétaires irresponsables, nés des besoins de l'ère de la machine, et qui ne disparaîtront point tant que nous serons encore dans la période transitoire d'entreprise et de transformation, dans laquelle ils sont nécessaires (1) ; à l'autre extrémité, la lie urbaine, parasite et plus ou moins criminelle, qui ne se reproduit pas, mais s'élimine et se recrute ; une classe d'exploiteurs, de requins, qui jouent moins des réalités que des préjugés et des émotions de leurs semblables ; et enfin, fait central, une classe moyenne faite de techniciens de toutes sortes, mécaniciens, ingénieurs, médecins, universitaires, myriades non organisées, mais obligées d'être adaptables par le progrès journalier des techniques, encore entravées dans leur développement par le sot esprit syndicaliste, mais qui, s'annexant ses éducateurs, les agriculteurs scientifiques (2), les militaires scientifiques, émergera, vers l'an 2000. Son ascension s'effectuera dans le cadre anachronique — aux Etats-Unis plus encore qu'ailleurs — d'un régime parlementaire qui traite les techniciens comme quantité nulle. A la fin du siècle, le technicien sera enfin prêt à balayer le parlementaire : plein du devoir professionnel, religieux sans mysticisme, la part de la sensualité faite, marié à une femme raisonnable, père de trois ou quatre enfants, habitant une maison indépendante, et à la campagne, sans domestiques grâce au perfectionnement de la technique ménagère ; ou bien, s'il est un indépendant, un artiste, un écrivain, marié sans que mariage veuille dire enfants et cuisine, les enfants pouvant tout de suite être élevés loin des parents ; ou encore célibataire, la monogamie, élément essentiel de la civilisation pré-mécanique, soutenu par l'habitude, maintenu par la fausseté, fait de petits boutiquiers pour qui la loyauté de l'épouse était une nécessité

1. Intéressant et périlleux hommage du socialiste à l'individualisme.

2. La petite agriculture, obstacle principal au progrès, se défendra terriblement, mais elle tombera au niveau de civilisation des slums, et ses enfants mendieront sur les routes, comme ils le font déjà en Italie, pendant des décades encore : mais elle ne pourra, à la longue, empêcher le triomphe de l'agriculture scientifique (page 90).

impérieuse, ayant disparu, et toute discussion sur les diverses conceptions de la moralité sexuelle ayant disparu par convention tacite, comme, de notre société, les discussions religieuses; quelle que soit la façon dont il oriente sa vie en ce qui concerne ces détails, le technicien, agent, par esprit, par nature et par profession, de l'ordre, sera prêt à mettre l'ordre dans la cité. C'est à la faveur de la guerre qu'il prendra le pouvoir : toutes les démocraties (1) y mènent : sans politique suivie, sans opinion publique véritable, il ne leur reste qu'une corde sur laquelle jouer : la défiance et la crainte de l'étranger : elles amèneront la guerre, qu'elles n'auront pas préparée : le temps des Césars et des Napoléons est passé : ce n'est pas un homme monté sur un cheval blanc qui gagne une guerre; il y faut des techniciens; et l'idée ne pourra manquer de leur venir, de tourner leurs armes contre les politiciens, et de les balayer comme fétus de paille : « si, au lieu d'user d'elles et de nos précieuses personnes, dans une sotte querelle, contre les canons ingénieux et subtils d'autres hommes semblables à nous-mêmes, nous nous en servions pour la raison plus haute, si nous chassions de nos rues tout ce jacassement belliqueux ? »... (2) La chose est certaine, et certaine la venue de « l'état mondial futur » (3). On croit reconnaître cet accent : le chant de l'Internationale ne dit-il pas que « nos premières balles seront pour nos généraux » ?

La prise du pouvoir par les techniciens ? La guerre est venue, elle a été tout ce que Wells avait prévu : les techniciens y ont joué le rôle principal, puis se sont docilement laissé désarmer : les hommes continuent à se laisser mener par les parleurs, et les vieux; les faiseurs, et les jeunes, obéissent; même dans le bolchevisme Wells n'a pas pu voir longtemps une réalisation de sa prophétie (4). Partout, l'influence politique des groupe-

1. Pour la critique de la démocratie, voir chapitre VI : Le socialisme et les idées politiques et chapitre IX, La guerre.

2. Page 160.

3. Ceci dès 1901.

4. Voir *La Russie dans l'ombre*.

ments d'anciens combattants, des hommes nouveaux, et de l'esprit des tranchées, a rapidement disparu : le pouvoir est resté aux mains des politiciens. Ne serait-ce pas que la thèse de la supériorité des techniciens — sortie, au fond, des mouvements en faveur de parlements « professionnels » — est fausse ? que les techniciens sont inférieurs dans ce qui n'est pas leur technique ? La chose peut être, pour certains, dure à accepter : il y a un type homme d'état et politicien : la conduite des hommes est une spécialité, une technique, à laquelle on se prépare par des études : les hommes moyens ne se soucient pas des affaires publiques : et un technicien n'est qu'un homme moyen, désireux de demeurer un technicien : dès qu'il accepte d'être autre chose, il devient un politicien... Mais Wells aurait le droit d'arguer que la guerre est venue trop tôt, et que la classe reine n'avait pas encore pris conscience de sa force, de sa tâche, de son devoir.

Le cours de l'histoire nous a aussi permis plus vite que Wells ne pensait de mettre à l'épreuve ses prophéties sur la forme même de la guerre. Fortement influencé par l'ouvrage du Polonais Bloch (1) — dont, au début de la grande guerre, lors de l'immobilisation des fronts, il saluera la prescience, en oubliant qu'il avait prédit que la guerre serait si impossible... qu'on ne la ferait pas ! — il annonce la fin de la guerre pittoresque et l'avènement de la guerre mécanique : il a eu raison, certes : et pourtant, un peu plus d'audace de Von Kluck, un échec des divisions bretonnes qui, sous Foch, enfoncèrent le centre allemand en Champagne, et c'était la guerre napoléonienne qui triomphait encore une fois. Certes, le fusil mitrailleur servi par deux hommes est devenu une réalité — qu'on préparait déjà, du reste, dans tous les polygones d'expérience, dès le début du siècle ; mais ce ne sont point des cyclistes ainsi armés qui ont couvert la mobilisation. Certes, toute distinction entre

1. St-Petersbourg, 6 vol. 1898 : mais un concentré de tout l'essentiel a paru en anglais dès 1899 sous ce titre : « *Is war now impossible ?* »

combattants et non-combattants a rapidement disparu... devant la mort, qui n'a plus séparé les uns des autres; mais non point devant la législation : les négociants en denrées alimentaires et en vêtements n'ont pas été transformés en serviteurs de l'État du fait de la déclaration de guerre : un certain nombre ont gagné plus de cinq sous par jour. Wells est, en 1901, beaucoup moins attiré par l'idée de « cuirassés terrestres » qu'il ne le sera deux ans plus tard dans le conte du *Strand Magazine*(1). Les dirigeables seront légion, et les atteindre sera pour un artilleur « une des tâches les plus dures qu'on puisse imaginer » (2); mais, dès 1916, aucun dirigeable ne pouvait plus se risquer au-dessus des lignes en plein jour, du seul fait de l'artillerie, et sans parler de l'aviation. Ils seront munis intérieurement d'une rangée de ballonnets contractiles, dont on modifiera le volume pour obtenir l'ascension ou la descente — procédé qui n'a jamais reçu d'application pratique (3) : ce type intermédiaire entre le dirigeable et l'avion n'a pas été réalisé. Ils s'efforceront d'avoir l'avantage du nombre, et s'élèveront toujours plus nombreux de chaque côté; mais ce sera pour s'attaquer à l'éperon... fantaisie chère à Wells, souvent répétée (4), fantaisie aussi dangereuse pour l'éperonneur que pour l'éperonné.

1. Il n'en parle que dans une note, page 173 : « On cherchera probablement à construire des canons, des projecteurs mobiles, et des abris déplaçables sur le terrain, cuirassés pour protéger des hommes : j'incline à y croire, et même à une sorte de cuirassé terrestre : le train blindé en est un commencement, mais je ne puis imaginer rien que des roues fracassées, des tortues de fer que des hommes cachés enlèvent par coup de main, des tirailleurs et des mécaniciens fusillés tandis qu'ils fuient de quelque monstre de ce genre, renversé. Bref, je déteste ces méthodes lentes, uniquement défensives, sur terre et sur mer. Je crois de toutes mes forces que le parti qui frappe le plus dur et le plus fort gagnera toujours, avec ou sans défenses massives... ». Voici un Wells napoléonien ! on ne disait pas autre chose dans l'ancienne École de guerre ! Wells cite volontiers le conte de 1903, pour marquer sa prescience : a-t-il oublié cette condamnation du tank, de deux ans plus ancienne ?

2. Page 174.

3. C'est aussi celui de George Ponderevo, de *Tono-Bungay*, dans les ballons dirigeables qu'il construit.

4. Voir plus loin, prophéties sur l'aviation.

Ils porteront des parachutes, pour permettre à l'équipage vaincu de quitter le bord au dernier moment; les fantassins, tapis dans leurs trous, les verront s'élever toujours plus haut, chacun tâchant de gagner l'autre de hauteur : « puis, peut-être, l'un fondra farouchement sur l'autre, qui essaiera de passer dessous : des fusils cracheront, soudainement; le nez d'un appareil qui se lève ou s'abaisse; l'engagement est rompu, » (1) et l'un des combattants tombe vers la terre : image prophétique — c'est le cas de dire — du combat aérien... à l'éperon près. Et nous verrons ceci avant l'an 2000, même avant 1950 (2). « Et les riches jeunes hommes bien élevés qui ont aujourd'hui le privilège des grades dans l'armée britannique ne vaudront rien à ce jeu, pas plus qu'aux controverses théologiques, à l'électricité industrielle, ou à quoi que ce soit qui veuille un cerveau bien exercé... » (3) Sur mer, l'arme suprême sera un cuirassé léger et rapide, muni, lui aussi, d'un éperon, son arme principale ! La guerre de course sera de courte durée : le corsaire finira par être détruit (4) : « quelques semaines porteront la frontière effective du belligérant le plus fort jusqu'à la côte du plus faible, et lui permettront de reprendre son commerce » (5). L'imagination de Wells, « même si on l'éperonne, refuse de voir n'importe quel sous-marin faisant autre chose que suffoquer son équipage, et couler » (6), et par avance, il écrit, sur les terreurs du sous-marin, quelques phrases qui sont un avant-goût des pages terribles et célèbres, sur ce sujet, de *La Flamme Immortelle* (7) : ô jours sombres de l'hiver 1917-1918, quand l'Allemagne put croire un instant qu'elle allait mettre

1 p. 177.

2. Wells (*Elcriot arrive, Un Anglais regarde le monde, I*) reconnaîtra qu'il a été trop timide dans ses prévisions

3. Pour cette phrase, le prophète devrait être condamné à aller faire amende honorable au pied du monument de l'Aviation britannique, sur l'Embankment.

4. L'Emden !

5. p. 182.

6. p. 183.

7. 1919, pp. 185-195.

l'Angleterre « à genoux » ! Un sous-marin aura autant de chance d'envoyer une torpille au but, une torpille mortelle, que vous d'abattre un éléphant furieux à coups de revolver, après qu'on vous aura mis un mouchoir sur les yeux, et fait tourner trois fois sur vous-même(1) ! « Les débarquements seront énormément plus faciles qu'ils n'ont jamais été » (2). Bref, dans cette guerre scientifique, une armée qui ne sera faite que d'hommes, aussi bons soldats qu'on le voudra, sera fatalement battue par une armée munie d'armes scientifiques; il la voit, en imagination, le général homme du monde en tête, les braves, élégants et « gentlemanly » officiers encadrant les naïfs et vigoureux conscrits marchant innocemment à l'abattoir : c'est bien ce qui a failli arriver en 1914 (3). L'essentiel, c'est que les militaires seront de la classe des techniciens s'ils veulent vaincre, et que les vainqueurs seront ceux qui l'emporteront en techniciens de toutes sortes.

Il n'est pas besoin de faire remarquer dans le détail tout ce qu'il y a de vrai et de faux dans la vision wellsienne de la guerre future : nous en avons exposé les éléments de façon qu'ils disent tout seuls leur valeur ou leur médiocrité. La science sera reine ? Certes : à moins qu'un athlète ne surprenne, et ne prenne à la gorge, le savant : les jours de la valeur physique ne sont peut-être pas passés (4).

Wells annonce que, la différenciation à l'intérieur des langues étant arrêtée, les dialectes se mourant, les langues secondaires autre que les trois grandes langues européennes, l'anglais, le français et l'allemand, sont destinées à compter de moins en

1. p. 183.

2. p. 185.

3. Pour faire sentir la valeur prophétique de ce passage, M. Slosson, op. cit., le rapproche, sur deux colonnes parallèles, d'un compte-rendu allemand de la bataille de Loos par Bernard Kellermann, le romancier, qui dépeint les épaisses colonnes anglaises venant obstinément se faire faucher par les mitrailleuses allemandes.

4. Wells, ici aussi, peut se plaindre que la guerre soit venue trop tôt pour que ses prophéties vaillent : dans la 14^{ème} année du siècle : il pensait aux dernières.

moins dans la vie intellectuelle et véritable du monde : n'avoir accès à la pensée que par l'intermédiaire du portugais ou du danois, ou même de l'italien, sera de plus en plus une infériorité : les grandes régions urbaines de l'Europe future se partageront entre les trois langues principales, et de celles-ci c'est le français qui a le plus de chances de devenir prédominant, par suite de la supériorité humaine et sérieuse de la littérature française ; la langue anglaise est, par comparaison, un véhicule de frivolités, et l'allemand est entravé par sa manie de forger des termes techniques autochtones artificiels. En Orient se formera un groupe sino-japonais. Il est encore trop tôt pour qu'on puisse se demander si les événements ont justifié la prophétie.

Et c'est à ce moment précis, nous semble-t-il, au début du chapitre VIII, que le prophète cesse, et que l'apôtre commence, qui va prêcher *La synthèse supérieure* — la formation de l'État mondial par fusion des trois grands groupes linguistiques — français, anglais et sino-japonais, et la Nouvelle République — l'union des hommes de bonne volonté pour l'avènement de l'État-mondial (1). Qu'il avait bien raison de dire : « il est impossible, en sociologie, de contempler froidement ce qui est, sans considérer ce qu'on désire qui soit » (2) !

Voilà, pour la première fois, après un quart de siècle — il en reste trois à courir — un bilan des *Anticipations* : le bilan définitif ne pourra s'établir que dans soixante-quinze ans... (3)

PROPHÉTIES SUR L'AVIATION, ET QUELQUES AUTRES

Wells a cru de toutes ses forces au vol humain alors que sa possibilité semblait encore douteuse : on a vu ce qu'il en pense

1. v. chap. X : La Foi.

2. v. p. 155.

3. M. Slosson, op. cit., dit que Wells, dans *Anticipations*, « suggère comme des possibilités futures des inventions et des pratiques qui étaient, à l'époque, des réalités familières aux Américains », mais sans préciser ce à quoi il pense.

dans *Anticipations*; mais, antérieurement et plus tard, il a aussi inséré dans ses écrits des passages qui sont de véritables, prophéties indirectes sur cette question. Il a suivi de près les travaux de Langley, de Lilienthal, de Pilcher et de Maxim, s'il ne sait rien, à cette époque d'Ader (1) et du colonel Renard.

Le conte de *L'Homme volant* n'est qu'un jeu de mots, du point de vue du vol (2); mais *Les Argonautes de l'air* (3) est remarquable par l'idée de faire soutenir la machine volante, d'abord, par un rail aérien, en attendant qu'elle se risque à le quitter: ce procédé fut et est toujours employé dans les laboratoires d'expériences; de plus, le tableau qu'on y trouve de Londres vu de l'air, à une époque où personne n'avait encore volé, au moins en avion, est étonnant de précision et de réalité. (4) Ceci se passe en 1897. L'année suivante, les Martiens ont amené avec eux des machines volantes, sur lesquelles on nous donne peu de précisions: « Quelque chose se rua dans le ciel, hors du gris, se rua obliquement vers le haut et très rapidement, au-dessus des nuages dans le ciel, à l'ouest, quelque chose de plat et de large et de très grand, qui tourna en une vaste courbe, devint plus petit, descendit lentement, et disparut de nouveau

1. Il rendra justice à Ader dans *Ce qui vient* (1916), p. 6.

2. v. p. 63.

3. v. p. 65.

4. La description de l'aéroplane de Monson n'est pas sans intérêt: « Guidé, peut-être, par une étude photographique du vol des oiseaux, et par les méthodes de Lilienthal, il était revenu graduellement des formes employées par Maxim aux formes de l'oiseau. La machine, cependant, était propulsée par une immense hélice placée derrière à la place de la queue: et ainsi il lui était impossible de battre des ailes, ce qui nécessite une queue plate presque verticale. Le corps était petit, presque cylindrique, pointu. A l'avant et à l'arrière étaient deux petits moteurs à pétrole pour l'hélice, et les navigateurs étaient assis bas dans une espèce de canot, le premier pilotant, et protégé par un pare-bise bas à deux vitres. De chaque côté, un immense cadre plat, incurvé à l'avant, pouvait s'ajuster horizontalement, vers le haut, ou le bas: ces ailes étaient solidaires, ou bien l'une pouvait recevoir un angle un peu différent: on pouvait diminuer leur surface d'un sixième en modifiant la bordure avant. La machine n'était pas non plus faite pour voltiger. L'idée de Monson était de se lancer en l'air par l'élan initial, et alors de glisser, à la façon d'une carte à jouer, en perpétuant l'élan avec l'hélice... » (pp. 45-6). C'est ainsi, en fait, que le vol humain a été réalisé.

dans le mystère gris de la nuit. Et en volant cela laissait tomber de la nuit (1) sur la terre » (2); et lorsque le narrateur achètera le premier journal publié après la guerre des mondes — le *Daily Mail*! — le premier article l'assurera que le secret du vol est découvert : « ce que je ne crus pas tout d'abord... »

Les deux récits de 1899 sont plus riches en suggestions et plus significatifs : deux chapitres du *Dormeur*, le XVI^e, *Le Monoplan*, et le XXV^e, *La Venue des Aéroplanes*, méritent un examen particulier. L'aviation du xxii^e siècle se sert, pour les départs et les atterrissages, de plate-formes de vol (3) de 4000 mètres de long sur 1000 de large (4), sur lesquelles roulent des chariots de lancement (5), « qu'on pouvait élever, et ensuite faire courir sur des rails très légèrement inclinés jusqu'au bout de la plate-forme » (6). L'idée n'a pas été réalisée, on en est resté aux terrains d'aviation; mais c'est que les villes continuent à être « par terre », non pas en hauteur; et il y a déjà des plate-formes telles sur les navires porte-avions. Mais il y a quelque chose de plus curieux : la description du monoplane de Graham, et ses premières impressions de vol. « Le fuselage d'aluminium était aussi gros que la coque d'un yacht de vingt tonnes. Les voiles latérales de soutien, tendues et soutenues par des nervures métalliques presque semblables aux nervures d'une aile d'abeille, faisaient de quelque membrane artificielle transparente, jetaient leur ombre sur plusieurs centaines de mètres carrés. Les sièges du pilote et du passager étaient mobiles à l'intérieur des côtes du fuselage, et nettement en arrière du milieu; celui du passager était protégé par un pare-bise, et entouré de baguettes métalliques portant des coussins d'air... Le pilote était assis derrière une vitre qui protégeait son visage. Le passager pouvait, soit fixer son siège, ce qui était presque nécessaire à l'atterrissage,

1. La Fumée Noire des Martiens.

2. p. 179.

3. « flying-stages ».

4. p. 173.

5. « starting-carriers ».

6. p. 173.

soit se mouvoir, à l'aide d'un petit rail et d'une baguette, vers un coffre, à l'arrière, où étaient son bagage, ses couvertures, ses provisions, et qui aussi, avec les sièges, servait de contre-poids aux parties du moteur central qui rejoignaient l'hélice à l'arrière » (1). Les réactions du passager sont curieuses : lorsque l'aéroplane quitte la plate-forme pour s'élancer dans le vide, « il saisit instinctivement les rampes de chaque côté de lui » (2); regardant entre ses pieds, dans un moment de terreur physique, il se cramponne; puis ce moment de panique passe; il répond — « peut-être un peu artificiellement » — au sourire du pilote; « l'acuité de l'air raréfié dans lequel ils s'élèvent produit une sensation de légèreté et d'exhilaration » (3); les descentes en vol plané lui sont agréables (4); il entend le cri d'un vanneau tout près de lui ! Et on va vite, en ce temps : « il leur sembla sauter le Solent en un instant, et au bout de quelques secondes l'île de Wight filait le long d'eux... » (5) Au bout de quelques autres minutes, ils voient la côte de France — cette côte si longue à venir ! « Après un petit peu de temps, sembla-t-il, Paris se montra à l'horizon » (6). Et voici que — Wells écrit, ne l'oublions pas, en 1899 — on croise l'avion Londres-Paris : « il passa tout près, au-dessus d'eux, voguant silencieusement, vaste étendue d'ailes transparentes aux nervures métalliques, chose vivante. Graham vit, une seconde, rangée sur rangée de passagers emmitoufflés, balancés sur leurs petits sièges derrière des brise-bise, un mécanicien en blanc se déplaçant contre le vent le long d'une passerelle, des moteurs crachant qui travaillaient en chœur, l'hélice ronflante, une immensité d'aile...

1. pp. 174-5. L'aéroplane est probablement un planeur comme celui de Monson, non une machine à ailes battantes.

2. p. 175.

3. p. 176 : Ceci est pour le moins étrange : il est bien connu que la vie est plus pénible, la respiration courte, la circulation accélérée, à mesure que l'on s'élève plus haut.

4. Elles ne nous le sont point.

5. p. 180.

6. id.

Par beau temps, et en temps de paix, l'appareil faisait la route dans les deux sens quatre fois par jour » (1). Tout serait bien si Graham en restait là; mais il fait mieux : il apprend à piloter, dès ce premier vol, et il est si bon élève qu'il termine la leçon par une séance d'acrobaties aériennes à rendre jaloux les plus habiles des nôtres ! C'est aller un peu vite ! mais aussi, « l'air était comme un vin généreux ! » (2)

Le chapitre XXV, *La Venue des Aéroplanes*, est également fertile en suggestions curieuses : rien de surprenant à ce que, l'avion placé sur le chariot de départ, une cloche fasse évacuer la plate-forme; mais ce qui est remarquable, c'est que le moteur semble pouvoir se déplacer dans la carlingue, d'avant en arrière, pour modifier le centre de gravité, et faire monter ou descendre l'appareil (3); d'autre part, celui-ci ne semble pas avoir de gouvernail de direction : le pilote tourne à droite ou à gauche en ouvrant certaines valves : conceptions un peu étranges — maintenant que nous avons des avions ! Ici commencent les folies de Graham : il éperonne une, deux, trois, quatre machines ennemies : la sienne retrouve toujours son équilibre ! Il entend une balle siffler à ses oreilles (4) ! Par contre, son esquisse de Londres, « étendu comme une petite carte faite de lumière, comme un simple modèle de ville près du bord de l'horizon », est d'un homme qui aurait déjà volé : son combat contre le monoplane d'Ostrog, dans les dernières pages du livre, chacun essayant de gagner l'autre de hauteur, est, par avance, un parfait duel d'avions; et au cours de ce duel, Graham, précé-

1. Dès 1922, le major Blake a fait 2 fois le voyage aller et retour dans la même journée : et pour la coupe Michelin en 1924 on a parcouru 2.800 kilomètres en 19 heures : c'est à peu près 4 fois Londres-Paris et retour.

2. p. 184. Le premier titre de *Men like gods* (1923) sera, plus complet : *Men like Gods and air like wine*.

3. « he swung the engine back to lift the stem... p. 278; he rammed the engine back... the nose of the machine jerked upward steeply, ... p. 279; he reeled the engine back along its shaft and went circling up.. p. 286.

4. p. 281.

dant Pégoud, invente presque la boucle, et le vol la tête en bas ! (1)

L'*Histoire des temps à venir* ne fournit d'intéressant que l'arrivée de la malle d'Amérique sur la plate-forme où Denton est employé : « Ce fut d'abord une petite ellipse, vague et bleue parmi les lointains nuages cotonneux; et puis elle devint vite grande, blanche, plus grande, plus blanche; ils virent, enfin, les étages distincts des ailes, chacun large de centaines de pieds, le corps long qu'elles supportaient, enfin les sièges suspendus des passagers, qui faisaient comme une ligne de points... Ils entendirent l'air qui sifflait autour d'elle, sa sirène hurlante, aiguë, toujours plus forte, avertissant de son arrivée sur la plate-forme » (2). Enfin, la machine volante de Filmer (3), dont Wells, écrivant en 1903, place le premier vol en 1907 (4), combine les deux idées que nous avons déjà relevées, celle de ballonnets contractiles pour faire varier la force ascensionnelle, et celle de contrepoids mobiles pour faire varier le centre de gravité; mais de plus, il n'y a pas de propulseur : « sa machine n'avait ni ailes ni propulseur... le seul moteur nécessaire était celui, compact, puissant et petit, qui contractait les ballonnets. Un tel appareil, cadre vidé (5), ballons distendus, pouvait s'élever très haut, contracter ses ballons, laisser rentrer l'air dans les tubes du cadre, et ainsi glisser dans l'air dans la direction voulue en ajustant convenablement ses contrepoids »; et ainsi de suite (6). Enfin, il est remarquable qu'en essayant un de ses modèles réduits, Filmer se sert « de ce qu'on appelait alors

1

1. « For a moment his monoplane fell nearly edgewise with her nose down, and seemed to hesitate whether to overset altogether » p. 287.

2. p. 145.

3. v. p. 67.

4. p. 15.

5. On fait aussi le vide dans les tiges de la membrure.

6. Cette suite de glissades et d'ascensions est aussi le système du capitaine Danrit dans une de ses fantaisies de cette époque, *La Guerre Noire*.

les rayons Marconi pour commander son vol» (1) : lui-même suit sur un tricycle à moteur. (2)

Il convient, avant de quitter les deux récits de 1899, d'énumérer, pour le moins, quelques autres des prophéties qu'ils contiennent — prophéties d'alors, souvent réalité d'aujourd'hui (3) — et qui sont souvent, par avance, de véritables illustrations d'*Anticipations* : théâtre dans un fauteuil à domicile (4) — le théâtre-phone, qui permet seulement d'entendre, il est vrai, non de voir, existait déjà; diffusion des villes dans la campagne (5); compagnies d'agriculteurs (6), qui viennent de l'utopie de Howells (7), ou du moins y figurent déjà; voyages journaliers pour se rendre de la résidence au lieu du travail (8); fin de la guerre pittoresque (9); mépris du parlementarisme (10); fin de la vie familiale, disparition des domestiques, vie d'hôtel, restaurants automatiques (11); remplacement des journaux par des machines parlantes qu'on sollicite et interrompt à volonté — dès maintenant il existe des récepteurs enregistreurs de messages sans fil, qui répètent à l'abonné, quand il rentre chez lui, ce qui s'est dit en son absence —; foules assemblées dans les rues autour de hauts-parleurs (12) — spectacle banal aujourd'hui; instruction donnée à domicile par télé-

1. p. 13.

2. Notons enfin que dans le *Rêve d'Armageddon* (même recueil, 1903), les aéroplanes sont vaguement décrits par la phrase suivante : « de grandes choses qui allaient, en forme de pointe de lance sans manche, avec un propulseur à la place du manche » : ils portent de petits canons qui font feu en arrière, et ils éperonnent du bec. On aperçoit vaguement, dans le lointain, une bataille d'escadrilles.

3. Plusieurs ont déjà été énumérées, p. 156, n. 2.

4. *Dormeur*, p. 63.

5. *Dormeur*, p. 156, *Histoire*, p. 157 et p. 181.

6. *Dormeur*, p. 157.

7. *A Traveller's Altruria* (1894).

8. *Histoire*, p. 159.

9. *Dormeur*, p. 207.

10. *Dormeur*, p. 209.

11. *Dormeur* pp. 218-9-20, *Histoire* pp. 137, 139.

12. *Dormeur*, p. 267.

phone (1) — ordinaire réalité pour nous : mais discours et musique à domicile ne se trouvent-ils pas déjà dans l'utopie de Bellamy, comme aussi les tubes apportant les colis postaux à domicile que Wells espère dans *Anticipations* ? Enfin, les trois classes sociales de l'*Histoire des temps à venir* : actionnaires, classe moyenne qui dépend d'eux, et esclaves du salariat (2), sont déjà à peu près les mêmes que dans *Anticipations*.

L'AVENIR EN AMÉRIQUE

(octobre 1906) (3)

Que ce livre soit un livre prophétique, c'est ce qu'indiquent nettement le titre, le sous-titre : « à la recherche de réalités » et un intéressant premier chapitre rétrospectif, intitulé : « *La tournure d'esprit prophétique* ». Wells prophète a connu, selon lui-même, trois attitudes d'esprit : dans sa jeunesse, il se souvient que toute spéculation sur l'avenir lui semblait une immense plaisanterie ; lorsqu'il était étudiant en biologie, il a surtout cherché où menait l'évolution, et ses romans fantastiques s'efforcent seulement de représenter les possibilités illimitées qu'il conçut ; dans la troisième phase, il voulut attaquer l'avenir, et un avenir plus proche, d'une façon vraiment scientifique. Mais il est arrivé, dit-il, en 1906, à la dernière phase dans l'histoire de l'esprit prophétique ; il ne conçoit plus la recherche de l'avenir que comme la recherche de la volonté profonde des groupements humains ; et c'est ce qu'il veut faire pour l'Amérique (4). « Je ne vais pas en Amérique pour tirer un

1. *Histoire* p. 146.

2. *Histoire* p. 182.

3. L'article : *La Population Américaine*, dans *Un Anglais regarde le Monde* (1914), est entièrement de la même inspiration que ce livre : le passage relatif à l'exploitation industrielle des enfants, en particulier (chap. VII : *Certain workers*) y est reproduit presque intégralement, sans que la chose soit du reste signalée.

4. chap. I : *The prophetic Habit of Mind*. Ce chapitre contient d'autre part deux passages hautement caractéristiques de la façon dont Wells, prévenant la

horoscope prétentieux, pour découvrir une Destinée, mais pour déterminer ce que je pourrai de ce qui doit nécessairement faire cette Destinée — la Volonté d'une grande nation » (1). Et cette fois, ses investigations sont à plus courte échéance qu'elles n'ont jamais été : « Que va-t-il arriver aux États-Unis pendant les trente prochaines années environ ? » (2) Vingt ans se sont écoulés. Où en est la réalisation des prophéties de Wells ?

Wells voudrait pouvoir aimer l'Amérique : c'est la chose la plus neuve qui soit sur la terre, et elle plaît à sa haine du vieux : c'est le plus grand espoir de l'humanité (3) : et elle crève son cœur d'utopiste et de socialiste, en même temps, par son attachement farouche à la propriété individuelle (4). Le fait essentiel qui éclaire *L'Avenir en Amérique*, c'est que, au cours de son voyage, de mars à juin 1906, Wells est en pleine

critique, prend conscience de ses erreurs. « Il se débarrasse des héros en les niant », disions-nous (p. 149) : or nous trouvons ici : « much may be foretold as certain, much more as possible, but the last decisions and the greatest decisions lie in the hearts and wills of unique incalculable men. » (p. 18). A un certain tournant d'*Anticipations*, disions-nous, l'écrivain cesse de prophétiser pour se mettre à prosélytiser : et nous trouvons ici : « I discovered for myself over again the inseparable nature of the two functions of the prophet. In my *Anticipations*, for example, I had intended simply to work out and foretell, and before I had finished I was in a fine full blast of exhortation. . . » (p. 18). (On peut, du reste, s'inscrire en faux contre l'expression « inséparable nature des deux fonctions du prophète » : la carrière de prophète pur, détaché du monde, reste ouverte aux machines à penser, s'il en est parmi les hommes). A nous rencontrer ainsi avec Wells, nous nous sommes senti, chaque fois, heureux d'avoir vu juste, et déçu d'être devancé par notre sujet.

1. p. 19.

2. p. 8.

3. « In spite of rawness and vehemence and a scum of blatant, oh ! quite asinine folly, the United States of America remain the greatest country in the world and the living hope of mankind ». (*The passionate friends*, vol. II, chap. III, § 8).

4. Cette déception s'exprime particulièrement ici : « Après un court siècle d'espoir et d'orgueil, la grande république des États-Unis, l'espoir, pensait-on, de l'humanité, devient en majeure partie une foule errante d'hommes dépossédés : propriétaires, rois du rail, rois des comestibles, rois des métaux, gouvernèrent sa vie, lui donnant des Universités comme des sous à un mendiant. . . » (*Au temps de la comète*, livre II, chap. III, § 2). (septembre 1906).

ferveur socialiste, et qu'il va là-bas en socialiste qui visite la citadelle de l'individualisme (I). Il arrive dans le pays le plus anti-socialiste du monde; il ne peut se dissimuler que la possibilité de posséder individuellement, un peu, beaucoup, ou énormément, est la raison d'être des États-Unis, leur gloire et leur orgueil; que les millions qui se sont transplantés là l'ont fait non seulement pour être libres mais pour être propriétaires; que ces millions sont une élite humaine, du seul fait qu'ils ont eu le courage de s'arracher au sol natal, même lorsque leur courage n'a consisté qu'à se laisser recruter par les compagnies de navigation : les timorés aiment mieux mourir de faim sur place; bref, la Liberté éclairant le monde est aussi la liberté de posséder sans limite. Wells sait cela, le reconnaît : et il arrive avec le secret désir de découvrir que cet individualisme triomphant ne donne plus satisfaction à ceux qui en ont fait leur foi, et qu'ils commencent à douter, et à se tourner vers le socialisme, salut du monde. Il n'aura pas de peine à découvrir des indices suffisants pour lui permettre d'énoncer ses surprenantes conclusions, avec, du reste, la réserve extrême qu'impose la nécessité d'éviter le paradoxe, qui le mettrait trop crûment en opposition avec l'évidence; mais il ne peut refuser, d'abord, une concession à la grandeur américaine fondée sur l'individualisme, auquel son chapitre : *La croissance invincible*, est une sorte d'hymne; il ne peut que reconnaître l'immensité des ressources, encore en partie vierges, de l'Amérique, la facilité avec laquelle elle absorbe trois quarts de million de travailleurs nouveaux tous les ans sans que les salaires baissent — au contraire; la vie meilleure qu'offre le continent encore neuf aux misérables et aux opprimés de l'ancien monde. Wells ne peut nier ces faits; mais il n'est pas venu chercher ici des spectacles de prospérité tels que le monde n'en avait pas connu, dans ce prodigieux réservoir de richesse : il n'a d'yeux que

1. M. Chevrillon, dans une étude pourtant excellente (*Nouvelles Etudes Anglaises*, février 1907) ne dit pas un seul mot de ce point essentiel : Wells va en Amérique pour surprendre des symptômes de décadence de l'individualisme.

pour les vices du système, d'oreilles que pour les cris des vaincus dans la lutte pour le dollar : cris rares ; il n'est pas Américain, celui qui accepte une défaite comme finale. Ici aussi, pense Wells, la loi d'airain joue, seulement moins vite : d'une part se forme une classe de milliardaires, de l'autre la foule des derniers immigrants tend à devenir un prolétariat selon la formule de Marx (1). Devant tous les phénomènes proprement américains, c'est le socialiste qui interprète, et réagit : la corruption (2) ? elle n'est pas spéciale à l'Amérique, ce n'est qu'une conséquence de l'individualisme sans frein ; l'immigration torrentielle est dangereuse, moins parce qu'elle risque d'amener la domination des éléments orientaux sur les éléments anglo-saxons, ou au moins occidentaux, que parce qu'elle risque d'aboutir à la différenciation marxiste (3) : Wells est d'avis qu'il faut l'enrayer ; l'aveuglement de l'Américain envers tout ce qui dépasse l'individu, sa cécité sociale (4), c'est encore le capitalisme effréné qui en est responsable ; sur cette terre d'argent, les plus constructifs des esprits ne se laissent-ils pas gagner par la contagion du lucre, et l'ancienne et célèbre communauté socialiste d'Oneida ne s'est-elle pas transformée, sous le fils même du fondateur, en une société par actions ? L'intolérance américaine (5), c'est la superstition de la propriété sacrée qui

1. « Un nombre immense d'Américains cessent de croire à la possibilité de devenir riches et libres, et prennent conscience qu'ils sont une classe expropriée. » (p. 91). Même idée dans l'article du recueil de 1914. La situation des enfants employés, au nombre de 1.700.000, dans l'industrie des textiles et du charbon, est représentée comme à peine moins mauvaise qu'en Angleterre aux pires jours du sweating-system.

2. chap. VIII.

3. chap. IX.

4. *State-blindness* : chap. X.

5. *Two Studies in disappointment* ; chap. XI. Le premier cas est celui de Mac Queen, emprisonné — un peu, comme Alton Locke, le héros de Kingsley, — pour avoir parlé à une réunion de grévistes qui s'est terminée par des violences et un incendie. Le second, celui de Maxime Gorki, qui est venu plaider la cause de la Russie martyre accompagné d'une maîtresse, son interprète, qui est la vraie femme d'un homme mal marié à qui la loi russe interdit le divorce : c'est ici le puritanisme qui se manifeste, non l'instinct propriétaire.

en est cause. C'est seulement quand il arrive au problème noir, «la tragédie de la couleur»(1), que son principe d'interprétation ne peut plus lui servir : aussi ne propose-t-il aucune solution et ne risque-t-il aucune prophétie : il n'a à offrir au noir que l'espérance (2).

Mais partout ailleurs Wells a foi, sinon dans la fin, au moins dans le déclin de l'individualisme absolu. En opposition avec celui-ci, il montre l'éveil de la conscience collective (3) : l'Amérique dégénérerait vers le commercialisme exclusif, le retour à l'esclavage peut-être, peut-être la rupture entre nord et sud, ouest et est, n'était l'intelligence qui s'éveille, la nouvelle, riche vie intellectuelle de ce temps si riche. Les forces bonnes, en lutte avec les forces du mal, ce seront les Universités, moins celles du type Columbia, un peu lointaines et au-dessus de la mêlée, que celles du type Harvard, ce qu'il y a de moins mercenaire en Amérique (4) : il y a peu à espérer de Boston, imbue d'intellectualisme abstrait et inefficace, lointain, qui trouve Rome plus intéressant que New-York; et de Washington, «ville de la conversation», a dit Henry James; distraites, l'une et l'autre, et vivant encore des souvenirs de la guerre d'indépendance; mais on peut tout attendre du président Roosevelt, qui est l'Amérique se parlant pour la première fois à elle-même, voix complexe, où se mêlent la volonté et la perplexité (5); certes, ni lui, en dépit de sa lutte contre les trusts, ni l'Amérique, ne lèveront jamais ouvertement l'étendard du socialisme; mais l'important est qu'ils ont quitté les sentiers battus : «la tendance de l'époque s'éloigne de l'individualisme

1. chap. XII.

2. « Il faut qu'il attende.... Non, je ne puis m'empêcher d'idéaliser la sombre et soumise figure du nègre, dans ce spectacle, l'Amérique. Lui aussi m'apparaît assis, attendant — et avec une patience merveilleuse et simple — des intelligences plus fines, un temps plus noble ». (p. 218).

3. chap. XIII : *The mind of a modern state*.

4. Wells reproduit des paroles du président Eliot de Harvard, et du président White, de Cornell, comme caractéristiques de l'esprit antimarchand.

5. pp. 269-70.

anarchique du xix^e siècle, cela, pour le moins, est certain; et elle va vers quelque schème constructif, qui, si ce n'est pas le socialisme, au sens précis du mot, sera pour le moins quelque chose qui y ressemble beaucoup » (1); et cet effort, c'est le président Roosevelt qui le personnifie (2). On peut espérer beaucoup, aussi, des riches qui prennent conscience de leur pouvoir et de leur devoir, du socialisme américain, jusqu'ici anarchiste et incendiaire, mais qui évolue et évoluera, des femmes américaines, jusqu'ici dépendantes, mais qui s'éveillent au sens de l'indépendance (3); et il semble en définitive à Wells que « c'est l'Amérique, du fait de sa grandeur, de ses traditions de liberté et d'initiative, qui prendra la tête du progrès » (4).

Dix-huit ans ont passé : où en est l'Amérique ? Il est juste de reconnaître qu'un événement capital est venu déranger les supputations du prophète : la guerre mondiale, possibilité que Wells n'avait jamais examinée en pensant à l'Amérique : cette omission suffit à vicier toutes ses prédictions. Sur un point très important, et sur un autre moins important, il a pourtant vu juste : d'abord, il a eu raison contre les Américains partisans de l'immigration sans limite : l'Amérique a pris peur, les portes sont fermées : elles ne sont plus ouvertes qu'à un très petit nombre ; et d'autre part, les craintes de Wells devant l'intolérance américaine restent justifiées ; c'est toujours s'exposer, aux États-Unis, à des désagréments, divers selon les régions et les milieux, que se dire socialiste, même modéré ; les excès du Ku Klux Klan ne sont qu'une forme démesurément accrue et systématisée de cette intolérance fondamentale. Mais en ce qui concerne la position essentielle, les faits, surtout peut-être à cause de la grande guerre, ne lui ont pas donné raison : l'Amérique est plus que jamais le pays de la lutte désordonnée pour la richesse : le dollar est toujours roi ; il suffit

1. p. 270.

2. chap. XIV, *Culture*, § V, *President Roosevelt*.

3. Article du recueil de 1914, *passim*.

4. *L'Avenir en Amérique*, p. 277.

d'ouvrir un magazine américain pour y trouver cent annonces éloquentes de cent écoles qui enseignent à faire fortune : et l'Amérique seule continue à refuser obstinément tout rapport avec la Russie communiste. Les États-Unis sont, de loin, le pays le plus riche du monde; maintenant que, la porte fermée, on va rester entre soi, ne peut-on concevoir que cette richesse puisse se distribuer équitablement entre les présents, dont le nombre ne s'accroîtra plus que par le jeu naturel de la mortalité et de la natalité, pour rester bientôt probablement stationnaire, puis décroître, comme c'est le destin des peuples riches ? Ne peut-on concevoir, vu l'immensité de la fortune américaine, et le nombre encore petit de ceux qui y participent, la formation d'une nation de riches — inégalement riches, certes — qui serait un démenti vivant au marxisme ? Mais voilà que nous nous mettons, nous aussi, à prophétiser ! On ne saurait douter, enfin, que les voix protestataires qu'entendait Wells en 1906 (1) se soient faites plus nombreuses et plus puissantes (2) : n'est-ce point, peut-être, parce que le mal, loin de décroître, s'est accru ? s'il avait faibli, il y aurait besoin de moins d'efforts pour le combattre.

Telle est, nous semble-t-il, la mesure du juste et du faux dans les prophéties américaines de Wells.

Il n'est pas sans intérêt de savoir que Wells, par deux fois, avant de se risquer à de nouvelles aventures dans la carrière de prophète, a jeté un regard en arrière sur ses prophéties anciennes, et en a établi le bilan. En 1914, dans une préface spécialement écrite pour une nouvelle édition d'*Anticipations*, il ne se déclare pas mécontent de ce qu'il a fait en 1901 : « Je suis surpris de voir combien peu de choses je changerais si

1. Henry Demarest Lloyd : *Wealth against Commonwealth*; Spargo's *Bitter Cry of the children*; Robert Hunter : *Poverty*; Upton Sinclair; President Eliot, President White, President Roosevelt.

2. Waldo Frank, et tout le mouvement d'autocritique de l'Amérique nouvelle. v. p. ex. : René Galland, *Quelques critiques des États-Unis*, *Revue Anglo-américaine*, décembre 1923.

je devais refaire le livre à présent... Le Wells de 33 ans ne fait pas honte au Wells de 48 ans»; les prophéties qu'il considère comme plus ou moins justifiées par les événements sont : l'extension probable des villes en superficie, au lieu de la condensation en densité — la distinction toujours plus grande entre les différentes classes sociales — la transformation de leur importance relative — la disparition des succès littéraires mondiaux — la corruption de la presse — l'apparition de nombreux journaux secondaires — la fragilité de la puissance russe (1); par contre, il reconnaît que les faits lui ont donné tort sur les points suivants : sa croyance à la construction rapide de routes spéciales pour automobiles — son peu de confiance, relativement, dans l'avenir des sous-marins et de l'aviation (2). En 1916, dans le chapitre : *Recherche de l'avenir*, de *Ce qui vient* (3), il se dit fier d'avoir cru à l'aviation : « une des meilleures réussites de l'auteur fut une description de la guerre de tranchées, et d'une situation inextricable, comme après la bataille de la Marne ; et il a aussi été heureux dans son jugement sur les insuffisances des sous-marins ; il a devancé Sir Percy Scott d'un an en doutant de la valeur du cuirassé (4), et il était dans le vrai en niant la décadence de la France (5), en doutant (et ce avant la guerre russo-japonaise) de la puissance de la Russie, cauchemar britannique, en faisant de la Belgique le champ de bataille entre les puissances centrales et le reste de l'Europe (6), et, croit-il (7),

1. Il avait dit : « les chances sont contre l'existence d'un grand état russe au début du 21^e siècle ». p. 227.

2. A ce sujet, il relate, qu'un « jeune militaire », partant pour la guerre sud-africaine, lui avait laissé une pile de notes sur l'aviation, « parce qu'il ne considérait pas tout cela comme stupide » : si ce jeune homme revenait, Wells devait lui rendre ses notes, s'il était tué, les publier. Cet officier pourrait avoir été le modèle du capitaine Douglas, de *Bealby* (voir chap. VIII : l'humour).

3. *Forecasting the Future : What is coming* (v. chap. IX : La guerre).

4. Dans *Un Anglais regarde le monde : The common sense of warfare*.

5. « Je trouve que la force militaire de la France est très sous-estimée » (*Anticipations*, p. 230).

6. *Le Monde Libre* (v. chap. IX : La guerre).

7. Nous n'avons trouvé cette prédiction nulle part dans l'œuvre de Wells, que sa mémoire a dû tromper.

en prédisant la résurrection de la Pologne. Longtemps avant que l'Europe connût familièrement l'aimable Kronprinz, il représenta des dirigeables survolant l'Angleterre (trop indolente pour en faire) sous le commandement d'un prince Karl qui était une vraie anticipation (1) et dans *Le monde libre* le dernier trouble-paix est un certain « renard balkanique ». Par contre, il reconnaît de nouveau son erreur sur les routes pour automobiles et sa timidité en matière d'aviation, mais « préfère compter les coups au but, et laisser compter les manqués à ceux à qui cela fera plaisir ». Nous sommes en train de compter les uns et les autres.

Les prophéties auxquelles Wells s'est laissé entraîner pendant la guerre mondiale sont relevées et étudiées dans notre chapitre : La Guerre : on verra qu'elles ont été en général malheureuses.

PRÉDICTIONS SUR LA RUSSIE (1919) (2)

Wells a terminé le volume dans lequel il a rassemblé les articles écrits pendant le voyage en Russie, dont il revient en proclamant l'honnêteté et l'incapacité du régime soviétique, par un chapitre de conclusion : *L'Envoi*, qui est un chapitre de prophéties : elles firent passer un frisson le long de l'échine de milliers, de centaines de milliers de lecteurs ; nous en fûmes nous-même impressionné. Il s'exprimait ainsi : « Si cela continue un an, la décomposition sera complète. Rien ne restera de la Russie que des paysans ; les villes seront à peu près abandonnées, les chemins de fer, inutilisés, rouilleront, et avec eux disparaîtront les derniers vestiges d'un gouvernement d'ensemble. Les paysans sont complètement illettrés, et collectivement stupides... » (3)

1. *La Guerre dans les airs*. (v. chap. IX).

2. Articles rassemblés en volume en décembre 1920, sous le titre : *Russia in the shadows*.

3. P. 145.

La seule force qui pût sauver la Russie de cette décomposition finale, c'était, pensait Wells, l'aide des états capitalistes — les États-Unis étant le plus indiqué — représentés de préférence par un organisme administratif semblable aux organismes spéciaux du temps de guerre : il s'ensuivrait une action réciproque des deux mentalités l'une sur l'autre, cet organisme devenant plus collectiviste, et le communisme russe moins intransigeant. A défaut de cette intervention, « il n'y a d'alternative que la décomposition de tout ce qui reste de civilisation moderne dans l'ancien empire russe : il est très improbable qu'elle se limite à ses frontières : à l'est et à l'ouest, il se peut que de grandes régions tombent dans le même trou, que toute la civilisation moderne y tombe... » (1) Où en est-on, à la fin de 1924 ? Ni l'une ni l'autre des deux alternatives ne s'est réalisée : le secours à la Russie n'est pas venu, et la décomposition de la Russie, si décomposition il y a, n'est pas plus avancée. Il ne faudrait pas prendre trop à la lettre l'expression : « si cela continue pendant une autre année », le mot « cela » désignant la décomposition même de la Russie, non le régime soviétique, comme le montre une autre phrase : « Une autre année de guerre civile rendra inévitable le retour de la Russie à la barbarie » (2). Mais Wells semble bien avoir cru que la guerre civile continuerait, s'il ne venait pas de secours extérieur : or elle s'est arrêtée ; le régime reste debout, sans aide étrangère, son communisme s'est adouci, les puissances capitalistes en sont encore à se disputer l'avantage de lui venir en aide, l'Amérique seule s'y refusant : et, après quatre ans, la Russie n'est pas plus bas sur la pente. N'est-ce pas que les situations qu'on dit intenable le sont moins qu'on ne pense ? Wells, ici, a connu le danger de prophétiser à trop courte échéance : c'est pour rien qu'il a fait passer en nous le frisson de la peur : la steppe et la horde n'approchent pas encore du Niémen.

1. p. 152-3.

2. p. 147.

PROPHÉTIES DU STRAND MAGAZINE

(février 1924). (1)

Wells, ici, sous l'influence de Freud, a pris un ton entièrement nouveau : il n'y aura plus de découvertes physiques, chimiques ou mécaniques de première importance, de très longtemps : c'est, au moins, sa conviction : il s'écoulera des siècles avant que nous tirions quelque chose de pratique de la relativité einsteinienne ou de la désintégration de l'énergie (2) : l'homme va maintenant tourner son attention vers lui-même : c'est des promesses de la psychanalyse, dont Freud est le Newton, que nous vient l'espoir (3) : éclairés, grâce à elle, sur les mobiles qui nous font agir — Wells ne semble pas se douter que la psychanalyse n'est qu'une espèce de « redécouverte de l'inconscient » — nous allons évidemment nous mettre au travail pour supprimer les causes du crime; il a pour cause, dans la grande majorité des cas, soit notre désordre économique (4), soit notre sottise conception de la vie sexuelle (5), soit la misère des vies comprimées (6) : « il serait ridicule de supposer que... muni d'une science toujours croissante, ... l'homme ne va pas entreprendre de mettre les lois et les coutumes qui règlent les rapports humains au niveau de la science contemporaine » (7). En 2424, le monde, matériellement, ne sera pas très différent du nôtre; mais les écoles seront aux nôtres ce qu'un avion est à une diligence, les prisons et les asiles d'aliénés presque un souvenir, les hommes de loi, la mêlée économique, et la guerre, rien que des souvenirs : simplement parce qu'on aura tiré profit des découvertes de la psychanalyse.

1. N° 398 : *H. G. Wells prophesies*, pp. 152-158.

2. p. 153 : voir à ce sujet chap. IX, La Guerre, ce que nous disons de : *Le Monde Libre*.

3. pp. 154-5.

4. v. chap. VI, Le Socialisme.

5. v. chap. VII, Le Sexe.

6. v. chap. IV, Les vies étioilées.

7. p. 158.

Nous ne sommes qu'en 1924. Il fait bon être optimiste. Un, qui ne l'était pas, disait : *Meliora video...*

PROPHÉTIES DE : CES TEMPS TROUBLÉS (septembre 1924)

On a récemment confié à Wells la tâche du prophète, dans ce recueil où 80 spécialistes de toutes sortes et de toutes nationalités ont dessiné les traits saillants de notre époque (1) : son chapitre s'appelle : *Esquisse des affaires futures du monde* (2). Il est entièrement dominé par le conflit franco-britannique des années d'après-guerre : on y retrouve la révolte contre le héros, la nouvelle conception de l'histoire dont l'*Esquisse* est le premier monument (3), la déclaration que la prédiction est possible; on y trouve l'aveu que le nationalisme a dominé et continue à dominer l'histoire du monde, que « les idées de paix mondiale et d'organisation mondiale sont très artificielles, contre nature » (4); la critique de Rome, du christianisme, et du communisme, qui n'ont pu réaliser l'unité de la race humaine, et ne le pouvaient espérer; l'annonce que le siècle qui vient sera un siècle de lutte entre l'esprit d'organisation mondiale et les nationalismes; les arguments habituels de Wells contre la Société des Nations (5) dans sa forme actuelle — elle favorise les nationalismes, qu'il faut supprimer—; l'aveu que

1. *These eventful years*, 2 vol. : The Encyclopædia Britannica Co.

2. *A forecast of the world's affairs*. En voici la table: I L'histoire s'occupe des groupes humains, non des faits des héros. II Les possibilités humaines dépassent les rêves des Utopistes. III L'actuel nationalisme continuera vraisemblablement longtemps. IV La Société des Nations ne travaille pas à l'unité du monde. V Possibilité d'orages révolutionnaires. VI Possibilité d'une régression de la civilisation. VII La France maîtresse de l'heure. VIII Grande Bretagne contre France. Possibilité d'une dissolution de l'empire britannique. Espoir en l'Amérique. IX Possibilité d'une nouvelle civilisation en Asie et en Europe orientale. Prédications finales.

3. v. chap. XI, L'éducateur.

4. p. 6.

5. v. chap. IX, La Guerre.

le progrès n'est pas fatal, et que c'est peut-être la régression qui nous attend. On y trouve, encore, une diatribe violente contre la France, désireuse de démembrer l'Allemagne, et « dont le mépris pour toute aspiration nouvelle, toute tentative d'action combinée, comme celle de la Société des Nations, est ouvert et manifeste » (1), « la France noire »; l'annonce d'une guerre presque certaine entre la France et l'Angleterre, dans laquelle la France n'est pas sûre de vaincre : « Les Français, comme nation, n'ont ni les hautes capacités techniques des Allemands, ni tout à fait la même obstination dans l'effort productif-destructif » (2); pour l'Angleterre, elle est menacée par « le chômage et la surpopulation dus à la ruine de son commerce européen par la politique française » (3), et par l'éveil de l'Inde; la dissolution de l'empire britannique est probable; vont se former trois systèmes politiques unifiés, l'Amérique anglo-espagnole, le groupe germano-russe, et l'empire sino-japonais, qui n'auront plus qu'à se fondre en un seul pour réaliser l'état mondial (4) : on voit qu'ici, encore une fois, l'apôtre déborde sur le prophète.

Perspectives bien lointaines ! comment y suivrait-on le prophète, alors qu'il n'a pas vu les choses les plus prochaines ! Ce chapitre a été écrit au cours de l'hiver 1923-1924, et, publié sans retouche à la fin de 1924, il est déjà radicalement faux : en dépit d'une phrase dubitative — « il est juste possible qu'il y ait en France de tels changements politiques que le conflit franco-britannique soit évité » (5), d'une mention du journal *Le Quotidien* et du nom de Caillaux, Wells n'a pas prévu, et

1. p. 12.

2. p. 14. Cf. les déclarations diamétralement opposées dans le chap. IX.

3. p. 15.

4. Bref, c'est « *Le déclin de l'Europe* », annoncé par M. Demangeon : mais c'est aussi, après 23 ans, une reprise — avec de fortes différences — des trois grands groupes, français, anglais, et sino-japonais, qui prépareront — dernière étape — l'unité mondiale : v. *Anticipations*, chap. VIII, *The larger synthesis*, et ce livre p. 166.

5. p. 14.

ne pouvait pas prévoir, qu'à la fin de 1924, la France, seule des quatre grandes puissances du monde, se serait donné, par les élections de l'année, un gouvernement pacifiste qui place la foi dans l'entente à Genève au-dessus de la confiance dans la force.

Quand Wells prophétise, que l'échéance soit à mille ans ou à cinq minutes, il suffit de sourire, et de passer : non parce qu'il est Wells; parce qu'il est un homme. Il a quelque fierté de sa réputation de prophète (1) : il n'y a pas de quoi. A-t-il jamais vraiment cru à la possibilité d'établir des prévisions plausibles de l'avenir humain ? Peut-être dans la phase déterministe dont est sortie la première partie d'*Anticipations* : c'est dans la manière fataliste seulement qu'il a pu être rigoureusement scientifique, et indifférent aux répercussions morales des conséquences déduites : il en devient incapable dès qu'il se met ouvertement à prédire, et sa conscience de ce déraillement est nette : « Prédire l'avenir, c'est le modifier. Il est dur au prophète de ne point se mettre à prêcher, comme ceux d'Israël » (2); et son aveu que toute chose humaine est imprévisible est d'une netteté absolue : « Le champ le plus accessible au prophète, c'est le ciel; le moins accessible, le secret du chat qui gambade dans le crâne de l'homme » (3). Il y a quelque temps déjà que nous avons cessé, en ce qui nous concerne, quoi que Wells puisse annoncer de plaisant ou de fâcheux, de pouvoir nous en réjouir ou nous en alarmer : il a vu clair, il a vu faux : de chaque chose précise, voit-il clair, voit-il faux, c'est ce que nul ne peut dire (4).

1. Profession de foi électorale de 1922 : « I have some slight reputation as a prophet ».

2. *Ce qui vient*, p. 11.

3. *id.*, p. 2.

4. En dépit de son titre : *The Probable Future of Mankind*, le 1^{er} chapitre de *The Salvaging of Civilization* (mai 1921), n'est pas une prophétie, mais relève de l'Apostolat : c'est un appel en faveur de l'État Mondial, qui seul peut empêcher la fin de la civilisation.

Exubérance, fatalisme, prophétisme, ce sont là des formes seulement un peu différentes du « peterpanthéisme » de Wells, de la spéculation irresponsable de l'homme de laboratoire et de cabinet : plus de cabinet que de laboratoire. Oh ! le plaisant savant, qui n'a pu se contenter de l'observation minutieuse du fait ! il ferme sa porte sur le monde — pour s'évader dans les espaces interplanétaires ; on le croit occupé à la dissection d'une grenouille — il est dans Mars, ou dans la lune ; l'activité imaginative de Wells est le fruit de son éducation scientifique — et elle est contre elle une réaction : la science ne pouvait lui suffire, et c'est ce qui explique qu'il n'ait pas produit d'œuvre scientifique proprement dite, ce que d'aucuns regrettent. Tel est le premier Wells : passons au second.

DEUXIÈME PARTIE



RÉALITÉ

Autre chose spéculer, sans responsabilité, ni considération pour qui ou quoi que ce soit, dans le silence du cabinet ou du laboratoire, autre chose vivre : le savant et le philosophe, au sortir de son sanctuaire, trouve des hommes — et des femmes. Nous croyons reconnaître chez Wells, aux prises avec la vie, quatre veines de pensée, souvent contradictoires, souvent entremêlées, auxquelles ne correspondent point exactement, certes, quatre catégories d'œuvres nettement différentes — l'âme de Wells est trop complexe pour porter jamais une couleur unique — mais dont chacune forme l'élément principal de certaines séries de ses livres : car il n'est guère de livre que Wells n'ait fait qu'une fois. Il y a d'abord une grande révolte contre la misère de la vie telle qu'elle est, une grande pitié pour les victimes de notre imparfaite société : les vies étiolées ; en second lieu, une grande flambée de ferveur socialiste — plus aisément délimitable dans le temps — lorsque Wells a attendu, du socialisme, la possibilité pour les vies étiolées de s'épanouir, qu'il en attend du reste toujours ; troisièmement, une insistance obstinée sur l'importance de la vie sexuelle, par réaction contre les préoccupations trop exclusivement économiques du socialisme ; enfin, bien plutôt répandue dans l'œuvre entière que concentrée dans des livres particuliers, avec, cependant, une fin totale de la veine lorsqu'il entrera dans la période d'apostolat exclusif, la grâce rachetante de l'humour, seul soleil qui puisse sauver du désespoir le philosophe.

CHAPITRE V

LES VIES ÉTIOLÉES (1)

Le mot est dans Wells : « il me semble que toute croissance va cesser pour moi, comme si j'étais privée de la lumière de la vie, et, comme on dit en botanique, étiolée » (2) : il est trop caractéristique pour que nous n'en fassions pas le symbole d'un des aspects les plus nets de sa pensée, — car c'est bien de pensée qu'il s'agit ici ; il entre dans cette révolte plus d'intellectualisme que de sentiment. Wells l'a dit souvent avec une précision absolue : ce qui le révolte, c'est que la misère est une sottise, non qu'elle est une cruauté : « Il n'y a pas en moi de sympathie vigoureuse pour les horreurs et les misères de la pauvreté, en tant que pauvreté... ce qui me dégoûte, c'est la stupidité, et les conflits d'effort, dont sort la pauvreté » (3). Wells, écrivain célèbre, conscient d'avoir accompli une tâche énorme pour le bien, a exploité jusqu'à leur maximum les possibilités de sa nature : sa satisfaction de lui-même est évidente, indiscutable, quand on a bien pesé les choses, malgré des regrets occasionnels, malgré la peinture, dans *Une Utopie moderne*, d'un double utopien qui lui ressemble comme un frère, un frère très supérieur à lui-même : lorsqu'il fermera les yeux, il pourra se dire qu'il a bien employé sa vie, atteint son plein développement, dans les possibilités de sa nature et de son temps. Il regarde autour de lui : et il voit que sur un millier d'arbres humains, neuf cents, neuf cent cinquante, neuf cent quatre-vingt-quinze, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf — les

1. Pour tous renseignements sur les personnages ou séries de personnages, voir notre *H. G. Wells Dictionary*.

2. *Anne Véronique*, p. 95.

3. *Choses Premières et Dernières*, (1917, p. 103).

critères wellsiens sont exigeants — restent étiolés : et il en est perpétuellement irrité. Dans le regard rétrospectif qu'il jette (1) non seulement sur sa dernière année de journalisme mais sur les trente volumes de ses œuvres complètes, la rébellion contre l'étiollement lui apparaît comme le principe directeur de son œuvre entière; nous sommes comme des insectes enfermés dans des boîtes de carton par des enfants; ses écrits sont la trace de ses tentatives pour sortir de la boîte, il croit à un grand « dehors » : « Je crois qu'il est pour nous une vie meilleure. un moyen d'échapper à la bassesse, la monotonie, la petitesse fatale de la vie de ce temps : dans la mesure où me le permettent mes véhémences et mes insuffisances, je me consacre à l'attaque des murs, faits d'ignorance et de soumission passive, de notre commune prison. Dans tous ces articles et ces livres, il y a le coup de pointe du révolutionnaire né, conscient et convaincu. Je suis contre les habits que nous portons, notre nourriture, nos maisons, nos écoles, nos amusements, notre argent, nos façons de commercer, de produire, nos compromis, nos accords, nos lois, nos conceptions politiques, l'Empire britannique, la constitution américaine. Je trouve presque tous les habits laids et sales, la nourriture mauvaise, les maisons misérables, les écoles squelettiques et faibles, les amusements ennuyeux, les usages monétaires sots, les méthodes commerciales viles et dispendieuses, les méthodes de production fragmentaires et dispendieuses, les systèmes politiques solennellement stupides. Presque toute mon activité a tendu à soustraire mon âme, et un peu mon corps, aux coutumes, conceptions, ennuis et contaminations de la phase présente de la vie ». Ailleurs (2), Wells a été tenté de dessiner, en quelques traits, « l'homme moyen, pitoyable et sans grâce, de notre vie moderne, ses habits mal faits, son attitude maladroite, mi-craintive, mi-brutale, son langage grossier et insuffisant, son

1. *Westminster Gazette*, 20 septembre 1924 : « *After a year of journalism* » : dernier article de la série.

2. *Mankind in the Making*, I, p. 206.

habitation mitcuse, impossible, sans bain, sans art, sans confort »; de l'imaginer occupé à quelque action typique, en train de « s'amuser » un jour férié, « ou se réjouissant, plume de paon à la main, chapeau de travers, sans voix, à l'occasion de quelque fête publique — la défaite d'un ennemi inférieur en nombre par exemple (1), ou le résultat de quelque grande partie internationale de baseball ou de cricket ». La vie moyenne lui apparaîtrait sordide, ignoble : il n'a certes pas tort.

Mais, du point de vue de la pensée, il n'y a là rien de nouveau ni d'original : la révolte contre l'ignominie quotidienne est à la base de toutes les pensées et de tous les mouvements qui ont fait du libre et plein développement de chaque individu la solution de tout le problème moral — sans parler de toutes les souffrances confuses qui ne s'expriment jamais : depuis Kant, et même depuis avant lui, personne ne conteste que tout être humain doive — devrait — être une fin, non un moyen ; on peut reconnaître déjà chez Platon ce souci du développement sans contrainte des individus — privilégiés ; les mouvements qui ont abouti à l'abolition de l'esclavage, du servage, le mouvement socialiste, n'ont pas d'autre base morale : par contre, les mouvements utopistes, à l'exception de celui de William Morris — et de Wells — se proposent bien plutôt l'ordre de la cité que le développement libre des individus : la protestation contre l'étiollement est plus anarchiste-esthétique que socialiste. Personne n'a poussé plus loin que Wells la réaction contre l'étiollement : on l'a vu, dans *La Nourriture des Dieux*, prendre parti pour les grands contre les petits, et souhaiter l'extermination de ceux-ci : on verra, dans ses Utopies, qu'il veut des millions d'athlètes-statues-savants : à la place de notre humanité de petites bêtes misérables, une humanité de penseurs. On peut douter que cet idéal soit désirable : les penseurs et les savants, même riches, calmes, libres, ne sont souvent pas si humains : rien qui déshumanise comme la science, lorsqu'elle

1. Allusion aux excès qui suivirent à Londres la victoire de Mafeking sur les Boers.

s'empare vraiment de sa victime : la recherche de l'absolu est mortelle, pour l'âme comme pour le corps. Peut-être, pour faire contraste avec les épanouis, les étiolés sont-ils nécessaires ; et peut-être le besoin de l'épanouissement n'est-il pas universel : il est une foule immense, satisfaite d'être petite, et qui veut rester petite, pour qui l'horreur du changement est aussi naturelle que pour d'autres le désir du changement : si Wells l'a traitée cruellement dans *La Nourriture des dieux*, il a montré, par contre, de la pitié et de la sympathie pour une figure frappante d'étiolée satisfaite : c'est la mère de Leadford, le héros d'*Au temps de la Comète*, pauvre femme toute faite d'amour pour son brutal fils et de respect tremblant pour les puissances de ce monde, d'effort pour s'insérer exactement dans la place pitoyable que ce monde lui a réservée : le cas est unique, dans l'immense galerie des étiolés de Wells ; il sait donc mal qu'il y a des bonheurs dans ces sombres cuisines souterraines, ces vies de forçats et d'esclaves, des bonheurs auxquels il serait imprudent de toucher, des étiolés qui s'empresseraient de retourner à leur étiolement si on les en arrachait : parce qu'on ne les a pas préparés à autre chose ? peut-être aussi par nature : si Wells, au lieu de n'avoir eu de contact, à l'Université de Londres, qu'avec les élites, avait exercé longuement des fonctions d'enseignement parmi la moyenne des enfants d'âge scolaire, il saurait comme l'intelligence est rare, et la médiocrité entièrement satisfaite la règle ; mais, romancier en quête de sujets, il sera naturellement attiré par les révoltes qui émergent de l'acquiescement universel : il préférera, parmi les étiolés, les rebelles.

Il n'est nullement surprenant que ces étiolés, et ces rebelles, il ne les ait pas choisis dans la classe ouvrière : on cherchera vainement, dans le monde de ses personnages, un véritable « prolétaire », un portrait, non pas une simple figure qui passe, indiquée d'un mot : Wells a dessiné très peu de travailleurs manuels : Sidney Pornick, le beau-frère de Kipps, constructeur de bicyclettes, Bert Smallways, le mécanicien, héros de *La*

Guerre dans les Airs, ne sont pas des salariés : Wells n'a fait nulle part le roman du terrassier, du métallurgiste, de l'ouvrier agricole, du mineur, du sans-travail, de l'esclave du rail, du charbon, de la machine : rien ne lui est plus étranger que cette veine du roman moderne, si puissante en Angleterre et en France; il ne dit point la peine des hommes, parce qu'il ne la connaît point vraiment. Prolétaires ? manuels ? paysans ? il ne sait rien d'eux; ses étiolés sont ailleurs : fils de petit boutiquier ruiné et d'intendante de maison riche, employé d'un magasin de nouveautés, étudiant et professeur qui a réussi, mais aurait pu ne pas réussir, il ne connaît que les étiolés en redingote et en faux-col, commis ou petits patrons, debout derrière leurs comptoirs, en veste courte ou en tablier de domestique, en veston rapé, col de celluloid et pardessus minable d'étudiant boursier à une guinée par semaine ou de maître d'internat-professeur adjoint dans les collèges de province. Une fois encore ici se vérifie le fait évident qu'un écrivain ne produit rien de durable dont les éléments ne soient tirés de son expérience personnelle.

Avant les personnages, le cadre : Wells a été, toute sa vie, intarissable d'éloquence facile dans sa critique des misérables huttes dont les humains font leurs habitations : au beau temps de la jeunesse et de l'humour, il a pu considérer la chasse aux maisons comme un sport de plein air (1) et un divertissement sans rival; mais tel ne saurait être le point de vue de Lewisham ou d'Anne Véronique, battant le pavé de Londres et visitant les taudis divers que leur proposent de soupçonneuses hôtesses; ni de Kipps et de sa femme (2), errant, ébahis, de maisons en maisons, les unes immenses, instruments de l'esclavage d'une pauvre fille, avec leurs fenêtres gigantesques, leurs ares de carreau à nettoyer, leurs cuisines souterraines, leurs escaliers interminables, les angles où s'amasse la poussière, les autres,

1. *House hunting as an outdoor amusement* (Certaines affaires personnelles, 1897). V. plus loin p. 267.

2. Livre III, chap. I : *The housing problem*.

produits de la hâtive spéculation de l'ère victorienne, humides, pelées, galeuses, rouillées, habitées... Qu'espérer d'autre, dans un monde où « les maisons sont bâties sur le terrain de propriétaires monstrueusement riches et mesquinement avides par de pauvres gens parcimonieux, avides et en lutte les uns contre les autres ? » (1) « Les Kipps, voyez-vous, se figuraient chercher une raisonnablement simple maison contemporaine, mais ce qu'ils cherchaient vraiment c'était le pays du rêve, ou l'an 1975 environ, qui n'était pas arrivé » (2). Ne sommes-nous pas tentés de croire que le temps du rêve, c'était cette année 1905 — environ — en laquelle Kipps passait dédaigneusement de maison à louer en maison à louer ? (3) Le mal du début du siècle fut : trop de maisons, médiocres certes, mais enfin trop de maisons ; Wells a indiqué plusieurs fois (4) l'impression de désordre et d'inadaptation que produit sur lui le spectacle de la banlieue de Londres, province couverte de rues, rues bordées de multitudes de maisons exactement semblables, construites en séries, destinées chacune à une famille nombreuse du type patriarcal, parents, enfants, domestiques, portion de la province anglaise transportée à la ville, famille qui n'est pas venue, le plus souvent : d'où les artifices, divers et malcommodes, nécessaires pour tirer parti de ces maisons, la division en appartements, ou l'exploitation par un locataire principal, tenancier de garni (5), dirions-nous : et les frictions, les malaises et les souffrances sans nombre qui en résultent. Hélas ! que dirait Wells s'il pouvait connaître Paris, et la province française !

1. p. 180.

2. p. 183.

3. Le problème du logement s'est posé de façon aiguë en Angleterre comme en France après la guerre : il se pose pour Harry Mortimer Smith, le héros du *Rêve* (v. plus loin).

4. Kipps, *The Housing Problem*; Tono Bungay, *A London Student*; *The Dream*. Également, voir Guyot, op. cit., p. 135.

5. P. ex. la mère de Leadford (*Au temps de la Comète*) qui « lone » au ministre de la paroisse M. Gabbittas ; surtout Matilda Good (*Le Rêve*), que la mère de H. M. Smith aide à exploiter ses « garnis ».

Incommode et mal conçue, l'habitation londonienne et anglaise ? Wells ne connaît pas les entassements d'êtres humains les uns sur les autres, les voisins devant, derrière, à droite, à gauche, dessus, dessous — l'espace n'a heureusement que trois dimensions — les poussières et la crasse passant des uns aux autres, les escaliers communs noirs et gluants, les cloisons d'une brique qui laissent passer tous les bruits, les senteurs d'évier et de cabinet, les « pièces » de 3 mètres sur 2 mètres, les cuisines de 1 mètre 30 sur 1 mètre 80, l'unique robinet qui y représente l'unique source d'eau, la lumière, suffisante pour un tombeau, qu'on distribue à une chambre, la gardienne-espionne embusquée au pied de l'escalier, toute cette promiscuité monstrueuse qu'on voudrait faire goûter un peu aux sots qui vantent « le charme de Paris », ce rassemblement de lapins serrés les uns contre les autres par peur du froid, comme s'il n'y avait pas de la terre jusqu'à Orléans, jusqu'à Chartres, jusqu'à Château-Thierry et jusqu'à Amiens; Wells ne sait pas qu'en Angleterre tout, pour le moins, est neuf, et qu'en France tout est vieux; qu'en Angleterre on a dessiné des rues le long desquelles on a bâti des maisons, et qu'en France on a fini par dessiner des rues à travers des maisons poussées au hasard il y a quelques siècles; Wells ne sait pas que 95 % des Français, peut-être 99 %, n'ont point de salle de bain, que la plupart des villes françaises n'ont pas d'égoûts, qu'il en est dans lesquelles on jette, la nuit, les excréments par les fenêtres, que la paysannerie française ne s'est jamais avisée que les excréments humains sont des choses qu'il y a lieu de rassembler dans des endroits particuliers. Wells ne connaît pas Pot-Bouille, et Wells ne sait pas ce que c'est qu'un village : Wells ne sait pas que l'Angleterre est de 50 ans en avance, au point de vue de l'habitation, sur la plus grande partie du continent européen, que cet enfer de la petite classe moyenne anglaise représente pour la nôtre un paradis auquel elle n'atteindra jamais — ce qui n'empêche pas l'habitation anglaise d'être tout aussi médiocre qu'il dit, par comparaison avec l'idéal. Remarquons, avant de quitter le sujet, que Wells

ne s'est jamais attaqué au slum, ni anglais, ni à plus forte raison, continental (1) : son ignorance de la classe ouvrière véritable le lui interdisait. Venons-en, après le cadre, au tableau.

Nous avons déjà rencontré, chez Wells, un premier groupe d'étiolés : ce sont ceux des contes familiaux : ils sont presque tous groupés dans le recueil de 1897, les exceptions les plus notoires étant *Le trésor de M. Brisher* et *Le Cœur de Miss Winchelsea*, qui appartiennent à celui de 1903. Il y a là, en particulier, un M. Coombes (2) qui est déjà une manière de précurseur de M. Polly : petit boutiquier pour qui la sottise de sa femme, entichée d'une folle amie qui envahit constamment sa maison sous la garde d'un important fiancé, est une menace de ruine, Coombes rétablit, on s'en souvient, son autorité par un coup de force, et au lieu de devoir rompre, comme Polly, avec femme et boutique, fait face à ses affaires. Le couple Winslow (3) est, bien davantage, un couple caractéristique d'étiolés de la boutique : le mari, ancien commis drapier, muni d'une boutique à son compte, toute montée en marchandises, pour le prix de quatre-vingts livres, par la firme au nom harpagonesque de Helter, Skelter et Grab ; le rêve d'un charmant petit magasin, d'un ménage heureux, de bénéfices modestes mais convenables et certains ; la femme qui se révèle associée insuffisante, insouciante et inconsciente de l'insuccès du commerce ; la lutte sans espoir contre le grand magasin Bandersnatch, qui, à une rue de là, vend les mêmes articles à des prix très inférieurs, avec une fraction infinitésimale de profit ; l'ombre de la note à payer pour le premier équipement, qui tombe sur la scène ; la menace de la faillite et de la saisie — que détournera à point l'heureuse catastrophe — tout cela, c'est déjà, très exactement, l'atmosphère dans laquelle vivront Hoopdriver,

1. Nous avons souvent songé que nous aimerions faire faire à M. Wells une promenade dans les vieux quartiers de Marseille, pour lui faire voir quelle lèpre peut être, sur la face de la terre, l'habitation humaine.

2. *Le pileus violet*, conte 26.

3. *Une catastrophe*, conté 29.

Kipps et Polly (1). Qu'il est touchant, d'autre part, ce William Hill (2), fils d'un cordonnier de Landport qui se fait détester dans les auberges en se vantant de son fils « le professeur », boursier à la Faculté des Sciences de South Kensington, plein d'ambition et de chaleur, chassé de l'Université, sa carrière brisée par un excès de scrupule : l'aveu, fait à un professeur inintelligent, d'un incident d'examen dont il n'a pas vraiment tiré avantage, mais duquel on peut retenir, contre lui, une apparence de tromperie : frère aîné de tous les Lewisham et de tous les Harry Mortimer Smith, prolétaires de l'Université ou de l'enseignement, si nombreux dans l'œuvre de Wells : cœurs vaillants, âmes avides de savoir, qui luttent contre le désavantage initial d'une jeunesse défavorisée : Miss Winchelsea, qui vieillira fille, est peut-être aussi de ceux-là (3). Et la maison où M. Brisher rend visite à sa fiancée, le père, homme important à la chapelle, où il interrompt le ministre et indique aux fidèles les hymnes qu'on va chanter, la mère, « tout à fait une dame » (4), n'est-ce pas, déjà, l'esquisse du home étroit, étroit par la vie et par l'esprit, où des héros trompés par l'éternelle illusion, Lewisham, Georges Ponderevo, Polly, iront courtoiser des filles destinées à être, à leur cou, des pierres : Ethel, Marion, Miriam ?

Les étiolés des contes étaient sans révolte aucune : chez les étiolés de la boutique, Hoopdriver, Kipps, Polly, la révolte s'annonce, encore presque totalement inconsciente, vaguement sentie plutôt que clairement exprimée par eux. Il nous semble qu'on n'a pas assez rendu justice à Hoopdriver, le héros des *Roues de la Fortune* : la gloire et la grandeur de Kipps ont fait du tort à ce frère aîné et à son étrange aventure : c'est cependant une grande figure d'étiolé wellsien, déjà, si elle est moins poussée

1. Il n'est pas jusqu'au dîner que prépare Minnie Winslow à son mari, « potato-pie », qui ne contienne déjà, en germe, toutes les indigestions, les aigreurs et les rancœurs de Polly.

2. *Une lamelle sous le microscope*, conte 32.

3. Pour ces types d'étudiants, et d'éducateurs incompetents et besogneux, v. chap. XI, L'Éducateur.

4. « *Quite the lady* ».

que les deux autres. Son cadre est déjà caractéristique : c'est le même arrière-plan du magasin de nouveautés, la table commune où commis et commises se font part de leurs projets de vacances, la chambre partagée avec un camarade, l'abjecte déférence envers inspecteur et patron, les flirts sans réalité ni conclusion avec les camarades de travail, les absurdes allées et venues du calico endimanché sur les promenades publiques, les œillades cavalières et inoffensives aux passantes. Ce monde se réfléchit dans une âme naïve et romanesque, qui sent faiblement qu'elle est lésée, qu'on l'a enfermée dans un système absurde et étouffant, privée d'air et de lumière, privée du droit qu'ont — que devraient — avoir tous les hommes, par le seul fait de la naissance, de tendre librement vers le plein développement de leurs possibilités. Hoopdriver sait déjà tout ce que saura Kipps : le métier de drapier n'est « ni particulièrement honnête ni particulièrement utile; il n'est pas placé bien haut; il ne donne ni liberté ni loisir — de sept heures à huit heures et demie tous les jours de la semaine, cela ne laisse pas grand loisir pour vivre — les vrais ouvriers rient de nous, les gens instruits, comme les employés de banque et les clerks d'huissier, nous méprisent. Au dehors, on a l'air respectable : dedans, on vous entasse dans des dortoirs comme des forçats, nourris de pain et de beurre, malmenés comme des esclaves... Sans capital, point d'espérance; il n'y a pas un drapier sur cent qui gagne assez pour se marier; et s'il le fait, son patron peut lui faire cirer des souliers s'il le veut, sans que l'autre ose rien dire » (1). C'est déjà ici toute la grande pitié de Kipps et de ses congénères. Pauvre Hoopdriver ! Lui aussi, devant une fille qu'il se sent supérieure, mesure la profondeur de son insuffisance; il a vingt-trois ans, il a été à l'école normalement jusqu'à quinze : il n'était pas en retard; il a fait de l'algèbre, du latin jusqu'aux verbes auxiliaires, du français jusqu'aux genres; mais depuis ! Il a fait le tour de la bibliothèque du magasin,

lu presque tout Besant, beaucoup de Miss Braddon, de Rider Haggard et de Marie Corelli, quelques Ouida, et, comme étude, sérieuses, il a été à quelques conférences sur les « dramaturges élizabétains », et fait... de la sculpture sur bois — avant Kipps. Il se sent volé, volé : « Je suis malade de penser comme on s'est joué de moi : mon maître d'école devrait être fouetté : c'est un voleur : il a fait semblant de vouloir faire de moi un homme, et il a volé vingt-trois ans de ma vie, m'a empli de rognures et de balayures. Je ne sais rien, je ne puis rien, et il est trop tard » (1). « Mes vieux n'étaient pas plus sages : ils ont payé trente livres — comptant — pour qu'on fasse de moi... ce que je suis. Le patron promet de m'enseigner son commerce : il ne m'a rien enseigné, qu'à être un commis : c'est ainsi qu'on en use avec les apprentis drapiers : si on enfermait tous les filous — vous ne sauriez plus ou acheter bordure ni coton » (2). Et il y avait, dans cette âme sevrée de sa part de clarté, en puissance, de la générosité, de la poésie, de l'héroïsme même, qui ne trouvent à s'exprimer que de façon extravagante, grotesque même : le refuge des âmes ainsi comprimées est dans les félicités, ou au moins les romans, qu'elles se forgent, la série de pièces qui se jouent devant l'œil intérieur, et dont le seul trait commun est que leur héros ressemble à Hoopdriver, immanquablement, comme un frère : tour à tour Don Juan, pure âme, fort et silencieux Cromwell, duc incognito, en bicyclette sur la côte sud : c'est une de ces pièces qu'il transpose dans la réalité : on sait l'histoire : le hasard ironique et malin qui le rapproche sans cesse de deux cyclistes, jeune fille en gris, homme en brun, qui roulent de conserve, et que cependant, visiblement, une animosité sépare : et l'intervention du chevalier errant pour arracher l'innocente au roué qu'elle a sottement suivi, avant, heureusement, qu'il ait pu arriver à ses fins : et le retour du prisonnier, un instant élargi, vers la prison de la

1. p. 241.

2. p. 242.

nouvcauté, avec, pour seul gage, une vague promesse d'attendre six ans qu'il ait pu refaire le terrain perdu, et se hausser, intellectuellement et socialement, au niveau de la rescapée. L'étiolé s'épanouira-t-il ? On ne nous en dit pas davantage.

Hoopdriver occupait toute la scène de la comédie où il paraît : mais Kipps se détache sur un fond presque aussi important que lui-même pour la dénonciation de l'étiollement : l'arrière-plan de vies maigrichonnes, qui n'était derrière Hoopdriver qu'une toile à peu près plate, prend, autour de Kipps, un relief qui l'amène jusqu'au bord du plateau, autour du personnage principal. Cet arrière-plan comporte deux panneaux, celui des petits boutiquiers, et celui des commis de grand magasin. Les boutiquiers, il convient de le remarquer, ne sont ici mis en lumière que pour le pittoresque individuel de leurs figures, non pour le tragique de leur condition, comme tout à l'heure dans *Polly* : ni l'oncle Kipps ni le père Pornick ne semblent faire de mauvaises affaires, et lutter contre la faillite, et les différends qui les séparent sont plutôt querelles de voisin à voisin que de rival à rival ; l'un vend de tout, l'autre est spécialisé comme mercier : la friction n'est pas fatale ; l'oncle Kipps est un ancien domestique, brave et digne homme, en qui la fortune inattendue de son neveu éveillera une veine de mégalomanie, et sa digne femme est le parfait complément de sa lente solidité ; il considère son voisin Pornick, irascible méthodiste à la barbe noire, à la voix volumineuse, qui a fait serment de tempérance, et célèbre chez lui, le dimanche, le service divin à domicile, avec chœurs, comme un « gueulard d'âne » (1), « un gnan-gnan de méthodiste à cantiques » (2) : quand Pornick mourra, sa femme, figure effacée, continuera son petit train dans leur

1. « a blaring jackass ».

2. « a nyar nyar, im-singing Methodist ». Wells est revenu, mais en insistant beaucoup plus fortement, presque avec haine et cruauté, sur l'étroitesse non-conformiste, dans le portrait de la famille du boulanger Nicodème Frapp, chez qui Georges Ponderevo est recueilli quelque temps après avoir été chassé de Blade-sover, et d'où il s'enfuit à pied pour retourner chez sa mère, tel David Copperfield allant chez sa tante.

petite maison avec ses vieilles commères : vies étiolées, certes, et dans lesquelles les enfants qui surgissent ne respirent qu'un oxygène pauvre et rare : mais sur lesquelles ne plane point l'ombre de la famine, qui dominera surtout l'histoire de Polly. Ici, ce sont les figures de calicos et de demoiselles de magasin qui sont touchées, dans leur grotesque, d'une empreinte pathétique; dans le Magasin général (1), sous l'œil attentif du propriétaire, Shalford, petit homme coléreux et énergique, aux mains poilues généralement placées sous les basques de son habit, à la longue tête chauve et luisante, au nez aquilin pointu et un peu de travers, à la barbe soignée, incapable de parler correctement, avalant ses syllabes par affectation de brusquerie d'homme d'affaires, sous l'œil de ce Napoléon circule le petit peuple des esclaves de la nouveauté : Booch, minable petit vieux sur qui on a l'air d'avoir marché (2), règle à la main, plume à la bouche, qui, entre autres devoirs, est chargé de remettre une copie du règlement de la maison aux nouveaux arrivants; Buggins, le premier chef de Kipps, qui l'installera à son compte quand il sera devenu riche; Carshot, qui jure par son cœur et son foie, et dont un jeune vise la place; Pearce, un peu Don Juan, et qui prêche le Don Juanisme; le jeune apprenti qui sera le seul à être jaloux de Kipps dans sa fortune; Minton, enfin et surtout, étique, l'air morose, cheveux noirs tondus ras, vilaine bouche molle, moustache comme une tache d'encre, haineux comme une bête prise au piège, perpétuellement tenté d'abattre son poing sur l'œil du « petit bougre » — le patron — Minton qui a trouvé la formule terrible qui enferme la vie du commis drapier : ramper dans un égout, jusqu'à ce qu'on meure; et qui, lui, évadé de l'enfer, engagé comme soldat dans la cavalerie, ira mourir dans un corps à corps intime, violent, point vraiment cruel ni tragique, la nuit, dans les montagnes de l'Inde; les pauvres demoiselles de magasin sont à l'unisson :

1. « The Emporium ».

2. « a down-trodden, shabby little old man ».

celle qui s'aperçoit la première que Kipps est un homme, qui s'intéresse à sa religion, et le persuade de se faire confirmer; celle qui, plus dans le siècle, entreprend de lui donner de bonnes manières; et Florence Bates, la sotte caissière avec qui il flirte sur la promenade, et Miss Mergle, qui admire la dignité et l'aisance de la vie d'homme de lettres, et voudrait que Kipps s'y essaye : pauvres êtres, tous, d'esprit et de cœur rabougris par l'étouffante atmosphère de leur vie. Et quelles piètres créatures, encore, Kipps rencontrera à ce cours du soir où on apprend à tailler des figures dans le bois, et qui représente pour elles, comme pour lui, une échappée vers la vie de l'esprit ! deux jeunes filles, et une vieille, amies du professeur; un vieux jeune homme à lunettes, à barbe noire, qui ne parle jamais à personne, et est trop myope pour voir l'ensemble de son travail d'un coup d'œil; un garçonnet, le génie de la classe; une tenancière de garnis qui « suit des cours » tous les hivers, « trouvant que cela lui fait du bien »; sans parler de l'ineffable M. Chester Coote, professeur de bonnes manières pour parvenus. (1) Voilà le monde de Kipps, dans lequel il n'est une figure exceptionnelle que par son aventure : l'éducation manquée, la servitude de l'apprentissage, l'oppression de l'employeur, l'étouffement lent et sûr, c'est l'histoire commune de la plupart de ceux qui vivent autour de lui, après celle de Hoopdriver : sa vague aspiration à sortir de son ornière n'est pas autre chose que le penchant de Hoopdriver pour le romanesque : son passage météorique parmi le grand monde, ou ce qu'il prend pour le grand monde, pas autre chose que les dix jours de liberté et d'aventure de son frère aîné : suivi du même retour à la même ornière.

Polly est un Kipps évadé de la vie du commis de nouveauté à la faveur d'un petit héritage, et réfugié dans l'enfer, pire, du petit boutiquier : c'est de là, du reste, qu'il était sorti : son père avait vendu des instruments de musique et des bi-

cyclettes, et tenu l'orgue de l'église de sa paroisse — ce qui ne l'avait pas empêché, remarquons-le, de laisser à son fils une petite fortune. Le magasin de nouveautés de Port Burdock, où Polly passe sa jeunesse, est entièrement semblable à ceux qui abritèrent Kipps, Hoopdriver — et, probablement, Wells (1) : le même tyran y règne, M. Garvace, que les apprentis appellent « little Fluffums », petit homme gras, avec ce modeste air d'orgueil qui accompagne si souvent la corpulence, coléreux, tranchant, des mains comme des paquets de doigts; les mêmes habitudes, aussi, les mêmes maigres repas dans le même réfectoire souterrain, les mêmes jalousies, les mêmes sottes intrigues, amoureuses et autres; les mêmes figures s'y meuvent, avec, au centre, un groupe plus jovial, Polly et ses deux amis, Parsons et Platt, les trois P, comme ils se nomment : Platt, pâle et brun, enclin aux chuchotements et au mystère, curieux de « la société » et du « demi-monde »; Parsons, plus ample, déjà gras, bouclé, visage tout en plis, gros nez oblong; joyeux camarades de dortoir et de sortie, naïvement désireux de goûter à la « joie de vivre », dont ils soupçonnent mal la nature : trio plein de jeunesse et d'élan, au milieu des mornes salariés abêtis qui les entourent, et voué — deux d'entre eux pour le moins — à s'échapper de la cage : Parsons, congédié par le patron pour avoir prétendu inventer un nouvel et excentrique style d'étalage, contente l'envie que Minton n'avait pu assouvir avant d'aller tomber sous le couteau d'un montagnard des frontières de l'Inde : ce n'est pas son poing qui se détend sur l'œil du « petit bougre »; c'est un rouleau de toile, dont il lui assène des coups avant d'être expulsé, qui devient l'instrument de la vengeance du calico martyr. Mais l'insistance, dans ce livre-ci, porte moins sur ce lamentable prolétariat que sur la géhenne du boutiquier, vers laquelle s'échappe Polly : c'est ici que se livre l'obscur bataille contre le concurrent également pitoyable,

1. Hopkins, op. cit., indique que le drapier chez qui Wells fut apprenti était la maison Rogers et Denyres, à Windsor; et que Wells fit un second apprentissage à Southsea, de 1880 à 1882.

la grande entreprise assassine des petits, le spectre des échéances, l'ennui écrasant du commerce de détail, toutes les difficultés qui se doublent et se décuplent lorsque la femme n'est pas l'alliée et l'aide de toutes les secondes dont le détaillant a besoin : Fishbourne, où Polly commerce pendant quinze ans, ce sale trou, ce trou infernal, ce trou dégoûtant (1), est un bouillon où se cultive la haine et où s'agitent des vibrions de boutiquiers : Boomer, le marchand de spiritueux, pompier qui se distinguera lors du grand incendie; Carter, l'horloger, qui va remontant les pendules, laissant sa boutique sous la garde de sa femme; Chuffles, l'épicier, petit polygame poilu, silencieusement obstiné, à qui la jeunesse du voisinage vient faire charivari à cause d'une rumeur qui court sur lui et la sœur de sa femme; Clamp, marchand de jouets, chargé des bancs à l'église, et autres sources additionnelles de revenu; Gambell, épicier, maître d'hôtel à l'occasion, comme sa femme est cuisinière; Hinks, sellier, qui s'y connaît en femmes, en sport et en boxe; Rumbold, marchand de porcelaine, paisible et abstinant, à qui Polly en veut de ce qu'il défait constamment ses caisses en lui tournant le dos; Rusper, quincaillier, grand, maigre, nerveux, convulsif, affligé d'un défaut d'énonciation et d'une tête en forme d'œuf, à laquelle il finit par comprendre que Polly fait allusion quand il s'écrie, et c'est souvent : « Pour moi, dur ! ». Tashingford, pharmacien, orgueilleux, pompier volontaire lui aussi; Wintershed, marchand de bicyclettes et de phonographes, et organiste : voilà la poussière de négociants, la couche d'hostilités en fermentation dans laquelle Polly est enfoui, en compagnie d'une femme dont l'humeur acariâtre et la cuisine ont empoisonné, à la fois, son caractère et son estomac : belle merveille que le héros en finisse par un incendie volontaire, et, oubliant de se tuer comme il en avait eu l'intention, s'enfuit, heureux vagabond, loin de boutique, femme et voisins, vers le trimard charmant, puis les délices de l'auberge de Potwell ! Et voilà,

pourtant, la classe qui constitue la charpente essentielle du système des échanges nécessaires à la vie quotidienne, d'un bout à l'autre de l'Angleterre, nation de boutiquiers (1).

Ne sont-ce pas, aussi, des étioles, les étioles de l'office et du village, que tous ceux qui, posés dans leurs niches aux différents étages du système de Bladesover, songent autant à en bouger qu'une statue à sortir de la sienne, ou une plante à s'éloigner de la terre où l'attachent ses racines ? Dans ce symbole de l'ancienne organisation agricole, villageoise et seigneuriale de la vieille Angleterre, que devient, aux yeux du héros de *Tono-Bungay*, le château où sa mère est intendante (2), c'est pour le moins autant l'étiollement que l'immobilité qui provoque la colère et les sarcasmes du critique : non seulement personne n'y songe à remuer, fixé à tout jamais à sa place, mais personne n'y songe à grandir, chacun trouvant sa taille suffisante : vaille-taille du château comme paysannerie du village, tous se jugent assez grands : et de même tous les autres villageois, tous semblables par la lenteur lourde, qui paraissent dans d'autres coins de l'œuvre : *La Visite merveilleuse*, *L'Homme invisible*, *La Nourriture des dieux* : plus encore que les domestiques — dont il y a une autre série dans *Bealby* — les paysans sont, aux yeux de Wells, les étioles par excellence, les moins capables de prendre conscience de leur étiollement : les étioles incurables.

La rébellion est nulle chez la plupart des étioles : il n'y en a que des velléités chez les trois grands étioles de la boutique : elle est consciente, aiguë, et brutalement, éloquemment exprimée,

1 Wells s'est donné une fois encore la joie de peindre un remue-ménage parmi les étioles de la boutique, les effets d'une pierre dans la mare aux grenouilles : c'est dans la bataille de Crayminster, qui aboutit à la capture de Bealby (v. chap. VIII, *L'humour*), et dans laquelle se distinguent particulièrement un boulanger, que Bealby heurte de la tête dans le ventre, Benshaw, jardinier, antisocialiste, qui défend ses fraises avec un fusil chargé d'orge, Maccullum, tailleur, Mumby, drapier végétarien, Rymel, vétérinaire, Shocks, boucher.

2. Hopkins, op. cit., indique que le château où la mère de Wells fut intendante était Up Park, Petersfield, et qu'il appartenait à une Miss Fetherstonhaugh, dont rien n'indique qu'elle ait servi de modèle pour le portrait de Lady Drew.

chez les deux étiolés révolutionnaires de Wells, Leadford, d'*Au Temps de la Comète* (1), et Harry Mortimer Smith, du *Rêve* (2) : à dix-sept ans d'intervalle, la première partie d'*Au Temps de la Comète*, et *Le Rêve*, sont à peu près le même livre ; ce sont, l'un et l'autre, un tableau de la misère humaine au début du xx^e siècle ; le premier nous paraît artificiel et déclamatoire ; le second nous semble un des grands livres de Wells, un des grands livres de ce temps, et le mot de sublime ne nous paraît pas trop fort pour en parler. Dans l'âge nouveau, alors que les vertes vapeurs de la comète se sont dissipées depuis cinquante ou soixante ans, et qu'avec elles tous les préjugés humains, qui seuls empêchaient le grand ordre, se sont évanouis dans l'air comme fumée, William Leadford évoque les jours anciens, la sinistre et noire région industrielle des Quatre Villes, le ciel empuanti de vapeurs, de fumées de charbon, et d'odeurs chimiques, la terre éventrée des coups de poignard des puits et galeries de mines, salie des ulcères des usines et des dépôts de ferraille, l'herbe flétrie avant de pousser, les hommes noirs, hâves, las, affamés et haineux, les heures interminables du labeur mécanique et épuisant, les foules menaçantes rassemblées dans les rues, dans les temps de grève, les conflits farouches entre employeurs et employés, les coups de folie soudains qui font de la foule la bande qui pille, brûle et tue ; Leadford lui-même fut un gauche garçon de dix-huit ans, fils d'une de ces malheureuses dont la vie tint dans la formule : ménage-cuisine-vaisselle, et que furent presque toutes les femmes de l'époque sombre (3), persécutée par un sordide propriétaire dont la maison ne les protège pas même de l'eau du ciel ; petit comptable dans une poterie, il sent furieusement l'injustice qui l'a accablé dès sa naissance, son ignorance, sa grossièreté ; sa soif de savoir et de s'élever ne se contente pas des satisfactions

1. 1906.

2. 1923 (par livraisons), 1924 (en librairie)

3. V. P. 194.

puériles que donnent à Hoopdriver et à Kipps le travail du bois, à Polly la lecture des romans, et la confection de ceux qu'il fabrique dans sa tête : leur vague malaise a pris chez lui la forme de la haine violente des classes privilégiées, représentées par le riche et élégant Verrall, qui lui prend une fiancée pour en faire sa maîtresse, par la mère de celui-ci, vieille aristocrate méprisante, par Lord Redcar, l'industriel en lutte contre ses ouvriers dans un conflit où il ne souffre que des pertes d'argent alors qu'eux souffrent la famine; c'est tout un système social qui contribue à faire un meurtrier d'un honnête garçon, qui ne demandait qu'à pousser droit vers le ciel, à se dilater, physiquement, moralement, intellectuellement, sentimentalement, et qui n'est plus qu'un arbuste étouffé dans la jungle du monde moderne : un meurtrier ? c'est un justicier qu'il croit être; il n'est point des étiolés respectueux, comme le père et la mère de la folle Nettie, soumis jusque dans leur désespoir à la fantaisie du maître qui leur a pris leur fille; dans le monde des étiolés, il était une apparition logique, nécessaire, compréhensible, justifiable : cette ignominie appelait cette violence.

Le Rêve n'est pas une œuvre relevant de la veine utopique : les utopiens qui rêvent ce rêve ne paraissent dans le livre que pour jeter un regard en arrière sur notre lamentable époque et notre lamentable vie, de la même façon que Leadford : la formule de l'œuvre correspond exactement au titre de l'utopie de Bellamy, *Looking backward*, à laquelle l'œuvre de Bellamy ne correspond pas, puisqu'on y voit un homme intéressé par la cité future dans laquelle il s'éveille, non les citoyens des temps futurs s'intéresser à nous. L'analogie entre l'œuvre de 1906 et celle de 1923 est très grande : Wells a même réutilisé exactement dans cette dernière l'incident principal de la première, la fuite d'une fille du peuple avec un homme de la classe riche, et les réactions violentes qui en résultent naturellement dans sa famille; dans le premier cas, Nettie, fille du jardinier Stuart, devenait la maîtresse de Verrall; dans le second, Fanny, fille de l'épicier Smith, celle de Newberry : dans les deux, la mère,

ou le père, prononcent exactement la même phrase abominable et stéréotypée, expression du même préjugé millénaire, non d'un sentiment raisonné : « J'aurais mieux aimé mille fois qu'elle fût tombée morte à mes pieds » (1). L'analogie de la pensée est donc entière : mais le ton, la vérité et la réussite sont aussi supérieurs dans le second livre, pour l'exactitude et la force, qu'une bonne photographie est supérieure à un mauvais tableau ; il n'en faut pas chercher loin la raison : toute peinture de la souffrance antérieure à 1914 ne peut être que faible et artificielle par comparaison avec une peinture postérieure à 1918 : Wells pouvait bien s'évertuer, en 1906, à représenter la misère du monde ; il ne savait point vraiment ce que c'était, et cette misère n'était point ce qu'elle a été depuis : Wells a fait, de 1906 à 1923, le même progrès en profondeur, en sensibilité, en véhémence, en clarté dans la vision du mal, qu'ont fait tous les hommes qui pensent, de l'avant-guerre à l'après-guerre ; et c'est ce qui explique combien plus impressionnant que le récit de Leadford, galopin nourri de la viande creuse des parloles socialistes, est la sombre histoire de Harry Mortimer Smith, que se souvient d'avoir été l'Utopien Sarnac. Harry Mortimer est l'un des quatre enfants d'un misérable épicier d'une ville de la côte sud, qu'un beau-frère, jardinier d'un riche propriétaire, fournit de légumes volés, jusqu'à ce qu'on prenne en flagrant délit et qu'on chasse le voleur : les deux beaux-frères s'enivrent. Fanny, sœur de Harry Mortimer, fuit pour devenir la maîtresse de Newberry, directeur d'une maison d'édition, qui vit séparé de sa femme. Le père Smith est tué par une automobile. Sa veuve se rend à Londres, et y devient, avec son autre fille, l'associée et la domestique de Matilda Good, tenancière d'une maison garnie, espèce d'enfer à la manière de Barbusse, dans lequel passent des damnés. L'aide de Fanny, la sœur qui a mal tourné, aide Harry Mortimer

1. « I had rather a thousand times she was struck dead at my feet », (Mrs. Stuart, *In the Days of the Comet*, p. 114). *The Dream*, p. 128.

à satisfaire sa soif d'éducation, et à entrer dans la maison de Newberry, dont il deviendra l'un des directeurs : sa mère meurt sans s'être réconciliée avec la fille perdue. Vient la grande guerre, la grande souffrance, la grande folie : sur le point de partir pour le front, Smith rencontre Hetty Marcus, qui devient sa maîtresse, et, à sa première permission, sa femme; mais pendant son absence, elle cède, un seul soir, par misère morale, à Sumner, individu douteux, et Smith s'aperçoit que l'enfant à qui elle donne le jour ne peut pas être de lui : il divorce, il l'amène à épouser Sumner, lui-même se remarie avec Milly Kimpton, fille sereine et lente, qui ne peut lui faire oublier Hetty. Sumner devient, de plus en plus, un malfaiteur, jusqu'à ce que Smith aide Hetty à lui échapper et à fuir au Canada : Sumner tue Smith à coups de revolver.

Et c'est sur cette lugubre vie que se penchent Sarnac et les Utopiens, comme des enfants sur les jeux des vérons au bord d'une rivière : Wells n'a pas peint de tableau aussi noir et aussi terrible : il n'a rien donné d'aussi douloureux et d'aussi vrai. Nous ne savons pas si *Le Rêve* n'est pas le chef-d'œuvre de Wells : c'est, en tout cas, un chef-d'œuvre, venu alors qu'il n'en avait point donné depuis longtemps : c'est, en tout cas, un document qui demeurera, sur la vie de notre époque, dans la même galerie où seront conservés Maxime Gorki, Fritz von Unruh, Barbusse, Pierre Hamp. Des étiolés : c'est ce que penseront de nous, essentiellement, les siècles futurs; mais ils sauront que des hommes, parmi nous, surent ce que nous étions : Wells est de ceux-là (1).

1. Bien entendu nous n'avons pas prétendu épuiser, dans ce chapitre, la série infinie des figures étiolées, chez Wells, ni indiquer tous les passages qui sont des manifestations de révolte contre l'étiollement. Bien entendu également, il ne pouvait s'agir, ni dans ce chapitre ni dans les suivants, de reproduire le détail des intrigues et le développement des caractères : nous allons toujours tout droit à la pensée.

CHAPITRE VI

LE SOCIALISME ET LES IDÉES POLITIQUES

La cause de l'étiollement, c'est l'économie fondée sur la propriété individuelle; le remède à l'étiollement, c'est le socialisme. Le socialisme de Wells a déjà été très solidement étudié en France (1) dans tous ses tenants et aboutissants; nous avons l'impression qu'on mélange trop, généralement, ce qui est proprement socialisme, chez Wells, avec ce qui est utopisme, religiosité, zèle d'éducateur, zèle de féministe; nous ne prétendons point, dans ce chapitre, refaire des études très, trop complètes et concluantes, mais, ramenant l'idée socialiste à cette proposition très générale que l'entreprise collective est d'un rendement supérieur à l'entreprise individuelle dans les travaux essentiels de la communauté, examiner comment Wells s'est comporté à l'égard de cette idée, et ce qu'il en reste chez lui de définitif et de précis.

« Je suis socialiste depuis l'époque où j'étais étudiant, socialiste de l'école de Rodbertus, non de celle de Marx » (2) : les étudiants pauvres des romans — Lewisham, Ponderevo, William Hill, par exemple —, tous les apprentis biologistes à une guinée par semaine en qui on peut reconnaître quelque chose de Wells, sont socialistes, vaguement et sentimentalement. Ceci nous ramène aux environs de 1885. Il suffit de se reporter à l'*Histoire de la Société Fabienne*, publiée en 1916 par M. E. R. Pease, son secrétaire pendant vingt-cinq ans, pour constater

1. Par M. Guyot, chapitre X de son livre *Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine*, et chapitre IV de : *H. G. Wells* (1920).

2. Préface autobiographique à l'édition russe des œuvres, écrite en 1909, traduite dans *T P's Magazine*, 1912, pages 339-343.

que cette époque est justement celle des débuts de la célèbre société, et que dès le 19 septembre 1884, M. G. B. Shaw avait écrit le fameux tract fabien n° 2 qui demeure à la base de sa doctrine : période, donc, où quelques-uns des meilleurs esprits de l'Angleterre allaient vers le socialisme : certes, Marx était mort à Londres, le 14 mars 1883, ignoré des Anglais, puisque Hyndman, fondateur de la Democratic Federation, le premier parti socialiste anglais, ne le citait même pas dans son livre de 1881, *L'Angleterre pour tous*; mais Stewart. D. Headlam fondait en juin 1883 son journal, le *Christian Socialist*; Hyndman, en janvier 1884, *Justice*, celui de son parti, qui prenait en août le nom de Socialist Democratic Federation. Il n'est nullement surprenant que Wells n'ait eu aucun rapport avec la Société fabienne naissante : en 1884, il n'était qu'un jeune homme de 18 ans; il n'est nullement surprenant que, venu au fabianisme en 1902, 18 ans plus tard, il soit apparu aux chefs de la société comme un nouveau venu présomptueux, lorsque, après plusieurs années de collaboration, il essaya d'en transformer l'orientation (1). Il faut attendre 1895 pour trouver chez Wells des indications de tendances socialistes — peut-être en trouverait-on plus tôt s'il avait écrit plus tôt des livres qui lui permissent de les indiquer : l'ange de *La Visite Merveilleuse*, avec ses étonnements devant le mystère du labeur des uns et de l'oisiveté des autres, sa négligence sereine des privilèges de la propriété, provoque à bon droit les soupçons de Sir John Gotch, intraitable gentilhomme terrien qui croit flairer en lui un agitateur socialiste : et nous avons vu qu'à partir de cette même année l'influence de Marx est manifeste dans les spéculations dont *La Machine du temps* est la première, chronologiquement : Wells est donc d'abord allé à Marx, au moins pour spéculer à sa suite, et c'était naturel : les Fabiens étaient restés obscurs,

1. Les fondateurs, « les sept essayistes » de 1883-4, avaient été : Mrs. Annie Besant, Hubert Bland, William Clarke, Sydney Olivier, G. B. Shaw, Graham Wallas, Sidney Webb : presque tous étaient encore là de 1902 à 1908.

le marxisme grandissait; il suffit d'indiquer qu'à l'époque de la fondation de la société, en 1883, *Le Capital* n'était pas encore publié entièrement, puisque les seconde et troisième parties furent publiées par les soins d'Engels en 1885 et en 1894 : il serait du reste erroné d'imaginer que ce soit ce dernier complément de l'œuvre qui ait éveillé chez Wells ses préoccupations marxistes l'année suivante : ce qu'il a utilisé du marxisme dans sa veine fataliste, l'expropriation toujours plus complète des prolétaires, se trouve déjà dans la première partie. Par contre, il est remarquable que le dernier livre dans lequel nous ayons reconnu la veine marxiste, *Les Premiers Hommes dans la lune*, soit de novembre 1901, et que Wells soit devenu Fabien en février 1903 : il le resta cinq ans et demi, jusqu'en septembre 1908.

La querelle cruelle qui avait fait des ennemis de Wells et de M. et Mme Sidney Webb a été cruelle non seulement pour eux mais pour tous leurs amis : les coups terribles que Wells asséna à ses adversaires, le portrait, ou plutôt la caricature impitoyable, qu'il a donné d'eux sous les traits du couple Bailey, petits intrigants présomptueux qui veulent amener le monde au socialisme sans qu'il s'en doute, par des ruses de politique de province et l'action d'une classe de fonctionnaires spécialisés, dans *Le Nouveau Machiavel*, ont été trouvés trop sévères, injustes, par les amis mêmes de Wells; ils jugent que le moment n'est pas venu d'en discuter, et passent, avec quelque tristesse (1). Mais un fait nouveau lève l'interdit qui pouvait peser sur la question : la réconciliation de Wells et de M. et Mme Webb, au moins dans un intérêt politique : les noms de ses anciens amis figurent en effet au bas de la profession électorale de Wells en 1922, parmi ceux des personnalités qui « soutiennent fortement sa candidature » dans la circonscription de l'Université de Londres : et d'autre part, *l'Histoire de la Société fabienne*, de Pease, expose « l'épisode Wells » dans un chapitre qui peut

1. Voir Guyot, op. cit., page 180.

passer pour définitif, par son objectivité, par le fait que Wells ne l'a jamais critiqué, et par sa concordance avec certaines déclarations venant de Wells lui-même.

Wells n'est pas allé aux Fabiens : ce sont les Fabiens qui sont venus le chercher : « *Anticipations* et *La Formation du genre humain* introduisirent M. et Mme Webb dans mon univers... (1) ils vinrent me presser de me joindre aux Fabiens (2) et de les stimuler » (3); leur critique essentielle des *Anticipations* fut qu'elles ne reconnaissaient pas suffisamment la nécessité d'une classe gouvernante spécialisée : « *Une Utopie moderne*, avec ses Samouraïs, fut le fruit de ce mariage d'esprits, temporaire, et qui ne fut jamais entièrement harmonieux » (4). Pendant les premières années de sa participation aux travaux de la société, le rôle de Wells fut petit : en échange de l'influence considérable exercée sur lui par M. et Mme Webb, comme l'indique la phrase ci-dessus, il n'avait apporté à la société que la « *Dissertation sur les aires administratives* », qui est devenue le premier appendice de *La Formation du genre humain* et qu'il lut en mars 1903, donc dans le mois qui suivit son admission; il y protestait contre l'extension proposée par les Fabiens des pouvoirs des municipalités tant que celles-ci administreraient des territoires aussi petits; il aimerait mieux, dit-il, voir les services aux mains de compagnies privées (5). Il faut venir au 12 janvier 1906 pour qu'il lise *La misère des petits souliers* (6), devenu un tract fabien, le seul que Wells ait écrit : on sait l'argumentation populaire de cette célèbre brochure socialiste : nous portons de misérables souliers parce qu'une série de profiteurs sont placés sur le chemin qui conduit des animaux producteurs

1. Wells dit ailleurs qu'ils arrivèrent chez lui, à Folkestone, de la direction de Londres, roulant rapidement en bicyclette.

2. D'après Pease, Wells devint membre en février 1903, et *Mankind in the Making* est de septembre seulement.

3. Introduction spéciale à l'édition de 1914 d'*Anticipations*.

4. — idem. —

5. Page 238.

6. D'abord paru dans *The Independent Review* en décembre 1905. C'est ainsi qu'on a traduit en français : *This misery of boots*.

de cuir aux hommes qui ont besoin de chaussures. Le 9 février 1906, enfin, la grande bataille s'engage : Wells lit un rapport intitulé « *Insuffisances du Fabien* » (1) : il y insistait sur le contraste entre la faiblesse de la société et la puissance de son adversaire, le monde capitaliste, tout à fait à la façon dont le voyageur revenu de l'*Utopie moderne* (2) ouvre les yeux sur sa petitesse en face de Londres gigantesque et tumultueux : et il demandait qu'on étudiât les moyens d'accroître les forces fabiennes ; satisfaction lui fut donnée : un comité de dix membres (3) fut chargé de les rechercher, et apporta ses conclusions en octobre (4) ; il proposait de nouvelles brochures, de nouveaux groupes, des cotisations augmentées, un nouveau journal, une refonte de la Base, ou credo, de la société, le recrutement d'une nouvelle classe d'adhérents, dits « souscripteurs », l'élection d'un Comité exécutif de 25 membres au lieu de 21, l'adoption du nouveau nom de Parti socialiste britannique, la présentation de candidats aux Communes (réforme que Wells n'avait pas suggérée) : ces conclusions, le Comité exécutif les accepta avec des critiques de détail, dans une réponse qui leur était tellement semblable que deux membres (5) crurent pouvoir signer également les conclusions du comité d'enquête et la réponse du Comité exécutif. Il était prouvé que tous les Fabiens étaient du même avis : le conflit n'était pas un conflit d'idées, mais un conflit personnel entre G. B. Shaw, vieil animateur de la société, et le nouveau venu, Wells : après plusieurs réunions où l'on discuta longuement, Wells retira ses propositions : on ne vota donc pas sur les conclusions du comité d'enquête, et l'on put croire tout le monde content. Mais le conflit personnel subsistait : aux élections pour le renou-

1. *Faults of the Fabian* : a été imprimé à l'intention des membres seuls.

2. En avril 1905.

3. Il comprenait 3 membres du comité exécutif de la société : Stewart Headlam, Mrs. B. Shaw, G. R. S. Taylor et 7 autres Fabiens (Dr Stanton Coit, W. A. Colegate, Dr Haden Guest, Sydney Olivier, Mrs. Pember Reeves, Wells et Mrs. Wells).

4. Dans l'intervalle, Wells avait fait son voyage aux États-Unis.

5. Stewart Headlam et Mrs. Shaw.

vement du Comité exécutif, en février 1907, 11 Shaviens furent élus, et 9 Wellsiens : le secrétaire payé, M. Pease, vingt-et-unième membre, était pour les Shaviens : en avril 1908, Wells fut réélu, et Mrs. Wells fut élue ; mais en septembre 1908, il donnait sa démission, par une lettre à M. Pease qui fut publiée dans le journal de la société (1) : ses raisons essentielles étaient qu'il ne pouvait accepter intégralement le credo de la société, qu'il trouvait son activité insuffisante, qu'il désirait se concentrer dans sa tâche de romancier, qu'un système qui proposait de laisser la mère et l'enfant dans la dépendance économique du père n'était pas, à ses yeux, le socialisme, mais une misérable parodie du socialisme, qu'il ne pouvait accepter la reprise sans compensation, et que du reste le bon moment pour convertir les classes moyennes en Angleterre était passé.

1. Texte de la lettre :

Spade House, Sandgate, Kent., September 16 th 1908.

My dear Pease, — I shall be obliged if you will tell my colleagues on the Executive and the Society generally that I am resigning my position upon the Executive now, and that I propose to become a subscriber instead of a member at the end of the current year. I have had this course of action under consideration for some time, and it is only after much hesitation that I have decided to take it. It will, I think, save much misunderstanding if you will print this letter, in which I am stating, as compactly and simply as I can, my reasons for withdrawing from an active participation in Fabian affairs.

Essentially, the position is this: I find myself disagreeing with the Basis which forms the Confession of Faith of the Society, and discontented with the general form of our activities. So long as I could consider the Basis a document that might presently be altered and the policy of the Society as a policy that would develop and change, I have remained a member. I have had it in my mind that I might presently take part in a vigorous campaign for a revised Basis and a revived Propaganda. But when I calculate the forces against such a campaign, the inevitable opposition and irritation that must ensue, and the probable net results of what would certainly be an irksome and distressful conflict, I am forced to conclude that the effort is, for me at least, not worth making. Moreover I want very much to concentrate myself now upon the writing of novels for some years, and so I have taken the alternative course and sent in my resignation.

My chief objection to the Basis is its disregard of that claim of every child upon the State which is primary and fundamental to my conception of Socialism.

A scheme which proposes to leave mother and child economically dependent upon the father is to me not Socialism at all, but a miserable perversion of Socialism. It forbids the practical freedom of women and leaves the essential evils

Certes, le comité d'enquête inspiré par Wells avait réclamé l'introduction dans le credo des phrases suivantes : la société cherche « à encourager le transfert de la terre et du capital à l'Etat... à conquérir (enforcing) l'égalité civique de l'homme et de la femme ... à substituer l'autorité publique à l'autorité privée dans l'éducation et l'entretien des enfants » : certes, le credo fabien, comme on le verra plus loin, indique nettement que ce transfert aura lieu sans compensation, se contente d'espérer l'égalité civique des sexes au lieu de parler de la conquérir, et ne dit rien du troisième point : Wells, dit M. Pease, aurait déclaré s'être retiré surtout parce que rien de ce troisième point ne paraît dans le credo : et il fait remarquer que, dès 1884, le tract n° 2, de Shaw, déclare « que l'État doit entrer en lutte avec les individus — surtout les parents — pour donner un heureux foyer

of the Individualist system untouched. I see the hopelessness of any attempt to force this recognition upon the Fabian Society at the present time, and I do not care to remain permanently identified with formulae that misstate my views by this tremendous omission.

In addition I think the repudiation of compensation in the Basis is opposed to all those ideas of orderly social development inherent in modern Socialism. And I realise also more and more the need for insistence upon the immense educational and administrative reconstructions that are necessary to save Socialism from futility. I have lost any hope of the Fabian Society contributing effectually to the education of the movement in this direction, and, to borrow a convenient Americanism, I have no use for a Fabian Society that is not developing and spreading ideas.

Moreover, I think the period of opportunity for a propaganda to the British middle classes on Fabian lines is at an end. The opportunity came and found us divided in theory and undecided in action. The petty growth that is going on is a mere mockery of the things we might have done. It is, however, no good lamenting our might-have-beens, and it is to the other media and other methods that we must now look for the spread and elaboration of those collectivist ideas which all of us have at heart.

Let me add that in thus liberating myself from the responsibilities of Fabian membership I hope and believe I sever none of the many personal ties that hold me to your Society. —

Very sincerely yours. H. G. Wells.

Voici le seul commentaire qui suit la lettre : « The Executive Committee resolved to accept Mr. Wells' resignation with great regret, in view of the many services he has rendered both to the Fabian Society and the Socialist movement. Under the rules his place on the Executive Committee remains vacant till the next annual election ». (*Fabian News*, octobre 1908, vol. XIX, n° 11).

aux enfants, afin que chacun puisse trouver un refuge contre la tyrannie ou la négligence de ses soutiens naturels; et que les hommes n'ont plus besoin de privilèges politiques spéciaux pour les protéger contre les femmes, et que les sexes doivent donc jouir des mêmes droits politiques » : les Fabiens n'avaient donc pas attendu Wells pour se préoccuper de ces questions. Surtout, Wells ayant retiré ses propositions, il n'était pas justifié à se plaindre qu'elles n'eussent pas été adoptées. Bref, d'après M. Pease, il n'y eut pas de question de principe, mais une question de personnes : il s'agissait de savoir « si les membres désiraient remettre leur société aux mains de M. Wells seul, ou s'ils préféreraient garder leurs anciens chefs et faire de M. Wells seulement l'un d'eux » (1); « si la société serait gouvernée par ceux qui l'avaient fondée, ou remise entre les mains de M. Wells » (2). Or Wells apporte à l'appui de ce récit l'aveu le moins déguisé : « et alors (3), je me donnai la tâche de délivrer la Société fabienne et le socialisme britannique de leur influence : j'échouai avec éclat après des chamailleries ridicules » (4). La cause est donc entendue : Wells avait tort — quant aux usages du monde : s'il avait raison dans le plan supérieur des idées, c'est une autre question.

Il était essentiel de connaître la nature vraie des démêlés de Wells avec les Fabiens, dont ne l'ont séparé que des questions de personnes, pour se rendre compte de ce fait capital : comme socialiste, dans le sens strict du terme, que nous avons défini au début de ce chapitre, Wells est et reste simplement un Fabien. Certes, toute une superstructure sentimentale et quasi-religieuse s'est surajoutée chez lui au froid calcul de la Société,

1. Page 163.

2. Page 173.

3. Après l'infortuné « mariage d'esprits » avec M. et Mme Webb dont il parle plus haut.

4. « I set myself to release the Fabian Society and British Socialism from their influence. I failed scandalously after preposterous wranglings » (Introduction à *Anticipations*, 1914).

comme on le verra plus loin : « Je vis alors (1)... qu'il y a quelque chose... de plus grand qu'aucune organisation... un dessein de la race à laquelle notre raison nous soumet dans la mesure de sa force... La Nouvelle République n'est pas un type et une classe de personnes, mais une force qui réside dans les esprits des hommes et dans le genre humain » (2). Mais si on ramène l'idée socialiste à sa signification proprement économique, il n'est rien dans le socialisme de Wells qui ne se trouve chez les Fabiens. Wells, sorti de sa période fataliste, est en révolte ouverte contre Marx, qu'il a fréquemment couvert de sarcasmes (3) : les Fabiens se vantent que ce sont eux qui ont rompu le charme du marxisme (4) en Angleterre : exproprier le capitaliste, lui donner des rentes en compensation, sous quelque forme qu'elle se présente, faire ainsi de lui une classe oisive, et tomber alors sur lui à coups de taxes et de droits de succession puisqu'il jouit d'un revenu non acquis par le travail, tel est l'essentiel de la doctrine et de la tactique fabiennes, comme l'indique le credo (5) de la société : tel est aussi l'essentiel de la doctrine

1. Après la rupture.

2. Introduction de 1914 à *Anticipations*. Le mépris de Wells pour les Fabiens, après la rupture, est bien exprimé par une phrase de Trafford (*Marriage*, 1912) : « Those little pickpocket plans of the Fabians that you despise as much as I do » (*Successes*, § 1, page 378) Wells, entré dans la phase du socialisme religieux, a oublié qu'économiquement son socialisme reste purement fabien.

3. *New Worlds for Old*, chapitre XI, *Revolutionary Socialism*. — « J'ai rasé Karl Marx » : voyage en Russie, 1919.

4. Voir les conclusions du livre de Pease

5. Texte de la « base » fabienne :

The Basis of the Fabian Society.

The Fabian Society consists of Socialists.

It therefore aims at the reorganisation of Society by the emancipation of Land and Industrial Capital from individual and class ownership, and the vesting of them in the community for the general benefit. In this way only can the natural and acquired advantages of the country be equitably shared by the whole people.

The Society accordingly works for the extinction of private property in Land and of the consequent individual appropriation, in the form of Rent, of the price paid for permission to use the earth, as well as for the advantages of superior soils and sites.

The Society, further, works for the transfer to the community of the administration of such industrial Capital as can conveniently be managed socially. For,

et de la tactique du socialisme wellsien, contenu dans *Des Mondes nouveaux à la place des anciens* (1), livre que justement les Fabiens, par la voix de M. Pease, réclament comme venant d'eux, puisqu'écrit pour eux : Wells, s'étant plaint de la médiocrité des publications de la société, en réclamait de plus vivantes, comme si tout le monde avait été capable d'en écrire : il y fallait son talent, qu'on mit à contribution.

Contre le désordre, l'ordre; contre l'anarchie individualiste, l'organisation; pas de sentimentalité, pas même de révolte contre le mal, une fois passés les jours de Wells-Lewisham; pas de guerre des classes — qui n'existent pas pour ce nominaliste — rien qu'un réajustement économique, dans lequel le facteur humain est le principal, l'épanouissement des étiolés le but; la persuasion que la prise de possession de quoi que ce soit par quiconque ne sera rien si les âmes ne changent point : voilà les forces à l'aide desquelles Wells veut mettre des mondes nouveaux à la place des anciens : elles comportent déjà pourtant, il faut le reconnaître, des éléments moraux qui s'élèvent au-dessus de l'atmosphère fabienne. Jetant un regard en arrière, il distingue dans l'histoire du socialisme trois périodes : la

owing to the monopoly of the means of production in the past, industrial inventions and the transformation of surplus income into Capital have mainly enriched the proprietary class, the worker being now dependent on that class for leave to earn a living.

If these measures be carried out, without compensation (though not without such relief to expropriated individuals as may seem fit to the community), Rent and Interest will be added to the reward of labour, the idle class now living on the labours of others will necessarily disappear, and practical equality of opportunity will be maintained by the spontaneous action of economic forces with much less interference with personal liberty than the present system entails.

For the attainment of these ends the Fabian Society looks to the spread of Socialist opinions, and the social and political changes consequent thereon, *including the establishment of equal citizenship for men and women*. It seeks to achieve these ends by the general dissemination of Knowledge as to the relation between the individual and Society in its economic, ethical and political aspects.

(Les mots en italique ont été ajoutés en 1907, et représentent donc l'influence de Wells, bien que pas exactement sa formule).

1. Mars 1908.

période utopique invente le mot, en 1833, croit à l'âge d'or immédiat, se lance dans les plus extravagantes tentatives de réalisation par phalanges et communautés, aboutit aux folies de Brook Farm, d'Oneida, aux « athées mangeurs d'herbe » : parmi ces illuminés, Fourier, Proudhon et les autres, un seul esprit pratique et solide, Owen(1); de la période révolutionnaire, celle de Marx, Wells dénonce les faiblesses, la croyance naïve à la réalité rigide de mots comme valeur, rente, capital, prolétaire, employeur, employé, le fatalisme stérile, la foi mystique dans le gouvernement de la masse, la croyance gratuite à la fatalité de la victoire du prolétariat dans la lutte contre le capital(2) : en Russie, en 1919, Wells dira reconnaître chez les chefs du bolchevisme la surprise la plus complète devant le fait, inintelligible pour le marxisme, que la révolution a commencé par le pays le moins industrialisé du monde; la période administrative, enfin, est celle du fabianisme, dont Wells, séduit par son respect pour la continuité de l'évolution, l'absence, chez lui, de rupture violente avec le passé, accepte le programme de reprise progressive et systématique, paisible, par achat, par expropriation, par droits de succession, de constitution d'une administration experte, de remise à la collectivité des services publics d'éducation, d'hygiène, d'aide aux mères, aux enfants et aux vieillards, de fixation d'un salaire minimum : tout en indiquant déjà, encore qu'on soit en mars et que la rupture doive se produire en septembre, ses réserves sur l'insuffisance de ce programme : elles sont, certes, exprimées avec une correction et une bienveillance qui contraste fortement avec les violences du *Nouveau Machiavel* : ce ne sont là encore, dit-il, que les fondations de l'édifice, et le règne du fonctionnaire que rêve le webblisme est la plus réfrigérante perspective(3); mais ce n'est qu'un commencement, et les intentions sont pures : « Au lieu d'une grande lumière dans l'obscurité, ce n'est

1. Chapitre X : *Socialism a developing doctrine.*

2. Chapitre XI : *Revolutionary socialism.*

3. Page 238.

encore que la première clarté froide qui annonce le soleil. Si la lettre de la doctrine de M. et Mme Webb annonce une bureaucratie, ce n'est certainement pas l'esprit de leur vie » (1). Et Wells annonce dès lors que lui-même se considère comme le dépositaire d'une quatrième formule de socialisme, le socialisme constructif, qui est moral avant d'être pratique, qui ne travaille en vue ni d'un âge d'or, ni d'une démocratie mystique, ni d'une bureaucratie, mais est essentiellement un ensemble d'idées qu'il s'agit de faire entrer dans les cerveaux et dans les cœurs (2). Les Fabiens ne sont donc pas entièrement justifiés à revendiquer *Des mondes nouveaux* : si le livre fut écrit à leur instigation et pour répondre à leurs besoins, s'il est antérieur à la rupture officielle, il est postérieur à la rupture morale effective, qui est de la fin de 1906, et il affirme déjà tout ce qui sépare Wells des Fabiens : il vise à construire l'âme collective du genre humain, son âme, son être moral : il ne fait appel ni à la plèbe ni au rond-de-cuirisme, mais aux esprits constructeurs qui savent ce que pourrait être le monde sans l'esprit maudit du lucre, aux éducateurs surtout, maîtres de la situation (3), à tous ceux qui manient l'esprit public, les faiseurs de journaux et de livres (4), de qui il dépend de dégager et de rendre continue la conscience humaine, d'arracher de chaque homme les illusions et les préjugés qui font qu'il croit être essentiellement un blanc, un noir, un Mahométan, un Espagnol, un prolétaire, alors qu'il est essentiellement un homme : c'est l'écrivain qui bâtira la conscience du genre humain, comme le médecin bâtit la santé publique, et le savant la science; et le devoir est donc de travailler à l'enrichissement de l'idée socialiste, à une réforme politique qui y soit favorable, à la reprise progressive, par la collectivité, du sol, des services publics, de l'éducation, des services d'hygiène, de logement, d'alimentation, de transports

1. Page 238, chapitre XII : *Administrative Socialism*.

2. Chapitre XIII : *Constructive socialism*.

3. Ceci en 1908, onze ans avant *La Flamme Immortelle*.

4. Ce sera toute la pensée du *Sauvetage de la Civilisation* (mai 1921).

et de mines, l'aplanissement de la route vers le triomphe de la Bonne Volonté Humaine.

En dehors de ces traits par lesquels s'affirme l'originalité de Wells, les parties purement économiques sont simplement de bon fabianisme : après une déclaration de principe, que, en dépit des reculs de la civilisation sur certains points, de l'immensité de la tâche qui reste à accomplir, la vie est, pour le plus grand nombre, meilleure qu'elle n'a jamais été (1), est énoncée l'idée fondamentale du socialisme : à savoir que, de même que les savants font la science, les constructeurs peuvent faire de l'ordre, que de même que la dissimulation du résultat trouvé est la honte du savant la poursuite de la fin égoïste est la honte de l'homme de valeur, qu'en fait, de même que des milliers de savants ont fait la science, des milliers d'hommes désintéressés ont fait le progrès (2). Suit la première généralisation fondamentale du socialisme : alors que, dans l'ordre capitaliste, la paternité est traitée comme une faiblesse, que la chute du taux de l'intérêt, les douteuses assurances, les douteux placements de père de famille (3), conspirent contre la classe moyenne lorsqu'elle a charge d'enfants, dans l'ordre socialiste la paternité est un service public, et la société tout entière est responsable de tous les enfants (4) : c'est ici la source de cette « dotation de la maternité » dont Remington, le nouveau Machiavel (5), fera l'essentiel de son programme électoral, et

1. Chapitre I : *The Good Will in Man*.

2. Chapitre II : *The fundamental idea of socialism*.

3. Wells ajouterait certainement, aujourd'hui, l'évanouissement de la valeur de la monnaie.

4. De cette « généralisation », M. Pease, la déclarant fabienne, dit qu'elle est commune même aux plus modérés des réformateurs. Il nous dit que la société refusa de faire un tract fabien de « *Socialism and the family* », dissertation lue par Wells en octobre 1906, et publiée en conséquence chez Fifiield sous forme de brochure la même année : on l'avait trouvée trop vague : les arguments en sont très semblables à ceux de *New Worlds for Old* (voir plus loin), bien que présentés d'une façon différente.

5. 1911. L'article 17, *The Endowment of Motherhood*, de *Un Anglais regarde le monde*, n'apporte rien de nouveau.

dont Wells pouvait déjà trouver la formule dans le livre célèbre de Grant Allen, *La femme qui osa*, et qu'il cite fréquemment dans ses livres féministes (1). La seconde généralisation fondamentale est que nous souffrons d'une exagération morbide du sens de la propriété, qui s'est étendu au sol et aux matières premières; d'où notre pauvreté dans notre richesse, l'atrophie de la circulation des produits, les hommes sans logement et sans chaussures alors que ne manquent ni les pierres ni le cuir, les doubles et multiples emplois, que font les commerçants concurrents, les dix laitiers, par exemple, qui apportent du lait à un même quartier (2), le dangereux abandon à des entrepreneurs avides des services publics d'alimentation, viande, lait, pain, boissons, charbon : maux qu'on ne saurait raisonnablement considérer comme inhérents à la nature humaine, mais comme une phase seulement de son histoire, phase actuellement décroissante, puisqu'elle atteint un maximum au XVIII^e siècle, où prisons, régiments et droit de battre monnaie furent objets de propriété privée, et dont nous sommes en train de hâter le déclin par cent limitations, le premier droit de propriété supprimé ayant été celui du père de famille sur sa femme et ses enfants (3). L'heure présente est celle de la lutte entre l'esprit de lucre et l'esprit de service public : le socialisme veut le triomphe de celui-ci sur celui-là : certes, notre civilisation décourage la brutalité; mais elle encourage la ruse, et tue la générosité, en plaçant au-dessus de tout la conquête de l'argent, tendance du reste non pas naturelle mais acquise,

1. « Sans aucun doute, l'indépendance complète serait assurée à toute femme par l'état civilisé, c'est-à-dire par l'ensemble des hommes qui font le gros travail du monde, et qui garantirait collectivement le nécessaire et le superflu à toutes les femmes de la communauté : c'est ainsi seulement qu'elles pourraient librement choisir et agir : et il lui paraissait juste qu'il en fût ainsi, car les mères, dans l'État, remplissent une fonction aussi importante et nécessaire que les hommes eux-mêmes : il faudrait qu'elles le puissent sans préoccupation aucune ». (Édition Grant Richards, 1915, page 42).

2. Ce plus banal de tous les arguments socialistes se trouve déjà chez Fourier dans *Le nouveau monde industriel* (1829)! v. *Grande Encyclopédie*.

3. Chapitres III et IV, *The First and Second Main Generalisations of Socialism*.

suggérée, hypertrophiée, en dehors de quelques maniaques de la richesse, qui sont des monstres : où irions nous, si tous se spécialisaient dans la poursuite du gain ? que font, du reste, ces rois de l'argent ? ils manient la réclame et le prospectus (1) : le vrai travail est fait par l'ingénieur, l'architecte, le technicien, pour qui l'orgueil de l'œuvre passe avant le profit : or le système subordonne ces hommes-là aux arrivistes : il n'est qu'un vrai ressort d'action, le désir de bien faire, injustement sous-estimé par l'individualisme, et qui l'emportera lorsque, l'éducation ayant passé par là, les hommes rivaliseront pour mieux servir et non pour gagner davantage (2).

Telle est la partie positive : le reste n'est qu'une réduction d'objections. Le socialisme détruirait la famille ? il établirait le haras humain ? mais cette famille soi-disant menacée, est-elle donc si parfaite ? oublie-t-on les prostituées, les prolétaires qui ne peuvent jamais se marier, les femmes du monde résolues à n'être jamais mères, traits peu idylliques de l'ordre capitaliste ? Le socialisme veut, certes, la fin de la famille propriété du père, de la femme demi-propriété du mari, de l'enfant indésiré, de la paternité irresponsable qui fuit son devoir : tout le reste ne le concerne pas (3). Le socialisme abolirait toute propriété personnelle ? comme chez Platon ou Morus, ou à Oneida ? Ridicule assertion : la propriété des objets d'usage personnel est aussi peu abolissable que le foie ou l'estomac ; une fois les grands services publics assurés, même, il restera une large marge d'activité à l'entreprise individuelle, en dehors du domaine de l'activité de l'Etat, et en particulier sur tous les terrains nouveaux, où l'initiative est nécessaire : la seule différence est que l'Etat sera le seul banquier, comme le seul propriétaire du sol et des maisons, et la seule compagnie d'assurances ; aucun risque de voir des accumulations de capital se reformer : l'héritage sera restreint par les droits de succession,

1. Ceci est le thème essentiel de *Tono-Bungay*.

2. Chapitre V : *The spirit of gain and the spirit of service*.

3. Chapitre VI : *Would Socialism destroy the home ?*

et l'intérêt à des actionnaires interdit (1). Le socialisme tuerait les classes moyennes ? elles sont bien traitées par le régime capitaliste, qui engloutit leurs ressources dans des fonds publics ou des entreprises à la Tono-Bungay, qui s'évanouissent, dans des boutiques d'étiolés ! la vérité est qu'elles sont en train d'être réduites en poussière, que le gros mange le petit, que c'est fatal, que c'est juste, qu'il faut que la machine remplace l'artisan, et qu'il n'est pour elles que deux alternatives : l'esclavage dans la ploutocratie, ou la liberté dans le socialisme (2). Le socialisme établirait le règne de la bureaucratie ? Ce n'est croyable qu'à des réalistes impénitents. Il est anti-chrétien ? Rien de plus chrétien que la renonciation au lucre matérialiste ! Lui seul donnera la sécurité matérielle, et donc le loisir de penser. Il encouragera la corruption publique ? Il y en aura cent fois moins que sous le régime où l'argent est tout. Il détruira l'initiative ? Dire cela, c'est ne croire qu'à l'esprit de lucre et refuser de croire à l'esprit de service. Il tuera la liberté ? Comme elle est belle, sous le régime où chaque minute est remplie par la hantise du pain à gagner ! Lui seul fera l'homme libre. Il rendra la vie monotone ? Comme elle est diverse, pour les esclaves du capital ! Il tuera l'art ? L'art ne naîtra vraiment que quand l'artiste pourra produire sans souci du lendemain. Il arrêtera la survie du plus apte ? Pour l'instant, ceux qui survivent sont ceux qui ont le plus d'esprit de lucre : sont-ce les meilleurs ? Il est contraire à la nature humaine ? Le capitalisme ne l'est point, sans doute : mais alors pourquoi y a-t-il des gendarmes et des prisons ? (3)

Il n'y a nulle part autre chose qui mérite d'être appelé le socialisme de Wells (4) : au moins aucun exposé systématique :

1. Chapitre VII : *Would modern socialism abolish all property* ? Notons que cette survie, qu'il admet, de l'entreprise individuelle, et qui est également un caractère de l'*Utopie moderne*, fait refuser à Wells par l'école rigoureuse le nom de socialiste.

2. Chapitre VIII : *Middle class-man, business man and socialism*. Il y a ici, clairement, un retour d'influence marxiste.

3. Chapitre IX : *Some common objections to socialism*.

4. Toujours dans le sens strictement économique.

les broderies sur le thème socialisme qu'on trouvera plus loin dans les Utopies wellsiennes n'ajoutent rien à celui-ci, ou ne peuvent passer pour doctrinales.

« De l'école de Rodbertus, non de celle de Marx » : et, « depuis l'époque où j'étais étudiant ». Ce serait une grave erreur de comprendre que Wells, étudiant, entre 1884 et 1887, fit son choix entre Marx et Rodbertus : s'il connut peu le premier, à l'époque, puisqu'il mourut inconnu des Anglais, il connut aussi peu le second. Cette phrase, écrite en 1914, ne nous semble point signifier que Rodbertus eut la moindre influence, directe ou indirecte, sur Wells, mais que Wells, qui, une fois secouée l'influence passagère, et du reste purement spéculative, du marxisme, s'est fait tout seul son socialisme, s'est aperçu que celui-ci était plus semblable à la doctrine de Rodbertus qu'à celle de Marx. Nulle part nous n'avons trouvé de relation directe entre les deux œuvres : tout ce qui est socialiste chez Wells avant 1901 est, nous l'avons vu, marxiste; *Anticipations* et *L'Humanité se fait* révèlent à M. et Mme Webb un socialiste original en formation, les unes avec leur « Nouvelle république » des serviteurs zélés et chevaleresques de la « grande synthèse », l'autre avec sa mise au service de l'esprit public de toutes les forces de l'éducation (1) : ils « fondent » sur lui et l'amènent au fabianisme, qui ne le lâche qu'en 1908 : or l'*Histoire de la société fabienne* de Pease, ni dans sa recherche des influences qui sont à l'origine de la Société, ni dans le récit de ses aventures, ne cite une seule fois le nom de Rodbertus; après 1908, le socialisme de Wells devient religieux et mystique : un seul livre de Rodbertus, *Les Crises et la surproduction*, a été traduit en anglais, en 1899, une seule étude a été publiée, *La philosophie sociale de Rodbertus*, par Erick Gonner, en 1899 également : et il est impossible de trouver le moindre rapport immédiat

1. Voir chapitre XI : L'éducateur. L'article 7, *The Great State*, de *Un Anglais regarde le monde* (originellement publié en 1912 dans un recueil de divers auteurs : *Essays in construction*) n'apporte rien de nettement nouveau.

entre ces deux livres et *Anticipations*. Nous sommes donc justifié à penser que c'est seulement par la suite que Wells a appris qu'il y avait là un socialisme scientifique, semblable à celui des Fabiens, et donc au sien propre : il n'a point étudié l'abstrus Rodbertus, dictionnaire allemand à la main, pour se faire son socialisme (1).

Ceci une fois reconnu, on peut dire qu'une grande partie de Wells se trouve en effet chez Rodbertus : il suffit d'étudier le livre de Gonner pour s'en rendre compte. Rodbertus, dit Gonner, « est opposé à tout changement révolutionnaire. Avant que la société prenne sa forme véritable, avant que soit possible un système logique et meilleur, elle doit d'abord subir en elle-même un changement radical : elle doit se faire une conscience collective, et ses membres doivent apprendre que l'art, la littérature et la science sont les fins durables de la civilisation et le digne objet du labeur. Tout ceci prendra du temps. Les décades ne sont rien, les siècles, que des unités dans l'évolution d'une nation d'un stade à un autre, et jusqu'à ce que ce changement moral soit accompli, les intérêts des individus et des classes doivent être subordonnés à la préservation de l'ensemble... » (2) « La société est, pour lui, indivisible et continue, elle s'étend à travers le passé, est dans le présent, et se prolonge dans l'avenir, et sa formation en une unité raisonnable et cohérente est la grande œuvre des siècles » (3). « La société dépend en premier lieu de la réalisation d'un sens moral : il faut d'abord qu'elle se conçoive elle-même, et soit conçue par ses membres, comme quelque chose de différent de leurs fins et de leurs instincts particuliers, bien que très intimement lié à eux. Mais ce n'est pas tout. Il ne peut y avoir de progrès

1. Remington, du *Nouveau Machiavel*, cite aussi le nom de Rodbertus, pour expliquer son retour du socialisme révolutionnaire au socialisme constructif : « Willersley and I professed ourselves Socialists, but by this time I knew my Rodbertus as well as my Marx... » (*Adolescence*, § 10, page 155).

2. p. 7.

3. p. 11.

véritable que lorsque les fins intellectuelles, artistiques et morales sont préférées aux simples satisfactions matérielles. Bref, la société doit prendre conscience d'elle-même, et en prendre conscience dignement » (1). Quoi de plus wellsien que tout ceci ? Wells ne mettrait-il pas là sa signature ? L'insistance, encore, sur la nécessité de l'inégalité des fortunes, condition nécessaire à la possibilité du loisir pour l'art et la pensée (2), l'idée que l'état individualiste n'est qu'un expédient temporaire, préparatoire à l'avènement de l'état social véritable (3), la limitation de la propriété individuelle au revenu, la considération de l'intérêt et de la rente comme des paiements à des individus qui assument provisoirement des tâches destinées à être ultérieurement remplies par l'Etat (4), de la propriété individuelle en terres et en capital comme la source de tout le mal, la dernière trace du vieux système de subordination sociale (5), tout cela est purement wellsien ; comme, d'une façon générale, la méthode strictement historique de Rodbertus, son sens de la lenteur de l'évolution sociale, son sens de l'avenir, sa façon de traiter la société et l'instinct social comme une création de l'histoire : quoi de plus wellsien, toujours, que la vue d'ensemble, chez Rodbertus de l'histoire économique du monde et de ses trois phases, phase de la famille, phase des états, phase de l'humanité organisée — encore à venir ? (6) que la reconnaissance de la nécessité provisoire de l'entreprise privée, vu l'incapacité économique provisoire de la société, dont la conscience n'est pas encore éveillée ? (7) que la proclamation par Rodbertus de la supériorité du socialisme quant au rapport entre la production et les besoins nationaux, quant

1. p. 20.

2 p. 22.

3. Page 24.

4. Page 26.

5. Page 26.

6. 1^{re} partie, chapitre II : *The historical growth of Society*.

7. idem, chapitre VI : *Private Property in Land and Capital*, et 2^e partie, chapitre III : *Capital and interest*.

à l'économie dans la production, deux points qui sont parmi les positions les plus constantes de Wells ? (1) Il ne faudrait pas pousser les choses trop loin, et omettre de remarquer qu'on ne trouve rien chez Wells de l'idée pratique essentielle de Rodbertus : Rodbertus, acceptant après Ricardo, et avec Marx, que les salaires tendent à se réduire au strict nécessaire, pense, non pas que le travail est dépouillé de ce qu'il a eu jadis, mais que sa part n'augmente pas proportionnellement avec la productivité générale : l'expropriation du prolétariat est donc relative aux proportions et non aux quantités, et la grande affaire est d'empêcher que les salaires ne tombent au-dessous du pourcentage normal dans le revenu national : on sait que son remède est l'intervention de l'État, et l'institution de la journée de travail normale. Nous voulons dire, bien entendu, que ceci n'apparaît point dans l'exposé dogmatique de Wells, mais l'idée du salaire minimum, point essentiel du programme, sinon du credo, fabien, est au fond la même que l'idée de la journée de travail normale : et on verra que l'une et l'autre sont devenues des réalités dans *Une Utopie moderne*.

Nous nous rendons bien compte que beaucoup des points de contact entre Wells et Rodbertus se trouvent non pas sur le terrain économique, mais sur le terrain du socialisme post-fabien de Wells, que nous n'avons pas encore examiné, et qui relève de la Foi.

Qu'on ait, jusqu'ici, aussi peu attiré l'attention sur le fait que *Tono-Bungay* est surtout un roman socialiste n'est pas chose surprenante : on a naturellement été attiré par le tableau d'ensemble, aussi pittoresque qu'exact, qu'il donne d'une période de l'histoire de la société anglaise (2). Mais une étude

1. 3^e partie, chapitre III, *Economic efficiency of socialism*. Wells se soucie beaucoup moins de la troisième supériorité reconnue au socialisme par Rodbertus, la distribution rationnelle et équitable des produits.

2. « Une étude comme celle qu'offre *Tono-Bungay* de la structure de la société anglaise avec ses deux pôles, la civilisation agricole, hiérarchique et surannée du « Bladesover system », et le monde grouillant du commerce, de la réclame et de l'argent, est un tableau d'ensemble d'une rare vigueur, où les lumières sont

qui cherche surtout à presser la pensée ne peut manquer de s'apercevoir que *Tono-Bungay* est simplement une transcription, sous forme de roman, en février 1909, du manifeste socialiste : *Des mondes nouveaux à la place des anciens*, de mars 1908 : pour avoir rompu avec les Fabiens en septembre 1908, Wells ne continuait pas moins à penser en socialiste; et *Tono-Bungay* était vraisemblablement le roman qu'il avait en chantier, au moment où il se séparait de la Société, entre autres raisons pour pouvoir se consacrer davantage au roman (1). L'idée d'écrire le roman ou plutôt de chanter « l'épopée du commerce » (2), comme dit Edouard Ponderevo, n'est certes pas une idée de Wells : Balzac et Zola, entre autres, ont déjà décrit la passionnante bataille pour la fortune, dans laquelle le commerçant apporte pour toute valeur son habileté à jouer de la sottise humaine (3), à persuader les hommes — et les femmes — qu'ils ont besoin de quelque chose dont ils n'ont pas véritablement besoin : c'est la formule même de *Tono-Bungay* : César Birotteau, parfumeur, joue en artiste de la Double Pâte des Sultanes, de l'Eau Carminative et de l'Huile Comogène, et Octave Mouret, de l'immortel *Bonheur des Dames*, a aussi pour instrument la folle et immortelle coquetterie de la femme. Wells a-t-il « moins de génie que Balzac ou Zola, une prise sur la psychologie des individus moins forte et sûre que celle du premier, une intuition de la psychologie des groupes moins puissante que celle du second, mais avec un sens sociologique plus précis que celui de tous deux » ? (4) Sans doute, et la formule est

placées par le peintre avec une justesse qu'envierait un savant » (Legouis et Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*, p. 1234). Dans une étude de 1910, M. Chevrillon (*Nouvelles études anglaises*), avait vu dans *Tono-Bungay* surtout la critique et même la caricature de la société anglaise.

1. Voir sa lettre de démission, plus haut.

2. « The romance of commerce » (I, chapitre 3, § 1).

3. Legouis et Cazamian, op. cit., juste avant la phrase dans laquelle est analysé *Tono-Bungay* : « Ce qu'un Balzac, un Zola avaient fait en France, Wells le refait en Angleterre... » : les auteurs, du reste, ne songent pas aux deux œuvres particulières que nous citons, mais aux ensembles.

4. — idem. — page 1243.

heureuse; mais ce qui est, de notre point de vue, et pour cette œuvre précise, plus important, c'est la présence chez Wells d'un arrière-plan dogmatique qui manquait totalement chez Balzac, peintre serein et objectif de la comédie humaine, que Zola, se gardant d'intervenir jamais personnellement pour tirer lui-même la morale de ses peintures, laissait s'imposer de lui-même, par la force des choses, à l'esprit du lecteur, et que Wells est constamment préoccupé de mettre en lumière par les réflexions d'un personnage principal qui est souvent son porte-parole : du *Bonheur des Dames* ressort clairement que folle est la société qui laisse s'enrichir les charlatans : mais il n'est pas besoin que Mouret le dise, ni personne : dans *Tono-Bungay* il est impossible d'oublier jamais que c'est un socialiste qui écrit, quand Georges Ponderevo ne se chargerait pas de le rappeler à chaque instant. Le règne de la spécialité pharmaceutique et de ceux qui la manipulent n'est que la plus insigne folie de la société individualiste capitaliste, le type de ces entreprises creuses dans lesquelles s'engloutissent les économies de la classe moyenne, pour qui elle affecte tant de sollicitude (1). « Au sommet de sa fortune, mon oncle, d'après l'évaluation la plus modeste, dut posséder, directement et par crédit, environ deux millions de livres, en regard de son vague et colossal débit, et au cours de sa carrière son influence dut s'exercer sur presque trente millions : l'anarchique communauté dans laquelle nous vivons lui fit ce cadeau et le paya ainsi pour la peine de rester assis dans un bureau à inventer et dire des mensonges : car il ne créa rien, n'inventa rien, n'économisa rien : je ne puis prétendre qu'une seule des grandes affaires que nous organisâmes ait en quoi que ce soit amélioré la vie humaine » (2). Ne reconnaît-on pas ici, transposée dans la vie, l'idée déjà rencontrée dans le manuel de socialisme de l'année précédente : que les rois de l'argent ne font que manier

1. Voir plus haut, page 228.

2. Page 273.

la réclame et le prospectus, et que le travail véritable est fait par les techniciens, plus intéressés par l'œuvre que par le profit (1) Devant le palais inachevé de son oncle, Georges s'écriera : « C'était pour cela que les armées s'exerçaient, que la justice était rendue, qu'il y avait des prisons, pour cela que les millions peinaient et périssaient dans la souffrance, pour que quelques-uns d'entre nous pussent bâtir des palais destinés à rester inachevés, des salles de billard sous des pièces d'eau, des murs stupides autour de propriétés déraisonnables, courir le monde en automobile, projeter des machines volantes, jouer au golf et autres jeux stupides, nous assembler à des diners jacassants, jouer de l'argent, faire de nos vies un vaste et lamentable spectacle de gaspillage imbécile » ! (2) « J'ai intitulé ce livre *Tono-Bungay*, mais j'aurais beaucoup mieux fait de l'intituler : *Gaspillage* » (3).

Tono-Bungay est un roman à thèse (4) : c'est son unique faiblesse : Wells y a négligé seulement deux faits : la concurrence, qui est cause que si le monde connaît cent charlataneries à la manière de Ponderevo il n'a jamais connu un *Tono-Bungay* unique et triomphant, et, d'autre part, que l'entreprise privée, qui fait tout le mal du monde, y fait aussi tout le bien : une partie du mal, et une partie du bien, plutôt : la vie est plus complexe que les thèses (5).

Pour un réformateur du genre humain, Wells a mis en circulation étonnamment peu d'idées politiques précises — nous voulons dire, de propositions directes et pratiques de procédés de gouvernement nouveaux — indépendamment de son socialisme mystique, de son aristocratie, et de sa prédication

1. Voir plus haut, page 227.

2. Page 438.

3. Page 484.

4. On retrouvera *Tono-Bungay* au chapitre suivant, Le sexe : le livre développe également, on le verra, un autre des habituels thèmes wellsiens.

5. Nous avons toujours été étonné que Wells n'ait pas donné à Edouard Ponderevo la seule chose qui lui manquât : un drapeau. Tel pharmacien de notre connaissance n'a pas manqué de s'en faire un qui évoque sa grande découverte.

de l'État mondial, qui relèvent de la foi : et encore la principale n'est-elle pas de son cru : il n'a fourni d'exact qu'une critique de ce qui passe actuellement dans la démocratie, avec, pour remède, l'application de l'institution du jury aux affaires publiques, puis un certain système de représentation proportionnelle (1).

L'opposition de Wells aux institutions représentatives telles qu'elles existent — sévissent, dirait-il — dans toute l'Europe occidentale et en Amérique depuis que la Révolution française les a imaginées, est nette et tenace. Formulée dès 1901 dans les *Anticipations*, elle se manifeste encore fortement en 1918, dans *La quatrième année*, avec plus d'âpreté encore peut-être : elle sort de la constatation, qui s'impose à Wells, qu'alors que le régime dit des droits de l'homme a pour principe essentiel la représentation de la volonté populaire, en réalité il n'y a pas de volonté populaire : le fait est évident, pour lui : les hommes se moquent des théories sur les affaires publiques, auxquelles ils ne s'intéressent que dans la mesure où elles s'entremêlent avec leurs affaires privées; leur bonheur ne dépend pas des gouvernements qu'ils supportent ou renversent sans raison; et l'explication historique du fait est que la « démocratie », loin d'être le résultat d'un grand élan populaire réfléchi et systématique, est née du hasard : à la naissance du machinisme, les vieilles forces politiques ont été incapables de plus administrer, et les nouvelles, les techniciens, au lieu de prendre le pouvoir, ont accepté le gouvernement de l'humanité supposée infaillible parce que prise à la grosse : d'où le fonctionnement actuel de la machine démocratique, le gouvernement par les partis et les avocats de la masse « grise » et amorphe des électeurs (2).

1. La critique de la monarchie, esquissée dans *Mankind in the Making* (chapitre VI, *Political and Social influences*), et dont l'idée centrale est que, si on admet en un seul cas que la naissance et non l'aptitude qualifie pour une fonction, on ouvre la porte partout à l'incompétence, cette critique n'a été ni poussée ni reprise par Wells, et ne s'accompagne d'aucune suggestion pratique.

2. *Anticipations*, chapitre V, *The life-history of democracy*.

Le seul droit qui reste à ceux-ci, c'est de repousser le candidat qui leur déplaît en votant pour l'autre, qui leur déplaît un peu moins : « en Grande Bretagne il n'y a plus jamais d'élections, il n'y a que des répudiations » (1). « On ne saurait trop faire remarquer que dans les élections contemporaines, on vote contre des gens, non pour des gens » (2) : toute possibilité d'être élu au Parlement est interdite à l'homme de talent qui n'est pas un homme de parti, et toute possibilité de l'y faire entrer à ceux qui voudraient l'y voir : il ne nous est permis de charger de nous gouverner que les professionnels qui s'offrent, et non les hommes que nous voudrions choisir : nous vivons sous le régime de la démocratie par délégation : ce qu'il nous faut, c'est la démocratie par sélection (3).

Le premier remède proposé par Wells (4) fut étrange : il consistait à étendre le procédé du jury tiré au sort à la désignation des législateurs et des gouvernants : le jury a fait ses preuves en matière judiciaire et criminelle (5), et nul ne songerait à faire rendre des jugements par une assemblée politique (5) : si on tirait au sort un certain nombre de citoyens qui, réunis dans une atmosphère de recueillement, après avoir prié ou été harangués, si on le voulait, feraient comparaître devant eux les candidats, les écouterait, les examineraient, les renverraient, les rappelleraient, et feraient connaître leur choix, fait à loisir ? D'autre part, les honneurs étant un ressort indispensable d'une démocratie, pourquoi tous les techniciens

1. *Un Anglais regarde le monde : Les troubles ouvriers*, page 79.

2. — idem. —, *La maladie des parlements*, page 255. Ceci accompagne un exposé détaillé de la diversité des résultats obtenus selon le mode de scrutin.

3. *In the Fourth Year*, chapitre IX : *Democracy*. Wells plein, alors, d'admiration pour le président Wilson, voit dans la personnalité exceptionnelle des présidents américains l'indication de la supériorité du « choix » sur la « délégation ». Les termes dont il se sert sont « delegate democracy » et « selective democracy ».

4. *Mankind in the Making*, chapitre VII, *Political and social influences*.

5. Le Dantec (appendice à *L'Athéisme*) a justement critiqué l'inefficacité et l'incompétence du jury, qui « tire les décisions au sort », du fait que sa composition est réglée par le sort !

6. La Haute-Cour !

ou professionnels qualifiés, réunis en une première classe honorifique, ne se choisiraient-ils pas, par corporations ou corps de métier, des chefs, comtes ou ducs, noblesse à vie dont on tirerait la seconde chambre ?

Wells n'est jamais revenu à ces assez bizarres propositions, ce qui indique qu'il n'y était pas fortement attaché; mais par contre il a repris par trois fois (1) avec un ton de persuasion et d'ardeur impressionnant, la défense du système de représentation proportionnelle de Hare, qui date du milieu du XIX^e siècle, que Stuart Mill avait approuvé, dit Wells, et qu'une société s'efforce de faire adopter en Angleterre. Connue sous le nom de « vote unique transférable » (2), il a pour principes la très grande circonscription électorale et l'indication par les électeurs des candidats choisis par eux dans l'ordre de leurs préférences : lorsqu'un candidat a plus de voix données en premier lieu qu'il n'est nécessaire pour être élu, le surplus est reporté sur les candidats choisis en second lieu par les mêmes électeurs, et ainsi de suite (3). Wells se promet, de l'adoption

1. *Un Anglais regarde le monde : Les troubles ouvriers (The labour unrest)* originellement, réponse, en six articles, à une enquête du *Daily Mail* : *What the worker wants*, mai et juin 1912. Même recueil : *La maladie des Parlements* — enfin, *In the Fourth Year*, chapitre IX : *Democracy* et X : *The recent struggle for proportional representation in Great Britain*.

2. Single transferable vote ».

3. Exemple : 12.000 électeurs, 12 députés à élire, quotient : 1000.

Candidats : A, B, C, D, E, etc.

A a 3000 voix données en premier lieu : Elu; excédent : 2000. Des 3000 électeurs qui l'ont choisi en premier lieu, 1800 ont nommé en second lieu B, 600 C, 300 D, 300 E. Des 2000 voix d'excédent de A, leur reviennent,

$$\text{à B : } \frac{2000 \times 18}{30} = 1200$$

$$\text{à C : } \frac{200 \times 6}{30} = 400$$

$$\text{à D : } \frac{2000 \times 3}{30} = 200$$

$$\text{à E : } \frac{200 \times 3}{30} = 200$$

Mais d'autre part ils ont eu comme voix données en premier lieu, B 250, C 800, D 200, E 150.

de ce système, et avec juste raison, la possibilité pour l'électeur de choisir vraiment qui il veut, la disparition du danger de perdre sa voix en la donnant à un candidat qui n'en ait pas besoin pour être élu, la fin de la tyrannie des partis organisés, la disparition des politiciens de profession, l'arrivée des hommes compétents dans les assemblées parlementaires, et, par voie de conséquence, la diminution du pouvoir des Cabinets, organes exécutifs des partis, et le retour de la puissance véritable aux mains des assemblées enfin véritablement représentatives (1). Est-il besoin de dire que cette transformation dans les mœurs politiques est à ses yeux une mesure préparatoire à l'avènement du socialisme constructif dont il rêve ? On reconnaît ici la thèse de la supériorité des techniciens, et ce sont les mêmes doutes qu'on peut lui opposer (2) : la conduite des hommes est peut-être aussi une technique (3).

Pour pouvoir être socialiste, il faut d'abord être optimiste : sans confiance dans l'homme, pas de socialisme possible : le socialisme, voilà qui concorde bien avec l'optimisme wellsien.

Avec l'excédent leur revenant de A, cela leur fait

B, $250 + 1200 = 1450$: Elu,

C, $800 + 400 = 1200$: Elu,

D, $200 + 200 = 400$:

E, $150 + 200 = 350$; et ainsi de suite, en suivant l'ordre du plus grand nombre de voix données en premier lieu.

1. Il critique très sévèrement l'opposition faite au projet aux Communes, en particulier par MM. Ramsay Macdonald, et Austen Chamberlain, se félicite de l'appui de M. Balfour, et réfute l'objection que des popularités de mauvais aloi permettraient d'entrer au Parlement : cela serait très rare. Le projet fut, bien entendu, repoussé (chapitre X : *The Recent struggle for Proportional Representation in Great Britain*).

2. On peut lui opposer aussi que les hommes ne souhaitent nullement être gouvernés par des hommes distingués, mais par des hommes de leur parti.

3. Voir page 162.

CHAPITRE VII

LE SEXE

Il faut appeler les choses par leur nom : foi dans l'unité de la race humaine, souçi de la génération qui vient, préoccupation de l'aménagement de la planète à l'usage de nos successeurs, essai de fixation du statut de la femme, ce sont là les aspects théoriques — Laboratoire et cabinet, Apostolat — d'un fait de la réalité qui s'appelle le sexe. Si « la reproduction et non la production est le fait central de la vie sociale » (1), si, en conséquence, le socialisme se méprend, qui néglige l'essentiel pour l'accessoire, ce sont là considérations pour savant ou pour prédicateur : dans la réalité, on ne constate et on ne peut dire qu'une chose : le sexe tourmente l'homme ; c'est « le suprême tourment de son martyr » (2) : et il n'en comprend pas la raison supérieure. La raison supérieure, Wells la connaît bien, comme tout le monde, depuis Schopenhauer, et même depuis avant lui : l'instinct sexuel, dont l'individu est la dupe lorsqu'il s'imagine que le phénomène le vise personnellement, est la manifestation profonde de la vie de l'espèce, préoccupée de survivre : nous ne pouvons, pour notre compte, découvrir rien de plus que cette banalité schopenhauerienne dans la pensée de Wells dans tous ceux de ses écrits qui touchent au problème du sexe : c'est une différence de tempérament, non une différence de pensée, qui les sépare : Schopenhauer, sentant la grande Volonté de Vivre, n'en tirait que des motifs de désespoir : il croyait les générations toutes semblables, et la torture sexuelle deve-

1. *New Worlds for Old*, page 214.

2. « Women... the crowning torment in the Martyrdom of Man » (Oswald, dans *Joan and Peter*). L'allusion au livre de Winwood Reade est évidente.

naît, donc, une duperie : mais Wells croit que nous allons quelque part, vers quoi chaque génération est un pas nouveau, et il accepte, donc, la torture(1) : cela signifie simplement que l'un est pessimiste et l'autre optimiste; mais le contenu brut de la pensée n'est pas différent.

Wells sait bien, du reste, à qui il est redevable de cette veine de sa pensée. « C'est sa manière (à la Nature), d'assurer la continuité de l'espèce », (2) dit Ponderevo à son ami Ewart, qui lui explique comment les femmes l'empêchent de travailler : et, de lui-même, entraîné vers Marion : « C'était, en vérité, Dame Nature, qui me poussait vers la femme, à sa manière, stupide et inexorable » (3); et encore, Hardy, expliquant son état d'âme au docteur Martineau : « la Nature n'est pas franche avec nous : elle nous fait tomber dans son piège en se jouant de nous » (4). Voilà qui s'appelle parler la pure langue de Schopenhauer. Cette découverte commune, que tous les hommes, à l'exception de quelques poètes incorrigibles, font bien avant le milieu de la vie, la découverte de la grande duperie du sexe, prend aux yeux de Wells une importance qu'il est permis de trouver hors de proportion avec sa banalité : depuis que l'Angleterre, à la suite de Swinburne, a rompu sur ce sujet le pudique silence victorien, il semble que dès qu'un écrivain anglais prend ce ton il soit assez exposé à le prendre avec excès. Un Wells poète et sobre se serait sans doute contenté, sur ce thème, de quelque bon et beau poème *A la Luxure*, à la manière d'Albert Samain : Wells, romancier débordant, l'a exploité avec une insistance volumineuse, et, pourront penser certains, une indécatesse qui n'était pas strictement nécessaire : il n'y a pas autre chose dans une bonne douzaine de ses quarante volumes de romans et de contes : l'histoire du héros troublé par le sexe est de beaucoup chez lui la plus commune : nous la trouvons,

1. *Mankind in the Making*, chapitre I, *The New Republic*, pages 28 sq.

2. *Tono-Bungay*, *A London student*, § 3, page 131.

3. id., *Marion*, § 2., page 205.

4. « She just humbugs us into what she wants with us ». *The Secret Places of the Heart*, *At Maidenhead*, § 3, page 58.

refaite obstinément, à dix reprises, de la façon la plus nette, entre 1900 et 1922; deux livres qui ont pour figure principale une héroïne au lieu d'un héros ne sont pas autre chose qu'un autre aspect de la même idée, comme nous espérons le montrer; et, en dehors de ces douze cas évidents, quelle foule d'autres tourmentés du sexe, encore, s'agite parmi les personnages de Wells!

Les dix héros de l'éternelle histoire sont Lewisham, de *L'Amour et M. Lewisham*; Chatteris, de *La Dame de la Mer*; Cooper-Hedon, du *Rêve d'Armageddon*, dans le volume de contes de 1903; Georges Ponderevo, de *Tono-Bungay*; Remington, du *Nouveau Machiavel*; Trafford, de *Mariage*; Stratton, des *Amis Passionnés*; la capitaine Douglas, de *Bealby*; Benham, de *La Recherche magnétique*; Hardy, des *Coins secrets du cœur*. Tous succombent, même Benham, peut-on dire, qui, s'il sort de l'ornière, n'en sort pas à son honneur, et en sort fort endommagé: une seule exception: le charmant capitaine Douglas, qui s'arrache aux blandices de la toute belle Madeleine Philips, pour aller où l'appelle son génie particulier, vers l'avenir d'un grand aviateur (1). Il n'en est pas un seul qui ne mérite le nom de héros au sens wellsien du mot, parce qu'ils aspirent tous à quelque chose de plus large et de plus élevé qu'eux-mêmes, à un rôle bienfaisant dans les affaires du monde: carrière scientifique ou technique (Lewisham, Ponderevo, Trafford, Douglas) rôle d'homme d'état ou de grand administrateur (Chatteris (2), Hedon, Remington, Stratton, Benham, Hardy): il n'en est pas un seul que la femme, ou les femmes, ne fassent choir de son rêve ou de son piédestal, dans la réalité sordide, souvent dans la boue, au moins pour un temps.

M. Lewisham, dix-huit ans, maître adjoint dans un collège de banlieue, a mis sur pied un magnifique « Schème » d'attaque contre le monde, qui doit le mener aux plus hautes situations

1. Hill, d'*Une lamelle sous le microscope*, vrai frère aîné de Lewisham (voir page 66) est ruiné non pas par l'amour — son intrigue avec Miss Haysman est à peine ébauchée — mais par l'ambition et la malchance.

2. Le seul qui soit traité ironiquement.

scientifiques et politiques, à force de labeur méthodique, à coups de diplômes : hélas ! il a compté sans les pièges de Mère Nature, qu'il est trop faible pour éviter, à un âge et dans un âge où les iniques conditions sociales devraient lui faire une obligation de les mépriser : en l'occurrence, Elle se sert d'Ethel Henderson, fille jolie mais commune, en visite chez des amis dans le voisinage : intrigue innocente, scandale : M. Lewisham est chassé de sa place. Le voici étudiant à une guinée par semaine, à la chère Faculté des Sciences de South Kensington : il semble que sa « Carrière » se dessine : Miss Heydinger, une camarade, est fort disposée à être son étoile et sa compagne dans le voyage vers la grandeur : elle le serait, s'il ne rencontrait à nouveau Ethel, à une séance d'hypnotisme donnée aux étudiants par Lagune, riche amateur crédule dont elle est la dactylographe ; Chaffery, le medium, beau-père d'Ethel, est pris en flagrant délit de tricherie par les assistants : pour arracher Ethel à son influence Lewisham l'épouse secrètement : Carrière, adieu ! Les soucis du chef de famille envahissent sa vie, il échoue à ses examens, l'atmosphère romanesque de son mariage s'évapore, des querelles s'ensuivent, il est sur le point d'abandonner sa femme, qu'il peut un instant croire infidèle : il faut la venue d'un enfant pour faire accepter par Lewisham sa nouvelle « carrière » : Schème, au panier ! le voilà, pour la vie, maître d'école, et chasseur de leçons !

Il n'est nullement douteux que la Dame de la mer, cette sirène qui vient arracher un jeune et brillant mortel à une carrière, non plus scientifique mais politique, cette fois, soit un symbole de l'influence dévastatrice de la passion dans une vie d'homme dont le plan a été dressé sans qu'on lui fasse sa place : le ton humoristique du récit ne change rien à l'affaire : nous avons du reste, sur ce point, la plus nette déclaration de l'auteur : « *Le Nouveau Machiavel*, c'est *La Dame de la mer*, récrit, et transposé dans le plan de la tragédie et de la réalité ». (1) Elle

1. *Introduction* à l'édition russe des œuvres. « Rewritten and done into tragedy and reality ».

n'a point de mal à l'enlever à Adeline Glendower, sérieuse fiancée, statisticienne et politicienne : on voit Chatteris, pour la dernière fois, marchant vers le large, la sirène dans ses bras. (1)

Hedon — dont le nom est un programme — est le grand politicien dont l'honnête huissier Cooper vit, en rêve, la vie, dans les temps futurs : il était la plus grande force politique « du Nord » : il dépendait de lui que la paix régnât entre les hommes, ou que la guerre éclatât : et il a choisi — l'amour : il a renoncé volontairement à sa puissance, puissance pour le bien, pour suivre, à Capri, île de plaisir, une femme : adviene que pourra : si les vieillards troyens trouvaient Hélène digne de faire couler le sang qui coulait pour elle, lui, lorsqu'il tourne les yeux vers sa maîtresse, ne peut s'empêcher de trouver qu'elle était digne qu'on quittât, pour elle, tout ce qu'il a quitté : et il repousse le messenger qui vient le supplier de retourner vers le Nord, d'arrêter la catastrophe que lui seul peut encore arrêter : les amants se baignent et se poursuivent, dans l'eau limpide et sur le sable doré, pendant que, dans le ciel, les aéroplanes de guerre s'assemblent. Encore un homme de bien qui choisit !

L'histoire du mariage de Georges Ponderevo et de Marion Ramboat est à la fois une reprise de celle de Lewisham, et une annonce de celle de Trafford : comme Lewisham, Ponderevo est étudiant, et boursier, à South Kensington ; comme lui il est plein de rêves de grandeur, plus orientés, il est vrai, vers la distinction scientifique que vers les honneurs officiels, auxquels vise un peu sordidement Lewisham : et comme lui, il fait naufrage, temporairement seulement il est vrai, en épousant prématurément une petite bourgeoise superficielle, qui n'a pour elle, en somme, que d'être une femme ; mais, comme Trafford pour sa femme, d'autre part, il renonce, temporairement aussi, à la recherche scientifique, pour mettre son talent au service de ce qui n'est pas même une industrie, comme la fabrication du

1. Le marin du conte de Jules Iemaitre avait déjà constaté l'inconvénient d'épouser une Sirène.

caoutchouc synthétique de Solomonson, mais seulement une exploitation de la crédulité publique, la drogue de son oncle. Plus vigoureux que Lewisham, il a le courage de divorcer : ce n'est que pour un temps qu'il a été perdu pour la science : mais il n'a pas définitivement échappé à l'ennemi : sans parler de faiblesses passagères, il se laisserait prendre de nouveau à un autre appât, si Béatrice Normandy, sa maîtresse d'un moment, ne se refusait à devenir pour lui, dans le mariage, « une sale chose familière », une compagne de chaîne : anticipant ainsi sur l'attitude de Lady Mary Justin envers Stratton : elle ne veut pas être « sa squaw », et préfère retourner à Carnaby, son riche et vieil amant (1) : et voilà pourquoi Ponderevo, lorsque nous le quittons, n'est point mort pour la vie de l'esprit et l'avancement de la science : il est sauvé : ce n'est point, certes, entièrement par ses propres mérites.

La chute de Remington est complète : dans la bataille du héros contre le sexe, il est aussi vaincu qu'on peut l'être (2). C'est le premier de ceux que dévore « la passion blanche » de faire le bien des hommes, et le premier des « fats » (3) : et le drame qu'il a à raconter est le résultat « de la subtile, protestatrice, embarrassante révolte de la passion et du désir instinctifs contre l'abstraction exagérée du rêve de l'homme d'État » (4) : ce qui nous sépare, essentiellement, de Machiavel, qui, comme lui, écrit dans la retraite, après la ruine de sa carrière politique, son rêve d'un monde meilleur, n'est ce pas l'importance qu'a prise, dans notre vie, la

1. *Tono-Bungay*, *Love among the wreckage*.

2. Il y a quelques années, M. Pagnol, dans la revue *Fortunio* (Marseille), pour faire pièce, sans doute, aux accusations de plagiat portées contre M. Pierre Benoît à propos de l'*Atlantide*, a sérieusement examiné la question de savoir si *Le Nouveau Machiavel* ne serait pas une imitation de *La vie privée de Michel Teissier*, d'Edouard Rod : cette supposition ne supporte pas un instant l'examen dès qu'on remarque, — ce qui ressort des pages ci-dessus — que l'histoire de la ruine d'une carrière scientifique ou politique par la femme n'est que le plus banal des sujets de Wells.

3. On a donné le nom de « série des fats », « the prigs' series », à Remington, Trafford, Stratton, et Benham, prétendants au rôle de bienfaiteur de l'humanité, et subtils analystes d'eux-mêmes.

4. Page 10.

femme? «Après mon aventure de Locarno, le sexe, et les intérêts, et les désirs du sexe, ne me laissèrent jamais longtemps en repos» (1).

Et il répète les vers de Henley :

« L'amour qui est luxure, est la lampe dans la tombe;
L'amour qui est luxure, est l'appel qui fait sortir de l'ombre » (2).

Et voilà pourquoi la sage Margaret, bonne, réfléchie, dévouée, femme idéale pour futur ministre, que lui ont fait épouser les Baileys, cette nouvelle Adeline Glendower, transposée du plan de l'humour dans celui de la réalité et du tragique, n'aura aucune chance de garder son mari contre Isabelle Rivers, nouvelle Dame de la mer : le parallélisme entre les deux groupes de trois figures est parfait. Remington, plus énergique que Chatteris, ne tombera pas sans essayer de se défendre : il ira jusqu'à fuir sa maîtresse en Amérique, à accepter une rupture pour éviter le scandale, à tolérer qu'elle épouse un homme dévoué, qui l'aime et qui accepte la situation : mais le sexe est plus fort : il quittera pour elle, au dernier moment, femme, Parlement, œuvre d'homme d'État, pour aller vivre à l'étranger, banni, pauvre, et jamais vraiment heureux. Et voilà la cinquième victime ! (3)

La sixième est Trafford : il répète l'aventure de Lewisham dans un plan social supérieur, et celle de Ponderevo avec cette seule différence que son mariage est heureux — aussi heureux que peut être un mariage. Son histoire n'est qu'une longue chute, des hauteurs de la science vers la vilenie de l'argent, sous l'influence du sexe, qui du reste, circonstance aggravante, se présente ici sous l'aspect le plus normal et le plus respectable : un mariage d'amour, une vie pure de part et d'autre : pour avoir cédé au vœu de la nature, même dans les conditions les plus nobles, Trafford marche de capitulation en capitulation. Jeune et brillant savant, dans la famille duquel le dévouement à la recherche est une tradition, élevé dans cette religion par sa mère, il est, une première fois, infidèle à sa foi, du fait même de son mariage avec

1. Page 241.

2. Page 212.

3. Son cas est essentiellement semblable à celui de Hedon.

Marjorie Pope, belle et bonne, certes, et pleine de l'élan vital, mais qui ne vit point sur les sommets — ou dans les arcanes — de la cristallographie : le résultat ne se fait pas attendre : la faiblesse de sa femme est la manic dépensière, et voici bientôt le savant courant la conférence et l'article dans les revues de vulgarisation, sinon la leçon, comme Lewisham. Un effondrement plus complet suit : après un séjour chez de riches amis, qui ne font point mystère de livrer bataille au monde uniquement dans l'intérêt de leurs femmes et de leurs enfants, Trafford, comprenant que Marjorie est faite pour briller — papillon ! — dans un riche milieu, se met au service d'une entreprise industrielle, qui le fait riche. Mais il n'arrachera point de son cœur le sens des choses plus hautes auxquelles il était appelé : le sentiment de la chute, le regret des possibilités perdues, la honte de s'être laissé réduire au rôle de machine à gagner de l'argent pour une machine à en dépenser, le dévoreront sourdement. Pendant cet étrange hiver qu'il la persuadera de venir passer avec lui au cœur du Labrador, face à face avec la nécessité, et leurs pensées, pour méditer, avec quelque pédanterie, sur le sens des choses et de la vie, la lumière leur viendra, à elle surtout, car lui savait : la fortune et l'aise ne sont point le sommet : le rôle de la femme est d'être l'alliée de l'homme dans le bon combat pour l'ordre mondial : et Marjorie s'efforcera désormais de le remplir. Mais ni l'un ni l'autre ne sont vraiment clairvoyants : ni l'un ni l'autre ne s'aperçoit qu'ils ont été et sont simplement les victimes de la grande duperie du sexe, que la nature a joué et joue d'eux pour ses fins propres, sans se soucier le moins du monde des leurs : il n'aurait même peut-être pas été besoin d'aller si loin pour s'en apercevoir : un coup d'œil dans Schopenhauer (livre IV, chapitre XLIV) suffisait.

Que l'histoire de Stratton soit encore une reprise du thème favori de Wells serait, à la rigueur suffisamment démontré par le simple paragraphe que voici : « Et pendant que s'effectuent, dans le champ de la vie du jeune homme, les premières tentatives pour consolider, pour assembler sa vie en un dessein et un plan

de campagne, voici que viennent, partent, reviennent au-dessus de lui, dans le ciel, les nuages menaçants, les cirrus éthérés, les aurores rouges et les après-midis brûlants de cette passion de l'amour qui est la source et le renouveau de la vie » (1) : cette phrase est une formule qui pourrait couvrir tous ces romans : un plan de campagne — le Schème de Lewisham ! — troublé par le sexe. Bien classique héros wellsien, que Stratton : il servira l'humanité en servant d'abord l'Empire : Mary a pour lui les plus hautes ambitions : tous deux n'ont oublié, dans leurs calculs, qu'un facteur, la servitude du sexe, une des deux énigmes essentielles — l'autre étant la servitude du travail — que nous devons résoudre avant de parvenir au monde meilleur (2) : cette force qui se joua, déjà, de tant de leurs ancêtres, « qui fit qu'Edmond Stratton, des Hays, s'enfuit avec Charlotte Anstruther et fut transpercé d'une épée à Haddington il y a deux cents ans, qui fit émigrer les Laidlaw-Christians en Virginie en 1745, qui donna Stratton Street aux usuriers sous la régence de George IV, qui brisa le cœur de Margaret Stratton sous Charles I^{er} » (3) : ils ont oublié seulement que « l'homme est le plus sexuel de tous les animaux » (4). D'où leurs malheurs : sa prétention, à lui pauvre petit bourgeois, fils de clergyman, d'épouser l'aristocratique Mary, avec, pour résultat probable, et qu'il la fera choir du milieu où elle a été élevé, et que lui-même sera transformé en faiseur d'argent, tel Lewisham, Ponderevo et Trafford : ici, l'intrigue s'écarte un instant du type habituel, par suite de la sage décision de Mary de refuser cette ruine pour tous les deux (5), par son mariage avec Justin ; mais elle ne peut qu'y revenir bientôt : les forces aveugles veulent inexorablement ce qu'elles veulent : il n'a pas été le mari, il sera l'amant : surprise par le mari,

1. *Intentions and the Lady Mary Christian*, § 2, p. 69.

2. *Lady Mary Justin*, p. 222.

3. *Lady Mary Justin*, p. 223.

4. *Mary writes*, p. 155.

5. Nous avons déjà indiqué que Béatrice Normandy l'avait précédée dans cette attitude.

scandale imparfaitement étouffé, serment de ne plus se revoir imposé aux coupables, nouvelle rencontre du fait du hasard, menace d'éclat, suicide de la malheureuse. Certes, il faut reconnaître que la vie de Stratton n'est pas brisée : il s'est marié, a fondé une famille, et, avec l'appui financier d'un riche ami américain, a fondé une entreprise mondiale d'éditions pour l'éducation du monde (1) : il reste au service de l'homme : il continue à participer à la grande tâche. Mais il est impossible de ne pas s'apercevoir que dans ce couple c'était la femme qui était supérieure, qui avait l'esprit mâle, dirait Galsworthy (2) : celle qui refusa d'être la propriété d'aucun homme, qui mourut plutôt que de le devenir, eût été la compagne qui convenait à Benham, un peu plus tard, qui refusera d'être « un berger d'épouse » : comme à Stratton, qui veut posséder, aurait convenu Amanda Benham, qui veut être possédée : c'est ici, donc, la femme qui est le héros : et il est parfaitement logique que ce soit elle qui soit la victime du sexe. Le livre est écrit sous forme de mémoires destinés au fils de Stratton, pour le mettre en garde, le temps venu, contre l'embuscade que lui tendra sans aucun doute, à lui aussi, l'éternel ennemi ! il est permis de douter que cet avertissement suffise à l'en préserver : c'est ici un cas où, pour être averti, on ne vaut pas deux hommes : sans doute, c'est à ses dépens que lui aussi devra s'instruire : le diable qui conspire contre nous ne se fera point, de si tôt, ermite.

Après ces plus ou moins sombres figures de damnés du sexe, c'est une joie de rencontrer le bon visage candide, rougissant rose dans les vives émotions, les yeux vifs et bruns, les cheveux, les sourcils et la moustache pâles presque jusqu'à l'albinisme, du charmant capitaine Douglas, esclave fidèle, puis révolté, de la toute charmante Madeleine Philips ; et c'est un bonheur de le voir échapper, seul, au traquenard où tombent ses prédécesseurs et successeurs, tellement plus compliqués et plus habiles

1. Dans l'esprit de *Mankind in the Making* et de *The Salvaging of Civilization*.

2. Préface de *The Island Pharisees*.

que lui. Il n'est certes pas le plus intelligent de la série : ce n'est pas l'intellect qui le sauve : et il est particulièrement exposé par sa révérence pour les femmes en général, et pour celle-ci en particulier, sa tendance à idéaliser et à poétiser : mais vraiment la belle actrice joue trop avec lui : elle passe la mesure : et ce qui le sauve c'est le simple bon sens révolté par l'interminable manège des coquetteries de la femelle : une lucidité presque violente se fait dans son esprit, jusqu'alors peu clair, par réflexions de précision croissante : « Elle semble ne comprendre rien dont elle ne soit pas le centre. Ce qu'il lui faut, c'est un amoureux pour la scène... Son jeu est de me mettre en désarroi ! de mettre tout le monde en désarroi ! elle est spécialisée là-dedans... Je n'irai pas !... C'est le sexe, que je comprimais, et que maintenant j'ai laissé tout envahir... J'ai été un imbécile, la tête pleine de rendez-vous, de baisers, et de parures... Ce n'est pas une occupation d'homme, ces histoires d'amour ; cette danse au milieu d'un monde de jupons, de houpettes, d'attentions et de jalousies. Quel sale jeu ! Etre utilisé comme pion contre quelque autre homme... Je veux bien être pendu si je me laisse faire... Il faut remettre les femmes à leur place... Sinon, tout s'en ira en capilotade... » (1). Et l'honnête garçon, sans même s'être bouché les oreilles de cire, tourne le dos à la sirène, et s'en va vers l'œuvre haute qui l'attend — en l'espèce l'avènement de l'aviation — sans même se douter combien est rare la victoire qu'il a remportée sur le commun démon.

Avec Benham, nous revenons au type classique de l'aristocrate wellsien soumis à la classique épreuve du sexe — cet effort vers le mieux, qui les entraîne tous, n'est en effet pas autre chose que la forme spéciale revêtue chez Wells par le sentiment aristocratique (2) : mais Benham est de la seconde série, ceux pour qui l'épreuve n'est pas mortelle, qui émergent de l'autre côté, et continuent à vivre la vie supérieure après avoir traversé l'ornière :

1. p. 322.

2. v. chap. X, La Foi, et chap. de Guyot, op. cit. : *A la recherche d'une aristocratie*.

Ponderevo et Stratton, Trafford aussi jusqu'à un certain point. Animé dès la jeunesse par le plus intense désir de la vie aristocratique, dans le sens wellsien de renoncement à soi-même et de labeur acharné dans l'intérêt de l'État mondial et du royaume de Dieu sur la terre (1), en passe de vaincre les quatre grandes faiblesses, sources de tout mal, la peur, la sensualité, la jalousie et le préjugé, Benham ne commet qu'une seule erreur : il croit trouver une alliée en aristocratie dans Amanda Morris, fille brillante, dont il a interprété le désir de posséder « le monde entier » comme une soif d'aristocratie analogue à la sienne : hélas ! elle voulait dire, par là, la vie élégante à Londres ; et elle le lui fait bien voir : il est tout simplement tombé dans les rêts de Mère Nature. Après une aventureuse lune de miel dans l'Europe orientale, elle le ramène à Londres, pensant le lier à la chaîne d'une maison, d'une femme, d'enfants : mais ce n'est pas un Lewisham, un Chatteris, un Hedon, un Ponderevo, un Remington, un Trafford, un Stratton : il se comporte comme Douglas : la seule différence est qu'il fuit la femme, pour la chose plus haute, après, au lieu de la fuir avant : et, bien entendu, son mobile est tout autre : c'est une volonté clairvoyante et délibérée, implacable, qui l'amène à la rupture, au lieu de l'impulsion à demi instinctive encore du jeune officier : au lieu de la découverte progressive que fait celui-ci des fins réelles de la femme, instrument inconscient de la grande force vitale qu'elle ignore, des formules nettes — et auxquelles du reste Benham n'arrive pas non plus tout d'un coup : il n'y a pas d'aristocrates parmi les femmes ; « cette vie aristocratique, que je conçois, doit être, excepté accidentellement, de ci, de là, incompatible avec la vie familiale » (2) : c'est-à-dire que le premier devoir d'un aristocrate est d'échapper à la grande duperie : Benham y échappe — en abandonnant tout simplement sa femme à un amant : sans même recourir à la formalité du divorce : mais non pas

1. V. La Foi.

2. *The assize of jealousy*, § 21, p. 167.

sans une lutte intérieure violente, dont le personnel d'un hôtel trouve les traces, après la nuit pendant laquelle il prend sa résolution, dans le mobilier de sa chambre, mis en miettes.

On a bien inutilement et faussement crié au freudisme lorsqu'ont paru, en mai 1922, *Les Coins secrets du cœur*. Sans doute le freudisme était et est dans l'air (1) — au moins l'élément du freudisme qui a le plus vivement frappé l'imagination du public des vulgarisateurs : à savoir, l'idée que le facteur sexuel est le plus important de la vie psychique : Wells, à la suite de Schopenhauer, et de tant d'autres, n'avait pas attendu Freud pour s'en apercevoir. Sans doute, Wells ne peut qu'accueillir avec une satisfaction intense des formules freudiennes comme celles-ci : « La fonction sexuelle est la seule de l'organisme vivant qui s'étende au delà de l'individu et assure sa liaison avec l'espèce... L'organisme individuel qui se considère comme d'importance primordiale, et sa sexualité comme un moyen semblable aux autres d'assurer sa satisfaction, n'est, du point de vue biologique, qu'un épisode dans une série de générations » (2) : encore qu'il n'y ait là rien qui ne soit déjà chez Schopenhauer ; sans doute, l'idée de porter ses symptômes morbides à un psychanalyste, aux fins d'analyse, a-t-elle été inspirée à Wells par Freud : « Qui donc, l'âme malade, s'aviserait d'aller chez un psychologue ? » disait Stratton (3), neuf ans plus tôt : encore qu'on ne puisse oublier certaines figures d'hypnotistes consultants que nous avons présentées plus haut ; sans doute est-il permis de reconnaître, dans les phénomènes qu'expose Hardy au docteur Martineau (4), dans l'importance reconnue à la femme en dehors des nécessités de la reproduction (5), dans l'idée que « le sexe n'est pas seulement un renouvellement de la vie dans

1. La traduction anglaise de *l'Introduction à la psychanalyse*, de Joan Rivière, n'a paru qu'en avril 1922 (George Allen et Unwin), mais il existait une traduction américaine de G. Stanley Hall depuis 1920 (Boni et Liveright).

2. 26^e conférence, p. 345 de la traduction Rivière.

3. *Passionate Friends, Beginning again*, § 2, p. 10.

4. *At Maidenhead*, surtout § 3 et 5.

5. § 5, p. 75.

l'espèce, mais peut être aussi un renouvellement d'énergie dans l'individu » (1), la sexualité non orientée vers la reproduction, des 20^e et 21^e conférences de Freud; sans doute l'évocation par Hardy de l'image de sa première émotion sexuelle, que lui a donnée une baigneuse aperçue sur une plage, est-elle toute freudienne: les événements sexuels de l'enfance, n'est-ce pas, sont les événements capitaux. Mais tout ceci une fois admis, il convient de ne pas passer sous silence le fait que Hardy lui-même se défend d'être un cas pour psychanalyste: il n'y a pas en lui de répression, le phénomène freudien essentiel: son conflit est ouvert, presque exhibé: sa libido — le mot est écrit — n'est point comprimée (2): c'est non seulement son avis, mais celui du médecin. La vérité est simplement que Hardy est, à propos de Freud, le dixième exemplaire du héros wellsien tourmenté par le sexe. Héros wellsien, il l'est: sa pensée se meut dans le plan de la géologie et de l'astronomie physique (3): il parle socialisme, État mondial, instinct créateur, Homme sur sa planète: c'est un technicien de haute valeur: spécialiste de la question des combustibles, il en veut organiser la production et la répartition d'après un plan unique pour l'ensemble de la terre; tourmenté par le sexe, il l'est: mari d'une charmante femme dont il a deux enfants adultes, amant d'une charmante maîtresse dont il a aussi un enfant, il n'est point satisfait: il reste la proie d'une soif incessante d'alliance féminine dans son œuvre, plus que de satisfaction sensuelle: c'est au moins l'explication qu'il se donne à lui-même, et la façon dont il justifie à ses propres yeux son intrigue ébauchée avec Miss Grammont: la vérité est plus simple: le diable le pince, la nature le poursuit. Il est curieux que les revues (4) du livre n'aient pas en général reconnu qu'il n'y a ici que le plus commun des thèmes wellsien, et aient été jusqu'à

1. § 75, p. 5.

2. *In the land of the forgotten peoples*, § 5, p. 116.

3. *At Maidenhead*, § 7.

4. P. ex. Ed. Shanks, *London Mercury*, juin 1922; *Saturday Review*, id.; Forrest Reid, *The Nation and Athenaeum*, id.

se demander « si Wells n'est pas un danger public », à propos de la banale histoire de ce suiveur de femmes.

Une histoire refaite dix fois, même avec les variantes nécessaires et inévitables, c'est tout de même beaucoup de mouture tirée du même sac.

Les deux romans qu'on pourrait appeler des romans féministes, *Anne Véronique* et *La femme de Sir Isaac Harman*, ne sont que des cas particuliers du thème du héros tourmenté par le sexe : au lieu d'un héros, il y a ici une héroïne : si l'homme peut se plaindre, en effet, d'être le jouet de la volonté profonde de la nature, la femme n'a-t-elle pas dix fois plus lieu de le faire ? Chaque fois qu'elle désire s'élever à un plan plus élevé, participer, elle aussi, à la grande œuvre, n'est-elle pas fatalement entravée dans son aspiration par le rôle dans lequel la nature semble l'avoir spécialisée, et par toutes les conventions sociales qui s'efforcent de l'y confiner ? Anne Véronique et Lady Harman sont, toutes deux, des révoltées contre la tyrannie du sexe et la conspiration du monde pour les plier devant elle ; elles cherchent, toutes deux, et ne trouvent point, dans l'agitation suffragiste, la même illusion de libération ; elles font, toutes deux, dans le même mois de prison, les mêmes réflexions salutaires ; elles trouvent, l'une dans le distingué Capes, l'autre dans le fade Brumley, l'allié qui relâchera, autant qu'il est possible, leur chaîne.

Toute l'atmosphère que respire Anne Véronique semble compléter pour la préparer à son rôle, voulu, lui insinue-t-on de toutes parts, non seulement par la société mais par la nature : donner des enfants à un homme qui la nourrira : sinon des enfants, au moins du plaisir. Ce père qui passe son temps à préparer des sections de roche au microtome et à lire des romans à titres violemment lumineux, cette tante vieille fille et en retard sur le siècle, ce silence fait sur la sœur qui courut se jeter au cou d'un bohème au lieu d'accepter quelque mari confortable, ce prétendant, Manning, chevalier servant qui sue par tous les pores sa ruskinienne dévotion à la femme, et lui propose de la mettre

en châsse, madone, avec, bien entendu, bientôt, un enfant, des enfants, les bons amis et connaissances qui font de leur mieux pour la persuader de se remettre à sa discrétion, tout cela semble se donner le mot pour lui faire accepter ce que la nature a voulu d'elle :   tre un harem à elle toute seule. Et, de l'autre côté, le viveur Ramage, de qui elle a imprudemment accepté un prêt d'argent, lorsqu'elle s'enfuit pour vivre seule à Londres, certaines des équivoques loueuses de garni à qui elle fait visite pour chercher un logement, les inconvénients journaliers qui sont le partage inévitable, sur le pavé de la grande ville, d'une fille seule et jolie, tout cela s'entend, aussi, pour lui faire comprendre qu'à défaut d'une acceptation de sa destinée, une seule autre possibilité lui reste. Elle sait bien contre quoi il convient de se r  beller : « Que maudit soit le sexe ! Pourquoi ne pouvons-nous nous reproduire au moyen de spores asexués ? » (1) car elle est, bien entendu, étudiante en biologie. Elle n'est, pourtant, pas assez aristocrate, ou assez déraisonnable, pour refuser de vivre selon la nature : mais ce n'est pas une capitulation, c'est un traité, qu'elle signe avec Capes, son brillant professeur, assez intelligent pour comprendre qu'elle veuille être autre chose qu'une spécialisée du sexe.

C'est ce que Sir Isaac Harman n'avait pas compris, de sa femme : Anne Véronique avait refusé d'entrer dans la cage : Lady Harman y est captive : elle finit par en sortir, mais point par son initiative, du reste : seulement à la mort du gardien. Elle est un harem à elle toute seule : le maître l'a achetée. Apre, avide, ignoble, malade, jaloux, homme d'affaires immensément riche, Harman, à quarante ans, a épousé Ellen, dix-sept ans, pas un sou : il l'a jetée de l'  cole dans le mariage et la maternité — quatre enfants en sept ans — sans qu'elle sache rien des réalités : il l'a acquise une fois pour toutes, c'est sa propriété (2), à qui ne

1. p. 232.

2. Notons que, et Sir Isaac Harman, et Justin, des *Amis Passionnés*, propriétaire de Lady Mary, correspondent parfaitement dans leur attitude envers leurs femmes à la conception de Galsworthy : *The Man of property* :   tiquette qui leur conviendrait parfaitement à l'un et à l'autre.

manque rien des biens de ce monde, sauf le droit à une vie intellectuelle et sociale indépendante. La révolte est lente et progressive : les conversations imprudentes avec Brumley, romancier, veuf, chevaleresque, et peu capable d'action, y sont pour quelque chose; pour quelque chose aussi celles de Suzanne Burnet, couturière, qui révèle à Lady Harman ce que peut signifier, socialement, une grande fortune; pour quelque chose aussi les amies suffragistes, bruyantes, pompeuses, et titrées: le mari essaie de la séquestration — dorée: fuite de la prisonnière, manifestation violente pour le suffrage des femmes, mois en prison, *modus vivendi*, à la sortie, avec Harman impressionné: il meurt: la voilà libre. Elle le resterait probablement si elle était une Anne Véronique: l'expérience devrait lui suffire: mais c'est, au fond, une faible, et que le sexe tient bien en sa toute puissance: sa résolution de ne plus renoncer à la liberté jusqu'à la fin de sa vie ne tient pas devant les manifestations du chagrin de Brumley, adorateur patient pendant cinq années d'épreuves, auquel elle n'a jamais accordé que de furtives promenades dans les parcs londoniens, encore que son mari ait pu soupçonner le contraire: cet autre ruskinien recevra la récompense de son dévouement et de sa patience: ce ne sera point, certes, un tyran à la façon de Harman: mais à la place de la nouvelle Mrs. Brumley, il semble qu'on éprouverait l'inquiétude de découvrir, au bout d'un temps, en dépit de toutes les assurances, qu'on s'est donnée, en somme, à un nouveau propriétaire.

Ce serait, bien entendu, une erreur, d'oublier qu'en dehors des deux romans proprement féministes de Wells, une série de figures de femmes, dans les livres dont le personnage principal est le héros aux prises avec le sexe, représentent, de leur côté, l'effort féminin pour se délivrer de la fatale servitude: elles sont ordinairement plus ou moins les rivales des sirènes qui font choir. Ethel Lewisham, la Dame de la Mer, la maîtresse d'Hedon, Marion Ramboat, Isabelle Rivers, Marjorie Pope, Madeleine Philips, Amanda Benham, les maîtresses anonymes de Hardy,

voilà la famille des tentatrices purement sexuelles, qui détournent ou au moins tentent de détourner de leurs hautes missions les hommes de valeur : la douce Rachel More, épouse de Stratton et mère de ses enfants, vient s'intercaler dans cette famille entre Marjorie et Madeleine, à la place laissée vacante par Lady Mary Christian, la révoltée. Mais celle-ci non plus n'est pas seule de son espèce : des dix sirènes, six ont des rivales, que la rivalité soit ou non directe, rivales non résignées à n'être que le jouet de l'homme ou du grand instinct vital : seules la maîtresse de Hedon, Marjorie, Madeleine et Amanda (1) n'en ont point. Or, dans cette série des révoltées, on peut encore distinguer deux types, l'un plus cérébral, plus caractérisé par le désir d'être l'associée et l'égale de l'homme, l'autre plus émancipé, plus caractérisé par le besoin de la liberté personnelle, et le refus de l'association durable avec l'autre sexe. On est justifié à penser que Wells est pessimiste quant aux possibilités de libre entente sur un pied d'égalité, quand on constate que les cérébrales, partout où elles entrent en conflit avec les sexuelles, ont le dessous, et perdent leur homme : c'est le cas de Miss Heydinger, rivale d'Ethel, d'Adeline Glendower, rivale de la Sirène, de Margaret Remington, rivale d'Isabelle ; c'est le cas de Lady Hardy et de Martin Leeds, la femme et la maîtresse de Hardy, capables d'être des associées l'une et l'autre, et à qui Hardy préfère toute passante : le démon est plus fort. Et quant aux deux émancipées, Béatrice Normandy et Mary Christian, leur sort, à toutes deux, est tragique : l'une maîtresse d'un riche vieillard, l'autre poussée au suicide. Il faut, hélas ! aller aux utopies wellsiennes pour trouver des couples harmonieux : dans la réalité, cette chose n'existe pas (2).

1. La vulgaire Mrs Skelmersdale, la première maîtresse de Benham, n'a jamais sur lui d'emprise sérieuse.

2. Nous avons fait remarquer ailleurs (*Revue Anglo-Américaine*, oct. 1923, p. 44) avec quelle fréquence Wells a usé du roman à trois personnages : il apparaît ci-dessus qu'il y était nécessairement amené par sa conception du sexe. Voici quelques trios : Lewisham, Ethel, Miss Heydinger. Chatteris, la Sirène, Adeline. Anne Véronique, Manning, Capes. Remington, Margaret, Isabelle. Marjorie, Magnet, Trafford. Stratton, Mary, Rachel. Harman, Lady Harman, Bramley. Benham, Amanda, Easton. Hardy, Lady Hardy, Martin Leeds.

Nous n'avons indiqué ci-dessus que les portions de l'œuvre où le thème du sexe a été traité par Wells de façon systématique. Mais que d'autres inquiets et déséquilibrés sexuels, répandus, encore un peu partout, dans toutes ses parties ! Le sexe n'est-il pas, en particulier, la malédiction de presque tous les étiolés ? Qu'on les passe en revue : étiolés du grand magasin, étiolés de la boutique, étiolés des romans de révolte, Hoopdriver, Kipps et consorts, Coombes, Winslow, Polly et compagnie, Leadford, Harry Mortimer Smith et leurs semblables, ne tombent-ils pas dans l'éternel traquenard en poursuivant l'éternelle illusion, qu'elle s'appelle Jessie Milton, Miss Walsingham, Miriam Larkin, Nettie Stuart, Hetty Marcus ? Plus près de nous, le papillon Britling n'était-il pas, déjà, un Hardy, un homme de premier ordre, pourvu de tous les bonheurs et de tous les avantages que peut donner la vie, et pourtant éternellement tenté par la femme qui passe ? Oswald Sydenham, tuteur de Jeanne et Pierre, ne fera-t-il point, en des expériences multiples, l'épreuve du grand mirage ? Il suffirait de feuilleter le dictionnaire des personnages de Wells pour pouvoir établir une liste complète de tous ceux que trouble dans leur équilibre ou que précipite dans la ruine l'obscur et sourd Volonté : deux, cependant, se reconnaissent ses féaux et ses esclaves avec la plus honnête et plus complète impudeur : d'abord le sculpteur Ewart, l'ami de Georges Ponderevo, qui reconnaît qu'il est pris dans « le filet du sexe » (1), mais surtout le plus cynique et le plus franc de tous — cynisme et franchise sont ici une seule et même chose — Prothero, l'ami de Benham, professeur à Cambridge, après y avoir été étudiant, Sancho Pança de ce Don Quichotte, avocat et panégyriste de la vilénie savoureuse en face de ce prétentieux adorateur de soi, Prothero qui use bien avant Hardy des termes de « sursexué » et de « sursexualité », (2) pour qui l'aventure est d'autant meilleure qu'elle est plus basse, qui s'amourache, à Moscou, d'une prostituée qu'il veut ramener en Angleterre pour

1. *A London student*, § 3, p. 131.

2. Oversexed, oversexuality.

en faire sa femme, qui, au cours de ses voyages avec Benham, disparaît constamment dans les coins mystérieux des villes où ils s'arrêtent, qui finit par être assassiné, on ne sait trop comment ni pourquoi, dans un bouge (1), en Chine.

Pourquoi cette insistance obstinée, qui devient même lassante et ennuyeuse, sur le sexe, dans la pensée de Wells ? Notons que nous n'avons jamais, dans tout ce qui précède, entendu le mot dans le sens bas et purement physique : ce serait une erreur de croire que Wells ait attendu Freud toute sa vie, et se soit saisi du freudisme avec empressement dès qu'il lui a été connu, nous l'avons déjà dit : Wells n'avait pas attendu Freud, Wells est tout simplement, sur ce point, un schopenhauerien : la manifestation du sexe, dans son œuvre, s'accompagne du choix, de l'illusion du choix, plutôt, dont se sert la nature pour nous faire tomber dans sa chausse-trappe : car bien entendu il n'y a jamais de choix véritable : c'est le hasard qui fait tout : « dans l'amitié, et plus encore dans cette affaire essentielle, l'amour, c'est presque uniquement, me semble-t-il, l'accident qui est roi : qui vous rencontrerez et qui sera pour vous le principal intérêt de la vie est presque autant une question de hasard que la course d'un grain de pollen dans la forêt de pins » (2). Mais l'insistance exagérée reste. Qu'il y ait ici un problème personnel, ce n'est pas douteux : il reste naturellement réservé au biographe futur. Mais du point de vue de la pensée, on peut très suffisamment expliquer cette insistance : elle est simplement un corollaire inévitable de l'évangile de la Race (3), dont le sexe est l'instrument de survie : la race seule comptant, et l'individu n'étant rien, il s'ensuit que le sexe est ce qu'il y a de plus important dans l'individu ; et il s'ensuit encore que le penseur est amené à concevoir comme l'emportant en importance sur tous les autres le problème de la morale sexuelle. N'est-il pas piquant, du reste, de s'apercevoir que le roman de Wells pourrait ainsi, à la rigueur,

1. C'est un repaire de joueurs, mais on ne sait pas exactement ce qui s'y passe.

2. *The passionate Friends, Intentions and the Lady Mary*, § 4, p. 70.

3. v. chap. X, la Foi.

se rattacher aux bons vieux thèmes classiques de la lutte du devoir contre la passion, et de l'amour gêné par l'organisation sociale ? Wells constate (1) l'absence, dans notre société, de toute politique sexuelle : tout sur ce terrain est laissé au hasard : il est curieux que, dans le pays de Marie Stopes, il n'ait jamais effleuré nulle part la conception d'une éducation sexuelle proprement dite, dans le sens de cet écrivain, et de Marestan en France : ses remèdes ne sont point d'un homme de science mais d'un homme de lettres et même d'un utopiste. Tuer la jalousie comme le veut Lady Mary Justin, sa victime, comme le veut Benham, qui la fait passer en jugement, et la condamne (2), comme avaient réussi à le faire les héros du *Temps de la Comète*, qui, nous donne-t-on à entendre, feront en Utopie un aimable ménage à quatre : Verrall, Nettie, Leadford, Anne Reeves : certes, voilà un premier pas assez désirable, peut-on penser. Enlever au sexe le mystère dont on l'enveloppe sottement, et qui contribue pour une bonne partie à lui pousser son troupeau de jeunes victimes ? On peut douter que ce soit possible, et qu'il n'y ait pas là une leçon que l'expérience amère seule peut donner, quelle que soit la connaissance théorique de la difficulté ; on peut douter que ce soit souhaitable, et qu'il faille tuer la seule source de mystère et de poésie qui reste encore en un monde où rien n'est plus mystérieux. Déssexualiser ? Refouler le sexe dans un compartiment de la vie ? déspecialiser la femme ? l'élever au rang d'amante-sœur ? on a vu comme les cérébrales sont ordinairement vaincues par les sexuelles. Avoir des spécialisées de la maternité, comme les Sélénites, et les hommes de l'Age de cristal ? (3) Pas tant que le genre humain sera ce qu'il est.

Les hommes parlent : le malin ne désarme pas. (4)

1. En maint endroit : en particulier, *Ierisham*, et *Tono-Bungay*, p. 131, conversation entre Ponderevo et Ewart ; v. aussi Guyot, op. cit., chap. *Le critique de la société britannique*.

2. Chap. V, *The assize of jealousy*.

3. V. p. 131.

4. Bien entendu, la duperie du sexe joue le même rôle important dans la pensée de G. B. Shaw : p. ex. : *Man and Superman*.

CHAPITRE VIII

L'HUMOUR

L'humour est une revanche de la réalité sur la spéculation et le prosélytisme : rire, qui n'est pas se moquer, c'est se laisser désarmer, au moins pendant le temps qu'on rit, par les choses telles qu'elles sont : c'est leur donner, pendant ce temps où on ne spéculé point sur leur transformation possible, ni ne les bat en brèche, un consentement momentané; c'est leur consentir, au moins, une trêve dans l'attaque que l'homme d'imagination puissante et l'apôtre mènent sans cesse contre la réalité. Wells a fréquemment cédé devant cette revanche : le consentement universel reconnaît en lui un humoriste, et considère que son humour rachète les outrances de sa spéculation et de son apostolat. (1) Wells possède, d'abord, la qualité suprême de l'humoriste : il sait, à l'occasion, rire de lui-même : à chaque instant on trouve, chez lui, qu'il s'est fait par avance les objections et les reproches que l'on croit pouvoir lui faire; ses fâts savent qu'ils sont des fâts; il a été le premier à rire de ses samourais et de la naïveté des prétentieux qui entreprirent de se faire semblables à eux (2); il déclare (3) que pour rien au monde on ne le persuaderait de devenir un des écrivains officiels pensionnés dont il préconise l'institution dans *Mankind in the Making*. Wells a naturellement suscité des parodies (4) : il

1. V. en particulier : Hopkins, op. cit., chap. *The Saving grace of humour*.

2. *First and Last Things, Of general conduct*, § 11.

3. Préface à l'édition de 1914 d'*Anticipations*.

4. V. note 1, p. 135. Également : Max Beerbohm, *A Christmas Garland* (1912) : *Perkins and Mankind*, by H. G. Wells; la formule est celle de *A la manière de...* Perkins, auteur d'un projet de Gouvernement provisoire de l'Angleterre par les Enfants trouvés du sexe féminin, se rend à l'invitation d'une duchesse, avec le

ne pouvait s'en savoir mal, surtout au beau temps de son humour (1). Que Wells soit un humoriste n'est donc pas douteux : mais il nous paraît incontestable, et simplement naturel et inévitable, que la veine humoristique a été chez lui s'affaiblissant continuellement sur la route qui l'a mené, en direction générale, de l'imagination irresponsable et désintéressée, en passant par la réalité, à la prédication quasi-religieuse; et qu'elle est à peu près morte le jour où, vers la fin de 1916 (2), il a entièrement pris conscience de sa mission; tout au long de l'évolution de sa pensée, Wells a de moins en moins ri, et il a de plus en plus attaqué par le rire : il s'est de moins en moins diverti, et le rire lui a été, de plus en plus, une arme. Nous croyons qu'on peut, ici aussi, reconnaître une sorte de route, qui le mène d'une période d'humour quasi-professionnel, à travers une série de livres où le plaisant est de plus en plus mis au service du sévère, jusqu'à un livre final, où il n'y a à peu près plus de plaisant que pour le service du sévère : *Boon*, qui reste, jusqu'à l'heure présente, et semble devoir rester, la dernière manifestation de l'humour wellsien. Il n'y a qu'une seule œuvre qui se refuse complètement, mais seulement par sa date, à entrer dans le cadre de cette évolution de l'humour de Wells : c'est *Bealby*, et on verra facilement pourquoi tout à l'heure.

dessein secret de convertir à ce projet les gens puissants qu'il rencontrera; il se reconforte en lisant un écrit de Wells : *En attendant l'aurore*, dans lequel celui-ci expose tout un système de Cessation Days, décadaire, destinés à remplacer le dimanche; le repos sera obligatoire; un General Cessation Day, le 500^e et dernier de l'année, sera celui du suicide volontaire de tous ceux qui ont atteint 90 ans dans l'année, et qui se rendront en procession aux chambres léthales.

Egalement : André Lichtenberger : *Pickles* (1923) : *La curieuse aventure de M. Cufficat* : Anglais caractéristique de la classe satisfaite, il devient, du fait de la guerre, l'esclave d'une tribu de Néo-Guinéens, fuit, rencontre Miss Waters, la Dame de la Mer, qui lui dit que sous les eaux les choses sont encore pires que sur la terre, et redevient orang-outang avec les orang-outangs : ce récit n'est pas un A la manière de... , mais plutôt une satire de l'optimisme humanitaire de Wells.

1. Il semble, par contre, avoir conçu quelque irritation de la furieuse diatribe de H. A. Jones, *My dear Wells*, s'il a vraiment prononcé les paroles irritées que ce polémiste a placées en tête de sa 2^e édition.

2. v. La Guerre.

On a depuis longtemps aperçu (1) combien Wells, dans les périodes plus avancées de son cycle, hait l'humoriste, surtout l'humoriste professionnel, particulièrement représenté par Magnet, de *Mariage*: les raisons de cette hostilité se laissent facilement conjecturer: Wells, dans la période d'apostolat, en est venu à considérer l'humour qui n'est qu'humour comme complice du pharisaïsme, et de l'acceptation des choses telles qu'elles sont: le sourire qui voile la capitulation devant le mal. Magnet est un des collaborateurs de *Punch*: Wells reproche à cette innocente publication, et aux autres du même genre, qui tiennent en Angleterre la place de nos journaux « amusants », pimentés comme l'on sait, leurs bons mots, qui font du problème tragique de la vie sexuelle une matière à plaisanteries sans importance; l'éveil prématuré qu'elles donnent à l'imagination des enfants, déjà hantée par les « mystères » qu'on leur cache sottement: que dirait-il s'il connaissait bien ce qu'il appellerait sans doute, avec tout le puritanisme, « l'ordure » de nos périodiques et de notre music-hall? (2) Il reproche encore, à Magnet, et au *Punch*, la gaze qu'ils prétendraient jeter sur la réalité âpre des conflits sociaux, leur assurance implicite que quelques calembours, quelques galéjades, suffiraient à rapprocher des hommes qui se figurent faussement être ennemis. (3) Cette attaque à fond indique combien est long le chemin parcouru par Wells lorsqu'il la pousse: elle risque de faire oublier que Wells a été lui-même, un instant, au début de sa carrière, un véritable humoriste professionnel, un Magnet.

Wells a ressemblé en deux volumes, *Conversations choisies avec un oncle* (4), et *Certaines affaires personnelles* (5), les articles

1. En particulier M. Guyot, op. cit., p. 278.

2. Est-il besoin de dire que le terme et la chose de gauloiserie lui seraient parfaitement odieuses?

3. Il a cependant écrit lui-même: « Il me semble que presque tous les maux de l'humanité sont réellement des malentendus ». (*Choses premières et dernières*, p. 5).

4. Juin 1895.

5. Octobre 1897.

humoristiques semés par lui, de 1894 à 1897, dans différents périodiques, surtout la *Pall Mall Gazette* : on n'y revient jamais sans éprouver quelque étonnement que Wells l'apôtre ait pu, à une période de sa vie, prendre si gaiment son parti de ce monde ridiculement étioilé et sinistrement mauvais, et le plaisanter si agréablement. L'oncle, auquel aucun nom n'est donné, est un célibataire d'âge mur qui s'est enrichi dans l'Afrique du Sud : seul, le fil extrêmement ténu de ses fiançailles avec une certaine Mrs. Harborough, qui ne paraît point, relie ses conversations humoristiques avec son neveu Georges — l'auteur : il discourt de la mode, qui est proche du vulgaire ; de l'éternel malaise de l'humanité, qui vient de ce que l'idéal d'une génération devient la réalité de la suivante ; de l'idéal, qui est un vêtement qui ne doit pas se porter tous les jours ; de l'art de se faire photographier ; de la sottise d'orner ses murs de reproductions de chefs-d'œuvre ; du rôle secondaire que la musique devrait toujours avoir dans les réunions mondaines, où elle ne devrait être qu'un accompagnement à l'esprit des invités ; et où elle fait taire tout le monde, en maîtresse tyramique ; de la supériorité du tricycle sur la bicyclette ; de la philosophie du mariage, plus particulièrement des cérémonies qui signalent sa célébration ; jusqu'à ce qu'il s'éteigne — dans le mariage : et c'est alors seulement qu'on sent le sel de ce complément du titre : « maintenant disparu » (1). Dans tout ceci rien que d'aimable plaisanterie sans prétention aucune. (2)

C'est le même journaliste, Georges, (3) peu riche, et un peu bohème, qui nous met au courant de *Certaines affaires personnelles* : mais l'oncle a disparu, et ce sont les petits événements du ménage aimable de Georges et de sa jeune femme, Euphémie, qui sont l'occasion de gentils badinages sur la vie, le monde,

1. « Now extinct ».

2. Le volume contient encore deux « réminiscences » : « *Un artiste méconnu* » — c'est un cuisinier — et « *L'Homme au nez* » — un nez à la Cyrano, malédiction d'une vie.

3. Les prénoms de Wells sont Herbert George.

les hommes, et les femmes : la tante Charlotte passe et repasse, qui ne tolère, en fait de meubles, que ce qui est lourd, riche, éternel, le reste étant, à ses yeux, camelote; on souffre du mal de la vie qui est, tous les jours, de se lever, se laver, répondre à des lettres, parler à des gens : Ah ! que la vie est quotidienne! il convient, si l'on veut être heureux, de choisir femme sans beauté, aussi vieille, ou plus, que soi-même, sans talents mondains, pauvre, et quelque peu désordonnée; Georges trouve dans une boîte le manuscrit du roman des seize ans d'Euphémie, *La Maison de Di Sorno*; toute conversation est présomption si l'on est sur le terrain de l'interlocuteur, pédanterie si l'on reste sur le sien, platitude si l'on choisit un terrain commun : taisons-nous donc; le ménage d'un homme de lettres n'est semblable à aucun autre, puisqu'il est toujours chez lui, et voit en tout être humain un caractère pour roman; M. Sandsome, vieux maître d'école de Georges, avait, au cours de la journée scolaire, du matin au soir, des phases, comme la lune; un poète vous fait une ballade en suivant le commis d'un grand magasin pour y choisir des meubles; le langage des fleurs n'est pas si clair qu'on pense, douteuse est l'innocence de la marguerite, aussi la modestie de la violette; le régime alimentaire est la cause principale du succès littéraire : détraquez-vous l'estomac, sous peine de n'être jamais qu'un *minor*, puis trouvez le régime qui convient à votre style; la chasse aux maisons à louer est un délicieux sport de plein air (1); pour être un «type»(2), quand on a dix-huit ans, à Harrow, il faut savoir s'habiller, fumer, boire, jouer, parler, et cætera; l'ami Crichton est intelligent, terriblement intelligent : aussi l'avenir est à l'oncle Auguste qui est monumentalement stupide; nous faisons tous, dans la jeunesse, le roman à pose, dans lequel nous nous pavanons devant nous-mêmes, heureusement nous le brûlons quelquefois, et ensuite vient la pose qui consiste à ne pas poser; le joueur de cricket retiré, arbitre des amusements du village, considère

1. Voir page 195.

2. « A blade ».

tout et tous du haut de sa grandeur, qui a connu l'âge héroïque de ce sport (1); une certaine dame passe, qui s'assure énergiquement la préséance dans les lieux publics, et son nom est légion; le commis de nouveauté, ce sot, vous demande ce que vous désirez, quand vous n'en savez rien, au lieu de vous aider à le trouver, en spécialiste qu'il devrait être; le professeur Gargoyle voyage par le monde, recueillant jurons et malédictions pour en faire un recueil; Dunstone, âme poétique, épouse par choix une femme éthérée, un souffle, qui devient aussitôt une robuste ménagère; Euphémie distrait ses invités en leur mettant entre les mains, à chacun, un morceau d'argile à modeler; l'orthographe devrait être un art dans lequel chacun manifesterait son talent, au lieu d'un code de règles rigides (2); pourquoi l'humanité devient-elle toujours plus chauve, that is the question; le professeur Holzkopf spéculé sur l'aspect physique probable de l'homme futur, et ne publiera pas son livre (3); Georges lui-même, sur la manière probable de la disparition du genre humain (4); l'art d'écrire ne dépend que du choix de la plume, de l'encre et du papier; Georges et Euphémie visitent le musée Parkes, le musée d'hygiène de Londres, où on est certain de passer une bonne journée, et d'être seuls; ils se promènent par une blafarde journée de mars dans la forêt d'Epping; la seule façon honnête de faire des citations, c'est de se les approprier franchement; c'est un art que passer des vacances au bord de la mer; adieu, sommeil, si la passion des échecs nous prend, mais, pour le moins, faisons des parties artistiques, inspirées; c'est une étude d'esthétique domestique que la combinaison, dans la boîte à charbon, cauchemar de la ménagère, de la commodité et du style; l'ami Bagarrow, prophète

1. On a voulu voir dans ce personnage des souvenirs du père de Wells.

2. Parlant sérieusement, Wells se déclare partisan de la simplification de l'orthographe dans *Mankind in the Making*; son conte, *L'Etoile*, a été deux fois publié avec l'orthographe de la Simplified Spelling Society.

3. Voir note 3, page 141.

4. Voir note 1, page 73.

de tous les raffinements, ennemi de toutes les savoureuses grossièretés de la vie, est une calamité; le livre qu'a demandé à Georges un éditeur se composera seulement des 103 formes successives qu'a prises la dédicace, et il n'y manque plus... qu'une dédicace; que de réflexions éveille un coup d'œil dans un microscope, comme ces minuscules, à qui nous avons donné tous les noms de la mythologie, s'agitent, comme il doit être avantageux de se multiplier par karyokinèse, et comme l'humble amibe peut se dire immortelle et éternelle ! se quereller est un plaisir, un art, la soupape de sûreté de la saine combativité, le vinaigre et le poivre de la vie, et il est au moins quatre façons principales de se procurer des querelles; l'amateur amant de la nature fait de son mieux pour aimer les arbres, spéculer sur les intentions des vesses-de-loup, qui se donnent pour balles de golf, et l'origine des vieux souliers, si fréquents dans la campagne; d'un observatoire, avant le lever de la lune, Georges se demande ce que serait notre conscience si vous ne voyions jamais les étoiles, et ignorions l'espace infini; comme les morts se battent pour trouver place dans le cimetière de Highgate, et comme la maison Slap and Dash leur fournit des monuments tout faits ! Georges, enfin, se remémore une maladie grave, dix ans plus tôt, quatre mois passés au lit, l'ombre de la mort proche, les comptes réglés avec la vie, jusqu'au jour où, lassé d'attendre, il a décidé qu'il en avait fini avec la mort : et pourquoi pas ? (1)

Tels sont les « affaires personnelles, surtout autobiographiques » (2) dont nous entretenait légèrement le spirituel jour-

1. Ceci est une allusion à la grave maladie faite par Wells en 1887 par suite de la rupture d'un vaisseau sanguin de la poitrine. V. Hopkins, op. cit., chap. I.

2. *Certain personal matters, mainly autobiographical.* Voici les titres des articles dans l'ordre dans lequel nous avons donné ci-dessus la substance de chacun : Thoughts on cheapness and my aunt Charlotte. The trouble of life. On the choice of a wife. The house of Di Sorno. Of conversation. In a literary household. On schooling and the phases of Mr. Sandsome. The poet and the emporium. The language of flowers. The literary regimen. House-hunting as an outdoor amusement. Of blades and bladery. Of cleverness. The pose novel. The veteran cricketer. Concerning a certain lady. The shopman. The book of curses. Dunstone's dear lady. Euphemia's new entertainment. For freedom of spelling. Incidental thoughts

naliste : il est impossible, par aucun procédé, d'y reconnaître aucune veine de pensée suivie; il n'y a même aucune indication sur la personnalité de l'auteur, si l'on excepte un ou deux articles qui sentent leur biologiste : c'est la matière habituelle des journaux amusants de très bonne tenue, c'est de l'humour professionnel, à la Magnet.

Nous avons déjà indiqué plus haut que quatre des contes, les contes (4), (5), (13) et (43) (1) sont purement et simplement humoristiques : il suffit de s'y reporter pour constater qu'ils n'ont qu'une seule intention, faire rire, et sont vides de toute pensée véritable : ils se rattachent donc à la veine d'humour désintéressé que nous rencontrons ici.

Il faut ensuite arriver aux deux livres pour les enfants — et les grandes personnes — *Jeux sur le Plancher*, et *Petites Guerres*(2), pour trouver chez Wells une manifestation, non pas peut-être d'humour, dans le sens ordinaire du mot, mais de la joie de rire et de s'amuser, sans arrière-pensée, — avec une seule exception de peu d'importance. L'origine de ces livres, qui seraient inattendus et surprenants chez un grand écrivain autre que Wells, nous est connue : Remington, le Nouveau Machiavel, racontant son enfance (3), se représente jouant dans une salle au sol couvert de linoleum, avec des briques de bois faites par un charpentier sans travail, don d'un grand-oncle qui n'a pas oublié les joies de la jeunesse: de sept ans à onze ans, c'est son divertissement principal, auquel son père l'encourage et prend part, si sa mère le voit d'un assez mauvais œil : et ainsi se construisent et disparaissent mille villages, cités et paysages, dans

on a bald head. Of a book unwritten. The extinction of man. The writing of essays. The Parkes Museum. Bleak March in Epping Forest. The theory of quotation.. On the art of staying at the seaside. Concerning chess. The coal-scuttle. Bagarrow. The book of essays dedicatory. Through a microscope. The pleasure of quarrelling. The amateur nature-lover. From an observatory. The mode in monuments. How I died.

1. Voir page 75.

2. *Floor Games*, décembre 1911. *Little Wars*, juillet 1913.

3. Chapitre II, *Bromstead and my father*.

lesquels des personnages de plomb jouent mille drames et livrent mille batailles: or, ce fut cette description des jeux du garçonnet qui amena l'éditeur Palmer à suggérer un livre sur le sujet, qui ne se fit pas attendre.⁽¹⁾ Nul doute que le bon oncle Radford de Plymouth, donateur des briques, ne soit l'équivalent du grand-oncle de Remington: le matériel décrit, soldats de plomb, briques, planches, chemins de fer, est celui de Remington, les deux jeux principaux, celui des Iles Merveilleuses et celui de la construction des villes, sont ceux de Remington: ce qu'il y a en plus, ce sont les dessins dans les marges de J. R. Sinclair, et la bonne humeur charmante de Wells, répandue sur le tout: et la phrase qui termine le livre mérite de ne pas être oubliée parmi celles qu'a écrites Wells: « si un seul père ou un seul oncle, pour m'avoir lu, fait des emplettes plus sages, je n'aurai pas vécu tout à fait en vain ». ⁽²⁾

En terminant *Jeux sur le Plancher* Wells faisait espérer un livre entièrement consacré à la Petite Guerre: il vient vingt mois plus tard, avec un sous-titre délicieux: « Jeu pour les garçons, de l'âge de douze ans à celui de cent cinquante, et pour les filles intelligentes, celles qui aiment les jeux et les livres des garçons; avec un appendice sur le Kriegspiel; par H. G. Wells, auteur de *Floor Games*, et de plusieurs autres ouvrages secondaires et inférieurs »! La genèse de ces Petites Guerres? Sans doute l'Oncle Toby et le Caporal Trim, chez Sterne, y jouaient-ils à leur façon: mais c'est Wells qui en est l'inventeur véritable sous leur forme moderne, avec l'aide et les suggestions d'un ami dont il voile mal l'identité sous les initiales de J. K. J. ⁽³⁾ Il consiste, ce jeu, à préparer un paysage à l'aide des matériaux habituels, briques de bois, carton, rameaux, et autres, sur lequel deux généraux commandant chacun une armée de soldats de plomb se livrent bataille, chacun manœuvrant à son tour

1. La chose est dite dans la liste d'ouvrages de Wells qui précède *Floor Games*: le livre est de décembre 1911, soit 10 mois après *Le Nouveau Machiavel*.

2. Page 71.

3. J. K. Jerome.

pendant un nombre de minutes déterminé, et des règles précises gouvernant les mouvements et la mise hors de combat des opérants : et ainsi à l'infini. C'est essentiellement pour les deux fils de Wells, les généraux habituels, que l'écrivain en élabora la technique : leur mère, Mme Wells, clairement désignée par ses initiales, y prit également part : quelles heureuses photographies accompagnent le livre ! le jardin de Sandgate, une pelouse, Wells, pantalon blanc, chapeau de paille, à plat ventre parmi des maisons de carton, poussant ses soldats ! En 1913, on pouvait encore s'amuser à la guerre : c'est un jeu, aujourd'hui, auquel nul que les enfants ne peut plus trouver de sel : et, cette fois, l'élément d'apostolat se glisse soudain et surgit au milieu de l'humour : le livre se termine par « une espèce de défi » (1) : cette petite guerre vaut mieux que la grande : elle est inoffensive : qu'on enferme ensemble, dans un vaste Temple de la Guerre, monarques caracolants, semeurs de paniques, « patriotes », aventuriers et Welt-Politiciens, avec des quantités illimitées de briques de bois et de soldats de plomb, loin des hommes de progrès et de paix : c'est ce qu'il y a de mieux à faire (2).

Wells n'a plus retrouvé qu'une seule fois dans sa vie le rire pour la joie du rire, dans *Bealby*. Il est clair que *Bealby*, publié à la fin de la première année de la guerre (3) est une réaction délibérée contre l'atmosphère tragique du moment, représente la recherche d'un dérivatif à ses angoisses, un parti pris de légèreté et de joie de vivre, soulagement du cœur trop lourd et du cerveau trop plein, dans une crise suprême de l'histoire du monde : et c'est pourquoi le livre est, chez Wells, la dernière manifestation d'humour pour l'humour ; aussi bien que par le rafraîchissement apporté à des centaines de milliers de lecteurs,

1. A sort of challenge.

2. En dépit de cette explosion finale de pacifisme, les milieux militaires anglais demandèrent à Wells des suggestions applicables au véritable Kriegspiel, qu'il leur donne dans un appendice.

3. Juillet 1915.

la chose est prouvée par les critiques mêmes des détracteurs : « atmosphère du Palais-Royal, entrées et sorties précipitées, bousculades et collisions, réminiscences de *A Trip to China Town* et de *Peck's Bad Boy* » (1) : mais oui, c'est bien cela : il n'y a que la conclusion qu'on ne peut accepter : « c'est intolérablement ennuyeux » : plaignons l'homme qui a trouvé *Bealby* intolérablement ennuyeux. L'aventure de *Bealby* n'est pas ennuyeuse : beau-fils de M. Darling, jardinier de Sir Peter Laxton, le roi du lait peptonisé et des tétines en caoutchouc, il ne veut pas devenir domestique : mis, comme début, au service des valets de pied de Shonts, la résidence du maître, il se querelle avec eux, plante une fourchette à faire griller le pain dans le visage de l'un d'eux, fuit vers les régions supérieures de la maison, et vient donner un coup de tête dans le dos au Lord Chancelier, hôte principal de Lady Laxton du samedi au lundi : Sa Seigneurie veut à toute force que le coupable soit le capitaine Douglas, dont la carrière est brisée s'il ne se justifie point. Fuite de *Bealby* dans la campagne : tandis qu'on drague les étangs et qu'on fouille les corridors secrets pour retrouver son cadavre, le petit bonhomme s'est engagé comme bonne à tout faire au service de la belle actrice Miss Philips, qui prend ses vacances en roulotte avec deux amies : il trouve moyen d'expédier, par sa maladresse, le véhicule en liberté sur une pente abrupte, fuit, s'associe pour un temps à un pittoresque et malodorant chemineau qui essaye de lui faire commettre un vol, fuit, apprend, par affiches, qu'il y a une récompense pour qui le ramènera mort ou vif, est presque pris après une grande bataille avec les boutiquiers du bourg de Crayminster, fuit, finit par tomber entre les mains de Douglas qui le cherchait partout, fouillant le pays en motocyclette. Hélas ! le malentendu n'ayant pas été dissipé, il sera hors d'état de justifier le capitaine aux yeux du Chancelier, devant lequel il comparait, éreinté et aplati : et tandis que Douglas, comme nous savons, ira vers sa

1. H. L. Mencken : *Prejudices* (First Series, 1921) : *The late Mr. Wells.*

destinée, Bealby, repentant, demandera humblement la faveur d'être de nouveau mis à l'essai comme domestique des domestiques. Vaudeville et Palais-Royal ? Sans doute : il n'est pas indifférent, justement, qu'un penseur aussi robuste que Wells ait été capable de ce délassement : car c'est bien de cela qu'il s'agit : il ne faut chercher ici aucune « pensée » : tout au plus retrouve-t-on dans l'atmosphère de Shonts un peu de celle des romans politiques précédents, dont *Le Nouveau Machiavel* est le premier, et de leur satire des week-ends politiques, trait si caractéristique des mœurs gouvernementales anglaises.

Telles sont, nous semble-t-il, chez Wells, les manifestations d'humour quasi-professionnel : mais à peu près parallèlement, ou même enchevêtrée à celle-ci, une autre série de livres se présente, dans lesquels, si Wells a encore et évidemment plaisir, et très plaisir, à rire, le rire n'est plus à lui-même sa propre fin : *La merveilleuse visite*, *Les Roues de la fortune* et *La Dame de la mer* sont, certes, des œuvres humoristiques, mais dont la satire, et donc le prosélytisme, ne sont pas absents, la dose en étant beaucoup plus faible dans *Les Roues de la fortune* que dans les deux autres.

La merveilleuse visite et *La Dame de la mer* sont, considérés au point de vue des ressorts de l'humour, tellement la même œuvre, qu'il ne faut point les séparer, en dépit des sept ans qui les séparent (1) : dans les deux cas, c'est un visiteur surnaturel, qui vient s'étonner des folies et des sottises de notre monde : l'ange et la sirène. Un ange s'égare hors de l'univers propre aux anges, et vient, un peu effaré, voltiger dans le nôtre : M. Hilyer, recteur de Siddermorton, passionné pour l'ornithologie, et qui a déjà ajouté des spécimens rares à la collection des oiseaux des Iles-Britanniques, le prend pour quelque flamant, et l'abat de quelques grains de plomb. Nul au village, excepté Hilyer, n'admettra jamais que cet ange soit autre chose qu'un homme : thème banal,

certes : les visites d'ange (1), et les retours du Christ, sont des sujets bien souvent traités : il lui faut revêtir des habits empruntés au recteur, faire connaissance avec la douleur, la faim, le labeur, la propriété privée, les distinctions sociales, la mort : toutes choses inconnues dans sa sphère. Le médecin du village ne veut voir en lui qu'un jeune homme physiquement et mentalement anormal, et trouve même pour ses ailes une dénomination scientifique; Lady Hammergeallow, tyran du village, fait de lui un fils illégitime de M. Hilyer, et tente de l'exhiber à ses amis comme un musicien de génie; le squire, Sir John Gotch, essaye de lui imposer par la violence le respect des clôtures, mais reçoit une sévère leçon. Seule, Delia Hardy, la petite servante de l'ecclésiastique, sent sa nature supérieure, et la découverte de l'amour le paie de toutes les misères de ce monde : tous deux périssent dans l'incendie du presbytère, et une fillette les voit s'en échapper, formes ailées : le pauvre Hilyer meurt bientôt, l'esprit dérangé, pense le village. On le voit, l'humour est ici, très décidément, mis au service de la critique sociale. Il en est exactement de même dans *La Dame de la mer* : sirène, elle persuade qu'elle est en train de se noyer, les Bunting, non point des aristocrates, nous dit-on, mais d'honnêtes bourgeois, des brasseurs du Hampshire : leurs honnêtes efforts pour se persuader que ce visiteur merveilleux est ordinaire représentant l'équivalent de l'attitude de Siddermorton envers l'ange : la convention que Miss Waters — c'est le nom qu'elle prend — est une amie malade, le silence qu'on s'efforce de faire sur son cas, les habiletés de Parker, soubrette discrète qu'on lui donne, qui imagine d'enfermer sa queue dans une sorte de boîte à violon, de la promener dans un fauteuil roulant, et insiste pour qu'on lui achète ostensiblement des bas, tout cela n'est-il point, visiblement, une satire de tout ce qu'il y a de conventionnel dans l'âme anglaise, de son respect des

1. Celui de J. K. Jerome, dans *The passing of the third floor back*, pénètre au contraire tous les hommes qui ont contact avec lui, même les plus endurcis, d'une atmosphère de douceur et de bienveillance. On sait les aventures de ceux d'Anatole France, à Paris.

apparences et de sa peur du qu'en-dira-t-on ? de sa préoccupation essentielle d'être ordinaire et normal ? Ici, donc, c'est plus spécialement sur l'attitude des êtres banals envers l'inattendu que porte l'effort du peintre et de l'humoriste : il y a peu de chose qui corresponde à la découverte du monde des hommes par l'ange : la Sirène est, par avance, parfaitement renseignée : dans le premier livre, au contraire, les deux côtés du sujet étaient également traités. Wells a écrit ici, par deux fois, avant Galsworthy, un peu du livre célèbre des *Island Pharisees* : avant la lettre, Siddermorton, c'est un peu Holm Oaks et son village, et les Bunting sont un peu les Dennant; et d'autre part il y a déjà à Siddermorton, par avance, les éléments essentiels du système de Bladesover, et Lady Hammergallow, en passant par Lady Wondershoot, tyran de Cheasing Eyebright, dans *La Nourriture des Dieux*, aboutira à Lady Drew.

Les Roues de la fortune ne seraient que pur vaudeville, n'étaient la personnalité de Hoopdriver et la révolte que nous avons étudiées dans *Les vies étiolées* : cette révolte hausse le burlesque jusqu'au niveau du sérieux : elle ne saurait faire oublier, cependant, que l'élément premier du livre est l'humour. Wells, toujours à l'affût de la nouveauté, a vu presque la naissance de la bicyclette, comme celle de l'automobile et de l'aviation, et dès le début il a été séduit par les possibilités plaisantes et romanesques de l'instrument : alors qu'il était encore étudiant, il a conté plaisamment une randonnée en tricycle, véritable ou imaginaire (1); l'oncle de Georges, on l'a vu plus haut, discours sur le tricycle et la bicyclette; l'année qui suivit *Les Roues de la fortune*, en 1897, Wells a encore apporté sa contribution, sous forme d'une plaisante histoire: « *Un parfait gentleman sur roues* », à un recueil consacré au cyclisme naissant par un groupe de con-

1. *Science schools Journal*, n° 33, octobre 1891 : « *Specimen day* », by H. G. Wheels : sa monture s'appelle Old Gorgonzola, celle de son ami le Mécanicien, The Lady : ils font 37 miles, de Petersfield à Crawley en passant par Midhurst (« grammar-school where Sir Charles Lyell, Cobden and myself were educated »).

teurs et d'humoristes (1) : c'est l'histoire de M. Crampton, autre chevalier errant en bicyclette : il se dirige, par la route, de Londres vers Brighton pour aller voir une future fiancée, lorsque la soif de l'aventure l'engage, lui aussi, à venir en aide à une dame dans la peine : elle n'est point, celle-ci, emmenée par un séducteur ; sa situation est moins difficile : c'est simplement sa machine qui fonctionne mal : notre galant homme offre ses services, et se trouve bientôt au milieu des morceaux d'une bicyclette qu'il est complètement incapable de remonter : il lui faut céder la place à un cycliste qu'il avait tout à l'heure dédaigné pour sa médiocre monture, et qui se trouve être un mécanicien ; il lui faut faire une sortie sans gloire ; et demain, chez la future fiancée, se présentera une amie qui ne sera autre que la jeune fille de la route : le mariage, du fait de celle-ci, ne se fera point. On voit que *Les Roues de la fortune* ne sont pas chose isolée chez Wells : cycliste de la première heure, il a largement exploité le champ de l'humour cycliste, champ où il n'y a, depuis longtemps, presque plus rien à récolter, depuis que le cyclisme est devenu chose banale : il l'a exploité avec une légèreté magistrale, maniant avec sûreté entrées, sorties, poursuites, rencontres, méprises, bévues (2) : « Palais-Royal », pourra-t-on dire encore : d'accord ; mais on a le droit de mener quelquefois son monde au Palais-Royal quand on est Wells : et puis, il y a du bon Palais-Royal : *Les Roues de la fortune* sont de bon, d'excellent Palais-Royal.

Il ne saurait entrer dans notre dessein de poursuivre les procédés de l'humour à travers *Lewisham*, *Kipps* et *Polly*, poursuite qui relèverait d'une étude de l'art de Wells ; ces trois livres sont des œuvres sérieuses, à dessein profond, qui ont déjà trouvé leur place sous les rubriques convenables : dans les trois, l'humour est surtout une arme mise au service de la pensée, s'il

1. *The Humours of Cycling*, by J. K. Jerome, H. G. Wells, Clarence Rook, Fred Wishaw, G. B. Burgin, W. Pert Ridge, Lawrence O. Robbins, Barry Pain, Kipling, Edna C. Jackson, Arthur H. Lawrence, J. F. Sullivan, Virginia Niles Leeds. Le conte de Wells n'a jamais été réimprimé ; nous l'avons compris dans notre *H. G. Wells Dictionary*.

2. Voir Les vies étioilées, page 200.

reste cependant une portion de joie des choses telles qu'elles sont : il est clair que cette portion reste beaucoup plus considérable dans *Polly* que dans les deux autres récits : alors que Lewisham succombe au sexe, que Kipps retourne, en somme, à l'étiollement nouveau d'une nouvelle boutique, Polly s'évade, hors du monde de l'étiollement, vers l'indépendance du cabaret de Potwell sur les bords de la Tamise, où il exercera le métier d'homme à tout faire, sous le sceptre bénévole de la Tante Flo : non sans avoir repoussé victorieusement les attaques de ce chenapan de Jim, neveu de la patronne, furieux qu'un autre s'installe dans le nid si doux à sa fainéantise. Polly transporte avec lui une odeur de bière écumante, si douce après dix milles vigoureusement parcourus dans le grésil et la boue, de pain, de beurre, de bon fromage de Stilton bien à point, de céleri, et encore de bière, odeur chantée par Wells à plus d'une reprise (1), odeur peu attirante aux Latins ; une odeur d'œufs au jambon (2), une odeur de pipe aussi : ce qui tient lieu à l'Angleterre moderne de l'odeur morte de la vieille joyeuse Angleterre.

Dans *Boon*, disions-nous, il n'y a à peu près plus rien de plaisant que pour le service de sévère : Wells est, dans ce livre, en plein sous le signe de l'apostolat, et on va donc, naturellement et logiquement, en trouver l'étude poussée dans notre troisième partie : *Boon* ne relève plus de l'humour que par la présentation paradoxale et le ton de raillerie douloureuse, envers toutes choses et envers soi-même : c'est, comme on verra plus loin, un livre touffu et lourd, très lourd de pensée, déconcertant et peu intelligible à la première lecture, et qui a été traité avec une légèreté et une rigueur inconcevables par ceux qui ne se sont pas donné de peine pour le comprendre : c'est, dit l'un d'eux (3), « une lourde satire ... un volume entier bâti sur un lieu commun du

1. Par exemple : *Utopie moderne*, page 64.

2. Il semble pourtant qu'en Utopie moderne on soit végétarien : id. page 54. « I do not even volunteer that I do not smoke and am a total abstainer ». (*The Future in America*, page 7 : au débarquement à New-York).

3. H. L. Mencken, op. cit.

XVIII^e siècle, à savoir que la littérature anglaise récente est plate : triple platitude, car sa propre argumentation est un bel exemple de la chose, et concourt à démontrer ce qui est déjà évident ». On ne saurait être plus injuste et plus superficiel envers une œuvre dont la dernière chose qu'on en peut dire est qu'elle soit vide et plate. Il n'y a, dans *Boon*, qu'un seul chapitre et un seul épisode qui soient de l'humour pour l'humour, du rire pour le rire : c'est le quatrième, « *De l'art, de la littérature, de M. Henry James* », et l'amusante parodie de la manière du romancier américain à laquelle Boon se divertit : il écrit un petit roman : « *Les Dépouilles de M. Blandish* », — dont le nom est un programme — pour railler gentiment le vide des sujets, les excès de psychologie et d'introspection de James : Blandish, riche et raffiné esthète, qui traverse la vie sur la pointe des pieds, comme s'il avait peur de casser des œufs, choisit longuement une maison, la meuble longuement, s'y installe, et y flaire bientôt un mystère, qui ne s'éclaircira qu'à la longue : son maître d'hôtel, Mutimer, digne serviteur, y donne peu à peu des signes de décrépitude : c'est qu'il a trouvé une provision cachée de vieux cognac, dont il use : et c'est tout (1). Divertissement pur et simple, disons-nous ; et encore : il y a peut-être, même ici, quelque chose de plus : la révolte de l'apôtre, pour qui la littérature est devenue la plus puissante de toutes les armes pour le bien, contre la conception qui la considère comme un outil à couper les cheveux en quatre.

Wells est-il mort comme humoriste ? M. Mencken (2) a déjà proclamé sa mort comme artiste : « Feu M. Wells... En tant qu'artiste, il est, je le crains, mort, après une décadence progressive et obscure » : c'est que, après sa grande période artistique, qui irait de *Tono-Bungay* à *Marriage*, de 1908 environ à 1912, il aurait commencé à se prendre tout de bon au sérieux comme annonciateur d'une vérité nouvelle : ce ne serait plus un artiste

1. Wells a illustré le chapitre de quatre croquis, l'un de Blandish, « traversant délicatement la vie, disant : « Oh ! non ! Oh ! non ! Mais oui ! c'est ça ! », les trois autres représentant trois phases successives de Mutimer !

2. Op. cit., passim.

mais un prophète de pacotille : il se prendrait pour un des grands penseurs de l'histoire du monde, chargé d'une mission envers la jeune génération, il serait atteint d'illusion messianique, ce qui expliquerait sa fin comme artiste : et il aurait sombré dans un bavardage insatiable et dévorant. Il est certain qu'il y a du vrai dans ce jugement si sévère : on ne peut contester que Wells ait évolué de plus en plus vers le ton de la croisade : il ne l'adoptait point, par exemple, en 1909. Nous lisons dans la préface, déjà citée, à l'édition russe des œuvres : « *Ecrivains et penseurs, que faisons-nous ? Nous ne sommes pas une classe merveilleuse d'êtres illuminés, faisant des révélations progressives à un monde obscur et expectant; nous sommes la voix d'esprits multiples, exprimant chacun à sa façon ce qu'il sent et saisit; la plupart sommes au plus destinés à recevoir une attention passagère; il se peut que quelque petite remarque, quelque observation heureuse que nous avons faite, demeure lorsque celui qui l'a faite aura disparu...*(1) ». Il n'y avait point encore, ici, le ton du messianisme : celui-ci est d'une modestie et d'une justesse parfaite : il n'est guère contestable que Wells soit devenu, depuis, de plus en plus didactique : mais l'erreur est de ne pas voir qu'il l'a toujours été dans une certaine mesure : nous l'avons dit, les trois attitudes essentielles de l'esprit de Wells n'ont pas de correspondances chronologiques strictes. De moins en moins artiste parce que de plus en plus apôtre, il est naturel que Wells soit aussi devenu de moins en moins humoriste : l'humour, trop clairement, ne se concilie pas avec la foi, car la foi ne pourrait alors lui échapper, et c'en serait fait d'elle. La merveille est qu'étant l'apôtre qu'il est, Wells ait pu être l'humoriste qu'il a été — et qu'il est peut-être encore au fond de lui-même : lui demander d'être l'un et l'autre simultanément, c'est demander trop.

Le contact avec la vérité est ce qui a sauvé Wells de l'irréalité, ce qui fait que, pur cerveau ou apôtre, il est toujours resté un

1. « *Etre un artiste de lettres* », dit encore Wells, « *c'est désirer rendre son impression des choses qui vous entourent* ». Voilà qui donne encore raison à M. Mencken : ce souci n'est plus, chez Wells, le principal.

homme de chair et de faiblesses, très conscient que la nature même de l'homme est l'obstacle principal au mieux humain. Son aveu (1), sur ce point, est, comme toujours, d'une sincérité très grande, et comme les aveux grandement sincères, touche les racines mêmes du mal : le mal vient de ce que, les meilleurs d'entre nous, même, nous ne sommes pas uniformément tendus dans notre lutte contre le mal : nous ne pouvons constamment porter le poids de la bataille, nous nous relâchons dans notre effort : entre les périodes d'action, où nous nous lançons de toute notre conviction et de toute notre âme à l'assaut des institutions et des préjugés mauvais, s'intercalent forcément des intervalles de détente, où, par fatigue et par nécessité vitale, nous devenons les serviteurs veules et indifférents, dans la pratique, de la tyrannie des choses telles qu'elles sont. Il faut bien vivre, manger, dormir, mettre, en attendant les jours meilleurs, notre femme et nos enfants à l'abri de la souffrance du monde : ceux qui n'avouent point cette dualité de notre nature, et qui se prétendent faits uniquement, de la plante des pieds à la racine des cheveux, de haine du mal et de désir du mieux, et qui assurent ne jamais faire de concessions au mal qui existe, ne jamais compromettre avec lui, ceux-là ne disent point la vérité, ou bien se trompent sur eux-mêmes : le plus sincère et le moins prétentieux des héros de Wells, M. Britling, le proclame : écoutez-le se reprocher sa légèreté et son indifférence envers les maux qui ne le touchent pas directement. Notre problème est de faire un monde meilleur avec des hommes qui restent ce qu'ils sont. On a l'impression d'avoir déjà vu cela quelque part : ce n'est que l'ange et la bête : on se souvient que Wells décide que l'ange est ce qu'il y a de fondamental, et la bête ce qu'il y a d'accessoire.

On rencontre naturellement moins de pensée sous le signe de Réalité que sous celui de Laboratoire et Cabinet, et sous celui d'Apostolat.

1. *First and Last Things*, bk. III. § 21, *On forgetting and the need of prayer. The Savaging of civilization : The Probable Future of Mankind*, pages 18 sq.

TROISIÈME PARTIE

APOSTOLAT

CHAPITRE IX

LA GUERRE

I. Avant 1914

Il semblerait que s'il était, en 1914, un homme que la guerre ne dût pas surprendre, Wells fût celui-là : si les moyens et les médiocres pouvaient se laisser prendre à la sécurité trompeuse de l'Europe et la considérer comme définitive, quels que fussent les menaces de certains et les cris d'alarme d'autres, il semblait que parmi ceux de vue plus pénétrante, et qui savaient ou au moins sentaient la catastrophe imminente, Wells tînt le premier rang : toujours préoccupé d'abord de l'avenir, il s'était largement exercé et diverti à spéculer sur les façons diverses dont l'avenir pourrait devenir le présent : et il avait de longue date reconnu la guerre inévitable comme la principale des forces destinées à modeler demain.

C'est que les illusions permises à un biologiste sur la possibilité d'une fin de la lutte entre les hommes, qui ne sont que des êtres vivants comme les autres, ne sont pas considérables : les banales formules, que vivre c'est lutter, et survivre c'est vaincre, répétées sans que le contenu en ait été vraiment assimilé par le non-biologiste, sont pour lui l'expression de la réalité

immédiate et évidente : la lutte pour l'espace, l'air et la nourriture est apparente aux plus simples : mais à l'homme de science, depuis Darwin, l'histoire des espèces n'apparaît-elle pas comme une guerre, qu'elles se battent directement pour se dévorer, ou pour conquérir dans le milieu les conditions favorables à la survie ? Sous le microscope, l'acte même de la nutrition n'est-il pas une lutte ? la cellule, dans son effort pour s'assimiler par osmose les portions nutritives du milieu, ne fait-elle pas déjà la guerre ? La vie ne connaît point l'entraide, autre que celle, provisoire, contre la proie trop forte : après quoi on redevient rivaux : le spectacle de la lutte universelle (1) pèse lourdement sur le biologiste philosophe et le mène au pessimisme (2), si quelque principe métaphysique ne l'en sauve (3) : son caractère fatal échappe à Wells aussi peu qu'à quiconque : il l'a dépeint dans des pages douloureuses de *La Flamme immortelle*, aussi sombres que les plus sombres, et plus belles par leur flamme lyrique. A Huss, le héros, qui est entre autres choses l'humanité en proie à la grande crise de la guerre, l'aspect véritable du monde, coupe-gorge universel, est apparu au cours d'une promenade dans la verte et décevante campagne anglaise. Il a voulu s'asseoir sur le gazon : les moutons l'avaient souillé ; les petits chardons aux barbes aiguës, et les aoûtas, les minuscules insectes rouges des pays calcaires, qui se logent dans les plis de la peau, d'où démangeaisons intolérables, l'en ont tôt délogé ; mouches et moucherons l'escortent, malgré les vains moulinets de la canne ; sur le chemin, rien que visions de meurtre : un jeune lapin, long comme la main, la tête à demi dévorée ; une rangée de scarabées, d'oiselets, de souris, empalés sur les piquants d'un buisson d'aubépine par une pie-grièche, comme garde-manger ; un oiseau abandonné à ses pieds par un chat assassin, meurtri et mutilé, qu'il se hâte de tuer avec une maladresse furieuse et épouvantée : voilà la création ! Est-il au

1. Le Dantec : *La lutte universelle*, 1906.

2. C'est le cas de Le Dantec.

3. C'est le cas de Wells.

monde un être vraiment sain ? un arbre qui n'ait pas de branche pourrie, d'excroissance morbide, de feuilles tachées, de parasites dévorants ? Le gazon est desséché et pitoyable, cent sortes d'araignées sont à l'affût de l'insecte, les haies sont une lutte corps à corps entre plantes avides de s'étouffer, armées comme des meurtriers : la jungle, dont des naïfs chantent l'exubérance, n'est que cette guerre végétale, centuplée. Qu'est la vie des grands herbivores, qu'une fuite perpétuelle devant la griffe et la peur, un tourment éternel du fait de l'insecte, une rage incomprise et rarement apaisée chez le mâle ? celle des carnivores qu'une grande faim, des pattes ensanglantées par rocs et épines ? Le cocasse pingouin est sans cesse tourmenté par la nécessité de sauver l'unique œuf annuel de chaque couple, sous peine de mort pour la race. Et enfin, les milliers d'espèces faites pour vivre sur ou dans les tissus d'autres créatures vivantes, et qui ne peuvent vivre autrement ! Heureux l'homme, qui n'en peut guère loger qu'une trentaine ou une quarantaine de variétés ! alors qu'on n'ouvre guère une morue, un chien de mer, un lapin, sans les trouver occupés par quelque envahisseur ! (1).

Sans doute, ces pages sont de 1919 : on pourrait donc prétendre que c'est la guerre qui aurait révélé à Wells la lutte universelle, au lieu que la lutte universelle lui fit comprendre la guerre : mais l'objection n'est pas valable pour un penseur qui a commencé par être un biologiste : rarement, excepté dans l'*Esquisse de l'Histoire*, le jeune scientifique de South Kensington s'est réveillé aussi nettement dans le penseur devenu mystique, et maintenant rarement fidèle au terrain solide des faits : d'autre part, il a déjà rencontré deux fois les mêmes réflexions avant 1914 : Leadford, du *Temps de la Comète*, rencontre aussi un oiseau terriblement blessé par un chat, le tue, frénétique d'horreur et de pitié, et s'en fait un argument contre Dieu (2) ; Strat-

1. Pages 95-112.

2. 1906 ; page 111.

ton est aussi témoin du meurtre d'une famille de mésanges par un chat (1). Enfin, Wells pouvait rencontrer cette veine de pensée, depuis longtemps banale, dans son livre favori, *Le Service de l'Homme*, de Cotter Morison (2), que nous trouvons ici une nouvelle fois près de lui : « Moralement, il est impossible de concilier la bonté du Créateur avec le monde animal, qui est depuis toujours une scène de carnage et de cruauté. Non seulement les grands carnivores sont faits et armés pour chasser et tuer — une gazelle ou une antilope en liberté doit fuir trois fois par jour pour sauver sa vie — mais des parasites innombrables vivent dans les corps et aux dépens d'animaux très supérieurs à eux en général. Plus de la moitié des espèces animales sont des parasites » (3).

C'est cependant dans l'ordre des affaires humaines, non dans celui, plus général, des phénomènes de la vie, que Wells avait exprimé le plus nettement sa certitude de la lutte inévitable, et même utile et nécessaire : les textes essentiels sont ici le chapitre V d'*Anticipations* et les paragraphes 17, 18 et 19 de *Choses premières et dernières*, livre III.

La peinture de la guerre au XX^e siècle examinée plus haut (4) suit ce chapitre V : logiquement, elle devrait le précéder, puisque c'est du caractère de plus en plus scientifique (5) de la guerre que Wells conclut à la prise du pouvoir par les techniciens : ces conclusions sont par avance à la base de son tableau de

1. 1913; § 4, *Bovhood*.

2. Voir Appendice III.

3. Ed. Rationalist Press Association, pages 28-9.

4. Le Prophète, pages 162-5.

5. Le conte des *Land Ironclads* (voir chapitre II) est plus qu'une fantaisie d'inventeur, comme nous l'avons dit provisoirement plus haut : il relève clairement de l'idée que la supériorité, dans la guerre moderne, appartiendra au cerveau sur les muscles ; c'est un peuple de pâles citadins, ouvriers et intellectuels, en guerre avec un peuple de rudes paysans, qui invente le tank, alors que les deux partis sont immobilisés dans des tranchées : un colonel du parti battu, cavalier qui avait à sa disposition « le plus beau matériel humain du monde », exhale sa rage de voir les malingres et les délicats l'emporter, grâce à l'armement mécanique, sur les robustes.

l'Histoire de la Démocratie. Bien curieuse est la conception well-sienne(1), en apparence si paradoxale, de la fatalité inéluctable qui entraînerait à la guerre les nations vivant sous un régime démocratique — il veut dire, bien entendu, fausse démocratie, parlementarisme. Wells s'aperçoit que la masse « grise » des citoyens est indifférente aux affaires publiques, et ne commence à s'y intéresser que quand elles ont une influence sur ses affaires privées : il en résulte qu'elle laisse le gouvernement aux mains des professionnels de la politique, appuyés sur les organisations de parti (2) : la conséquence inévitable de cette organisation, ou plutôt non-organisation, des états modernes, est la glissade lente et certaine vers la guerre :

« Le fait que tous ces gouvernements de confusion glisseront vers la guerre, avec une ampleur de mouvement et une violence finale incomparablement plus grandes que les velléités belliqueuses des âges précédents, est chose remarquable mais non inexplicable. Une opinion publique périlleusement jalouse et patriotique est une condition nécessaire d'existence pour un gouvernement démocratique. Etre patriotiquement querelleur est une fatalité à laquelle sont voués les partis dominants dans les états démocratiques. Ils n'auront pas de plan politique détaillé et précis, parce qu'il n'y a plus d'opinion publique détaillée et précise, mais il leur faudra pourtant un objectif apparent pour expliquer leur cohésion, un moyen d'action sur l'électeur moyen, qui le contraigne à venir aux urnes en nombre suffisant pour préserver le gouvernement des tentatives violentes de groupes peu nombreux mais résolus. Ce moyen d'action ne peut être que d'une nature : en l'absence de toute unité morale ou religieuse, en présence d'intérêts matériels aussi confus, il ne reste qu'un seul caractère commun sur lequel le politicien ait prise : le côté large de l'égoïsme du citoyen, son orgueil de ce qu'il s' imagine être sa race, son patriotisme.

1. Sommairement indiquée plus haut, p. 161; signalée par M. Guyot, op. cit.

2. Voir chapitre VI, *Le socialisme et les idées politiques*, page 232 sq.

Dans tous les pays soumis aux influences démocratiques, il se forme ou se formera un parti ardemment et fondamentalement patriotique, et à programme vague sur tous les autres rapports d'homme à homme. Ceci sera vrai non seulement des démocraties officielles, mais aussi des monarchies nouvellement reconstruites, comme l'Italie et l'Allemagne, qui, sous des dénominations différentes, reposent aussi sur la masse grise. Les luttes de partis de l'avenir se dérouleront surtout autour des révélations des vrais patriotes, que la couronne ou le parti au pouvoir trahit plus ou moins secrètement : presque toutes les autres causes de discorde seront mises à l'écart, de peur de rompre l'unité nationale. Or le patriotisme ne peut vivre à vide — il lui faut un étranger. Un parti national et patriote est un parti anti-étranger : l'autel du dieu moderne, la Démocratie, réclamera impérieusement la victime étrangère : simplement pour rester au pouvoir, non par amour du mal, le gouvernement ou le parti organisé devra insister sur les dangers et différends internationaux, mener les électeurs aux urnes par des craintes, en tâchant de salir sans cesse les chefs de tout parti rival du soupçon de complaisance envers l'étranger. La presse du parti fera le chien de garde, fera taire tous dissentiments internes en aboyant contre quelque nation voisine, et les nations voisines, on va le voir, seront de plus en plus sensibles à ces aboiements. Déjà on les voit partout hurlant les unes contre les autres, non pas seulement lorsqu'il s'agit de guerre, mais simplement par furieuse rivalité commerciale — furieuse et folle, car son idéal de trafiquer énormément avec des étrangers complètement ruinés, de tout exporter et de ne rien importer, ne relève certes pas de la raison. Le sort inexorable de ces gouvernements fondés sur le gris est d'entretenir l'inimitié de peuple à peuple; même leurs alliances ne sont que des concessions à des antagonismes plus intenses. Les phases du processus démocratique sont simples et certaines : exaspéré par une concurrence sans merci, le ton des controverses sera toujours plus violent : les nouvelles à sensation, les moments dangereux, les inventions

des querelleurs, toujours plus dramatiques, du simple fait du vide et du désordre de l'esprit public : jalousies, mesures anti-étrangères, guerres de tarifs, âpreté commerciale, ruineuses, folles, exaspérantes, inutiles obstructions, flatteront cet appétit sans le satisfaire ; les futurs politiciens se pousseront toujours plus près de l'abîme, non qu'ils soient par nature contraints d'y aller, mais parce que revenir sur leurs pas serait rompre et perdre leurs forces. Et en conséquence, la force ultime dans la démocratie, si l'on s'en tient aux forces internes, sera le règne, non du chef, du trust, ni du journal, mais de la rivalité, de la concurrence, de l'exaspération et de l'hostilité entre nations, avec enfin, irrésistible et écrasant, l'établissement final de celui du plus sévère et du plus éducateur des maîtres : la Guerre. » (1)

Ce n'est point pour mettre encore une fois les prophéties de Wells en contradiction avec les événements que nous avons cité ce long passage (2) : personne pourtant, pas même, sans doute, Wells, ne prétendrait que les choses se sont passées ainsi en 1914. Il y a sans doute, ici, une peinture criante de vérité d'une certaine atmosphère politique : mais ramener ainsi les causes qui travaillaient pour la guerre dans le monde d'avant-guerre à une vaste entreprise de tromperie, de la part de politiciens obligés à la surenchère en politique étrangère faute d'autre levier suffisant sur l'apathie des masses, c'était prendre les symptômes pour la maladie : plutôt au ciel qu'il n'y eût eu que des démagogues vitupérant contre la menace étrangère, et point de menace étrangère : les criailleries ne créent point les dangers inexistantes : ceux-ci existaient. Si Wells voyait les causes vraies de guerre, en 1901, il ne les indique pas : il est trop sûr que les nations étaient une menace les unes pour les autres : l'erreur n'était point que l'on permît aux bavards de dénoncer une situation fatale, l'erreur avait été de permettre

1. *Anticipations*, pages 153-5.

2. Le plus long que nous ayons cité jusqu'ici.

qu'elle se créât. Depuis l'aube de l'âge industriel, on avait laissé partout les populations quitter la terre, et se fonder des industries nécessairement rivales, qui finirent par être obligées, quand la surproduction eût atteint son maximum, de tenter le meurtre du concurrent; partout, aussi, la natalité prenant le pas sur la mortalité, du fait de la disparition des épidémies et des progrès de l'hygiène, le nombre des hommes avait terriblement grandi, sans qu'on tentât nulle part de le comprimer : voilà les deux réalités profondes qui permettaient aux politiciens de dénoncer la menace étrangère, sans qu'il pût suffire de quelques mots de quelques hommes de bon sens pour leur fermer la bouche, comme Wells en peut donner l'impression. Lorsqu'il parle en utopiste (1), Wells n'oublie jamais d'indiquer comme facteurs essentiels de l'ordre futur, entre autres, le contingentement mondial de la production et la réglementation mondiale du mouvement de la population : il est curieux que lorsqu'il parlait en prophète, et lorsqu'il parle en historien, il ne dise nulle part que seule une action consciente sur ces phénomènes, en admettant qu'elle fût possible, pouvait empêcher la guerre de 1914 : car dans les 7 premiers paragraphes (2) du chapitre XL (3) de *l'Esquisse de l'Histoire*, non plus, dans lequel il analyse fort subtilement les causes profondes et immédiates de la guerre, il n'a été nulle part plus loin que des apparences : les mots de paix armée et d'impérialisme en sont le leit-motiv : qu'on les relise, et on s'apercevra qu'impérialisme est un mot qui recouvre partout les efforts conscients ou inconscients des peuples affligés d'une industrie et d'une population croissantes, qu'il s'applique d'autant plus qu'elles sont plus croissantes, et que justement Wells ne l'a pas employé dans le

1. Voir chapitre XII, L'Utopie.

2. § 1. The armed peace before the Great War. § 2. Imperial Germany. § 3. The spirit of Imperialism in Britain and Ireland. § 4. Imperialism in France, Italy and the Balkans. § 5. Russia still a Grand Monarchy. § 6. The United States and the Imperial idea. § 7. The immediate causes of the war.

3. *The International Catastrophe of 1914.*

cas de la Russie, chez qui manquait l'un des deux éléments, l'industrie. Mais sans doute est-ce trop demander à Wells que lui demander d'avoir vu plus clair encore qu'il n'a vu ; et à l'Europe de 1850, où menait le *laissez faire, laissez aller* : d'autant plus qu'aujourd'hui les moins avertis voient clair, ce qui ne nous empêche pas de laisser faire et de laisser aller...

Wells, donc, voyait mal les causes qui rendaient la guerre inévitable : mais qu'elle fût inévitable, il le voyait.

Il ne s'en affligeait pas outre mesure : n'était-elle pas le chemin sur lequel devaient passer ses chers « techniciens » pour conquérir le pouvoir ? (1) Ce n'est pas à la légère qu'il l'appelait le plus sévère et le plus éducateur des maîtres : il la croyait destinée à éveiller la conscience de ce qu'il y a de meilleur parmi les hommes. On aurait pu, pourtant, lui opposer que savoir construire, réparer ou utiliser automobiles, navires, canons, avions, électricité, bistouri, ne rend pas les hommes plus rebelles aux fétiches nationaux et moins dociles aux excitations xénophobes des parleurs de profession : si la révolution allemande a commencé par la flotte, ce fut par un sursaut de révolte, chez des milliers de jeunes hommes, contre la mort certaine et inutile : ils voulurent la fin de cette guerre, non de la guerre ; la possession et la manipulation de l'engin de mort engendrent, au contraire, la tentation de s'en servir : Wells lui-même représentera bientôt (2) des aviateurs enfreignant les ordres timides du commandement pour aller porter chez l'ennemi une destruction plus rapide.

Nous avons déjà, ailleurs (3), attiré l'attention sur le passage de *Choses Premières et Dernières* dans lequel Wells indique pour la seconde fois que la guerre peut n'être qu'un moyen détestable en vue d'une fin désirable : Wells n'a pas changé une syllable de ces trois paragraphes en 1917. Il y examine l'attitude qu'il convient d'observer envers le service militaire et la guerre :

1. Voir pages 161-2.

2. *Le Monde libéré* (1914) : voir plus loin.

3. *Revue anglo-américaine*, octobre 1923.

il remarque d'abord que les partis socialistes, apôtres du sacrifice de soi à l'intérêt général, sont opposés au service militaire, première et plus évidente façon d'entrer au service de la collectivité; et que les partis conservateurs, défenseurs de l'égoïsme, en sont partisans : il lui aurait été facile, s'il l'avait voulu, de résoudre la contradiction : les partis propriétaires veulent défendre par les armements le sol national, propriété de la nation, les partis marxistes refusent le risque du conflit avec la masse dépouillée des frères de misère au delà des frontières : mais Wells néglige cette explication facile : le service militaire, et la guerre, servent trop bien ses desseins pour qu'il y renonce : « De bien des façons la guerre est la plus socialiste de toutes les forces; l'organisation militaire, la plus paisible de toutes les activités. Quand l'homme contemporain sort de la rue, domaine de la réclame tonitruante et menteuse, de la lutte pour les situations, de la falsification, de la guerre commerciale, des alternatives de travail et de chômage, pour passer dans la cour de la caserne, il passe à un plan social plus élevé, à une atmosphère de service et de coopération, et de rivalités infiniment plus honorables. Ici, du moins, les hommes ne sont pas jetés à la rue parce qu'il n'y a pas de travail immédiat à faire : on les instruit, les prépare à mieux servir. Ici, du moins, il est entendu qu'un homme avance par l'abnégation et non par l'égoïsme. » (1) Aussi, dans tout ce qui touche à la guerre, les choses, qui ailleurs se traînent, avancent à pas de géant : ce qui a dix ans, ou même cinq, est démodé : ailleurs, nous nous accommodons fort bien de choses vieilles d'un siècle et plus. Pour la guerre, elle est la forme nécessaire, dans l'âge du groupe, de la naturelle et saine concurrence entre individus : « La guerre, me semble-t-il, est vraiment l'élimination de la concurrence violente d'homme à homme, une poussée de violence du groupe social qui se forme. C'est par la guerre et l'organisation militaire, et elles seules, qu'il est devenu possible de concevoir la paix. Cette violence

1. Op. cit., page 166.

a été une phase nécessaire du développement humain, de tout développement animal (1)... La concurrence est une condition nécessaire de toute vie qui progresse (2)... je ne songe point à y mettre fin : mais au lieu d'une concurrence passionnée, égoïste, sans limite, cruelle, maladroite, dispendieuse, je la souhaite délibérée, juste, généreuse, fait d'hommes et de femmes qui exploitent au mieux leurs ressources, apportent la meilleure contribution possible au trésor de la race, et qui, à la fin, acceptent docilement le verdict (3)... Or la guerre n'est que la concurrence des groupes : en dépit de ses horreurs certaines — villes en feu, chocs de cuirassés, explosions effroyables, populations en fuite, chaos économique, famines dévastatrices — en dépit de cela, je crois qu'il y a, tout bien considéré, plus de bien que de mal dans les énormes excroissances militaires du dernier demi-siècle. Impossible de dire jusqu'à quel point la seule alternative possible à la guerre n'est pas la léthargie. C'est sous l'empire des seules nécessités militaires que beaucoup consentent à l'encouragement de la recherche, à l'éducation publique, à mille entraves à leur égoïsme. Comme le choléra fut nécessaire pour faire accepter les règles d'hygiène publique, peut-être la crainte de la guerre est-elle un épéron indispensable, dans un âge de production désordonnée, pour que les hommes acceptent de se mettre au service d'un État qui, autrement, les dépasserait peut-être (4)... Je crois que la phase du service militaire universel que semble approcher est peut-être une nécessité pour le genre humain, qui lui enseignera quelque chose qu'il ne peut apprendre autrement; et que les uniformes, les drapeaux, les conceptions d'ordre et de discipline, la tradition du service public et du dévouement, du souci de la santé publique, de l'effort illimité et de la responsabilité universelle, resteront des acquisitions permanentes, lorsque les

1. Op. cit., page 167.

2. Page 168.

3. Page 169.

4. Page 173.

dernières munitions auront été épuisées depuis des âges dans la fête pyrotechnique qui aura salué la venue de la grande Paix... (1)

La venue de la guerre pourra être pour Wells une douleur : elle ne sera pas une douleur sans espoir.

Après les considérations théoriques, les tentatives de représentation, concrètes et imaginatives, de la guerre possible, sinon probable. Les deux essais sur la guerre future dans lesquels Wells s'est divertì à une vision précise, *La guerre dans les airs* (2) et *Le Monde libéré* (3), diffèrent profondément des ouvrages de même ordre du capitaine Danrit, si populaire chez nous au début du siècle, et destiné à tomber dans une guerre véritable. La raison est simple : Danrit, officier, occupé professionnellement à la préparation de la guerre, n'a guère été tenté d'imaginer des moyens d'action très différents des moyens connus de lui : sa *Guerre Fatale*, entre la France et l'Angleterre, est surtout navale, se clôt par un débarquement français et une rapide campagne contre Londres ; sa *Guerre de Demain*, entre la France et l'Allemagne, comporte des espèces de toupies remplies de gaz, qui montent, puis glissent quand le pilote détermine avec un balancier une modification d'équilibre ; mais les parties essentielles en sont une guerre en rase campagne et une guerre de fortresse toutes conformes aux doctrines connues d'un officier à l'époque. Wells, installé dans son cabinet, et peu gêné par le contact avec les réalités militaires du moment, a situé ses deux guerres dans un avenir plus lointain, et usé d'une liberté plus grande, encore que fondée sur les tendances scientifiques de l'instant, dans l'invention des moyens de combat.

LA GUERRE DANS LES AIRS.

Ce livre est né du spectacle des accès de mégalomanie guerrière, provoqués en Allemagne par les premiers succès de

1. Op. cit., page 175.

2. Octobre 1908.

3. Mai 1914.

Zeppelin : son premier dirigeable avait été construit en 1900; en juillet 1908, le cœur de l'Allemagne s'enflait d'orgueil en voyant le sixième traverser le Wurtemberg et Bade et descendre le Rhin; des milliers d'ouvriers, écourtant leur déjeuner, le suivaient en bicyclette, jusqu'à la minute où il leur restait juste le temps de rentrer à l'usine — qui, ce jour-là, restait ouverte aux retardataires trop enthousiastes; il circulait des cartes postales où un zeppelin survolait une flotte ennemie : dans le papier, une fibre de coton, partant de la nacelle, aboutissait, sur le pont d'un navire, à une amorce : il suffisait d'allumer au point supérieur pour voir une trainée de feu se propager et se terminer par une explosion en miniature : voilà ce que l'Allemagne attendait de l'engin nouveau : la perte de l'aéronef, au retour, et la mort de l'équipage, furent un deuil national (1). Au même instant, au camp d'Auvours, les frères Wright faisaient leurs premiers vols concluants en Europe; pour la première fois le doute n'était plus permis : l'homme volait. Il n'est pas surprenant que Wells, le plus prompt des hommes à se saisir des nouveautés, ait d'abord cru voir dans l'aviation l'arme qui allait mettre fin à la guerre : il est de l'école qui salue en chaque arme nouvelle une cause qui mettra fin à la guerre, en la rendant dévastatrice au delà de l'endurable.

Vers le milieu du 20^e siècle, — aucune date précise n'est donnée — dans l'Age scientifique, l'âge du mono-rail (2), Européens et Asiatiques ont plus ou moins secrètement construit des flottes de dirigeables et d'avions. L'Allemagne, se croyant sûre d'être en avance sur tous, groupe les siennes dans deux camps, en Franconie et à Hambourg, sous le prince Charles-Albert, l'Alexandre allemand, enfant chéri de l'impérialisme germanique, idéal du nouvel esprit aristocratique, personification du Sur homme : fort, blond, viril, splendidement amoral, journallement

1. Nous avons été témoin de ces événements.

2. Les premières expériences de Brennan avaient eu lieu au printemps de 1907 : Wells représente le mono-rail comme ayant partout remplacé le chemin de fer à deux rails.

comparé au Prince Noir, à Alcibiade, à Jules César, héros populaire, qui enlève une princesse, la repousse pour épouser pour sa beauté une simple fille, sauveteur héroïque, marin accompli, représentant suprême de la passion nationale pour l'agression (1); ses centaines de dirigeables, des sur-zeppelins, remorquent des avions — Drachenflieger — qui s'en détachent, vont combattre, puis les rejoignent. L'occasion sera une querelle futile et vague avec l'Amérique, où des griefs commerciaux se mêlent à des différends théoriques au sujet de la doctrine de Monroe.

Au même instant, Butteridge, Anglais génial et excentrique, a inventé une machine volante éprouvée : on n'avait encore fait que des bonds sur des sortes de cerf-volants à moteur : il convoque un jour quelques amis et journalistes, se met en selle sur une espèce de guèpe bourdonnante, va, de Londres, planer au-dessus de Glasgow à 3 milles à l'heure, rentre au bout de neuf heures, démonte son appareil, en disperse les pièces, et attend des offres d'achat : elles se font attendre, comme aussi le divorce qu'il sollicite pour une maîtresse aimée, en pouvoir de mari : il décide donc de passer avec ses plans au service de Charles-Albert. Il ne va pas loin : le ballon libre qu'il a, assez singulièrement, choisi pour gagner l'Allemagne, vient raser la plage de Dymchurch : il faut bien donner l'occasion de prendre sa place dans la nacelle à Albert Smallways, sauveteur bénévole et maladroit. C'est une âme vulgaire que celui-ci : comme l'Age scientifique en produit par millions : esclave du pain quotidien, incapable de pensée généreuse; jamais il n'est sorti de lui-même : petit mécanicien, associé à son ami Grubb dans l'exploitation d'un magasin de cycles où l'on en répare quelques vieux, n'en vend jamais de neufs, et en loue de douteux à de plus douteux clients, il a mis la clef sous la porte : avec son associé, le voici cherchant fortune, sous le déguisement d'un de ces pierrots d'occasion, qui, l'été, sur les plages, grattent la guitare, chantent des refrains, et passent le chapeau à la ronde; le voici emporté vers l'Allemagne, tombant

au milieu du parc aéronautique de Franconie, pris pour l'inventeur attendu, embarqué de force sur le Vaterland, aéronef amiral.

Il ne faut pas longtemps à l'aquilin Von Winterfeld, secrétaire du prince, pour démasquer le timide imposteur, qui, un instant, tente de jouer le rôle, et de se faire payer bon prix les plans trouvés dans la nacelle. On le garde pourtant à bord, provisoirement, comme lest : il verra l'arrivée de la flotte au-dessus de New-York, la capitulation de la ville, sa destruction par les bombes allemandes quand la populace nationaliste s'insurge contre la lâcheté des bourgeois, l'attaque imprévue de dirigeables américains, du reste repoussée; il sera entraîné avec le Vaterland désarmé dans le Labrador, sauvé par un autre dirigeable appelé par sans fil : mais comme la situation se sera modifiée, en quelques jours ! La Grande Confédération orientale, Japon et Chine, sera entrée en campagne contre l'Europe et l'Amérique à la fois : elle a des milliers d'aéronefs et d'aéroplanes, très supérieurs à ceux des Allemands, dont les forces sont détruites au-dessus de leur base de ravitaillement, saisie par débarquement, à Niagara. Smallways, heureusement oublié à terre, se trouve seul dans l'île de la Chèvre, au milieu des chutes, avec Charles-Albert et un de ses officiers : petite guerre, à un contre deux, où l'on se dispute les provisions trouvées dans une auberge, un avion japonais à peine endommagé : Smallways est vainqueur, apprend tant bien que mal à monter la machine volante, regagne la rive américaine. Il y trouve la civilisation déjà en danger, l'ordre disparu, les hommes, chacun sur son coin de terre, l'arme à la main, à la recherche de la nourriture quotidienne, qu'il faut défendre contre tout étranger, soupçonné à bon droit d'être un voleur. A grand peine, il apportera au Président des États-Unis les plans de l'avion Butteridge, jamais perdus, et qui, donnant aux blancs une arme égale, éterniseront la lutte, empêchant la victoire nette des jaunes, dont eût pu sortir la paix mondiale : Pax Japonica.

Lorsque Smallways, regagnant l'Angleterre après de nouvelles péripéties, aura retrouvé une douce amie, Edna, dont le souvenir ne

l'a jamais quitté, il lui faudra la conquérir, par le meurtre prémédité, sur un chef de bande, terreur du voisinage, qui représente la forme nouvelle de l'autorité dans les nouvelles conditions. Avec Edna, certes, il vivra, et aura beaucoup d'enfants (onze); mais il ne sera pas heureux : car la guerre dans les airs, suivie d'une famine mondiale et d'une peste inconnue, la Mort Violette, s'achève dans l'écroulement de la civilisation. Cinq années suffisent : pas de paix possible entre belligérants frénétiques; en fût-il une, les gouvernements ont perdu toute autorité sur les individus; partout où il reste du gaz et des métaux, des corsaires construisent des aéronefs pour aller attaquer l'étranger toujours haï, ou simplement régner par la violence sur quelque région. Bientôt, ces fanatiques mêmes deviennent rares : il ne reste plus que des débris de population urbaine épargnés par les fléaux successifs, qui, dans les ruines des villes, retournent à la vie sordide du village, myope, égoïste, parasite de quelques vaches et de quelques cochons : mais sans le labeur obstiné et les simples industries du villageois : sans toile et sans sabots; en haillons, et pieds nus. Trente ans après le premier vol de Butteridge, un frère de Smallways, l'honnête épicier Tom, promènera parmi les débris de la civilisation morte un petit garçon de son frère, en répondant à ses questions, comme c'est le rôle des oncles et des grand-pères.

Mais des recommencements ne seraient-ils pas possibles ?

La Guerre dans les airs est un avertissement de ne plus nous battre : sinon, voilà ce qui nous attend.

LE MONDE LIBÉRÉ.

Le point faible de *La Guerre dans les airs* était la répartition fantaisiste des belligérants dans les deux camps : elle n'est pas étayée sur de solides raisons. Au contraire, avec quelle sûreté sont déterminées les forces en présence dans *Le Monde libéré* ! « Cette fois, on parlait d'une attaque des Puissances centrales

contre la Confédération slave, secourue par la France et l'Angleterre » (1) : c'est juste ce qui va arriver trois mois plus tard, sauf ce fait qu'il n'y a pas officiellement de Confédération slave. En 1908, si Wells se proposait une peinture attachante de la guerre future, la tendance générale allait vers une démonstration, déjà, de la nécessité de renoncer à la guerre trop horrible; en 1914, la fin a décidément pris le pas sur les moyens : Wells prend simplement la guerre la plus prochainement évidente étant donné la situation européenne de l'instant, pour refaire le même roman, avec, comme arme nouvelle jouant le rôle capital, au lieu de l'aviation, la désintégration atomique (2); mais cette fois il donnera à son livre une conclusion optimiste.

Le livre se présente sous forme d'extraits, et d'un commentaire, des mémoires d'un certain Frédéric Barnet, écrits vers la fin du 20^e siècle. Il appartient aux classes privilégiées jusqu'à sa dix-neuvième année, vers 1960, lorsqu'il est ruiné par une révolution économique. Dès 1933, le savant Holsten a passé le harnais à la désintégration atomique des substances communes, mettant à la disposition des hommes une source intarissable d'énergie docile : on a, d'abord, construit automobiles et avions d'une simplicité et d'un prix jusque-là inconnus : les valeurs anciennes, fondées sur la possession des métaux et du charbon, réduites à zéro, l'édifice social chancelle : Barnet devient un miséreux, lorsque, presque heureusement pour lui, en 1958, la guerre éclate,

1. Page 81.

2. Il reconnaît sa dette envers le physicien Soddy par la dédicace suivante : « A « l'Interpretation du Radium », de Frédéric Soddy, ce livre, qui doit de longs passages à son chapitre XI, est dédié ». Il convient de remarquer que les spéculations de 1914, sur ce terrain, restent simples spéculations dix ans plus tard; à l'assemblée générale annuelle de la British Association d'octobre 1923, à Liverpool, Sir Ernest Rutherford a mis au point l'état actuel de la question : ses conclusions sont entièrement défavorables à la probabilité d'une exploitation prochaine de l'énergie radiante : nous en sommes les spectateurs, non les maîtres; nous ne pouvons la susciter, l'interrompre ni la diriger, nous en sommes peut-être moins près qu'il y a 10 ans, et nous croyons moins la chose possible. L'imagination de Wells vole : le science rampe. Du reste, en 1922, dans *Les Coins secrets du cœur*, Hardy ne croit plus à l'extraction, de l'atome, d'une quantité illimitée d'énergie (§ 7, *At Maidenhead*).

dont l'écrivain ne s'attarde pas à expliquer la venue : elle est là, soudain, après une période de tension vaguement aperçue dans les journaux.

Les lents cerveaux des chefs militaires, de part et d'autre, entament des opérations conformes à la tradition napoléonienne, qui fait encore loi parmi eux : à Paris et à Berlin, des généraux vénérables se mettent à « diriger les opérations », devant des cartes sur lesquelles des rectangles de bois représentent les unités, et se meuvent selon les indications reçues par sans-fil ou transportées par avion. Les Allemands marchent contre la ligne de la Meuse — comme trois mois plus tard — que les Français et les Britanniques venus à la rescousse — comme trois mois plus tard — par le tunnel sous la Manche — pas comme trois mois plus tard — défendent en s'enterrant dans des fortifications de campagne — hélas ! pas comme trois mois plus tard. Mais tandis que se déroulent les phases de ce jeu solennel et suranné, de part et d'autre, du côté allemand d'abord, des aviateurs, des scientifiques, des « techniciens », vont porter des coups mortels aux capitales ennemis en y déversant quelques bombes atomiques : une fois allumées, elle explosent à l'infini, leur énergie ne diminuant que très lentement : en l'espèce, le carolinum, dont elles sont composées, a une demi-période de 17 jours, c'est-à-dire que tous les 17 jours il a perdu la moitié de son énergie à la fin de la période précédente. Paris, puis Berlin, sont bientôt des conflagrations inextinguibles : la furie guerrière gagne, partout ; les partis ultra-nationalistes s'emparent des réserves de bombes, attaquent le voisin : deux cents cités, sur toute la planète, sont bientôt dans le même état. La bombe atomique est l'arme suprême : Britanniques et Français tentant une marche de flanc sur la gauche des centraux, en Hollande — la course à la mer ! — ceux-ci détruisent, avec quelques bombes, les digues : l'eau arrive, détruisant tout ce qui ne peut flotter.

Il ne reste aux hommes, s'il veulent s'arrêter au bord du gouffre, qu'une ressource : s'unir sous un gouvernement unique :

ceux qui rient de la proposition au milieu de 1958 n'en rient plus en 1959. L'initiative est prise par Leblanc, ambassadeur de France à Washington; pas un grand homme, « un petit chauve à lunettes, plein de cet idéalisme intellectuel qui a été un des dons particuliers de la France au genre humain (1)... Point de petite ville en France où on ne trouve quelque Leblanc, vers deux heures, au café principal... En des temps plus heureux il fut resté, comme son père, un épicier prospère, très propre, très exact, très honnête. Les jours fériés, il fût sorti en bateau avec Madame Leblanc et son ouvrage, quelque chose de bon dans un pot, et sous une grande ombrelle raisonnable à raies vertes, il eût pris habituellement beaucoup de goujon (2)... » Cet homme ainsi bâti se démène, persuade les tièdes et les récalcitrants : les premiers qu'il gagne sont le président américain et le roi d'Italie (3); il réussit à rassembler, dans une prairie au-dessus de Brissago, en Suisse, 93 (4) personnages, hommes d'État ou intellectuels, dont plusieurs sont des têtes couronnées, en vue de constituer les États-Unis du Monde. On ne perd pas de temps : le premier, le jeune Egbert, roi du plus vénérable royaume d'Europe (5), jette sa couronne sur la table : tous l'imitent : l'assemblée se déclare gouvernement du monde. Seul, le roi des Balkans, Ferdinand-Charles (6), madré paysan insensible à toute pensée constructive, appuyé sur un peuple illettré et sauvagement jaloux de l'étranger, élude la remise de ses pouvoirs : dernier des souverains romanesques, il rêvera d'être le dernier des Césars : il gardera des bombes alors que le Conseil mondial les aura fait détruire toutes : Egbert lui donnera une chasse à mort, qui se terminera par sa mort. Il ne s'agira plus, pour le Conseil, que de reconstruire la

1. Page 140.

2. Page 168.

3. Wells a une sympathie spéciale pour les démocratiques rois italiens : voir son entrevue avec Victor Emmanuel III dans *War and the Future*.

4. 93 Allemands, à la fin de 1914, se trouveront d'accord dans une intention bien différente.

5. L'Angleterre : son secrétaire, Firmin, a occupé la chaire de Politique Mondiale à l'École des sciences politiques de Londres.

6. Un François-Ferdinand, 3 mois plus tard, fera du bruit

vie de la race conformément à un plan uniforme pour l'ensemble de la planète : mais ceci est une autre histoire (1).

Il est extrêmement remarquable que ce livre de Wells soit le dernier qui ait paru avant la guerre : cette spéculation si récente ne peut qu'avoir eu une influence considérable sur son esprit, lorsque, en août 1914, une situation par tant de côtés identique est devenue soudain, de fiction, réalité. Les belligérants placés avec exactitude dans leurs camps respectifs; l'intervention de l'Angleterre, qui en fait resta douteuse jusqu'à la dernière seconde; la genèse de la conflagration nettement prévue: « une attaque des Puissances centrales contre la Confédération slave, secourue par la France et l'Angleterre » (2) : comment Wells ne serait-il pas impressionné par sa propre prescience ? Mais il ne peut ignorer, par contre, que l'armement effroyable destiné dans sa pensée à finir la guerre pour toujours n'existe pas encore : malgré lui, il va penser d'abord la guerre par bataillons, batteries et escadres : c'est seulement en 1916 (3) qu'il envisagera une solution possible du fait de la supériorité aéronautique, pour la déclarer tout de suite « non décisive » (4). Il vient de représenter deux fois l'Allemagne mettant toute sa foi, au début des hostilités, dans une arme scientifique secrète, flotte aérienne, bombe atomique : il ne prêtera pas foi une seule seconde aux sottes rumeurs qui coururent dans les deux camps, en 1914 : aucune ligne mystérieuse, sous sa plume, pour an-

1. Voir chapitre XII, l'Utopiste.

2. Qu'on dise : Serbie et Russie, qu'on ajoute Sarajevo, c'est juste ce qui est arrivé. En 1906, dans *Au temps de la comète*, il y avait déjà guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne : « Quelqu'un avait hissé un drapeau anglais sur la rive droite de quelque rivière tropicale dont je n'avais jamais entendu parler, et un officier allemand ivre, ayant reçu des ordres équivoques, l'avait arraché; puis un des commodes et abondants naturels de la région, incontestablement sujet britannique, avait reçu une balie dans la jambe » (page 101). Il s'ensuit une attaque des Allemands contre la France sur la frontière d'Alsace-Lorraine, et un combat naval — le tout interrompu par les vapeurs vertes de la Comète (voir chapitre XII, L'Utopiste).

3. *What is coming* ? (Mai 1916); chapitre II : *The End of the War*.

4. « Inconclusive » : id.

noncer aucune turpinite : il sait bien que les temps ne sont pas mûrs pour ces surprises. De fait, il n'y a eu que deux moments, de 1914 à 1918, où des combattants se sont soudain trouvés en face d'armes nouvelles : le matin du printemps de 1915, où les Alliés, dans les Flandres, ont vu s'avancer les premiers nuages de gaz toxiques, le matin de l'automne de 1916, où les Allemands, sur la Somme, ont vu s'avancer contre eux les premiers tanks : dans les deux cas, l'effet ne fut que local : Wells ne put rien savoir du premier, et ne fut pas mis dans le secret du second (1). Ayant donc criblé de railleries la guerre napoléonienne, il voit bien que la guerre napoléonienne reste provisoirement en vigueur. Voilà une différence nette entre l'état d'esprit vrai de Wells en juillet 1914, et celui qu'on serait tenté d'attribuer à l'auteur de *La Guerre dans les airs* et du *Monde délivré* : il ne croit pas vraiment à une possible supériorité par des armes secrètes, toutes les cartes lui semblent connues. Mais les coïncidences restent troublantes : on pourrait s'attendre à ce que l'écrivain, devant ces confirmations, pense qu'il a vu juste, et croie, avec de l'étonnement, car il ne croyait pas la chose si proche, que le grand jour est arrivé : il n'en est naturellement rien, et ses états d'âme seront plus compliqués et contradictoires (2).

1. *War and the Future*, V, pages 160-1 : « It is the British who have produced the « land ironclad » since I returned from France... Since my return I have been able to see the Tank at home... » Il revendique sa part de parenté dans la conception : *The Land Ironclads* — mais ne dit pas avoir été au courant de sa réalisation immédiate.

2. On ne peut quitter la période antérieure à la guerre sans jeter un coup d'œil sur l'article : *Le bon sens et la guerre*, dans *Un Anglais regarde le monde* (février 1914) : le bon sens en est relatif. Wells démontre d'abord qu'une grande armée nationale est, pour l'Angleterre, impossible — elle existera trois ans plus tard ! — inutile et même dangereuse : « les armées nationales, en lesquelles l'Europe croit encore si généralement, ne sont utiles que contre des armées nationales, des adversaires qui consentent à jouer le jeu de la guerre à l'allemande : si nous décidons de lui donner un autre caractère, et de les traiter comme il convient, elles sont aussi surannées qu'une légion romaine ou un impiezoulou... » (page 135). On s'exagère énormément leur puissance militaire. L'Allemagne m'apparaît comme un boxeur, dont le poing cuirassé est aussi gros et plus lourd que son corps, et je suis persuadé que quand le moment viendra de lever ce poing, toute cette machine mal équilibrée se renversera... » (page 137). Et il expose que les petites armées, agiles, flexibles, scientifiques, l'emportent sur ces masses, de graisse

II. Depuis 1914

Nous croyons reconnaître chez Wells, depuis le début de la guerre de 1914, quatre attitudes ou périodes successives : la première, d'incrédulité devant la menace de guerre européenne; la seconde, d'enthousiasme — le mot n'est pas trop fort⁽¹⁾; la troisième, de doute, lorsque la décision se fait attendre; la dernière, de certitude, rejoint l'attitude de Wells dans *Le Monde libéré* : cette guerre, la dernière, doit se terminer par l'union du genre humain sous un gouvernement unique, au moins par un traité qui prépare cette union : cette attitude n'a plus jamais changé, en dépit de fluctuations de détail, et reste celle de Wells à l'heure présente.

INCRÉDULITÉ.

(Juillet - 3 août 1914)

Ces attitudes successives nous sont révélées par des documents directs — articles, et volumes qui en sont composés — et des documents indirects — romans. La phase d'incrédulité ne nous

plus que de muscles; qu'il n'y a probablement pas place sur la frontière franco-belge pour plus de 400.000 hommes, qui pourront la tenir contre n'importe quelle force : « plus les forces assaillantes seront grandes et plus vite elles seront épuisées ». Bref, il y a avantage à laisser l'adversaire se ruiner en armements immenses; en gardant soi-même le minimum de forces défensives. Ceci ne peut aujourd'hui que faire sourire.

Par contre, une seconde partie dépeint exactement la façon dont les grandes forces navales disparaîtront des mers dès la déclaration de guerre, et laisseront la place aux forces légères, aux sous-marins et à l'aéronautique.

Enfin, une troisième indique que la guerre allemande sera bientôt improbable, l'Allemagne approchant de son maximum de population ; il faut regarder au delà, dans 20 ans et plus, vers l'impulsion qui entraînera les Slaves contre l'Occident : « dans 20 ans, nous ne parlerons plus d'envoyer des troupes combattre aux côtés des Français sur la frontière française, mais aux côtés des Français et des Allemands sur la frontière de Pologne » (page 145) : ce qu'il faut pour l'Angleterre, ce n'est pas préparer des armées de millions de soldats britanniques, mais consacrer tout son effort à la préparation scientifique et méthodique de cette guerre lointaine.

1. « I find myself enthusiastic for this war against Prussian militarism ». *The war that will end war*, IV : Concerning Mr. Maximilian Craft.

est connue que par des documents indirects : Wells, s'il a pris la plume dès la guerre déclarée, n'avait pas proclamé, en juillet, sa conviction qu'elle n'éclaterait pas : la période d'incrédulité n'est donc pas aussi nettement définie que les suivantes : le problème demeure, de savoir jusqu'à quel point les personnages représentent l'auteur. Il y en a, ici, deux qui sont significatifs : *Boon* et *Brilling*.

En *Boon* (1), apôtre de l'esprit collectif du genre humain, mourant de douleur dans les premiers mois de la guerre, il est impossible de ne pas reconnaître Wells soumis par lui-même à l'épreuve des faits et de la raillerie. Le livre n'est pas un roman, mais une discussion politique et philosophique sous le voile d'une fiction à trois degrés : Wells présente Reginald Bliss, digne et modérément intelligent éditeur des œuvres posthumes de Boon, fervent apôtre de l'unité et de l'union de l'humanité, dogme essentiel de la religion wellsienne avant la découverte de Dieu l'invisible roi (2). Ces œuvres, dont des fragments sont donnés, avec des indications sur le dénouement que leur destinait l'auteur, et un copieux commentaire, sont au nombre de trois : *L'Esprit de la Race*, dans lequel Hallery, fervent wellsien, préside un grotesque congrès des lumières du temps — presque tous les écrivains anglais vivants connus, et quelques figures imaginaires — pour réveiller la littérature mourante ; *Les Anes Sauvages du diable*, dans lequel un prosopopee « Auteur » donne la chasse à ces animaux, échappés de l'enfer, qui se pavanent parmi nous, politiciens éminents, ou stupidités meurtrières, dont le militarisme est la principale ; *La Trompette du jugement*, où l'on voit cet instrument utilisé par erreur une fraction de seconde, pendant laquelle, si quelques-uns ont une vision rapide du Royaume de Dieu, la masse des hommes n'est pas détournée de sa sottise et de sa folie incurables. Fiction à trois degrés, disons-nous : Bliss, Boon, et

1. Mai 1915.

2. V. chap. X, La Foi.

Hallery et l'Auteur, sont tous, plus ou moins, Wells. Or, dans l'entourage de Boon, alors même qu'on s'entretient, en juin 1914, de la folie des nationalismes et du militarisme agressif, on ne croit pas à la guerre. « Et nous parlions du militarisme comme d'une rodomontade, d'une ruade des sabots de l'âne national, de quelque chose d'extravagant et de gaspilleur; mais, ce qui me semble si étrange maintenant, ce n'était pour aucun de nous une chose qui pouvait amener toute l'horreur d'une guerre universelle. » (1) Même quand la guerre a commencé, cette société d'hommes de lettres a du mal à croire à sa réalité : « Et pendant quelques jours après la déclaration de guerre, l'affaire eut l'air d'une vaste plaisanterie. Il était incroyable que ce grand peuple, pour lequel tout l'Occident a toujours senti et sentira toujours une admiration mêlée d'un certain mépris humoristique, marchait contre la civilisation, énormément armé, scrupuleusement préparé, hurlant : Deutschland über Alles ! brisant, détruisant, tuant. Un moment, en dépit de la raison, nous eûmes le sentiment que c'était une farce, que Michel allait rire . . . Pardieu ! l'imbécile ne riait pas. . . » (2).

M. Britling vivait en paix, dans sa maison, The Dower House, à Matching's Easy, dans la mesure où peut vivre en paix un homme qui, au lieu de cultiver son jardin et d'aimer sa femme, alimente le monde en livres destinés à le guider sur le chemin du bonheur, et poursuit incessamment quelque Vénus nouvelle. Le consentement universel a instantanément reconnu en Britling le portrait le plus exact que Wells ait donné de lui-même, en l'agrémentant des touches nécessaires pour empêcher le portrait d'être une photographie : Britling est Wells par la pensée et la physionomie générale, il n'est pas Wells par les particularités de la vie familiale et personnelle : à part cela, tout coïncide : la carrière littéraire, la célébrité, la visite de disciples venant chercher la bonne parole, la maison, le hockey auquel

1. P. 244.

2. P. 245.

sont invités les hôtes du dimanche, les échappées de l'écrivain dans sa petite automobile américaine, la silhouette, la petite taille (1); plus encore, ce portrait de lui-même, incomparable : « Il était d'esprit naturellement irritable, ce qui lui donnait allant et ardeur; de plus, invinciblement original, et de nature généreuse; si bien qu'il était toujours alerte, parfois prolixe, jamais bas. Il aimait écrire et parler. Il parlait de tout, avait des idées sur tout : il ne pouvait pas plus s'empêcher d'avoir des idées sur tout qu'un chien de renifler sur les talons des passants : il allait reniflant sur les talons de la réalité. Beaucoup le trouvaient intéressant et stimulant, quelques-uns, vraiment exaspérant. Il avait des idées en extrême abondance sur les races, les empires, l'ordre social, les jardins, les automobiles, l'avenir de l'Inde et de la Chine, l'esthétique, l'Amérique, l'éducation du genre humain en général, et ainsi de suite... » (2)

Or, comme Boon, Britling, très inquiet du conflit menaçant entre nationalistes irlandais et loyalistes de l'Ulster, et des extravagances des suffragettes, ne croit pas à la guerre. « Et si l'Allemagne créait des difficultés... Habituellement, M. Britling évitait de penser à l'Allemagne. Le jour, il assurait que l'Allemagne ne pouvait inquiéter en rien l'Angleterre. Il haïssait les alarmistes. Il haïssait les possibilités désagréables. Il déclarait incroyable qu'une grande nation tout entière pût attendre le moment de nous attaquer. Nous attaquer ? Pourquoi ? Il ne saurait y avoir 70 millions de fous. » (3) Il est vrai qu'il était moins rassuré la nuit : « Mais dans l'obscurité de la nuit on ne peut ainsi donner leur congé aux problèmes. Et si, après tout, leur armée était plus qu'une parade, leur marine plus

1. Pour les précisions, et les correspondances avec les réalités, voir Hopkins, op. cit., et notre *H. G. Wells Dictionary*.

2. P. 14. Le Rev. Philippe Norton (« *I see through Mr. Britling* », F. W. Count, East Dereham, juin 1918) a cru trouver dans les péchés de M. Britling, infidélité conjugale et hockey dominical, la cause vraie de la guerre : Dieu s'est vengé de Britling et autres mécréants....

3. P. 146.

qu'une protestation ? » (1) « C'est un trait entièrement caractéristique de l'état d'esprit de l'Angleterre en 1914 que M. Britling fût très inquiet de la situation irlandaise, et indifférent, presque de parti pris, à la possibilité d'une guerre avec l'Allemagne » (2). Il ne nie pas, certes, le conflit, et la menace allemande : mais « cela l'ennuyait : la chose était là, danger indéniable, et pourtant il croyait fermement que c'était une mine qu'on ne ferait jamais sauter, une avalanche qui ne tomberait jamais. C'était un embarras, une sottise, qui maintenait l'Europe à l'exercice et faisait gaspiller des sommes immenses en préparatifs inévitables ; elle arrêta tout, comme une discussion bruyante dans un salon : mais que la faiblesse et la folie humaine pussent laisser vraiment sauter la mine, il ne le croyait pas. Il s'était trouvé en France en 1911, avait vu combien on était arrivé près d'un conflit, et qu'on n'y fût pas arrivé avait prodigieusement renforcé son inclination naturelle à croire que l'Allemagne était, au fond, raisonnable, et son militarisme du bluff (3) »... Et, donc, si l'Angleterre, dans les derniers mois de la paix, s'intéressait surtout aux exploits du boxeur Carpentier et aux soldes d'été (4), Britling avait, lui, Mrs. Harrowdean, sa huitième et brillante maîtresse, ce livre admirable, *Les Places de silence*, qu'elle le conjurait de finir en mettant de côté tout son fatras politique et sociologique, et Gladys, sa voiturette, qui le menait docilement vers la dame, et le livre, auquel il travaillait chez elle.

N'est-il pas, du reste, exactement renseigné, et de première main, sur le visage véritable de l'Allemagne ? Comment ne serait-il pas rassuré par l'aimable souvenir d'Adam Meyer, le charmant hôtelier de l'Odenwald, chez qui les Britling ont passé un mois en 1911, de ses efforts incessants pour s'assurer qu'aucun de ses hôtes n'est négligé, de l'atmosphère de sourires

1. P. 146.

2. P. 156.

3. P. 157.

4. P. 171.

et de chansons qui règnait autour de sa maison ? Comment de telles images ne viendraient-elles pas à la traverse, chaque fois qu'un alarmiste prétend lui peindre une Allemagne haineuse, à l'affût de l'occasion favorable pour attaquer ? Et n'a-t-il pas sous les yeux, dans sa maison même, le doux, l'innocent Herr Heinrich, précepteur de ses enfants, tout rose, avec sa tête rasée, ses lunettes et son panama, Heinrich qui, presque trop Allemand pour qu'on puisse y croire, lui est arrivé avec une casquette d'étudiant aux couleurs de sa corporation, un rucksack, une canne à pomme sculptée, et un violon ? Heinrich, venu pour étudier, en vue de sa thèse de doctorat, les dialectes de l'est de l'Angleterre, dans son cabinet, pas parmi ceux qui les parlent ; Heinrich qui, ne trouvant pas chez les Britling d'aliment pour l'appétit d'affection qui le dévore, cherche des consolations auprès de la fille du cabaretier du village, Maud Hickson, placide et passive, dont il se fait une Marguerite ; et aussi dans l'amour de Billy, son écureuil, qu'il nourrit l'ambition d'apprivoiser : il en reçoit, pour une caresse qu'il lui fait, trois morsures : grand jour, que celui où il ne recevra plus qu'une morsure pour trois caresses ! Les ambitions de l'Allemagne ? Ne sont-elles pas du même ordre que celles de ce jeune homme, qui rêve de mettre au point une langue internationale combinant les mérites de l'ido et de l'esperanto (1), et un système d'index alphabétique si parfait qu'il permette d'ouvrir d'un seul coup un dictionnaire au mot désiré ?

On ne peut s'empêcher de penser que Wells a fait à dessein son Herr Heinrich plus inoffensif qu'il n'est dans la nature de l'homme, même allemand : non par germanophilie, mais par philanthropie, par refus de croire à la méchanceté foncière et fatale d'une partie du genre humain, par besoin de réaction contre la haine qui, en 1916, emplissait les cœurs dans le camp des Alliés contre tout ce qui était allemand.

1. Ce trait serait emprunté au chimiste allemand Oswald (Slosson, *Major Prophets*).

Le jour où il ne sera plus permis de douter, ce Bank Holiday, lundi 3 août 1914, où se déroule dans les jardins de Clavering, chez Lady Homartyn (1), la traditionnelle exposition de fleurs de Matching's Easy, avec foire, tirs, jeux de massacre, et chevaux de bois à l'appui, l'incrédulité de Britling se changera en fureur. Ce n'est pas sans dessein que l'écrivain s'est longuement attardé au tableau de cette fête champêtre qui se déroule tandis que les armées allemandes roulent déjà vers Liège (2) : cette inconscience du peuple anglais devant la réalité en marche contre lui n'est-elle pas la meilleure réponse à cette thèse allemande qui veut que la guerre mondiale soit sortie de la « politique d'encerclement » d'Edouard VII (3) ? Lorsque, tandis que la fête touche à sa fin, un ami apporte la nouvelle que « c'est la guerre » : « Alors, je me trompais, dit Britling, et le monde est complètement fou » (4). « Il avait toujours dit que le militarisme allemand ne se battrait pas, et voici que le militarisme allemand se battait. Il était furieux, de toute l'indignation d'un apôtre déçu » (5). Pendant des semaines encore, tout en étant bien obligé de croire à la guerre avec les lèvres, tout en disant : j'y crois, il n'y croit pas encore vraiment : selon l'expression anglaise, qui a quelque tendance à s'implanter chez nous, il ne la « réalise » point : membre d'une nation qui n'a pas vu la guerre chez elle, du fait d'un envahisseur étranger, depuis tout à l'heure mille ans, il se trouve en présence d'un fait presque unimaginable : « une chose entièrement étrangère et extérieure à l'expérience et à l'imagination anglaise ; elle était encore incroyable, hors de portée de sa pensée, pendant tout le formidable assaut, et l'échec de l'attaque allemande,

1. Le parc de Lady Warwick à Dunmow.

2. De même, dans *La Guerre dans les Aïrs*, déjà, Smallways et Grubb dansaient des pas et chantaient des romances sur les plages pendant que l'Allemagne préparait son attaque.

3. Les plumes allemandes répondent, il est vrai, que l'Angleterre pensait faire faire sa besogne par ses alliés en intervenant seulement sur mer.

4. P. 217.

5. P. 221.

qui commença la guerre sur le front ouest. Pendant ces deux mois, il fut, pour ainsi dire, un spectateur de plus en plus énervé d'un spectacle, un spectacle comme une partie de baseball, et un spectateur qui aurait parié sur le résultat, plutôt qu'un citoyen vraiment personnellement impliqué d'une nation véritablement en guerre.. (1).

Un tel aveu est significatif : toutes les théories et les spéculations de Wells sur la guerre, avant 1914, étaient largement théoriques et romanesques, et n'avaient pas atteint vraiment les profondeurs de l'homme : il n'avait jamais fait que jouer avec la pensée de la guerre : il n'était peut-être pas mieux préparé à sa venue que ceux qui ne lui avaient jamais donné une pensée. Il est vrai que sans *Boon* et *Britling* nous n'en aurions jamais rien su.

ENTHOUSIASME.

(3 août 1914 - 1^{er} octobre 1914)

Nous trouvons maintenant des documents directs, les articles publiés en août et en septembre, surtout dans *The Nation*, et rassemblés au début d'octobre sous le titre : *La Guerre qui finira la guerre* (2). On peut dire que Wells, dans les deux premiers mois, s'est mobilisé lui-même, avec sa plume pour arme, et qu'il s'est démobilisé le 1^{er} octobre, comme on va voir, quand il a jugé qu'on appréciait mal ses services. Peu préparé

1. p. 263. Qu'on se souvienne de la vieille dame, dans Piccadilly, qui, irritée des règlements imposés par précaution contre les zeppelins, répond au sergent de ville chargé de les faire exécuter : « Comme s'ils oseraient venir ici ! » (Vol. II, page 18).

2. Why Britain went to war; The Sword of Peace; Hands off the people's food; Concerning Mr. Maximilian Craft; The most necessary measures in the world; The need of a new map of Europe; The opportunity of Liberalism; The liberal fear of Russia; An appeal to the American people; Common sense and the Balkan States; The war of the mind. De plus, deux articles importants de *The Nation* ne sont pas compris dans le recueil : *The need for strength and clearness at home* (5 sept.); *The two ways* (12 sept.).

à porter les armes, il est peu probable qu'il ait fait à Londres le voyage de Britling, allant offrir ses services de recrutement en recrutement et de ministère en ministère, et rentrant à Matching's Easy tout « crestfallen » — défrisé; il est plus probable qu'il a immédiatement pris la plume.

DOCUMENTS DIRECTS.

Il sent d'abord le besoin de dire pourquoi l'Angleterre intervient (1) : pour tenir la parole donnée de faire respecter la neutralité belge : si celle-ci n'avait pas été violée, la France défendait seule sa frontière de l'est, car l'Allemagne avait promis qu'elle n'attaquerait point avec sa flotte, et c'est contre celle-ci seule que l'Angleterre s'était engagée à protéger la France (2). Mais ce n'est là que la cause immédiate : la fin véritable est autre : il s'agit de détruire l'impérialisme germanique, le règne des armements, dont Krupp est le symbole : c'est la guerre des pacifiques contre les belliqueux. « L'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique, l'Espagne, et tous les petits pays de l'Europe, sont effroyablement las de la guerre; le Tsar en a exprimé sa haine passionnée; presque toute l'Asie est pacifique; les États-Unis n'ont pas d'illusion sur la guerre; et jamais guerre ne commença avec aussi peu de joie et une résolution aussi farouche... Plus de Kaisers, plus de Krupps, nous y sommes résolus, cette mascarade doit finir... Car c'est aujourd'hui une guerre pour la paix, son but avoué est le désarmement... c'est la dernière guerre... »

« Toute épée tirée aujourd'hui contre l'Allemagne est une épée tirée pour la paix... (3). La victoire de l'Allemagne signifierait le couronnement du dieu de la guerre comme roi du genre

1. *Why Britain went to war.*

2. D'où Wells croyait-il tenir ces renseignements étonnants ? Et l'Angleterre, à l'appel de son intérêt évident, ne serait-elle pas intervenue dans tous les cas ?

3. *The Sword of peace.*

humain, la défaite de l'Allemagne peut ouvrir la voie vers le désarmement et la paix sur toute la terre... Aucune guerre ne fut jamais aussi juste que celle-ci. Finissons-en avec la superstition du sang et du fer, les drapeaux, tout ce Kiplingisme teutonique.» Ce n'est qu'à l'État allemand, non au peuple allemand que nous en avons : à la paix, il nous faudra, au besoin, protéger ce peuple contre le Cosaque et la vengeance, éviter qu'on ne lui meutrisse l'âme pour toujours. Car il sera vaincu : « L'Allemand n'est pas naturellement bon soldat : il n'est ni agile, ni rapide d'esprit, bien que discipliné et obéissant... dans les airs, en rase campagne, derrière les canons et les mitrailleuses, le Français est supérieur... je me risque à prophétiser que dans trois mois le drapeau français aura franchi le Rhin... » Même dans la retraite les Français sont supérieurs : « l'Allemand n'a pas le même cran, les hommes sont habitués à obéir par masses à des officiers aristocrates, éperdus lorsque les rangs se rompent... L'armée allemande est, en fait, d'environ 20 ans en retard sur les nécessités de la guerre contemporaine » (1). A l'est, une attaque russe a bien plus de chance d'atteindre Berlin qu'une attaque allemande d'atteindre Paris : sur les mers, les Allemands, affligés du « même manque d'invention et d'esprit créateur » resteront dans la Baltique; s'ils en sortent, ils seront battus. « Il n'y a pas de raison pour que l'Italie ne s'en tienne pas à son actuelle neutralité », si, par contre, le Japon et le Danemark en ont de bonnes de se joindre à nous. Bref, dans les deux ou trois mois qui vont suivre, « je crois que l'impérialisme allemand sera brisé... et il peut être possible d'espérer la fin de l'âge de la paix armée. » Et voilà pourquoi Wells a refusé de signer les appels contre la guerre qui ont circulé en Angleterre.

Un certain M. Craft (2) — nom suspect — se livre à une folle surenchère, réclamant immédiatement la conscription univer-

1. Ces pieuses illusions journalistiques se passent de commentaire; aucune feuille de province française n'a dit mieux.

2. *Concerning Mr. Maximilian Craft.*

selle. Certes, dit Wells, « je suis enthousiaste de cette guerre contre le militarisme allemand, je crois que nous assistons à la fin d'une oppression immense et intolérable pour la civilisation... » Mais, à l'encontre de M. Craft, il s'est délivré « de la superstition que les conscrits sont de meilleurs soldats que les hommes libres. » M. Craft ne peut-il comprendre « qu'il peut y avoir trop de soldats sur un champ de bataille » ? Les soldats allemands ne se font-ils point, actuellement, d'autant plus massacrer qu'ils sont plus nombreux (1) ? Et ce nouveau Machiavel voudrait encore que nous affamions l'Allemagne, que nous montions une formidable machine pour empêcher les Hollandais et les Italiens de faire passer en Allemagne de la contrebande de guerre ! Non, nous serons honnêtes, nous vaincrons, et une conférence mondiale sera la fin de Berlin et de tous les Crafts (2) !

La mesure la plus immédiatement nécessaire (3) sur le chemin de la paix, c'est la fin du Kruppisme, par le monopole du commerce des armes dans chaque état : c'est folie, que tolérer que des particuliers puissent avoir intérêt à fabriquer et vendre des engins de mort ; et puis, la neutralisation de la mer, les Alliés victorieux interdisant la construction des navires de guerre. « Ceci sera une claire possibilité en 1915... ce n'est pas un rêve, c'est le bon sens élémentaire dans la situation présente... il nous faut combattre jusqu'à la mort plutôt que de nous soumettre à une paix déshonorante, ou à un règlement prématuré... Il n'est d'autre issue possible pour nous que la soumission de Berlin... Une guerre qui ne serait qu'une petite défaite pour l'Allemagne ne vaudrait pas qu'on la fit... »

Ce serait « un crime que démembrer l'Allemagne » (4) : mais des restitutions de territoires sont justes : il faut donner aux états de l'Europe nouvelle de ces frontières naturelles qui

1. *Hands off the people's food.*

2. Sage M. Craft !

3. *The most necessary measures in the world.*

4. *The need for a new map of Europe.*

n'irritent point. Si l'Autriche souhaite se réunir à la nouvelle Allemagne, nous ne devons pas l'en empêcher; la Lorraine doit revenir à la France, l'Alsace être mise à même de choisir entre la Suisse et la France: «il est possible qu'elle choisirait la France»; le Danemark recevra les parties nettement danoises du Sleswig-Holstein; l'Italie; Trente, Trieste, et peut-être Pola; l'Autriche-Hongrie doit être démolie, et une Pologne constituée de ses trois fragments actuels, avec le Tsar pour roi; une grande Roumanie englobera la Transylvanie, une grande Serbie toutes les populations serbes; une confédération englobera les trois autres grands éléments de l'ancien empire, Tchèques, Hongrois, et Slaves non serbes ou polonais, constitués chacun, de préférence, en république (1).

En ce temps où tout s'écroule (2), où la famine vient, en France, en Russie, en Allemagne — plus menacée que quiconque, car, après l'échec initial de son premier plan, elle ne saura que faire, n'ayant rien prévu — où les choses les plus stables en apparence, frontières, or, propriété, vacillent, il nous faut, dès l'abord, un plan d'action libéral et large: élaborons, dès à présent, notre programme de désarmement collectif, sans quoi «la paix pourra se présenter à l'Angleterre, cet hiver, aussi rapide et désastreuse que la guerre». Esprits libéraux de tous les pays, unissez-vous pour préparer une conférence mondiale et une Ligue de la Paix, la fin du Kruppisme, et une reconstruction systématique de la société. Ne vous souciez point (3) de cette crainte irraisonnée de notre alliée la Russie, que des esprits timorés, parmi vous, assurent ressentir: la Russie n'a pas conscience d'elle-même et ne cherche pas à s'imposer: sa structure, avec ses trois éléments, classe paysanne, bureaucratie, tsar, est chose unique au monde: les libéraux affectent de craindre «l'idée russe», évangile de la bureaucratie et de l'auto-

1. Sur ce dernier point Versailles n'a pas confirmé Wells; ni sur le statut de l'Alsace.

2. *The opportunity of liberalism.*

3. *The liberal fear of Russia.*

cratie : mais elle est inoffensive à l'extérieur; la Russie ne saurait être à la fois mauvaise et redoutable, car pour être efficace elle devra s'éclairer, et en s'éclairant elle cessera d'être dangereuse; les Russes sont trop sages, humoristes et impatients, pour se prussianiser jamais : ce qu'il faut, c'est leur ouvrir l'accès de la Méditerranée pour leur permettre de venir au contact de l'Occident. Certes, tous les cœurs libéraux souffrent du traitement infligé aux Israélites par la Russie : mais disons-nous bien que le succès fera la Russie de plus en plus occidentale, et que l'échec la plongerait plus que jamais dans les ténèbres de l'Orient : et, donc, les Israélites, parmi nous, ont tort de s'inquiéter de l'alliance russe, et leur opposition est regrettable. La Suède craint la Russie ? elle a tort : mais, pour la rassurer, nous pouvons garantir son intégrité. La Russie dangereuse pour la civilisation ? Que non pas ! Le vrai danger, c'est Kaiser-Krupp.

O peuple américain (1) ! nous te parlons comme à un peuple d'hommes libres, non comme à des frères anglo-saxons : c'est l'Allemagne qui, depuis 40 ans, nous a poussés aux armements, nous et la France; c'est contre le bernhardisme que nous nous sommes levés. On parle, chez toi, d'américaniser les navires allemands et de venir faire du commerce en Hollande : ne le fais point, ce serait prolonger la guerre; sache que l'Angleterre et le tsar ont promis de respecter la Suède : « nous te demandons de n'être point trop sceptique au sujet des promesses du tsar ». Nous allons en finir avec le Kruppisme : quand ce sera fait, viens à la conférence mondiale que nous convoquerons.

C'est sottise (2), qu'en vouloir aux Balkaniques, aux Serbes du meurtre de Ferdinand et Draga, de Sarajevo, aux Bulgares de leur trahison de 1913; c'est en Autriche-Hongrie qu'est la solution : il faut dépecer l'empire, faire la Grande-Serbie et la Grande-Roumanie, refaire la Ligue Balkanique, qui marchera

1. *An appeal to the American people.*

2. *Common sense and the Balkan states.*

tout entière avec nous; « il y a des compensations évidentes pour la Grèce en Epire, et dans l'Archipel, et à Chypre, dont nous pouvons nous passer... Et si la Turquie était assez folle pour faire maintenant une erreur, de nouveaux et très désirables réajustements deviendraient possibles... » : nous pourrions lancer 600.000 baïonnettes contre Vienne... l'Italie ne manquerait pas de se saisir de Trieste et de Fiume... Ainsi Wells fait son politique et son diplomate.

Cela ne l'empêche point de penser que cette guerre soit la guerre de l'esprit (1). Nous ne nous battons pas contre des canons mais contre des idées : contre Gobineau, Stewart Chamberlain, Delbrück, Bernhardi, le Kaiser comédien, le Deutschland über Alles, et la Wacht am Rhein. Il s'agit de tuer des idées, non, comme veut Norman Angell, de dissiper la Grande Illusion, de mettre fin à la guerre parce qu'elle ruine tout le monde et ne rapporte jamais rien à personne : façon sordide de la combattre : tout ce qui est beau et bon ne rapporte rien ; il faut y mettre fin parce qu'elle est horrible, combattre cette belliqueuse littérature germanique par des livres appropriés, où l'on verrait, par exemple, auprès du Kaiser dans son grand déguisement, les horreurs de la guerre. Il faut des grandes voix qui s'élèvent : roi Georges, églises diverses, qui ne dites rien, qu'attendez-vous ? Le pape Pie X, lui, pour le moins, dans sa douleur, a su en mourir : mort touchante. Pensée, esprit du monde, au travail ! « Jusqu'à ce que l'âme de l'Allemagne soit transformée, il ne peut y avoir de paix véritable sur la terre... »

Certes, la façon dont l'Angleterre, la première surprise passée, s'est mise à l'œuvre, est un spectacle rassurant (2) : l'élan général annonce la fin de l'individualisme ; sur tous les terrains essentiels de l'économie nationale, ravitaillement, voies ferrées, navigation, mines, l'État ose enfin s'en prendre aux riches, et étendre partout son contrôle : mais les méthodes actuelles ne suffisent pas, pas plus que ne suffit l'honnête Sir Herbert

1. *The War of the Mind.*

2. *The Need for strength and clearness at home.*

Samuel, ministre du ravitaillement, qui n'a « ni la vigueur intellectuelle, ni la force de caractère » nécessaires : il faudra faire plus et mieux. Il existe deux types d'organisation nationale (1), le type militaire, dont l'Allemagne est le spécimen parfait, et le type pacifique, bien représenté par la Chine et les États-Unis : le premier plus facilement réalisable, certes, que le second, un peu décourageant dans sa mollesse : ce qu'il faut, donc, c'est créer chez les citoyens des états pacifiques cet esprit de service public qui fait la force des états militaires — et Wells fait remonter l'idée à W. James; c'est faire la guerre au chômage, surtout enlever la presse aux influences et aux intérêts individuels, « mettre la presse beaucoup plus nettement en rapport avec l'organisation éducatrice de l'État... »

Ainsi Wells, directement, dans la période d'enthousiasme.

DOCUMENTS INDIRECTS.

Boon ne nous révèle pas grand chose : il est assis sur le bord de son hamac quand on lui apporte la nouvelle de la retraite de l'armée française. « Il faut que les Allemands soient battus », dit-il ; « le monde moderne est mort, nous reculons de 10.000 ans, il n'y a plus ni lumière, ni pensée, ni espoir, ni liberté si les Allemands ne sont pas battus... Jusqu'à ce que les Allemands soient battus il n'y a plus rien à faire dans l'art, la littérature ou la vie. Ce peuple est sot, envieux, avide, faux, vulgaire, envahissant, intolérablement vain. Un monde sous sa domination serait insupportable : je ne veux pas y vivre... » (2) C'est tout : mais on ne peut demander plus à un héros qui est presque sur son lit de mort, dans un livre qui est surtout le livre du doute.

Britling, de nouveau, est ici bien plus explicite : de l'incrédulité, il est passé, directement, le 3 août, à la ferveur. La guerre lui apparaît toute simple, comme l'opposition des puissances

1. *The two ways.*

2. P. 247.

de liberté et de lumière, et des puissances de tyrannie et de ténèbres. « Il pensait que les Alliés luttaien^t contre un système, non contre une volonté nationale. Il luttait contre la persuasion que toute une grande nation civilisée pût être animée d'une haine véritable et persistante... Il faisait de son mieux pour croire, et dans son livre : *Et maintenant la guerre finit* (1), il faisait de son mieux pour persuader les autres, que cette guerre était l'exploit pervers d'un petit groupe de gens, d'influence limitée mais puissante, un crime contre la bonté universelle du genre humain... Il croyait que la guerre n'avait qu'à commencer et à se révéler sous son jour véritable aux nations occidentales pour les unir contre son retour; elles s'écrieraient : Nous ne pouvons nous traiter ainsi les unes les autres ! Il croyait que l'impérialisme agressif de l'Allemagne répugnait même aux Allemands... Il pensait qu'une bonne partie des Allemands accueilleraient les Alliés triomphants comme des libérateurs, qui les soustrairaient à une intolérable oppression politique... (2). Il fallut à M. Britling au moins deux mois de guerre pour comprendre que les Allemands combattaient dans un esprit tout différent... » (3). Lorsqu'arrivèrent les premiers récits des atrocités allemandes, « M. Britling fit de son mieux pour ne pas y croire. Elles étaient en contradiction avec son univers habituel. Elles produisaient dans son esprit des tiraillements terribles. Il espérait qu'on les représentait plus violentes et moins excusables qu'elles n'étaient vraiment. Elles pouvaient être les actes de criminels individuels, sans rapport avec les opérations normales de la guerre : ici ou ailleurs quelque officier d'esprit mal équilibré avait pu souhaiter se rendre terrible... Et quant au bombardement des cathédrales et au crime de Louvain, M. Britling était prêt à soutenir que l'architecture gothique n'est pas sacrée si elle se trouve sur le chemin des néces-

1. Evidemment celui de Wells, *La guerre qui finira la guerre*.

2. II, p. 60.

3. p. 61.

sités militaires... » (1). Le premier aspect de la guerre fut pour lui une « grossière opposition du matérialisme et de l'humanité pacifique, incarnés respectivement dans les puissances centrales et l'alliance russo-occidentale (2) ». Au premier abord, « le militarisme, l'agression de l'Allemagne, avait semblé si détestable que l'action de la Grande-Bretagne et de ses alliés ne pouvait lui sembler qu'entièrement juste; il avait enfermé la guerre, clairement et simplement, dans la formule : Ce militarisme doit finir. Il avait aperçu l'Allemagne sous les traits d'un système, de l'impérialisme et du junkerisme, de l'impitoyable agression matérialiste, de l'esprit qui fait la guerre; et les Alliés, comme la protestation de l'humanité contre toutes ces choses mauvaises... » (3).

La coïncidence est étroite, on le voit, entre la période d'enthousiasme de Wells et celle de Britling : mais si celle de Britling a pris fin par suite de la tournure des événements extérieurs, et pour des raisons psychologiques que nous allons exposer plus loin, celle de Wells s'est terminée aussi en partie par suite de circonstances secondaires — qui du reste ne laissent pas de jouer, moins nettement, dans le cas de Britling. M. Britling ne nous cache pas que ses commentaires sur la guerre furent peu appréciés et qu'il reçut des lettres anonymes, et peut-être menaçantes : « Quand il se détournait des journaux vers son courrier, il trouvait trace de l'activité de correspondants anonymes... Peut-être avait-il écrit que les Allemands étaient après tout des êtres humains, et que si l'Angleterre avait écouté Matthew Arnold entre 1880 et 1890, nos officiers auraient pu ajouter la valeur professionnelle à leur courage et à leur bonne humeur; peut-être avait-il lui-même ajouté une goutte d'acide à ses réflexions. La haine répondait : Et qui donc êtes-vous, Monsieur ? Qu'êtes-vous ? Quel droit, quelle justification avez-vous ? » (4). Ce pas-

1. P. 62.

2. P. 67.

3. II, p. 154.

4. II p. 79.

sage se place dans la période, ultérieure, du Doute : mais la chose avait sans doute commencé plus tôt. Ce qui est certain, c'est que l'intervention journalistique de Wells, dans les deux premiers mois, n'a pas été universellement goûtée : certains semblent avoir pensé que son utopisme connu aurait dû lui commander le silence. Sans parler de la tardive réponse de M. Jean de La Hire (1), qu'il a pu ignorer, Wells s'est attiré, dans les colonnes mêmes de *The Nation*, trois répliques à trois de ses articles les plus importants, qui semblent l'avoir dégoûté de son intervention. Contre ses efforts pour dissiper « les craintes des libéraux à l'égard de la Russie », et conseiller aux Israélites de ne pas trop tenir rigueur à la Russie de certaines fâcheuses habitudes, ce n'est pas un moindre écrivain qu'Israel Zangwill, qui, dans le numéro suivant, le 29 août, proteste contre « cette facile tolérance envers le massacre et l'oppression », et relève « les effets de l'Entente même sur un professionnel de l'éducation du genre humain et un constructeur d'utopies ». Contre l'article *La Guerre de l'esprit*, dans ce même numéro, c'est, dans le suivant, le 5 septembre, Norman Angell lui-même qui élève une voix indignée, protestant qu'il n'a jamais voulu combattre la guerre en faisant seulement appel à une basse cupidité, et qu'il n'a pas attendu les leçons de Wells pour entamer, bien avant lui, la guerre de l'esprit. Enfin, à l'article *Les deux routes*, du 12 septembre, qui suggérait de mettre au service des États pacifiques la méthode d'enrégimentement des citoyens, force des États militaires, un libéral, moins célèbre que Zangwill et Angell, M. J. Bailey, répond, le 26 septembre, sur le ton suivant : « Il veut nous prussianiser ! »

C'en est trop pour Wells : dans une lettre (1), datée du 1^{er} octobre, et insérée dans le numéro du 3, il sort avec éclat de *The*

1. *L'Europe future*, Albin Michel, Paris, avril-mai 1916. L'auteur déclare le titre de « *La guerre qui finira la guerre* » utopique, son acceptation d'une grande Allemagne accrue de l'Autriche une redoutable erreur ; il préconise la rupture de l'unité allemande comme seule garantie vraie, et réclame le Rhin comme frontière naturelle de la France.

2. « Sir — No ! I will write no more in *The Nation* for a time. I admit the completest failure. I leave the field, and return to my « fiction ». What I have

Nation : il se démobilise : l'enthousiasme est fini, le doute commence.

DOUTE.

(1^{er} octobre 1914 - été 1916)

Il pouvait sentir que ses services n'étaient plus nécessaires : le danger d'une victoire complète et rapide de l'Allemagne a disparu pour ne plus reparaître, même aux jours de l'Yser; et, le train des événements s'étant ralenti, on a de nouveau le loisir de penser, et d'apercevoir dans sa complexité ce qui paraissait simple. Le doute de Wells durera jusqu'à l'été de 1916 : *What is coming* ? en mai, est encore sous le signe du doute; *Britling*, en septembre, s'achève sous celui de la certitude.

DOCUMENTS DIRECTS,

La Paix du Monde (avril 1915), (1).

Lorsque la voix de Wells se fait de nouveau entendre, le ton

had to say in *The Nation* is « balderdash » if Mr. Ramsay Macdonald and the rest of advanced opinion choose to have it so. What people will not understand can never be realized, and it is as clear as daylight, from the responses I get to these few things I have said, that either I have talked wisdom to deaf ears or nonsense, and, anyhow, quite impracticable things. Mr. John Bailey crowns my conviction. I have not the heart to argue with him, he is so entirely like everybody. He has, it seems, never heard before of that idea of public service for anyone which was first broached by another insane dreamer, an American lunatic named William James, in his « *Moral Equivalent for War* ».

It is, says Mr. John Bailey, a « fantastically absurd proposal », and, confound it ! he's right; it is a world of Mr. J. Baileys. And what does it matter if I did not suggest any sort of State control for newspapers ? Mr. Bailey jumps to the conclusion that I did, and I suppose it is the normal process of the human mind to suppose that when one suggests that newspapers are bribeable, and that a financial control by the State, similar to the control exercised over banks and insurance companies, would prevent the systematic bribery of the press by a hostile power — that means a State editor. But I would as soon play croquet with Alice in Wonderland as go on with these ridiculous attempts to reason with Liberals about Liberalism. The honours are entirely with Mr. John Bailey. His world.

52, St-James's Court, Buckingham Gate, SW

H. G. Wells

October 1st 1914.

1. Nous n'avons pu trouver nulle part une brochure à 1 penny, *The War and Socialism* (Clarion Press, février 1915) : il est facile d'en deviner la teneur : la

en a beaucoup baissé: au lieu de mener les peuples libres à l'assaut du germanisme criminel, qu'il suffirait d'abattre pour mettre fin à la guerre, elle fait entendre de sages réflexions. Wells ne croit plus à la responsabilité exclusive, ou au moins prépondérante, de l'Allemagne: il ne croit plus à la victoire rapide, ni entière, des Alliés, s'il croit, même, à leur victoire relative; il ne recherche plus les moyens de la victoire, mais ceux de mettre fin à la guerre, et à toutes les guerres: il est devenu, en son genre, un défaitiste (1).

Que faire pour finir cette guerre, toutes les guerres ? (2). Combattre les professionnels à qui nous nous en remettons du soin de les préparer, et contre qui nous sommes désarmés quand il les déclarent inévitables; combattre, d'abord, cette partie de nous-même qui se réjouit à la lecture des récits de batailles; attaquer la satisfaction et l'intolérance, ne pas oublier que « c'est le rire des hommes normaux qui mettra fin à la guerre », le ridicule qui tuera « le Kronprinz volant des tabatières et des icones dans des châteaux de France tandis que l'Allemagne se saignait à blanc pour le faire César d'un nouvel Empire mondial ». Il faudrait un grand traité international (3), qu'un conseil mondial permanent fasse observer; il faudrait déraciner l'idée qu'un État peut être à la fois pacifique et indépendant: déjà est sûre l'adhésion des deux Amériques, de l'Angleterre, de la France, des petits États, « l'appui personnel du tsar », et celui de la nouvelle Allemagne.

Hélas ! cet avenir meilleur est peu probable (4) : il sera combattu par tous ceux que se voilent de ces mots redoutables:

guerre travaille pour le socialisme en faisant de chacun le serviteur de la chose publique.

1. Bien que l'Académie française ait refusé d'admettre le mot, il représente un fait historique, et on est bien obligé d'employer le mot lorsqu'on parle du fait. Nous l'entendons dans cette acception historique, et sans aucune signification défavorable.

2. § 1.

3. § 2.

4. § 3.

Affaires étrangères : leur demander de renoncer à leur raison d'être, c'est demander à un journaliste de consentir à la disparition du journal, à un Anglais de s'exprimer dorénavant en allemand. Une longue propagande sera nécessaire : il faudrait d'abord supprimer les ambassades, réunir à La Haye un conseil permanent des délégués de tous les États. En attendant, il importe que le congrès de la paix ne soit pas limité aux belligérants(1) mais universel; certes, l'Allemagne sera plus ou moins battue, la Russie aura accès à la Méditerranée, la France, radieuse après la Marne, retrouvera ses provinces perdues, mais l'Allemagne impériale sera toujours là, le jeu du bluff diplomatique recommencera, et la présence des neutres est indispensable, si l'on veut autre chose qu'une trêve. Elle est nécessaire si l'on veut faire partout du commerce des grosses armes un monopole d'État (2) — et, « d'après ce que nous savons de l'étatisme, partout ce simple transfert signifiera presque aussitôt une diminution dans sa vigueur et sa force innovatrice » (3) — et en interdire la vente aux petits états : ce qui mettra fin à la guerre, c'est la guerre contre le militarisme.

Voilà les raisons d'espérer (4), selon Wells en avril 1915 : il faut réprover « l'hypocrisie religieuse et sociale à la façon de Carlyle ». On l'a bien attaqué pour *La guerre qui finira la guerre* : on lui a répliqué que la guerre avait été et serait toujours : illusion et somnolence de non-progressifs ! Tout change : deux facteurs puissants travaillent pour la paix : le Tsar : « ce n'est pas un bruyant et vulgaire conquérant du modèle Wilhelm-Napoléon... sa religion, semblerait-il, est sa maîtresse, non sa servante »; et l'Amérique, déjà très consciente de son pacifisme. L'Angleterre est trop prosaïque, les autres belligérants trop intéressés; de La Haye pourrait venir une troisième raison d'espérer, s'il s'y trouvait un homme; quant au Pape, on ne sait à quoi s'en tenir sur lui.

1. § 4.

2. § 5.

3. Page 53 : piquante déclaration de la part d'un socialiste !

4. § 6.

Que va-t-il arriver (1) ? (mai 1916).

Le titre même suggère le doute : même si la note prophétique indiquée par le sous-titré, « *a forecast of things after the war* », est la principale, ce qui était, il y a deux ans, matière à prédication, est devenu matière à spéculation; les événements ont échappé à l'influence de l'apôtre; il ne peut plus que tâcher de deviner leur cours : il doute.

Y aura-t-il, après cette guerre, une longue paix ? (2). Que nous sommes loin, déjà, reconnaît Wells, de *La Guerre qui finira la guerre*, et de *La Paix du monde* ! « De fait, la paix n'est pas pour demain, et il n'y a encore aucune indication nette d'une paix générale durable à la fin de cette guerre ». Tout le monde est pour la paix, mais personne n'est chargé de la faire; il faudrait une administration mondiale, au-dessus des États : nul n'est préparé à l'entreprendre; La Haye est impuissante; le Pape représente le christianisme non du Christ mais des credos; le Président suisse est trop petit personnage, pour être l'initiateur de l'unification de la planète; le Président américain se tient dans une réserve équivoque. Il faut pourtant trouver une solution : la guerre approche du moment où son horreur deviendra intolérable. « La cause vraiment agissante... réside justement dans cette possibilité d'une « paix non décisive » que tant de gens semblent redouter. Je crois que l'Allemagne sera battue, mais pas écrasée : elle restera militariste, et unie à l'Autriche et à la Hongrie :

1. *What is coming ? (A forecast of things after the war).*

I. Forecasting the future.

II. The end of the war.

III. Nations in liquidation.

IV. Braintree, Bocking and the future of the World.

V. How far will Europe go towards Socialism.

VI. Lawyer and Press.

VII. The new education.

VIII. What the war is doing for women.

IX. The new map of Europe.

X. United States, France, Britain and Russia.

XI. The white man's burden.

XII. The outlook for the Germans.

2. *Forecasting the future.*

de cette situation sortira, je crois, l'espoir d'une confédération finale de tous les peuples de la terre »; car, en face d'elle, le maintien de la Grande Alliance, avec une sorte de Conseil suprême, sera une nécessité : les États américains formant vraisemblablement une confédération, il ne restera que trois puissances mondiales, noyaux de l'État unique futur : cela est croyable, car cela ne suppose nulle part une rupture brusque avec le passé. Voilà, incontestablement, que Wells se promet la paix universelle d'une guerre sans décision, et d'une reprise du régime de la paix armée entre les Alliés et les Centraux !

Honneur à Bloch, qui a prévu l'impasse où en arriverait toute guerre (1) ! « Son livre était soigneusement étudié en Allemagne... j'aurais dû m'en rendre compte, je ne l'ai pas fait, et cette erreur m'a amené à des prophéties infortunées, au début de la guerre... ». C'est qu'à côté de l'Allemagne du Kaiser il y avait celle d'Oswald et de Krupp. Ah ! si nous avions fait plus tôt des tranchées ! Bloch a eu raison : la guerre finira « d'une seule façon : par l'épuisement de tous les combattants à des degrés divers, et l'effondrement des plus épuisés. L'idée ... d'une entrée triomphale à Londres, Paris, Berlin ou Moscou, doit être éliminée. La fin de cette guerre sera un objet de négociations entre des antagonistes à peu près immobilisés, et extrêmement éprouvés ». Ni dans les airs, ni sur les mers, ni dans les Balkans, il ne faut attendre de résultats décisifs. Qui s'épuisera le premier ? Des révolutions sont improbables. « Une guerre d'usure peut durer jusqu'à 1918 ou 1919, et nous amener à une tension et un appauvrissement encore difficilement concevables ». Certes, « la balance penche fortement contre les puissances centrales » : elles n'ont rien à espérer des Balkans ni de la Turquie; l'Angleterre va enfin se mobiliser vraiment; l'Allemagne s'aperçoit de sa folie : « elle s'est ruée en chantant contre la plus farouchement héroïque et la plus obstinément tenace des races », la France. « Comparés aux Français, les Allemands sont de l'acier non trempé ». Or, « les

1. *The end of the war.*

Alliés ne peuvent consentir à rien de moins que l'évacuation et l'indemnisation de la Belgique et de la Serbie, et au moins l'autonomie des provinces perdues de la France. C'est leur strict minimum ». Cela, l'Allemagne l'acceptera, « en pensant à des conflits futurs entre l'Italie et la Yougo-Slavie, à la faveur desquels elle rentrera dans l'Adriatique », à une expansion commerciale dans l'Europe orientale, à Constantinople, où, s'il tient absolument à faire quelque part une entrée théâtrale, le Kaiser pourra contenter son désir; elle pourra se flatter, encore, que « la flotte aérienne allemande de 1930 sera aussi maîtresse des airs que la flotte anglaise l'est des eaux en 1915 ». Lorsque « de telles consolations deviendront populaires dans la presse allemande, nous autres, les Alliés, pourrons commencer à parler de paix ». « La phase finale de ce processus d'épuisement sera presque fatalement une partie de bluff » : on s'y préparera, et quelque puissance neutre invitera les délégués à une discussion officielle; il y aura simultanément une conférence des Alliés, et une conférence des belligérants en pays neutre. « Les conditions générales d'une paix possible commenceront à se définir vers la fin de 1916, et une certaine lassitude se fera sentir dans les opérations ». La misère sera extrême : « ce sont des nations harassées et anémiées qui s'assièront autour de la table sur laquelle on dessinera la nouvelle carte de l'Europe ». Bref, c'est, sans aucun doute possible, la paix blanche, donc le compromis avec l'impérialisme germanique.

La guerre ne finira pas faute d'argent (1) : les nations n'ont qu'à socialiser les richesses : ce n'est pas la banqueroute de la monnaie et la disparition des moyens d'échange qui mettront fin au conflit : ce cauchemar d'un arrêt de la vie sociale est sans réalité (2). La banqueroute se fait chaque jour par la baisse de la monnaie, qui fait que la dette d'État se réduit, la montée des prix, qui va faire disparaître l'or. L'âge du bon marché, paradis

1. *Nations in liquidation.*

2. Il a failli devenir réalité en Allemagne.

des parasites, reviendra-t-il ? Seuls, propriétaires, gens de loi et rentiers le souhaiteront; la classe ouvrière s'adaptera aux conditions nouvelles. Mais la peur de l'ennemi maintiendra dans l'ordre tous perturbateurs (1).

Un signe frappant de la réprobation soulevée par le défaitisme de Wells est le fait, qui nous semble unique dans l'histoire de ses luttes d'idées, qu'il fait ici plusieurs pas en arrière : voici qu'il affirme n'avoir jamais dit qu'il n'y aurait ni vainqueur ni vaincu(2) ! « Une guerre d'épuisement mutuel : cela ne veut pas dire, comme des lecteurs pressés pourraient le comprendre, que je prédis un match nul. Il se peut que nous soyons tous pâles et chancelants, mais je crois que l'Allemagne est condamnée à tomber la première : elle fera les premières avances en vue de la paix : elle finira par reconnaître sa défaite ». La retraite semble complète, l'expression catégorique : Wells continue pourtant : « L'Allemagne ne se rendra pas sans conditions, mais sera réduite à marchander... C'est mon impression qu'elle sera abandonnée par la Bulgarie et que la Turquie sera hors d'affaire avant la fin ». Si, aux Hohenzollern, avait succédé, à la paix, une république, « il y aurait pour elle, plus que le pardon, une chaude bienvenue dans la communauté des nations » : toutes se bousculeraient pour être les premières à l'accueillir, à son retour à la raison. Or, « toute l'Europe, sauf l'Allemagne, hait et craint les Hohenzollern. Aucun traité de paix ne peut tuer cette haine— » ; « la probabilité d'une révolution allemande est, en Angleterre au moins, très sous-estimée ». Mais il est, hélas ! plus probable que les Hohenzollern seront toujours là : dans ce cas, il y a pour nous un minimum irréductible : la Belgique libre, même agrandie des territoires rhénans de langue française : « Aix-la-Chapelle devrait, clairement, être tenu par la Belgique contre l'empire des Hohenzollern » ; Metz et Sarrebourg, pour le moins, doivent revenir

1. Ici, et dans *Braintree, Bocking and the Future of the World*, est ensuite reprise et développée l'idée rencontrée plus haut de la perpétuation, après la paix, du conflit entre l'Allemagne et l'Anti-Allemagne.

2. *The New Map of Europe*.

à la France; mais si celle-ci veut toute l'Alsace-Lorraine, « l'opinion britannique est résolue à la soutenir et à continuer la lutte jusqu'à ce qu'elle l'obtienne »; une nouvelle Pologne est peu probable : « j'incline à penser que la fin de la guerre trouvera la Pologne encore divisée, parcourue de lignes frontières peu différentes de celles de 1914 ». Pour le reste, si les Hohenzollern tombaient, toutes les couronnes, de Hambourg à Constantinople, rouleraient à terre : « ce changement radical, c'est l'extrême possibilité » : l'Italie, alors, et la Roumanie, se tendraient la main à travers une Yougo-Slavie amie. « Je confesse que j'incline moi-même pour Constantinople à la Russie » : cela lui apparaît comme le moindre mal : sans cela, une Belgique libre, une France satisfaite, une Italie accrue de Trieste et de Fiume, « la paix est inutile » : à la place de l'Autriche-Hongrie, les trois royaumes, allemand, hongrois, et polono-tchèque : « si les Autrichiens ont une passion pour la Kultur prussienne, ce n'est pas à nous de les en détourner ». « Si ma mort pouvait amener demain la fin de l'empire des Hohenzollern, je mourrais avec joie. Mais, prophète en train de supputer, il me faut envisager la grande probabilité qu'il me survivra pendant quelques générations. C'est pour moi une probabilité déplorable ». Ainsi, dans la mesure où on peut extraire des déclarations positives de ces pages ambiguës, Wells semble déclarer qu'il croit à la fois à la capitulation de l'Allemagne, au début de l'article, et à la survivance de l'empire des Hohenzollern, à la fin : éventualités difficilement conciliables.

Que peuvent espérer les Allemands (1) ? Cela dépend surtout d'eux, dans cette guerre d'idées. Avec l'Allemagne du Kaiser nous n'avons rien de commun : « avec l'Allemagne du *Vorwärts*, ... nous serions trop heureux de nous rencontrer ». C'est une erreur de croire l'Allemand naturellement plus guerrier et militariste que les autres Européens : « sa réputation ... d'une valeur militaire exceptionnelle ne survivra certainement pas à cette guerre ». Et quels noms bien allemands que ceux de ses

1. *The outlook for the Germans.*

théoriciens militaristes : Gobineau, Stewart Chamberlain, Redesdale, Clausewitz, Bernhardi, Treitschke ! Même son Kaiser est-il autre chose qu'un César ? Qu'on ne le dise point trop docile pour faire jamais une révolution : Guillaume Tell et les Anabaptistes n'étaient-ils pas des Allemands ? En cas de défaite, ou même de non-victoire, les embarras du Kaiserisme seront grands. L'Allemagne se dissoudra-t-elle en petis États ? « Cela, je ne le crois pas ». On a trop proclamé la supériorité allemande : « la vérité est que l'éducation élémentaire moyenne des gens du peuple en Angleterre est supérieure à celle de l'Allemagne (1), que l'efficacité domestique des Anglais est plus grande », comme le prouve « l'indiscutable supériorité personnelle du soldat britannique sur ses antagonistes allemands » : ce sont les classes moyennes et dirigeantes qui nous sont supérieures. Que feront-elles ? On ne sait pas. Le Kaiser n'en a pas pour douze ans de vie, ou il battra le record de sa famille : le médiocre Kronprinz ne fera rien : l'âge des rois allemands est passé. « Il est improbable qu'il y ait une révolution analogue à celle qui abattit l'impérialisme français en 1871 » : mais après la paix blanche, dans quelques années, l'Allemagne mettra les Hohenzollern à la porte sans bruit ; et vers 1960, la monomanie militaire de l'Allemagne de nos jours sera devenue un phénomène inintelligible aux hommes de cette époque. Nous autres Alliés, faisons donc la Ligue de la Paix : l'Allemagne viendra s'y rattacher, de son propre mouvement, d'ici 40 ans au plus ; mais l'amertume, de part et d'autre, n'est pas près de disparaître : « il n'en est pas moins vrai que pour moi, pendant tout le reste de ma vie, les Allemands que je rencontrerai, les choses allemandes que je verrai, seront souillés du sang de mes semblables et de mes amis que la perversité de l'Allemagne a répandu ».

Ainsi Wells, prophète désarmé, incertain et hésitant, prêt à traiter avec le Kaiser, bref, défaitiste, dans les documents directs de la période du doute.

1. Déclaration très surprenante de la part de Wells.

DOCUMENTS INDIRECTS.

A ne consulter que les documents directs, on sent combien la période du doute a été, pour Wells, pleine d'incertitude : il faut aller aux documents indirects pour sentir combien elle a été douloureuse.

Boon est, par excellence, le livre du doute : « par excellence » est peut-être de trop, car ce doute est, à vrai dire, unique chez Wells, depuis que, au début du siècle, il a commencé à marcher vers la certitude. Nous avons donné sommairement plus haut (1) le thème de la fiction : le moment est venu de l'examiner en détail.

Dans les derniers jours du printemps de 1914, Boon est un homme de lettres heureux, assez semblable à Britling, qui ne naîtra qu'une année plus tard, par les traits extérieurs de sa carrière, rapidement indiquée. Tandis que, se promenant dans son cabinet, il dicte consciencieusement à sa dactylographe, Miss Bathwick, les romans qui le font riche et célèbre, averti des endroits où il fait fausse route par les expressions de dos, les mouvements de tête, et les « I beg your pardon », de la demoiselle, son esprit travaille : et le résultat de ce travail s'accumule en feuillets que Bliss, exécuteur testamentaire, trouvera un jour au grenier, où personne n'a accès. La grande pensée de Boon est celle de Wells depuis *Choses Premières et Dernières* (2) : le genre humain prend peu à peu conscience de lui-même, son Ame collective se forme, et toute l'histoire de l'humanité n'est que l'histoire de la formation de cette conscience. Boon n'a pas de peine à réduire au silence son premier contradicteur, le rationaliste et agnostique Dodd, « un de ces hommes du milieu de l'ère victorienne qui traversent la vie avec l'air préoccupé d'un calfat, comme si, ayant à grands frais et à grand peine expulsé Dieu de

1. Pages 307-8.

2. Voir plus loin, *La Foi*.

l'univers, ils étaient résolus à ne le laisser rentrer à aucun prix » (1), Dodd qui nie qu'il y ait une Ame Collective du genre humain : il y a d'autant moins de peine qu'un grand pot à fleurs retourné, sur lequel Dodd était assis, se brise sous lui au moment où il dénonce le « mysticisme » de Boon, et réclame le terrain solide des faits.

Mais Boon triomphe moins facilement de Wilkins (2), autre adversaire, bien plus redoutable : « homme d'une constitution mentale remarquable : il oscille entre un égoïsme rêveur et sentimental et un brutal réalisme, et il est aussi faible et faux dans la première attitude qu'intransigeant dans la seconde » (3). Wilkins oppose à Boon ce qu'on entend communément par matérialisme historique : la pensée ne compte pas dans la marche du monde, et, quand elle compterait, elle peut reculer aussi bien qu'avancer : pour prouver qu'elle est peut-être, sous nos yeux, en train de reculer plutôt que d'avancer, Wilkins apporte, soigneusement extraits des ensembles, des passages ainsi rendus stupides, où Schopenhauer semble radoter sur la loi des contraires en amour, Houston Stewart Chamberlain sur la prédominance des races germaniques, Nietzsche sur son surhomme, piètre mise en œuvre de cette élémentaire idée darwinienne que l'homme n'est point final : bref, Wilkins met au pilori « le stupide 19^e siècle », avant l'auteur de l'expression, et sans l'employer. Ce qu'il y a de caractéristique ici pour le doute de Wells, c'est qu'il représente Wilkins non seulement comme tenant tête à Boon, mais comme marquant sur lui un avantage : Boon est ébranlé ! « La conversation... n'eut pas de conclusion, mais je crois que dans l'ensemble Wilkins réussit à ébranler la confiance à demi-mystique de Boon dans l'inévitabilité de la sagesse humaine. Wilkins, je crois, eut les honneurs de la journée. Boon semblait prouver que dans les sciences il y avait eu et il y a encore un progrès

1. Page 41.

2. Ce nom est fréquemment employé par Wells pour désigner un écrivain plus ou moins vague : voir notre *H. G. Wells Dictionary*.

3. Page 178.

toujours plus grand : mais il ne pouvait prouver, il pouvait seulement proclamer sa foi, que l'empire de la raison est en train d'englober des provinces nouvelles et directement humaines. Il lui fallait se contenter de prophétiser » (1). Boon sort tout désarmé, « distressed » (2), de cette discussion : et il avoue à Bliss, dans les jours qui suivent, que c'est là, en effet, matière de foi : « c'est quelque chose qu'on connaît pour certain au milieu de la nuit... » (3). Je vous parle de quelque chose que je sais : c'est de la foi si vous voulez » (4). Bref, Wells doute.

Il doute encore, lorsque, par l'intermédiaire de Boon, il imagine, dans le premier des trois livres de celui-ci, le rassemblement à Bâle, en vue d'une sorte de congrès mondial de la pensée humaine, de tous ses contemporains notoires : anglais, bien entendu, à la rigueur américains : aucun étranger n'y figure (5). A ce congrès, où l'on doit déterminer les causes de la décadence de la pensée, il faut un président : ce sera Hallery, ce sosie de Wells, qui est tellement Wells que ses discours sont parfois des citations

1. Page 205.

2. Page 207.

3. Page 207.

4. Page 208.

5. Il y a là tout ce qui a un nom dans les lettres et le journalisme de langue anglaise : certains des noms n'étant pas de premier plan, il faut, à l'occasion, faire appel à *Who is who* et à *Who was who* — il y a eu des morts depuis 1915 — pour déterminer si tel personnage est réel ou imaginaire. Wells mélange aux contemporains véritables des fictions, Hallery, principal comédien, le grotesque docteur Tomlinson Keyhole, Wilkins, le technicien J. B. Pondlebury, formé à l'école de Selfridge, le roi de la nouveauté londonienne, et chargé de l'organisation matérielle : il imagine une partie de volant entre le très réel Ford Madox Hueffer et l'imaginaire Wilkins. Ces pages, qui ne séduisent guère, sont dangereuses pour l'étranger, qui risque de faire fausse route : dans cinquante ans, il faudra un commentaire pour comprendre les coups de patte allongés de tous côtés. Sont là : W. Archer, Edmund Gosse, Lord Northcliffe, Mr. Hearst, Henry James, W. B. Yeats, Sir Henry Lunn, fameux hôtelier international, Mr. Orage, rédacteur en chef du *New Age*, George Moore, Ford Madox Hueffer : avec Hallery, ils conçoivent l'idée de la conférence en revisitant l'imaginaire jardin où W. H. Mallock, dans un livre fameux, aujourd'hui vieux comme le 18^e siècle (*The New Republic, or Culture, Faith and Philosophy in an English country-house*), fait discuter à l'infini sur de nobles thèmes de falots personnages. Se joignent à eux, à Bâle : Marie Corelli, G. B. Shaw, Sir J. M. Barrie, Compton Mackenzie, Upton Sinclair,

de Wells (1). Or, quel effet va faire sur le public la harangue inaugurale d'Hallery-Wells ? Il le mettra en fuite : discrètement, un, deux, trois auditeurs, que Wells dessine de son crayon habile, les yeux baissés, sur la pointe des pieds, vont gagner la porte. Jusqu'à l'ami Bliss qui ne pourra se mettre au diapason de Hallery (2) : décidément, le monde n'est pas mûr pour entendre Wells. Même à ceux qui l'entendent il est insupportable : Boon lui-même « n'aimait point, il ne savait pourquoi, cet Hallery qu'il avait fait » (3) : il triture les idées d'Unique et de Multiple, de Général et de Particulier, d'Espèce et d'Individu, cite Darwin, Héraclite, Kant, Platon et Tagore, « le tout pour découvrir vraiment ce qui irrite les gens dans la largeur, la grandeur et le mode d'expression de la pensée de Hallery » (4). Comprenez que Wells se sait irritant : certes, il conçoit l'inquiétude des hommes à qui on propose de faire de la religion une réalité vivante au lieu d'un code commode de formules pour les cas difficiles : « mais ceci ne suffit pas à expliquer pourquoi Hallery, faisant son pressant discours présidentiel, est odieux à son public — car il est clair qu'il lui est odieux : j'en suis certain. La vérité est que sa dénonciation de l'universel est rendu aiguë et amère à leurs yeux par le soupçon que l'individu qui le dénonce est lui-même encore plus agressif, et qu'il ne s'est armé de cette dénonciation que pour nous mettre lui-même dans sa poche... Il ne lui sert à

Thomas Hardy, les frères Chesterton, Hilaire Belloc, Maurice Baring, Maurice Hewlett, trente autres dont les noms n'évoquent pas aussi instantanément une vie et une œuvre. Il est à noter que Kipling et Galsworthy manquent.

1. Dans une conversation avec Henry James, page 93, Boon lui fait dire : « La pensée d'une collectivité est la vie de cette collectivité, et si sa pensée est vague et fragmentaire, cette collectivité est vaine et faible... elle finira par n'être sur le parchemin du temps qu'un rêve vague et fugitif de plus, un tas de débris et d'histoire sans signification, comme sont Babylone et Ninive ». Ce sont là, textuellement, les dernières phrases du chapitre X de *Mankind in the Making* : « *La pensée dans l'état moderne* ». Dodd s'en aperçoit : « Most of this dialogue will have to be quotation » (page 94).

2. « Too high-pitched even for Reginald » (légende sous le croquis de Bliss quittant la salle, page 162).

3. Page 163.

4. Page 164.

rien d'être modeste : cela ne fait qu'aigrir les choses; cela ne lui sert à rien de proclamer son insuffisance; cela montre qu'il a conscience de sa suffisance » (1). Il y a ici toute l'amertume de Wells dont 1914 a rejeté les leçons, et jusqu'à la collaboration : il est, avec les hommes, dangereux, fatal, d'avoir trop raison.

Et encore, ces aveux désabusés : « Toutes les vérités spirituelles devraient être communiquées par une voix qui sorte du noir et du vide... à défaut, pourquoi ne pas les confier à un anonyme phonographe ?... Si je devais fonder une religion, j'insisterais, je crois, pour que les prêtres fussent masqués » (2).

Wells, rudoyé, et presque bafoué, par les hommes et par les événements, doute.

Les Anes Sauvages du Diable, pétulants animaux, paissaient les prairies flamboyantes de l'enfer sous la garde d'un démon spécialement affecté à ce service : celui-ci les ayant un instant abandonnés pour aller, avec une foule immense, souhaiter la bienvenue à Gladstone qui arrive, et lui réclamer un discours : Speech ! Speech ! ils se sont enfuis sur la terre : et depuis, sans que personne y prenne garde, ils y parquent, transformés en politiciens éminents, devenus, aussi, toutes les folies sinistres qui meurtrissent le corps du genre humain, avec, pour leur chef, le militarisme affolé qui le piétine. Le berger infernal a été condamné à poursuivre son bétail jusqu'à ce qu'il le ramène aux enfers : et, dans cette entreprise sans espoir, il s'assure le concours d'un généreux et enthousiaste « auteur » (3), qui ne laisse pas de ressembler quelque peu à Wells : « Il était une fois un auteur qui s'occupait à poursuivre la gloire et la fortune dans une agréable villa sur la côte sud de l'Angleterre. Il écrivait des histoires acceptables et jouissait d'une popularité croissante, soigneux de n'offenser personne, et ne cherchant qu'à plaire » (4).

1. Page 166.

2. Page 166.

3. Sa visite à cet auteur est dans le goût de *La Visite Merveilleuse* et de *La dame de la Mer*.

4. page 211.

Aucun espoir, même le prix Nobel, ne lui est interdit : son seul souci est une certaine rotondité qui commence à l'envahir, plus spécialement dans la région équatoriale antérieure (1). Hélas ! c'en est fait de cette paix et de cette prospérité, du jour où l'infortuné se mettra à la poursuite des Anes du Diable : entendez, du jour où Wells commence sa croisade contre la stupidité sociale et nationaliste. Lorsque Boon, se détournant de son livre commencé, reprend ses discussions avec Wilkins, la fantaisie qu'il avait imaginée est devenue atroce réalité : la guerre éclate, les Anes sont déchaînés sur le monde, et Boon n'espère pas qu'ils puissent être enchaînés à nouveau : il doute. « Nous avons cru à un dramatique conflit de trois mois, à une nouvelle carte d'Europe : nous nous apercevions que nous étions au début d'un conflit beaucoup plus vaste : la lente et meurtrière mise à l'épreuve, et la condamnation, des systèmes entiers d'idées qui liaient les hommes en collectivités depuis toutes nos vies » (2). Chose sur laquelle on ne saurait trop insister, Boon et Wilkins, arrivés à cette phase, ont échangé leurs positions : c'est Wilkins qui est devenu l'optimiste et qui a foi dans la destinée du genre humain. « Wilkins disait que la guerre était une de ces grandes maladies qui purgent le système des maux secondaires ; elle changeait l'esprit de la vie autour de nous ; elle mettrait fin à beaucoup de la recherche du plaisir et de l'extravagance sans but ; elle donnait aux hommes un sens plus profond du devoir, une intelligence plus vive de la fraternité humaine » (3) : il sortirait d'elle une beauté nouvelle, elle faisait entrer dans des vies qui, sans elle, eussent été ignobles, la nécessité du sacrifice et la tragédie du risque (4). Et c'est Boon, devenu pessimiste, qui lui oppose la misère des populations chassées de leurs maisons ou meurtries par la bataille, la folie délirante dont la guerre a infecté les faibles d'esprit, tels E. B. Osborne, le poète divaguant de la *Morning*

1. Page 212.

2. Page 250.

3. Page 255.

4. Page 256.

Post, les douairières moustachues, les clergymen mugissants, « les vieilles femmes mâles qui enseignent les humanités et rêvent de réaction à Oxford et à Cambridge » (1). C'est Wilkins qui lui reproche de sous-estimer l'équilibre de la raison humaine (2), et c'est Boon qui répond que les Anes Sauvages sont lâchés et qu'il est impossible de les rattraper : « A quoi bon, Wilkins, prétendre qu'ils sont les instruments de la Providence, et que leurs ruades valent mieux que nous ne pensons ? Tout cela est du mal, du mal ; c'est une année de mal » (3).

Wells doute, en cette année où les Anes sont en liberté : et il pourrait prendre à son compte le rêve dans lequel Bliss les voit piétiner le genre humain : « Je vis le gazon qu'ils piétinaient, et ce n'était point du gazon, c'étaient des êtres humains, des hommes atteints d'horribles blessures, et de pauvres gens qui couraient en multitudes, fuyant sous les sabots qui frappaient, et une mousse, une végétation de choses tendres et belles et douces et bonnes sur laquelle ils frappaient, la couvrant de sang et d'ordure... « Nous ne pouvons rire, m'écriai-je, nous ne pouvons rire ! Une autre génération ! Une autre génération pourra avoir le courage de faire ce que nous ne pouvons faire... » Dans mon rêve, je ne pouvais que pleurer et pleurer pitoyablement, et quand je m'éveillai mes yeux étaient humides de larmes » (4).

Wilkins sera converti au Boonisme, ou au Wellsianisme : « Après cette guerre », dit Wilkins, « après cette révélation de l'horreur et du gaspillage et de la destruction, il est impossible que les gens tolèrent encore ce système de diplomatie et d'armements et d'agression nationale qui a amené cette catastrophe sur l'humanité. C'est la guerre qui finira la guerre » (5). Mais Boon, lui, mourra désespéré au début de décembre, persuadé que le monde « n'y voit pas » (6) — n'est-ce pas l'ancien Wells qui

1. Page 262.

2. Page 263.

3. Page 266.

4. Page 275.

5. Page 277.

6. Page 277.

meurt avec lui, pour renaître, bientôt, dans Britling? — et laissant, en guise de testament, l'histoire de *La trompette du jugement dernier*.

Elle était tombée du ciel, où un enfant jouait avec elle, et avait échoué dans la boutique d'un bric-à-brac, où plusieurs jeunes mécaniciens viennent la dénicher : pour s'amuser, ne pouvant en tirer aucun son, ils y adaptent le raccord d'une puissante pompe à pied, qu'ils manœuvrent. Une fraction de seconde, la trompette sonne, un bras de feu la saisit : dans cet instant, parmi tempêtes et tremblements de terre, quelques âmes privilégiées ont eu la vision du Royaume de Dieu, tout proche : le bandeau est tombé des yeux de M. Parchester, prédicateur à la mode, qui se rue au dehors pour annoncer la bonne nouvelle : hélas ! on le considérera partout comme un peu fou, et son évêque admonestera sévèrement sa folie mystique, conséquence naturelle de ses succès mondains ; seules, deux marchandes de fleurs, deux pauvresses, auront vu ce qu'il a vu lui-même : le reste du monde ne s'est aperçu de rien, et va son petit bonhomme de chemin.

« Les hommes iront leur chemin, même si on sortait du tombeau pour leur dire que le royaume de Dieu est arrivé, même si le Royaume de Dieu même, dans toute sa gloire, leur devenait visible, aveuglant leurs yeux. Ils n'ont qu'une façon d'être. Les hommes vont leur chemin, comme les lapins continuent à manger dans leurs cages à cent mètres d'une batterie d'artillerie. Car les lapins sont des lapins, faits pour manger et se reproduire, et les hommes sont des hommes, et des êtres d'habitude, de coutume et de préjugé ; et, pour ce qui les a faits, les jugera, et les détruira, ils peuvent tourner les yeux vers cela, par instants, comme les lapins jettent un coup d'œil quand les canons tonnent, mais cela ne les empêchera jamais de manger leurs laitues et de renifler leurs femelles » (1).

Boon mort, Bliss sait que sa tâche est tout de même de pour-

suivre les Anes Sauvages. « Mais je voudrais que George Boon fût encore de ce monde avec moi, et je voudrais qu'il eût pu donner une autre fin à l'histoire de *La trompette du jugement* » (1).

Ce sont là les derniers mots du livre.

Wells doute.

Britling.

La période du doute s'ouvre, chez Britling, par la nécessité de croire à des choses dont il avait douté : les atrocités allemandes. « Ce fut seulement après que la guerre eut duré plusieurs mois que l'esprit flottant et rebelle de M. Britling fut contraint par des rapport officiels et une multitude de témoins à une croyance ferme dans la sinistre réalité du système de viol et de meurtre, de destruction, de saleté, et de tyrannie abominable, qui a souillé la première ruée des Prussiens en Belgique et en Champagne... » (2). Il en est abasourdi : « M. Britling était l'un de cette multitude de gens qui auraient, à cette époque, souhaité pouvoir tâter les bosses crâniennes de l'Allemagne. L'effort pour comprendre une nation devenue soudain inintelligible fut vraiment l'un des faits les plus remarquables de la vie intellectuelle anglaise au début de la guerre. L'état d'âme des Anglais fut fait d'étonnement sans limite... Le stade suivant, quand il devint incontestable qu'au lieu d'une Allemagne libérale et récalcitrante il semblait y avoir derrière l'impérialisme et le junkerisme une nation unie et enthousiaste, fut la supposition que les Allemands étaient une manifestation bien définie du mal, qu'ils étaient par nature plus envieux, arrogants et agressifs que le reste des hommes » (3). Mais cette explication, longuement envisagée dans le chapitre *Malignity*, ne peut longtemps satisfaire Britling, à qui revient sans cesse le souvenir de l'inoffensif — trop inoffensif — Heinrich. Tandis que, par une nuit de mars, il erre à l'aventure, le problème du mal le hante : « La vie est née dans la guerre. Sur la tête de chacun

1. Page 320.

2. II, page 63.

3. Page 66.

de nous repose cette malédiction : cinquante millions d'ancêtres meurtriers(1)... La haine a-t-elle été nécessaire, l'est-elle encore, et le sera-t-elle toujours ? Toute vie est-elle une guerre, éternellement ? Le lapin est agile, vit dans l'alerte, est empêché de dégénérer en un rampant mangeur d'herbe par l'incessant furet. Sans le furet de la guerre, que deviendrait la vie... ? La guerre est le meurtre, certes, mais la paix n'est-elle point la décadence ?...»(2) C'est dans ces nuits errantes que Britling conçoit le projet d'une « *Anatomie de la Haine* ». « En dépit de sa haine de la guerre, Britling trouvait impossible de prétendre que n'importe quelle paix vaut mieux que la guerre » (3). Lorsque sa pauvre tante Wilshire — inoffensive vieille fille, qui attribue la guerre à la rancune de Guillaume II, grondé par sa grand-mère Victoria pour avoir souillé un tapis, à Windsor, à l'âge de huit ans — est tuée dans une attaque nocturne par les zeppelins, le doute devient plus affreux : il ne trouve pas en lui-même le courage de haïr honnêtement les assassins : la pensée des villes qu'ont bombardées des navires anglais, des indigènes de la Tasmanie exterminés, des mitrailleuses françaises crépitant dans l'Atlas, des villages himalayens en flammes, des horreurs de la guerre de Chine, coupe les ailes à son indignation. « Son esprit retournait vers les anciennes hérésies des Gnostiques et des Manichéens, qui, apercevant le dieu du monde comme entièrement mauvais, n'essayaient d'échapper que par les plus extrêmes abstinences, retraites et perversions, à la noire méchanceté de l'être. Un instant son âme chut dans les ténèbres, pour lui sans attrait, des évangiles de désespoir. « Moi qui ai aimé la vie, murmura-t-il : et, un moment, il aurait pu croire qu'il souhaitait n'avoir jamais eu de fils... La nature entière est-elle mauvaise ? La vie, par essence, est-elle cruelle ? L'homme est-il étendu, frémissant, sur la table du vivisecteur éternel, sans but et sans pitié ? C'était là des

1. Page 79.

2. Page 80.

3. Page 81.

pensées qui n'étaient jamais venues à Britling avant la guerre.» (1)

Aussi a-t-il depuis longtemps renoncé à voir dans l'Allemagne la seule coupable : « Insensiblement, en dépit de lui-même, cette première version faisait place à une autre. L'Empereur allemand, clinquant et bavard, qui avait d'abord été le grand antagoniste, le dernier champion du Césarisme, l'oint du Seigneur, au bras rabougri et au poing de fer, avait disparu du premier plan du tableau : cette Allemagne véritable, qui est pensée et système, qui est la volonté de faire les choses à fond, l'Allemagne d'Ostwald et d'Hindenburg — jadis laissée dans l'ombre — passait devant : elle ne s'excusait point des erreurs et des crimes que lui avait imposés la direction des Hohenzollern, elle combattait maintenant pour échapper à la destruction et à la division qui seraient son sort inévitable si elle acceptait trop facilement la défaite; elle se battait pour tenir, pour avoir une seconde occasion de courir sa chance, avec habileté, patience, et une ferme volonté, avec science, économie, avec des machines et de la pensée, contre des adversaires qui n'étaient que trop humains. Elle méritait une hostilité implacable, mais aussi elle commandait le respect » (2). Bref, l'enthousiasme de Britling s'est évaporé pour ne plus revenir : les lettrés de son fils Hugh ne lui peignent que la folie de la guerre. « C'était pour lui un heurt que Hugh ne vît presque rien que la folie de la guerre, et comprît si bien son essentielle futilité. L'enfant obligeait son père à voir — ce qu'en vérité il avait toujours vu plus ou moins clairement. La guerre, même envisagée du point de

1. Page 93. En présence d'un texte aussi décisif que cette dernière phrase, il semblerait qu'il nous soit difficile de soutenir que la croyance, au moins verbale, à la fatalité de la guerre, a fait partie, intimement, de la pensée de Wells avant 1914. Mais nous croyons qu'ici il faut séparer Wells de Britling : Wells est biologiste, et on nous dit pas que Britling le soit ou l'ait été. Le sociologue, le romancier et l'utopiste qui sont venus, chez Wells, se greffer sur le scientifique, ont pu, dans leur ferveur, vouloir oublier le fait essentiel que celui-ci avait observé, dans la nature et sous le microscope : ils ne l'ont pas rayé de leur conscience profonde.

2. Page 154.

vue de l'aventure et de la conquête, était devenue depuis longtemps une monstrueuse absurdité»(1). Et encore : « Quand elle commença, je ne croyais point que cette guerre pouvait être comme les autres guerres. Je ne l'imaginai point, je pensais que nous étions devenus plus sages, elle me paraissait l'aurore d'une grande clarté. Je pensais que le bon sens du genre humain monterait comme une flamme indignée et consumerait toute cette folie surannée des empires, des drapeaux et du militarisme, dès qu'elle s'en prendrait au bonheur humain... Je la voyais comme tant de Français l'ont vue : quelque chose de bien fait pour susciter, légitimement, un enthousiasme et une indignation splendides... C'était un rêve, le rêve d'un homme riche et aisé qui ne connaissait point l'arête coupante de la vie... C'est une guerre, maintenant, semblable à n'importe quel autre des cataclysmes tumultueux, et de raison d'être incertaine, qui ont brisé des empires et ravagé le monde : c'est une guerre sans raison, une guerre qui a perdu son âme, qui est devenue lutte et destruction incohérente, une démonstration immense et tragique de la stupidité et de l'impuissance de notre espèce (2) »...

Lorsque Britling parle ainsi, comment s'étonner que Wells ait renoncé à la victoire, et ne souhaite plus que la fin de la guerre par un compromis immédiat, même avec Guillaume II ?

Le Rêve.

Harry Mortimer Smith, combattant de la grande guerre, peint d'une phrase nette la phase du doute : « Et alors, la sottise du conflit commença à être aperçue, la fausse aurore s'évanouit des cœurs des hommes. A la fin de 1917, le monde entier était un monde désillusionné, avec un seul espoir, l'idéalisme des États-Unis et la grandeur encore inéprouvée du président Wilson » (3).

Le « défaitisme » de Wells en 1917 est incontestable : il a

1. Page 156.

2. Page 166.

3. Page 235.

été d'avis de traiter avec les Hohenzollern. C'était une erreur : mais elle n'est apparue qu'à la lumière des événements ultérieurs ; il est certain que la disparition des Hohenzollern est un facteur de paix dans le monde : notre paix serait encore plus précaire s'ils étaient encore là. Et pourtant, en 1917, on pouvait être justifié à croire qu'une paix sans victoire avec les Hohenzollern était ce qu'on pouvait espérer de meilleur pour la paix universelle, si vraiment l'objet de la guerre était d'amener les hommes à renoncer à la guerre : on ne pouvait guère s'attendre à autre chose du Wells d'*Au temps de la comète* et du *Monde libéré*. L'erreur de Wells a été de croire la victoire impossible : ce que la suite a montré, pour les gens et les peuples qui auraient encore envie de faire la guerre, c'est, non que les victoires sont impossibles, mais qu'elles sont inutiles : et encore : les vainqueurs ont résolu temporairement à leur profit les problèmes territoriaux, délivré leurs minorités nationales vivant dans des états étrangers.

C'est un fait que Wells n'a jamais exprimé aucun regret — si un regret conviendrait — de son erreur — si erreur il y a (1).

CERTITUDE

(à partir de l'été de 1916).

La venue de la certitude coïncide et se confond avec la crise mystique de la Foi (2) : elle commence dès les derniers chapitres de *Britling* ; elle dure toujours ; Wells annonce constamment son intention de ne s'en départir jamais ; elle n'a pas été sensiblement modifiée depuis ; elle tient dans les deux mots, État

1. Pour bien montrer que notre intention n'est pas d'écraser Wells sous un mot, disons, encore que les opinions personnelles n'aient rien à faire dans une étude scientifique comme celle-ci, que nous fûmes assez, à l'époque, du même sentiment.

2. Voir chapitre suivant.

Mondial, avec ce correctif : sous le commandement de Dieu. Les attaques de Wells contre la Ligue des Nations, qu'il juge, immédiatement, insuffisante, indiquent une conception des moyens et de la fin différente de celle de Genève.

DOCUMENTS DIRECTS.

L'équilibre étant atteint, il n'y a plus lieu de les suivre pas à pas dans leur multiplicité. (1) Une seule pensée les emplit et les anime, qu'on peut exprimer en quelques phrases :

La façon dont la guerre se terminera est incertaine; il est à peu près vain d'essayer de la prévoir; il est, au fond, inutile de s'en préoccuper; elle viendra de quelque façon; mais quand bien même un parti battrait complètement l'autre, il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus; en effet, la preuve est faite par l'ex-

1. Ce sont :

1. *The elements of reconstruction* : articles parus anonymement en juillet et août 1916, en volume en novembre (sujets purement économiques).

2. *War and the Future* : février 1917.

3. *God the Invisible King* : mai 1917.

4. *Wanted : a Statement of Imperial Policy*; *Daily Chronicle*, 4 juin 1917

5. *A reasonable man's peace*; *Daily News*, juin 1917.

6. *Are we sticking to the point?* *Daily Mail*, juillet 1917.

7. *First and Last Things*, édition revue; juillet 1917.

8. *In the Fourth Year*; juin 1918 (11 chapitres : dans le 5^e, *Getting the league idea clear in relation to imperialism*, sont reproduits et commentés les écrits 4, 5, 6, ci-dessus).

9. *Anticipations of a world-peace* (reproduction du précédent, à l'exception des 3 derniers chapitres, relatifs à la démocratie et à la représentation proportionnelle, sans rapport direct avec la guerre) décembre 1918. Le moment de cette réimpression indique l'importance donnée par Wells à *In the Fourth Year*.

10. Chapitre : *The International Catastrophe of 1914*, dans *The Outline of History* : octobre 1920.

11. *Russia in the Shadows*; décembre 1920 (en volume).

12. *The Salvaging of Civilisation*; mai 1921.

13. *Washington and the hope of peace*; janvier 1922 (en vol.). On sait que la publication en articles, jugés injurieux pour la France, en a été interrompue par le *Daily Mail* et le *Petit Parisien*; l'Union pour la Vérité (Directeur : M. P. Desjardins) en a publié les passages essentiels.

14. 53 articles de la *Westminster Gazette*, du 22 septembre 1923 au 20 septembre 1924.

périence que l'humanité entière est solidaire, par les souffrances qui résultent pour elle de toute guerre entre les grandes puissances, quelles qu'en soient les causes, les péripéties, l'issue; ces souffrances deviendront toujours pires à mesure que la science progressera; il faut donc, et la chose se fera fatalement, que soit établi, plus qu'une Ligue des Nations, un véritable État mondial, qui sera la manifestation de Dieu sur la terre : ce sera surtout la tâche de l'Amérique, qui représente « le troisième point de vue » (1), celui du non belligérant, qu'elle prenne part à la guerre ou non.

Toute la trame, et le drame, de la pensée de Wells, depuis qu'il a atteint la certitude, a consisté : 1^o à s'apercevoir qu'il y avait eu à Versailles des vainqueurs et des vaincus; et que le règlement s'était fait, avec, pour principe : Vainqueurs contre vaincus, puis bientôt : Vainqueurs contre vainqueurs; 2^o à s'efforcer vainement de combattre l'erreur dans laquelle le genre humain est retombé, de le persuader que cette distinction en vainqueurs et vaincus est une illusion, et l'unité du genre humain la réalité; à cette tâche, il consacrera le reste de sa vie : « mais je sais que je crois si fermement à ce grand Univers de paix qui est si proche de nous, prêt à se réaliser dans la mesure où nos volontés l'appelleront, que je ne puis qu'errer dans celui-ci, qui est de désordre et d'obscurité, comme un exilé, faisant le peu que je puis pour réaliser l'autre, celui de mon désir, tantôt avec espoir, tantôt avec désespoir, et jusqu'à ce que je meure » (2). A la lumière de ces principes, on peut presque deviner comment Wells réagira contre tous les événements : l'ennemi sera, pour lui, le particularisme national, partout où il l'apercevra, ou croira l'apercevoir.

La Guerre et l'Avenir (3) est un livre fait largement de journalisme pittoresque, de reportage, rapporté d'une visite sur le

1. *War and the Future* : « *The Third-party standpoint* », § 5 de *The Ending of the War*, page 292.

2. *Washington and the hope of peace*, page 232.

3. *War and the Future* : *Italy, France and Britain at war*.

front italien (août 1916) et français (septembre) à la demande de l'état-major. Seule, la troisième partie : *Comment les gens pensent à la guerre*, touche des questions d'opinion. Wells déplore la veulerie avec laquelle tous ont fini par accepter la guerre comme l'atmosphère normale sur laquelle il n'y a plus lieu de réfléchir (1), stigmatise le pacifiste docile et l'homme à objection de conscience, qui ne lui paraissent guère meilleurs que de simples couards (2), reconnaît l'importance du réveil religieux de l'époque, mais sans croire que ce soit aux religions organisées qu'il doive profiter (3), spéculé avec la France sur l'énigme du caractère britannique (4), assure qu'en dépit de l'apparent égoïsme général l'esprit de service collectif n'a jamais été plus prêt de devenir le mobile principal des hommes (5), et expose sa conception de la fin de la guerre, conforme à la formule indiquée plus haut (6).

« *Dans la quatrième Année* » peut passer pour le manuel de la politique wellsienne. La route de la réalisation (7), le moyen de trouver le juste milieu entre l'indépendance nationale et le contrôle par l'organisme mondial, c'est l'exemple des États-Unis qui nous aidera à le trouver : ce serait folie qu'une Ligue où chaque état, grand ou petit, disposerait d'une voix, ou d'un nombre de voix simplement proportionnel à sa population, lettrée ou illettrée : dès maintenant, les quatre grands états peuvent imposer la paix, c'est donc eux qui doivent avoir la majorité : la réalisation se fera en trois phases : Conseil des

1. I. *Do they really think at all ?*

2. II. *The yielding pacifist and the conscientious objector* (La sévérité de Wells à leur égard est peu justifiable de la part d'un homme qui, lui aussi, a douté, à sa façon).

3. III. *The Religious Revival.*

4. IV. *The Riddle of the British.*

5. V. *The social changes in progress.*

6. VI. *The ending of the war* (on y trouve le passage suivant : « Let me take three instances of the impossibility of complete victory on either side giving a solution satisfactory to the conscience and intelligence of responsible men... » ; page 287 ; Wells n'est plus pour la victoire).

7. I. *The way to concrete realisation.*

Alliés, Congrès de la paix, Ligue des Nations. Il ne faut pas, que le Congrès soit seulement une assemblée de diplomates (1), pour éviter que les partis travaillistes ne soient tentés de réunir un Congrès parallèle à celui de la paix, il faut que les délégués à celui-ci soient élus, un peu à la façon du Président américain, par un collège électoral spécial. Une Cour suprême (2) règlera tous différends internationaux, peut-être même connaîtra-t-elle des plaintes des minorités nationales; elle disposera d'une force militaire, contrôlera les armements nationaux — l'alternative, si on s'y refuse, est d'être l'esclave des armements du voisin, qui vous forcent à armer; la Ligue doit supplanter tous les impérialismes, même bienfaisants. Dès maintenant, il est possible, comme le propose le parti travailliste, d'internationaliser l'Afrique (3) entre le Sahara et le Zambèze, d'éviter le militarisme noir, de contrôler le commerce des armes, de l'alcool, d'empêcher l'esclavage déguisé, de régler la répartition des matières premières, et, tout en laissant les colonies sous leurs souverainetés respectives, de faire flotter sur elles le drapeau de la Commission centrale, le Soleil de l'Afrique. Eclaircissons les idées (4) : on nous accuse tous (5), Français, Italiens, Anglais, d'impérialisme : Anglais, déclarons-nous prêts à renoncer à notre empire en faveur de la Ligue; répudions (6) les intentions qu'on nous attribue d'expulser entièrement l'Allemagne de l'Afrique, de nous partager sans elle l'empire ottoman, de lui faire, après la guerre, une guerre économique; définissons (7) notre but, qui est la fin de l'impérialisme allemand par une révolution intérieure, et proclamons que la paix sera à meilleur marché pour une république allemande que pour les Hohenzollern. Il n'y a de choix (8) qu'entre une collecti-

1. II. *The league must be representative.*
2. III. *The necessary powers of the league.*
3. IV. *The Labour view of middle Africa.*
4. V. *Getting the league idea clear in relation to imperialism.*
5. C'est : *Wanted : a statement of imperial policy.*
6. C'est : *A reasonable man's peace.*
7. C'est : *Are we sticking to the point ?*
8. VI. *The war aim of the Western allies compactly stated.*

vité mondiale et une hégémonie allemande. Les rois s'en vont (1) : les Bourbons ont à peu près disparu, les rois allemands se font rares ; anglicisons nos royaux Allemands d'Angeterre, ne les laissons pas intriguer en faveur de leurs parents étrangers, n'offrons point d'asile aux rois tombés, surtout au tsar. La Ligue se fera (2), que l'Allemagne soit battue ou non : il le faut : sans elle, pas d'espoir : la guerre à perpétuité, de plus en plus terrible, dans les airs, sous les eaux : cette guerre-ci n'a été qu'un petit commencement.

Le dernier texte direct qu'il est nécessaire d'examiner de plus près, comme représentatif de la pensée de Wells sur la guerre, est le chapitre : *La catastrophe internationale de 1914*, dans *l'Esquisse de l'Histoire*. Le premier trait essentiel en est que Wells, même dans le doute, puis la certitude mystique, n'a jamais absous l'Allemagne de sa responsabilité initiale : si il a écrit des paragraphes sur les impérialismes anglais, français, italien, balkanique, et américain, il fait remonter l'origine de la catastrophe à l'Allemagne impériale, et à la déformation systématique de l'esprit de ses nationaux, par ses philosophies et ses procédés d'éducation (3). Il met, d'autre part, fortement en lumière la responsabilité personnelle de Guillaume II, l'histrion couronné, qu'il n'a jamais cessé de poursuivre de son exécution et de ses sarcasmes (4) : « C'est maintenant ou jamais, » dit l'empereur allemand (5). Par contre, sa position s'est complètement modifiée en ce qui concerne les atrocités allemandes : « On a fait des embarras exagérés au sujet du détail des atrocités allemandes en Belgique, exagérés, veux-je dire, par comparaison avec l'atrocité fondamentale d'août 1914, qui fut l'invasion de la Belgique. Ceci étant donné, les fusil-

1. VII. *The Future of monarchy.*

2. *The plain necessity of a league.*

3. Sa source principale, il l'indique, est le livre de M. Ford Madox Hueffer : *When blood is their argument.*

4. Il l'a pourtant appelé une fois : « a man of most unkingly force of character » (*Mankind in the Making* : VII, *Political and social influences*; vol. II, page 21).

5. Page 711 : en note : « Rapport de Kautsky sur les origines de la guerre ».

lades et les pillages occasionnels, la destruction par plaisir des propriétés, les vols dans les auberges et les débits de victuailles et de boissons par des hommes affamés et épuisés, et les viols et les incendies qui s'ensuivirent, sont des conséquences assez naturelles. Il n'y a que des gens très simples pour croire qu'une armée en campagne peut demeurer à un niveau d'honnêteté, de décence et de justice égal à celui d'une collectivité tranquille en temps de paix; et la tradition de la Guerre de Trente Ans influençait encore l'armée allemande. Il a été habituel chez les Alliés de parler de cette violence et de cette effusion de sang en Belgique comme si rien de semblable ne s'était jamais produit, et comme si la chose était due à quelque particularité mauvaise spéciale à l'âme allemande. De là vint le sobriquet : les Huns. Mais rien ne pouvait moins ressembler aux destructions systématiques de ces nomades (qui se proposèrent à une certaine époque d'extirper entièrement la population chinoise pour faire de la Chine un pâturage) que les crimes allemands en en Belgique. Ces crimes furent, pour une large part, l'œuvre d'hommes qui pour la première fois de leur vie étaient libres d'user d'armes mortelles, pour une part celle de violents affolés, horrifiés de leurs propres actes, et épouvantés de la vengeance possible de ceux dont ils détruisaient le pays; et pour une grande part ils furent commis par ordre, en vertu de cette théorie que les hommes doivent être terribles à la guerre, et que les populations sont le plus facilement soumises par la terreur. Les Allemands ordinaires furent enlevés à leur état d'obéissance docile pour être lâchés dans la guerre de telle façon que des atrocités devaient s'ensuivre. Ils firent, certes, des choses horribles et dégoûtantes : mais n'importe quel peuple, dressé en vue de la guerre et mené à la guerre comme ils furent, en aurait fait autant » (1).

1. Pages 711-2. Nous nous abstenons de tout commentaire.

DOCUMENTS INDIRECTS.

Britling.

La certitude est venue à Britling après la mort de son fils (1). Elle lui est déjà venue lorsqu'il rencontre, au cours d'une promenade, la petite Madame Teddy, femme de son secrétaire, pleurant son mari qu'elle croit mort, furieusement révoltée contre les hommes et contre Dieu ; Britling, de son côté, médite sur la bonté profonde qui brillait en son fils : sa certitude est déjà si puissante et communicative qu'il réussit à faire apercevoir à la jeune femme la main de Dieu, à l'œuvre dans le chaos. « Le gouvernement d'hommes par d'autres qui n'ont ni leurs croyances, ni leur langue, ni leurs ignorances et leurs préjugés, voilà la folie fondamentale qui a tué Teddy et Hugh, et ces millions... Tout district qui a un caractère particulier doit avoir son gouvernement propre : et la grande république des États-Unis du monde doit maintenir la paix entre eux. Voilà, clairement, le sens de la vie... A la fin, cette république mondiale, ce gouvernement sage du monde, est aussi certain que le coucher du soleil... Voilà ce à quoi vous et moi devons travailler, Letty : qu'y a-t-il à faire d'autre ? je n'écrirai pas sur autre chose et ne penserai à rien autre maintenant que cette sécurité et cet ordre... (2) » Et ici se place le premier acte de foi dans Dieu le Capitaine invisible, qui serait assez démontré « s'il n'y avait d'autre signe de Lui que la divinité que nous avons vue dans ces deux enfants, d'autre lumière que l'amour que nous avons l'un pour l'autre » (3).

La certitude, plus encore, trouve son expression définitive durant cette nuit pendant laquelle M. Britling écrit jusqu'au matin (4). Il a d'abord essayé de tromper son insomnie par un essai « d'une ambition ridicule, car le titre en était : *Un meil-*

1. Elle est tout entière dans le livre III, *Le testament de Matching's Easy*.

2. Pages 218-220.

3. Page 223.

4. Livre III, chapitre II : *Mr. Britling writes till sunrise*.

leur gouvernement du monde »; mais il le repousse bientôt pour commencer la lettre qui annoncera aux parents du pauvre Heinrich, mort, lui aussi, en captivité chez les Russes, l'envoi du cher violon, et des petites choses qu'il avait laissées, en partant, à Matching's Easy. Il voudrait d'abord ne leur dire que l'amitié que lui et les siens ont gardée au jeune homme bon et simple, compagnon des jours heureux de son fils mort : mais invinciblement, voici qu'il sort du cadre qu'il s'était imposé, et se met à parler, peu à peu, non plus à deux vieux Poméraniens qu'il n'a jamais vus et ne verra jamais, mais à un public plus large : « Si vous croyez que ces deux enfants sont morts, non pour une noble cause commune, mais l'un contre l'autre dans un conflit de dynasties, de frontières, de routes commerciales et de dominations tyranniques, alors, il me semble que vous devez penser que cette guerre est la chose la plus tragique et terrible qui soit jamais arrivée à l'humanité... » Lui, Britling, ne le pense plus : « Jamais l'étoffe de la guerre n'a été aussi sombre, mais jamais elle ne fut aussi usée, et, en mille endroits, la lumière passe au travers... » Certes, l'Allemagne est la principale coupable : dans la décade 1861-1871, elle s'est délibérément tournée vers le mal; dans cette guerre-ci, « n'a eu de gloire que la France invincible, » qui n'a fait que se défendre; ce crime des Junkers, de la cour et des princes, n'est point celui de Heinrich, qui rêvait de fraternité humaine, comme Hugh Britling. « Ces enfants, ces espoirs que cette guerre a tués... » Soudain, le voile se déchire : « Non ! Ils vivent !... Et soudainement, il sentit qu'il n'était pas seul. Il y avait des milliers et des dizaines de milliers d'hommes et de femmes comme lui-même, qui désiraient de tout leur cœur dire, comme lui, le mot de réconciliation... Des Français, des Russes, veillaient dans le même calme, en face des mêmes perplexités : des Allemands cherchaient à se frayer un chemin vers lui : en ce moment même. Et pour la première fois il sentit clairement une Présence à laquelle il avait souvent pensé depuis quelques semaines, si proche de lui qu'elle était derrière ses yeux, dans son cerveau

et dans ses mains. Ce n'était pas une erreur de sa vision, c'était le sentiment d'une réalité immédiate. Et c'était Hugh, Hugh qu'il avait cru mort, le jeune Heinrich, vivant aussi, lui-même, ces autres qui cherchaient, c'était tous ceux-là, c'était plus, c'était le Maître, le Capitaine du Genre Humain, Dieu, présent avec lui; et il savait que c'était Dieu...» Il avait trouvé Dieu, sa tâche était maintenant d'en parler au monde; la lettre aux Poméranais n'était pas, ne serait peut-être jamais finie: la lampe du penseur brûlait toujours, et l'aurore était venue sur Matching's Easy.

Britling a trouvé la certitude, et Dieu — en renonçant à la victoire (1).

La Flamme Immortelle (2).

Si *Boon* est, par excellence, le livre du doute, *La Flamme Immortelle* est, par excellence, le livre de la certitude.

Il jette en arrière, sur la guerre finie, un regard qui la parcourt tout entière, sans plus risquer d'être troublé par sa proximité: et la façon de cette revue est caractéristique de Wells: là où tel autre écrira un essai direct sur *Les conséquences psychologiques de la guerre* (3), par exemple, il appelle la Bible à son aide. L'aventure de Job Huss, proviseur de Woldingstanton, est à la fois celle de Wells, dont la certitude provisoire des *Choses premières et dernières*, de 1908, a failli être jetée bas, et celle du genre humain, étendu sur un lit de torture de 1914 à 1918. Job Huss est plus qu'un homme: il est l'Homme, bien qu'il ne l'apprenne qu'à la fin du livre, dans un rêve, sous le chloroforme: ce n'est pas seulement le nom de Job, traditionnel chez les premiers-nés de sa famille, c'est son héritage entier qu'il a reçu en partage: comme Job, il est destiné à être l'objet de la tentation que le Seigneur laissera venir à lui pour l'éprouver: renoncera-t-il à sa foi? va-t-il désespérer?

1. On aura remarqué que *Britling* est, pour la guerre, l'œuvre essentielle, puisqu'on peut y suivre l'évolution de la pensée à travers les quatre phases: incrédulité, enthousiasme, doute, certitude.

2. Mai 1919: la guerre est finie, la paix de Versailles n'est pas encore signée.

3. Gustave Le Bon.

Le Dieu et le Satan anonymes et informes qui se disputent sans paraître l'âme du Job de l'Écriture ont pris ici forme presque humaine : le Dieu est « voilé et presque caché dans la lumière, avec des cheveux comme de la laine, et des yeux comme le bleu de l'espace infini; il donne une impression de grandeur stable, éloignée, montagnaise » (1); le Satan « a l'agilité compacte de ceux qui voyagent constamment; il est aussi défini qu'un sac de voyage, et apporte une saveur d'initiative et même de désordre sur une scène qui serait uniquement, sans lui, de perfection sereine : son auréole même semble avoir quelque peu voyagé... » (2). C'est « une silhouette brune, avec une vaste auréole comme la queue de quelque paon multicolore » (3). Et voici les effets de la permission donnée par le premier au second de tenter Job encore une fois.

Job Huss aurait pu passer à bon droit pour un homme prospère : proviseur de Woldingstanton, il avait fait de son établissement un modèle, se dégageant du fatras classique, mettant sur un pied vraiment moderne l'enseignement des sciences et des langues vivantes : surtout, il avait fait de la conscience de la solidarité humaine à travers le temps et l'espace, qu'il fait naître par un enseignement approprié de l'histoire, la clef de voûte de l'éducation qu'il donne : il donne à la vie et au monde promotion après promotion de jeunes gens en qui il a allumé la flamme immortelle, la religion de l'humanité (4). Or voici que des malheurs répétés et inexplicables fondent sur lui : la rougeole, et l'incompréhensible négligence d'une infirmière éprouvée, tuent deux jeunes élèves; une explosion au laboratoire de chimie tue un professeur; un dortoir brûle, deux autres enfants périssent; l'homme d'affaires de Huss spéculait avec son argent, se tue, laisse son client ruiné; la nouvelle arrive que son fils, aviateur au front,

1. Page 10.

2. Page 10.

3. Page 25.

4. Il est apparu par la suite que certains traits de Huss sont empruntés à M. Sanderson, directeur d'Oundle, à qui Wells consacrera un livre en 1924 (voir L'éducateur, chapitre XI).

a été abattu dans les lignes ennemies; sa femme en perd presque la tête; il tombe malade, dans le misérable logement meublé où il s'est réfugié pour passer l'été; le médecin diagnostique un cancer; deux membres du conseil d'administration de Woldingstanton, Sir Eliphaz Burrows et M. William Dad, songent à le dépouiller de son provisorat au profit de M. Farr, son professeur de sciences physiques. Job Huss faiblira-t-il? maudira-t-il Dieu?

Autour de son lit, une discussion s'engage — bien invraisemblable, avec un homme qu'attend le fer du chirurgien. Burrows, Dad et Farr sont les trois « amis » de Job sur son fumier. Qu'a pris Wells au livre de Job? Le cadre, la succession des événements, les noms : mais il a empli ce cadre de pensée moderne intense : il y a la même distance, du livre de Job au sien, que de l'arche de Noé à un transatlantique. Le livre de Job se compose d'un prologue (1) où sont contés les malheurs du saint homme; d'une première discussion (2) entre lui et ses amis, dont le thème commun est que la pensée de Dieu est impénétrable, et que les malheurs du juste cachent une intention de sa part; d'une seconde (3), dans laquelle Elihu, fils de Barachel, rabroue vertement l'un et les autres, Job pare qu'il se justifie lui-même plutôt que Dieu, les autres parce qu'ils n'ont pas trouvé de réponse, et pourtant condamnent Job; enfin (4), tous s'inclinent, y compris Job, et le Seigneur triomphe, sans avoir rendu compte de son caprice. Le livre de Job est un grand poème : ce n'est peut-être pas une bien longue philosophie. Les personnalités des interlocuteurs y sont peu accentuées, sans aucune précision physique; leur doctrines faiblement distinctes : d'un côté, Job qui clame : j'ai toujours été juste, et ce qui m'arrive est injuste; de l'autre, tous les autres, qui répondent que les voies du Seigneur sont secrètes : tous n'ont-ils pas raison? Job n'a pas fait le mal, Dieu lui a imposé une épreuve gratuite, il a raison de se plaindre,

1. Chapitre I, II.

2. Chapitre III-XXXI.

3. Chapitre XXXII-XLI.

4. Chapitre XLII.

d'accuser Dieu de l'avoir fait faible (1); ses adversaires n'ont pas tort de supposer là-dessous quelque fantaisie cachée. Peu de noblesse vraie, de l'un ou de l'autre côté : la sainteté de Job, n'est-ce point la morale des choses telles qu'elles sont ? bourgeois, conservateur, propriétaire, un peu pharisien, il ne comprend pas que ce qui est ne continue pas, et c'est toute sa révolte : « je suis tous les explorateurs, les chefs et les maîtres que l'homme a jamais eus », dit Huss (2) : Job ne fut certes pas de cette lignée : aucune étincelle de la flamme immortelle dans aucun de ces hommes prosternés devant l'irresponsable, « le cruel Dieu des Juifs ». On se demande ici, un peu, pourquoi, plutôt qu'à Job — qui, sur son fumier, n'a jamais passé pour un allumeur d'étoiles — Wells n'a pas remis la Flamme immortelle au poing de Prométhée — mais peut-être Job lui était-il plus familier, et l'on comprend bien pourquoi.

Par comparaison avec ceux du récit biblique, les personnages de Wells sont nettement différenciés (3). Son chirurgien, Alpheus Mengo, sans prototype dans Job, n'est qu'un professionnel aveugle, qui intervient seulement pour délivrer Huss de la tumeur qui l'empoisonnait. Mrs. Huss n'est qu'une mère folle de désespoir, et ce n'est pas elle qui dit à Huss, comme la femme de Job : Maudis Dieu et meurs (4); Wells, peut-être, est trop féministe pour cela : c'est « une voix » anonyme que Huss croit entendre lui donner ce conseil (5). Des trois amis, c'est Dad — Bildad le Shuhite — qui est le plus durement traité : ce fabricant d'automobiles et d'aéroplanes, ce « fox-terrier industriel des Midlands », est représenté comme lent d'esprit et lâche : sans pensée personnelle, il se manifeste généralement par des « hem » et des « hum », de petits gestes dénégateurs, des signes de tête, des a parte, des approbations données à ses compagnons; lors-

1. Chapitre X.

2. Page 225.

3. Nous les examinons dans l'ordre d'importance croissante.

4. II, 9.

5. Page 49.

qu'il ouvre la bouche, c'est pour faire entendre des platitudes : chacun doit faire sa tâche, il faut être soi-même, on doit prendre le monde comme on l'a trouvé; le grand danger de l'éducation tel que l'entend Huss, c'est, dit-il, qu'elle « donne des idées aux enfants » (1); et son insignifiance est confirmée dans le rêve final de Huss, où il lui apparaît comme « le petit homme à la tête couverte d'une sorte de capuchon » (2). Farr, aussi, — Zophaar le Namathite — durement traité, est d'une malignité plus active: professeur de sciences à Woldingstanton, aspirant à remplacer Huss comme directeur, il est le seul qui ait intérêt à sa ruine: or il ne pense pas qu'il y ait dans le monde autre chose que des intérêts: ennemi du socialisme, il est le profiteur du désordre: nul n'est plus cruellement dépeint dans la vision finale, où on lui refuse même la propreté personnelle : « l'avide et grossier visage de l'homme au linge sale, c'était Zophaar le Namathite » (3). Pour Burrows — Eliphaz le Temanite (4) — Wells a un peu plus de condescendance : il porte la parole pour le trio, il est instruit et raffiné, il cite Milton, il n'a pas l'aigreur des autres, même lorsqu'on l'attaque violemment : représentant classique de la respectabilité britannique, sûr que Dieu fait bien ce qu'il fait, il essaye de se sauver par les vertus du gentleman; sa crédulité, son acceptation de faits de spiritisme incontrôlés, son naïf récit de l'intervention quasi-surnaturelle — une voix ! — qui l'a arrêté au bord d'une affaire fructueuse mais malhonnête, ne sentent pas trop l'hypocrisie : le personnage est borné, mais honnête : c'est lui, malgré son opposition à Job, qui est peut-être le plus biblique, le plus prêt du contentement de soi du saint homme.

Le matérialiste Docteur Barracks — c'est Elihu, fils de Barachel — et il a perdu une jambe à la guerre — est l'adversaire véritable

1. Page 58.

2. Page 221.

3. Page 221.

4. Il est fabricant de blocs d'aggloméré pour la construction — idée favorite de Wells — les « Temanite blocks ».

de Huss, et c'est entre eux que se déroulent les principales passes d'armes. Malgré sa profession de foi agnostique — « je suis un homme qui accepte entièrement la limitation de l'intelligence humaine, prend le monde comme il le trouve, se prend comme il se trouve, et refuse d'aller plus loin » (1) — il a une doctrine : c'est en réalité un simple moniste : on ne le lit pas sans penser invinciblement à Le Dantec : des formules comme « la lutte universelle » et « l'égoïsme base de toute société » suffisent à représenter sa pensée : moniste, fortement persuadé de l'origine physiologique des émotions, de l'origine matérielle et de l'évolution des notions de droit (2), soupçonné à juste titre par Huss de penser que l'idée de Dieu elle-même est sortie par évolution du cosmos (3), il a beau chercher en lui-même, il n'y trouve point le Dieu de Huss, et ne l'a, selon la phrase célèbre, jamais rencontré sous son scalpel : « Dans les cœurs des hommes, j'ai trouvé des malformations, des ossifications, des caillots, de la dégénérescence graisseuse : jamais un Dieu(4) ! » Il met sa foi dans le fait (5). Wells sait bien que c'est un antagoniste plus redoutable que les trois conservateurs alliés — que le matérialisme est l'ennemi vrai de sa foi : et il sera rude pour lui quand Huss l'apercevra, lui aussi, sous son aspect éternel : « ce jeune homme, dont le visage semblait un poing, assis là, les jugeant tous insolemment avec un air de fausse humilité ... » (6).

Seul en face de cette coalition, Huss n'a que sa foi — car, il le reconnaît, il ne peut leur opposer qu'une foi : « Ce que je suis en train de vous dire n'est pas tant ce que je crois que ce que je sens » (7). Il suffit, pour comprendre sa position, de remarquer que par la date il est placé entre la découverte de Dieu l'Invisible Roi et l'*Esquisse de l'Histoire*. D'une part, il ne peut plus se

1. Page 154.

2. Page 157.

3. Page 213.

4. Page 155.

5. Page 155.

6. Page 221.

7. Page 213.

contenter de voir en Dieu « simplement une personnification de la bonne volonté qui est en nous tous » (1), comme le lui suggère Barracks : il veut absolument un Dieu extérieur : « cet esprit qui est en moi, ce feu que j'appelle Dieu, a été allumé, je ne sais comment, mais comme s'il était venu du dehors... » (2); et d'autre part, le salut de l'homme lui semble devoir venir d'un enseignement de l'histoire qui mette en lumière l'identité de toute vie, l'unité essentielle de l'espèce : or Wells va se mettre à l'œuvre, s'il n'y est déjà, pour composer la Bible nouvelle. D'où la foi obstinée de Huss dans la vertu de sa vie, la grandeur de sa mission, l'heureuse issue de son aventure, le caractère transitoire de l'épreuve commune imposée à l'humanité : et les événements justifient sa foi : le « cancer » n'était qu'une tumeur non maligne, il hérite d'une nouvelle fortune, retrouve la direction de son établissement, et sa tâche sacrée, son fils se trouve n'avoir été que prisonnier, l'affection de sa femme lui revient, les armées alliées balayent l'ennemi hors de France : au moment où va s'ouvrir le Congrès de Paris, toutes les espérances sont permises : Job Huss et le genre humain ont triomphé de l'épreuve, parce qu'ils n'ont jamais perdu courage.

1. Page 212.

2. Page 212.

CHAPITRE X

LA FOI

« I believe — passionately, as a doubting lover believes in his mistress — in the future of mankind ».

The Future in America, p. 64.

« Socialism — is all the religion that I have ».

Préface à l'édition russe des œuvres de 1909;

T P's Magazine, 1912.

Que Wells ait commencé par être, au point de vue religieux, un robuste mécréant rationaliste, c'est ce qui n'est guère douteux : sa révolte contre les tentatives faites, dans son enfance, pour lui imposer un protestantisme rigide, fut violente. Le conflit presque véhément qui s'élève entre Georges Ponderevo et toute la pieuse famille de son cousin le boulanger Nicodème Frapp, terrible non-conformiste à qui on l'a confié après l'avoir banni de Bladesover, donne une indication indirecte sur la réaction du jeune homme contre l'atmosphère religieuse de son milieu : un peu effrayé de sa propre témérité, Georges scandalise ses deux bigots cousins, dont on lui fait partager le lit, en niant Dieu, l'enfer, la damnation : aussi leur père ne tarde-t-il pas à se débarrasser de cet hôte abominable. Nous avons, d'autre part, une indication directe indiscutable : s'élevant contre la perversion qui fait de Dieu le croquemitaine au service de la bonne d'enfant, Wells dira : « Lui et son enfer furent le cauchemar de mon enfance... pendant bien des années, le nom de Dieu n'a rien signifié pour moi que la hideuse cicatrice laissée dans mon cœur par un effroyable démon » (1). De l'absence

1. *God the Invisible King* : II, *Heresies* : *God and the nursery-maid*, page 53.

presque totale de tout élément religieux dans aucun écrit antérieur à 1901, du ton, scientifique et spéculatif, qui domine cette période, on est donc amené à conclure, avec une forte présomption, que Wells n'a connu alors qu'une vigoureuse indifférence en matière de religion, celle, si souvent, du naturaliste et de l'étudiant en médecine : Wells, non plus, n'a rencontré ni Dieu ni âme, ni sous son scalpel, ni dans le cours de l'évolution : l'ange même de *La Merveilleuse Visite* n'a rien d'angélique au sens religieux du mot : ce n'est pas un Ange du Seigneur, mais un abitant d'Utopie égaré sur notre terre. La route qui mène de ce rationalisme initial à la crise de mysticisme de 1916-1917 passe par la religion positiviste de l'humanité : certains veulent même qu'elle ne s'en soit jamais écartée, que ce mysticisme ne soit qu'une affectation, et qu'il n'y ait rien d'autre, au fond, chez Wells, que chez Auguste Comte : en tout cas, l'hostilité contre le Dieu personnel offensif de la bonne d'enfant — Wells, comme Nietzsche, aura été toute sa vie « en état de réaction contre ses tantes » (1) — ne s'est jamais démentie.

Wells n'a jamais fait profession de positivisme, et aucun de ses écrits n'accuse de dette directe envers l'école positiviste anglaise et son chef, Frédéric Harrison ; et pourtant sa pensée entière est fortement imprégnée de positivisme : au point de vue religieux, on est justifié à dire qu'elle n'est que positivisme, ou presque : c'est presque à son insu que cette atmosphère l'a pénétré, avec tous ceux de sa génération. « Il est difficile pour la génération actuelle », dit un contemporain de Wells (2), « de comprendre combien fut grande la place occupée dans l'esprit des jeunes hommes des années quatre-vingt par la religion qu'avait inventée Auguste Comte » : un abîme, explique-t-il, se creusait à ce moment entre la génération des parents,

1. L. E. Binns : *Mr. Wells' invisible King* (juin 1919) : III, *The strength of the invisible King*. Pour M. Scott Holland : *Creeds and Critics* (octobre 1918), cette bonne d'enfant n'est jamais qu'un mythe.

2. E. Pease, *History of the Fabian Society*, chapitre I.

encore fortement attachée au premier livre de la Genèse, et celle des enfants, nourris de Darwin et de Huxley — la sienne, et celle de Wells : à ce conflit, Comte apportait la solution, la Religion de l'Humanité : elle fut prêchée en Angleterre aux réunions de Conduit Street et de Newton Hall : et, si l'on se détourna assez vite des parties constructives, entachées de ridicule, la partie critique garda sa valeur. Les livres qui ont eu le plus d'influence sur Wells sont *Le Service de l'homme*, de Cotter Morison, et *Le martyre de l'homme* de Winwood Reade (1) : le premier, qui nous intéresse ici, est d'inspiration positiviste indiscutable : publié en 1887, réédité par la Rationalist Press Association, précédé d'une introduction de Frédéric Harrison lui-même, il conserve, justement, la partie critique du positivisme avec l'idée centrale que c'est l'Homme qui est le dieu qu'il faut servir : or, interrogé par M. Simon Pure, correspondant de Londres du *Bookman*, avec d'autres écrivains célèbres, sur son livre de chevet, Wells a désigné celui de Cotter Morison. Il n'est donc nullement surprenant qu'on puisse reconnaître dans la religion de Wells, depuis qu'il s'en est fait une, et quelles qu'aient pu en être les variations superficielles, tout simplement la bonne vieille Religion de l'Humanité (2).

Il l'a proclamée sienne à différentes reprises, de façons diverses et avec des variations, au cours d'une montée progressive, à partir de 1901, vers une première expression systématique, les *Choses Premières et Dernières*, en 1908. On se souvient (3) qu'au chapitre VIII d'*Anticipations*, soudain, le prophète se tait et l'apôtre se met à parler : on est justifié à prétendre qu'il dit déjà ce qui est essentiel chez Wells : on s'aperçoit en effet que la peinture de la déliquescence des vieilles organisations sociales et la recherche des synthèses nouvelles en préparation,

1. Voir appendices II et III.

2. C'est en particulier l'avis de W. Archer : *God and Mr. Wells* (1917), V, *When a God is not a God*. Voir plus loin.

3. Voir chapitre IV, Le Prophète.

qui font le corps du livre jusque là, ont été dominées, inconsciemment peut-être, par l'idée maîtresse que tous ces phénomènes tendent vers l'État mondial : « Il est difficile de se dérober à la conclusion que, quels que soient les désordres, les dangers, les conflits, les malentendus, les massacres qui attendent encore l'homme pendant des siècles, le processus va vers l'établissement d'un État mondial, à l'intérieur duquel règnera la paix, et y parviendra » (1); c'est, déjà, en 1901, toute la thèse de *l'Esquisse de l'Histoire*, et la même façon de l'appliquer au passé, au présent et à l'avenir (2); c'est le premier examen des moyens par lesquels pourra se faire cette « synthèse plus large », examen que le cerveau de Wells répètera et refera à l'infini (3). Dès cette époque, toute la foi de Wells consiste à croire à la venue de l'État mondial, tout le devoir religieux à y travailler ; dès cette époque aussi, ce n'est point de la masse grise amorphe qu'il attendra la révolution des temps, mais de l'action personnelle des individus supérieurement doués, à la fois, et supérieurement conscients de la grande tâche, les aristocrates (4). Ce seront d'abord ceux qu'il appelle les nouveaux républicains, dont le dernier chapitre d'*Anticipations* décrit la foi, la morale et la politique : ce sont simplement les techniciens, enfin conscients de leur rôle et de leur pouvoir ; beaucoup de choses, qui sont pour nous presque lois naturelles, l'extension provisoirement incontrôlable des déchets sociaux, la propriété irresponsable, seront devenues pour eux matière de gouvernement ; ils seront religieux : hommes de volonté et de desseins arrêtés, ils trouveront dans l'univers une volonté et un dessein arrêté : or, croire à l'ordre et non pas au hasard, c'est croire à Dieu :

1. Page 221.

2. En ce même mois de novembre 1901, le Grand Lunaire exprime à Cavor son mépris de la sottise des Terrestres, qui ne se sont pas encore réunis en un État unique.

3. Ici, les 3 grands éléments seront le système anglo-saxon, le système républicain français qui aura vaincu l'impérialisme germanique, et le système sino-japonais.

4. Voir Guyot, op. cit., *A la recherche d'une aristocratie*.

ils s'arrêteront là, ne demandant pas plus de précision dogmatique : négligeant le passé, détournés de la doctrine de la chute de l'homme, tuée par Darwin, vers l'avenir seul important, ils ne se préoccupent plus que de s'intégrer dans l'évolution, lutte d'existences pour atteindre leurs complètes possibilités et se multiplier : le triomphe de la vie est sa perpétuation, et la dissémination de sa pensée ; toute leur foi, et leur morale, consistera à rendre possible la multiplication des beaux corps et des esprits vigoureux, serviteurs de la science dans l'Etat mondial : non seulement laisser les vils et les impropres s'éteindre, mais les y encourager par des moyens légaux, en évitant surtout le crime de leur donner les moyens de se reproduire, attaquer la propriété irresponsable par les taxes et les impôts de succession, ne point souffrir de coins sombres où les vils et les paysans propriétaires puissent se multiplier et s'opposer à la mort de toutes les pestes, voilà toute la foi des nouveaux républicains. Le livre de 1903, *Mankind in the Making*, n'est qu'une application de cette même foi au problème de l'éducation (1).

On a vu plus haut (2), que les Samouraïs, agents essentiels du fonctionnement de l'Utopie moderne (3), ne sont que les nouveaux républicains retouchés sous l'influence de M. et Mme Webb, aux yeux de qui *Anticipations* ne reconnaissait pas suffisamment la nécessité d'une classe gouvernante spécialisée. Rien n'est plus utile, et même indispensable, dans une religion, qu'un ordre pour la défense et la propagation de la foi : il nous semble qu'on est injuste envers Wells en insistant trop sur ce que son ordre peut avoir de commun, au point de vue de la doctrine, avec tous les ordres religieux ou aristocratiques de tous les temps, le Bushido, les Jésuites, les chevaliers de Malte ; c'est une erreur à laquelle, du reste, lui-même invite peut-être par son choix du nom de Samouraï ;

1. Voir chapitre XI, L'éducateur.

2. Page 216.

3. Voir chapitre XII, L'utopiste.

c'est une erreur, surtout, de parler à ce sujet du Surhomme, uniquement préoccupé de lui-même, et totalement indifférent, bien plutôt hostile, au service public. Plus simplement : à une religion il fallait un ordre : on en connaît les caractéristiques, nullement empruntées à aucun autre ou à aucune conception étrangère, mais logiquement déduites de l'idéal à servir : culture des parties nobles de soi et compression des parties viles par tout un système d'abstinences et de pratiques positives (1), le tout mis au service de l'État mondial — et tout d'abord, peut-on penser, de sa réalisation — qui aura pour tâche essentielle de permettre aux meilleurs cette même culture, aux moins bons, pour le moins, la sécrété d'un bout à l'autre de la vie.

1908 est la première année culminante dans l'histoire de la pensée de Wells : c'est là qu'aboutit la première courbe d'apostolat qui a commencé à se dessiner en 1901 ; c'est, en même temps que l'année de *Mondes nouveaux à la place des anciens* (2), l'année de *Choses Premières et dernières* (3). On pourrait penser avec quelque vraisemblance que s'il n'y avait pas eu la guerre ce livre serait demeuré le code de la foi wellsienne : il y a eu là un sommet que Wells n'aurait peut-être pas dépassé : la rencontre de cette « confession de foi et règle de vie » avec le manuel de socialisme pratique qui l'a précédée de quelques mois correspond à une pleine maturité de la pensée, désormais cristallisée et complète : c'est dans les livres II et III, *Des croyances* et *De la conduite générale*, que nous en trouvons les

1. Les Samourais, essentiellement, doivent entretenir leur corps et leur esprit en parfaite condition, sauvegarder leur dignité personnelle en ne rendant ou n'acceptant pas de services personnels, n'exercer aucune profession qui comporte l'exhibition ou la recherche du gain, être, au contraire, des « techniciens » de quelque espèce, s'astreindre à la lecture d'une sorte de bréviaire, et à une retraite annuelle dans la solitude de la nature : avec, comme clef de voûte de leur foi, le maintien et le développement de l'ordre social harmonieux dans l'État mondial et le progrès de la science. V. *Modern Utopia*, chap. IX, et Guyot, op. cit., *A la recherche d'une aristocratie*.

2. Mars.

3. Novembre.

parties religieuses : nous en avons étudié plus haut (1) la partie philosophique.

Il n'est nullement surprenant, et il est essentiel de faire d'abord remarquer, que Wells prélude à l'exposé de ses croyances par une réserve de principe qui en atténue fortement le caractère, et les lave par avance du reproche de dogmatisme; il est simplement naturel chez un pragmatiste que cette réserve soit exprimée : dans ce mode de pensée, toute croyance est nécessairement quelque chose de relatif et de personnel. Il nous faut certes, des croyances, qui nous guident dans l'action; mais, dit Wells (2), « je fais mes croyances telles qu'il me les faut; je n'essaie point de les extraire des faits comme un physicien ses lois; je les fais de telle façon et non de telle autre, juste comme un artiste fait un tableau de telle façon et non de telle autre; je crois que c'est ainsi que nous faisons tous nos croyances, mais que beaucoup ne s'en aperçoivent pas, et prennent leurs croyances pour des faits perçus et prouvés... J'adopte certaines croyances parce que j'en sens le besoin, parce que, de façon souvent non analysable, je sens qu'elles sont justes, parce que, à leur défaut, n'est possible qu'une vie chaotique qui me répugne; ma croyance en elles repose sur ceci qu'elles sont opérantes pour moi, et satisfont mon désir d'harmonie et de beauté; si on veut, ce sont des principes arbitraires qu'il me plait d'imposer à mon univers; mais je ne peux continuer à les lui imposer que si elles résistent à l'épreuve de l'expérience : mon univers seul a contre eux un veto. Mais bien que mes croyances soient d'origine arbitraire, elles ne sont pas nécessairement individuelles; dans la mesure où nous sommes tous semblables nous pouvons être amenés à penser et à croire de même : d'autres esprits fonctionnent comme le mien; et bien que mes croyances soient arbitraires, chaque jour où elles satisfont l'épreuve de l'expérience, chaque personne nouvelle qu'elles satisfont,

1. Chapitre I.

2. Op. cit., bk I, *Metaphysics*, § 11, *Of beliefs*.

sont un jour, une voix de plus, pour montrer qu'elles correspondent à quelque chose de véritable et de réel jusqu'à ce point ». Il n'est personne qui ne reconnaisse là, instantanément, un corollaire inévitable du pragmatisme, ou plutôt encore une définition du pragmatisme lui-même; il est presque inutile qu'on nous informe que cette attitude est « dans l'esprit de William James » (1), ou qu'« on en trouvera un long commentaire dans l'œuvre de Bergson » (2); cet aveu fait nécessairement partie de la profession de foi de tout pragmatiste : « dans la pratique », dit, de son côté, M. F. C. Schiller, « un système métaphysique, quelles que soient ses prétensions initiales à la pensée pure et à l'absolue rationalité, est toujours, en fin de compte, la vision personnelle de l'univers d'un homme particulier; et « la soif métaphysique », souvent si forte chez les jeunes gens, n'est que le désir de dire à l'univers ce qu'on en pense : cela peut du reste en valoir la peine si c'est bien dit » (3). A vrai dire, il est peut être superflu de rattacher ici encore Wells au pragmatisme récent : nous avons dit plus haut (4) que dès 1891, en redécouvrant l'Unique, il avait en même temps redécouvert le caractère individuel des préceptes moraux, et répudié toute prétention de leur part à être valables pour un autre que celui qui les découvre, s'ils n'arrivent pas à s'imposer d'eux-mêmes à cet autre. Remarquons, du reste, que cette prétention de ne valoir que par ses propres mérites n'est pas réservée au seul pragmatisme, et que même les religions les plus révélées désirent convaincre la raison — l'infirme raison ! — de l'individu : aussi, que Wells, prédicateur ardent, prêche ardemment cette religion « individuelle », s'efforce de la communiquer à beaucoup d'autres individus, et y réussit du reste : qu'il n'est donc point, en cela, différent des prêtres des religions révélées, qui tous pensent que la vérité s'imposera à leurs caté-

1. Van Wyck Brooks, op. cit., chapitre IV, *New Republican Philosophy*.

2. R. Seguy, art. cit.

3. Préface à l'édition de 1910 de *Riddles of the Universe*.

4. Pages 34, note 1, et 35, note 1.

chumènes comme à eux-mêmes; et qu'il rentre donc parfaitement sous la définition du mysticisme donnée par F. D. Maurice, dans *The Kingdom of Christ* : « la tendance à attribuer à certains sentiments, états d'âme et attitudes de l'individu, le caractère sacré qui n'appartient qu'aux vérités d'ordre universel, et qui peuvent être universellement mises à l'épreuve » (1). Au fond, un pragmatiste rigoureux se contenterait de sa vérité, sans tenter de la communiquer à personne, puisqu'elle n'est valable que pour lui : ce ne ferait pas là l'affaire de Wells !

Cette réserve faite, le premier acte de foi de Wells est que lui-même, l'univers et toutes choses, sont importants : qu'ils ont un rôle à jouer dans un plan d'ensemble, que ce n'est point le chaos qui est roi : mysticisme ? si l'on veut : il acceptera l'épithète (2). Usera-t-il, pour désigner l'auteur de ce plan d'ensemble, du nom de Dieu ? Si l'on veut : des expressions comme la Volonté de Dieu, la Main de Dieu, le Grand Chef, ont pour lui une grande séduction ; elles sont dangereuses, certes : « pourtant, j'admets que par instants l'impression qu'il y a une personnalité dans l'univers est très forte... par instants, dans le silence de la nuit, dans de rares moments de solitude, je sens une sorte de communion entre moi-même et quelque chose qui n'est pas moi-même... Pourtant, je ne dis guère : Dieu, même en parlant de ces moments, et quand je le dis, on doit comprendre que je parle d'une personnification entièrement différente d'une personnalité humaine » (3). Ici, Wells intercalera, en 1917, une note très importante : « Je m'exprimais ainsi en 1908. Depuis, j'ai éclairci une certaine confusion entre Dieu l'Auteur du Plan et Dieu la Présence dans le Cœur. C'est la principale différence intellectuelle entre ce livre et son successeur de 1917, *Dieu l'Invisible Roi* » : explication fort nécessaire : car l'expression de « communion entre moi-même et quelque chose qui n'est pas moi-même » est bien de nature à créer

1. Cité par L. E. Binns, *Mr. Wells' Invisible King*, chapitre IV.

2. § 1, *My primary act of faith*.

3. § 2. *On using the name of God*.

la confusion, en effet, étant complètement dans le ton de la croyance au dieu personnel, celui de 1917; mais il n'y a là rien qui puisse nous surprendre, puisque nous avons relevé plus haut (1), dès 1903 la croyance sinon au dieu personnel au moins au dieu fini : au fond, il est difficile de se dérober à une expression aussi précise, même en l'expliquant par une confusion : il est difficile, toutefois, de s'inscrire en faux contre Wells lui-même; son Dieu, donc, en 1908, n'était pas un Dieu personnel.

Suis-je déterminé ? Suis-je libre ? Il est possible que le déterminisme soit la règle du monde, comme il est possible qu'il y ait une quatrième dimension; mais je ne m'aperçois ni de l'un ni de l'autre fait; dans la pratique je suis libre et responsable, et c'est cela seul qui compte (2). Qui suis-je, que suis-je ? essentiellement, un cercle de pensée et d'expérience, qui oscille constamment aux alentours de la région où se rencontrent le monde extérieur, qui, clairement, n'est pas moi, et dont il me semble que mon corps fait partie, et ce monde intérieur, non spatial, et seulement vaguement lié au temps, d'où sortent mobiles et tempêtes d'émotion, monde obscurément associé à ma conscience proprement dite : ce monde extérieur m'est commun avec d'autres êtres, ce monde intérieur est semblable mais non identique au leur : mon monde intérieur est comme une portion de ce monde extérieur, mise à part dans une caverne, et moi, ce qui est essentiellement moi, je suis comme une lumière et un gardien, à l'entrée (3). Que dois-je faire ? Le problème du choix entre les divers mobiles qui nous entraînent à l'action est le vrai problème de la vie : mon choix, à moi, est tout fait; je les accepte tous : je n'en élimine aucun : je me refuse à toute auto-amputation; que sont-ils, en somme ? corporels, d'abord : je ne suis ni un ascète ni un sensuel : je me refuse à la bauge du porceau autant qu'au tonneau de Diogène : je veux, avant

1. Voir page 44.

2. § 3, *Free will and predestination*.

3. § 4, *A picture of the world of men*.

tout, cette sensation du bien-être physique qui résulte de l'exercice harmonieux de toutes les facultés physiques; le sens de la beauté vient ensuite, et arrive même, pour moi, à se confondre avec ce bien-être : je ne vois pas pourquoi on ne parlerait pas de belle bière ou de beau fromage; ajoutez une curiosité universelle, et, si l'on veut, hypertrophiée chez moi — et chez bien d'autres; un sain besoin d'affirmation de soi devant les autres, un orgueil utile et salulaire : voilà mes mobiles essentiels, et tout le reste n'est que suggestion ou imitation, fruit de la vie sociale (1).

Qu'est-ce que la religion d'un homme ? C'est la simplification de ces mobiles multiples et souvent contradictoires, la découverte d'un principe qui permette d'en faire la synthèse, et qui soit comme la clef de voûte de sa vie (2). Ce principe, je l'ai trouvé, pour moi, dans cette découverte que l'individu passe et que la race reste, et que c'est donc simplement sagesse que subordonner l'individu à la race : il n'est de réalité que dans le Grand Etre de l'Humanité; et le fait essentiel de l'histoire du genre humain, c'est la continuité de ses progrès dans la conscience de soi en tant qu'être collectif (3) : la solitude de l'individu est une illusion : chacun est fils et père de toute la race, puisque, en remontant ou en descendant de quarante générations seulement, il se trouve pour ancêtres ou pour descendants, pour une faible part, tous les hommes : « la race coule à travers nous, la race est le drame et nous sommes les incidents » (4). Mysticisme ? ici encore, j'accepte le mot : « hors de la terre qui nous a nourris, nous allons, vers le Pouvoir et la Beauté » (5). Le devoir est donc fort clair : je suis partie du Grand Etre, donc je dois avant tout contribuer à rendre plus claire sa conscience de lui-même (6). Est-ce dire que je crois à l'immor-

1. § 6, *A Review of Motives*.

2. § 7, *The synthetic motive*.

3. § 8, *The Being of Mankind*.

4. § 9, *Individuality an Interlude*.

5. § 10, *The mystic element*.

6. § 11, *The synthesis*.

talité personnelle, ou que je la désire ? Non certes : j'en serais confus et embarrassé : « Je suis une enceinte provisoire en vue d'une fin provisoire ; une fois celle-ci atteinte, mon crâne, mes dents, mes idiosyncrasies, mes désirs, se disperseront comme les poutres d'une baraque après la foire » (1).

Il est, dans l'ordre religieux, un grand fait au sujet duquel je ne peux pas ne pas m'interroger : le christianisme. Je ne me sens point d'antagonisme envers lui : mais sa théologie n'a point, pour moi, d'attrance : la fable miltonienne, les divinités de la chapelle Sixtine, la Trinité de William Blake, me parlent aussi peu qu'une idole océanienne : c'est trop petit pour moi ; cela me fait l'effet des dessins de mon plus jeune enfant. Mais on est sauvé par le Christ, me dit-on ? C'est possible pour certains : pas pour moi : il m'est incompréhensible, parce que sans faiblesses ; celles du pauvre Oliver Goldsmith, dans ma jeunesse, eurent pour moi un grand attrait : quand j'y songe, je sens ce que j'attendrais d'un « Sauveur » ; le Christ ne me donne pas cela : un seul instant, dans son cri de désespoir au Jardin des Oliviers, il descend à ma portée : du reste, combien de « Chrétiens » qui, comme moi, le sentent insaisissable, et se rabattent sur un Sauveur plus accessible, Marie ou les saints(2) ! Et de la même manière, je tiens toutes les autres religions pour vraies, pour ceux qu'elles satisfont : avec moins de goût personnel pour celles de l'Inde, puériles avec leur âme sautant de corps en corps sans garder son identité, que pour l'esprit d'agression, de discipline et de soumission de l'Islam, si manifestement prêché par Kipling, à la moderne, et avec la mécanique en plus (3).

Voilà ce que je crois : que faut-il faire ? (4) La question se pose naturellement, car la conduite dérive de la croyance, sans contrainte ; une religion entraîne une morale (5). Qu'est-ce que

1. § 12, *Of personal Immortality*.

2. § 13. *A Criticism of Christianity*.

3. § 14. *Of Other Religions*.

4. Livre III, *Of General Conduct*.

5. § 1. *Conduct follows from belief*.

le bien ? la soumission de l'individu à l'espèce; le mal ? sa révolte (1). Et c'est ici que nous rencontrons l'aspect religieux et presque mystique du socialisme de Wells, dont l'essence est « la subordination de la volonté de l'individu égoïste à l'idée d'un bien-être de la race, réalisé par un état organisé sous Dieu », ou encore « un pas que nous faisons tous pour réaliser le dessein de Dieu, l'organisation et l'unité humaine » (2); ici, la critique la plus systématique du socialisme condescendant de l'école des Webb, avec sa prétention d'élever « les inférieurs », comme s'il y avait des inférieurs ! aussi, du socialisme haineux qui prêche la guerre des classes, avec sa mesquine jalousie du loisir, comme si le loisir n'était pas la condition de la création de la beauté et de l'avancement de la science : celui de Wells voit plus loin et plus haut : vers l'État mondial, vers l'Utopie, comme les Chrétiens ont rêvé de la Jérusalem Nouvelle (3). Il faut que l'amour prenne le pas sur la haine : l'amour, c'est tout ce qui tend à nous perdre dans un dessein plus grand que nous-mêmes, tout ce qui sert la race : la haine, tout ce qui accroît notre individualité, notre séparation d'avec les autres : ce qui ne veut pas dire que le croyant se contentera de parler et n'agira point; mais son action, de confuse, deviendra consciente, elle sera mise au service de la race, elle ne poursuivra que l'égoïsme, elle sera sans haine et sans crainte (4).

Le premier devoir est donc de s'assurer les moyens d'une vie qui puisse être utile à la race, puis, ceci atteint, de s'instruire, de comprendre et de faire comprendre, de travailler à clarifier et à répandre l'idéal socialiste, de porter partout sa lumière (5). Il n'est de vies mauvaises que les vies égoïstes, uniquement occupées de fins individuelles, sans considération pour les fins collectives : toutes, quelle que soit leur forme, méritent

1. § 2. *What is good.*

2. § 3. *Socialism.*

3. § 4. *A criticism of certain forms of socialism.*

4. § 5. *Hate and Love.*

5. § 6. *The preliminary social duty.*

également l'étiquette de prostitution (1). Certes, l'idéal est le service social ; mais, dans l'ordre actuel, des formes secondaires de parasitisme sont inévitables : on ne peut renoncer à l'économie, donc au placement de l'argent et à l'acceptation de revenus non gagnés, sans compromettre son loisir, donc sa capacité d'action pour le bien de la race, et l'accès de sa famille aux mêmes possibilités pour le bien : le croyant s'y résigne, en se disant toujours que ce qu'il possède ou administre provisoirement est destiné à passer aux mains de la collectivité pour le bien de la collectivité, et doit toujours être prêt pour ce transfert (2) ; c'est le cas, en particulier, de la femme et de la mère, esclave économique de l'homme dans les conditions actuelles, dont « la meilleure méthode de conduite est de se considérer comme un fonctionnaire non reconnu, irrégulièrement commandé et mal payé » : la rébellion ouverte ne lui vaut rien : « il lui faut étudier son cas particulier, en tirer le meilleur parti possible, rester tournée vers l'avenir » (3). Certes, les associations seraient sages, de croyants qui, dans l'ordre actuel, se garantiraient mutuellement la prospérité de leurs enfants : cela pourrait amener à la paternité tant d'hommes de valeur qui refusent de se vendre à Mammon (4).

En dehors de ce cas, des groupes ou des ordres de croyants, travaillant à la propagation de la foi, sont-ils souhaitables ? Non : Wells, mûri, condamne et les nouveaux républicains, et les Samouraïs : « la seule raison qui justifie un tel ordre est l'économie et le développement de la force, et dans les conditions actuelles de telles disciplines consumeraient plus de force qu'elles n'en engendreraient : l'ordre, loin d'être une puissance, serait un isolement ». « La fraternité véritable est la fraternité universelle, sous Dieu » (5). Il y a du reste peu de chances de

1. § 7, *Wrong ways of living.*

2. § 8, *Social parasitism and contemporary injustices.*

3. § 9, *The case of the wife and mother.*

4. § 10, *Of Associations.*

5. § 11, *Of an organized Brotherhood.*

succès, dans notre monde dont le but ultime est la concentration, pour les nouvelles religions qui surgissent un peu partout, dans la période déjà constructrice qui est la nôtre : seule, une grande et terrible guerre pourrait changer cela (1). Quelle sera l'attitude du croyant envers les églises existantes ? Il les acceptera toutes, puisqu'elles sont déjà des collectivismes (2) : il évitera de faire sécession sans nécessité absolue, et s'il s'y décide, il le fera avec une franchise allant jusqu'à la brutalité : le schisme est plus grave que l'hérésie : qu'on soit rebelle ou révolutionnaire, soit : boudeur, jamais (3); mentir est chose grave, mais faire schisme est chose plus grave si l'on se retire par là la possibilité de l'action : mieux vaut accepter les formules imposées, même si elles ne sont pas entièrement satisfaisantes, que se retrancher de l'action : « l'individu doit examiner son cas, et peser l'élément de trahison et la possibilité de coopération » (4).

Restent à examiner des détails de morale pratique. Sottes sont les abstinences et les disciplines, sauf dans la mesure modérée où elles permettent de se concentrer pour l'action : « mon critère moral est l'irrégularité » : la bonne conduite est un ajustement délicat entre l'abstention et l'excès, comme une montre ne doit aller ni trop lentement ni trop vite : et si Wells était confesseur, il inviterait les pénitents coupables d'une vie « régulière » à une excentricité occasionnelle (5). Nous oublions, par larges instants, notre foi : « nous ne pouvons rester toujours à un niveau élevé de noble émotion » : certains ont besoin de prier : qu'ils prient : où ils voudront, église, montagne, mer (6). Serons-nous aristocrate, démocrate ? Mots

1. § 12, *Concerning new starts and new religions.*

2. § 13, *The idea of a church.*

3. § 14, *Of secession.*

4. § 15. *A dilemma.* Nous avons étudié, pages 293-6, les paragraphes 17, 18, 19, qui examinent l'attitude du croyant envers la guerre.

5. § 20, *Of abstinences and disciplines.*

6. § 21, *On Forgetting and the need of Prayer.*

vains, choses le plus souvent agressives : ce qu'il faut, c'est « comprendre les autres autant que possible, faire d'eux, jusqu'à l'extrême limite de votre rayonnement et de leur intelligence et de leur sympathie, des participants à votre pensée et à votre action » (1). Est-il des « dettes d'honneur », contractées par soi-même, ou par quelqu'un de qui on est responsable ? Folie, que sacrifier à un mot ses possibilités d'action pour le bien (2) : car « justice » n'est qu'un mot qui recouvre, au fond, une sèche codification de procédés reconnus comme facilitant la vie pratique : la justice n'est rien ; l'amour, seul, compte (3) : si nous avons encore besoin de telles formules, c'est que nous ne sommes encore, tous, que des élèves-maîtres, cherchant à tâtons leur chemin dans la faiblesse et l'immaturité (4) ; nous le trouverons grâce à une conception nouvelle de l'étiquette, qui, rompant avec tout formalisme, fera sa règle de l'amical bavardage (5). Enfin, ayant reconnu la complexité infinie du problème du sexe, compris qu'une seule règle ne peut convenir à la variété considérable des tempéraments, nous ferons montre de toute la largeur désirable envers ceux qui passent aujourd'hui pour des transgresseurs de la loi : certes, il faut qu'il existe une forme quelconque de mariage, une déclaration publique de l'intimité entre homme et femme : « il est ridicule de dire, comme font certains (6), que l'intimité entre deux êtres n'affecte qu'eux-mêmes s'il ne naît point d'enfant : c'est faux, car elle tend à renverser des barrières et à établir une complicité émotionnelle particulière » : mais nous ne prétendrons point imposer des enfants, ou la cohabitation continuelle, à ceux qui ne le désirent point, ni leur interdire des associations de plus de deux personnes si elles les

1. § 22, *Democracy and Aristocracy*.

2. § 23, *On Debts of Honour*.

3. § 24, *The Idea of Justice*; § 25, *Of Love and Justice*.

4. § 26, *The weakness of immaturity*.

5. § 27, *Possibility of a new etiquette*.

6. Wells lui-même dans *Une Utopie moderne !*

satisfont, surtout avec l'expédient de plusieurs domiciles : notre criterium, en tout cas, sera toujours le respect pour la passion sincère, comment qu'elle se manifeste, l'intolérance pour la simple sensualité (1).

Le livre s'achève dans un élan de mysticisme, un hymne à l'amour seul réalisateur de grandes choses, une « dernière confession » d'optimisme malgré tout, en dépit de la révolte, parfois, des choses : « J'ai écrit sans honte, de toute ma sincérité, et il est clair qu'un sourire qui n'est pas mien se joue dans mes plus véhéments passages. Le grotesque, rebelle, convulse, par dessous, la face de notre tragédie suprême et de notre suprême gravité... Derrière toute chose, je perçois le sourire qui rend tout effort et toute discipline temporaires, toute la tension et la douleur de la vie supportables. En fin de compte, je me moque d'être assis sur un trône, ou ivre ou mourant dans le ruisseau. Je vais où je suis appelé. Je suis plus que moi-même, car je suis l'Homme. En dernière analyse, je sais, sans pouvoir le prouver d'aucune façon, que tout est bien, et que toutes choses sont miennes » (2).

Quelle est, dans une religion, la chose essentielle ? Le dieu à servir. Quel dieu Wells propose-t-il de servir ? L'Etre de l'Humanité. C'est donc, au fond, un positiviste. Certes, son positivisme est fortement coloré et modifié par sa personnalité véhémente ; il est débarrassé de tout appareil extérieur de culte ; il envisage, beaucoup plus que le positivisme classique, l'Humanité en extension dans le temps, faite non seulement de plus de morts que de vivants, mais encore de tous les hommes à naître, et non pas seulement l'Humanité en extension dans l'espace, faite de tous les hommes actuellement vivants ; il a pu être retrouvé par lui en sa qualité de biologiste impressionné par la vie persistante de l'espèce à travers l'évolution, indépendamment de la spéculation philosophique : comme l'ont

1. §§ 28. *Sex* ; 29, *The Institution of Marriage* ; 31, *Conduct towards Transgressors*.

2. Livre IV, *Some personal things*.

retrouvé d'autres, impressionnés par la grande Volonté de Vivre, et Schopenhauer par exemple : mais ce n'en est pas moins, tout bien considéré, un positiviste. Ce qu'il vaut comme guide dans l'action, nous nous le sommes demandé ailleurs (1) : nous avons dit les doutes qu'il laisse sur la sagesse ou la folie de perpétuer la vie, le problème du sexe, la fusion de l'individu dans le tout, le conflit du sentiment et du besoin d'ordre, la conciliation de la foi avec les nécessités pratiques, l'attitude à observer en présence des querelles humaines, le soupçon que le sacrifice de soi de l'individu, qui n'a qu'une vie, au tout immortel, est peut-être une immense duperie ; mais risquons-nous à dire que c'est justement parce que la foi de Wells laisse et provoque des incertitudes qu'elle est une foi ; s'il en était autrement, ce ne serait qu'une constatation.

Choses Premières et Dernières n'a pas provoqué la bataille passionnée qui se livrera tout à l'heure autour de *Dieu l'Invisible Roi* : c'est que Wells n'y prétendait point avoir découvert Dieu : un seul ouvrage de quelque importance s'en est saisi pour l'examiner, celui de Craufurd (2) ; mais il est remarquable d'intelligence et de pénétration, même si on peut ne pas souscrire à toutes ses conclusions : il revendique Wells pour un chrétien sans la lettre, et en route vers la lettre. Même l'agnosticisme pragmatiste qui sert de base à la foi wellsienne ne paraît pas, à ce chrétien, sans équivalent chrétien ; en vérité, dit le livre de Job, « tu es un Dieu qui te caches » ; St-Paul est du même avis ; et Emerson, aussi, a senti le flou de toutes choses ; mais sur les points capitaux, aucun doute que Wells soit plus chrétien que bien des chrétiens orthodoxes : « le Christ règne ici *in partibus infidelium* » : les deux grands traits de la religion de Wells sont le salut et l'unification de la vie humaine : quoi de plus chrétien que des déclarations comme : « Nul ne vit pour lui seul », « Celui qui garde sa vie la perdra » ? Il répudie

1. *H. G. Wells et l'action*, Revue Anglo-Américaine, novembre 1923, pages 40-55.

2. *The religion of H. G. Wells and other essays*, by the Rev. Alex. H. Craufurd. MA, octobre 1909.

l'ascétisme, et rencontre là le christianisme véritable; l'idée de la souffrance en expiation des péchés d'autrui est latente dans tout son système; sans Dieu, il est pourtant optimiste, comme Emerson et Whitman; comme Browning et Kingsley, «il voit le bien du mal». Rien qui ne soit parfaitement acceptable à un chrétien dans cette conception du socialisme à retardement, de la guerre éducatrice, de l'amour du prochain à la ronde, de l'hostilité envers la monotonie de la vie; sur ce dernier point, Newman lui-même n'a-t-il pas dit qu'un homme est meilleur après être tombé dans quelque péché grossier? Quoi de plus chrétien, encore, que la répudiation de l'avari- cieuse justice, la proclamation de la supériorité de l'amour? La femme adultère, et l'enfant prodigue, et St-Paul, et vingt passages de l'Écriture, parlent le même langage; s'il y a eu, dans l'histoire du Christianisme, une période où «la justice» l'a emporté sur Dieu, comme le Destin sur Zeus, elle est terminée, et c'est l'amour qui règne: non qu'il ne faille d'abord être juste avant d'être généreux: le sou de la simple justice vaut mieux que la pièce d'argent d'une fausse charité; ne jetons donc point de sitôt la justice par dessus bord. Quel chrétien, enfin, ne reconnaît la folie de la sécession pour des dissentiments superficiels? Grand Cœur, dans l'allégorie de Bunyan, allait assez lentement pour ne pas décourager Faible-Courage, et Facile-à-s'arrêter: ce qu'il faut au chrétien, aussi, ce n'est pas la conformité silencieuse, mais l'action, du dedans, des plus sages sur les frères moins sages. Wells ne veut point de sécession, même hors de la peu vivifiante Église anglicane; Wells approuve la prière — sans qu'on comprenne qui ou ce qu'il peut bien prier; sans prendre au sérieux ses fantaisies sur le thème polygame, reconnaissons en Wells un chrétien.

Mais par contre, il est évidemment tout un côté de sa position qu'un chrétien ne peut approuver. Wells reconnaît un plan dans l'univers, et il ne veut pas admettre l'esprit qui en est l'auteur: ayant fait la plus difficile découverte, il se refuse à en accepter le nécessaire corollaire. Qu'est-ce que ce sourire

qu'il perçoit, à la dernière seconde, sous le masque des choses? Celui d'une sagesse et d'une sympathie conscientes, ou celui, sans aucun sens, d'une puissance inconsciente, souriant à ses rêves (1)? Pourquoi Wells recule-t-il devant le nom de Dieu? A t-il peur de trop d'anthropomorphisme? Mais nous-mêmes, Chrétiens, ne prétendons pas connaître Dieu, mais seulement avoir de lui des aperçus conditionnés par notre nature : le pragmatisme ne nous fait pas peur : on nous dit que l'homme est la mesure de toutes choses? mais nous savons bien que « le royaume de Dieu est en nous »; le pragmatisme, en jugeant toutes choses par leurs résultats, implique la croyance que l'univers est un système rationnel, et non un chaos : et, donc, même du point de vue pragmatiste, Wells a tort d'écarter le Dieu personnel, et l'immortalité : c'est pour nous-même que nous voulons la bénédiction de la vie, le sot sacrifice de soi aux générations futures ne peut nous satisfaire : les meilleurs de notre race, ceux qui croient à la vie future, seraient-ils aussi les plus trompés? ce serait une erreur de l'évolution. Wells parle comme si la vie sur la planète devait durer toujours : « Je crois au grand et grandissant Etre de la Race... à la vie immortelle du sang et de la race... » : c'est une erreur scientifique : le monde finira, la vie finira : et alors, où sera la race (2)? S'il n'est pas de vie future, tout est rapetissé et glacé; et ainsi, le pragmatisme revient à l'immortalité, par un suprême acte de foi dans la raison de l'œuvre divine, et donc à Dieu.

Et Wells, encore, ne connaît pas le vrai Jésus, que lui cachent les églises : qu'il relise les évangiles! que n'a t-il pu entendre le Sermon sur la Montagne! Il saurait combien sont injustes les deux reproches principaux qu'il lui adresse; il est faux qu'il ait été triste : c'est une grande figure joyeuse; il est faux

1. Nous donnons, pour nous, à ce mot « smile », un autre sens, et croyons qu'il s'agit ici d'une rentrée de l'Esprit comique, qui vient troubler un instant la certitude de l'apôtre (revoir le passage plus haut, page 377).

2. Wells a dit bien souvent que, quand cette planète ne serait plus habitable, nous passerions sur une autre.

qu'il ait été sans faiblesse, inhumain : il eut, en lui, la capacité de commettre le péché, il comprit donc la tentation des autres : il est le Bon-Pasteur : religion trop élevée ? ce fut d'abord une religion de prolétaires, et pire : et Cotter Morison en a justement au Christ parce qu'il est spécialement l'ami des pécheurs. Cette confession de foi de Wells ne peut donc être que provisoire : ou elle reviendra au théisme, ou elle se dissoudra : ce « schème » du monde, qu'il prétend reconnaître, c'est l'Esprit du monde ou son agent : sinon, quand la planète touchera à sa fin, le « schème » ne se justifiera plus : sans Dieu ni vie future le cosmos n'est que beaucoup de bruit pour rien : Wells retrouvera Dieu.

La prédiction de Craufurd s'est très largement réalisée : pas absolument dans le sens où il l'entendait ; mais il est certain que Wells a restitué à son dieu de 1917 beaucoup de la personnalité qu'il lui refusait en 1908 : au lendemain de 1908 commence une nouvelle montée, après un court palier, vers *Dieu l'Invisible Roi*. « Entre 1908 et 1915 », écrit Wells (1), « j'ai écrit et publié quatre romans, qui tous cherchaient à présenter un « croyant » à l'œuvre : on les a appelés, avec une certaine justice, je l'avoue, ma « série des fats », et je confirme plus que je n'atténue en faisant remarquer leur distant cousinage avec M. Chester Coote, de *Kipps* : ce sont Remington, Stratton, Trafford et Benham. Si le lecteur a la générosité d'en lire aucun, il trouvera les deux derniers les plus intéressants, surtout le dernier. Benham finit par comprendre nettement qu'il est un fat, il est au bord de l'idée que le monde a besoin d'un Roi Invisible, mais se figure encore que ce Roi sera « la bonne volonté » humaine... Leur fatuité, leur erreur et leurs désastres viennent de ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre que le désir de servir le genre humain vient d'une source extérieure, et plus grande que la bonne volonté individuelle :

1. Ajouté dans l'édition revue de 1917 de *First and Last Things*, au § 11, *Of an organized brotherhood*, du livre III.

comme un vent qui peut souffler dans les cœurs de tous les hommes, une voix qui s'adresse à tout le genre humain, non pas notre impulsion personnelle, mais une impulsion commune, l'appel de Dieu ». Les quatre fats font leur nourriture intellectuelle de *New Worlds for Old* et de *First and Last Things* : déjà, avant eux, en 1909, Georges Ponderevo cherchait le salut, et le trouvait dans le service du socialisme, de la science, et du genre humain; mais Remington est le premier à être vraiment dévoré de la « passion blanche », du désir de faire un monde meilleur, de la « passion créatrice » : avec son ami Britten, il va à Hammersmith, chez William Morris, chercher la bonne parole — comme Wells y a été lui-même : il vient peu à peu, du sens de la Tâche de l'Homme blanc, au socialisme mondial constructeur, comme plus tard Oswald Sydenham (1) : c'est au nom de son désir de bâtir la cité plus belle, et du fait qu'il écrit dans la retraite, qu'il se compare à Machiavel — qui ne fut peut-être, au fond, qu'un patriote italien : et déjà, parfois, se fait entendre chez lui la note de 1917 : « Je suis certain que le mal, dans la vie, est chose passagère, finie, comme un accident, ou comme du désordre dans la chambre des enfants : et que Dieu est mon père » (2). Les longues conversations de Trafford avec sa femme au cours de leur hivernage dans le Labrador sont des commentaires des deux livres de 1908. Stratton, lui, va découvrir Dieu dans l'Afrique du Sud, au cours de la guerre contre les Boers : lui aussi est dévoré par la passion blanche, cherche et trouve le salut, sent, par instants, qu'il est l'Homme. Benham, enfin, est, comme Wells l'indique, tout près de la révélation : « Il dit sa crainte précoce de la peur et de la vilénie, le lent développement, l'expansion et la complication de sa conception du respect de soi, jusqu'au jour où il avait compris qu'il n'y a ni honneur ni orgueil pour un homme s'il n'oriente sa vie vers des fins et des objets plus grands que lui-même.

1. *Joan and Peter*, voir chapitre XI.

2. Page 95.

Un aristocrate doit être loyal : il en a toujours été ainsi : donc, à la fois, il a besoin d'un roi, et il répudie tous les États et tous les rois. Il s'ensuivit l'idée d'un grand royaume mondial, qui remplacerait les petits États en guerre et les royaumes du présent, et la conception d'une royauté invisible gouvernant le globe entier, l'Invisible Roi, Le Seigneur de Vérité et de toute loyauté raisonnable. « Lui seul », dit-il, « peut être le ciment de notre ordre, de la nouvelle royauté, la nouvelle aristocratie qui doit à la fin gouverner la terre. Il est notre Prince. Il est en moi, il est en vous; il est latent dans le genre humain entier » (1). Wells, citant le passage, dit : « De là à un sens distinct de la personnalité de Dieu l'Invisible Roi il n'y a qu'un court pas » (2). On est presque tenté de dire que ce pas est déjà fait : dans le *Prélude*, Benham n'a t-il pas déjà dit : « Mais il y a un autre Dieu que le Dieu d'obéissance : Dieu l'immortel aventurier qui est en moi, Dieu qui appelle les hommes loin de maison et patrie, Dieu fouetté et couronné d'épines, qui sortit de la mort le corps percé de clous, et vint apporter non la paix mais une épée » (3). Il y a déjà là toute la phraséologie de 1917 : Benham, décidément, en 1915, oscillait sur le bord de la découverte (4); mais croyons en Wells : elle était réservée à Britling.

Dieu l'Invisible Roi est certes un ouvrage d'une lecture sévère : nous connaissons quelqu'un qui, ayant acheté le livre dans l'espoir d'une analogie avec *L'Homme Invisible*, éprouva quelque déception : pourtant, il ne mérite pas toutes les sévérités qu'il a rencontrées (5) : il ne faut, pour le suivre, que quelque bonne volonté. Surtout, il faut reconnaître qu'il est d'une belle sincérité dans l'indication des sources de son idée centrale, celle

1. *The Research Magnificent, The New Haroun al Raschid*, § 14.

2. *First and Last Things* (1917), livre III, § 11.

3. *The Res. Magn., Prelude*, § 10.

4. On trouve aussi (*The assize of Jealousy*, § 1) : « William James has suggested that... there may be... several or many incompatible and incommensurable gods »; ce qui est très significatif, aussi, dès 1915, pour les origines de l'idée.

5. « An idiotic religious pamphlet » : F. L. Mencken, op. cit.

que Dieu est non pas infini et tout-puissant, mais fini et limité dans sa puissance : la *Préface* et l'*Envoi* indiquent avec une loyauté absolue les origines de la pensée : « la théogonie exposée ici est ancienne » (1) : l'idée d'une lutte entre un dieu créateur infini et un dieu sauveur fini est le fil conducteur de l'histoire des religions ; elle fut familière aux Essènes, à l'Orphisme, au dualisme de Zoroastre, puis, dans le christianisme, aux hérétiques pré-nicéens, les Ariens entre autres, ensuite post-nicéens, Pauliciens, Albigeois, Manichéens, jusqu'à Shelley, qui tous ont conçu le Christ comme un rebelle contre Dieu, à la façon de Prométhée rebelle contre Zeus : c'est à Nicée seulement que fut définie l'absurde Trinité, dont on s'était si bien passé auparavant (2). Or, l'époque contemporaine est invinciblement revenue à une conception semblable : « je n'ai été que le scribe de l'esprit de ma génération » (3) ; et, plus particulièrement, Wells a été éclairé par « mon maître et mon ami, ce très grand Américain, feu William James » (4) : c'est bien entendu, des deux livres, *The Varieties of Religious Experience*, et *A pluralistic universe*, qu'il s'agit ici : le chapitre VIII, qui contient les conclusions de ce dernier livre, est particulièrement clair : et on y trouve, par exemple (5), la nette déclaration suivante : « La ligne de moindre résistance, donc, me semble-t-il, en théologie et en philosophie, est d'accepter, avec la notion d'une conscience surhumaine, celle que cette conscience n'embrasse pas tout, autrement dit, qu'il y a un Dieu, mais qu'il est fini, ou en puissance ou en connaissance, ou dans toutes les deux ». Il semble donc superflu de chercher à l'Invisible Roi de Wells une longue filiation à travers la pensée moderne et contemporaine : la franchise de Wells nous en dispense : sa nouvelle religion est un réveil de l'arianisme qu'il a entrepris sur une

1. *The Envoy*.

2. *Préface*.

3. *The Envoy*.

4. Id., voir note 4, page 383.

5. Ed. Longmans, Green and Co, page 311.

suggestion de William James. Ajoutons avant de quitter cette question qu'il pouvait trouver dès 1891, dans *Les énigmes du sphinx*, de F. C. Schiller, ceci : « La conception d'une divinité absorbée dans une félicité parfaite, immuable et éternelle, est un blasphème contre l'énergie divine, qui pouvait être permis à l'ignorance païenne d'Aristote, mais que doivent abhorrer tous ceux qui ont appris la leçon de la Crucifixion. Une théologie qui nie que l'imperfection du monde doive se refléter dans les douleurs de la Divinité se montre simplement aveugle au sens le plus profond et le plus vrai de la figure de Celui qui fut « un homme de douleurs, connaissant la peine », et sourde à l'évangile de la sympathie divine pour le monde. Le processus du monde est le processus de la rédemption, à la fois, de Dieu, du monde, et de nous-mêmes » (1). Ajoutons encore que Wells lui-même parlait déjà en 1906 d'un « Maître Ordonnateur, capitaine invisible de tous ceux qui travaillent à construire le monde, à faire le genre humain » (2); et rappelons de nouveau qu'on trouve chez lui le dieu fini dès 1903 (3).

La nouvelle religion (4) de Wells n'a pas de fondateur (5) : elle pousse partout, spontanément, chez des Anglais, des Russes, des Sikhs; et beaucoup même, qui se croient chrétiens, pensent avec elle, en Ariens. Son Dieu (6) est un Dieu personnel, fini, non l'absurde Trinité de Nicée, résultat d'une conspiration entre Constantin, Eusèbe et Athanase. L'Etre Infini (7), dont toutes les religions, sauf le bouddhisme, nous assurent qu'il a créé le monde, n'est pas Dieu : c'est, pour nous, un Etre Voilé, dont nous ne savons rien. La Force Vitale (8), la Volonté de

1. Cité, pages 228-9, op. cit., par Slosson, qui ajoute : « This conception... is remarkably like that to which Bergson was led by other lines of reasoning ».

2. *Au Temps de la Comète*, III, 1.

3. Voir pages 44 et 370, note 1.

4. Livre I, *The Cosmogony of Modern Religion*.

5. *Modern Religion has no founder*.

6. *Modern Religion has a finite God*.

7. *The Infinite Being is not God*.

8. *The Life Force is not God*.

Vivre, la Lutte pour la Vie, quelque nom qu'on lui donne, sort de l'Etre Voilé, mais n'est pas Dieu : « Dieu vient à nous... sous forme d'une petite voix tranquille en nous ». Dieu est en nous (1) : « Dieu vient, nous ne savons d'où, dans le conflit de la vie. Il agit dans les hommes et par les hommes. C'est un esprit, un esprit unique, et une personne unique; il a commencé et ne finira point. Il est la partie immortelle et le conducteur de l'humanité. Il a des mobiles, des caractères, un but. Autant que nos pauvres critères peuvent le mesurer, il est l'amour sans bornes, le courage sans bornes, la générosité sans bornes. Il est notre ami et notre frère, et la lumière du monde... » (2) On le trouve en soi (3), après la période d'incertitude que les chrétiens appellent le péché, que *Choses Premières et Dernières* appelait la recherche du salut; on hésite d'abord devant le mot : on emploie des expressions comme le Dessenin des choses, la Conscience de la Race, l'Esprit Collectif : et puis, Il vient : « plus proche que notre souffle, plus près que nos mains et que nos pieds » (4); mais ce n'est pas tout de l'avoir trouvé : que veut-Il ?

D'abord, disons ce qu'il n'est pas (5). Les hérésies sont de fausses conceptions de Dieu, et chaque classe de difficultés humaines apporte la sienne : hérésies de spéculation, nées de l'effort pour comprendre; hérésies des hommes trop intelligents, Trinité, Omniscience, Omnipotence, Omniprésence, Immaculée Conception, produits morbides de l'intelligence humaine, inconnus au Christ, nés le plus souvent de l'erreur initiale, l'abus de la logique syllogistique, le réalisme; hérésies qui font de Dieu un magicien intervenant dans nos affaires, un amant pour Mme Guyon, un châtieur de nos fautes, un croque-mitaine au service de la nourrice — alors que les enfants devraient

1. *God is within.*

2. Il songe peut-être au tableau célèbre.

3. *The coming of God.*

4. C'est, bien entendu, l'expression de St-Paul.

5. Livre II, *Heresies, or the Things that God is not.*

seulement savoir de Dieu que c'est un Grand Ami qui viendra, plus tard — hérésies, enfin, qui représentent Dieu comme prenant un intérêt quelconque aux choses du sexe, et comme légiférant en cette matière.

Qu'est Dieu (1) ? Dieu est le Courage; Dieu est une Personne, un ami, « en conflit avec l'inconnu et l'illimité, et les forces de la mort »; notre roi, notre capitaine : « aussi réel qu'un coup de baïonnette ou une étreinte ». Où est-il ? Certes, il n'a pas de corps, et le dogme trinitaire avait déjà conçu cela, malgré l'anthropomorphisme populaire : « il est de la nature de la pensée et de la volonté »; il est « non-spatial » — Kant nous a débarrassé de cela; « il est l'immortelle mémoire humaine, la croissante humaine volonté » : mais il est plus que « l'esprit collectif » : il n'est pas un agrégat, une synthèse, mais un être, comme un homme qui reste un homme si on lui coupe une jambe : il faut le sentir d'abord, et alors on le voit. Il est jeune, non pas vieux, comme le Dieu chrétien, ou Zeus : il est semblable à « une épée, cette arme propre, intelligente ». Quand nous disons que Dieu est l'amour, nous ne voulons pas dire l'amour d'homme à femme, trop proche parent de la jalousie; mais celui de mari et d'épouse éprouvés, ou l'amitié des tranchées, ou l'amour d'un capitaine pour ses soldats.

Sans s'en douter, tous les prophètes de religions sans Dieu rendent hommage à l'Invisible Roi (2). Metchnikoff, dans sa « *Nature de l'homme* », critiquant la théologie d'il y a cinquante ans, et oubliant que la biologie a restreint l'importance de l'individu pour augmenter celle de l'espèce, constate l'échec de la recherche des fins individuelles, et veut nous faire vivre jusqu'à 120 ans, avec une période finale de la vie consacrée au service public : dès l'instant où il dit sacrifice de soi, il implique Dieu, à qui se ramène toute renonciation. Mac Cabe, dans sa « *Tyranny of Shams* », ancien prêtre qui prêche une religion avec Dieu

1. Livre III : *The likeness of God*.

2. Livre IV, *The Religion of Atheists*.

en moins, admet le dévouement et le sacrifice : il admet donc Dieu. La seule différence entre ces bons altruistes et moi, Wells, c'est qu'ils sont altruistes de leur propre et faible mouvement, et que ma force me vient d'en dehors de moi. Même chez Chalmer Mitchell, traducteur du livre de Metchnikoff, « *L'évolution et la guerre* », qui dit reconnaître pour extérieure et réelle, œuvre de toutes les générations, cette loi morale intérieure qui faisait l'éternelle admiration de Kant avec le ciel étoilé, Wells assure reconnaître le Capitaine : ce sera, ici, le grand œuvre de l'homme, « *Man's Great Achievement* ». Même chez Gilbert Murray, qui veut que nous soyons avant tout des grégaires, et que ce soit la raison pour laquelle nous cherchons l'Ami, qui n'est que le Pasteur, Wells trouve au moins un argument contre l'exagération de l'importance individuelle. Et quand Sir Harry Johnston, après avoir répudié Dieu, finit par retrouver une religion qui n'est qu'un vague humanitarisme, et au fond pas autre chose que le Service de l'Homme de Cotter Morison, il oublie ce qui est essentiel dans la religion : « le développement et la synthèse des mobiles divergents et opposés à celui qui cherche le salut, et l'identification de la vie individuelle avec le dessein immortel de Dieu » : il ne voit pas que « sans Dieu, le Service de l'Homme n'est rien de mieux qu'une manie et un passe-temps, une sentimentalité, une hypocrisie, dans la prison indisciplinée de la vie mortelle » (1).

La religion de l'Invisible Roi (2) est une religion politique (3) : « il apporte au genre humain non le repos mais une épée... Il ne reconnaît rien à César... Je deviens un chevalier au service de Dieu... Rois, propriétaires, tous ceux qui ont quelque autorité, doivent être ou les frères du croyant, ou les objets de son ferme antagonisme » (4) : c'est une théocratie qu'il nous faut. La

1. Page 113.

2. Livre V, *The Invisible King*.

3. *Modern Religion a political religion*.

4. Page 116.

volonté de Dieu (1) est claire, à qui la sent : atteindre au savoir, puis « vaincre la mort », « dans l'individu par l'incorporation des mobiles de sa vie à un dessein éternel », puis « la mort qui semble menacer notre espèce sur une planète toujours plus froide, sous un soleil toujours plus froid ». Certains diront (2) : votre Vie unifiée par le Capitaine en présence de l'Etre Voilé, c'est l'homme réconcilié par le Christ avec Dieu le père : le Christ nous est inacceptable parce que crucifié : nous voulons un chef, un révolté, un actif. Les devoirs élémentaires (3), ce sont les vertus du soldat, la santé du corps et de l'esprit, pour réaliser son royaume : ce royaume approche (4) : ce sera une action paisible et coordonnée de toute la race en vue de certaines fins divines : préservation de la vie, de l'histoire et de la science de l'espèce, exploration des possibilités humaines, clarification et développement de la pensée ; l'Etre Voilé demeure au delà ; peut-être des esprits vont-ils venir qui le dévoileront : pour l'instant, il nous suffit de faire pour Dieu ce que nous faisons : nous ne sommes encore que « des oiseaux avant l'aurore » (5) : « dans quelques vingtaines d'années, la foi dans le vrai Dieu se répandra dans le monde », « dans quelques siècles seulement, le monde entier se préparera ouvertement à la venue du royaume ».

Dans ce royaume, quelle est ma place (6) ? mon rôle ? Pour-suivre l'œuvre sociale commencée : savant, sacrifier tout le possible à la recherche ; médecin, à la médecine ; artiste, à l'art — et Dieu m'inspirera ; propriétaire, me tenir pour un simple gérant, faire ma propriété le plus prospère possible, garder pour moi le minimum possible des fruits, en attendant qu'une administration publique se substitue à moi : la propriété est

1. *The Will of God.*

2. *The Crucifix.*

3. *The Primary Duties.*

4. *The Increasing Kingdom.*

5. Huss dira : des guetteurs avant l'aurore.

6. *What is my place in the Kingdom ?*

une charge dont on doit compte à Dieu : le solitaire, caché dans sa caverne avec ses scorpions, est un déserteur du devoir. Dans les conditions actuelles, il faut réajuster sa vie le mieux possible (1), en rendant utile même l'expérience du mal : avocat, choisir les causes justes, mais ne jamais abandonner son client, même si l'on s'est trompé ; ne pas se priver de la possibilité de l'action en se refusant aux loyalismes de façade (2) : abolir les serments de fidélité quand on le peut ; les prêter lorsqu'on ne peut faire autrement ; mais le prêtre (3), lui, s'il ne croit plus, doit sortir avec éclat, renoncer aux dogmes, rideaux qui lui cachent le vrai Dieu, et proclamer celui-ci. Y a-t-il des damnés (4) ? Oui, semble-t-il : des mauvais et des stupides ; mais « je suis par tempérament aussi Arminien que nominaliste » : je crois qu'on fait son salut soi-même : même les stupides et les mauvais peuvent connaître la grâce par instants, et je suis appelé vers Dieu en commun avec des gens dont les méthodes me répugnent, même l'Armée du Salut. Dieu, enfin, ne se préoccupe pas des questions sexuelles (5) : « la pureté, la propreté, la santé, ne sont rien par elles-mêmes, mais par l'usage qu'on en fait... l'épée ne doit être ni toujours tirée ni toujours à rouiller au fourreau » : Dieu, indifférent à ces questions, ne distingue pas entre homme et femme : il est légitime de rendre le mariage sacré seulement après de longues années, quand l'identification des époux s'est faite, et qu'ils sont vraiment Dieu l'un à l'autre : pas plus tôt, et pas pour tous : car l'amour sexuel est « la plus intense réalisation dont nos individualités soient capables » (6), et Dieu « est le moyen d'échapper aux limitations de l'individualité ».

1. *Adjusting life.*

2. *The oath of allegiance.*

3. *The Priest and the Creed.*

4. *The Universalism of God.*

5. *God and the love and status of women.*

6. Le sens est, clairement : « identification avec un autre être », et non « réalisation ou affirmation suprême d'elles-mêmes ».

Voici donc une religion : elle comporte, nécessairement, une conception du péché, et de la damnation (1). Qu'est-ce que le péché ? Dans l'ordre biologique (2), Metchnikoff indique que c'est l'imperfection de toute vie organique. La damnation ? (3) Ou bien le triomphe du mal sur le bien, dans la conception de Zoroastre, ou bien la punition d'une chute — l'idée du châtimement après la mort étant une post-croissance chrétienne : pour nous, serviteurs de l'Invisible Roi, la damnation consiste à ne pas trouver Dieu, à ne pas réussir « à échapper de la prison de l'ego et de la défaite de l'individu par la mort » : nous pensons, comme Swedenborg, qu'il n'est d'enfer que l'enfer volontaire que se fait chacun ; et aussi qu'on n'est damné que lorsqu'on approuve l'enfer : bref, être damné, c'est accepter les choses telles qu'elles sont. Le péché n'est pas la damnation (4) : la damnation est un état : le péché, un incident, dans lequel on peut retomber même après le salut : et « ici la prière est utile, ici Dieu peut nous aider » ; le péché, pour le croyant, est comme les accès de folie des fous qui sont sains d'esprit les neuf dixièmes du temps (5) ; croyez et vous êtes sauvé (6) : « qu'un péché soit petit ou grand, il ne peut damner un homme une fois qu'il a trouvé Dieu » : c'est, chose curieuse, exactement ce jugement d'après la foi et non d'après les œuvres que Cotter Morison reproche si fort au christianisme (7) !

Les croyants doivent-ils se réunir en une église (8) ? C'est inutile : de toutes parts, les mouvements religieux convergent vers nous (9) : l'Orient, qui n'est pas tourné vers l'autre monde, comme on croit, mais vers la vie, vient vers nous, comme l'in-

1. Livre VI : *Modern Ideas of Sin and Damnation.*

2. *The biological equivalent of Sin.*

3. *What is Damnation ?*

4. *Sin is not Damnation.*

5. *The sins of the insane.*

6. *Believe and you are saved.*

7. Voir appendice III.

8. Livre VII, *The Idea of a Church.*

9. *Convergent religious movements.*

dique, par exemple, la poésie de Rabindranath Tagore; l'Islam, aussi, moins empêtré de dogmes que le Christianisme, est un point de départ très favorable vers la foi nouvelle; partout naissent des mouvements qui cherchent « la religion sans la théologie », et qui, dans fort peu d'années, se rejoindront, comme des navires sur un même fleuve. Point d'église, donc (1), institution du reste surajoutée au christianisme: « chacun doit suivre son impulsion, et parler, à sa manière, à ses semblables », point d'église, qui tourne tout de suite à la chapelle, point d'esprit de corps, point de symbole, point de dogme: une organisation sous Dieu (2), tant qu'on voudra, pour discuter, rechercher, enseigner, instruire: même, si l'on veut, des cathédrales remplies d'objets d'art, où on puisse chercher la paix et le silence; mais jamais de formules. Et, (3) « s'il vous plaît de déclarer que l'État mondial est l'église de Dieu, comme il vous plaira »: « le monde est à Dieu et il le prend, mais lui-même reste la liberté, et nous trouvons notre liberté en lui ». Je vois la grande aube qui se lève, et le royaume de Dieu est tout proche (4).

La bataille s'est engagée instantanément autour du Dieu de Wells: dès le mois qui suivit la publication de l'*Invisible Roi*, M. W. A. Archer, un vétéran des lettres anglaises, portait le premier la parole au nom du rationalisme déçu par cette explosion de religiosité chez celui en qui il voyait encore un des siens (5). Wells n'est il pas semblable à l'astronome qui prit pour un astre nouveau une mouche dans sa lunette? En tout cas, Shaw l'a dit, c'est dans Socrate et non dans Wesley que réside aujourd'hui notre espoir: il reste du reste à prouver que le croyant de Wells soit plus heureux que le sceptique (6).

1. *Can there be a true Church?*

2. *Organisations under God.*

3. *The State is God's instrument.*

4. *The Envoy.*

5. *God and Mr. Wells: a critical examination of God the Invisible King.* Juin 1917. Issued for the Rationalist Press Association (qui édite Cotter Morison).

6. Préface.

Wells, avec son Dieu qui a « poussé » (1), renonce à donner une cosmogonie : il s'incline devant l'Être Voilé : que nous apporte-t-il ? Des mythes nouveaux à la place des anciens (2) : comment rattacher au cosmos, à l'Être Voilé, son Invisible Roi ? Wells renonce à notre noblesse, il nous laisse inutilement écraser par les idées de magnitude et de multitude : nous sommes plus grands que le cosmos par la conscience que nous en avons, et la douleur du monde est petite, car elle est dans les êtres individuels et ne s'additionne pas : il n'est de mal au monde que ce qui peut tenir dans la conscience d'un seul homme.

« Ne nous y trompons point : l'ambition de M. Wells est de prendre rang à côté de Saint Paul et de Mahomet comme l'apôtre d'une nouvelle religion mondiale » (3). Son Dieu est fini : « il a commencé et ne finira point », dit-il : quand a-t-il commencé ? Avec l'homme, soupçonne M. Archer. Il faut le trouver pour être sauvé : et quand on l'a trouvé, que fait-il ? Rien ! Il n'est pas maître des phénomènes : il se charge de réaliser l'idéal politique de Wells, et puis il entreprendra de vaincre la mort... quand il en sera capable. Ce Dieu n'est pas un Dieu (4) : c'est « cette même abstraction de ce qu'il y a de meilleur dans la nature humaine qu'on a proposé à l'adoration dans toutes les « religions de l'humanité » depuis deux ou trois générations » : et les vieilles expressions d'« esprit collectif » et de « conscience immortelle » reviennent malgré lui sous la plume de Wells. Dieu se manifeste, dit-il, par son action sur l'âme des croyants ? On ne s'en aperçoit guère ! Où était-il en juillet 1914 ? Il aurait pu, au moins, attendre le : Cessez le feu ! avant de se manifester à Wells : « on n'aurait pu choisir un moment plus heureux pour annoncer un Dieu impuissant ». La lumière du monde ? Parlons-en ! Ce Roi ne se sert point du merveilleux réseau télépathique qu'il a à sa disposition. Bref, Wells veut absolu-

1. *A god who « grewed ».*

2. *New Myths for Old.*

3. *The Apostle's Creed.*

4. *When a God is not a God.*

ment son Dieu personnel, la genèse en est inconcevable, et s'il existe il ne se manifeste point : c'est une vieille liqueur sous une nouvelle étiquette.

Dieu est le plus dangereux de tous les mots : Wells réussira-t-il à le rendre inoffensif ? Que non pas ! Voyez à quoi il l'entraîne : « Sans Dieu, le Service de l'Homme n'est rien de mieux qu'une manie et un passe-temps, une sentimentalité, une hypocrisie... » ; il parle de théocratie ; son Dieu apporte « non le repos mais une épée », expression qui vient du reste tout droit de l'Evangile : car, bien entendu, tout ceci est farci de phraséologie chrétienne⁽¹⁾, et l'idée du salut par le renoncement à soi, qui en est la clef de voûte, est purement chrétienne ; elle vient bien tard, du reste : les armées qui combattent en cet instant n'ont pas attendu la prédication de Wells pour la découvrir et la pratiquer. Et l'idée que l'immortalité de ce Dieu puisse jamais « arracher son aiguillon à la mort » de l'individu, et la lui rendre acceptable, est une duperie : Dieu est immortel ? Qu'est-ce que cela peut nous faire puisque nous serons morts (2) ?

Pourquoi Wells a-t-il fait cela (3) ? Voici : « ce dont il se soucie vraiment, c'est l'avenir de l'humanité, ou, en langage plus concret, le mieux social » ; prévoyant la faillite du christianisme et le besoin de religiosité après la guerre, il se dit : « N'y a-t-il pas ici une grande occasion de mettre la puissance motrice de la ferveur spirituelle derrière ou dans le cadre paresseux de l'idéalisme social ? Celui-ci est là, bien conçu, bien construit, mais inerte, comme un avion sans moteur. En ajoutant la chaleur du surnaturel, de l'adoration d'un dieu personnel, à la bonne vieille religion de l'Humanité, ne donnerions-nous pas à nos plans en vue d'un monde meilleur justement cet allant qui leur manque... Ce qu'il nous faut, c'est le collecti-

1. Archer relève une longue liste d'expressions.

2. Les mêmes réflexions s'étaient présentées à notre esprit (*Revue Anglo-Américaine*, octobre 1923, page 54) avant que nous connussions la brochure d'Archer.

3. *Back to the Veiled Being*.

visme teinté d'émotion : en proclamant que c'est la volonté de Dieu, en identifiant la bonne politique avec la piété extatique, nous pouvons raccourcir de plusieurs siècles la route qui mène à l'ordre nouveau ». Ce Dieu est la carotte qu'on présente devant l'âne pour lui faire tirer la charette : il est vrai que tout dépend de la psychologie de l'âne. Le malheur est que Wells se trompe absolument sur la psychologie de l'âne : nous n'entrons pas dans l'âge de la religiosité, nous en sortons : les Dieux sont morts. Pour ceux qui veulent « un maître », il y a Rome — et encore : à vrai dire, il n'y a pas de « religion » en Occident : le grand avantage du Christianisme occidental est que personne n'y croit très sérieusement : nous sommes fils de la Grèce et de Rome : l'aventure de Wells, dévoré de la soif d'adorer quelque chose, est une recrudescence de l'esprit asiatique en Europe : il est comme les enfants d'Israel, qui se firent un veau d'or, pendant que Moïse était sur la montagne : « car, qu'est-ce que l'idolâtrie, sinon la fabrication d'un Dieu, qu'il soit fait de boucles d'oreilles en or ou de sentiments humanitaires, devant lequel on se prosterne, et qu'on adore ? » S'il en est ainsi, vive l'Être Voilé ! « Il est, au moins, sans emphase et sans hypocrisie » ; et pour le moins aussi consolant : « Quand on a tout dit, n'y a-t-il pas plus d'espoir et de consolation dans une énigme que dans une *façon de parler* » (1) ?

Du côté chrétien, les critiques de valeur se sont en général efforcés de montrer que Wells est un chrétien sans le savoir, dans le goût de Craufurd — que du reste ils semblent ignorer. Il convient d'écarter rapidement M. Lacey (2), qui, parlant au lendemain de la publication du livre, refuse tout mérite à Wells, parce qu'il blasphème, parce que l'expression de « Roi Invisible » est dans Saint Paul — « Honneur et Gloire jusqu'à la fin des siècles au Roi éternel, incorruptible, invisible, le seul

1. En français dans le texte.

2. T. D. Lacey : *Mr. Britling's finite God, two lectures delivered at All Saints', Margaret Street, May 15 th - 16 th 1917* : (Mowbray, juin 1917).

Dieu (1) » — parce que l'idée du dieu fini vient de William James, parce que cette « nouvelle religion » est vieille comme le monde, parce que le problème du mal — le vrai problème de Wells — est résolu par le Christianisme, Dieu ayant souffert pour le péché qu'il avait permis, parce que, au concile de Nicée, ce furent les simples fidèles, apportant le témoignage de la coutume de leurs églises, qui l'emportèrent sur les dialecticiens, et que donc le symbole de Nicée, et la Trinité, sont nés de l'expérience religieuse. Il convient d'écarter plus rapidement M. Aylmer. D. T. Hunter (2), qui défend la Trinité en exposant que l'identité de Wells, toujours Wells après avoir été guéri successivement de trois folies diverses, serait inintelligible à un insecte caché sous la tapisserie des murs de sa chambre; et aussi M. Norton (3), pour qui les péchés de Wells et de ses semblables ont visiblement incité Dieu à se venger en nous envoyant la guerre. Le chanoine Scott Holland, et M. Binns, sont de plus sérieux controversistes.

Le chanoine Holland (4) est dur pour Wells : « sa façon de polémiquer est si mauvaise, intolérablement, qu'on a du mal à ne pas perdre la patience de lire ce qui est bon quand on y vient : le niveau est à peine celui d'un orateur en plein vent dans Victoria Park : on jette ici de la boue de tous côtés, comme un polisson de la rue » : il ne s'en emploie pas moins à démontrer, par des citations, que tout dans Wells est chrétien : le sens de la conversion, du péché, de la valeur de la prière, du renoncement à soi-même, de la jeunesse de Dieu, si bien dépeinte par un passage des Révélations, autrement beau que le portrait peint par Wells (5), de son caractère militant, si conforme à l'esprit chrétien — *Vexilla regis prodeunt!* — de la conquête

1. Timothée, I, 1, 17.

2. *That « Danse à Trois », Mr. Wells : a few remarks on God the Invisible King.* (Caxton Press, décembre 1917).

3. *I see through Mr. Brilling : a reply to Mr. Wells* (juin 1918).

4. *Mr. Brilling fails to see it through*; paru d'abord dans *The Commonwealth*; ensuite dans *Creed and Critics*, Mowbray, octobre 1918.

5. Révélations, I, 13, sq.

du Royaume de Dieu par la conversion. Et ici, Wells a rompu avec le Christianisme, parce que, voulant à toute force un dieu fini — qui n'avait que cette faiblesse qu'il ne serait pas Dieu ! — il veut nous ramener à la position gnostique, à seize cents ans en arrière !

M. Binns (1), qui écrit avec plus de recul que ses prédécesseurs, conteste que Wells soit qualifié comme prophète, décèle les faiblesses de l'*Invisible Roi*, et reconnaît ses mérites. M. Wells n'est pas qualifié comme prophète (2) : la violence n'est pas une bonne façon de convertir; il hait le christianisme; il n'est pas pur de cœur : si le Christ accueillait Madeleine, ce ne fut pas parce qu'il jugeait son péché petit; il est sale : on l'a appelé, en identifiant Britling avec lui, « The Bounder of Genius deserting successive women » (3); son ignorance de l'histoire du christianisme primitif est grande : ce n'est qu'un journaliste; oubliant que, sur le terrain de la science, on ne parle que de ce qu'on connaît, il passe par la religion en allant de la philosophie à l'éducation, en amateur. Son livre fourmille d'exagérations; que les chrétiens aient regardé le Christ comme un rebelle contre Jéhovah, avant Nicée, par exemple; de faussetés : que l'Immaculée Conception soit d'origine islamique, que le Fils n'ait pas proclamé l'omnipotence du Père, qu'il n'ait pas prétendu être le Messie; d'expressions propres à induire en erreur (4) : il ignore en particulier que Nicée fut le commencement, non la fin, de la dispute entre trinitaires et ariens, et que des textes nombreux prouvent que les Chrétiens croyaient en la Trinité avant Nicée. L'*Invisible Roi* est donc faible (5) : il ne contient rien que l'Eglise n'ait mis à l'épreuve depuis longtemps, adoptant certaines choses, rejetant les autres; le ton est intensément dogmatique : « dogmatisme froid et arrogant,

1. L. E. Binns : *Mr. Wells' Invisible King, a criticism* (Macmillan, juin 1919).

2. *Mr. Wells as a prophet.*

3. Mr. Elbert Pitts : *Our Mighty Penmen*, 25 juillet 1917.

4. Binns multiplie les citations et les références.

5. *Weakness of the Invisible King.*

qui ferait l'envie de la Sainte Inquisition, et qui coupe la respiration à un simple Pape », dit Holland. Dieu est fini ? Mais le christianisme l'admet, puisque la liberté de l'homme limite sa toute-puissance. Ce Dieu n'est qu'un nuage de mots (1); c'est M. Wells écrit en gros caractères, un surWells, non sans analogie avec le Herr Gott de Guillaume II, le Démon, l'Antéchrist : la bonté du Christ vaut peut-être mieux que la beauté de ce Dieu « jeune » : en se révoltant contre le pitoyable crucifié, il oublie la Résurrection, et l'héroïsme chrétien, au fond proche de celui de Nietzsche : avec celui-ci, Wells a en commun le dogmatisme et le besoin de choquer. Cette aube d'une foi sans croyance ne peut nous entraîner que « dans le borbier de la spéculation sans fin et du vice sexuel ».

L'Invisible Roi a pourtant des mérites (2) : l'œuvre est de mauvais goût, mais puissante : elle a le droit d'être traitée sérieusement lorsqu'elle prétend être l'expression de sa génération : elle est sincère, elle hait l'hypocrisie, elle croit que la religion n'intéresse pas que l'esprit ; elle attaque les fausses idées de Dieu, surtout le Dieu épouvantail, les religions d'exploitation, la toute-puissance du prêtre, l'ascétisme exagéré ; elle lutte contre le matérialisme — au sens ordinaire, non philosophique, du mot ; elle reconnaît le péché et la conversion, qui est « une réalité aussi véritable pour Wells que pour le Salutiste ou qu'un Haut-Anglican comme l'évêque Wilkinson ». Chrétiens, réjouissons-nous d'avoir un pareil allié (3) !

Wells croit-il ou ne croit-il pas en Dieu, en un Dieu ? Il faudrait s'entendre, d'abord, sur le sens du mot : ce n'est pas demain qu'on y parviendra. L'esprit latin est quelque peu décontenancé par ce long échange de paroles sonores : les Anglo-Saxons ont toujours eu le goût des disputes religieuses ; cer-

1. Cette partie de l'argumentation est empruntée à Holland : voir plus haut.

2. *The strength of the Invisible King*.

3. Une dernière partie, *L'Invisible Roi et la Foi catholique*, qui tente de prouver que celle-ci contient tout ce que cherche Wells, ne nous intéresse pas directement.

tains, qui ne l'ont point, diraient sans doute, reprenant les paroles de Wells à propos de l'Absolu (1), qu'on parle ici « of nothing whatever » : et que c'est beaucoup de bruit pour rien. Nous sommes étonnés de cette véhémence, de cette insistance furieuse, chez Wells, à affirmer en 1908 que Dieu n'a pas de personnalité, et en 1917 qu'il en a une. Le livre n'a pas eu de réédition (2) : on n'aperçoit point que la religion wellsienne se propage. « Dieu l'Invisible Roi » n'est-il, comme le veut Archer, qu'un artifice de rationaliste ? ou est-ce une réalité de l'expérience religieuse ? Le fait que Wells, depuis 1917, continue à être un bon collectiviste humanitaire, sans guère citer son Roi qu'en passant, fait incliner vers la première hypothèse : ce serait méconnaître profondément les possibilités mystiques de l'âme anglo-saxonne qu'écarter avec légèreté la seconde. Il convient à celui que le mysticisme ne saurait gagner de se tenir avec respect sur le bord de ces choses, d'en faire le tour, de les traverser pour essayer de les comprendre, puis de regagner sa position et sa réserve. Il convient aussi de ne jamais oublier ce conte de la *Vision du Jugement dernier* (3), où l'ange du Seigneur, lisant le récit des méfaits du tyran qui se glorifiait de son ignominie, tout à l'heure, et des exploits du saint qui s'enorgueillissait de sa sainteté, en présente une version qui fait jaillir le rire universel, et fuir de honte les deux principaux acteurs : ici paraît encore une fois le sourire éternel caché sous les choses (4).

1. Voir page 43.

2. Il est annoncé pour le volume XI de l'édition complète.

3. Voir page 69.

4. Le roman de septembre 1917, *L'Ame d'un Evêque*, suivant de près la profession de foi de *Dieu l'Invisible Roi*, est l'histoire d'un évêque anglican qui renonce au service de son Eglise pour entrer à celui du Dieu de Wells : on imagine la route suivie : elle est longue.

CHAPITRE XI

L'ÉDUCATEUR

« *Headmaster of the universe is your position* ». (*The Undying Fire, The three visitors*, § 10).

« *Give me the schools of the world, and I would make a Millennium in half a century* ». (Oswald Sydenham, dans *Joan and Peter*).

Une fois prêtre, toujours prêtre; une fois pédagogue, toujours pédagogue. Wells n'a jamais oublié qu'il avait enseigné : quand il parle d'éducation, c'est en ancien professionnel — un professionnel qui n'a pas longtemps exercé. Aussi, toute son œuvre, même dans les parties les plus libres et imaginatives, sent un peu le livre : on a déjà dit (1) qu'il prend toujours pour mètre l'intelligence, comme Joseph Conrad le caractère : ses écrits sentent la bibliothèque et la salle de conférences, comme ceux de Conrad sentent la mer : une invincible veine de pédagogie y court d'un bout à l'autre, plongeant, parfois, pour un moment, sous la masse des matériaux, mais pour reparaître bientôt : on ne la perd jamais de vue longtemps. Wells a mis dans l'éducation une foi un peu simple, qui rappelle celle du 18^e siècle dans la perfectibilité de l'homme, les flambées de croyance au maître d'école de nos trois républiques : la troisième a voulu tout le monde muni du certificat d'études; Wells veut, pour le moins, tout le monde licencié ès-sciences : que la valeur sociale puisse être sans rapport avec le degré de culture, c'est ce qu'il n'admettra jamais. Foi dans son métier d'éducateur, le plus beau et noble de tous, religion de l'éducation : rage d'enseigner, certitude de

1. Sidney Dark, op. cit., pages 37 sq.

l'illuminé, pourront dire d'autres : mais Wells sait bien (1) que les hommes n'aiment pas beaucoup ceux qui les enseignent : notre ennemi c'est notre maître... Piquante religion de l'intelligence chez cet anti-rationaliste, ce pragmatiste...

Wells est un écrivain fort agréable à lire pour les universitaires : il est plaisant de s'entendre dire à tout bout de champ qu'on est le sel de la terre : c'est un petit dédommagement du peu de cas dont fait de vous le monde, qui le montre par la maigre quantité de considération et de pécunes qu'il vous alloue; il est flatteur de se voir dédier un livre comme *La Flamme immortelle* : « A tous les maîtres et toutes les maîtresses d'école, à tous ceux qui enseignent dans le monde ». Du reste, ces compliments s'adressent plus à l'éducateur idéal, qui n'est pas encore, qui sera, artiste en culture et en sculpture de l'âme humaine, qu'à ceux que nous sommes, médiocres, ignorants, mal préparés, sans vues d'ensemble, prolétaires de la jaquette et du faux-col !

Les écrits de Wells qui touchent à l'éducation sont très nombreux, leur enchevêtrement est compliqué : il nous semble pas qu'il y ait dans sa pensée, sur ce point, une évolution aussi caractérisée que sur beaucoup d'autres : sa foi dans l'éducation a été absolue dès *Mankind in the Making*, en 1903: l'ordre chronologique ne nous semble pas convenir ici : il y a, chez Wells, répandues dans toute l'œuvre : une critique de ce qui est, des indications sur ce qu'il faudrait, des propositions précises pour y parvenir : *l'Esquisse de l'Histoire* est la plus importante de ces tentatives pour réaliser l'idéal.

CRITIQUE DU PRÉSENT.

Wells a toujours été et demeure implacable pour le désordre de l'instruction publique en Angleterre : sa critique va de l'école primaire aux universités en passant par les établissements

1. Voir pages 336-7.

secondaires : il faut reconnaître qu'il a beau jeu, en présence de ce qui est, non pas le résultat d'un plan préconçu, mais un ensemble d'institutions qui ont poussé au hasard (1) : il est vrai que la même critique s'applique à la plupart des institutions anglaises.

Il y a d'abord, chez Wells, une série de tableaux d'écoles lamentables et de maîtres d'école pitoyables, qui est encore de la veine de Dickens, avec cette différence que l'attaque ne porte plus contre les abus matériels et physiques, qui ont à peu près disparu, mais contre l'inefficacité totale d'établissements qui n'ont d'école que le nom : dans un pays où il reste beaucoup plus facile que chez nous, presque à quiconque, sans diplôme et sans garantie professionnelle, de s'improviser éducateur, les choses prêtent trop clairement le flanc à l'attaque. Wells ne s'est jamais lassé de refaire ses tableaux de ces caricatures d'écoles et de professeurs. Déjà, le journaliste de *Certain Personal Matters* avait gardé un souvenir éternel de son maître M. Sandsome (2) : il était assis à son pupitre, au milieu d'un petite ruche bourdonnante d'élèves, dans une atmosphère de poussière : quand on ne faisait pas des problèmes ou de la copie, on apprenait ou récitait des leçons : le matin le maître était droit, brillant, l'œil animé et observateur, la canne à portée de la main, pendant à un clou : de temps en temps, une crise : le jour, bien long en ce temps-là, se traînait jusqu'à l'heure de midi : après déjeuner, M. Sandsome était plein, comme la lune : il restait assis dans sa chaire, le livre à la main, et chacun lisait à son tour, jusqu'à ce que le maître s'endormît : mais il ne fallait point que la lecture cessât, sinon, il s'éveillait : et le dernier quart de la journée était dangereux et pénible, M. Sandsome accablant ses élèves de tâches impossibles — manifestement pour avoir la paix : que de dates historiques, de noms de rivières, de paradigmes in-

1. La consultation de publications comme *The Schoolmaster's Year Book and Directory*, et *The Universities' Year Book*, permet de se rendre compte de ce que ce désordre a d'inextricable.

2. Voir page 267.

intelligibles, dont il bourrait la tête des enfants ! Nous n'avons pas de renseignements très directs sur cette Whortley Proprietary School où enseigna M. Lewisham, ni sur M. Bonover, son principal, qui l'en chasse après sa scandaleuse escapade avec Ethel Henderson : rien, sinon qu'on y porte la robe et la toque, que les punis y ont des « lignes » à faire, et que M. Dunkerley, le seul collègue de Lewisham, rêve d'échapper à son esclavage grâce à quelque opulent brevet d'invention. Nous sommes parfaitement renseignés, par contre, sur M. George Garden Woodrow, F. S. Sc., « lettres qui indiquent qu'il a payé un certain nombre de guinées pour obtenir un diplôme illusoire », sur sa femme, dont la cuisine est plus maternelle qu'intelligente, sur les promesses fabuleuses que contient le prospectus où il vante la Cavendish Academy, son établissement, et sur les réalités que recouvre l'étiquette : des mortiers pour tous, certes : mais de sinistres promenades, deux par deux ; trois enfants couchant dans le même lit ; des récréations dans une cour pleine de boue et de cailloux pointus, où on échange aussi des grossièretés, où, le dimanche après-midi, on s'amuse à se « torturer » ; pour enseignement, des classes pendant lesquelles, quel que soit le sujet « enseigné », on est en réalité occupé à bavarder ou à trafiquer avec des billes, du français à la mode de M. Woodrow, d'interminables récitations de « posie », surveillées par un élève plus âgé, la lecture de la Bible à haute voix, « des tas de catéchisme », des listes et des listes de noms géographiques, une fois — une seule fois — une « leçon de chimie », terminée par un fracas, une puanteur et un juron de M. Woodrow : voilà ce qu'apporte à Kipps l'école, et ce qui lui tient lieu d'éducation. M. Polly n'est guère plus heureux : « il alla à l'école publique à six ans, et il quitta une école privée à quatorze, et à ce moment, cher lecteur, son esprit était à peu près dans l'état où vous seriez si vous étiez opéré de l'appendicite par un garçon boucher, de bonne volonté et fort entreprenant, mais surmené et mal payé, que remplacerait au beau milieu de l'opération un employé de bureau, gaucher, plein de bons principes, mais avec des habitudes d'intempérance...

Il se représentait le monde actuel non plus comme un merveilleux champ d'expérience, mais sous forme de géographie et d'histoire, de noms difficiles à prononcer, de listes de produits, de populations de hauteurs, de longueurs, de listes et de dates... la religion comme la récitation de mots plus ou moins incompréhensibles, difficiles à se rappeler, la Divinité comme un Etre sans limite, de la même nature qu'un maître d'école, faisant à l'infini des règles connues et inconnues, toujours appliquées sans pitié, et — plus horrible que tout — doué d'une puissance infinie pour l'espionnage ... Il était incertain sur l'orthographe et la prononciation de la plupart des mots de notre beau mais abondant et embarrassant langage... toujours incertain si c'était huit fois sept ou neuf fois huit qui faisait soixante-trois » (1). Telle est l'éducation qui attend les étioles. Mais les petits bourgeois ne sont pas plus heureux.

Remington, fils d'un professeur et fabricant de manuels à l'usage des candidats aux bourses (2), commence ses « études » dans une petite école préparatoire de Bromstead, où son père paie ses frais d'études en venant, muni d'un sac de fossiles éprouvés, donner quelques leçons de géologie. Il passe, à douze ans, à la faveur d'une bourse, à l'école de City Merchants, à Londres, qui, en plein cœur de la métropole de l'univers, constitue un petit monde entièrement fermé aux influences extérieures, où il passe sept ans à apprendre les langues mortes de gens capables tout au plus de les lire, incapables de les écrire ou de les parler : pour le reste, les « jeux », et surtout le cricket, suffisent à compléter la préparation de la jeunesse à la vie : génération après génération des mêmes familles est soumise à ce dressage, sous des maîtres éternels : Topham, qui se promène, mâchant du grec et se battant les flancs pour provoquer l'enthousiasme des élèves, Flack, le grand joueur de cricket, qu'on a vu s'arrêter en plein Piccadilly pour simuler, de son parapluie, quelque grand coup

1. Page 12.

2. Voir page 30, note 2.

donné avec la batte, Gates, le proviseur, inintelligent mais honnête, simple, et très désireux d'être libéral, qui a moins l'air d'un homme qui dirige une école que d'un homme fait prisonnier et dirigé par une école, emporté dans la gueule d'un monstre engendré par des contemporains d'Elizabeth, épouvanté par ses timides innovations. Le résultat est que l'éducation vraie est le fait de ce qui pénètre du monde extérieur, par bouffées, apporté par les rares externes, comme Remington et son ami Britten, réduits, en vérité, à s'instruire l'un l'autre des réalités. Stratton n'est pas beaucoup plus heureux : dans son enfance il est confié à M. Siddons, le vicaire de son père, ecclésiastique orthodoxe, destiné à parvenir à l'épiscopat, qui, dans ses leçons comme dans leurs promenades, s'attache à préserver l'esprit de l'enfant de l'envahissant darwinisme auquel son père même semble céder, qui croit que la bataille de Waterloo a été gagnée grâce à l'influence indirecte du jeu de cricket, qui met le petit Stratton en garde contre la grossièreté des enfants du peuple, le persuade de faire une collection d'œufs, lui représente la vie, essentiellement, comme une Carrière : l'école de Harbury, où il passe en sortant des mains de Siddons, achève la besogne de suppression, d'incrustation, d'endurcissement et de tension vers l'effort, que celui-ci a commencée : l'école n'est point mauvaise, certes : faute de mieux, c'est là que Stratton enverra son fils : il n'y est point brutalisé, il ne semble s'y passer rien de regrettable au point de vue moral, il y passe par la filière habituelle, réussit assez bien partout, se mêle aux discussions des clubs littéraire et politique, et sort de là sans avoir révélé ses pensées véritables à personne, et avec l'apprentissage de la vie toujours à faire. Benham, enfin, est lui aussi fils de professeur, et même de proviseur : son père se ruine et s'exténue à faire de Martindale House une école préparatoire plus moderne que les autres sans y parvenir le moins du monde : il a beau emplir la presse d'articles pédagogiques, concevoir l'éducation de son fils comme la grande tâche de sa vie, le pauvre homme est voué à l'insuccès : sa femme le lui montre bien, qui le quitte, pour un amant, puis pour un

second mari : et Benham ira chercher lui aussi, à Minchinghampton, le degré suivant dans la progression mystérieuse de l'éducation anglaise : celle qu'il y trouvera sera entièrement traditionnelle.

En haut de la pyramide, enfin, Wells ne laisse jamais passer une occasion, non plus, d'attaquer les vieilles universités et leurs traditions désuètes, surtout l'importance primordiale qu'elles continuent à accorder, dans leurs programmes, au latin et au grec : c'est à dix, c'est à vingt reprises qu'il revient à la charge. C'est qu'elles représentent le prolongement naturel de la tradition des grandes écoles secondaires, et le reproche que Wells a à leur adresser est le même : elles sont en dehors de la réalité ; et s'il fut intelligible au moyen-âge que la connaissance des langues anciennes, dans lesquelles était écrit tout ce qui avait de la valeur, apparût comme indispensable, la chose est devenue aujourd'hui une dérision : faire, comme à Cambridge, de quelques connaissances en grec, une condition d'admission, est une sottise monumentale dans le monde moderne. Il est à noter que cette haine farouche du grec, qu'il ne sait pas, a chez Wells quelque mauvaise grâce, et que ceux qui le savent n'y attachent en général pas tant d'importance. C'est à Cambridge, voisin de sa résidence, et où lui-même a envoyé ses fils, qu'il envoie en général ses héros, Remington, Stratton, Benham : et ils rencontreront parmi leurs maîtres des figures caractéristiques de l'inefficacité de l'institution, tel Codger, le professeur de philosophie de Remington, avec sa figure grasse et poudreuse, ses yeux ronds innocents, sa main dodue et ridiculement incapable de saisir, ses pantalons gris maintenus bien trop haut par la bretelle, ses pieds un peu tournés en dedans, sa voix rapide et flûtée, sa manie de se promener lorsqu'il confère, sa satisfaction de ne faire aucun exercice physique, son talent de connaisseur en vins de porto, l'orgueil qu'il met à lire tous les romans écrits par des femmes qui se trouvent dans la bibliothèque de l'Université, son antipragmatisme passionné : Trafford aussi le rencontrera « tout écumant d'Hégélianisme iridescent comme un escargot

mis au sel ». Passé de la grande école secondaire à l'Université d'où il n'est plus jamais sorti, il est « né dans la ménagerie » (1).

En septembre 1918, Wells a repris et ramassé dans les 700 pages de *Jeanne et Pierre* — dont le sous-titre significatif est : *Histoire d'une éducation* — toute sa critique antérieure : le livre est autant un traité dogmatique qu'un roman, et le roman n'existe que comme prétexte au livre dogmatique. Quelle sera l'éducation de Pierre et de Jeanne ? Pierre est le fils d'Arthur Stubland, un artiste, et de Dolly Sydenham, fille d'un clergyman ; Jeanne est sa cousine, fille illégitime d'un frère de sa mère, qu'on élève avec lui : voici qu'Arthur et Dolly se noient, et que le testament du premier compose le conseil de tutelle des enfants, de Phœbé et Phyllis, ses sœurs, de Lady Charlotte Sydenham, tante, et d'Oswald Sydenham, cousin de sa femme : en l'absence de ce dernier, un explorateur africain, une grande bataille se livre pour la possession des enfants, entre les sœurs Stubland, bonnes vieilles filles d'idées rousseauistes et ingénument avancées, et Lady Charlotte, représentant typique de la grande tradition anglicane : celle-ci fait baptiser les deux petits en cachette, les fait enlever à l'école de St-Georges et du Vénérable Bède, où ils couraient à l'aise en vêtement légers, et transporter, le garçon à la High Cross Preparatory School, de saveur presque dicken-sienne, d'où il s'enfuit bientôt, la fillette chez une de ses domestiques. Mais voici qu'on apprend que la mère est morte la dernière, et son testament confie les enfants au seul Oswald, revenu d'Afrique. Celui-ci, héros d'Alexandrie en 1882, et plein de foi dans la mission de l'Empire envers les races arriérées auxquelles il doit apporter ordre et lumière, se met en recherche d'une éducation propre à rendre les enfants capables de jouer leur rôle dans cette grande œuvre : hélas ! après avoir interviewé fonctionnaires du ministère, dirigeants des associations de professeurs, proviseurs innombrables, il lui faut se rendre compte que ce qu'il cherche n'existe point, et se contenter des moins mauvaises ap-

1. L'expression sera reprise dans *Joan and Peter*, voir aussi page 7.

proximations : l'école de Caxton pour Pierre, celle de Highmorton pour Joan, puis les parties modernes de l'enseignement de Cambridge. Et cette éducation sera, malgré tout, manquée : certes, quand va venir l'épreuve de la grande guerre, la noblesse des deux enfants s'affirmera, et ils trouveront le salut : Pierre sera un héros, et après d'assez sales aventures avec d'assez sales maîtresses, aimera et épousera Jeanne, qui aura résisté aux tentations : Pierre, dépassant les leçons d'Oswald, le précèdera et l'entraînera sur le chemin qui mène de la foi en la mission civilisatrice de l'Empire à la foi wellsienne dans l'unité du genre humain : mais leur salut sera leur œuvre, et ce n'est point leur éducation qui les y aura menés : que pouvaient faire pour eux l'atmosphère préraphaélite de St-Georges et du Vénérable Bède, les galopades en tunique et en sandales, les danses et les jeux, les divertissements dramatiques, les mille fantaisies des originaux de l'éducation ? Que pouvait, pour Pierre, l'atmosphère brutale de la High Cross, sans objet et sans tradition, vivant pour l'examen, de mœurs malsaines — que Lady Charlotte pourtant, considérait comme une bonne école moyenne et raisonnable ? Que pouvait pour lui, surtout, le directeur Mainwearing, chauve, visage pâle et gonflé, dont les cartes, plus qu'aucune autre influence, ont fait un éducateur, et la femme de celui-ci, qui est simplement d'esprit un peu faible ? Et comment Oswald, dans ses visites circulaires à cent proviseurs (1), pourrait-il trouver ce qu'il cherche ? Il n'est rien moins, déjà, qu'un fidèle de la religion wellsienne, qui cherche une école confessionnelle où elle soit enseignée (2) !

1. Chapitre X, *A searching of Schoolmasters*.

2. Nous n'avons pas relevé ici toutes les écoles et tous les portraits d'éducateurs peints par Wells : on les trouvera dans notre *Dictionnaire wellsien*. Par opposition avec ces critiques, la sympathie de Wells pour l'enseignement des Facultés des sciences, surtout celui des sciences naturelles, est évidente : voir page 31, note 2.

L'IDÉAL WELLSIEN.

On l'a suffisamment défini, et aucun commentaire n'est nécessaire, quand on a dit que pour Wells l'éducation doit être un catéchisme qui initie à la foi wellsienne, telle que nous l'avons définie au chapitre précédent. Il n'est donc nullement surprenant qu'il pense que l'éducation véritable n'a pas encore commencé : il n'y a eu jusqu'ici, parmi les hommes, qu'un enseignement empiriques de procédés divers reconnus utiles à la vie pratique : l'éducation doit viser à adapter l'homme à son rôle et à ses fins véritables : or, l'individu n'étant qu'une partie du Grand Etre, qui seul importe, il s'agit uniquement de lui apprendre à se subordonner au Grand Etre, « à jouer son rôle, dans l'aventure commune du genre humain ». Le questionnaire adressé par Oswald Sydenham aux chefs d'établissements à qui il rend visite tourne autour de l'essentiel sans parvenir à le formuler : Oswald n'a pas encore atteint, surtout à ce moment, à la pleine lumière de la religion wellsienne; le vrai porte-parole de l'écrivain, celui qui trouve, justement, la formule définitive, c'est Huss : Woldingstanton, quand il y est arrivé, était une école comme toutes les parodies d'écoles que Wells a critiquées : on y enseignait un peu de latin, moins de grec, surtout pour dire qu'on y faisait du grec, quelques bribes de mathématiques et de connaissances générales, l'histoire d'Angleterre, aussi différente de l'histoire humaine que quelques rameaux coupés et morts diffèrent d'un arbre, une teinte de français : c'était tout : moins une éducation qu'une mimique aux allures d'éducation : il en a fait la première école véritable. « Quelle est la tâche de l'éducateur dans le monde ? La plus grande de toutes les tâches humaines : assurer que l'Homme, l'Homme Dieu, croît dans les âmes des hommes. Car qu'est l'homme sans instruction ? Un être né comme les bêtes, un égoïsme dévorant, un désir avide, une chose de luxures et de craintes : il ne voit rien que par rapport à lui-même : même son amour est un marché : et son suprême effort est vanité, parce qu'il lui faut mourir : et c'est nous seuls, éducateurs, qui

pouvons l'élever au-dessus de cet égoïsme; nous autres éducateurs nous pouvons lui donner accès à un cercle d'idées supérieur à lui-même, dans lequel, à la longue, il s'oublie, lui et ses maigres fins personnelles; nous pouvons ouvrir ses yeux au passé, à l'avenir et à la vie immortelle de l'Homme; par nous et par nous seuls il échappe à la mort et à la futilité. Un homme non instruit n'est que lui-même, aussi solitaire dans ses fins et sa destinée qu'aucun animal; un homme instruit est un homme passé de cette étroite prison du moi à une vie éternelle, qui commença nous ne savons quand, qui croît au delà et par delà de la grandeur des étoiles » (1). Le moyen en vue de cette fin c'est l'enseignement de l'histoire humaine considérée dans sa totalité (2), c'est l'emploi de tous les moyens de suggestion capables de persuader tous les hommes de leur fraternité dans le sein de la race : la suggestion est aussi puissante pour le bien que pour le mal : il ne s'agit que de s'en servir : livres, journaux, parole, cinématographe, émissions sans fil simultanées, voilà les armes dont, si si nous savons nous en servir, nous pouvons attendre, et qui seules peuvent nous assurer *Le Sauvetage de la Civilisation* (3).

TENTATIVES DE RÉALISATION.

Wells n'avait pas attendu d'être en pleine possession de sa doctrine pour esquisser des propositions précises en vue de la réalisation de l'idéal wellsien : dès 1903, tout à fait au début de la période d'apostolat, il recherche déjà les moyens de former le genre humain (4), et arrivait dès lors, sur beaucoup de points, étonnamment près de ses positions finales.

D'abord, la formation du citoyen doit préoccuper le législateur dès sa naissance, et avant sa naissance : tout, dans une

1. *Undying Fire*, pages 73-74.

2. *L'Esquisse de l'Histoire*.

3. *Le Sauvetage de la civilisation*.

4. *The Making of Mankind* : étudié par M. Langlois, *Questions d'histoire et d'enseignement, nouvelle série*, 1906 : *Les idées de Wells sur l'éducation*.

société doit être subordonné au problème des naissances, comme tout dans une pépinière est subordonné à la production des élèves : or cette préoccupation est totalement absente de la politique actuelle : on parle d'unité, d'indépendance, d'Empire, d'existence nationale, de libre échange, de droits des parents : jamais de l'essentiel, qui est d'avoir de meilleures naissances (1). Le malheur est que nous ne savons pas encore ce qui produit les bonnes et les mauvaises naissances, ce qu'il faut rechercher et ce qu'il faut bannir chez les parents : dans l'ignorance très grande où nous sommes encore des lois de l'hérédité, nous sommes obligés de reconnaître que l'association naturelle des jeunes gens donne des résultats moyens qui ne diffèrent point sensiblement de ceux auxquels parviennent les « eugénistes » : tout au plus peut-on dire qu'il n'est pas désirable que se reproduisent les individus atteints de certaines maladies — si le corps médical voulait bien s'entendre pour dresser la liste de celles-ci ! aidons, donc, au développement de la science de l'hérédité (2). Mais ce qui est certain, c'est que, l'enfant une fois né, les conditions dans lesquelles il vit influent sur son développement — toutes les statistiques le prouvent — et là nous avons le droit et le devoir d'intervenir : par l'inspection des habitations et l'imposition de conditions d'hygiène minima, par le salaire minimum, surtout par une politique qui ne diminue en rien la responsabilité des parents : n'hésitons pas à faire des parents les débiteurs de la société pour l'entretien de l'enfant pendant douze ou quinze ans, enlevons le leur s'ils ne l'élèvent pas convenablement, en les faisant payer pour son éducation, au besoin en les mettant à quelque sorte de travaux forcés s'ils refusent : voilà qui empêchera la multiplication des déchets errants sur les routes, et qui, dès l'instant où ils ne pourront plus se reproduire, peuvent marcher gaiement vers leur disparition, pittoresques et même amusants, sans que la société s'en soucie (3) !

1. *The New republic.*

2. *The Problem of the Birth Supply.*

3. *Certain wholesale aspects of Man-Making.*

L'enfant né (1), après une courte période d'animalité inconsciente, il a vite une personnalité : il lui faut sa mère, mais il lui faut aussi de l'intérêt, des sorties, la rue, et les petits pauvres sont à ce point de vue peut-être plus favorisés que les petits riches : donnons lui des jouets, non de ces jouets artistiques qui ne sont faits que pour les parents, mais des jouets de papier, des boîtes, des couvercles, des balles, des objets de caoutchouc. Facilitons lui l'acquisition de sa langue, monnaie courante de la pensée : qu'on en parle, autour de lui, une seule, avec un seul accent, bien parlée : guerre à la sottise du langage bébé, guerre à la sottise des gouvernantes étrangères — rien de ce qui est appris avant cinq ans qui ne soit vite oublié ! et du reste, la majorité des Anglo-Saxons n'utilisent qu'une faible partie des ressources de l'anglais, et on ne peut leur parler qu'à l'aide de lieux communs, à cause de leur pauvreté mentale : car les mots qui manquent sont des idées qui manquent : il faudrait refaire d'abord cette base des esprits : une société de spécialistes qui s'y vouerait, cent mille livres sterling, cinq années de travail, suffiraient à la préparation d'un livret du langage, de livres de lecture modèles, qui, portant le coup de grâce aux dialectes mourants, achèveraient l'unification de la langue. A cinq ans, la base de l'esprit doit être construite : trois ou quatre mille mots, le sentiment de la loyauté et du devoir, des distinctions et classifications élémentaires, la connaissance des couleurs, des formes géométriques et solides, des nombres, en n'usant que du système décimal, des éléments du chant, du dessin intelligent et du modelage, dans un monde anthropomorphe d'où les fées ne seront pas exclues : voilà les fondations sur lesquelles nous allons bâtir.

N'ayons pas, surtout, la naïveté de nous imaginer que l'école soit le facteur essentiel, ou même un facteur décisif, dans la formation de l'esprit (2) : les forces qui modèlent celui-ci sont hors d'elle bien plus qu'en elle : la tradition du milieu social,

1. *The beginnings of the mind and language.*

2. *The Man-Making Forces of the Modern State.*

les conditions économiques, la circulation des idées nouvelles, sont beaucoup plus puissantes : elle ne peut ni former le caractère — prétention absurde du système anglais, qui croit y réussir par de petits sermons d'une demi-heure par semaine — ni l'esprit religieux, ni le sens de la beauté — comique assurance des pédagogues qui croient « expliquer » les belles choses ! Certes, elle ne donne pas l'habitude du travail sérieux, exagère la sottise des sports, met en circulation des gens qui ne croient pas à la valeur du savoir, et des agnostiques au point de vue religieux : mais le code d'action des hommes n'est en réalité pas touché par l'école, et vient du vague milieu. L'école n'est donc qu'une partie de la formation du citoyen, non la principale (1) : de tout temps elle a visé à communiquer à l'esprit l'essentiel : la lecture et l'écriture, dès qu'elles existent, le calcul, l'usage des monnaies : plus le langage d'une autre civilisation dominante, clef de la littérature, du savoir et de la poésie — le grec pour les Romains, le latin pour le moyen-âge, l'anglais pour l'Hindou, par exemple — adjonction dont les grandes civilisations modernes n'ont plus besoin, le trésor étant chez elles : c'est encore cela qui reste l'essentiel, avec, en plus, les mathématiques, nouveau supplément universel au langage : tout le reste, n'étant que pure accumulation d'information, doit disparaître — comme aussi la religion, que le fanatique religieux veut immanquablement exploiter : bref, l'école a pour devoir unique d'accroître les moyens de comprendre et de s'exprimer, d'élargir le cercle de la communication avec les semblables. Son programme sera donc simple : elle s'occupera en premier lieu de développer les possibilités d'intelligence et d'expression, lecture, écriture, prononciation, puis étude complète de la langue, composition en prose et en vers, mathématiques, dessin, peut-être musique ; en second lieu de faire acquérir la langue étrangère indiquée par les besoins de l'époque ; en troisième lieu de donner le savoir, et de renseigner sur les

moyens d'acquérir le savoir, nécessaire pour participer à la vie de la pensée contemporaine : l'enseignement de la physique est très propre à rendre ce service. Voilà tout ce qu'il faut demander à l'école : plan très modeste, à la fois, et très ambitieux. Et n'oublions pas, chemin faisant, de diriger l'éveil de l'imagination sexuelle de l'enfant (1) : si les conversations furtives qui y jouent un rôle si considérable échappent à notre contrôle, par contre nous sommes les maîtres du livre : imposons au commerce de la librairie une distinction rigoureuse entre ce qui est pour l'adulte et ce qui est pour l'enfant : composons des manuels d'éducation sexuelle progressive, et sans rien de sensationnel ou de terrifiant, sans quoi le remède serait pire que le mal.

A quinze ans, au sortir de l'école, l'adolescent passerait à l'enseignement supérieur (2) : les esprits inférieurs — car l'infériorité scolaire est une infériorité véritable — seraient déjà éliminés. Le système actuel est visiblement inefficace : entre onze et vingt ans on n'arrive pas à apprendre les langues, ce qui était jadis le préliminaire de l'éducation ; les étudiants sont sur-dirigés, les professeurs leur bouchent l'accès aux livres, et sont eux-mêmes accablés d'heures d'enseignement : il faudrait composer des manuels qui fussent constamment revus pour être tenus au courant, et le rôle des professeurs serait un rôle complémentaire d'excitation au travail et à la critique. Nous avons renoncé à l'ambition du savoir encyclopédique : il n'est plus d'enseignement supérieur que celui qui enseigne tout sur quelque chose, avec, comme accessoire, quelque chose sur tout : trois plans d'études principaux seraient possibles : un dont l'élément essentiel serait les sciences physiques, l'accessoire l'histoire et la politique ; un dont l'élément essentiel serait la biologie, avec le même accessoire ; un, enfin, dont l'essentiel serait l'histoire, y compris le droit, et l'accessoire la physique

1. *The cultivation of the Imagination.*

2. *The organisation of the higher education.*

et la biologie générales. Les mathématiques, à elles seules, ne peuvent former la voûte d'un esprit : à la rigueur, avec quelque ironie, Wells admettrait comme quatrième système les études classiques, pour ceux qui en sont entichés. Après l'Université viendraient les écoles spéciales, professionnelles, maintenant soutenues par un fond commun de pensée : mais, tout ceci dit, les Universités ne sont qu'un petit coin de l'éducation universelle, les livres et leur distribution universelle par la poste comptent bien davantage, et c'est là ce qu'il faut perfectionner aussi et surtout.

Dernier problème (1) : voici l'enfant devenu adulte, sa pensée partie de celle de la communauté : il faut que celle-ci pense : la masse qui ne pense pas s'effrite et meurt : le livre est le salut de l'homme, une littérature est l'instrument de la vie des peuples, elle les cimente : « cette Bible moderne, ce doit être l'histoire de la civilisation » (2) : le courant de la pensée se divise, nous nous différencions, c'est donc plus nécessaire que jamais. Comment améliorer et augmenter la pensée ? Certes, le génie n'est pas produ¹ible à volonté, mais il lui faut des conditions favorables : co^{is}ment découvrir les gens de talent ? ceux-ci ne recherchent pas le gain par dessus tout, mais ils n'ont pas non plus la vocation de la pauvreté, et beaucoup n'ont pas l'habileté de la réclame indispensable ; comment distinguer ce qu'il faut encourager ? par la critique, à présent inexistante en Angleterre, une guilde de littérateurs élisant une Académie anglo-saxonne, par exemple, une revue spéciale, des chaires de critique, une éducation littéraire fondée sur la littérature qui se lit, et non sur les éternels élizabéthains. Quand on aurait les hommes de valeur, il faudrait les payer, les rendre indépendants des vicissitudes du marché de la librairie : il n'y a aucune relation entre la popularité et la valeur : ceux qui nous intéressent, ce sont les mal payés, et il importe peu que pour

1. *Thought in the Modern State.*

2. Voir plus loin : *l'Esquisse de l'Histoire.*

chaque auteur de mérite nous entretenions quatre ou cinq parasites, à condition que tous ceux qui ont du mérite soient entretenus : les écrits des médiocres mourront, si eux vivent, et du reste il y a trop de livres. Ce qu'il faut éviter, c'est que, comme aujourd'hui, l'écrivain soit obligé d'écrire, même mal, pour vivre : une fois sa qualité prouvée, nous devons lui assurer un revenu; et, pour le préserver des usuriers exploiters du talent, ne pas admettre la vente des droits d'auteur pour plus de sept ans, sauf le cas d'abandon au domaine public. Quatre cents écrivains ainsi recrutés, parmi lesquels nous choisirions une académie de cent, mieux payés, seraient l'Église d'un état en marche perpétuelle vers le mieux, le système nerveux et la pensée de la race : une nation qui ne fait pas de la pensée la chose suprême passera (1)...

Dans une préface spécialement écrite pour une réimpression du livre, en 1914, Wells s'est fort diverti de ses propres propositions de 1903 : le chapitre sur le problème des naissances, dit-il, est seul digne de survivre, encore que ses chiffres sur la mortalité infantile ne soient plus exacts : pour les autres, c'est son souci de ses deux enfants, alors au berceau, qui les a inspirés : « *La culture de l'imagination* » aurait pu être écrit par une bonne tante d'esprit audacieux : et quant à tout ce système d'écrivains fonctionnaires, dit-il, « j'aimerais mieux passer les quelques années déclinantes qui me restent dans une bauge, qu'être un de ces écrivains à gages dont je rêvais en 1902 » : la littérature est chose spontanée, nécessaire, éternelle, et sans rapport avec les académies, les décorations et les concours...

A partir de 1918, on voit Wells consentir des approbations de détail à des établissements scolaires divers : Oswald Sydenham, au cours de son enquête, ne rencontre pas que des impostures, qui font les imposteurs : il trouve aussi des éducateurs véritables, en lutte contre le monde indifférent ou hostile. Il rencontre Mackinder, de White Court, qui sera pour Pierre

1. C'est ce passage final que cite Hallery, dans *Boon*, voir page 336.

l'école préparatoire : petit homme au nez de hérisson, dans la voix de qui sonne souvent la note indignée du hérisson, et qui, depuis 26 ans, livre une lutte tragique à l'univers ennemi : car il se préoccupe de former l'élite qui fera et qui dirigera l'Empire : il ne peut, certes, échapper à la nécessité de faire en gros ce que font les autres et de songer aux ridicules examens : il est pauvre, il s'est à peu près ruiné à l'œuvre : tout ce qu'il a pu faire, c'est organiser l'enseignement parallèle du latin et des langues modernes, un peu de logique, sans laquelle l'expression reste toujours imparfaite, des mathématiques aussi modernes que les jurys d'examen le tolèrent : et c'est tout : « si vous voulez sentir la ruée des générations vers la futilité, comme des rapides, il faut mettre tout votre cœur, toute votre vie, dans une école ! ». Et Oswald rencontre aussi Henderson, de Caxton, où Pierre fera ses études secondaires, Caxton avec son enseignement moderne, bon encore que mal équilibré, ses grands laboratoires de physique et de chimie qui sont quelque chose, un musée de biologie et de géologie qui est quelque chose, un enseignement mathématique associé à l'enseignement de la physique et de la mécanique ; point d'histoire, de logique, de philosophie et de latin, malheureusement : mais pas de « jeux » frénétiques, obligatoires et artificiels : un simple compromis, encore, entre l'absurde tradition et les besoins de la religion de l'Homme, compromis auquel l'ambiance contraint. De celle-ci, Job Huss se sera enfin complètement dégagé, et Woldingstanton sera l'idéal de l'école wellsiennne (1) : « il avait été le premier éducateur anglais à délivrer l'enseignement moderne de l'intervention des professeurs de lettres dans ses classes inférieures ; c'était la seule école d'Angleterre où l'espagnol et le russe fussent honnêtement enseignés ; ses laboratoires étaient les meilleurs d'Angleterre et peut-être du monde, et ses nouvelles méthodes d'enseignement de l'histoire et de la politique amenaient à Woldingstanton un courant continu

1 Voir page 354.

d'investigateurs étrangers (1)... ». « Pendant vingt cinq ans, » dit-il, « j'ai gouverné Woldingstanton, et j'ai donné la vie aux aveugles... Mes élèves ont appris l'histoire du genre humain, qui est devenue leur propre aventure; la géographie, si bien que le monde est à eux; les langues, de telle façon que le passé a pour eux ressuscité, et que des fenêtres se sont ouvertes sur les âmes des autres peuples; la science a joué son rôle, emmené ces enfants au cœur du secret de la matière, et parmi les nébuleuses... Presque tous sont passés de mes mains dans le monde, des gentlemen, d'esprit large, de bonnes manières, intelligents et généreux, maîtres d'eux-mêmes, serviteurs de l'homme, parce que toute leur éducation avait tendu à les délivrer des choses viles et basses... Ce qui les a faits ce qu'ils sont, c'est l'histoire, la biologie, la philosophie : ces choses sont la sagesse : le reste n'est qu'entraînement et information (2)... ».

Le livre consacré récemment par Wells à la mémoire de M. Sanderson, directeur de l'école d'Oundle (3), est venu éclairer ces figures d'éducateurs welllens. M. Sanderson, né en 1857, est mort subitement en 1922, au cours d'une conférence qu'il faisait à University College, Gower Street, sur un sujet tout welllsien : « Le devoir et le rôle de la science dans l'ère nouvelle » : il expliquait que « la tâche de l'école moderne est de faire passer au service de l'homme toutes les branches du savoir humain (4) », que « à moins qu'une vie plus abondante n'attende l'humanité, ce système d'espace et de temps est une mauvaise plaisanterie qui nous dépasse, un éclair de vulgarité, un rire vide qui braie à travers le mystère... (5) », quand il s'abattit soudain, frappé d'une congestion mortelle, devant Wells qui présidait. Sanderson était à ses yeux « sans aucun doute le plus grand homme que j'aie

1. Pages 32-33.

2. Pages 74-76.

3. *The Story of a Great Schoolmaster : being a plain account of the life and ideas of Sanderson of Oundle* (Chatto & Windus, 1924).

4. Page 144.

5. Page 151.

jamais connu avec quelque intimité » (1) : c'était « Sanderson contre le monde, le maître d'école qui entreprit de conquérir l'univers » (2). Sanderson ressemblait fort à Huss (3) — ou plutôt Huss à Sanderson : Sanderson avait pris en main Oundle, fondée en 1485 par Joan Wyatt, entretenue depuis par la Corporation des Epiciers — comme Woldingstanton par celle des fabricants de papier — et en avait fait une école moderne, dont le but était de redécouvrir Dieu dans la science, d'être, d'abord, une reproduction en miniature du monde, de lancer dans la vie des jeunes gens avides de combattre le mal, d'organiser la société en vue du service, non du profit et de la possession; pensant que la tâche unique de l'éducation est d'associer l'école et la vie en aidant l'instinct créateur universel, il avait fait du désir de la création, et de la coopération, les moyens d'action essentiels sur l'âme de l'élève, à la place de la concurrence : c'est par équipes que les enfants travaillaient chez lui, à construire des machines, à élucider des problèmes historiques, à mener des enquêtes sociales : l'individu n'était rien, le groupe tout. Sanderson avait perdu son fils Roy, tué à Estaires en avril 1918, mort comme Hugh Britling, moins heureux que Gilbert Huss, destiné à revenir : et il avait fait de cette mort le thème d'un sermon de Pentecôte, où cette « gentille âme », comme celle des deux jeunes gens des deux romans, devenait le symbole de tout le bien du monde et de toute la lutte contre le mal. Et enfin, il avait songé à construire dans son école une « Maison

1. Page 1.

2. Page 4 : des expressions identiques sont employées en parlant de Mackinder (voir plus haut).

3. Table des matières :

- I. *Sanderson the Man*;
- II. *The modernisation of Oundle School*;
- III. *The replacement of competition by group work*;
- IV. *The reestablishment of Relations between school and reality*;
- V. *The growth of Sanderson shown in his sermons and Scripture lessons*.
- VI. *The war, and Sanderson's propaganda of reconstruction*.
- VII. *The house of vision and the School Chapel*;
- VIII. *The last lecture*.

de vision», où fresques et fossiles diraient la grande aventure de l'Homme, et une Chapelle, projetée en mémoire d'un ancien élève tué dès les premiers jours de la guerre, où les élèves viendraient se recueillir : idées chères, toutes deux, à Huss, et déjà partiellement réalisées par lui. Il y a du reste ici lieu de remarquer que Wells représente ces projets comme particulièrement caressés par Sanderson en 1920 et plus tard, et qu'on peut à bon droit se demander si ne s'exerçait pas alors sur Sanderson une réaction de *La Flamme Immortelle*, après l'action exercée par lui sur ce livre. A ses yeux, cette Chapelle n'était qu'un signe de ce qui serait un jour : « chaque village sera dominé par son école, avec sa bibliothèque et son théâtre, ses laboratoires et son gymnase, chaque ville convergera vers son groupe d'écoles et d'Universités, ses établissements de recherche divers, et elle aura sa Grande Chapelle, sa Maison de Vision, pour couronne et symbole, comme la cathédrale était la couronne et le symbole de l'être et de la dévotion d'une cité du moyen-âge » (1). Sanderson était le maître d'école parti à la conquête du monde : peut-être il la fera (2) !

L'ESQUISSE DE L'HISTOIRE.

On a beaucoup écrit et dit à peu près tout ce qu'on peut dire sur l'*Esquisse de l'Histoire* (3) : mais, nécessairement, il n'apparaît chez nul critique, favorable ou défavorable, comme

1. Page 126.

2. Page 4.

3. *The Outline of History, being a plain history of life and mankind; written with the advice and editorial help of Mr. Ernest Barker, Sir H. H. Johnston, Sir E. Ray Lankester, and Professor Gilbert Murray.* Publié en fascicules bi-mensuels à partir de novembre 1919 (G. Newnes) : 1^{re} édition complète 1920. Edition revue, Cassell 1920. Réédition avec de nouvelles illustrations, Waverley Book Company 1920. Edition « définitive », Cassell, 1923. Plus, diverses éditions américaines. Dans la première édition complète (Newnes), 780 pages, grand format, en un ou deux volumes.

il doit apparaître dans notre étude si elle a été bien conduite, comment cette œuvre se place dans l'ensemble de la pensée de Wells, comment elle arrive fatalement à cette place et à son heure, comment on peut presque dire qu'il était voué à l'écrire, même s'il ne s'en était point douté, et ne l'avait pas souhaité. Ce n'est du reste pas le cas. Une note de *Mankind in the Making* nous indique clairement d'où semble être venue la première suggestion : à propos de l'organisation de la pensée dans l'état moderne (1), Wells ajoute au bas de la page (2) : « M. Beattie Crozier, dans sa très intéressante et vivifiante *Histoire du Développement Intellectuel*, donne le nom de « Bible » à l'appareil littéraire qui unit un peuple en vue d'une fin commune, et suggère que la « Bible » d'un peuple moderne doit être l'Histoire de la Civilisation. Son œuvre exprime, avec un langage et des méthodes fort différents, une pensée fort analogue à celle qui se trouve ici » : ceci dès 1903 : l'intention d'écrire cette « Bible » n'est pas encore indiquée ici : mais l'idée ne sortira plus de l'esprit de Wells : les Samourais, en 1905, auront un Livre qui jouera pour eux le même rôle que la Bible pour les Hébreux : ce sera une collection d'articles, d'extraits, de pièces de vers et de prose, qui tous donnent corps à l'idéal de l'ordre : idée un peu différente, mais parente de celle-ci pourtant : à travers George Ponderevo, Remington, Trafford, Stratton, Benham, Britling, l'idée de la Bible de l'Humanité montera, toujours plus proche de l'expression claire : dès la conversion de 1916, on sent qu'elle est mûre : Huss est sur le point d'en donner la formule : aussi n'y a-t-il lieu à aucun étonnement pour l'observateur attentif de la marche de la pensée de Wells lorsque l'œuvre commence à paraître en novembre 1919 : on s'étonnerait presque qu'elle ne soit pas venue plus tôt, n'était la guerre, et on est tenté de penser que Wells ne se rend pas justice, dans son *Introduction*, et attribue trop à des modèles

1. Voir plus haut, page 416.

2. II, page 159.

antérieurs, pas assez à son initiative et à son évolution : il a fondé une religion; il avait longtemps pensé à un ordre religieux : il devait un jour écrire une Bible.

Cette *Introduction* a été mise sous l'égide du physiographe allemand Ratzel (1), à qui est empruntée l'épigraphe : « Une philosophie de l'histoire du genre humain digne de ce nom doit commencer dans les cieux et descendre sur la terre, et être lourde de cette conviction que toute vie est une — conception unique fondée du commencement à la fin sur une seule et même loi » : on peut penser que Wells n'avait besoin de personne pour se persuader que « l'histoire est un tout unique ». Le moment, dit-il, lui semble particulièrement indiqué pour cette tentative, car « il ne peut y avoir de paix et de prospérité communes à tous sans des idées historiques qui soient communes à tous »; « cette vérité, qui apparaissait au grand philosophe Kant il y a un siècle et plus — c'est le noyau de son écrit sur la paix universelle — est maintenant évidente pour le simple citoyen. » Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on voit Wells se couvrir ainsi de *Zum ewigen Frieden* : on a beau étudier la brochure de Kant (2), dans ses deux parties, ses deux suppléments et ses deux appendices, ou n'y trouve absolument rien qui, de loin ou de près, ressemble à la conception wellsienne, selon laquelle la paix dépend de la possession par tous les hommes d'un fond commun d'idées historiques : les propositions de Kant visent avant tout à être pratiques, et à réaliser la paix en se servant uniquement des conditions et des institutions existantes : il le dit, du reste, avec une netteté absolue : « Le problème est de déterminer comment ce mécanisme de la nature peut être appliqué aux hommes, pour gouverner l'antagonisme des intérêts chez un peuple de telle façon qu'ils se contraignent les uns les autres à se soumettre à des lois de contrainte... » (3);

1. 1844-1904.

2. Wells a pu avoir accès à la traduction de M. Campbell Smith (Swan et Sonnenschein, Londres, 1903).

3. Ed. cit., 1^{er} supplément, page 154.

et, mieux encore, « une science pratique, fondée sur les principes empiriques de la nature humaine, et qui ne dédaigne point de modeler ses maximes sur l'observation de la vie véritable, peut seule espérer trouver une fondation sûre, sur laquelle bâtir une politique nationale... » (1). Il est ici question de problèmes nationaux : mais Kant est guidé exactement par la même méthode, exclusivement réaliste, quand il construit la paix universelle, qu'il espère d'un arrangement si habile des rapports internationaux qu'il oblige les hommes à la paix, presque à leur insu, et malgré eux. Wells, par contre, signale une influence très réelle, sur lui, celle de Winwood Reade : « Un livre qui a très fortement influencé l'auteur est *Le martyre de l'homme*, de Winwood Reade : le livre date, comme on dit, et son atmosphère sombre est très particulière, mais c'est encore un tableau extraordinairement suggestif de l'histoire humaine considérée comme un ensemble (2) ». Mais le mot vrai est dit lorsque Wells revendique la responsabilité exclusive de l'œuvre (3), tout en remerciant ses quatre principaux collaborateurs, spécialistes qui l'ont renseigné et qui ont revu ses chapitres : M. Ernest Barker, érudit particulièrement informé de l'histoire des religions, Sir H. H. Johnston, illustre voyageur et administrateur colonial, Sir E. Ray Lankester, célèbre biologiste, dont l'intimité avec Wells remonte à ses études à South Kensington, le professeur Gilbert Murray, enfin, illustre humaniste et helléniste (4). « Aucun de ces généreux collaborateurs ne doit être tenu pour responsable des jugements, du ton, de l'arrangement ou de la rédaction de cette *Esquisse*. Pour ce qui est de l'impor-

1. 1^{er} appendice, page 165.

2. Voir appendice II.

3. Il cite encore comme tentatives d'histoire universelle : F. S. Marvin, *The living past*; Ratzel, *Histoire de l'humanité*; et deux manuel américains; plus F. J. Gould, *History, the Supreme Subject in the Instruction of the Young*. Ratzel, dit-il, aurait été l'auteur idéal pour ce genre de travail.

4. Sont également remerciés de leur aide : Sir Richard Gregory, l'astronome, le vieux collaborateur de Wells dans sa *Physiographie*, Professor J. L. Myres, Prof. W. S. Cubbertson, Dr Singer, M. Philip Guedalla, M. Cranmer Byng, Sir Denison Ross.

tance relative des parties, des intentions morales et politiques du récit, la décision finale n'a dépendu, nécessairement, que de l'auteur seul. »

Nous sommes donc prévenus, et par tous les antécédents de l'œuvre, et par les déclarations formelles de l'écrivain, de ce à quoi nous devons nous attendre : on est étonné que des gens aient pu s'étonner qu'elle soit ce qu'elle ne pouvait pas ne pas être, ce qu'elle voulait être : ce n'est pas de l'histoire, c'est de l'histoire à thèse (1), on nous l'a annoncé; ce n'est pas de l'histoire, c'est une démonstration en vue d'une politique. L'exégèse moderne tend à faire apparaître la Bible, de plus en plus, comme un manuel d'histoire composé par le ministère de l'instruction publique de Jérusalem — qu'on nous passe l'anachronisme — pour montrer la préoccupation exclusive de Dieu à l'égard du peuple élu; Bossuet a raconté l'histoire universelle pour montrer, derrière l'humanité qui s'agite, Dieu qui la mène; Wells raconte l'histoire universelle pour montrer, derrière le désordre en apparence inextricable des ascensions et des chutes, des catastrophes, des migrations, des civilisations, des guerres et des révolutions, la conscience toujours plus claire que le genre humain prend de lui-même comme organisme collectif, la marche lente et sûre, par les hauts et les bas, vers la constitution de l'État mondial : que cette perception soit uniquement affaire de foi, et soit totalement indémonstrable, c'est ce qu'on sait avant d'avoir ouvert le livre, que ce soit la Bible des Hébreux, celle de Bossuet ou celle de Wells; que Wells doive porter sur les races, les civilisations et les hommes, un jugement favorable ou défavorable, selon qu'il considère qu'ils ont favorisé ou contrecarré le Grand Dessein, c'est la logique et la fatalité mêmes de son propre dessein.

Lorsqu'on a commencé par faire ces réflexions, et compris cet inévitable caractère polémique de l'œuvre, on ne peut plus qu'être frappé d'admiration devant sa vigueur gigantesque

1. « History with a purpose ».

et son talent, qui, n'hésitons pas à le dire, touche au génie : on écrira peut-être de meilleures histoires du monde, mais pas de meilleure histoire du monde à l'usage du fidèle de la religion wellsienne : le don de vie est remarquable : de sa *Courte Histoire du Monde* (1), abrégé de l'*Esquisse*, Wells dit dans la préface qu'il souhaite qu'on la lise d'une seule traite, « comme un roman » : les méchants disent du reste que c'est facile, puisque c'est un roman : ce qui est certain, c'est que Wells a donné un sens lumineux et attaché un tableau inoubliable à l'expression : « la commune aventure du genre humain », qui revenait si souvent et depuis si longtemps sous sa plume : en dehors de toute autre considération, le livre est et restera une grande œuvre d'art.

Elle est divisée en 9 livres : I. La formation du monde (2); II. La formation de l'homme (3); III. L'aube de l'histoire (4); IV. La Judée, la Grèce et l'Inde (5); V. Formation et décadence de l'Empire romain (6); VI. Le christianisme et l'Islam (7); VII. Les empires mongols des routes de terre et les nouveaux empires des routes de mer (8); VIII. L'âge des grandes puissances (9); IX. La prochaine période de l'histoire (10); leurs

1. *A Short History of the World* (Cassel, novembre 1922; The Labour Publishing Company, 1924) : « Cette courte histoire du monde est destinée à être lue d'une seule traite, presque comme un roman... Elle pourra être une utile excursion préparatoire avant la lecture de l'*Esquisse de l'Histoire*, beaucoup plus pleine et plus explicite; mais son objet particulier est d'être utile au lecteur non spécialiste, trop occupé pour étudier le détail des cartes et tableaux chronologiques de l'*Esquisse*, qui souhaite rafraîchir et réparer ses conceptions, pâlies ou fragmentaires, de la grande aventure du genre humain. Ce n'est pas un abrégé ou une condensation de l'*Esquisse*, qui ne saurait être condensée, mais une *Histoire* beaucoup plus généralisée, conçue et écrite à neuf ». En dépit de cette dernière indication, l'esprit, qui seul compte, et qui est ici absolument le même, comme l'indique l'expression « la grande aventure », autorise à ne voir en l'*Histoire* qu'une *Esquisse* plus courte.

2. 39 pages.

3. 55 pages.

4. 68 pages.

5. 111 pages.

6. 80 pages.

7. 118 pages.

8. 67 pages.

9. 212 pages.

10. 13 pages.

titres, leurs contenus, et leurs importances respectives sont, dès l'abord, caractéristiques de la conception, et, peut-on penser, presque imposés par elle. Wells, comme Laplace, n'a pas besoin de l'hypothèse de Dieu pour expliquer l'univers : il lui faut donc partir de la nébuleuse, exposer ce qu'on sait, ou croit savoir, ou peut imaginer, de la formation de la terre, de l'apparition de la vie, quelque part et de quelque façon, dans l'écume verte qui recouvre les plages, alternativement recouverte et découverte par le flot des marées (?), de la montée des êtres vers l'âge des mammifères, à travers des centaines, des milliers, des millions de millénaires. Il lui faut ensuite, et c'est son deuxième livre, s'avancer sur le terrain tout aussi difficile de la paléontologie humaine, et tenter d'expliquer l'apparition de cet *homo sapiens* qui lui est si cher : il est évident que, dans ces deux entreprises initiales, il prendra toujours parti pour les hypothèses rationalistes, sans pouvoir dissimuler que des faits nombreux manquent encore dans leur chaîne (1). *L'Aube de l'histoire* est moins l'aube de l'histoire que celle de la civilisation : il ne s'y agit point, comme le titre pourrait le faire croire, des premiers faits historiques enregistrés, mais de la condition et de la dispersion des Ariens aux temps préhistoriques, des premières civilisations, des premiers peuples navigateurs, de l'origine et du développement de l'écriture, des dieux et de l'astronomie, des prêtres et des rois, de la naissance des classes sociales, serfs, esclaves, individus libres : c'est ici non pas de l'histoire mais de l'histoire de la sociologie, ou de la sociologie historique (2). Il est clair que, jusqu'ici, Wells n'a pu rien trouver qui contente son désir de proclamer l'unité du genre humain : car, si au lieu

1. Il s'était diverti, dans *Une histoire de l'âge de pierre* (*Tales of Space and Time*, voir chapitre II, p. 66) à un essai, unique chez lui, de résurrection des temps primitifs de l'humanité, dans le goût de MM. Rosny et Haraucourt : c'est plus qu'un conte, un petit roman de 102 pages : dans l'âge de pierre, un couple de génie échappe au tyran de la tribu, tue le premier ours, monte le premier cheval, tue un lion qui décime la tribu, et revient, triomphant, imposer sa loi à celle-ci.

2. Déjà, les trois derniers chapitres de la seconde partie, *La Pensée primitive*, *Les Races humaines*, et *Les Langues humaines*, étaient de cette veine.

de descendre la chaîne, comme lui, nous la remontons, non seulement il est impossible d'apercevoir à « l'aube de l'histoire » une unité humaine quelconque, mais à mesure qu'on va vers des temps préhistoriques plus anciens, on se trouve en présence de groupes apparemment sans liens les uns avec les autres, et on en arrive à se demander si « l'homme » ne s'est pas « formé » en plusieurs endroits et en plusieurs temps, s'il n'a pas « des » origines au lieu d'une origine : Wells, donc, dans ce prologue, ne pouvait que demeurer sur le terrain de la science, géologique et anthropologique, et il ne trouve point l'occasion d'y affirmer nettement son idiosyncrasie : aussi les objections qui lui seront faites sur ces parties s'adresseront-elles à la science, qu'il ne fait que reproduire, vivifier et interpréter de son mieux, plutôt qu'à lui-même.

Il ne trouve pas encore, non plus l'occasion de se manifester très clairement dans son quatrième livre, *Judée, Grèce et Inde* : c'est qu'il lui est impossible, encore ici, d'apercevoir nulle part une tentative pour faire du monde, au moins du monde connu, un tout organisé sous un gouvernement unique : le titre fragmentaire du chapitre l'indique avec évidence : il est impossible de se refuser à reconnaître que les civilisations antiques, avant l'avènement de Rome, ont formé des îlots indépendants et séparés, dans le temps ou dans l'espace, souvent dans les deux (1) : une seule occasion, fort belle, s'offrait, de reconnaître un essai d'unification des races humaines en un seul état : l'empire d'Alexandre : Wells, influencé surtout, semble-t-il, par l'orgueil et les excentricités finales du grand Macédonien, lui refuse la gloire d'avoir été le premier à concevoir la grande pensée (2).

Mais arrivé ici, Wells trouve enfin le terrain favorable : ses

1. Notre savant collègue et ami M. Constant Toussaint, professeur d'histoire des religions de l'Ancien Orient à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille, nous a souvent dit que cette ignorance et cette indifférence des civilisations antiques les unes pour les autres est pour lui un des faits les plus remarquables, les plus surprenants et les plus inexplicables de l'histoire de l'antiquité. Tout ceci s'entend relativement; bien entendu.

2. XXIV. *The Career of Alexander the Great*, § 5, *Was Alexander indeed great ?*

quatre livres suivants, qui représentent à peu près les deux tiers de l'œuvre entière (1), ne sont plus consacrées qu'à l'examen d'une série de systèmes politiques dans lesquels il reconnaît, soit des tentatives franches pour faire l'unité politique du monde, soit au moins des efforts pour constituer des groupements aussi considérables que possible — et l'on sait qu'il caresse constamment l'espoir que l'unité naîtra enfin de la coalescence de quelques grands éléments : l'empire romain, le christianisme, l'Islam, l'empire mongol, les nouveaux empires maritimes, les grandes puissances.

Wells n'est pas tendre pour Rome et l'empire romain : on pourrait s'attendre à ce qu'il ait su gré à Rome d'avoir uni sous sa loi, pendant deux siècles au moins, le monde qui comptait, les barbares, au delà de ses frontières, presque mythiques, ne comptant point — il n'en est rien. La république, avec ses citoyens ignorants et ses coutumes barbares, lui semble « une variété de Néanderthal de l'État démocratique moderne » : des généraux aventuriers qui précipitèrent sa chute, aucun ne lui semble meilleur que les autres : Rome n'eut de choix qu'entre le chaos et le retour à la monarchie, et, hélas ! les empereurs ne furent que des hommes. Même à son zénith, entre 27 avant Jésus-Christ et 180 de notre ère, l'empire romain n'eut que l'apparence seulement de la prospérité : ce fut une civilisation faite pour les riches, fondée sur l'esclavage de l'esclave et l'esclavage du pauvre, sous laquelle la masse des hommes ne fut pas heureuse, comme le prouvent l'apathie universelle, la dépopulation, et le pullulement de religions nouvelles, signes certains de la souffrance : l'esprit romain, limité, sans imagination, indifférent à la science, même géographique, ne pouvait maintenir longtemps debout un tel empire : il coula, et ce fut bien (2).

Jésus fut le germe plus que le fondateur du christianisme : ce fut un homme d'un intense magnétisme personnel, et il annonça, essentiellement, que Dieu est le père de tous les hommes, sans

1. 447 pages sur 773.

2. Voir *Formation et décadence de l'empire romain*.

exception, et que son Royaume, dans lequel tous vivront heureux sous une même loi, est proche : tout le reste de ce qu'on lui attribue a été surajouté : c'était un dessein profondément révolutionnaire : c'était le Grand Dessein : plus de privilégiés, plus de peuple élu : ceci ne pouvait qu'épouvanter les Juifs : ils le crucifièrent : ce premier apôtre du socialisme dans l'État mondial fut trop grand pour ses faibles disciples, comme il reste trop grand pour nos faibles cœurs. La fable de la résurrection vite adoptée, Paul se chargea de faire, de ce qui avait été un renouveau de l'âme, un dogme, où bien des cultes apportèrent leur contribution : les disputes théologiques suivirent fatalement, tandis qu'on persécutait ceux qui niaient la divinité des empereurs, jusqu'au jour où Constantin, à Nicée, abdiquant sa divinité, se fit, par l'unité du dogme chrétien, idée autocratique, plus absolu qu'aucun empereur n'avait jamais été (1).

Mahomet n'est point comparable à Jésus : s'il eut une personnalité puissante, puisqu'on l'aima, il fut luxurieux, changeant, commun, vain, égoïste, tyrannique, insincère : mais autre chose l'homme, autre chose ce qu'il laissa derrière lui : le Coran supprimait, au moins, le pillage et le meurtre entre croyants, faisant de la bonté l'essentiel, et, par son insistance monothéiste et son code de pratiques, rendait impossible le danger de la théologie et des prêtres : d'où le grand empire, avec sa grandeur artistique et scientifique, qui n devait mourir que du luxe quasi-romain de Bagdad (2).

Dans les ruines de l'empire romain, seul le christianisme entretiendra le rêve jamais éteint de l'État mondial, préservé de la disparition par le livre de Saint-Augustin, et la lumière du savoir : Charlemagne, ignorant, incertain dans ses desseins, vain, un peu semblable, par tous ces traits, à Guillaume II, ne sera qu'un éphémère empereur, presque sans l'avoir voulu : il faudra arriver aux croisades pour trouver, pour la première

1. VI. *Le christianisme et l'Islam.*

2. Idem.

fois, une Europe animée par une même idée et une même âme, mais peu à peu éveillée par ses échecs à la conscience des faiblesses et des vices de Rome (1).

Vagues après vagues de peuples passent sur l'Asie et sur l'est de l'Europe, mélangeant hommes et idées, après que Jengis Khan a mené les Mongols du Pacifique au Dniéper : nul ne l'égale en grandeur : les Turcs perdent la lumière en faisant Constantinople turque, Tamerlan est un faible et sanguinaire imitateur : seul, Akbar fait l'Inde moins chaotique sous le grand empire mongol. Et pendant ce temps, l'État moderne et l'esprit moderne naissent en Occident; grâce au christianisme, le premier préoccupé de donner à la masse un fond d'éducation commune, d'être un gouvernement éducateur, de combiner la communauté de foi et d'obéissance des primitifs avec la communauté de volonté des nomades en une communauté de savoir et de volonté; l'Europe commence à penser, l'imprimerie libère l'esprit humain, la science se réveille, la terre est explorée, le monde s'éclaire, la conscience de l'unité humaine naît : hélas ! si le monde s'éclaire, les rois et les cours restent plongés dans les ténèbres de l'étroitesse et du particularisme : voyez Machiavel, Charles Quint, François Ier et Henri VIII, et le protestantisme des princes, si différent du protestantisme des peuples : cette désharmonie est tout le secret des misères de l'Âge des Grandes Puissances (2).

Contre les princes se dressent les parlements, qui l'emportent, de façon plus ou moins décisive, en Angleterre et en Hollande, tandis que la France, la Prusse, la Russie, connaissent les «splendeurs» de la «grande» monarchie, et ce qui en découle comme catastrophes de toutes sortes : partage de la Pologne, luttes coloniales : et le naïf Gibbon avait cru fini l'âge des agitations ! Avec l'industrialisme naissant, du reste, la trêve sociale finit : les nouvelles républiques, américaine et française, ne se dégagent point nettement des traditions de la grande monar-

1. VI. *Le Christianisme et l'Islam.*

2. VII. *The Mongol Empires of the Land Ways and the New Empires of the Sea Ways.*

chie, contre lesquelles elles réagissent : l'une, limitée dans ses vues, laisse subsister l'esclavage, l'autre, revenue en moins de dix ans à la politique étrangère agressive des rois, est escamotée par Napoléon, le pire ennemi de l'idéal humain qui ait jamais paru, peut-être : la paix de Vienne méprise la carte naturelle de l'Europe. Les grandes réalités du 19^e siècle sont la révolution mécanique, avec sa conséquence la révolution industrielle, avec sa conséquence, le socialisme, impuissant à faire le bonheur du monde, parce qu'insuffisamment préoccupé d'organisation mondiale : et l'influence de Darwin, qui fait tant pour réveiller la conscience collective de la race; mais ce siècle est moins gouverné par ses réalités que ses imaginations, ces nationalismes fatals, ces dieux de tribus, ces entités inanes auxquels il sacrifie et se sacrifie, ces illusions qui s'appellent Angleterre, France, Allemagne, Irlande : il en résulte les efforts pour l'unité, italienne, allemande, une nouvelle mêlée pour es terres neuves encore libres, dont la fin, bientôt, lorsque tout est pris, rejette les Européens les uns sur les autres, et dans la catastrophe internationale de 1914 (1).

Le livre se termine par un acte de foi wellsien, et une carte des États-Unis du monde (2).

Telle est l'armature de pensée qui soutient l'*Esquisse de l'Histoire* : l'œuvre avait à peine commencé à paraître que deux catégories d'adversaires fondaient sur elle avec violence : les historiens spécialistes, et les chrétiens, oublieux, les uns et les autres, qu'elle était rigoureusement déterminée par les antécédents et les intentions de l'écrivain.

Le premier, un helléniste, M. Gomme (3), a examiné la façon dont Wells couvre le terrain de l'antiquité : il est fort sévère.

1. VIII. *The Age of the Great Powers*. Pour la catastrophe internationale de 1914 voir page 350.

2. IX. *The next stage in history : the Possible Unification of the World into one community of Knowledge and Will*.

3. Gomme (A. W.), lecturer in Greek in the University of Glasgow : *Mr. Wells as historian; an inquiry into those parts of the Outline of History which deal with Greece and Rome* (février 1921).

Wells « se trompe parce qu'il fait au hasard des déclarations assurées »; il croit les experts qu'il a consultés; s'il en avait consulté d'autres, il les aurait également crus; il ne sait ni distinguer l'important, ni généraliser, ni définir; il se trompe sur Athènes, qu'il croit seule importante dans la civilisation grecque, parce qu'il ignore tout ce qui est avant elle, autour d'elle, après elle; il se trompe sur Homère, dont il fait « une des plus intéressantes et instructives des compositions préhistoriques des Aryens »; il se trompe sur la démocratie grecque, qui fut un gouvernement par l'ensemble du peuple, directement par lui-même, ou indirectement par une oligarchie contrôlée; il se trompe sur la signification des guerres intestines, qu'il déclare inintelligibles, faute de savoir qu'Athènes, en devenant maîtresse d'autres cités, rompaît la tradition grecque; il se trompe sur le rôle de Périclès, longtemps d'accord avec le peuple, sur l'étendue des cercles touchés par la culture, sur la valeur de la pensée grecque, dont il présente surtout les limitations en oubliant les mérites, les triomphes, l'invention des mathématiques et de la logique; il se trompe sur la pensée de Platon, qu'il croit surtout politique alors qu'elle cherchait l'absolu de la beauté; il ne comprend pas le trait dominant de l'esprit grec, le sens de la limite. Il n'a pas vu l'importance des conquêtes d'Alexandre, qui, pour le moins, arrachent pour de nombreux siècles l'Asie mineure à l'Asie; il n'a pas vu la permanence de l'art égyptien; avec un faux désir de largeur, mettant Carthage sur le même pied que Rome, il ne voit pas que la victoire de Rome fait l'Algérie romaine; il refuse de voir la pensée unificatrice de l'empire, la grandeur du *civis romanus*, l'attraction que Rome exerçait sur les petits rois qui faisaient d'elle leur héritier, l'influence persistante de Rome qui domine encore aujourd'hui tout le sud de l'Europe. Et, bref, partant avec une idée préconçue, il n'a pas fait œuvre d'historien, et son succès est un signe de la décadence de l'esprit scientifique.

Mais la façon dont sont traitées des périodes ultérieures avait déjà attiré l'attention de M. Hilaire Belloc, parlant en historien(1).

1. *Mr. Wells' Outline of History*, *London Mercury*, novembre 1920, pp. 43-62.

L'histoire de Wells est mauvaise : s'il est en général exact, il représente, par contre, les événements avec des proportions inexactes. M. Belloc examine dans le détail trois points particuliers : l'origine des institutions parlementaires, la chute de l'empire romain, les premiers siècles du christianisme. Wells a mal placé dans le temps les origines des institutions parlementaires : il les croit spécialement germaniques, spécialement importantes et fortes en Angleterre, seul pays où elles seraient fondées sur une charte, la France et l'Espagne ne connaissant rien de semblable; il croit que c'est sur le tard seulement qu'elles voudraient s'étendre aux finances : série d'erreurs. Sa peinture de la chute de l'empire romain, dont aucun vestige n'aurait subsisté à la fin du 5^e siècle, est fausse, comme celle des invasions barbares, dans laquelle il confond les Goths envahisseurs et les Goths auxiliaires de l'empire. Enfin, si Wells nous offre une peinture abondante de la personnalité du Christ, il ne nous dit rien des origines du christianisme, qu'il se contente de déclarer obscures, alors qu'il était déjà tout formé dès le premier et le second siècle, comme l'indiquent Pline, Tacite, Adrien, Ignace d'Antioche, Clément de Rome, Justin, Irénée de Lyon — et ce ne sont là, entre beaucoup d'autres, que les documents retenus comme authentiques par l'Église. *L'Esquisse de l'Histoire* aidera utilement à la désintégration de ce faux christianisme pour lequel la Bible était tout (1) : elle donne la mesure du matérialisme particulier de son auteur et de son époque : elle connaîtra une vogue prodigieuse et une tombe précoce : quel malheur que Wells ne soit pas catholique, pour écrire la vraie *Esquisse de l'Histoire* ! (2)

Les chrétiens qui critiquent Wells ne font pas mystère de leur christianisme, et de ce qu'ils ont une autre explication à opposer à son explication de l'histoire : M. Downey se dit catholique dans

1. Ici l'historien se tait et c'est le catholique qui commence à parler.

2. M. Marc Bloch (*Revue de Paris*, 15 août 1922), n'a pas eu de peine à constater, mais aussi, que l'attitude de Wells n'est pas celle d'un historien : il relève, en particulier, sa perte de toute mesure dès qu'il touche à Napoléon, et son injustice envers le rôle de la France dans la guerre de 1914.

son titre même (1) : et pourtant il accuse Wells d'être tendancieux. « La plupart de ses chapitres initiaux sont tendancieux : sciemment ou non, il produit l'impression qu'une explication théiste est superflue dans une interprétation rationnelle de l'univers »; il explique le fonctionnement, mais ne dit rien du *primum mobile*; « il fait profession d'expliquer le cosmos en décrivant la façon dont il a évolué »; il tente, avec assez peu de sincérité, de faire croire qu'on est plus fixé qu'on ne l'est vraiment sur la descendance de l'homme : rien, chez lui, de la modeste réserve des vrais savants, des aveux d'incertitude de la science moderne sur le rôle et le fonctionnement de la sélection naturelle : il lui faut absolument son drame : Du microbe à l'homme ! Sa tentative pour faire sortir l'idée religieuse du culte des ancêtres ne correspond plus aux résultats de la sociologie contemporaine; il s'inspire, pour l'histoire des Hébreux, de l'*Encyclopédie Biblique*, démodée et rationaliste à outrance; pour l'origine des dogmes, il affecte de croire que coïncidence veut dire emprunt, ce que personne ne croit plus; la thèse qui veut St-Paul vrai fondateur du christianisme est vieille de vingt-cinq ans : il suffit de lire les Evangiles pour voir le Christ fondateur et Paul apôtre et organisateur; partout Wells est anticatholique, parce que lui-même est un fondateur de religion, et doit combattre la concurrence : certes, il dit son fait au protestantisme, en épargnant trop Luther, ennemi des lumières : mais sa haine pour Rome, dont la révélation définitive, incompatible avec le progrès, est intolérable à ce prophète du flou, reste son erreur principale. Pour sa panacée, la déification de l'Humanité, la raison du genre humain la rejette, et veut une raison transcendente au service de l'homme (2) : l'*Esquisse* est un livre d'artiste, de démocrate et de pacifiste, mais c'est dans le seul catholicisme que réside le principe unificateur que recherche Wells.

1. *Some errors of H. G. Wells, a Catholic's criticism of the Outline of History* (Mars 1921 : d'abord dans *The Month*, août-octobre 1920).

2. M. Downey semblerait ignorer *Dieu l'Invisible Roi*.

M. Belloc avait parlé à Wells en catholique avant de lui parler en historien (1) : dans le conflit fondamental qui lui paraît diviser la pensée européenne, catholicisme contre « pensée moderne », le premier seul étant capable de comprendre l'autre, l'*Esquisse* est un parfait spécimen des productions de cette dernière : plus honnête que la plupart, Wells fait pourtant constamment usage de trois sophismes : il expose une possibilité, et ensuite y fait allusion comme à quelque chose de connu ; il interprète de façon déraisonnable et injustifiée les faits qui font son affaire ; il affirme l'inconnu qui n'est que probable (2). Pourquoi ? Parce que, quelles que puissent être ses protestations contre ce mot, c'est un propagandiste du matérialisme, décidé à faire de l'homme quelque chose de sorti du néant sans l'intervention d'une volonté, à se débarrasser de Dieu, du bien et du mal : il insiste sur la lenteur de l'évolution pour éliminer tout ce qui ressemblerait à une création, sur la brutalité des ancêtres pour éliminer la volonté, le bien et le mal. La « pensée moderne » a redoublé d'activité après les récents progrès de la science, non parce qu'ils la favorisaient, mais parce qu'elle a trouvé devant elle, au lieu de la vraie philosophie catholique, une attitude déjà matérialiste d'insistance sur les faits précis de la Bible. Mais on n'en restera pas là : nous reviendrons à la vraie religion, aux dogmes essentiels, et alors, ou bien, si l'on prouve entièrement la descendance de l'homme, le catholique s'en réjouira, « car ces choses ne concernent la foi que comme manifestation du pouvoir créateur de Dieu », ou bien, si l'on découvre nulle part le moindre saut de la nature, toute la pensée « moderne » est par terre.

Wells a senti la nécessité de répondre à ces redoutables adversaires (3). Il commence par récuser les historiens sur cette question d'histoire : l'enseignement de l'histoire se rétrécit de plus en plus dans ses visées et ses méthodes, parce qu'on ne distingue pas

1. *A few words with Mr. Wells*, *The Dublin Review*, April 1920.

2. De nombreux exemples sont donnés.

3. *The New Teaching of History, with a reply to some recent criticisms of The Outline of History* (Cassel, juin 1921).

entre l'histoire pour la science et l'histoire pour l'éducation : si lui, Wells, n'avait fait l'*Esquisse*, on aurait attendu vainement qu'un historien la fît : ils ont tous trop à faire sur leur terrain : l'*Esquisse* ne vise qu'à être « un cadre commun à tous, et où chacun puisse faire entrer son interprétation particulière » : il veut en faire, avec des corrections et des mises au point, lorsqu'elles s'imposent, la base de l'enseignement historique mondial. Pour la voix violente qui s'élève dans le camp classique, Wells attribue son attaque à la rancune des professeurs de grec, car il y a trente ans qu'il dénonce l'imposture de l'enseignement du grec dans les écoles ; et du reste M. Gomme n'a lu que sa partie, et volontairement négligé les errata et les corrections de la première édition complète : Wells maintient sa vue d'Homère, en s'appuyant sur M. Gilbert Murray, refuse de reconnaître l'influence des conquêtes d'Alexandre, et l'universalité de l'empire romain. Mais les critiques catholiques sont plus sérieux : leur mobile essentiel n'est pas qu'ils trouvent déplorable que Wells existe : tout en regrettant que M. Belloc fasse avec lui le professeur, et que M. Downey ne l'approuve que quand il dit du mal de la Réforme et du bien des Jésuites, Wells prend la peine de se défendre contre les reproches principaux qu'on lui adresse de ce côté : il nie que son tableau de la formation de de l'homme soit une argumentation complète destinée à prouver sa descendance, fait remarquer que, s'il y a en effet doute sur le fonctionnement de la sélection naturelle, le fait même de la survie des plus aptes est une vérité évidente, se défend d'être tendancieux dans son tableau de la genèse du sentiment religieux, surtout d'y suivre Herbert Spencer, sa « bête noire », conteste pour le moins que l'Église catholique ait toujours favorisé la science, comme le voudrait Downey. Il voudrait, si possible, « s'entendre avec les maîtres catholiques, dont c'est la tâche, aussi bien que la sienne, de remplacer l'actuel enseignement, dangereux et étroit, de l'égoïsme national dans les écoles du monde, par quelque chose de plus large et de plus élargissant » ; il sait bien que « nul ne peut écrire une histoire de l'humanité

sans exprimer à chaque pas ses propres idées religieuses et philosophiques (1) ». « Il ne voit pas comment un écrivain peut écrire l'histoire, sauf de son point de vue propre (2) ». On peut écrire autant d'*Esquisses* qu'on voudra, d'autant de points de vue qu'on voudra : que les catholiques écrivent la leur (3) !

Ainsi, la position finale de Wells, lorsqu'on a démontré partout la partialité de son histoire, consiste à nier avec passion que l'histoire puisse être autre chose que passionnée et partiiale : et en même temps, contradiction flagrante, il exprime l'espoir que son livre pourra devenir d'usage universel. Trop évidemment, il se trompe : une histoire impartiale de l'humanité est possible : elle est en voie de publication chez nous, sous forme de la série de monographies de la *Bibliothèque de synthèse historique* : et ne soyons pas trop optimistes : même celle-ci n'est acceptable qu'aux savants, et seulement dans les moments rares où, paisibles, le corps et l'âme en repos, dans la paix de leur cabinet, ils peuvent s'élever à la vue impartiale des choses : elle ne l'est point, sans doute, à des catholiques, à des marxistes, à des wellsiens. Quant à l'espoir que l'*Esquisse* de Wells puisse servir à tous les hommes, même comme cadre des faits historiques, c'est une illusion qui ne deviendrait réalité que le jour où tous auraient embrassé sa foi, et sa philosophie de l'histoire : nous n'en sommes pas encore là. Que l'*Esquisse* soit de la même veine vulgarisatrice et antireligieuse qui a inspiré *Les énigmes de l'univers*, de Hæckel, et produit récemment l'*Esquisse de la Science* de R. Arthur Thomson, l'*Esquisse de la Littérature*, de

1. Page 23.

2. Page 32.

3. Postérieurement à la réponse de Wells, M. F. H. Drinkwater « *Footnotes to H. G. Wells' Outline of History* », 1922, reprenant une méthode déjà connue de nous, s'efforce de démontrer que l'*Esquisse* est, à l'insu de l'auteur, un témoignage irrésistible en faveur du catholicisme; M. Hutchinson, *Mr. Wells' Pilgrim's Progress, Methodist Review*, juillet 1922, beaucoup plus sérieusement, qu'elle est chrétienne sans l'étiquette, et qu'on peut encore espérer le retour de Wells au christianisme.

J. Drinkwater et W. Orpen, c'est ce qui n'est pas sérieusement contestable (1).

Wells se plaint que « l'éducation véritable n'ait pas encore commencé » : et il a raison : ne serait-ce pas parce que l'énigme de la vie et du monde n'est pas encore résolue ? Education, c'est préparation à la vie : comment préparer à ce qu'on ne comprend point ? Les religions seules peuvent « éduquer » : le catholicisme, l'islamisme, se sont parfaitement entendus à préparer leurs fidèles pour la vie, la mort et l'après-vie auxquelles ils les croyaient destinés : que Wells, prédicateur d'une religion, ait été amené à concevoir une éducation correspondante, c'est l'évidence et la nécessité mêmes ; que cette éducation n'ait de valeur que pour ceux qui croient en cette religion, c'est encore l'évidence et la nécessité ; que l'empirisme ne puisse que donner des recettes de vie, c'est certain ; que la religion wellsienne soit ou ne soit pas destinée à le remplacer, tôt ou tard, c'est ce que nul ne peut dire.

1. Un aimable parodiste a produit récemment une *Esquisse de Tout*, qui représente une bonne heure à passer dans ce triste monde : *An Outline of Everything, including a general critical survey of the World's Knowledge by Sir J. Arthur Wells-water M. P., R. A., H. G.; complete in one fortnightly part. Edited by Prof. Hector P. Toogood, F. Z. S., Sometime principal of the National Institute for Intensive Culture of the Rural Youth; comprising the Utions, the Osophies, the Ologies, the Oographies, the Isms and the Ics; A comprehensive Evaluation of the Newest Discoveries of Science; a Section of Inspirational Self-Help for the Young; a graphic History of the Great War by the Rt. Hon. Wunsmore Chappill; Full Index. The whole being lavishly illustraed.* (London : Chapman and Dodd, 1923).

CHAPITRE XII

L'UTOPISTE

« Ces religieux font des plans pour le bonheur des hommes et s'occupent d'aménager la planète en vue de notre félicité. — Ils auront beaucoup à faire, dit M. Bergeret, et l'on voit bien qu'ils sont optimistes ».

(Le Mannequin d'Osier, Calmann-Lévy, pp. 218-9).

C'est dans l'élaboration et la présentation des Utopies (1) que Wells a trouvé les plus belles jouissances de sa vie et le couronnement de son œuvre : son rêve final est, en somme, une Utopie : la paix perpétuelle dans l'État mondial, la possibilité du libre développement de leur personnalité assurée à tous les individus, enfants désirés de parents conscients, par la remise à la collectivité de toutes les entreprises d'intérêt général. C'est peut-être avec l'étiquette d'utopiste qu'il passera à la postérité : H. G. Wells, utopiste du début du ^{xx}e siècle...

Deux livres récents (2), en essayant pour la première fois une synthèse historique de la pensée utopienne, qui manquait — et que du reste, à notre avis, ils n'ont encore qu'imparfaitement réalisée — ont été naturellement amenés, pour la première fois, à marquer la place de Wells dans l'immense courant d'idées

1. Nous entendons le terme dans le sens de société idéale, sans y attacher, bien entendu, la nuance défavorable de rêve impraticable.

2. J. O. Hertzler : *The History of Utopian Thought* (Allen and Unwin, juin 1923); L. Mumford : *The Story of Utopias (Ideal Commonwealths and Social Myths)*, (George Harrap, août 1923). Avant leur publication, un mémoire distingué d'un de nos étudiants, M. A. Campinchi, *L'Utopie dans la littérature anglaise*, nous avait apporté d'utiles précisions sur la filiation des idées utopiques, et donné l'occasion de recherches personnelles suivies sur l'utopie, non seulement chez les Anglo-Saxons mais en général.

qui, depuis Platon, et depuis avant Platon, se joue autour du rêve éternel d'un monde meilleur : les indications données à ce sujet dans l'un et l'autre sont fort justes, et méritent d'être retenues : elles ne nous semblent pas épuiser la question : et il est d'abord à remarquer qu'elles sont fondées uniquement sur l'*Utopie moderne*, tentative délibérée, et négligent les fresques utopiques secondaires que l'on trouve dans plusieurs romans. Pour M. Hertzler, il ne peut plus y avoir d'utopistes véritables, depuis que Hegel a fait cristalliser la conception, avant lui vague, que toute l'existence humaine est un processus unique dans lequel les événements concrets, qui sont la matière de l'histoire écrite, ne sont que des incidents : avec Hegel, « l'histoire n'était plus l'expression d'un plan prédéterminé, mais le résultat de lois immanentes à la vie historique elle-même ; l'histoire était une sorte de développement du cycle de l'esprit humain, se répétant à des époques diverses, une sorte de développement spontané inhérent ; l'école historique hégélienne s'occupait presque uniquement des forces spirituelles et morales, concevait l'histoire comme conflit, triomphe, défaite et ajustement mutuel de volontés humaines ; cette idée de continuité et de fluidité une fois incorporée à la pensée sociale donnait une conception du progrès humain : et avec l'expansion de cet idéalisme évolutionniste, l'idéalisme social cessa d'être plein des fantaisies ingénieuses d'esprits fertiles : ses éléments durent s'incorporer dans le processus général du développement social ou devenir inutiles : quand les doctrines des Socialistes Utopistes (1), par exemple, se mélangèrent d'Hégélianisme, elles cessèrent d'être « utopiques » pour devenir « scientifiques » : la conception hégélienne de l'évolution, qu'on trouve dans les écrits de Karl Marx dès 1848, marque le tournant dans la théorie sociale » (2). Voilà pourquoi, selon Hertzler, il ne peut plus y avoir d'Utopistes véritables, mais seulement des « pseudo-utopistes » : et

1. Hertzler comprend sous ce nom l'école de Morelly, Babeuf, Saint-Simon, Fourier, Cabet, Blanc et Owen.

2. Op. cit., page 311.

il range Wells avec Bellamy (1) et Hertzka (2) sous cette rubrique : il est injuste envers Wells : il ne l'excepte pas, en effet, du reproche général qu'il adresse aux utopistes (3), de n'avoir pas vu que la perfection sociale est une illusion, et que seul le progrès social est possible : au moins, il ne l'en excepte pas suffisamment : il se contente de citer en note (4) le passage capital de l'*Utopie moderne*, dans lequel Wells marque son souci de concilier utopie et évolution : « L'Utopie moderne ne doit pas être statique mais kinétique, doit être non un état permanent mais une étape pleine d'espoir, conduisant à une longue série ascendante d'étapes. Aujourd'hui, nous ne résistons pas au grand courant des choses, pour le vaincre, mais plutôt nous flottons sur lui : nos états ne sont pas des citadelles mais des navires : au lieu d'un ordre unique, dans lequel des citoyens jouissent d'un bonheur égal, éternellement assuré à eux et à leurs enfants, il nous faut imaginer un compromis flexible dans lequel une succession perpétuellement nouvelle d'individus puisse converger effectivement vers un développement compréhensif et progressif » (5). Hertzler marque insuffisamment le dynamisme de Wells, « prophète du Progrès, prêchant que rien n'est, n'a jamais été ou ne pourra jamais être final », dit beaucoup plus justement un autre critique (6) : ce n'est vraiment pas à Wells qu'il faut prêcher l'évolutionnisme — que du reste il fait descendre de Darwin bien plus que de Hegel, et peut-être à tort : nous avons vu (7) qu'il néglige par trop l'influence de la pensée pure, qui n'avait jamais laissé mourir le nominalisme, et n'attendait point Darwin.

M. Mumford est moins que M. Hertzler un historien simplement docile et consciencieux de la pensée utopienne, et beaucoup

1. *Looking backward*.

2. *Freiland*.

3. Op. cit., chapitre X, *The limited perspective of the Utopians*.

4. Page 313.

5. *Modern Utopia*, chapitre I, § 1.

6. Downey, op. cit., page 37.

7. chapitre I.

plus que lui un utopiste lui-même : sa position personnelle est une résistance farouche à l'organisation systématique universelle venant d'en haut, une dénonciation passionnée de tous ceux qui refusent d'apercevoir la complexité infinie de la vie humaine, qui croient à des mythes comme l'État ou la Nation, l'homme économique, le prolétaire, qui sont devenus les esclaves d'entités comme la « Country-House » (1), ou « Coketown », la grande ville industrielle, un appel à la rentrée de l'artiste dans la vie commune, dont il est volontairement sorti, une certitude enflammée que l'Utopie doit commencer par le bas, par la localité — il y a quinze millions de localités dans le monde ! L'indifférence à ce qui se passe à l'autre bout de l'univers, et l'inutilité de le savoir — *caelum, non animum, mutant, qui trans mare currunt* — l'idée qu'on n'est heureux que si l'on ne bouge pas — ce qui n'empêche pas d'être en contact, mentalement, avec les autres hommes, que la culture de notre jardin est à la base de l'utopie, voilà des traits qui indiquent la nature la plus radicalement opposée qui se puisse imaginer à l'idéologie wellsienne : il y a là une intéressante, et pour nous, nous l'avouons, séduisante manifestation de la nouvelle révolte des individus contre l'état qui est un des résultats de la tyrannie effroyable des collectivités pendant la guerre, révolte qui demeure fragmentaire, faible et inarticulée (2). En conséquence, M. Mumford ne peut voir en Wells qu'un utopiste au fond semblable aux autres, puisque gouverné par ce qui, n'étant pas l'individu, n'est qu'un mythe : le Genre Humain : il lui apparaît, en dépit de son dynamisme, comme se rattachant directement à la chaîne qui part de Platon, et la formule qui sert de titre au chapitre où il l'étudie indique bien la place qu'il lui attribue : « *Comment W. Morris et W. H. Hudson renouent la tradition classique des utopies ; et comment, finalement, M. H. G. Wells résume et clarifie*

1. Il reconnaît ce mythe dans *Bladesover*.

2. La « République Supranationale », de M. Follin, en est une autre, bien impuissante.

les utopies du passé, et les amène au contact du monde actuel » (1); pour Mumford, Wells n'est pas un point de départ, il est un aboutissement : l'anarchiste W. Morris découle surtout de la *Christianopolis* de Johann Valentin Andreae — cité de travailleurs; l'*Age de Cristal* de W. H. Hudson, avec ses grandes maisons de campagne, hommes et femmes mélangés exerçant les travaux élémentaires, vivant ensemble le jour, dans des cellules la nuit, un seul père gouvernant le tout, une seule mère, telle une reine d'abeilles, assurant la continuité de la race, les autres n'ayant du sexe que les apparences, de Thomas Morus — ferme et famille; Wells, avant tout, de Platon — gouverneurs... Samouraïs ! Pour Mumford, les mérites de l'utopie wellsienne sont qu'elle écarte les dangers du patriotisme comme chez Bellamy, de la paresse comme chez Morris, du dogmatisme comme chez Andreae, de la subjection des petits comme chez Morus : elle introduit la note de la réalité, et elle prend pour matière la nature humaine telle qu'elle est; mais elle n'en reste pas moins une utopie venue du fond du passé, avec, pour instruments essentiels, l'action des aristocrates (2), et l'ordre imposé.

Quelle est la place vraie de Wells dans l'histoire de l'Utopie (3) ? Quel est le degré exact de son originalité ? pour pouvoir le dire avec certitude, il faudrait avoir la force de décider quelles sont les circonstances qui favorisent particulièrement l'apparition des utopies ? sont-elles le fait d'hommes de loisir dans des

1. Chapitre IX.

2. Mumford indique chez Comte, Morus et dans le Bhagavad-Gita l'équivalent de la classification des tempéraments chez Wells : poétiques, kinétiques, lents, vils, sans que, naturellement, il s'en suive qu'il y a eu emprunt.

3. Voici les utopies que nous avons personnellement examinées à ce sujet : Platon, *La République*; Thomas Morus, *Utopia*; Bacon, *New Atlantis*; Harrington, *Oceana*; Bulwer-Lytton, *The Coming Race*; Bellamy, *Looking Backward*; W. Morris, *News from Nowhere*; Hertzka, *Freiland*; L'Estrange, *What we are coming to*; Howells, *A traveller from Altruria*; Cabet, *Icarie*.

Sans dépouiller directement tous les textes, nous nous sommes de plus renseignés sur : Campanella, *La cité du soleil*; Andreae, *Christianopolis*; l'école Saint-Simonienne.

époques paisibles ? naissent-elles surtout dans les périodes particulièrement troublées ? sont-ce, au contraire, les époques de transition, les départs nouveaux vers des idéals nouveaux, qui les suscitent ? C'est vers cette conception que nous inclinons. L'antiquité n'a connu que l'utopie de Platon, née après la fin de la guerre du Péloponèse, après ces trente années de déchirement qui marquèrent le commencement de la fin pour le monde grec, et où l'on sentit qu'on allait vers des choses nouvelles ; mais ensuite, le monde antique, jusqu'à la venue des barbares, a eu l'impression d'être un tout et de devoir durer toujours : ou bien est-ce une illusion d'optique qui le fait apparaître à nos yeux, de l'aube homérique à la chute de l'empire romain, comme enfermé dans une orbe du temps, à la façon dont nous entourons d'une ellipse, sur le papier, le monde de Ptolémée ? La république romaine fut trop barbare, trop occupée à conquérir le monde, pour concevoir une utopie : l'empire, trop satisfait pour en avoir besoin, fut à lui-même sa propre utopie. Tout s'écroule, et naît la *Cité de Dieu*, l'utopie de Saint Augustin. Les temps du moyen-âge sont à la fois fiévreux et somnolents : il y a une permanence dans leurs incessantes agitations localisées : le courant de l'histoire y stagne, sans direction générale apparente : point d'utopie. Il faut le réveil de la Renaissance, un élan du fleuve au sortir du lac dans lequel il a tourné et retourné sur lui-même, cherchant une issue, pour qu'apparaisse Thomas Morus : la redécouverte des Grecs et de Platon y est pour quelque chose : moins que le départ sur des routes inconnues, au sortir d'une ère qui semblait ne pas devoir finir : et la veine semble, un temps, épuisée : l'utopie de Bacon est plus rêve d'homme de science que d'ami du genre humain, la *Christianopolis* surtout rêve chrétien. Le xviii^e siècle, qui pressent la fin d'un monde ancien, encore, se teinte déjà fortement d'utopie : la révolution française, elle aussi, est à soi-même, peut-être, sa propre utopie : il faut que la naissance de la grande industrie, au début du xix^e siècle, fasse vraiment naître le monde nouveau pour que l'utopie reparaisse, en France d'abord —

St-Simon et autres — en Angleterre ensuite, plus lentement, et encore que l'Angleterre ait la première souffert du mal — Bulwer, Bellamy, Morris, L'Estrange, Howell, Wells... Nous inclinons à penser, on le voit, que les utopies naissent sur les ruines des mondes qui meurent — la Grèce, Rome, le moyen-âge, l'ancien régime — sur le seuil des mondes qui viennent. Cette approximation suffirait-elle à justifier l'apparition de l'utopisme wellsien ? Difficilement, reconnaissons-le : il serait hasardeux de soutenir que, dans son utopisme d'avant-guerre, Wells soit encore porté et soutenu, au moins exclusivement, par le courant d'utopie provoqué en réaction contre la constitution de la grande industrie : lui-même a reconnu maintes fois la surprise qu'avait été pour lui la guerre (1), donc le caractère en quelque sorte final qu'avait pris l'époque industrielle : qu'elle continuât à accuser toujours plus ses traits distinctifs, que les riches se fissent toujours plus riches et les pauvres plus pauvres, cela n'indiquait qu'un développement logique inévitable de tendances nettement affirmées : il n'y avait là plus rien de nouveau : les utopies essentielles qui devaient naître de ce courant — si notre idée a quelque valeur — existaient déjà : l'utopie collectiviste de Bellamy, l'utopie communiste-anarchiste de Morris : la force des choses n'appelait plus Wells, et pourtant Wells a écrit des utopies : peut-être suffit-il, en somme, pour que des utopies voient le jour, que des hommes généreux rêvent la fin du mal ou que des esprits créateurs construisent des systèmes parfaits : depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, et qui souffrent, les cœurs les plus nobles et les cerveaux les plus puissants, les deux choses étant parfois réunies, ont trouvé dans l'utopie un champ d'action approprié à leur idiosyncrasie : il y avait, ici, au moins le cerveau du constructeur, sinon le cœur immense de l'ami des hommes.

M. Mumford croit pouvoir distinguer entre ce qu'il appelle l'utopie de reconstruction, intellectuelle et altruiste, et ce qu'il

1. Voir chapitre La Guerre .

appelle l'utopie d'évasion (1), sentimentale, poétique et égoïste, faite surtout du désir d'échapper à la sale ambiance : il nous apparaît que les utopies wellsiennes d'avant-guerre, l'*Utopie moderne*, et ses accessoires, les parties utopiques des *Jours de la Comète* et du *Monde Libre*, supportent assez bien l'étiquette d'utopie de reconstruction : et que les deux utopies d'après-guerre, *Des hommes comme des dieux* et *Le Rêve*, représentent nettement la fuite vers l'imagination qui console de l'ignoble réalité : l'évasion.

L'*Utopie moderne* est, bien entendu, celle où Wells a le plus ouvertement prétendu prendre rang dans la lignée des grands utopistes, et celle qui lui assurera éternellement sa place parmi eux.

Son premier trait distinctif est qu'il y entre plus de système que dans aucune qui fut jamais : nous ne voulons pas dire qu'elle soit plus rigide et dogmatique, mais seulement que sa création est davantage un acte délibéré, de parti-pris. La plupart des autres utopistes, on peut presque dire tous avant le xix^e siècle, ont porté leur utopie comme un arbre ses fruits, et comme on voulait que le bon La Fontaine eût porté ses fables : et ils n'en ont porté qu'une : il n'est pas d'exemple de deux utopies écrites par le même homme : or Wells pense qu'il « faut » écrire « des » utopies : on se souvient que pour lui la création et la critique approfondie des utopies est la seconde des deux formes que doit prendre la sociologie véritable, débarrassée de ses prétentions à la fausse science (2).

Le second caractère essentiel est que Wells est soutenu, comme aucun utopiste ne l'a été (3), par une étude, sinon systématique, au moins superficielle, de toute la littérature

1. Utopias of escape.

2. V. p. 155 : rappelons aussi qu'ici le précepte suit l'exemple, et que la théorie semble n'être qu'une justification de *Une Utopie moderne*, parue environ un an plus tôt.

3. Sauf un peu, Harrington (*Oceana*) et son étude des constitutions des états anciens.

utopique précédente : aucun utopiste ne s'était ainsi préoccupé de savoir quelles utopies on avait écrites avant lui, et n'avait écrit la sienne en jetant constamment un regard en arrière sur les autres, et en mélangeant à la sienne des remarques et des réflexions critiques sur elles, parfois même des pointes et de l'ironie à leur égard : l'*Utopie moderne*, en dépit de son affectation de simplicité, a une base beaucoup plus livresque que les utopies antérieures; elle n'est pas le produit spontané d'un entraînement généreux, mais le fruit des réflexions d'un savant qui a passé au crible tous les systèmes humains, réels ou imaginaires; dans les deux grands courants qu'on peut encore distinguer, l'utopie des poètes, Morus, Bernardin, W. Morris, et l'utopie des savants, Platon, Bacon, Bellamy, par exemple, Wells figure très nettement du côté des savants : en un temps où l'histoire des utopies n'était pas encore esquissée, avant Hertzler et Mumford, il y a, déjà, une petite revue des utopies dans le chapitre « *Topographical* ».

Une conséquence de ce caractère savant est que l'utopie wellsienne est plus violemment en réaction contre la réalité qu'aucune des précédentes; celles-ci, emportées par leur rêve, perdaient de vue la réalité : l'utopie wellsienne n'est pas un rêve, c'est une polémique : les utopiens, au lieu de se contenter d'y être heureux, sont très largement occupés à plaindre ou à tancer notre misère et notre folie, ou pour le moins à s'en étonner : la chose est vraie de toutes les utopies wellsiennes : le double utopien du narrateur de l'*Utopie moderne*, les jeunes Utopiens du *Temps de la Comète*, à qui le vieillard Leadford raconte son histoire, les utopiens *Hommes comme des dieux*, béants devant la sottise des compagnons de Barnstaple, ceux du *Rêve*, penchés sur le monde lamentable que leur révèle le récit de Sarnac, tous sont là pour s'émerveiller de notre stupidité. Ce n'est pas, certes, des utopies wellsiennes, que l'on peut dire : une heure d'oubli : elles sont moins faites pour consoler par des visions d'ordre et de bonheur que pour affliger par le spectacle de notre douleur jamais absente, arrière-plan constant

et nécessaire : dans les dernières surtout, car l'*Utopie moderne*, écrite alors que Wells ne se dégageait pas de l'illusion du progrès continu et inévitable, voyait la réalisation moins lointaine ; les plus récentes ne manquent pas de nous rappeler que des milliers d'années et des flots de sang nous séparent des jours meilleurs ; on en vient à se demander s'il est bon de fouetter notre misère de ce bonheur irréalisable.

D'autres particularités découlent encore de ce caractère polémique : d'abord, que Wells se soucie, au fond, moins d'être en Utopie que d'y parvenir : la route à suivre intéresse plus que le but cet esprit essentiellement dynamique : et il s'intéressera donc particulièrement aux moyens par lesquels le passage s'effectuera de l'état actuel à l'état idéal : une histoire de l'avènement de l'Utopie sera généralement esquissée, si elle n'est pas poussée à fond ; d'autre part, non seulement il imaginera des résistances obstinées d'individus dénués de sens social à l'ordre de la cité, mais, le premier, il y entraînera des contemporains travestis, systématiquement hostiles — qui entreprendront de conquérir le peuple des dieux. L'utopie, chez Wells, n'est décidément pas, comme on pourrait le supposer, spéculation irresponsable : elle relève, non du Laboratoire et du Cabinet, mais de l'Apostolat.

L'*Utopie moderne* est un peu une utopie honteuse ; l'auteur, en l'écrivant, se défend toujours un peu d'écrire une utopie, et indique constamment qu'il faudrait peu de chose pour que sa vision devînt réalité : ce trait est entièrement conforme à l'indication de M. Hertzler, que seules des pseudo-utopies, simples prolongements des tendances du temps présent, sont encore possibles : l'*Utopie moderne* n'est pas, au fond, un livre très différent d'*Anticipations*.

Les procédés de présentation de l'utopie de Wells ne sont pas, quand on les examine de près, si originaux qu'il peut sembler : certes, la mise en scène est particulière, et bien *xx^e* siècle : tout se passe, en somme, dans une salle de conférences : il y a un président, vaguement aperçu, et qui ressemble

assez à M. Wells; il y a un conférencier, nettement dessiné, et qui ressemble fortement à M. Wells : un peu gras, de taille un peu inférieure à la moyenne, vers le milieu du chemin de la vie, des yeux bleus comme en ont beaucoup d'Irlandais, mouvements agiles, légère calvitie qui lui fait une petite tonsure, parfois affaissé, mais généralement d'allure vaillante, la main s'élançant de temps en temps en un geste qui dépeint : il est assis à une table, il parle, et, derrière lui, sur l'écran classique, paraissent, de temps à autre, des images de sa vision : dans son discours se mêlent le récit de l'aventure et les considérations dogmatiques; mais en vérité, tous les auteurs d'utopies se sont toujours réfugiés derrière un autre qu'eux-mêmes; rarement ils parlent en leur nom propre : c'est presque toujours un voyageur qui discourt, oralement ou par écrit, de ses aventures aux pays merveilleux (1). L'explorateur de Wells s'est trouvé tout d'un coup en Utopie, en descendant d'un col des Alpes : avant lui, le héros de William Morris s'était tout d'un coup trouvé en Utopie en sortant de chez lui un beau matin (2) : l'Utopie est donc le pays même que nous connaissons : c'était aussi le cas chez Morris et L'Estrange : mais, de plus, les habitants sont les mêmes que nous-mêmes, nos doubles, seulement meilleurs : et ceci est entièrement original. Il n'y a pas qu'un voyageur, il y en a deux, l'un docile à l'Utopie, l'autre récalcitrant : et ceci encore est nouveau (3). Un Utopien explique l'Utopie, aidé d'informateurs secondaires : c'est le procédé universel (4), avec cette différence que cet Utopien est justement

1. Chez Platon, on dialogue; Morus, Bacon, Bulwer-Lytton, Butler, Bellamy, L'Estrange, Howells, font tous parler un voyageur : celui de Bellamy a voyagé dans le temps, puisqu'il s'est éveillé en Utopie; Hertzka et Howells font parler un citoyen d'Utopie, en visite chez nous.

2. Les voyageurs, au contraire, doivent naturellement décrire longuement leurs voyages, et le héros de Bellamy les circonstances qui l'ont amené à s'éveiller en Utopie.

3. Le voyageur de Bacon a des compagnons, mais dépourvus de personnalité : les autres sont tout seuls.

4. Morus, Bacon, Bulwer-Lytton, Bellamy, Morris, L'Estrange, font tous faire de longs récits par des Utopiens.

le double du voyageur principal. On rencontre un Utopien récalcitrant, qui représente la révolte de la nature contre la surorganisation, et W. Morris, déjà, avait été trop individualiste pour ne pas concevoir le mécontent de Hampton Court. Wells se soucie d'expliquer le passage du monde mauvais à l'Utopie : mais Morus et Bacon, déjà, avaient le même souci, comme aussi Bulwer-Lytton; et quant à Morris il en faisait longuement l'histoire. Le voyageur se réveille dans le monde mauvais — sur un omnibus, dans le Strand : presque tous les voyageurs en Utopie reviennent chez eux, ou se réveillent dans leur lit (1) : et si celui de Wells découvre dans le monde réel des éléments qui travaillent à l'avènement de l'Utopie — la franche étudiante qui est déjà une Samouraï sans l'étiquette — tous les « pseudo-utopistes » ne font que prolonger dans l'Utopie les tendances du présent. Des procédés de présentation, passons à l'Utopie elle-même.

Wells, particule du genre humain et citoyen de l'État Mondial, ne peut admettre qu'une Utopie dont le siège soit la planète entière, ou une planète entière : avant lui, on avait placé les Utopies dans une vallée (2), une île (3), un souterrain (4), une région au delà des montagnes (5) : et les plus hardis n'avaient pas osé supprimer États et nations (6) : il s'ensuit que Wells est le premier à vouloir, comme un élément utopique essentiel, une langue unique. Wells n'est pas le premier à concevoir que la liberté individuelle est la fin essentielle de l'Utopie : Morris a poussé ce souci beaucoup plus loin que lui, et l'idéal est pour lui l'anarchie heureuse : mais Wells est le premier qui cherche à la concilier avec une robuste organisation de l'État : l'État

1. Seul, celui de Bellamy reste en Utopie.

2. Platon.

3. Morus, Bacon, Harrington.

4. Bulwer-Lytton, G. Tarde.

5. Butler, dans la mesure où *Erewhon* est une utopie.

6. Bellamy imagine une union internationale; chez Morris, les nations subsistent, bien que sans gouvernement; chez L'Estrange, l'Angleterre a gardé une armée; chez Howells, l'Altrurie se tient soigneusement à l'abri de l'étranger.

existe pour la liberté des individus, l'expérience et le changement : les utopistes classiques ne s'en préoccupaient guère (1) : la vertu et le bonheur leur suffisaient : aujourd'hui, toute liberté ne peut être qu'un compromis : il y a des prohibitions, celles de tuer, par exemple, qui augmentent la liberté : il y aura, en Utopie, de ces prohibitions. Une Utopie où l'on n'aurait pas toutes facilités pour aller et venir — c'est là, avec le désir d'un coin à soi, l'élément essentiel de la nature humaine — ne serait pas une Utopie (2). Et pour les formes journalières de la vie, mieux instruits, plus tolérants, les hommes auront moins peur de vivre en public (3) : certes il demeurera des maisons fermées, des murs, avec, du reste, une limite à la quantité de terrain qu'il sera permis d'enclore, et l'interdiction de jamais enclore les beautés naturelles ; mais la constitution d'un répertoire général des citoyens selon les procédés de Bertillon sera un des premiers soucis de l'État, sans que personne sente sa liberté diminuée par cette formalité indispensable.

Etre libre n'est pas tout : il faut que le travail se fasse. Y aura-t-il encore, en Utopie, de l'argent ? Oui certes : les anciens utopistes le bannissaient, comme la source de tous les maux (4) ; mais c'est encore ce qu'on a inventé de plus commode pour faciliter la liberté des mouvements : bien entendu, on ne se servira plus de monnaies métalliques, mais de billets libellés, par exemple, en unités de force électrique, après avoir fixé un rapport entre l'unité-énergie et l'unité-or lorsqu'on retirera l'or de la circulation. Le régime économique d'Utopie sera-t-il

1. Elle est nulle chez Platon, Morus, Bacon, et très limitée chez les utopistes modernes : Bellamy, cependant, en a un vif souci, par comparaison.

2. Chez Platon nul ne songe à s'éloigner ; chez Morus, les mouvements de population sont réglés par les magistrats ; chez Bacon, il est défendu de quitter l'Atlantide ; chez Bulwer, l'émigration est permise de tribu à tribu ; chez Morris, et chez Howells, on est content de rester où on est : le besoin de se déplacer marque le déséquilibre.

3. On vit tout à fait en commun chez Platon, Morus ; on le trouve agréable chez Howells ; chez Hertzka toutes affaires sont publiques. Bellamy et Morris seuls ont le souci de la vie privée.

4. Morus veut qu'on en fasse des pots de chambre.

le communisme ou l'individualisme ? Ni l'un, qui fait le citoyen esclave des fonctionnaires, ni l'autre, qui le fait esclave des violents et des riches; mais quelque chose d'intermédiaire. C'est que l'État doit assurer non seulement la subsistance mais l'initiative, qui ne peut venir que de l'individu, lequel va sans cesse à l'encontre des précédents représentés par l'État, quel qu'il soit : il n'y a de salut que dans une révolution perpétuelle : l'État est le concentré des expériences réussies, la base des expériences individuelles, qui ou bien échouent, ou bien lui sont incorporées à leur tour : « L'État existe pour l'individu, la loi pour la liberté, le monde pour l'expérience, les expériences et le changement » (1). Ainsi, l'État Mondial et les gouvernements locaux seront seuls propriétaires du sol et de la force : ils les loueront ou les concèderont aux individus; ils assureront l'ordre, la justice, les communications, dirigeront les productions naturelles, les naissances, l'hygiène publique, la circulation de la monnaie, la recherche scientifique, se préoccuperont du mouvement littéraire et critique. De la propriété individuelle, actuellement synonyme de liberté, il restera le droit aux fruits du travail, la propriété des choses personnelles — et tant mieux si le citoyen y consacre presque tout son revenu ! — le droit de faire des legs pour assurer l'éducation de ses enfants : pour toutes les autres formes de propriété l'État n'aura aucun respect, et prendra la part du lion : à la mort du citoyen, tout son bien sera vendu au profit de l'État : mort, surtout, au « placement de père de famille », rente perpétuelle aux dépens du corps social, que du reste la baisse du taux de l'intérêt décourage de plus en plus, automatiquement ! Il faut encourager la dépense, et la création du confort et de la beauté. Il ne saurait plus être question, naturellement, de propriété du mari sur la femme et l'enfant : contrôle du bien-être de l'enfant, restriction de l'héritage, voilà les deux grands devoirs de l'homme d'état moderne ! Et pour la servitude

1. *Utopian economics*, § 4.

du travail, elle sera tuée par la puissance mécanique : si nous savons construire des institutions politiques aussi bonnes qu'une bonne machine, l'esclavage du labeur est dès maintenant inutile : il y a assez de tout pour tous (1).

Comment se manifeste, dans la pratique, cette organisation économique ? Tout citoyen, connu de l'État par le catalogue universel, et muni d'une carte d'identité qui permet de le reconnaître, peut se présenter partout dans les bourses du travail pour recevoir une occupation conforme à ses aptitudes, qui l'emploie quelques heures par jour, et lui assure le salaire minimum (2) : les deux visiteurs d'Utopie seront employés à finir des jouets de bois ébauchés à la machine.

Mais nous savons que le problème du travail n'est pas pour Wells le problème fondamental, ou seulement un des deux problèmes fondamentaux : l'autre est celui des naissances. Nous savons depuis Malthus que l'accroissement sans restriction de la population est le plus grand des maux : la nature multiplie

1. Rappelons sommairement le régime économique des utopistes précédents : chez Platon, communisme intégral ; chez Morus, communisme, journée de 6 heures obligatoire, esclaves pour les travaux rudes, travaux spéciaux pour les femmes, pas de monnaie, chacun apporte au marché ce qu'il fait et emporte ce qu'il veut ; chez Bacon, quelque propriété individuelle, et probablement de l'or ; chez Harrington, de grands propriétaires en nombre limité, des fermiers, des corporations vagues, et la bonté pour régler les rapports ; chez Bulwer-Lytton, propriété privée et commerce, inégalité des fortunes, mais pauvreté rare, traitée comme une maladie, pas de concurrence, des écailles d'animaux rares pour monnaie, et l'entraide partout ; chez Bellamy, le collectivisme, tous fonctionnaires dès la naissance, munis d'une carte de crédit qui remplace l'argent, une véritable armée industrielle hiérarchisée, une production réglée ; chez Morris, un communisme anarchiste, tout à tous, le travail-joie, pas d'argent, chacun prend ce qu'il lui faut ; chez Hertzka, tout le capital à la communauté, qui lève des taxes sur les parties qu'elle en prête à des groupes qui forment de vraies sociétés par actions, un individualisme à base sociale, donc, une coopération à laquelle l'État est intéressé, un bureau central de statistique de l'offre et de la demande pour les produits et la main-d'œuvre ; chez L'Estrange, grands services nationalisés, coopératives, journée de 6 heures ; chez Howells, communisme égalitaire, 3 heures par jour de travail obligatoire, puis travail-plaisir ; chez les Saint-Simoniens en général, l'État possède tout, réglemente le travail et la production, la journée de travail est de 6 ou 7 heures.

2. Wells a critiqué par avance cet encouragement à la paresse : v. p. 112.

les naissances, et tue les faibles : l'État civilisé procèdera autrement : il empêchera les faibles de naître : nous allons de plus en plus vers ce droit de l'État (1). L'État ne permettra la paternité qu'au-dessus du salaire minimum : pour empêcher les impropres de réitérer, il fera élever les enfants à leurs frais, avec contrainte personnelle s'ils récalcitrent : l'élévation de la moralité publique suivra nécessairement. Les femmes, libres en théorie dans l'ordre actuel, sont de fait économiquement inférieures : le remède est la dotation de la maternité (2), service rendu à la communauté ; mais si l'État entreprend d'entretenir les enfants, il mettra des conditions sévères au mariage : âge minimum, 27 et 21 ans, licence, communication à chaque partie du dossier de l'autre ; l'infidélité de la femme met fin au mariage, l'État, représentant de l'enfant, en est offensé, et intervient automatiquement : pour le cas contraire, il n'intervient que sur la demande de la femme, qui subit un tort ; les mariages qui restent stériles se terminent au bout de 3, 4 ou 5 ans, et ne sont renouvelés que sur la demande des intéressés : ceux qui sont suivis de naissances sont plus longs, parce que la famille est le meilleur milieu pour l'enfant. Les autres formes d'union des sexes sont indifférentes à l'État, il ne reconnaît aucun don d'homme à femme là où il n'y a pas d'enfant ; mais il ne se refusera pas à reconnaître un mariage multiple d'individus consentants, ce qui d'ailleurs sera rare : car l'Utopie, garantissant l'entretien de tous les enfants, sera de fait un vaste mariage multiple de tous les citoyens. Et enfin, entre la conception de la femme jouet et propriété, qui est celle d'Aristote, de l'Asie, des races blanches, des classes supérieures, et celle de la femme aide, égale et compagne, qui est celle de Platon, des races noires, et du peuple, l'Utopie aura franchement choisi la seconde (3).

1. Déjà, la loi américaine peut ordonner une opération de stérilisation sur la mère, reconnue indigne, qui continue inconsidérément à mettre des enfants au monde.

2. v. p. 225-6.

3. Chez Platon la femme est placée sur un pied d'égalité absolue avec l'homme ; les naissances sont réglées par les gouverneurs ; nul ne connaît son père ; chez

Voici, assurés, la liberté, la production, et la continuité de la race, dans la meilleure des Utopies : ce n'est pas tout : il faut gouverner : qui gouverne ? Les Samourais, aristocrates volontaires, qui ne sont que les gouverneurs ou les gardiens de Platon (1) : il y a là un trait constant de la pensée de Wells, et la reconnaissance d'une vérité fondamentale de la nature humaine : les hommes ordinaires ne souhaitent point être tracassés par les affaires publiques, c'est le signe d'une nature aristocratique que s'en préoccuper : le danger est, évidemment, qu'elles risquent de tomber aux mains des intrigants et des ambitieux, autant que de ceux qu'anime seulement la « passion blanche » de construire (2).

Voilà, dessinée par ses traits essentiels, la structure de la grande, noble, séduisante, et praticable utopie wellsienne : le reste n'est que corollaire ou détail. Il va sans dire qu'en Utopie il n'y a plus de préjugé de race, et que toutes les races tendent à se mélanger pour aller vers un type unique : l'homme :

Morus, on maintient un nombre uniforme de membres dans toutes les familles, en compensant les inégalités par des échanges ; chez Bacon, la monogamie règne, on doit se connaître un temps avant d'être autorisé au mariage ; chez Bulwer, les mariages se concluent pour 3 ans, les femmes, plus robustes, font la cour aux hommes ; chez Bellamy, elles sont enrôlées dans l'armée industrielle, où on leur assure des travaux appropriés, sont donc économiquement indépendantes, et le libre jeu de la sélection est assurée ; chez Morris il n'y a aucune réglementation de l'union des sexes, la nature étant bonne ; chez L'Estrange, les femmes, égales aux hommes, sont soldats.

1. V. pp. 216, 365-6.

2. Chez Platon, gouverneurs, guerriers et ouvriers sont le cerveau, le cœur, et le ventre de l'état ; chez Morus, des magistrats sont élus de degré en degré ; chez Bacon, il y a d'assez vagues magistrats ; chez Harrington, les électeurs, à 30 ans, répartis en classes suivant la fortune, élisent des magistrats ; il y a un Sénat, un conseil des 50, un autre des 9, au sommet le Lord Archonte ; chez Bulwer, dans de petites tribus, un magistrat non payé, le Tur, exerce une autocratie bienveillante, et nomme son successeur ; chez Bellamy, pas de politique, le général en chef de l'armée industrielle, élu par les anciens retirés de la vie active, gouverne ; chez Morris, aucun gouvernement que de vagues conseils locaux, les affaires allant naturellement à ceux qui sont qualifiés pour les résoudre ; chez Hertzka cinq lois fondamentales assurent l'ordre et l'entretien de tous ; chez L'Estrange le régionalisme est combattu par des ligues ; chez Cabet, 2000 élus du peuple choisissent 16 ministres.

si'il y avait vraiment des « races inférieures », elles auront été éliminées par les lois sur le salaire minimum et le mariage : alors que toutes les utopies antérieures, faute d'avoir osé concevoir l'État Mondial, n'ont jamais pu faire disparaître les questions dites « internationales ». Pour les délinquants, ou plutôt les malheureux, car l'incapacité à trouver sa place et son bonheur en Utopie n'est qu'un succès, on les rassemblera dans des îles où ils pourront librement se livrer à leurs penchants, et dont on les empêchera de sortir : île des ivrognes, île des escrocs (1)... Il va sans dire, encore, que toutes les religions seront libres (2), que les facilités d'éducation données à tous par l'entretien assuré jusqu'à l'époque de la majorité permettront à chacun de faire rendre leur maximum à ses facultés naturelles (3), qu'une telle société sera éminemment favorable au développement de la science, de la littérature et de l'art (4) : les animaux, sources d'infection et de maladie, auront disparu (5), le machinisme intelligemment conduit aura fait le genre humain libre, divin, royal (6). L'allure générale sera celle d'une machine bien huilée, par comparaison avec notre ferraille : le ton reste humain : il n'est pas besoin, pour

1. Chez Morus, les crimes, rares, sont punis par l'esclavage; chez Bellamy, traités dans des hôpitaux spéciaux; chez Morris, on ne les punit point : on regarde tristement le criminel qui passe...

2. Chez Morus, il y a un culte commun, des prêtres vénérés : on méprise, sans les persécuter, les athées et les matérialistes; chez Bacon, on est chrétien, quelques juifs sont libres; chez Harrington, religion nationale mais non obligatoire : il est interdit d'être juif, idolâtre, papiste; chez Bellamy, liberté et laïcisme; chez L'Estrange, religions multiples à la recherche d'une formule d'accord.

3. Chez Platon, musique et gymnastique; chez Harrington, écoles nationales, égalitaires à la base, ensuite favorables aux riches; chez Morris, aucune éducation, on apprend naturellement; chez Cabet, éducation universelle réglementée.

4. Chez Morus, sciences et lettres favorisées par des exemptions de travail; chez Bulwer et Morris, aucune littérature, puisqu'on est heureux; chez Bellamy, système de crédit qui entretient les auteurs, assez semblable à celui — postérieur — de Wells dans *Mankind in the Making*.

5. Chez Bulwer, pas d'animaux; chez Howells, au moins pas de chevaux.

6. Chez Bacon, beaucoup de machines, mais elles semblent peu utilisées; chez Bulwer, le Vrîl, agent tout puissant, fait tout, a supprimé la guerre; seuls, les

animer la construction, d'êtres différents de nous-mêmes : il suffirait d'un peu de bonne volonté... (1)

Que cette bonne volonté est donc difficile à obtenir !

Il ferait fort bon vivre, certes, dans l'Utopie de Wells.

Si l'*Utopie moderne* peut être appelée une utopie « honteuse » — nous avons précisé le sens de l'expression — on ne saurait certes dire la même chose des *Jours de la Comète* : si le livre dogmatique faisait effort pour se défendre du reproche d'utopisme, — dans le sens défavorable du mot —, pour bâtir l'Utopie avec des hommes véritables, en échappant à tout reproche de négligence des traits essentiels immuables de la nature humaine, les *Jours* sont au contraire la plus franche acceptation qui ait jamais été du reproche d'utopisme, la plus jolie bravade jamais lancée à la critique terre à terre des prosaïques : « pour que votre Utopie fut réalisable, il faudrait que la nature humaine changeât ! » Le thème est justement, ici, la transformation de la nature humaine supposée subitement parfaite : c'est un défi à la « raison », à la « sagesse », au « sens des réalités » dont s'arment si volontiers les critiques d'Utopies : c'est un rêve heureux, ouvertement reconnu comme tel. M. Mumford dirait sans doute que c'est le type parfait de l'utopie d'évasion ; mais la chose ne nous semble vraie que du procédé : le souci de reconstruction demeure le ressort principal. Remarquons

enfants surveillent les machines, que la volonté suffit à faire marcher ; chez Bellamy, grand machinisme, électrification universelle, radio-concerts ; chez Morris, peu de machinisme ; chez Hertzka, machinisme important ; chez L'Estrange, trains marchant à 150 milles à l'heure ; chez Howells, grandes villes rares, électrification, compagnies de travailleurs agricoles semblables à celles que Wells imagine également.

1. Le ton général est, chez Platon, tyrannique ; chez Morus, un mélange d'épicurisme, de réglementation et d'uniformité ; chez Bacon, théorique, peu vivant ; chez Harrington, libéral et joyeux : merry England ! chez Bulwer, romanesque et humoristique ; chez Bellamy, un peu puritain : l'honneur est le grand stimulant ; chez Morris, idyllique et médiéval ; chez Hertzka, celui, prosaïque, d'une cité américaine ou australienne ; chez L'Estrange, très semblable à celui de la société vraie ; chez Howells, c'est un pot-pourri d'Utopies, qui combine Bellamy et Morris ; chez Cabet, la cité est géométrique et la vie réglementée à outrance, comme chez Morus.

d'abord que la plus simple réponse possible est ici donnée à la question du passage du monde réel à l'Utopie, qui se posera presque toujours à Wells quand il pensera en utopiste : *Le Monde Libre*, en reproduisant de façon si curieuse le conseil de l'humanité sous la présidence de Leblanc, où s'élabore l'État Mondial, déjà esquissé ici sous celle de Melmount, y sera une autre réponse (1).

Le moyen a été simple : le dessein étant avoué de rendre d'un seul coup tous les hommes bons et vertueux, de les délivrer de la prison de l'égoïsme et de les mettre au service de la race, il a suffi de faire approcher un peu plus près de la terre le même météore qui nous avait déjà été présenté dans le conte de l'Étoile (2), et de préciser ses effets, dans le monde physique pour le pittoresque, dans le monde moral pour l'Utopie.

L'Étoile faisait passer des raz-de-marée sur les terres basses du globe, fondait les glaces du pôle, faisait abandonner aux hommes les tropiques, et s'épanouir un paradis terrestre au Groenland et à l'intérieur de tout le cercle arctique : la Comète, amoncée dans le spectroscopie par deux raies vertes, emplira l'atmosphère terrestre de vapeurs vertes qui endormiront d'un sommeil profond toutes les créatures vivantes (3) — sauf les poissons dans l'eau : et lorsque, trois heures après, elles s'éveilleront, le changement sera chose faite : l'Étoile, nous dit-on vaguement, avait produit « des effets merveilleux », fait naître « une nouvelle fraternité humaine » : quand la Comète s'éloigne, les passions mauvaises fondamentales qui empoisonnent la vie de l'humanité, l'instinct, venu du fond des âges d'animalité et de barbarie, qui jette périodiquement l'homme armé contre

1. Au moment où nous écrivons ceci (6 septembre 1924), Wells est à Genève où MM. Herriot et Macdonald viennent de se rencontrer : est-il, malgré son opposition à la Ligue, à l'affût d'un Leblanc ou d'un Melmount ?

2. V. p. 66.

3. Conan Doyle emploie la même fiction dans *The poison belt* : arrêt complet de la vie, pendant quelques heures, par suite de la proximité d'un météore, sauf pour un savant et quelques amis qui se sont enfermés dans un observatoire étanche.

l'homme armé, le désir de posséder plus qu'on ne peut étreindre, la passion monopoliste qui fait que l'animal humain veut posséder à lui tout seul un animal de l'autre sexe, sont tombés de l'âme humaine comme le plâtre s'écaille d'un mur : les yeux s'ouvrent : les folies anciennes sont devenues inintelligibles : l'ange a triomphé, la bête est morte : tous sont devenus, toujours, ce que sont quelques-uns, de temps en temps : des êtres constructifs, sociaux, altruistes, en qui tout égoïsme est mort. Et le petit employé Leadford regarde avec étonnement le revolver dont tout à l'heure il vidait le barillet sur Verrall et Nettie; et les marins anglais et allemands sur leurs cuirassés, les soldats français et allemands dans leurs tranchées, se demandent ce qu'ils peuvent bien faire là, et ce qui avait bien pu les armer contre leurs voisins; et le conseil des ministres d'Angleterre, en tête le président Melmount qui, hier, déclarait la guerre, parcourait le pays pour y prononcer des discours incendiaires, se change d'abord en un lieu de confession publique où chacun vient dire quel pauvre être de préjugé, de sottise et de passion il était la veille, et combien il est devenu incompréhensible à lui-même : puis, instantanément, on se met à l'œuvre, en liaison avec les groupements représentatifs des anciennes « nations » pour reconstruire le monde nouveau. S'il est un livre de Wells qui aurait dû à bon droit s'appeler *Le Rêve*, c'est celui-ci.

Ce monde nouveau, Wells ne nous donne malheureusement pas beaucoup de détails sur lui : sans doute est-il si évident qu'il est inutile qu'on en parle. Nous avons montré que la première moitié du livre relève nettement de l'inspiration des Vies Etiolées (1) : tout l'effort de l'écrivain a porté sur la transition, comme l'indique bien le titre, et le monde idéal est à peine esquissé. On peut dire pourtant que ses trois caractères principaux sortent de la mort des trois passions fatales qui sont notre malédiction : combativité, avidité, jalousie : fin de

1. Voir chap. V.

la guerre et établissement de l'État mondial, fin de la propriété privée pour tout ce qui dépasse la capacité d'usage personnel et de consommation, fin du désir passionné d'être seul admis à l'affection et à l'intimité de l'ami du sexe opposé, allant jusqu'au ménage multiple : au delà de ces principes, et en dehors d'un immense besoin de beauté, peu ou point de précisions sur l'organisation de l'Utopie. Les hommes détruisent toutes les choses laides, en font des feux de joie, chaque Premier Mai, le Premier Mai fleuri de beauté et de bonté, non le Premier Mai de violence de l'ère nouvelle, ils rasent jusqu'au sol les affreuses cités anciennes, lèpre répandue sur la terre par l'âge de la paysannerie aussi bien que par l'âge industriel, ils vivent l'Année des Tentes, puis celle des Echaffaudages, en attendant que soit construite la cité nouvelle : mais ce qu'est cette cité, comment sont réalisés sa perfection et son bonheur, on ne nous le dit pas : tout est à tous, chacun est à tous, chacun vit pour tous, tous vivent pour chacun : c'est tout. *Les Jours de la Comète* sont la plus utopiste de toutes les utopies : mais la cité future n'y est que suggérée, non peinte : l'intention de l'auteur ne comportait ici pas davantage.

Le Monde libéré, que nous avons étudié à un autre point de vue un peu plus haut (2), a aussi sa place dans l'utopie well-sienne ; mais, comme le livre précédent, c'est plus une étude du passage de l'ordre réel à l'ordre utopique qu'une peinture de l'Utopie : c'est une refonte, à ce point de vue, des *Jours de la Comète*, comme *Le Rêve* en est une refonte du point de vue des Vies Etiolées. La différence est qu'au lieu d'imaginer le grand réveil de l'âme humaine, au sortir de son cauchemar de misère et de bestialité, comme l'effet d'un agent phénoménal improbable, c'est uniquement à des causes psychologiques connaissables qu'il est attribué : ce n'est pas sur un coup de baguette magique que les yeux s'ouvrent : ce n'est que lentement, avec des résistances obstinées, que, du fait de l'horreur

toujours croissante de la guerre, de la certitude de la fin proche de la race si on n'y met fin, l'évidence finit par s'imposer aux plus récalcitrants qu'il faut rebâtir le monde sur un plan neuf : il est remarquable que Wells ait soigneusement évité de faire de Leblanc un homme de génie, et lui ait donné pour plus haute qualité le simple bon sens : il y a là l'équivalent de l'évidence avec laquelle la reconstruction s'impose aux hommes du *Temps de la Comète*, et une manifestation de l'idée, constante chez Wells, que l'ordre mondial est à portée de notre main si seulement nous voulons l'étendre. Plus d'efforts sont nécessaires à des hommes lentement et péniblement convaincus qu'à des hommes subitement illuminés; aussi, là où la bonne volonté et la clairvoyance universelle suffisaient, sans que fussent supposés des agents nouveaux, c'est une force nouvelle, mise au service de la conscience nouvelle si difficilement cristallisée, qui permettra la construction de l'Utopie : l'énergie atomique, jusqu'ici arme de guerre, devient l'instrument de la grande paix, permet d'abolir la peine des hommes, qui évolueront désormais dans la direction d'une race d'artistes : le procédé est celui de Bulwer-Lytton : son Vril, qui détruit instantanément toute chose à la volonté du porteur, après avoir amené la disparition de la guerre, a été l'instrument du bonheur des hommes, en faisant disparaître la nécessité du travail. Mais l'Utopie, ici aussi, est esquissée, non décrite, et nous fermons le livre sur une vision de grandes choses qui se font.

Après la guerre, la veine utopique s'est réveillée chez Wells; mais maintenant il ne conçoit plus que des utopies d'évasion ou de refuge : plus d'effort pour donner des utopies « modernes », réalisables dans un temps assez proche, bâties avec des hommes semblables à nous-mêmes; mais la fuite libre de l'imagination vers des temps tellement différents des nôtres que des milliers d'années, des centaines de milliers même, nous en séparent : comme si l'apôtre désillusionné rentrait dans son laboratoire et dans son cabinet. Dans *Des Hommes comme des dieux*, ces

années ne sont pas comptées : Wells, plaquant un peu de relativisme einsteinien sur un procédé qui lui est de longue date familier — mondes différents co-existant dans la même étendue⁽¹⁾ — se contente de nouveau d'un héros qui se trouve tout d'un coup en Utopie. C'est M. Barnstaple, journaliste londonien de tournure d'esprit humanitaire et internationaliste, excellent disciple de Wells, qui, en vacances, seul dans sa petite automobile, s'aperçoit soudain qu'il est en Utopie, parce qu'il s'est trouvé au moment voulu à l'endroit où deux savants utopiens faisaient une expérience de translation interspatiale. Il est indifférent qu'il ne soit pas seul à être ainsi translaté : que deux autres groupes d'automobilistes, parmi lesquels un M. Catskill qui ressemble fort à M. Winston Churchill, et un M. Burleigh qui ressemble fort à Lord Balfour, se trouvent embarqués dans la même aventure; que ces Terrestres obstinés et inéducables, à l'exception du sceptique et philosophique Burleigh, s'engagent dans une folle entreprise de conquête contre l'Utopie dont la science avance sur eux de milliers d'années; qu'ils périssent en majorité dans l'aventure, et que Barnstaple-Wells semble être le seul à revenir chez nous : tout cela n'est que la sauce dont le plat est agrémenté : il faut lui reconnaître, pourtant, une importance : c'est un aveu de doute et de douleur; quand nous vivrions au milieu de l'Utopie, l'incorrigible humanité n'aurait rien de plus pressé que de foncer sur elle, la lance en avant : joie et compensation pour Wells, sans doute, de la voir désarçonnée, dans la personne de Catskill et de ses compagnons, comme Don Quichotte par le moulin à vent : compensation sur le papier : le doute dans la raison humaine subsiste, indiscutable, amer.

Utopie de refuge : Wells pouvait croire à l'*Utopie moderne* : il ne peut guère croire aux *Hommes-dieux*. Ils sont, hommes et femmes, beaux, sains, forts, à peu près nus, demi-dieux

1. C'est le procédé de *The Plattner Story*, *Mr. Skelmersdale in Fairyland*, p. 74.

existe pour la liberté des individus, l'expérience et le changement : les utopistes classiques ne s'en préoccupaient guère (1) : la vertu et le bonheur leur suffisaient : aujourd'hui, toute liberté ne peut être qu'un compromis : il y a des prohibitions, celles de tuer, par exemple, qui augmentent la liberté : il y aura, en Utopie, de ces prohibitions. Une Utopie où l'on n'aurait pas toutes facilités pour aller et venir — c'est là, avec le désir d'un coin à soi, l'élément essentiel de la nature humaine — ne serait pas une Utopie (2). Et pour les formes journalières de la vie, mieux instruits, plus tolérants, les hommes auront moins peur de vivre en public (3) : certes il demeurera des maisons fermées, des murs, avec, du reste, une limite à la quantité de terrain qu'il sera permis d'enclore, et l'interdiction de jamais enclore les beautés naturelles ; mais la constitution d'un répertoire général des citoyens selon les procédés de Bertillon sera un des premiers soucis de l'État, sans que personne sente sa liberté diminuée par cette formalité indispensable.

Etre libre n'est pas tout : il faut que le travail se fasse. Y aura-t-il encore, en Utopie, de l'argent ? Oui certes : les anciens utopistes le bannissaient, comme la source de tous les maux (4) ; mais c'est encore ce qu'on a inventé de plus commode pour faciliter la liberté des mouvements : bien entendu, on ne se servira plus de monnaies métalliques, mais de billets libellés, par exemple, en unités de force électrique, après avoir fixé un rapport entre l'unité-énergie et l'unité-or lorsqu'on retirera l'or de la circulation. Le régime économique d'Utopie sera-t-il

1. Elle est nulle chez Platon, Morus, Bacon, et très limitée chez les utopistes modernes : Bellamy, cependant, en a un vif souci, par comparaison.

2. Chez Platon nul ne songe à s'éloigner ; chez Morus, les mouvements de population sont réglés par les magistrats ; chez Bacon, il est défendu de quitter l'Atlantide ; chez Bulwer, l'émigration est permise de tribu à tribu ; chez Morris, et chez Howells, on est content de rester où on est : le besoin de se déplacer marque le déséquilibre.

3. On vit tout à fait en commun chez Platon, Morus ; on le trouve agréable chez Howells ; chez Hertzka toutes affaires sont publiques. Bellamy et Morris seuls ont le souci de la vie privée.

4. Morus veut qu'on en fasse des pots de chambre.

le communisme ou l'individualisme ? Ni l'un, qui fait le citoyen esclave des fonctionnaires, ni l'autre, qui le fait esclave des violents et des riches; mais quelque chose d'intermédiaire. C'est que l'État doit assurer non seulement la subsistance mais l'initiative, qui ne peut venir que de l'individu, lequel va sans cesse à l'encontre des précédents représentés par l'État, quel qu'il soit : il n'y a de salut que dans une révolution perpétuelle : l'État est le concentré des expériences réussies, la base des expériences individuelles, qui ou bien échouent, ou bien lui sont incorporées à leur tour : « L'État existe pour l'individu, la loi pour la liberté, le monde pour l'expérience, les expériences et le changement » (1). Ainsi, l'État Mondial et les gouvernements locaux seront seuls propriétaires du sol et de la force : ils les loueront ou les concèderont aux individus; ils assureront l'ordre, la justice, les communications, dirigeront les productions naturelles, les naissances, l'hygiène publique, la circulation de la monnaie, la recherche scientifique, se préoccuperont du mouvement littéraire et critique. De la propriété individuelle, actuellement synonyme de liberté, il restera le droit aux fruits du travail, la propriété des choses personnelles — et tant mieux si le citoyen y consacre presque tout son revenu ! — le droit de faire des legs pour assurer l'éducation de ses enfants : pour toutes les autres formes de propriété l'État n'aura aucun respect, et prendra la part du lion : à la mort du citoyen, tout son bien sera vendu au profit de l'État : mort, surtout, au « placement de père de famille », rente perpétuelle aux dépens du corps social, que du reste la baisse du taux de l'intérêt décourage de plus en plus, automatiquement ! Il faut encourager la dépense, et la création du confort et de la beauté. Il ne saurait plus être question, naturellement, de propriété du mari sur la femme et l'enfant : contrôle du bien-être de l'enfant, restriction de l'héritage, voilà les deux grands devoirs de l'homme d'état moderne ! Et pour la servitude

1. *Utopian economics*, § 4.

du travail, elle sera tuée par la puissance mécanique : si nous savons construire des institutions politiques aussi bonnes qu'une bonne machine, l'esclavage du labeur est dès maintenant inutile : il y a assez de tout pour tous (1).

Comment se manifeste, dans la pratique, cette organisation économique ? Tout citoyen, connu de l'État par le catalogue universel, et muni d'une carte d'identité qui permet de le reconnaître, peut se présenter partout dans les bourses du travail pour recevoir une occupation conforme à ses aptitudes, qui l'emploie quelques heures par jour, et lui assure le salaire minimum (2) : les deux visiteurs d'Utopie seront employés à finir des jouets de bois ébauchés à la machine.

Mais nous savons que le problème du travail n'est pas pour Wells le problème fondamental, ou seulement un des deux problèmes fondamentaux : l'autre est celui des naissances. Nous savons depuis Malthus que l'accroissement sans restriction de la population est le plus grand des maux : la nature multiplie

1. Rappelons sommairement le régime économique des utopistes précédents : chez Platon, communisme intégral ; chez Morus, communisme, journée de 6 heures obligatoire, esclaves pour les travaux rudes, travaux spéciaux pour les femmes, pas de monnaie, chacun apporte au marché ce qu'il fait et emporte ce qu'il veut ; chez Bacon, quelque propriété individuelle, et probablement de l'or ; chez Harrington, de grands propriétaires en nombre limité, des fermiers, des corporations vagues, et la bonté pour régler les rapports ; chez Bulwer-Lytton, propriété privée et commerce, inégalité des fortunes, mais pauvreté rare, traitée comme une maladie, pas de concurrence, des écailles d'animaux rares pour monnaie, et l'entraide partout ; chez Bellamy, le collectivisme, tous fonctionnaires dès la naissance, munis d'une carte de crédit qui remplace l'argent, une véritable armée industrielle hiérarchisée, une production réglée ; chez Morris, un communisme anarchiste, tout à tous, le travail-joie, pas d'argent, chacun prend ce qu'il lui faut ; chez Hertzka, tout le capital à la communauté, qui lève des taxes sur les parties qu'elle en prête à des groupes qui forment de vraies sociétés par actions, un individualisme à base sociale, donc, une coopération à laquelle l'état est intéressé, un bureau central de statistique de l'offre et de la demande pour les produits et la main-d'œuvre ; chez L'Estrange, grands services nationalisés, coopératives, journée de 6 heures ; chez Howells, communisme égalitaire, 3 heures par jour de travail obligatoire, puis travail-plaisir ; chez les Saint-Simoniens en général, l'État possède tout, réglemente le travail et la production, la journée de travail est de 6 ou 7 heures.

2. Wells a critiqué par avance cet encouragement à la paresse : v. p. 112.

les naissances, et tue les faibles : l'État civilisé procèdera autrement : il empêchera les faibles de naître : nous allons de plus en plus vers ce droit de l'État (1). L'État ne permettra la paternité qu'au-dessus du salaire minimum : pour empêcher les impropres de réitérer, il fera élever les enfants à leurs frais, avec contrainte personnelle s'ils récalcitrent : l'élévation de la moralité publique suivra nécessairement. Les femmes, libres en théorie dans l'ordre actuel, sont de fait économiquement inférieures : le remède est la dotation de la maternité (2), service rendu à la communauté; mais si l'État entreprend d'entretenir les enfants, il mettra des conditions sévères au mariage : âge minimum, 27 et 21 ans, licence, communication à chaque partie du dossier de l'autre; l'infidélité de la femme met fin au mariage, l'État, représentant de l'enfant, en est offensé, et intervient automatiquement : pour le cas contraire, il n'intervient que sur la demande de la femme, qui subit un tort; les mariages qui restent stériles se terminent au bout de 3, 4 ou 5 ans, et ne sont renouvelés que sur la demande des intéressés : ceux qui sont suivis de naissances sont plus longs, parce que la famille est le meilleur milieu pour l'enfant. Les autres formes d'union des sexes sont indifférentes à l'État, il ne reconnaît aucun don d'homme à femme là où il n'y a pas d'enfant; mais il ne se refusera pas à reconnaître un mariage multiple d'individus consentants, ce qui d'ailleurs sera rare : car l'Utopie, garantissant l'entretien de tous les enfants, sera de fait un vaste mariage multiple de tous les citoyens. Et enfin, entre la conception de la femme jouet et propriété, qui est celle d'Aristote, de l'Asie, des races blanches, des classes supérieures, et celle de la femme aide, égale et compagne, qui est celle de Platon, des races noires, et du peuple, l'Utopie aura franchement choisi la seconde (3).

1. Déjà, la loi américaine peut ordonner une opération de stérilisation sur la mère, reconnue indigne, qui continue inconsidérément à mettre des enfants au monde.

2. v. p. 225-6.

3. Chez Platon la femme est placée sur un pied d'égalité absolue avec l'homme; les naissances sont réglées par les gouverneurs; nul ne connaît son père; chez

utopique précédente : aucun utopiste ne s'était ainsi préoccupé de savoir quelles utopies on avait écrites avant lui, et n'avait écrit la sienne en jetant constamment un regard en arrière sur les autres, et en mélangeant à la sienne des remarques et des réflexions critiques sur elles, parfois même des pointes et de l'ironie à leur égard : l'*Utopie moderne*, en dépit de son affectation de simplicité, a une base beaucoup plus livresque que les utopies antérieures; elle n'est pas le produit spontané d'un entraînement généreux, mais le fruit des réflexions d'un savant qui a passé au crible tous les systèmes humains, réels ou imaginaires; dans les deux grands courants qu'on peut encore distinguer, l'utopie des poètes, Morus, Bernardin, W. Morris, et l'utopie des savants, Platon, Bacon, Bellamy, par exemple, Wells figure très nettement du côté des savants : en un temps où l'histoire des utopies n'était pas encore esquissée, avant Hertzler et Mumford, il y a, déjà, une petite revue des utopies dans le chapitre « *Topographical* ».

Une conséquence de ce caractère savant est que l'utopie wellsienne est plus violemment en réaction contre la réalité qu'aucune des précédentes; celles-ci, emportées par leur rêve, perdaient de vue la réalité : l'utopie wellsienne n'est pas un rêve, c'est une polémique : les utopiens, au lieu de se contenter d'y être heureux, sont très largement occupés à plaindre ou à tancer notre misère et notre folie, ou pour le moins à s'en étonner : la chose est vraie de toutes les utopies wellsiennes : le double utopien du narrateur de l'*Utopie moderne*, les jeunes Utopiens du *Temps de la Comète*, à qui le vieillard Leadford raconte son histoire, les utopiens *Hommes comme des dieux*, béants devant la sottise des compagnons de Barnstaple, ceux du *Rêve*, penchés sur le monde lamentable que leur révèle le récit de Sarnac, tous sont là pour s'émerveiller de notre stupidité. Ce n'est pas, certes, des utopies wellsiennes, que l'on peut dire : une heure d'oubli : elles sont moins faites pour consoler par des visions d'ordre et de bonheur que pour affliger par le spectacle de notre douleur jamais absente, arrière-plan constant

et nécessaire : dans les dernières surtout, car l'*Utopie moderne*, écrite alors que Wells ne se dégageait pas de l'illusion du progrès continu et inévitable, voyait la réalisation moins lointaine ; les plus récentes ne manquent pas de nous rappeler que des milliers d'années et des flots de sang nous séparent des jours meilleurs ; on en vient à se demander s'il est bon de fouetter notre misère de ce bonheur irréalisable.

D'autres particularités découlent encore de ce caractère polémique : d'abord, que Wells se soucie, au fond, moins d'être en Utopie que d'y parvenir : la route à suivre intéresse plus que le but cet esprit essentiellement dynamique : et il s'intéressera donc particulièrement aux moyens par lesquels le passage s'effectuera de l'état actuel à l'état idéal : une histoire de l'avènement de l'Utopie sera généralement esquissée, si elle n'est pas poussée à fond ; d'autre part, non seulement il imaginera des résistances obstinées d'individus dénués de sens social à l'ordre de la cité, mais, le premier, il y entraînera des contemporains travestis, systématiquement hostiles — qui entreprendront de conquérir le peuple des dieux. L'utopie, chez Wells, n'est décidément pas, comme on pourrait le supposer, spéculation irresponsable : elle relève, non du Laboratoire et du Cabinet, mais de l'Apostolat.

L'*Utopie moderne* est un peu une utopie honteuse ; l'auteur, en l'écrivant, se défend toujours un peu d'écrire une utopie, et indique constamment qu'il faudrait peu de chose pour que sa vision devînt réalité : ce trait est entièrement conforme à l'indication de M. Hertzler, que seules des pseudo-utopies, simples prolongements des tendances du temps présent, sont encore possibles : l'*Utopie moderne* n'est pas, au fond, un livre très différent d'*Anticipations*.

Les procédés de présentation de l'utopie de Wells ne sont pas, quand on les examine de près, si originaux qu'il peut sembler : certes, la mise en scène est particulière, et bien *xx^e* siècle : tout se passe, en somme, dans une salle de conférences : il y a un président, vaguement aperçu, et qui ressemble

assez à M. Wells; il y a un conférencier, nettement dessiné, et qui ressemble fortement à M. Wells : un peu gras, de taille un peu inférieure à la moyenne, vers le milieu du chemin de la vie, des yeux bleus comme en ont beaucoup d'Irlandais, mouvements agiles, légère calvitie qui lui fait une petite tonsure, parfois affaissé, mais généralement d'allure vaillante, la main s'élançant de temps en temps en un geste qui dépeint : il est assis à une table, il parle, et, derrière lui, sur l'écran classique, paraissent, de temps à autre, des images de sa vision : dans son discours se mêlent le récit de l'aventure et les considérations dogmatiques; mais en vérité, tous les auteurs d'utopies se sont toujours réfugiés derrière un autre qu'eux-mêmes; rarement ils parlent en leur nom propre : c'est presque toujours un voyageur qui discourt, oralement ou par écrit, de ses aventures aux pays merveilleux (1). L'explorateur de Wells s'est trouvé tout d'un coup en Utopie, en descendant d'un col des Alpes : avant lui, le héros de William Morris s'était tout d'un coup trouvé en Utopie en sortant de chez lui un beau matin (2) : l'Utopie est donc le pays même que nous connaissons : c'était aussi le cas chez Morris et L'Estrange : mais, de plus, les habitants sont les mêmes que nous-mêmes, nos doubles, seulement meilleurs : et ceci est entièrement original. Il n'y a pas qu'un voyageur, il y en a deux, l'un docile à l'Utopie, l'autre récalcitrant : et ceci encore est nouveau (3). Un Utopien explique l'Utopie, aidé d'informateurs secondaires : c'est le procédé universel (4), avec cette différence que cet Utopien est justement

1. Chez Platon, on dialogue; Morus, Bacon, Bulwer-Lytton, Butler, Bellamy, L'Estrange, Howells, font tous parler un voyageur : celui de Bellamy a voyagé dans le temps, puisqu'il s'est éveillé en Utopie; Hertzka et Howells font parler un citoyen d'Utopie, en visite chez nous.

2. Les voyageurs, au contraire, doivent naturellement décrire longuement leurs voyages, et le héros de Bellamy les circonstances qui l'ont amené à s'éveiller en Utopie.

3. Le voyageur de Bacon a des compagnons, mais dépourvus de personnalité : les autres sont tout seuls.

4. Morus, Bacon, Bulwer-Lytton, Bellamy, Morris, L'Estrange, font tous faire de longs récits par des Utopiens.

le double du voyageur principal. On rencontre un Utopien récalcitrant, qui représente la révolte de la nature contre la surorganisation, et W. Morris, déjà, avait été trop individualiste pour ne pas concevoir le mécontent de Hampton Court. Wells se soucie d'expliquer le passage du monde mauvais à l'Utopie : mais Morus et Bacon, déjà, avaient le même souci, comme aussi Bulwer-Lytton; et quant à Morris il en faisait longuement l'histoire. Le voyageur se réveille dans le monde mauvais — sur un omnibus, dans le Strand : presque tous les voyageurs en Utopie reviennent chez eux, ou se réveillent dans leur lit (1) : et si celui de Wells découvre dans le monde réel des éléments qui travaillent à l'avènement de l'Utopie — la franche étudiante qui est déjà une Samouraï sans l'étiquette — tous les « pseudo-utopistes » ne font que prolonger dans l'Utopie les tendances du présent. Des procédés de présentation, passons à l'Utopie elle-même.

Wells, particule du genre humain et citoyen de l'État Mondial, ne peut admettre qu'une Utopie dont le siège soit la planète entière, ou une planète entière : avant lui, on avait placé les Utopies dans une vallée (2), une île (3), un souterrain (4), une région au delà des montagnes (5) : et les plus hardis n'avaient pas osé supprimer États et nations (6) : il s'ensuit que Wells est le premier à vouloir, comme un élément utopique essentiel, une langue unique. Wells n'est pas le premier à concevoir que la liberté individuelle est la fin essentielle de l'Utopie : Morris a poussé ce souci beaucoup plus loin que lui, et l'idéal est pour lui l'anarchie heureuse : mais Wells est le premier qui cherche à la concilier avec une robuste organisation de l'État : l'État

1. Seul, celui de Bellamy reste en Utopie.

2. Platon.

3. Morus, Bacon, Harrington.

4. Bulwer-Lytton, G. Tarde.

5. Butler, dans la mesure où *Erewhon* est une utopie.

6. Bellamy imagine une union internationale; chez Morris, les nations subsistent, bien que sans gouvernement; chez L'Estrange, l'Angleterre a gardé une armée; chez Howells, l'Altrurie se tient soigneusement à l'abri de l'étranger.

l'homme armé, le désir de posséder plus qu'on ne peut étreindre, la passion monopoliste qui fait que l'animal humain veut posséder à lui tout seul un animal de l'autre sexe, sont tombés de l'âme humaine comme le plâtre s'écaille d'un mur : les yeux s'ouvrent : les folies anciennes sont devenues inintelligibles : l'ange a triomphé, la bête est morte : tous sont devenus, toujours, ce que sont quelques-uns, de temps en temps : des êtres constructifs, sociaux, altruistes, en qui tout égoïsme est mort. Et le petit employé Leadford regarde avec étonnement le revolver dont tout à l'heure il vidait le barillet sur Verrall et Nettie; et les marins anglais et allemands sur leurs cuirassés, les soldats français et allemands dans leurs tranchées, se demandent ce qu'ils peuvent bien faire là, et ce qui avait bien pu les armer contre leurs voisins; et le conseil des ministres d'Angleterre, en tête le président Melmount qui, hier, déclarait la guerre, parcourait le pays pour y prononcer des discours incendiaires, se change d'abord en un lieu de confession publique où chacun vient dire quel pauvre être de préjugé, de sottise et de passion il était la veille, et combien il est devenu incompréhensible à lui-même : puis, instantanément, on se met à l'œuvre, en liaison avec les groupements représentatifs des anciennes « nations » pour reconstruire le monde nouveau. S'il est un livre de Wells qui aurait dû à bon droit s'appeler *Le Rêve*, c'est celui-ci.

Ce monde nouveau, Wells ne nous donne malheureusement pas beaucoup de détails sur lui : sans doute est-il si évident qu'il est inutile qu'on en parle. Nous avons montré que la première moitié du livre relève nettement de l'inspiration des Vies Etiolées (I) : tout l'effort de l'écrivain a porté sur la transition, comme l'indique bien le titre, et le monde idéal est à peine esquissé. On peut dire pourtant que ses trois caractères principaux sortent de la mort des trois passions fatales qui sont notre malédiction : combativité, avidité, jalousie : fin de

la guerre et établissement de l'État mondial, fin de la propriété privée pour tout ce qui dépasse la capacité d'usage personnel et de consommation, fin du désir passionné d'être seul admis à l'affection et à l'intimité de l'ami du sexe opposé, allant jusqu'au ménage multiple : au delà de ces principes, et en dehors d'un immense besoin de beauté, peu ou point de précisions sur l'organisation de l'Utopie. Les hommes détruisent toutes les choses laides, en font des feux de joie, chaque Premier Mai, le Premier Mai fleuri de beauté et de bonté, non le Premier Mai de violence de l'ère nouvelle, ils rasant jusqu'au sol les affreuses cités anciennes, lèpre répandue sur la terre par l'âge de la paysannerie aussi bien que par l'âge industriel, ils vivent l'Année des Tentes, puis celle des Echaffaudages, en attendant que soit construite la cité nouvelle : mais ce qu'est cette cité, comment sont réalisés sa perfection et son bonheur, on ne nous le dit pas : tout est à tous, chacun est à tous, chacun vit pour tous, tous vivent pour chacun : c'est tout. *Les Jours de la Comète* sont la plus utopiste de toutes les utopies : mais la cité future n'y est que suggérée, non peinte : l'intention de l'auteur ne comportait ici pas davantage.

Le Monde libéré, que nous avons étudié à un autre point de vue un peu plus haut (2), a aussi sa place dans l'utopie well-sienne ; mais, comme le livre précédent, c'est plus une étude du passage de l'ordre réel à l'ordre utopique qu'une peinture de l'Utopie : c'est une refonte, à ce point de vue, des *Jours de la Comète*, comme *Le Rêve* en est une refonte du point de vue des Vies Etiolées. La différence est qu'au lieu d'imaginer le grand réveil de l'âme humaine, au sortir de son cauchemar de misère et de bestialité, comme l'effet d'un agent phénoménal improbable, c'est uniquement à des causes psychologiques connaissables qu'il est attribué : ce n'est pas sur un coup de baguette magique que les yeux s'ouvrent : ce n'est que lentement, avec des résistances obstinées, que, du fait de l'horreur

toujours croissante de la guerre, de la certitude de la fin proche de la race si on n'y met fin, l'évidence finit par s'imposer aux plus récalcitrants qu'il faut rebâtir le monde sur un plan neuf : il est remarquable que Wells ait soigneusement évité de faire de Leblanc un homme de génie, et lui ait donné pour plus haute qualité le simple bon sens : il y a là l'équivalent de l'évidence avec laquelle la reconstruction s'impose aux hommes du *Temps de la Comète*, et une manifestation de l'idée, constante chez Wells, que l'ordre mondial est à portée de notre main si seulement nous voulons l'étendre. Plus d'efforts sont nécessaires à des hommes lentement et péniblement convaincus qu'à des hommes subitement illuminés; aussi, là où la bonne volonté et la clairvoyance universelle suffisaient, sans que fussent supposés des agents nouveaux, c'est une force nouvelle, mise au service de la conscience nouvelle si difficilement cristallisée, qui permettra la construction de l'Utopie : l'énergie atomique, jusqu'ici arme de guerre, devient l'instrument de la grande paix, permet d'abolir la peine des hommes, qui évolueront désormais dans la direction d'une race d'artistes : le procédé est celui de Bulwer-Lytton : son Vril, qui détruit instantanément toute chose à la volonté du porteur, après avoir amené la disparition de la guerre, a été l'instrument du bonheur des hommes, en faisant disparaître la nécessité du travail. Mais l'Utopie, ici aussi, est esquissée, non décrite, et nous fermons le livre sur une vision de grandes choses qui se font.

Après la guerre, la veine utopique s'est réveillée chez Wells; mais maintenant il ne conçoit plus que des utopies d'évasion ou de refuge : plus d'effort pour donner des utopies « modernes », réalisables dans un temps assez proche, bâties avec des hommes semblables à nous-mêmes; mais la fuite libre de l'imagination vers des temps tellement différents des nôtres que des milliers d'années, des centaines de milliers même, nous en séparent : comme si l'apôtre désillusionné rentrait dans son laboratoire et dans son cabinet. Dans *Des Hommes comme des dieux*, ces

années ne sont pas comptées : Wells, plaquant un peu de relativisme einsteinien sur un procédé qui lui est de longue date familier — mondes différents co-existant dans la même étendue⁽¹⁾ — se contente de nouveau d'un héros qui se trouve tout d'un coup en Utopie. C'est M. Barnstaple, journaliste londonien de tournure d'esprit humanitaire et internationaliste, excellent disciple de Wells, qui, en vacances, seul dans sa petite automobile, s'aperçoit soudain qu'il est en Utopie, parce qu'il s'est trouvé au moment voulu à l'endroit où deux savants utopiens faisaient une expérience de translation interspatiale. Il est indifférent qu'il ne soit pas seul à être ainsi translaté : que deux autres groupes d'automobilistes, parmi lesquels un M. Catskill qui ressemble fort à M. Winston Churchill, et un M. Burleigh qui ressemble fort à Lord Balfour, se trouvent embarqués dans la même aventure ; que ces Terrestres obstinés et inéducables, à l'exception du sceptique et philosophique Burleigh, s'engagent dans une folle entreprise de conquête contre l'Utopie dont la science avance sur eux de milliers d'années ; qu'ils périssent en majorité dans l'aventure, et que Barnstaple-Wells semble être le seul à revenir chez nous : tout cela n'est que la sauce dont le plat est agrémenté : il faut lui reconnaître, pourtant, une importance : c'est un aveu de doute et de douleur ; quand nous vivrions au milieu de l'Utopie, l'incorrigible humanité n'aurait rien de plus pressé que de foncer sur elle, la lance en avant : joie et compensation pour Wells, sans doute, de la voir désarçonnée, dans la personne de Catskill et de ses compagnons, comme Don Quichotte par le moulin à vent : compensation sur le papier : le doute dans la raison humaine subsiste, indiscutable, amer.

Utopie de refuge : Wells pouvait croire à l'*Utopie moderne* : il ne peut guère croire aux *Hommes-dieux*. Ils sont, hommes et femmes, beaux, sains, forts, à peu près nus, demi-dieux

1. C'est le procédé de *The Plattner Story, Mr. Skelmersdale in Fairyland*, p. 74.

Voici, assurés, la liberté, la production, et la continuité de la race, dans la meilleure des Utopies : ce n'est pas tout : il faut gouverner : qui gouverne ? Les Samourais, aristocrates volontaires, qui ne sont que les gouverneurs ou les gardiens de Platon (1) : il y a là un trait constant de la pensée de Wells, et la reconnaissance d'une vérité fondamentale de la nature humaine : les hommes ordinaires ne souhaitent point être tracassés par les affaires publiques, c'est le signe d'une nature aristocratique que s'en préoccuper : le danger est, évidemment, qu'elles risquent de tomber aux mains des intrigants et des ambitieux, autant que de ceux qu'anime seulement la « passion blanche » de construire (2).

Voilà, dessinée par ses traits essentiels, la structure de la grande, noble, séduisante, et praticable utopie wellsienne : le reste n'est que corollaire ou détail. Il va sans dire qu'en Utopie il n'y a plus de préjugé de race, et que toutes les races tendent à se mélanger pour aller vers un type unique : l'homme :

Morus, on maintient un nombre uniforme de membres dans toutes les familles, en compensant les inégalités par des échanges ; chez Bacon, la monogamie règne, on doit se connaître un temps avant d'être autorisé au mariage ; chez Bulwer, les mariages se concluent pour 3 ans, les femmes, plus robustes, font la cour aux hommes ; chez Bellamy, elles sont enrôlées dans l'armée industrielle, où on leur assure des travaux appropriés, sont donc économiquement indépendantes, et le libre jeu de la sélection est assurée ; chez Morris il n'y a aucune réglementation de l'union des sexes, la nature étant bonne ; chez L'Estrange, les femmes, égales aux hommes, sont soldats.

1. V. pp. 216, 365-6.

2. Chez Platon, gouverneurs, guerriers et ouvriers sont le cerveau, le cœur, et le ventre de l'état ; chez Morus, des magistrats sont élus de degré en degré ; chez Bacon, il y a d'assez vagues magistrats ; chez Harrington, les électeurs, à 30 ans, répartis en classes suivant la fortune, élisent des magistrats ; il y a un Sénat, un conseil des 50, un autre des 9, au sommet le Lord Archonte ; chez Bulwer, dans de petites tribus, un magistrat non payé, le Tur, exerce une autocratie bienveillante, et nomme son successeur ; chez Bellamy, pas de politique, le général en chef de l'armée industrielle, élu par les anciens retirés de la vie active, gouverne ; chez Morris, aucun gouvernement que de vagues conseils locaux, les affaires allant naturellement à ceux qui sont qualifiés pour les résoudre ; chez Hertzka cinq lois fondamentales assurent l'ordre et l'entretien de tous ; chez L'Estrange le régionalisme est combattu par des ligues ; chez Cabet, 2000 élus du peuple choisissent 16 ministres.

s'il y avait vraiment des « races inférieures », elles auront été éliminées par les lois sur le salaire minimum et le mariage : alors que toutes les utopies antérieures, faute d'avoir osé concevoir l'État Mondial, n'ont jamais pu faire disparaître les questions dites « internationales ». Pour les délinquants, ou plutôt les malheureux, car l'incapacité à trouver sa place et son bonheur en Utopie n'est qu'un succès, on les rassemblera dans des îles où ils pourront librement se livrer à leurs penchants, et dont on les empêchera de sortir : île des ivrognes, île des escrocs (1)... Il va sans dire, encore, que toutes les religions seront libres (2), que les facilités d'éducation données à tous par l'entretien assuré jusqu'à l'époque de la majorité permettront à chacun de faire rendre leur maximum à ses facultés naturelles (3), qu'une telle société sera éminemment favorable au développement de la science, de la littérature et de l'art (4) : les animaux, sources d'infection et de maladie, auront disparu (5), le machinisme intelligemment conduit aura fait le genre humain libre, divin, royal (6). L'allure générale sera celle d'une machine bien huilée, par comparaison avec notre ferraille : le ton reste humain : il n'est pas besoin, pour

1. Chez Morus, les crimes, rares, sont punis par l'esclavage; chez Bellamy, traités dans des hôpitaux spéciaux; chez Morris, on ne les punit point : on regarde tristement le criminel qui passe...

2. Chez Morus, il y a un culte commun, des prêtres vénérés : on méprise, sans les persécuter, les athées et les matérialistes; chez Bacon, on est chrétien, quelques juifs sont libres; chez Harrington, religion nationale mais non obligatoire : il est interdit d'être juif, idolâtre, papiste; chez Bellamy, liberté et laïcisme; chez L'Estrange, religions multiples à la recherche d'une formule d'accord.

3. Chez Platon, musique et gymnastique; chez Harrington, écoles nationales, égalitaires à la base, ensuite favorables aux riches; chez Morris, aucune éducation, on apprend naturellement; chez Cabet, éducation universelle réglementée.

4. Chez Morus, sciences et lettres favorisées par des exemptions de travail; chez Bulwer et Morris, aucune littérature, puisqu'on est heureux; chez Bellamy, système de crédit qui entretient les auteurs, assez semblable à celui — postérieur — de Wells dans *Mankind in the Making*.

5. Chez Bulwer, pas d'animaux; chez Howells, au moins pas de chevaux.

6. Chez Bacon, beaucoup de machines, mais elles semblent peu utilisées; chez Bulwer, le Vrîl, agent tout puissant, fait tout, a supprimé la guerre; seuls, les

animer la construction, d'êtres différents de nous-mêmes : il suffirait d'un peu de bonne volonté... (1)

Que cette bonne volonté est donc difficile à obtenir !

Il ferait fort bon vivre, certes, dans l'Utopie de Wells.

Si l'*Utopie moderne* peut être appelée une utopie « honteuse » — nous avons précisé le sens de l'expression — on ne saurait certes dire la même chose des *Jours de la Comète* : si le livre dogmatique faisait effort pour se défendre du reproche d'utopisme, — dans le sens défavorable du mot —, pour bâtir l'Utopie avec des hommes véritables, en échappant à tout reproche de négligence des traits essentiels immuables de la nature humaine, les *Jours* sont au contraire la plus franche acceptation qui ait jamais été du reproche d'utopisme, la plus jolie bravade jamais lancée à la critique terre à terre des prosaïques : « pour que votre Utopie fut réalisable, il faudrait que la nature humaine changeât ! » Le thème est justement, ici, la transformation de la nature humaine supposée subitement parfaite : c'est un défi à la « raison », à la « sagesse », au « sens des réalités » dont s'arment si volontiers les critiques d'Utopies : c'est un rêve heureux, ouvertement reconnu comme tel. M. Mumford dirait sans doute que c'est le type parfait de l'utopie d'évasion ; mais la chose ne nous semble vraie que du procédé : le souci de reconstruction demeure le ressort principal. Remarquons

enfants surveillent les machines, que la volonté suffit à faire marcher ; chez Bellamy, grand machinisme, électrification universelle, radio-concerts ; chez Morris, peu de machinisme ; chez Hertzka, machinisme important ; chez L'Estrange, trains marchant à 150 milles à l'heure ; chez Howells, grandes villes rares, électrification, compagnies de travailleurs agricoles semblables à celles que Wells imagine également.

1. Le ton général est, chez Platon, tyrannique ; chez Morus, un mélange d'épicurisme, de réglementation et d'uniformité ; chez Bacon, théorique, peu vivant ; chez Harrington, libéral et joyeux : merry England ! chez Bulwer, romanesque et humoristique ; chez Bellamy, un peu puritain : l'honneur est le grand stimulant ; chez Morris, idyllique et médiéval ; chez Hertzka, celui, prosaïque, d'une cité américaine ou australienne ; chez L'Estrange, très semblable à celui de la société vraie ; chez Howells, c'est un pot-pourri d'Utopies, qui combine Bellamy et Morris ; chez Cabot, la cité est géométrique et la vie réglementée à outrance, comme chez Morus.

d'abord que la plus simple réponse possible est ici donnée à la question du passage du monde réel à l'Utopie, qui se posera presque toujours à Wells quand il pensera en utopiste : *Le Monde Libre*, en reproduisant de façon si curieuse le conseil de l'humanité sous la présidence de Leblanc, où s'élabore l'État Mondial, déjà esquissé ici sous celle de Melmount, y sera une autre réponse (1).

Le moyen a été simple : le dessein étant avoué de rendre d'un seul coup tous les hommes bons et vertueux, de les délivrer de la prison de l'égoïsme et de les mettre au service de la race, il a suffi de faire approcher un peu plus près de la terre le même météore qui nous avait déjà été présenté dans le conte de l'Étoile (2), et de préciser ses effets, dans le monde physique pour le pittoresque, dans le monde moral pour l'Utopie.

L'Étoile faisait passer des raz-de-marée sur les terres basses du globe, fondait les glaces du pôle, faisait abandonner aux hommes les tropiques, et s'épanouir un paradis terrestre au Groenland et à l'intérieur de tout le cercle arctique : la Comète, amoncée dans le spectroscopie par deux raies vertes, emplira l'atmosphère terrestre de vapeurs vertes qui endormiront d'un sommeil profond toutes les créatures vivantes (3) — sauf les poissons dans l'eau : et lorsque, trois heures après, elles s'éveilleront, le changement sera chose faite : l'Étoile, nous dit-on vaguement, avait produit « des effets merveilleux », fait naître « une nouvelle fraternité humaine » : quand la Comète s'éloigne, les passions mauvaises fondamentales qui empoisonnent la vie de l'humanité, l'instinct, venu du fond des âges d'animalité et de barbarie, qui jette périodiquement l'homme armé contre

1. Au moment où nous écrivons ceci (6 septembre 1924), Wells est à Genève où MM. Herriot et Macdonald viennent de se rencontrer : est-il, malgré son opposition à la Ligue, à l'affût d'un Leblanc ou d'un Melmount ?

2. V. p. 66.

3. Conan Doyle emploie la même fiction dans *The poison belt* : arrêt complet de la vie, pendant quelques heures, par suite de la proximité d'un météore, sauf pour un savant et quelques amis qui se sont enfermés dans un observatoire étanche.

Lee; Gilbert Cannan, le traducteur de Romain Rolland), dans le ton du chapitre : *The conscientious objector*, de *War and the Future*.

Guyot (Ed.) : *L'Angleterre, sa politique intérieure*, 1917.

Hommage à la valeur de l'école angliciste française et au mérite et à la pénétration du livre.

Joseph Pennell's pictures of War-work in England; drawings and lithographs of the munition works. W. Heinemann, 1917.

Ces gravures dépeignent la vie d'un obus de la mine au canon; l'artiste a choisi Wells comme seul digne d'écrire la préface. Wells constate la quasi-absence de l'homme dans ces tableaux : c'est juste; nous ne dirigeons plus le machinisme, il nous a échappé : pourtant, c'est ici l'effort suprême de la civilisation occidentale pour vaincre par ses armes l'impérialisme allemand; le machinisme détruit : demain il construira.

Swinerton (Frank) : *Nocturne*, 2^e édition, mai 1918; préface datée de décembre 1917.

Wells déclare présenter ici un écrivain complètement différent de lui-même : lui-même ne dépeint jamais la vie que pour agir sur elle : M. Swinerton, jeune homme de très faible santé, est un parfait parnassien, qui ne cherche qu'à peindre les choses sans y mêler rien de lui-même, influencé d'abord par Gissing, puis devenu un maître.

Merrick (Leonard) : *The Quaint Companions*; Hodder et Stoughton, 1918.

Histoire d'un ténor nègre, Elisha Lee : on n'a jamais rien écrit en anglais d'aussi sympathique et intelligent sur le problème de la couleur : il faut passer de là, entre autres livres, au *Chat Maigne* d'Anatole France.

Keeling *Letters and Recollections*, edited by E. T. (Mrs. Townshend); George Allen et Unwin, 1918.

Keeling était une jeune homme de 30 ans tué le 18 août 1916, personnalité très vivante, chaotique, caractéristique du type universitaire : licencié d'histoire de Cambridge, sans vues sur l'histoire vraie de l'humanité, sans règle sexuelle, aussi : d'abord enthousiaste de l'armée, puis désillusionné, comme Hugh Britling : bref une vie vécue au hasard, gaspillée — et ce sera ainsi tant que l'État Mondial ne sera pas réalisé.

Johnston (Sir Harry): The Gay-Dombey; Chatto et Windus, 1919.

Sir Harry Johnston est un célèbre colonial anglais; son livre, composé de lettres, coupures de journaux, souvenirs, conversations, extraits de documents divers, est un roman de mœurs politiques du temps de Salisbury et d'Edouard VII, dont tous les personnages descendent de ceux du roman de Dickens, *Dombey and Son*. Wells dit que c'est une vraie « tranche de vie ».

Barbellion (W. N. P.): The journal of a disappointed man; Chatto et Windus, 1919.

Barbellion était un jeune naturaliste de talent, assistant au Museum de South Kensington, mort à 28 ans en 1917, marié et père de famille. Il intéresse Wells : 1^o parce qu'il reconnaît en lui un cas très net d'évasion progressive de l'égoïsme vers la fusion avec la race; le savant finit par n'être plus que l'esprit de l'humanité, rassemblant le savoir; se sachant perdu, il a continué à travailler en observateur désintéressé; 2^o comme exemple du gaspillage des talents dans notre société : jeunesse pénible, on avait failli faire de lui un reporter.

New York, by Alvin Langdon Coburn; recueil de photographures.

Hymne à la beauté de New York, de sa clarté, de son sol de rocher qui explique la possibilité du gratte-ciel, des gratte-ciels — sauf la Cinquième Avenue, un peu londonienne; et que New-York restera toujours très grand, même si la ville se décongestionne. Wells voudrait bien que M. Coburn pût lui montrer des images de New-York dans cent ans.

APPENDICE II

Winwood Reade : *Le Martyre de l'Homme* (1)

Cet écrivain, très peu connu chez nous, a été remis en lumière par Wells, et la phrase dans laquelle il reconnaît son influence sert d'épigraphe à une réédition récente de son œuvre capitale, accompagnée d'une substantielle introduction par M. F. Legge (2).

Ce pittoresque neveu de Charles Reade, mort à 37 ans (1838 à 1875) après une carrière aventureuse, donna, son oncle n'est pas le seul à le penser, des signes d'un génie que la mort ne lui permit pas de manifester dans sa plénitude. Étudiant peu heureux, auteur de conventionnels romans de la vie universitaire dans un effort pour imiter son oncle, il partit soudain en Afrique pour prouver que le gorille n'était pas le féroce animal qu'assurait Du Chaillu : il trouva en Afrique sa destinée : au cours de trois voyages, entre 1861 et 1873, sans attacher son nom à des découvertes importantes et incontestables, il s'aventura cependant dans des régions où nul Européen ne s'était aventuré avant lui : ses récits de voyages, vite dépassés par l'exploration, eurent un temps leur valeur ; surtout, il contracta, comme une maladie, l'amour de l'Afrique, qui ne devait plus le quitter.

C'est cet amour de l'Afrique qui a été la source du *Martyre de l'Homme* (3). Reade avait d'abord eu l'intention de prouver simplement que l'Afrique centrale n'est pas coupée du reste du monde comme on l'a souvent prétendu, mais que, reliée à l'Orient par l'Islam, elle a aussi, par l'intermédiaire de la traite des nègres, exercé une influence puissante sur l'histoire morale de l'Europe, et l'histoire politique des États-Unis : c'est de proche en proche qu'en écrivant l'histoire de l'Afrique il a été amené à écrire l'histoire du monde. Le livre est divisé en quatre parties, *La Guerre, La Religion, La Liberté, L'Intelligence* : les trois premières sont les instruments successifs du Martyre de l'Homme : l'avènement de la quatrième, avènement lent et pénible, est destiné à y mettre fin.

1. V. p. 424.

2. Issued for the Rationalist Press Association, London 1924.

3. Publié en 1872.

« La Guerre est l'agent principal de la civilisation dans la période que j'ai essayé de peindre » (1) : il était nécessaire que Bédouins et sauvages harcelassent l'Égypte, que l'Asie, la Grèce, Rome, Carthage, se plongeassent dans le sang, pour qu'Égyptiens, Perses, Grecs, Latins, pussent répandre leur civilisation : il y a, dans la manière pittoresque et tragique de Reade, des pages qui font penser à Flaubert : la peinture des sauvages qui envahissent l'Égypte, ou des nègres venus pour voir la chute de Carthage, par exemple. « Ce fut la guerre... qui planta dans Alexandrie la philosophie expérimentale qui nous donnera un jour la maîtrise du monde... » (2); et la venue des barbares « posa les fondations de la vie européenne dans les ruines du monde latin » (3). La lutte contre la nature est la guerre par excellence : « il est une grande entreprise à laquelle les hommes se sont toujours inconsciemment appliqués, mais dont ils feront une vocation, un art, une foi religieuse, quand ils comprendront sa splendeur : la conquête de notre planète, la destruction ou la domestication des forces sauvages qui nous asservissent... » (4). Dans cette guerre, la première conquête fut la victoire du feu : elle continue.

La Religion : autre supplice : la genèse en est naturelle ; tout y vient de l'anthropomorphisme universel des primitifs, par une série de déductions ; les dieux dépendent des hommes qui les font : Reade suit le monothéisme et les cruautés qui en découlent, des Bédouins aux Juifs, des Juifs aux Chrétiens : il fait du Christ un prophète excentrique, aussi semblable que possible aux autres ; lui et sa condamnation sont expliqués humainement. Paul est le vrai fondateur du christianisme, le chef du parti réformateur, non attaché à la lettre de Moïse, qui a fait que les Chrétiens ont cessé d'être des Juifs. Rome persécute, jusqu'à ce que Constantin fonde l'église d'État, et que les évêques se mettent à philosopher avec « la lie et les rinçures de l'école platonique », à Nicée : « quel déluge de sang parce que les Grecs avaient le goût de la métaphysique ! » L'illuminé, le malade Mahomet vient, et, par le fer et par le feu, la civilisation de l'Islam recouvre, un temps, l'Afrique — qui a reçu sa culture du Maroc, non de l'Égypte.

Dans tous ces temps et ces pays, l'esclavage demeure ; la traite

1. P. 133.

2. P. 133.

3. Id.

4. P. 79.

des noirs n'a jamais cessé depuis l'antiquité : quand les modernes brigands, à l'époque des grandes découvertes, Vénitiens Portugais, Espagnols, Français, Anglo-Saxons, se partagent le monde, elle ne fait que continuer : il faut un siècle d'efforts, en Europe et en Amérique, pour en finir avec l'esclavage. Les cinq ou six dernières pages de *Liberté* seraient à reproduire entièrement, tant elles sont wellsiennes; spéculant sur l'avenir de la race européenne, Reade relève l'animalité essentielle de l'homme, au physique — « nous avons tous une queue dans notre peau » (1), et au moral — « si on pouvait voir notre esprit, on verrait qu'il en a une aussi » (2), c'est-à-dire : toute notre vie mentale est née des besoins primordiaux de l'animal. « Nous vivons entre deux mondes : nous planons dans l'air, nous rampons sur le sol, nous avons les aspirations du créateur et les inclinations du quadrupède : une seule explication possible : nous passons de la phase animale à une phase plus élevée, le drame de cette planète en est au deuxième acte... » (3)

Dans la quatrième partie, *L'Intelligence*, extrêmement touffue et désordonnée, on trouve : une petite histoire de la formation de la terre et de l'apparition de la vie; une petite histoire de la naissance de l'esprit, de la conscience, du langage, le tout expliqué par des considérations rationalistes; une explication de la formation des nations par la guerre, et la religion; une petite histoire de l'entr'aide : « l'histoire de la morale est l'extension des vertus réciproques et égoïstes, du clan à la tribu, à la nation, à toutes les communautés vivant sous le même gouvernement, civil ou religieux, puis à tous les peuples de même couleur, finalement à toute l'humanité » (4); l'explication de la naissance et du développement de tous les sentiments sociaux par des considérations utilitaristes; un sommaire de l'histoire universelle, qui commence en Asie; une dénonciation de l'exploitation du monde par Rome, un parallèle entre Rome et l'empire chinois; un résumé de cette histoire en 16 pages (5), jusqu'à l'ère nouvelle qui commence avec la Révolution française; une revue du progrès humain, en passant par les inventeurs des arts humains essentiels et les grandes étapes, et un salut à l'aurore de la liberté, qui ne luit encore que pour l'Europe :

1. P. 320.

2. P. 322.

3. P. 323.

4. P. 367.

5. P. 387-403.

« mais un jour viendra où la terre entière sera aussi civilisée que l'Europe, où ces taches sombres disparaîtront » (1); de nouvelles spéculations sur l'avenir humain : guerre, religion, inégalité des conditions, n'ont été que des expédients de la nature en vue du progrès : la science a mis et mettra la nature au service de l'homme, par l'observation de ses lois nous pourrions prédire l'avenir (2); « et alors, la terre étant petite, l'homme émigrera dans l'espace, et traversera les Saharas de vide qui séparent planète de planète et soleil de soleil : la terre deviendra une Terre Sainte, que visiteront des pèlerins de tous les coins de l'univers » (3). La Cause Première, l'Inscrutable Mystère, Dieu, toutefois, restera voilé (4). La religion de la Raison et de l'Amour règnera, après la révolte contre le Dieu-Créateur — belle création, où la loi du meurtre est la loi de la croissance, où l'amour est torture (5) ! L'humanité sera considérée comme Un Seul Homme (6) dont les hommes seront les cellules. Ici, Reade lance une charge à fond contre le christianisme, dont la destruction est pour lui essentielle à la marche de la civilisation, en particulier, dans la veine de Cotter Morison, contre la supériorité qu'il donne à la foi sur les œuvres (7). A bas le dieu personnel à qui l'on fait sa cour ! « Adorons Dieu dans l'Humanité » (8); « notre religion est la perfectibilité de l'homme » (9). Reade termine sur une vision des races futures se retournant vers notre âge de ténèbres (10), et par un acte d'humilité envers le Dieu Inconnu, « l'Etre Voilé », dirait Wells, qui a voulu que l'Humanité s'élève par le Martyre de l'Homme.

Le livre se clôt donc sur une note optimiste, puisqu'il croit que le martyre n'est pas en vain. Son antichristianisme violent le fit honnir en 1872; il arrivait pourtant à une 8^e édition dès 1884 : Wells vient de lui insuffler une nouvelle vie.

La nature de la dette de Wells envers Reade apparaît suffisamment dans les indications ci-dessus : c'est plus une dette

1. P. 412.

2. P. 422.

3. P. 423.

4. Id.

5. Pp. 423. sq.

6. P. 429.

7. P. 430-38.

8. P. 441.

9. P. 442.

10. P. 443.

d'inspiration que d'emprunt — si Wells avait eu besoin d'être inspiré : il est clair que beaucoup d'éléments de la pensée de Wells comme apôtre, croyant, éducateur, et utopiste, se trouvent chez Reade; ils s'y trouvent d'une façon si confuse, qu'on est justifié à dire que Reade était un wellsien mal conscient, avant Wells, plutôt que Wells n'est un continuateur de Reade.

APPENDICE III

Cotter Morison : *Le Service de l'Homme* (1)

Cotter Morison érudit de tournure d'esprit assez universitaire bien qu'il n'ait pas enseigné, historien, auteur de monographies sur Saint Bernard et Jeanne d'Arc, profond connaisseur des choses de France, dans la maison duquel, à Paris, se rencontrèrent longtemps les socialistes de l'école de Louis Blanc et les positivistes, âme débordante de sympathie humaine, est surtout un positiviste : Son « *Service of Man: an Essay towards the religion of the future* », publié en 1887, est précédé d'une lettre-préface où l'on trouve les phrases suivantes : « Le livre est, bien entendu, largement fondé sur les principes positivistes, mais en aucune façon exclusivement : de fait, on n'y renvoie jamais à Comte, qui n'est même jamais nommé... Son objet est de montrer que le Service de Dieu, ou des dieux, conduit par une évolution naturelle au Service de l'Homme, la Théolâtrie à l'Anthropolâtrie ». Frédéric Harrison, dans son introduction à l'édition de la Rationalist Press Association, déclare non conformes au positivisme les idées de Morison sur le problème de la population, l'origine des mobiles moraux et la répudiation de la responsabilité morale.

Le livre de Morison se compose essentiellement : d'une répudiation du christianisme, d'une proclamation de la Religion de l'Humanité, et d'une étude sur la culture de la nature humaine dans l'intérêt de cette religion.

Morison reproche au christianisme : 1^o d'être une religion de terreur : « ils croient à un Dieu bon, qui s'occupe d'eux et de leurs petites affaires, et les prendra dans son sein, s'il lui plait... A l'enfant il faut sa mère, à l'âme il faut son Dieu » (2) : or Dieu n'aide point les croyants, mais au contraire augmente leur souffrance : le catholicisme du moyen-âge, le calvinisme écossais, tremblent devant un Dieu croque-mitaine, cruel jusqu'au sadisme ; 2^o en plaçant la foi au-dessus des œuvres, d'amener à mépriser la vie pour l'éternité, d'effacer une vie de crimes par une minute de repentir, de tuer la responsabilité

1. V. pp. 43 n. 2 : 288 ; 363.

2. Ed. 1887 : p. 30.

par la notion de la grâce. Le christianisme lui apparaît comme né sur les ruines du monde antique dans un âge de misère, et le symbole de Nicée, en particulier, comme le produit d'une époque de décadence, de désastre et de mort prochaine. Au cours de son histoire, il a toujours été, politiquement, pour les oppresseurs, philosophiquement, une source de controverses débiliterantes, spirituellement, une faible ressource, vu la pauvreté de l'imagination humaine, et la hauteur de son idéal, excepté pour un nombre limité de natures supérieures : la moralité des âges de foi n'a nullement été supérieure à celle des époques d'incrédulité.

Convient-il de fonder une religion nouvelle ? On ne fait pas les religions. Mais on peut constater : que dans toutes les religions ce qui est sacrifice devient de moins en moins important, et qu'on se préoccupe de plus en plus du bien des corps, de la charité : des résultats importants sont déjà atteints ; la civilisation avance : « une expérience amère nous a appris que les immortels sont sourds... Ainsi, l'adoration des dieux est devenue le Service de l'Homme, la théolâtrie l'anthropolâtrie » (1) : nous connaissons la route à suivre : il ne s'agit que de former « l'opinion publique, comme on disait, la conscience collective, comme on ferait mieux de dire » (2) : il nous faut non des coquins qui se repentent sur le seuil de la mort, mais des hommes qui commencent très tôt à servir la bonne cause.

Comment les former ? L'éducation vraie n'a pas encore commencé : « elle est encore, c'est trop clair, locale, partielle, imparfaite ; nulle part elle ne vise à produire le meilleur être humain possible, à préparer toutes les facultés du corps, de l'esprit et du cœur, à exploiter toutes leurs possibilités » (3) ; si nous adoptons le Service de l'Homme, ceci changera : pour le corps, presque toutes les maladies sont vaincues : une politique des mariages et des naissances empêchera la venue au monde des chétifs ; pour l'esprit, il faudra viser à former des spécialistes ayant par ailleurs des teintes de tout ; pour le cœur, cessons de croire au miracle et à l'aide divine, à la grâce et au libre-arbitre, également fatals : vive l'exploitation du déterminisme, vive la culture du bon penchant et de la bonne habitude ! Certes, rien à faire, de ce dernier point de vue, sur terrain entièrement mauvais : on hérite de son cerveau comme de ses

1. P. 265.

2. P. 267.

3. P. 270.

autres biens; il n'y a donc pas de responsabilité morale : ce qu'il faut, c'est favoriser les bons et supprimer les méchants, que la société a le droit d'empêcher de se reproduire (1) : « le déterministe prêche aussi la morale, mais à des élèves capables d'apprendre... (2) il nous faut des citoyens dont le penchant aille vers la vertu » (3). L'enseignement habituel de la morale aux enfants est inefficace : il ne sert à rien de dire : Faites ceci, ne faites pas cela : qui dit devoir dit dette : l'essence de l'altruisme est la reconnaissance des droits d'autrui : « dès que nous avouons que nous pouvons devoir quelque chose à quelque personne, cause, ou idée, peu importe comment nous paierons » (4) : la renonciation à soi est la source de toute moralité; dès lors, la tentation importe peu : « If self has been annulled, we shall pass by the temptations with more or less complete unconsciousness » (5); certes, il ne faut pas croire que la vertu signifie la fin de la douleur; mais l'essentiel du bonheur est la poursuite de quelque chose qui attire, bon ou mauvais, accompagnée ordinairement de douleur, et les vertueux sont les désirables, socialement. « Une société idéale serait celle dans laquelle une éducation idéale stimulerait et enflammerait habituellement les bonnes passions, en affamant et en décourageant les mauvaises » (6).

En dehors de ces trois thèmes principaux, dont les deux derniers forment si clairement l'armature de la pensée de Wells — il est beaucoup moins violent dans son divorce avec le christianisme, qu'il attaque par d'autres faces — il importe de relever encore, entre autres coïncidences secondaires, chez Morison : une déclaration de guerre nette à la procréation inconsciente et illimitée : « Le droit de A de se marier et de laisser à B le soin d'élever ses enfants a cessé d'être matière à amère plaisanterie; il faut faire comprendre à A et à sa féconde épouse que peu de malfaiteurs font plus de mal qu'eux au monde » (7) : ils sont pires que « la stérile prostituée », qui au moins n'augmente pas le nombre des hommes; et enfin une déclaration bien well-

1. P. 294 : Morison s'appuie ici sur Aristote (*Ethique*, X, 9), et sur H. Spencer, *Man versus the State*, et *Data of Ethics* !

2. P. 298.

3. P. 299.

4. P. 306.

5. P. 308 : nous citons cette phrase dans le texte pour mieux faire remarquer l'expression « annulment of self », purement wellsienne.

6. P. 318 : c'est la dernière phrase du livre.

7. *Préface* à l'édition de 1887, XXVIII.

sienne sur le rôle limité des grands hommes : « Que des changements longuement préparés s'accomplissent souvent soudainement sous la direction inspirée d'un grand homme, ce n'est pas douteux : et il est tout naturel que son nom y soit associé. Mais il n'a pas « fait » ce changement, dans le sens de fonder ou commencer du nouveau qui n'aurait pas existé sans lui : son rôle, et il fut grand, a été d'avoir assez d'intelligence pour voir sa nécessité, de courage et de Volonté pour l'aider, pour diriger les forces qui existaient déjà » (1). (Morison avait pourtant subi fortement l'influence de Carlyle).

1. Pp. 248-9.

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

I. ŒUVRES DE WELLS (1)

1886-1890. Collaboration au « *Science Schools Journal*, conducted by students of the Normal School of Science and Royal School of Mines, South Kensington » : Wells en fut le fondateur en décembre 1886, et le secrétaire général pendant les quatre premières années.

Nº 1. Preface by the Editor.

Socrates.

Nº 3. Protylan Vapourings (poème humoristico-scientifique).

Nºs 11, 12, 13. The Chronic Argonauts.

Nºs 16, 17. Walcote, a Christmas Tale.

Nº 18. The Lamias.

Nº 23. On capital Punishment.

Après avoir cessé d'être « editor », Wells donna encore :

Nº 33 (octobre 1891) : « Specimen Day », by H. G. Wheels.

Nº 48 (octobre 1893) : The beginning of the Journal, by the First Editor.

De plus, chaque numéro contient naturellement de la prose du secrétaire général, pour affaires courantes.

Juillet 1891. The Rediscovery of the Unique, article de la Fortnightly Review.

Février 1893. Text-Book of Biology :

I. Vertebrates (Clive).

Octobre 1893. II. Invertebrates and plants (Clive).

Décembre 1893. Honours Physiography : avec la collaboration de R. A. Gregory (Hughes).

Juin 1895. Select conversations with an uncle (Lane).

Juin 1895. The Time Machine, an invention (Heinemann).

Octobre 1895. The Wonderful visit (Dent).

1. On n'a pas prétendu retrouver tous les articles de journal.

- Novembre 1895. The stolen bacillus, and other incidents (Methuen).
 Avril 1896. The Island of Dr Moreau (Heinemann).
 Octobre 1896. The Wheels of Chance: a cycling holiday adventure (Dent).
 Mai 1897. The Plattner Story and others (Methuen).
 Septembre 1897. The Invisible Man: a grotesque romance (Pearson).
 Octobre 1897. Certain personal matters: a collection of material mainly autobiographical (Lawrence).
 1897. A perfect gentleman on wheels (dans le recueil: The Humours of Cycling, par plusieurs auteurs).
 Janvier 1898. The War of the Worlds (Heinemann).
 Juin 1898. Text-book of Zoology, by H. G. Wells and A. M. Davies (la part de Wells est purement nominale) (Clive).
 Mai 1899. When the sleeper wakes (Harper), (édition revue en 1909: The sleeper awakes; pas de différence importante).
 Novembre 1899. Tales of space and time. (Harper).
 Juin 1900. Love and Mr. Lewisham (Harper).
 Novembre 1901. Anticipations (Chapman and Hall).
 Novembre 1901. The First Men in the Moon (Newnes).
 24 janvier 1902. The Discovery of the Future, a discourse read to the Royal Institution.
 Août 1902. The Sea-Lady (Methuen).
 Septembre 1903. Mankind in the Making (Chapman).
 Octobre 1903. Twelve stories and a dream (Macmillan).
 Décembre 1903. The land ironclads (Strand Magazine).
 Septembre 1904. The Food of the Gods (Macmillan).
 Avril 1905. A modern Utopia; appendice: Scepticism of the Instrument (Chapman and Hall).
 Octobre 1905. Kipps (Macmillan).
 Décembre 1905. This misery of boots (The Independent Review).
 26 février 1906. The so-called science of Sociology, a paper read to the Sociological Society.
 Septembre 1906. In the Days of the Comet (Macmillan).
 Octobre 1906. The Future in America (Chapman and Hall).
 Décembre 1906. Socialism and the Family (Fifield).
 Mars 1908. New Worlds for Old (Constable).
 Octobre 1908. The War in the Air (Bell).
 Novembre 1908. First and Last Things (Constable).
 Février 1909. Tono-Bungay (Macmillan).
 Octobre 1909. Ann Veronica (Unwin).
 1909. Préface autobiographique à l'édition russe des œuvres, publiée en anglais dans T P's Magazine, 1912, pp. 339-43.

- Avril 1910. The History of Mr. Polly (Nelson).
 Janvier 1911. The New Machiavelli (Lane).
 Août 1911. The Country of the Blind (Nelson).
 Décembre 1911. Floor Games (Palmer).
 Septembre 1912. Marriage (Macmillan).
 1912. Socialism and the Great State (dans un recueil: Essays in construction, par divers); What the Worker wants (8 articles dans le Daily Mail, à partie de mai): reproduits dans: An Englishman looks at the world, en février 1914.
 Juillet 1913. Little wars (Palmer).
 1913. The Passionate Friends (Macmillan).
 Février 1914. An Englishman looks at the World (Cassell).
 Mai 1914. The World set free (Macmillan).
 Octobre 1914. Préface à une nouvelle édition d'Anticipations (Chapman and Hall).
 Octobre 1914. The war that will end war (Palmer).
 Octobre 1914. The Wife of Sir Isaac Harman (Macmillan).
 Février 1915. The war and socialism; a penny pamphlet (Clarion Press). (Devenu introuvable.)
 Avril 1915. The Peace of the World (Daily Chronicle).
 Mai 1915. Boon (Unwin), (sous le pseudonyme de Reginald Bliss).
 Juillet 1915. Bealby, a holiday (Methuen).
 Septembre 1915. The Research Magnificent (Macmillan).
 Mai 1916. What is coming? A forecast of things after the war (Cassell).
 Septembre 1916. Mr. Britling sees it through (Cassell).
 Novembre 1916. The Elements of Reconstruction (Nisbet). (D'abord paru anonymement dans le Times en juillet et août.)
 Février 1917. War and the Future: Italy, France and Britain at war (Cassell).
 Mai 1917. God the Invisible King (Cassell).
 Juillet 1917. Edition revue et corrigée de First and Last Things (Cassell).
 Septembre 1917. The soul of a bishop.
 1917. A reasonable man's peace, article ultérieurement compris dans In the fourth year.
 Juin 1918. In the fourth year: anticipations of a world-peace (Chatto and Windus).
 Septembre 1918. Joan and Peter (Cassell).
 Décembre 1918. Anticipations of a world-peace: abrégé de In the Fourth Year (Chatto and Windus).
 Mai 1919. The Undying Fire (Cassell).

- Novembre 1919. The Outline of History commence à paraître par fascicules bi-mensuels : le 24^e et dernier en novembre 1920. 1^{er} volume en juin 1920, 2^e en novembre 1920.
- Décembre 1920. Russia in the Shadows (Hodder and Stoughton).
- Mai 1921. The Salvaging of Civilisation (Cassell).
- Juin 1921. The new teaching of history : with a reply to some recent criticism of the Outline of History.
- Janvier 1922. Washington and the hope of peace (Collins).
- Mai 1922. The secret places of the heart (Cassell).
- Novembre 1922. A short history of the world (Cassell).
- Novembre 1922. Manifeste électoral, de candidature aux Communes pour l'Université de Londres (chez M. H. Finer, 127, Queen's Road).
- Novembre 1922. Discours électoral : The world, its debts and the rich men (id.)
- Mars 1923. Men like Gods (Cassell).
- Février 1924. H. G. Wells prophesies (Strand Magazine).
- Septembre 1924. A forecast of the world's affairs — These eventful Years (Encyclopædia Britannica Co).
1924. The Dream (Jonathan Cape).
1924. The story of a great schoolmaster : being a plain account of the life and ideas of Sanderson of Oundle (Chatto and Windus).
1924. A Year of Prophesying (Fisher Unwin). 53 articles hebdomadaires de la Westminster Gazette, 22 sept. 1923 à 20 sept. 1924; plus, The Future of the British Empire (Empire Review, oct. 1923), et une lettre ouverte à Anatole France à l'occasion de son 80^e anniversaire (19 mai 1924.)

II. CRITIQUE, CONTROVERSE, DIVERS (1)

- 1898 : Graves (C. L.) and Lucas (E. V.) : The War of the Wenuses; a skit on the War of the Worlds (Arrowsmith, Bristol).
1905. Lionnet (Jean) : L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains. 2^e série (un chapitre). (Perrin, Paris).

1. Nous n'avons classé ici que les livres que nous avons vraiment lus; nous n'avons pas prétendu retrouver tout ce qu'on a écrit sur Wells : les revues de presse sont innombrables.

1906. Langlois (Ch. V.) : Questions d'histoire et d'enseignement. Nouvelle série (un chapitre). (Paris).
- Octobre 1909. Craufurd (The Rev. Alex. H.) : The religion of H. G. Wells and other essays (Unwin).
- Octobre 1911. Watson (Rosamund) : An H. G. Wells Calendar (A quotation from his works for every day in the year), (C. Palmer).
1911. Jackson (Holbrook) : Romance and Reality (un chapitre) (Grant Richards.)
- Février 1912. Seguy (René) : H. G. Wells et la pensée contemporaine (Mercure de France).
1912. Chevrillon (A.) : Nouvelles études anglaises (deux articles). (Paris).
1912. Roz (F.) : Le Roman anglais contemporain (un chapitre). (Hachette).
1912. Beerbohm (Max) : A Christmas Garland : « Perkins and Mankind, by H. G. Wells » (Londres).
1913. Guyot (Ed.) : Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine (un chapitre). (Paris).
1913. Morton (Elsie) : Thoughts from H. G. Wells (Sesame Booklets, N° 47). (Harrap).
- Avril 1915. Beresford (J. D.) : H. G. Wells (Contient une bibliographie anglaise et une bibliographie américaine). (Writers of the Day). (Nisbet).
- Juillet 1915. Brooks (Van Wyck) : The World of H. G. Wells. (Mitchell Kennedy, New-York).
1916. Pease (E. R.) : History of the Fabian Society (Chapitre IX The Episode of Mr. Wells). (Fifield).
- Avril-mai 1916. De La Hire (Jean) : L'Europe future (réponse à The war that will end war). (Albin Michel, Paris).
- Juin 1917. Archer (W.) : God and Mr. Wells : a critical examination of God the Invisible King. (Watts and Co.).
- Juin 1917. Lacey (T. E.) : Mr. Britling's Finite God : two lectures delivered at All Saints', Margaret Street. (Mowbray and Co.).
- Décembre 1917. Hunter (A. D. T.) : That « Danse à Trois », Mr. Wells : a few remarks on God the Invisible King. (The Caxton Press).
1917. Slosson (E. E.) : Six major Prophets (dont Wells). (Little, Brown and Co., Boston).
1917. Worsley (F. W.), chaplain to the forces in France : Letters to Mr. Britling. (Robert Scott).
- Juin 1918. Norton (The Rev. P.) : I see through Mr. Britling. (F. W. Count, East Dereham).

- Octobre 1918. Holland (Canon H. Scott): *Creeds and Critics* (chapitre: Mr. Britling fails to see it through, d'abord publié dans *The Commonwealth*), (Mowbray).
- Juin 1919. Binns (L. E.): *Mr. Wells's Invisible King: a criticism* (Macmillan).
1919. Follett (Helen Thomas and Wilson): *Some modern novelists* (un chapitre). (Londres).
1920. Guyot (Ed.): *H. G. Wells* (contient une bibliographie). (Payot, Paris).
- Juin 1920. Belloc (Hilaire): *A few words with Mr. Wells* (*The Dublin Review*).
- Novembre 1920. Belloc (Hilaire): *Mr. Wells' Outline of History* (*London Mercury*).
- Février 1921. Gomme (A. W.): *Mr. Wells as historian* (Maclehose, Glasgow).
- Mars 1921. Downey (R.): *Some errors in the Outline of History: a catholic's criticism* (Burns Oates and Washbourne). (d'abord publié dans *The Month*, octobre 1920).
1921. Jones (H. A.): *My dear Wells; a manual for the Haters of England* (Nash and Grayson).
1921. Chevalley (Abel): *Le roman anglais contemporain* (un chapitre). (N. R. F., Paris).
1921. Mencken (H. L.): *Prejudices* (First series). (chapitre: *The late Mr. Wells*). (New-York).
- Mars 1922. Dark (Sidney): *The Outline of H. G. Wells* (Leonard Parsons).
- Août 1922. Hutchinson (P.): *Mr. Wells's Pilgrim's Progress* (*Methodist Review*, Buffalo).
- Août 1922. Bloch (Marc): *Wells historien* (*Revue de Paris*).
- Novembre 1922. Hopkins (R. T.): *H. G. Wells: Personality, character, topography* (contient une petite bibliographie). (C. Palmer).
1922. Drinkwater (F. H.): *Footnotes on H. G. Wells's Outline of History* (*The Sower*, Birmingham).
1922. Richter (Helen): *H. G. Wells: Anglia* (vol. 46), (Halle).
- Février 1923. Price (J. S.): *The World in the Wellsian Era* (a prize-essay in the *Daily Herald* competition on the *Outline of History*). (Stacy Hall, Cardiff).
- Juin 1923. Hertzler (J. O.): *History of Utopian Thought* (chapitre VI). (G. Allen).
- Août 1923. Mumford (L.): *The Story of Utopias* (chap. IX). (Harrap).
- Novembre 1923. Brown (Ivor): *H. G. Wells* (comprend une bibliographie). (Nisbet).

1923. Shanks (Ed.) : First studies in literature (un chapitre). (Londres).
1923. Ervine (St-John G.) : Some impressions of my elders (un chapitre). (George Allen and Unwin).
1923. Lichtenberger (André) : Pickles : La curieuse aventure de M. Cuffycoat (Paris).
1923. Cazamian (M^{me}) : Le roman et les idées en Angleterre (passim). (Strasbourg).
1923. The Outline of Everything, by Hector P. Toogood. (Chapman and Dodd).
1924. The Outline of History Question-Test. (The Review of Reviews Corporation, New-York).
1924. Legouis et Cazamian : Histoire de la Littérature anglaise; pp. 1239-46, (Hachette).

Les études les plus pénétrantes et suggestives sont celles de Van Wyck Brooks et Slosson; sont également intéressants pour la pensée les livres de Craufurd et Archer; le livre de M. Guyot est la meilleure présentation faite de l'intérieur; celui de M. Hopkins la meilleure source de renseignements biographiques et anecdotiques.

Nous avons renoncé, après y avoir bien réfléchi, à donner une bibliographie d'ouvrages généraux : l'intelligence de l'œuvre de Wells suppose une familiarité avec l'ensemble de la pensée contemporaine qui doit se manifester au fur et à mesure qu'on dépouille l'œuvre même; toutes les références nécessaires sont données chemin faisant (1).

1. Tous les éditeurs anglais non suivis d'un nom de ville sont à Londres.

INDEX

AVANT-PROPOS	I
ÉTUDE SUR LA PENSÉE DE WELLS	I
PREMIÈRE PARTIE. — Laboratoire et Cabinet	3
CHAPITRE I. — La base scientifique et philosophique	5
CHAPITRE II. — Le conteur, et les œuvres d'exubérance	57
CHAPITRE III. — Le fatalisme wellsien.....	105
CHAPITRE IV. — Le prophète	143
DEUXIÈME PARTIE. — Réalité	189
CHAPITRE V. — Les vies étiolées	191
CHAPITRE VI. — Le socialisme et les idées politiques..	213
CHAPITRE VII. — Le sexe.....	241
CHAPITRE VIII. — L'humour	263
TROISIÈME PARTIE. — Apostolat	283
CHAPITRE IX. — La Guerre	285
CHAPITRE X. — La foi	361
CHAPITRE XI. — L'éducateur	401
CHAPITRE XII. — L'utopiste.....	441
CONCLUSION	471
APPENDICE I. — Préfaces écrites par Wells	479
APPENDICE II. — Winwood Reade : Le Martyre de l'Homme.....	483
APPENDICE III. — Cotter Morison : Le Service de l'Homme	489
RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES	493
INDEX	500

Vu, le 24 avril 1925.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :
FERD. BRUNOT.

Vu
et Permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris :
P. APPELL.

STRASBOURG
IMPRIMERIE DES DERNIÈRES NOUVELLES
DE STRASBOURG
